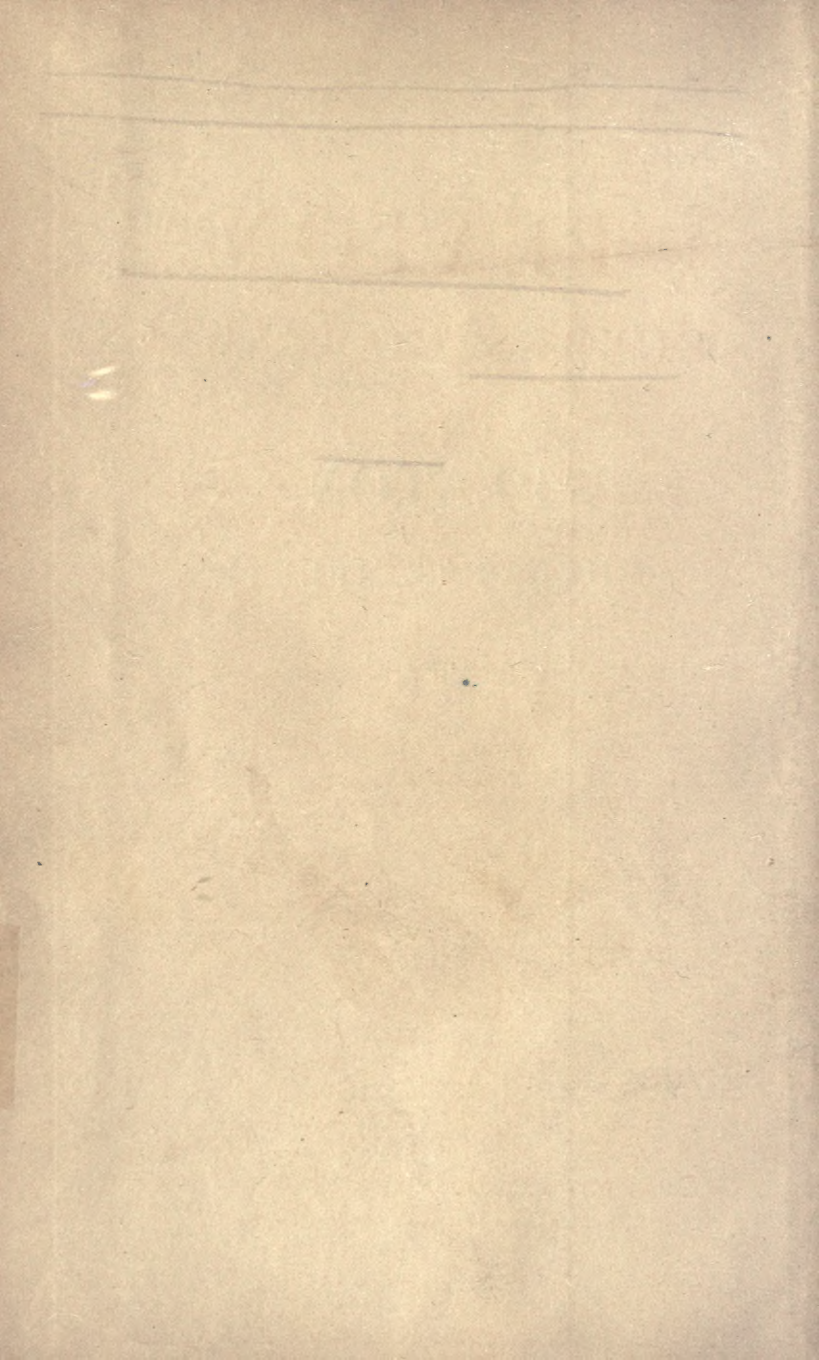

8

PLATON

ŒUVRES COMPLÈTES

TOME I



COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PLATON

OEUVRES COMPLÈTES

TOME I

INTRODUCTION — HIPPIAS MINEUR — ALCIBIADE
APOLOGIE DE SOCRATE — EUTHYPHRON
CRITON

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT
PAR
MAURICE CROISET
Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
157, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1920

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique qui a chargé deux de ses membres, MM. Louis Bodin et Paul Mazon, d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. Maurice Croiset.

INTRODUCTION

I

BIOGRAPHIE SOMMAIRE DE PLATON[1]

Famille de Platon. Platon naquit à Athènes ou à Égine, en 427 avant notre ère.

Il appartenait à une des meilleures familles d'Athènes. Fils d'Ariston, il se rattachait par sa lignée paternelle au vieux roi Codros et à la race des Mélanthides. Sa mère, Périctioné, descendait de Dropidès, frère du législateur Solon. Elle était la sœur de Charmidès, qui joua un rôle dans la politique athénienne à la fin du vᵉ siècle comme un des principaux membres de la faction aristocratique; elle avait pour cousin germain le célèbre homme d'État

1. Dans une biographie abrégée, telle que celle-ci, il n'a pas paru possible d'indiquer en détail les références, ce qui nous aurait engagé dans des discussions plus ou moins longues. Disons simplement que les éléments en sont empruntés aux *Vies* de Platon composées par Diogène Laërce et par Olympiodore, à quelques témoignages de Strabon, de Cicéron, de Cornelius Nepos (*Dio*), de Plutarque (*Vie de Dion*), enfin à la 7ᵉ *Lettre* du recueil épistolaire attribué à Platon, lettre qui n'est peut-être pas de lui en sa forme actuelle, mais qui a été rédigée, en ce cas, avec des notes laissées par lui et, par conséquent, ne peut pas être négligée.

Critias, chef du même parti et principal auteur de la révolution de 404. Platon eut deux frères, plus jeunes que lui, Adimante et Glaucon, dont il a fait les principaux interlocuteurs de Socrate dans sa *République* ; il eut aussi une sœur, Potoné.

Son éducation et ses premières études.

A défaut de renseignements précis sur son éducation, son œuvre atteste, à n'en pas douter, une culture étendue et variée. Il se nourrit, tout jeune, de la lecture des grands poètes nationaux, d'Homère en particulier. Et, plus tard, il s'instruisit incontestablement dans toutes les sciences alors pratiquées, en manifestant toutefois une préférence pour les mathématiques. Rien n'autorise à douter qu'il ne se soit aussi essayé, lorsqu'il était jeune, à la poésie dramatique, comme le rapporte un de ses biographes. On ajoute qu'il était robuste et réussissait également dans les exercices gymnastiques. On ne saurait être surpris qu'ayant réalisé en lui-même ce bel équilibre de l'esprit et du corps, il l'ait particulièrement loué et recommandé, lorsqu'il composa sa *République*.

La politique, qui avait attiré plusieurs membres de sa famille, ne semble pas l'avoir séduit pareillement. Quelles qu'aient été ses raisons, il s'en abstint et se tourna de bonne heure vers la philosophie. Celle-ci était alors la science par excellence : elle comprenait, en fait, presque toutes les connaissances ; elle répondait à toutes les plus nobles curiosités. Elle devait plaire à ce puissant esprit, avide de savoir.

Celle des physiologues ioniens, qui s'étaient proposé d'expliquer les grands phénomènes de l'univers, s'offrit à lui dans les écrits d'Héraclite, interprétés par son disciple Cratyle. Ce fut, dit-on, sa première étude. Il y a tout

lieu de croire que, dès sa jeunesse, il connut également les œuvres de Parménide, de Xénophane et de Zénon, et aussi celles d'Empédocle et d'Anaxagore, plus ou moins répandues à Athènes et discutées dans les milieux intellectuels.

Ses relations avec Socrate. Mais, à vingt ans, vers 407, il fut mis en relations avec Socrate et, dès lors, se donna entièrement à lui.

Tout, dans ce maître nouveau, l'attirait : sa vertu souriante, sa bonhomie, la finesse vraiment attique de son esprit, sa critique incisive et pénétrante, habile à démasquer toutes les fausses apparences, la vivacité de sa pensée, riche en aperçus nouveaux. Négligeant systématiquement les problèmes de l'univers, Socrate s'attachait uniquement à l'homme et visait à dégager les principes directeurs de la vie. En l'écoutant, en l'interrogeant, en discutant avec lui, Platon à son tour s'éprit passionnément de morale. Pour quelque temps au moins, ses autres préoccupations passèrent à l'arrière-plan. Et dans cette nouvelle étude, la méthode du maître, également nouvelle, s'imposa à son esprit. Il admira cette sincérité qui se refusait à dogmatiser, cette prudence modeste qui se faisait ignorante à dessein pour chercher plus librement la vérité. Il fut captivé par l'art merveilleux avec lequel Socrate savait interroger, suivre une idée comme à la piste, et, de question en question, amener ses interlocuteurs soit à reconnaître leurs erreurs, soit à découvrir avec lui, ou même avant lui, quelque chose de la vérité cherchée. Pendant huit années, de 407 à 399, il ne se lassa pas d'étudier cette dialectique : elle lui paraissait de plus en plus féconde. Et elle prit tellement possession de son esprit, qu'après la mort de son maître il ne conçut rien de mieux que de l'imiter.

Ses voyages.

Le procès et la condamnation de Socrate, en 399, durent être, pour cette âme ardente, une douleur sans égale. Plein d'un regret déchirant et d'une légitime indignation, il ne voulut plus rester à Athènes. Quelques amis de celui qui venait de disparaître se groupaient à Mégare autour du plus âgé d'entre eux, Euclide. Il se réfugia auprès d'eux. La durée du séjour qu'il y fit ne nous est pas connue. On peut l'évaluer par conjecture à trois années environ. Euclide était à la fois un socratique et un éléate. Tout en s'intéressant, comme Socrate, à la morale, il pratiquait la dialectique la plus subtile. L'esprit de Platon n'y répugnait pas. Il dut subir là une influence qu'on ne peut guère méconnaître, dans ses premières œuvres surtout.

C'est de Mégare, probablement, qu'il se rendit en Égypte et à Cyrène. Le voyage à Cyrène ne semble avoir été qu'une simple visite à un mathématicien illustre, Théodore, qui y tenait école. Celui d'Égypte eut plus d'importance et sans doute plus de durée. Nous savons que Platon séjourna quelque temps à Héliopolis, ville célèbre du Delta, où il eut commerce avec le collège sacerdotal qui y résidait. La science astronomique y était en honneur. Il en fit son profit. Mais il n'est pas douteux que l'Égypte ne l'ait intéressé à bien d'autres titres. La constitution, les mœurs, les traditions antiques, la religion de ce peuple, si différent des Grecs, ne pouvaient manquer de provoquer sa curiosité et ses réflexions. On trouve dans ses écrits d'assez nombreux souvenirs qui en sont autant de témoignages.

Retour à Athènes. Première série de dialogues.

En 395 éclata, entre Sparte et Athènes, la guerre dite de Corinthe, dans laquelle le roi de la basse Égypte, Néphéritès, fut l'allié de Sparte. Platon ne put guère prolon-

ger son séjour en ce pays au delà de cette date. Il est fort possible même qu'il soit rentré à Athènes dès 396.

Il paraît y avoir séjourné sans interruption jusque vers 388, tout adonné à ses études préférées et à ses méditations. D'ailleurs, il ne les gardait pas pour lui seul. Une série de dialogues, commencée vraisemblablement dès le temps de son séjour à Mégare, paraissait alors et faisait apprécier aux lecteurs athéniens un admirable talent d'écrivain, associé à un génie philosophique de premier ordre. Citons particulièrement l'*Apologie de Socrate*, le *Lysis*, le *Charmidès*, le *Lachès*, le *Grand Hippias*, le *Protagoras*, le *Gorgias*, le *Ménon*, sans parler de quelques autres œuvres moins importantes. Il y mettait en scène son maître, tel qu'il l'avait connu, tel qu'il le voyait toujours en imagination, et il le montrait conversant, comme il avait eu l'habitude de le faire, avec des interlocuteurs de rencontre, extrêmement divers, suivant la méthode qui avait été la sienne. Les idées essentielles étaient bien celles de Socrate ; le ton même, l'ironie gracieuse, la bonne humeur et la bonne foi qui l'avaient caractérisé, s'y retrouvaient pour le plus grand plaisir du public. Ce qui n'empêchait pas que la personnalité de l'auteur, sa malice satirique, son imagination charmante, sa grâce et sa souplesse naturelles n'y fussent partout sensibles. Quel fut le succès de ces chefs-d'œuvre ? nous l'ignorons ; mais on ne peut guère douter qu'il n'ait été fort vif. Il y avait trop d'hommes de goût à Athènes pour qu'ils n'y aient pas été appréciés. Ceux que la philosophie seule n'aurait pas réussi à retenir trouvaient à se délecter dans ces dialogues si vivants, qui étaient autant de fines et spirituelles comédies.

Premier séjour en Sicile. Vers 388, la guerre touchait à sa fin ; les hostilités étaient à peu près suspendues en fait. Platon se résolut à voyager de nouveau.

L'intérêt qu'il prenait alors aux doctrines pythagoriciennes et orphiques s'était manifesté dans le *Gorgias* et dans le *Ménon*. Ce fut probablement le motif principal qui lui inspira le désir de visiter l'Italie méridionale et la grande Grèce. En ce temps, l'illustre pythagoricien Archytas, homme d'État, général et savant remarquable, était à la tête de la république de Tarente. Platon alla le voir et des relations d'amitié s'établirent entre eux. Cependant sa renommée était parvenue à la cour de Denys, qui régnait à Syracuse. Invité par lui, le philosophe athénien passa d'Italie en Sicile. Il n'eut pas à s'en féliciter. S'il gagna l'admiration et l'amitié du jeune Dion, beau-frère et gendre de Denys, il ne tarda pas à déplaire au tyran, soit en raison de ses enseignements mêmes, soit à cause de l'influence qu'il prenait dans son entourage. Par ses ordres, il fut arrêté et remis au capitaine d'un vaisseau lacédémonien. Cet homme, nommé Pollis, le transporta dans l'île d'Égine, alors soumise à Sparte, et le fit vendre là comme esclave sur le marché.

Fondation de l'Académie. Racheté heureusement par un homme de Cyrène, nommé Annikéris, et remis aussitôt en liberté, il put rentrer sain et sauf à Athènes. C'était le temps où se négociait le traité d'Antalcidas, qui allait mettre fin à une guerre de huit ans. De nouveau, on se tournait vers les occupations de la paix ; les relations entre les États grecs allaient redevenir normales. Le moment parut favorable à Platon pour mettre à exécution une idée qui, sans doute, hantait depuis longtemps son esprit et dont la réalisation était rendue facile par sa renommée croissante. Il se résolut à ouvrir une école de philosophie et il fonda l'Académie (387).

Il l'établit aux portes d'Athènes, près du bourg de Colone, dans le voisinage immédiat d'un gymnase alors fré-

quenté. Un jardin, un lieu de réunion, un sanctuaire des Muses et, sans doute, une bibliothèque, peut-être aussi une maison d'habitation, en furent les parties essentielles. Ce fut là qu'il enseigna pendant quarante ans, jusqu'à sa mort. Sur cet enseignement même, nous n'avons guère de témoignages précis. Nous savons du moins qu'il eut pour auditeurs, non seulement des Athéniens, mais des Grecs des îles, de la Thrace, d'Asie Mineure, et même quelques femmes, éprises de savoir. Plusieurs de ces disciples ont des noms illustres. On compta parmi eux Speusippe, Xénocrate, Aristote, Eudoxe de Cnide, pour ne citer que les plus connus. Dans un tel milieu, l'activité intellectuelle ne pouvait être que vive. Aux exposés du maître s'ajoutaient nécessairement des discussions, d'où jaillissaient des idées nouvelles. Les sujets difficiles étaient souvent repris en des entretiens multiples et prolongés. Si les dialogues composés alors par Platon ne nous en donnent pas une image absolument exacte, ce qui était impossible, ils peuvent tout au moins nous aider à nous en faire une idée.

Suite des dialogues. Au début de cette période, on peut rapporter le *Phédon*, le *Banquet*, le *Phèdre*, tout inspirés encore des idées pythagoriciennes et orphiques ; le *Phèdre* a même le caractère d'une sorte de manifeste de l'école nouvelle, affirmant sa valeur éducative en opposition aux écoles de rhétorique contemporaines. Un peu plus tard, se place naturellement la composition de la *République*, l'œuvre capitale de ce temps, dans laquelle Platon a condensé ses idées sur la morale, sur la métaphysique, sur la politique, en un mot sa philosophie tout entière, telle du moins qu'elle avait alors pris corps dans son esprit. Un tel ouvrage n'a pu être écrit ni publié en peu de temps. Longuement élaboré, il

n'a dû s'achever qu'en plusieurs années. Il a pu être passagèrement interrompu pour d'autres travaux. C'est pourquoi rien ne paraît s'opposer à ce que certains dialogues, tels que le *Ménéxène*, le *Cratyle*, l'*Euthydème*, peut-être même le *Philèbe*, soient rapportés à divers moments de cette même période, qui s'étend approximativement de 380 à 367. Elle marque le plus beau moment de la vie de Platon, l'apogée de son génie.

Second séjour en Sicile. La date de 367 est celle d'un second voyage en Sicile, voyage entrepris avec les plus belles espérances et terminé malheureusement. Denys I venait de mourir. Son fils, le jeune Denys II, lui succédait ; il semblait être encore docile à l'influence de son beau-frère, Dion, l'ami fidèle du grand philosophe. Platon, dans tout l'éclat de sa renommée, se vit appelé à la cour du jeune roi, comme ami, comme conseiller ; il s'y rendit avec les dispositions d'un réformateur. L'accueil fut magnifique, mais la désillusion rapide. Denys, en devenant roi, avait pris le goût du pouvoir absolu. Il n'entendait être ni réformé ni même conseillé indiscrètement. Bientôt, cédant aux suggestions de ses conseillers, il exilait Dion. Platon était gardé à vue, perdait toute influence. Il dut s'estimer heureux d'être autorisé enfin à quitter Syracuse[1].

Les dialogues métaphysiques. Revenu à Athènes, il y reprit son enseignement et y publia de nouveaux dialogues. C'est à cette période, entre 367 et 361, qu'on peut rapporter avec le plus de vraisemblance le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide*. Il s'y montre

1. Sur ce second séjour à Syracuse, Plutarque, *Dion*, 10-16, nous a laissé des renseignements intéressants, empruntés à Timée.

avant tout dialecticien subtil. La préoccupation métaphysique prédomine alors en lui sur la préoccupation morale. Examinant de près sa théorie des Idées, dans laquelle il avait réalisé sa conception de l'être immuable, dès le temps du *Phédon*, du *Banquet*, du *Phèdre* et de la *République*, il la soumet à une revision critique, comme si, autour de lui, il avait entendu se produire des objections sérieuses. Une certaine sécheresse se fait sentir dans les œuvres de ce temps ; et, sans doute, elle tient principalement à la nature même des sujets, mais peut-être faut-il l'imputer aussi à un certain déclin des facultés inventives et créatrices qui avaient brillé dans les grandes œuvres de la période précédente.

Troisième séjour en Sicile. En 361, nouvelle interruption. Pour la troisième fois, Platon se rend en Sicile. Il y va, cette fois, pour remplir un devoir d'amitié. C'était Denys lui-même qui le rappelait avec prières, en lui promettant, s'il venait, de se réconcilier avec Dion par son intermédiaire. Probablement, le tyran, qui se piquait de littérature, tenait à réunir autour de lui, pour orner sa cour, les hommes qui étaient alors le plus en vue. Comme la première fois, l'accueil fut des plus flatteurs. Un cercle philosophique fut formé à Syracuse. Mais Denys remettait toujours l'exécution de ses promesses en ce qui concernait Dion. Platon se crut en devoir de les lui rappeler d'une manière de plus en plus pressante. Ses instances éveillèrent les appréhensions du tyran, toujours prêt à soupçonner Dion et ses amis de mauvais desseins. A la fin, le philosophe se vit de nouveau privé de sa liberté, confié même aux satellites de la tyrannie, qui ne dissimulaient pas leur malveillance. Sa vie était en danger. Peut-être eût-il péri secrètement, sans l'intervention énergique de son ami, Archytas de Tarente,

qui l'envoya chercher sur un vaisseau à lui, et grâce auquel il put rentrer sain et sauf dans son pays[1].

Dernières années et derniers dialogues.

Guéri sans doute de sa confiance excessive, il ne semble pas avoir de nouveau quitté Athènes. Pendant les treize dernières années de sa vie, de 360 à 347, il vécut dans l'Académie, jouissant du respect et de l'admiration de ses disciples. Malgré son grand âge, il continuait à étudier et à écrire. C'est à ce temps qu'on peut rapporter le *Timée*, résumé de sa philosophie de la nature, le *Critias*, qu'il laissa inachevé, les *Lois* enfin, auxquelles la mort l'empêcha de mettre la dernière main.

Cette glorieuse vie de quatre-vingts ans se termina donc paisiblement en 347. Elle avait été, en somme, consacrée tout entière à la philosophie. En mourant, Platon laissait une école destinée à se perpétuer, — non sans transformations, il est vrai, — à travers toute l'antiquité ; il laissait aussi une œuvre magnifique, véritable trésor de pensées, dont l'influence a été vraiment incomparable et n'a même pas cessé de se faire sentir jusqu'à nos jours.

II

ORDRE ET CLASSEMENT DES DIALOGUES

La collection des œuvres de Platon, telle qu'elle nous est parvenue dans les manuscrits du Moyen âge, comprend 35 dialogues et un recueil de lettres, en tout 36 morceaux, classés en tétralogies ; en outre, quelques

1. Plutarque, *Dion*, 20.

apocryphes, à savoir les *Définitions* et six petits dialogues, *De la Justice, De la Vertu, Démodocos, Sisyphe, Éryxias, Axiochos*, laissés en dehors de ce classement. Mais, outre ces dernières œuvres, il y a six des dialogues classés, le *Second Alcibiade*, l'*Hipparque*, les *Rivaux*, le *Théagès*, le *Clitophon*, le *Minos*, dont l'authenticité est, à tout le moins, fort suspecte. L'*Épinomis*, sorte de complément des *Lois*, paraît due à un ami de Platon, Philippe d'Opunte, qui fut son secrétaire. Enfin, les *Lettres* forment un recueil où des morceaux sans valeur se trouvent mêlés à d'autres dont l'authenticité peut être défendue. Les questions relatives à ces différentes compositions seront traitées dans les notices préliminaires.

Il nous manque une chronologie certaine pour l'ensemble de cette œuvre. Quelques témoignages anciens, relatifs à tel ou tel dialogue, sont à peu près dénués de valeur, étant fondés sur de simples hypothèses. L'érudition moderne s'est efforcée de suppléer à cette grave lacune par diverses méthodes. Nous n'avons pas à les discuter ici. Contentons-nous de dire qu'en tenant compte tout à la fois de l'évolution de la pensée philosophique, des allusions à certains faits contemporains, des relations des dialogues entre eux, de leur caractère intrinsèque, tant au point de vue de la composition qu'à celui du style et de la langue, on arrive, en somme, à les répartir entre un certain nombre de périodes, sinon avec une entière certitude, tout au moins avec une grande vraisemblance. Et, dans ces périodes mêmes, il ne paraît pas impossible d'établir un ordre plausible de succession.

L'antiquité ne s'est pas attachée à ce genre de classement. Elle a préféré rapprocher les dialogues les uns des autres d'après des rapports purement extérieurs, ou même arbitraires, dont il n'est pas toujours facile de discerner les raisons. Platon avait lui-même conçu exceptionnelle-

ment, ou quelquefois imaginé après coup, certains groupements de dialogues par trois ou par quatre (le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philosophe*, ce dernier projeté, non composé ; ou encore *République*, *Timée*, *Critias*, et un dialogue qui est resté à l'état de projet). On s'inspira de cette suggestion, mal comprise d'ailleurs. C'est ainsi qu'au second siècle avant notre ère, Aristophane de Byzance distribua l'œuvre de Platon en trilogies. Plus tard, d'autres critiques, Derkylidas au temps de César, et Thrasylle, contemporain de Tibère, la répartirent par groupes de quatre dialogues, en tétralogies. C'est ce classement qui nous a été transmis par les manuscrits du Moyen âge, et les éditeurs modernes l'ont généralement conservé par respect pour la tradition.

Il a le défaut capital de faire obstacle à une étude méthodique. Sous une apparence d'ordre, c'est le désordre organisé. Les œuvres les plus disparates sont ainsi rapprochées au hasard, sans qu'il soit possible d'en saisir la liaison. Rien n'est plus gênant pour qui veut suivre de près la pensée du philosophe et se faire quelque idée des changements qu'elle a subis. Aussi, dans les écoles platoniciennes de l'antiquité, avait-on imaginé d'indiquer dans quel ordre les dialogues devaient être lus, sans tenir compte du classement des manuscrits. Mais sur cet ordre même, les indications différaient suivant le but qu'on proposait aux lecteurs. D'ailleurs, il s'agissait toujours de les soumettre à une sorte d'initiation progressive : en aucun cas, on ne se préoccupait de les aider à suivre l'évolution réelle de la doctrine du maître. L'esprit historique n'exerçait alors aucune influence [1].

De nos jours, il paraît indispensable de procéder au-

1. Voir, par exemple, l'ordre de lecture proposé par Olympiodore, *Prolegomena*, 26 Hermann, et Albinos, *Prol.* 4, même édition.

trement. Un essai d'ordre chronologique, fût-il en partie conjectural, a le grand avantage de suggérer le sentiment très vif d'un mouvement de pensée continu. Le lecteur est ainsi provoqué à noter des relations entre les différents dialogues, à observer comment les mêmes idées s'y répètent sous des formes un peu différentes ou s'y modifient graduellement. En un mot, l'attention est appelée sur la vie qui s'y manifeste, et il devient impossible de les considérer comme les parties d'une doctrine immuable ou comme l'expression d'une personnalité qui n'aurait jamais varié. D'ailleurs, en avertissant que l'ordre proposé n'est pas un ordre certain, on invite ce même lecteur à vérifier par lui-même les raisons qui en sont données.

Voici comment, d'après ces principes, les dialogues et opuscules ont été classés dans la présente édition :

Tome I. — L'*Hippias mineur*, l'*Alcibiade*, l'*Apologie*, l'*Euthyphron*, le *Criton*.

Tome II. — Le *Grand Hippias*, le *Lysis*, le *Charmidès*, le *Lachès*.

Tome III. — Le *Protagoras*, le *Gorgias*, le *Ménon*.

Tome IV. — Le *Phédon*, le *Banquet*, le *Phèdre*.

Tome V. — L'*Ion*, le *Ménéxène*, l'*Euthydème*, le *Cratyle*.

Tomes VI et VII. — La *République*.

Tomes VIII et IX. — Le *Parménide*, le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philèbe*.

Tome X. — Le *Timée*, le *Critias*.

Tomes XI et XII. — Les *Lois*.

Tome XIII. — L'*Épinomis*. Les *Lettres*. Les *Dialogues suspects* ; les *Apocryphes*.

III

LE TEXTE

Le texte des dialogues de Platon, tel que nous le publions, a été établi d'après deux manuscrits principalement : le *Bodleianus* ou *Clarkianus* (Oxoniensis Clarkianus 39, représenté par la lettre B), qui se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque Bodléienne à Oxford ; le *Parisinus* 1807 (représenté par la lettre A), qui est à la Bibliothèque Nationale à Paris [1].

Ces deux manuscrits datent l'un et l'autre de la fin du IXe siècle ou du commencement du Xe. Le *Bodleianus* porte la date de 895. Le *Parisinus* est à peu près du même temps.

Mutilés l'un et l'autre, ils se complètent heureusement. Le *Bodleianus* contient seulement les six premières tétralogies (*Euthyphron, Apologie, Criton, Phédon. — Cratyle, Théétète, Sophiste, Politique. — Parménide, Philèbe, Banquet, Phèdre. — Alcibiade I, Alcibiade II, Hipparque, Rivaux. — Théagès, Charmidès, Lachès, Lysis. — Euthydème, Protagoras, Gorgias, Ménon*). Une phototypie en a été publiée par les soins de M. Allen [2]. C'est sur cette phototypie qu'a été collationné le texte des dialogues que nous publions aujourd'hui.

1. Pour l'histoire du texte de Platon et de la tradition manuscrite, consulter H. Alline, *Histoire du texte de Platon*, Paris, Champion, 1915 (Bibl. Éc. des Hautes Études, fasc. 218).

2. *Plato, Codex Oxoniensis Clarkianus* 39, phototypice editus ; praefatus est Thomas Guilelmus Allen ; 2 vol. f°, Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1898.

La septième tétralogie, comprenant les deux *Hippias*, l'*Ion* et le *Ménéxène*, manque dans le *Bodleianus* et dans le *Parisinus*. Ils doivent être suppléés par les mss. T et W (voyez plus loin).

Le *Parisinus* ne contient que le reste de l'œuvre attribuée à Platon (*Clitophon, République, Timée, Critias.* — *Minos, Lois, Épinomis, Lettres.* — *Définitions, De la Justice, De la Vertu, Démodocos, Sisyphe, Éryxias, Axiochos*). Une phototypie en a été également publiée, qui est due à la diligence de M. Omont[1].

Ces manuscrits, qui sont les plus anciens que nous possédions, paraissent reproduire le plus fidèlement un archétype aujourd'hui perdu, écrit probablement au VIe siècle de notre ère et d'où procéderaient aussi nos autres manuscrits. Ils nous offrent un texte qui est en général satisfaisant. On s'est donné pour règle de le reproduire, partout où il n'est pas manifestement fautif. Lorsqu'il a paru nécessaire de le corriger, on a pris soin d'indiquer toujours, dans les notes critiques, la leçon qui avait dû être rejetée, exception faite uniquement pour les erreurs manifestes du copiste, simples fautes d'orthographe.

L'origine des modifications admises est également signalée dans les notes critiques. Un très petit nombre sont des conjectures nouvelles. La plupart proviennent soit des corrections qui ont été faites à nos deux manuscrits par divers reviseurs antérieurs au XVIe siècle, soit de deux autres manuscrits dont il a été reconnu nécessaire de tenir compte.

C'est d'abord un manuscrit de Venise (T = *Venetus*, Append. class. 4, cod. 1, Bibl. de St-Marc), copié vers

1. *Œuvres philosophiques de Platon*, fac-simile en phototypie, etc., 2 vol. f°, Paris, Ém. Leroux, 1908.

1100 sur le *Parisinus* A, alors complet, et qu'il supplée par conséquent pour la partie perdue. Il permet de contrôler utilement et parfois de corriger le *Bodleianus*. Car il fait voir que le *Parisinus* A, tout en procédant du même archétype que B, se rattachait cependant, par ses antécédents immédiats, à une tradition indépendante[1].

Vient ensuite un manuscrit de Vienne (W = *Vindobonensis* 54), qui semble remonter au XIIe siècle et dont il est encore assez malaisé de déterminer l'origine. Ce qui est certain, c'est qu'il offre parfois des variantes qui se recommandent à l'attention[2].

Les leçons de ces deux manuscrits qui ont paru présenter quelque intérêt ont été recueillies dans nos notes critiques, d'après la collation qui figure dans l'excellente édition anglaise de Burnet[3]. Il n'a pas semblé toutefois qu'il convînt au caractère de notre collection d'en donner un relevé absolument complet ni de faire entrer ordinairement en ligne de compte d'autres manuscrits de moindre valeur. Exceptionnellement, quelques leçons intéressantes du *Vindobonensis* 55 (F) ont été notées.

En ce qui concerne le *Bodleianus*, il est fort difficile, comme en témoigne M. Allen lui-même, qui s'y est appliqué avec un soin scrupuleux, de distinguer sûrement, parmi les corrections dont il porte la trace, ce qui doit être attribué à tel ou tel reviseur. Cette distinction n'intéresse d'ailleurs que les philologues de profession. On n'a cru devoir la marquer qu'exceptionnellement par des notations spéciales.

D'après cela, les signes adoptés couramment dans nos notes critiques sont les suivants :

1. Alline, *ouv. cité*, p. 214.
2. Alline, *ouv. cité*, p. 234.
3. *Platonis Opera*, 5 vol. Oxford, 1899-1906.

B = *Bodleianus* 39.
B² = Corrections manuscrites du *Bodleianus* 39, sans distinction des diverses mains.
T = *Venetus* ou *Marcianus*, Append. class. 4, Cod. 1.
t = Corrections du précédent manuscrit.
W = *Vindobonensis* 54.
F = *Vindobonensis* 55.

Il existe une version arménienne de l'*Apologie*, de l'*Euthyphron* et du *Criton*, dont les variantes ont été relevées par Conybeare (*American Journal of Philology*, XII, p. 199 et suivantes) ; elle a été mise à profit par Burnet dans son édition. Nous nous bornons à la signaler ici ; il nous a paru inutile de la citer dans nos notes critiques, les quelques leçons qu'elle aurait pu nous fournir étant appuyées par d'autres autorités.

Les commentateurs anciens de Platon sont toujours à utiliser. L'emploi qui en a été fait sera signalé dans les notices en tête des dialogues auxquels leurs commentaires se rapportent.

La pagination notée en marge est celle de l'édition d'Henri Estienne, reproduite dans la plupart des éditions de Platon et communément usitée pour les références.

Pour les titres, sous-titres et définitions de genre[1] qui figurent en tête des dialogues, nous avons suivi, comme il était naturel, nos manuscrits de base. Les titres (*Hippias, Alcibiade*, etc...) peuvent être considérés en général comme remontant à Platon lui-même. Les sous-titres au contraire (*Sur le mensonge, Sur la nature de l'homme*, etc...) ne représentent que des désignations d'usage, qui ont varié considérablement dans l'antiquité.

1. La question des sous-titres et des définitions de genre a été bien étudiée par Alline, *ouv. cité*, p. 124 suiv.

Ils n'ont en somme que peu d'intérêt et sont dénués d'autorité. Quant aux définitions de genre (*anatreptique*, *maïeutique*[1], etc...), elles répondent à des classifications scolaires et systématiques, nées à diverses époques dans les écoles platoniciennes et qui se sont souvent modifiées assez arbitrairement.

1. Les termes qui désignent ces genres sont souvent impossibles à rendre en français, parce qu'ils expriment des distinctions très subtiles. Nous avons conservé ceux qui n'ont pas de correspondants exacts dans notre langue, tels que : *anatreptique*, qui indique vaguement l'idée de *renverser* une opinion établie ; *maïeutique*, qui fait allusion à l'art d'*accoucher* les esprits dont Socrate, dans le *Théétète* (210 c), dit avoir hérité de sa mère ; *élenctique*, c'est-à-dire visant à une *réfutation*.

HIPPIAS MINEUR

NOTICE

I

AUTHENTICITÉ ET DATE

L'*Hippias mineur*, dont l'authenticité est attestée par un témoignage d'Aristote[1], porte nettement la marque de l'esprit de Platon et de son style. On y retrouve son ironie, sa raillerie malicieuse, son enjouement, sa souplesse, sa subtilité dialectique. La thèse que Socrate y soutient paraît, il est vrai, extrêmement étrange et même paradoxale. Nous nous l'expliquerons mieux dans un instant. Ce paradoxe, comme on le verra, doit être imputé à une témérité de jeunesse de l'auteur. Il est conforme d'ailleurs à une tendance naturelle qui a persisté chez lui et qui se manifeste dans quelques-unes des œuvres de sa pleine maturité. Platon a toujours trouvé un certain plaisir à pousser ses idées à l'extrême, à étonner ses lecteurs. Entre deux démonstrations possibles d'une des doctrines fondamentales de Socrate, il a choisi dans ce dialogue celle qui répondait le mieux à cet instinct.

Cette manière provocante est toutefois un premier indice, qui permet de le rapporter à la période des débuts de l'auteur. Celui-ci s'y révèle d'ailleurs disciple zélé, plein de foi en la parole du maître, ardent à combattre pour le dogme qu'il accepte sans réserve. Rien encore de vraiment personnel quant aux idées. La forme confirme cette impression. Un simple entre-

1. Arist. *Métaph.* IV 29 Bekker.

tien sans indication de décor ; deux interlocuteurs seulement, si l'on ne tient compte que de ceux qui participent vraiment à la discussion ; point de péripéties frappantes ; peu d'invention dramatique. C'est le dialogue socratique sous sa forme la plus simple.

La qualification d'*Hippias mineur*, qui lui est donnée par nos manuscrits, dénote que, déjà, dans l'antiquité, ce dialogue était considéré comme inférieur en art et en valeur à l'autre *Hippias*, qualifié de *majeur*. Il n'y a pas lieu de modifier ce jugement. L'œuvre, d'ailleurs, ne laisse pas que d'être intéressante ; elle l'est à la fois comme un des premiers essais d'un admirable écrivain et comme une très curieuse expression d'un des dogmes socratiques.

II

LE SUJET

Socrate pensait qu'aucun homme ne fait le mal volontairement. Cela résultait pour lui de ce qu'il concevait le mal comme essentiellement nuisible à qui le commet. Le bien étant à ses yeux identique à l'utile et condition fondamentale du bonheur, il lui paraissait évident qu'aucun homme ne veut se nuire à lui-même. D'après lui, celui qui fait le mal croit se faire du bien : en quoi, il se trompe. Toute mauvaise action est donc une erreur ou, en d'autres termes, une ignorance ; la vertu, au contraire, est une connaissance exacte de la réalité des choses, une science.

La manière la plus naturelle de justifier cette assertion eût été de montrer par les faits que le mal est toujours nuisible à qui le commet, que le bien est toujours avantageux ; mais il aurait fallu, en outre, établir que la passion ne l'emporte jamais en nous sur l'intelligence ; c'est ce second point qui fait surtout difficulté. Platon a essayé dans ses dialogues ultérieurs, notamment dans le *Gorgias*, dans la *République*, de démontrer directement la première de ces deux affirmations, qui est pleinement conforme aux enseignements de la raison. Sur la seconde, qui semble au contraire singulièrement hasardeuse, il a dû faire d'assez larges concessions.

Dans le présent dialogue, la complexité du problème ne semble pas avoir été encore aperçue par l'auteur. Acceptant la pensée de Socrate pour absolument vraie, sans réserve aucune, Platon a voulu établir qu'on ne fait jamais le mal volontairement. Mais au lieu de recourir à la preuve directe, fondée sur la psychologie, il a cru pouvoir user de la preuve indirecte, qu'on appelle la démonstration par l'absurde. Il lui a plu de faire voir qu'en admettant la conception du mal commis sciemment, on aboutissait logiquement à des conclusions scandaleuses. Ce jeu d'esprit n'était pas sans attrait pour un dialecticien subtil tel que lui. Outre qu'il se prêtait à faire valoir son adresse, il dut lui paraître de nature à frapper plus vivement ses lecteurs par la surprise qu'il exciterait en eux. Toutes les notions communément admises étant contredites, le scandale même des déductions pouvait avoir l'avantage d'exciter la pensée, d'imposer plus impérieusement ce qu'il considérait comme la vérité.

Son argumentation, à vrai dire, paraîtra au lecteur moderne bien lente, bien minutieuse et même fatigante à la longue. C'est ainsi sans doute qu'on discutait à Mégare. Le raisonnement en somme se ramène à ceci. Si un homme qui sait ce qui est bien peut mentir, c'est-à-dire faire le mal volontairement, celui qui trompe à dessein, en connaissance de cause, se montre plus habile, plus instruit, que celui qui le fait sans le savoir. Or, en toute chose, le plus instruit est supérieur à l'ignorant, il est meilleur que lui. Celui qui ment sciemment est donc meilleur que celui qui ment à son insu. Conclusion qui révolte évidemment la conscience morale, comme Socrate le dit expressément. Mais, pour y échapper, il faudrait, d'après lui, reconnaître que l'homme ne fait jamais le mal volontairement.

Cette façon d'argumenter laisse assez voir combien Platon, en ce temps, était plus dialecticien que psychologue. Faute d'une analyse approfondie de la volonté, il se la représentait alors comme un acte simple, dépendant uniquement de l'intelligence. Il méconnaissait ainsi ce fait d'expérience courante, que, bien souvent, l'homme cède à ses appétits ou à ses passions, tout en sachant qu'il se fait par là du mal à lui-même. Il ne voyait pas non plus que le sentiment du bien et du mal est en partie intuitif, résultant d'une conscience instinctive des conditions de la vie. Ramenant la morale à un calcul

d'intérêt, il devait admettre qu'un certain degré d'intelligence excluait la possibilité de mal faire. L'opinion contraire lui paraissait absurde. Et c'est précisément cette absurdité que l'argumentation de Socrate tend à faire ressortir.

III

LES PERSONNAGES

Pour développer sa pensée, Platon a supposé un dialogue entre Socrate et le sophiste Hippias. Socrate y représente la doctrine qu'il avait professée ; rien de plus naturel.

Quant à Hippias, c'était un des sophistes qui s'étaient fait le plus de renom à la fin du ve siècle[1]. Né à Élis vers le milieu du siècle, il avait pu, grâce à une mémoire exceptionnelle et à une étonnante faculté d'assimilation, acquérir presque toutes les connaissances scientifiques et techniques de son temps. Parleur disert, consommé dans l'art de la rhétorique, il excellait à faire valoir tous ses dons naturels et toutes les acquisitions de son esprit. Par ses conférences, par ses nombreux écrits, par les missions dont ses concitoyens d'Élis l'avaient chargé à plusieurs reprises, il s'était fait connaître dans toute la Grèce et il était devenu fort riche. Platon, en le mettant en scène à deux reprises, a tracé de lui un portrait qu'on peut sans doute supposer quelque peu chargé, mais qui, à tout prendre, contient certainement une grande part de vérité. Était-ce d'ailleurs un esprit vraiment original, comme Protagoras, comme Prodicos, comme Gorgias lui-même ? On en peut douter. En tout cas, en matière de morale et de philosophie proprement dite, aucun témoignage n'atteste qu'il ait rien apporté qui lui fût propre. Le rôle que lui prête Platon est celui d'un conférencier à la mode, dépourvu d'ailleurs de doctrine réfléchie et de réflexion personnelle.

Selon l'usage du temps, il moralisait volontiers dans ses conférences au moyen d'exemples empruntés aux poètes nationaux, surtout à Homère. Le dialogue engagé entre Socrate

1. Voir l'article *Hippias* dans Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.* : Hippias y est surtout étudié comme mathématicien.

et lui est censé faire suite à une de ces séances oratoires, dans laquelle le sophiste, commentant l'*Iliade* et l'*Odyssée*, avait caractérisé à grands traits quelques personnages de l'épopée, notamment Achille, Nestor, Ulysse, et les avait comparés entre eux. La discussion principale roule sur le parallèle d'Achille et d'Ulysse. Le premier représente pour Hippias l'homme naturellement sincère, qui ne trompe qu'involontairement ; le second est l'homme d'intrigue, sachant mentir à propos, pour servir ses desseins. Socrate n'admet pas, il est vrai, cette distinction sans faire quelques réserves ; mais ce n'est là qu'un incident. Le contraste des deux caractères est accepté au moins à titre d'hypothèse et sert de fondement à la discussion de philosophie morale dont le sujet vient d'être expliqué.

C'est donc d'abord parce qu'Hippias aimait à traiter les sujets de ce genre que Platon l'a introduit dans son dialogue ; mais c'est aussi, très certainement, pour faire ressortir la pauvreté philosophique de ces sortes de conférences si goûtées alors. Il lui a plu de mettre cette prétendue science en face de l'homme qu'il considérait comme le représentant de la recherche sincère, soucieuse uniquement de vérité.

Quant à Eudicos, dont le rôle est d'ailleurs insignifiant, nous pouvons simplement conjecturer, d'après ce qui est dit de lui, qu'il était connu à Athènes pour un des admirateurs du sophiste d'Élis.

IV

LE TEXTE

Comme il a été dit dans l'Introduction, l'*Hippias mineur* ne figure ni dans le *Bodleianus*, ni dans le *Parisinus*. Nous avons pris comme manuscrit de base le *Venetus* T, d'après la collation qui en est donnée dans l'édition de Burnet ; nous l'avons contrôlé par les deux manuscrits de Vienne W et F, ce dernier offrant plusieurs leçons manifestement meilleures.

HIPPIAS MINEUR

[ou *Sur le mensonge,* genre anatreptique.]

EUDICOS SOCRATE HIPPIAS

363 *Prologue.* EUDICOS. — Mais toi, Socrate, pourquoi restes-tu ainsi muet, après qu'Hippias a si amplement discouru ? D'où vient que tu ne joins pas tes éloges aux nôtres ? Ou, si tu as quelque chose à reprendre, que ne le critiques-tu ? D'autant plus que nous voici entre nous, c'est-à-dire entre gens qui prétendent s'intéresser le plus vivement aux entretiens philosophiques.

SOCRATE. — Au fait, Eudicos, il y plusieurs points dans ce qu'Hippias a dit à propos d'Homère, sur lesquels j'aimerais à
b l'interroger. Par exemple, j'entendais ton père, Apémantos, déclarer que l'Iliade était le chef-d'œuvre d'Homère, supérieure à l'Odyssée autant qu'Achille l'est à Ulysse ; car il considérait ce dernier poème comme composé en l'honneur d'Ulysse, l'autre en l'honneur d'Achille. C'est là un point sur lequel j'interrogerais volontiers Hippias, s'il y est disposé ; je voudrais savoir ce qu'il pense de ces deux personnages, lequel des deux lui paraît supérieur, puisque aussi bien il
c nous a développé tant de considérations de toute sorte sur d'autres poètes et sur Homère lui-même.

EUDICOS. — Oh ! je ne doute pas qu'Hippias ne se prête à te répondre, si tu lui poses quelque question. N'est-il pas vrai, Hippias, que, si Socrate t'interroge, tu lui répondras ? quelle est ton intention ?

ΙΠΠΙΑΣ ΕΛΑΤΤΩΝ

[ἢ περὶ τοῦ ψεύδους· ἀνατρεπτικός.]

ΕΥΔΙΚΟΣ ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΙΠΠΙΑΣ

ΕΥΔΙΚΟΣ. Σὺ δὲ δὴ τί σιγᾷς, ὦ Σώκρατες, Ἱππίου 363
τοσαῦτα ἐπιδειξαμένου, καὶ οὐχὶ ἢ συνεπαινεῖς τι τῶν
εἰρημένων ἢ καὶ ἐλέγχεις, εἴ τί σοι μὴ καλῶς δοκεῖ εἰρη-
κέναι; ἄλλως τε ἐπειδὴ καὶ αὐτοὶ λελείμμεθα, οἳ μάλιστ᾽ ἂν
ἀντιποιησαίμεθα μετεῖναι ἡμῖν τῆς ἐν φιλοσοφίᾳ διατριβῆς.

ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Καὶ μήν, ὦ Εὔδικε, ἔστιν γε ἃ ἡδέως ἂν
πυθοίμην Ἱππίου ὧν νυνδὴ ἔλεγεν περὶ Ὁμήρου. Καὶ γὰρ
τοῦ σοῦ πατρὸς Ἀπημάντου ἤκουον ὅτι ἡ Ἰλιὰς κάλλιον εἴη b
ποίημα τῷ Ὁμήρῳ ἢ ἡ Ὀδύσσεια, τοσούτῳ δὲ κάλλιον ὅσῳ
ἀμείνων Ἀχιλλεὺς Ὀδυσσέως εἴη· ἑκάτερον γὰρ τῶν ποιη-
μάτων τὸ μὲν εἰς Ὀδυσσέα ἔφη πεποιῆσθαι, τὸ δ᾽ εἰς
Ἀχιλλέα. Περὶ ἐκείνου οὖν ἡδέως ἄν, εἰ βουλομένῳ ἐστὶν
Ἱππίᾳ, ἀναπυθοίμην ὅπως αὐτῷ δοκεῖ περὶ τοῖν ἀνδροῖν
τούτοιν, πότερον ἀμείνω φησὶν εἶναι, ἐπειδὴ καὶ ἄλλα πολλὰ
καὶ παντοδαπὰ ἡμῖν ἐπιδέδεικται καὶ περὶ ποιητῶν τε c
ἄλλων καὶ περὶ Ὁμήρου.

ΕΥ. Ἀλλὰ δῆλον ὅτι οὐ φθονήσει Ἱππίας, ἐάν τι αὐτὸν
ἐρωτᾷς, ἀποκρίνεσθαι· ἦ γάρ, ὦ Ἱππία, ἐάν τι ἐρωτᾷ σε
Σωκράτης, ἀποκρινῇ; ἢ πῶς ποιήσεις;

363 b 2 ὅσῳ W : ὅσον TF || **c** 4 ἀποκρίνεσθαι TW : ἀποκρίνασθαι F.

Hippias. — Vraiment, Eudicos, j'agirais d'étrange façon ! Quoi ? j'ai l'habitude de me rendre d'Élis, où j'habite, à Olympie dans l'assemblée solennelle des Grecs, chaque fois que les jeux ont lieu, et, là, d'aller dans le sanctuaire me
d mettre à la disposition de tous pour discourir, à la demande de tel ou tel, sur un des sujets que j'ai préparés et pour répondre à toutes les questions qu'on se plaît à me poser[1] ; et aujourd'hui je me déroberais à celles de Socrate !

364 Socrate. — Ah ! Hippias, que tu es heureux de pouvoir ainsi à chaque Olympiade, quand tu entres dans le sanctuaire, être si sûr de ton esprit, si confiant en ta sagesse ! Je serais surpris qu'entre les athlètes adonnés aux exercices du corps, il y en eût un seul qui soit aussi rassuré, aussi confiant en ses forces physiques, quand il va là-bas pour le concours, que tu déclares l'être, toi, en ton intelligence.

Hippias. — Confiance bien naturelle, Socrate. Depuis que je vais ainsi concourir à Olympie, je n'ai jamais rencontré un homme qui me fût supérieur en quoi que ce soit.

Achille et Ulysse dans Homère.

b Socrate. — Quel honneur pour Élis, ta patrie, mon cher Hippias, et pour tes parents, qu'une réputation comme la tienne ! Mais, pour en revenir à Achille et à Ulysse, qu'as-tu à nous en dire ? lequel tiens-tu pour supérieur, et en quoi ? tout à l'heure, quand nous étions nombreux là-dedans et que tu discourais, j'ai eu peine à suivre ce que tu disais ; car je n'osais pas t'interroger à cause de la foule qui était là ; et puis je craignais, en te questionnant, de gêner ton éloquence. Mais, à présent que nous sommes en petit nombre et qu'Eudicos m'invite à t'interroger, réponds-moi et
c explique-nous précisément ce que tu disais à propos de ces deux personnages. Quelles distinctions faisais-tu entre eux ?

Hippias. — Soit ; je ne demande pas mieux, Socrate, que de formuler, plus nettement encore que tout à l'heure, mon jugement sur eux et sur d'autres. Je déclare donc qu'Homère a voulu faire d'Achille le plus brave de ceux qui allèrent en Troade, de Nestor le plus sage, et d'Ulysse, avant tout, l'homme à double face.

1. Les fêtes d'Olympie ne consistaient pas uniquement en concours d'athlètes ou d'attelages : les sophistes profitaient de ces grands rassemblements pour se produire en public.

ΙΠΠΙΑΣ. Καὶ γὰρ ἂν δεινὰ ποιοίην, ὦ Εὔδικε, εἰ Ὀλυμπίαζε μὲν εἰς τὴν τῶν Ἑλλήνων πανήγυριν, ὅταν τὰ Ὀλύμπια ᾖ, ἀεὶ ἐπανιὼν οἴκοθεν ἐξ Ἤλιδος εἰς τὸ ἱερὸν παρέχω ἐμαυτὸν καὶ λέγοντα ὅ τι ἄν τις βούληται ὧν ἄν d μοι εἰς ἐπίδειξιν παρεσκευασμένον ᾖ, καὶ ἀποκρινόμενον τῷ βουλομένῳ ὅ τι ἄν τις ἐρωτᾷ, νῦν δὲ τὴν Σωκράτους ἐρώτησιν φύγοιμι.

ΣΩ. Μακάριόν γε, ὦ Ἱππία, πάθος πέπονθας, εἰ ἑκάστης 364 Ὀλυμπιάδος οὕτως εὔελπις ὢν περὶ τῆς ψυχῆς εἰς σοφίαν ἀφικνῇ εἰς τὸ ἱερόν· καὶ θαυμάσαιμ' ἂν εἴ τις τῶν περὶ τὸ σῶμα ἀθλητῶν οὕτως ἀφόβως τε καὶ πιστευτικῶς ἔχων τῷ σώματι ἔρχεται αὐτόσε ἀγωνιούμενος, ὥσπερ σὺ φῄς τῇ διανοίᾳ.

ΙΠ. Εἰκότως, ὦ Σώκρατες, ἐγὼ τοῦτο πέπονθα· ἐξ οὗ γὰρ ἦργμαι Ὀλυμπίασιν ἀγωνίζεσθαι, οὐδενὶ πώποτε κρείττονι εἰς οὐδὲν ἐμαυτοῦ ἐνέτυχον.

ΣΩ. Καλόν γε λέγεις, ὦ Ἱππία, καὶ τῇ Ἠλείων πόλει b τῆς σοφίας ἀνάθημα τὴν δόξαν εἶναι τὴν σὴν καὶ τοῖς γονεῦσι τοῖς σοῖς. Ἀτὰρ τί δὴ λέγεις ἡμῖν περὶ τοῦ Ἀχιλλέως τε καὶ τοῦ Ὀδυσσέως; πότερον ἀμείνω καὶ κατὰ τί φῄς εἶναι; ἡνίκα μὲν γὰρ πολλοὶ ἔνδον ἦμεν καὶ σὺ τὴν ἐπίδειξιν ἐποιοῦ, ἀπελείφθην σου τῶν λεγομένων· ὤκνουν γὰρ ἐπανερέσθαι, διότι ὄχλος τε πολὺς ἔνδον ἦν, καὶ μή σοι ἐμποδὼν εἴην ἐρωτῶν τῇ ἐπιδείξει· νυνὶ δὲ ἐπειδὴ ἐλάττους τέ ἐσμεν καὶ Εὔδικος ὅδε κελεύει ἐρέσθαι, εἰπέ τε καὶ δίδαξον ἡμᾶς c σαφῶς τί ἔλεγες περὶ τούτοιν τοῖν ἀνδροῖν; πῶς διέκρινες αὐτούς;

ΙΠ. Ἀλλ' ἐγώ σοι, ὦ Σώκρατες, ἐθέλω ἔτι σαφέστερον ἢ τότε διελθεῖν ἃ λέγω καὶ περὶ τούτων καὶ ἄλλων· φημὶ γὰρ Ὅμηρον πεποιηκέναι ἄριστον μὲν ἄνδρα Ἀχιλλέα τῶν εἰς Τροίαν ἀφικομένων, σοφώτατον δὲ Νέστορα, πολυτροπώτατον δὲ Ὀδυσσέα.

364 c 5 ἄλλων TW : περὶ ἄλλων F.

Socrate. — Admirable formule, Hippias ! Seulement, oserais-je te supplier de ne pas te moquer de moi si je te comprends
d mal et si je multiplie mes questions ? De grâce, essaie de me répondre avec douceur et sans te fâcher.

Hippias. — Je manquerais de goût, Socrate, moi qui enseigne cela à d'autres et qui me fais payer pour l'enseigner, si, aujourd'hui, quand tu m'interroges, je ne t'écoutais avec indulgence et si je ne te répondais avec douceur.

Socrate. — Que cela est bien de ta part ! Voyons donc : quand tu as dit qu'Homère avait voulu faire d'Achille le plus brave
e des Grecs, de Nestor le plus sage, je crois avoir compris ta pensée. Mais quand tu as ajouté qu'il avait fait d'Ulysse un homme à double face, je t'avouerai, pour te parler franchement, que je ne sais pas du tout ce que tu veux dire par là. Peut-être te comprendrai-je mieux en te questionnant. Homère, d'après toi, n'a pas fait d'Achille un homme double ?

Hippias. — Oh ! nullement, Socrate ; il en a fait le plus simple et le plus sincère des hommes. Dans la scène des Prières[1], quand il représente ses personnages s'entretenant ensemble, voici comment il fait parler Achille s'adressant à Ulysse :

« *Laertiade, descendant de Zeus, ingénieux Ulysse, il faut que je te dise mes intentions sans aucun détour, telles que je les réaliserai, telles que je sais qu'elles s'accompliront. Je déteste autant que les portes d'Aïdès celui qui cache une chose dans son esprit et en dit une autre. Quant à moi, je vais dire ce qui sera accompli.* »

Voilà qui met en lumière le caractère des deux personnages : celui d'Achille, véridique et simple ; celui d'Ulysse, double et trompeur. Car c'est Achille qu'il fait parler ainsi à Ulysse.

1. La scène des *Prières* est une partie du chant IX de l'*Iliade*, où est raconté comment Ulysse, Ajax et Phénix allèrent trouver Achille, au nom des chefs achéens pour essayer de l'apaiser. C'est Ulysse qui parle le premier. Dans un discours plein d'adresse, il cherche à toucher le jeune héros par des paroles flatteuses et des promesses. Les vers cités ici sont empruntés à la réponse d'Achille.

ΣΩ. Βαβαῖ, ὦ Ἱππία· ἆρ' ἄν τί μοι χαρίσαιο τοιόνδε, μή μου καταγελᾶν, ἐὰν μόγις μανθάνω τὰ λεγόμενα καὶ πολλάκις ἀνερωτῶ; ἀλλά μοι πειρῶ πρᾴως τε καὶ εὐκόλως d ἀποκρίνεσθαι.

ΙΠ. Αἰσχρὸν γὰρ ἂν εἴη, ὦ Σώκρατες, εἰ ἄλλους μὲν αὐτὰ ταῦτα παιδεύω καὶ ἀξιῶ διὰ ταῦτα χρήματα λαμβάνειν, αὐτὸς δὲ ὑπὸ σοῦ ἐρωτώμενος μὴ συγγνώμην τ' ἔχοιμι καὶ πρᾴως ἀποκρινοίμην.

ΣΩ. Πάνυ καλῶς λέγεις· ἐγὼ γάρ τοι, ἡνίκα μὲν ἄριστον τὸν Ἀχιλλέα ἔφησθα πεποιῆσθαι, ἐδόκουν σου μανθάνειν ὅ τι ἔλεγες, καὶ ἡνίκα τὸν Νέστορα σοφώτατον· ἐπειδὴ δὲ τὸν e Ὀδυσσέα εἶπες ὅτι πεποιηκὼς εἴη ὁ ποιητὴς πολυτροπώτατον, τοῦτο δ', ὥς γε πρὸς σὲ τἀληθῆ εἰρῆσθαι, παντάπασιν οὐκ οἶδ' ὅ τι λέγεις. Καί μοι εἰπέ, ἄν τι ἐνθένδε μᾶλλον μάθω· ὁ Ἀχιλλεὺς οὐ πολύτροπος τῷ Ὁμήρῳ πεποίηται;

ΙΠ. Ἥκιστά γε, ὦ Σώκρατες, ἀλλ' ἁπλούστατος καὶ ἀληθέστατος, ἐπεὶ καὶ ἐν Λιταῖς, ἡνίκα πρὸς ἀλλήλους ποιεῖ αὐτοὺς διαλεγομένους, λέγει αὐτῷ ὁ Ἀχιλλεὺς πρὸς τὸν Ὀδυσσέα·

Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ, 365
χρὴ μὲν δὴ τὸν μῦθον ἀπηλεγέως ἀποειπεῖν,
ὥσπερ δὴ κρανέω τε καὶ ὡς τελέεσθαι οἴω·
ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς Ἀΐδαο πύλῃσιν,
ὃς χ' ἕτερον μὲν κεύθῃ ἐνὶ φρεσίν, ἄλλο δὲ εἴπῃ. b
Αὐτὰρ ἐγὼν ἐρέω ὡς καὶ τετελεσμένον ἔσται.

Ἐν τούτοις δηλοῖ τοῖς ἔπεσιν τὸν τρόπον ἑκατέρου τοῦ ἀνδρός, ὡς ὁ μὲν Ἀχιλλεὺς εἴη ἀληθής τε καὶ ἁπλοῦς, ὁ δὲ Ὀδυσσεὺς πολύτροπός τε καὶ ψευδής· ποιεῖ γὰρ τὸν Ἀχιλλέα εἰς τὸν Ὀδυσσέα λέγοντα ταῦτα τὰ ἔπη.

c 10 μόγις F : μόλις TW || **e** 7 καὶ ἀληθέστατος F : om. TW || **365 a** *Il.* IX 308 || **a** 3 ὥσπερ TWF : ᾗπερ libri homerici || τελέεσθαι οἴω T : τετελέσθαι οἴω F τετελεσμένον ἔσται libri homerici. Iidem addunt ὡς μή μοι τρύζητε παρήμενοι ἄλλοθεν ἄλλος.

SOCRATE. — A présent, Hippias, je crois enfin comprendre ta pensée : tu appelles double celui qui est trompeur ; n'est-ce pas cela ?

c HIPPIAS. — Exactement, Socrate ; et c'est bien ainsi qu'Homère a représenté Ulysse en plusieurs passages de l'Iliade et de l'Odyssée.

SOCRATE. — D'où il résulte, sans doute, que pour lui l'homme véridique était autre que l'homme trompeur ; il se refusait à les confondre.

HIPPIAS. — Pouvait-il en être autrement, Socrate ?

SOCRATE. — Quoi ? serais-tu aussi de cet avis, Hippias ?

HIPPIAS. — Sans le moindre doute. Il serait étrange que j'en eusse un autre.

SOCRATE. — En ce cas, ne nous occupons plus d'Homère,
d attendu qu'il est impossible de lui demander ce qu'il avait dans l'esprit en composant ces vers. Mais toi, puisque tu en acceptes la responsabilité et que tu prends à ton compte le sentiment que tu lui attribues, réponds donc en son nom et au tien.

HIPPIAS. — Je le veux bien. Interroge-moi brièvement, comme tu l'entends.

Le trompeur.

SOCRATE. — Voyons, appelles-tu trompeurs des hommes privés de certains moyens, comme sont les malades, ou au contraire des hommes doués d'une capacité déterminée ?

HIPPIAS. — Des hommes certes capables de beaucoup de choses et surtout de tromper les autres !

e SOCRATE. — C'est-à-dire que selon toi ils sont capables en même temps que doubles, n'est-ce pas ?

HIPPIAS. — Oui, assurément.

SOCRATE. — Mais sont-ils doubles et trompeurs par sottise et manque d'intelligence ou bien par une perfidie intelligente ?

HIPPIAS. — Oh ! par la perfidie la plus intelligente !

SOCRATE. — Ce sont donc des gens intelligents.

HIPPIAS. — Trop intelligents, en vérité, par Zeus !

SOCRATE. — Et, intelligents comme ils le sont, ne savent-ils pas ce qu'ils font ou le savent-ils ?

HIPPIAS. — Certes, ils le savent fort bien ; et c'est pour cela que ce sont des coquins.

ΣΩ. Νῦν ἤδη, ὦ Ἱππία, κινδυνεύω μανθάνειν ὃ λέγεις· τὸν πολύτροπον ψευδῆ λέγεις, ὥς γε φαίνεται.

ΙΠ. Μάλιστα, ὦ Σώκρατες· τοιοῦτον γὰρ πεποίηκεν c
τὸν Ὀδυσσέα Ὅμηρος πολλαχοῦ καὶ ἐν Ἰλιάδι καὶ ἐν
Ὀδυσσείᾳ.

ΣΩ. Ἐδόκει ἄρα, ὡς ἔοικεν, Ὁμήρῳ ἕτερος μὲν εἶναι ἀνὴρ ἀληθής, ἕτερος δὲ ψευδής, ἀλλ' οὐχ ὁ αὐτός.

ΙΠ. Πῶς γὰρ οὐ μέλλει, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ἦ καὶ σοὶ δοκεῖ αὐτῷ, ὦ Ἱππία ;

ΙΠ. Πάντων μάλιστα· καὶ γὰρ ἂν δεινὸν εἴη, εἰ μή.

ΣΩ. Τὸν μὲν Ὅμηρον τοίνυν ἐάσωμεν, ἐπειδὴ καὶ
ἀδύνατον ἐπανερέσθαι τί ποτε νοῶν ταῦτα ἐποίησεν τὰ ἔπη· d
σὺ δ' ἐπειδὴ φαίνῃ ἀναδεχόμενος τὴν αἰτίαν, καὶ σοὶ
συνδοκεῖ ταῦτα ἅπερ φῄς Ὅμηρον λέγειν, ἀπόκριναι κοινῇ
ὑπὲρ Ὁμήρου τε καὶ σαυτοῦ.

ΙΠ. Ἔσται ταῦτα· ἀλλ' ἐρώτα ἔμβραχυ ὅ τι βούλει.

ΣΩ. Τοὺς ψευδεῖς λέγεις οἷον ἀδυνάτους τι ποιεῖν, ὥσπερ τοὺς κάμνοντας, ἢ δυνατούς τι ποιεῖν ;

ΙΠ. Δυνατοὺς ἔγωγε καὶ μάλα σφόδρα ἄλλα τε πολλὰ καὶ ἐξαπατᾶν ἀνθρώπους.

ΣΩ. Δυνατοὶ μὲν δή, ὡς ἔοικεν, εἰσὶ κατὰ τὸν σὸν λόγον e
καὶ πολύτροποι· ἦ γάρ ;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Πολύτροποι δ' εἰσὶ καὶ ἀπατεῶνες ὑπὸ ἠλιθιότητος καὶ ἀφροσύνης ἢ ὑπὸ πανουργίας καὶ φρονήσεώς τινος ;

ΙΠ. Ὑπὸ πανουργίας πάντων μάλιστα καὶ φρονήσεως.

ΣΩ. Φρόνιμοι μὲν ἄρα εἰσίν, ὡς ἔοικεν.

ΙΠ. Ναὶ μὰ Δία, λίαν γε.

ΣΩ. Φρόνιμοι δὲ ὄντες οὐκ ἐπίστανται ὅ τι ποιοῦσιν ἢ ἐπίστανται ;

ΙΠ. Καὶ μάλα σφόδρα ἐπίστανται· διὰ ταῦτα καὶ κακουργοῦσιν.

e 9 ὅ τι ποιοῦσιν ἢ ἐπίστανται F : om. TW.

Socrate. — Et sachant ce qu'ils savent, sont-ce des ignorants ou des gens habiles ?

366 Hippias. — Habiles à coup sûr, au moins dans cet art, qui est de tromper.

Socrate. — Arrêtons-nous un moment et remettons-nous bien en mémoire ce que tu dis. Tu déclares que les trompeurs sont des gens capables, intelligents, sachant ce qu'ils font et habiles aux choses où ils sont trompeurs.

Hippias. — C'est bien ce que je dis.

Socrate. — Tu dis aussi que les gens véridiques sont autres que les trompeurs ; tu en fais deux classes d'hommes exactement opposées.

Hippias. — Telle est ma pensée.

Socrate. — Bon : ainsi, d'après toi, les trompeurs sont au nombre des gens capables et habiles ?

Hippias. — Assurément.

Socrate. — Mais quand tu dis que les trompeurs sont
b capables et habiles, entends-tu par là qu'ils le sont précisément en ceci, qu'ils peuvent tromper s'ils le veulent, ou qu'ils ne font pas ce qu'ils veulent quand ils trompent.

Hippias. — J'entends qu'ils peuvent ce qu'ils veulent.

Socrate. — De sorte qu'en somme, les trompeurs sont ceux qui sont habiles à tromper et qui en ont le pouvoir.

Hippias. — Oui certes.

Socrate. — Par conséquent, un homme qui n'a pas le pouvoir de tromper et qui est ignorant ne saurait être un trompeur.

Hippias. — C'est la vérité.

Socrate. — Un homme est capable d'une chose quand il
c peut faire ce qu'il veut au moment où il le veut. Je ne parle pas ici d'empêchements provenant de maladies ni d'autres causes semblables[1]. Tu es capable d'écrire mon nom quand tu le désires. C'est là ce que je veux dire. N'est-ce pas ce que, toi aussi, tu entends en parlant de capacité ?

Hippias. — Parfaitement.

Socrate. — Dis-moi, Hippias, n'est-tu pas expert en matière de comptes et d'arithmétique ?

1. Socrate précise sa pensée, pour éviter que, dans la suite, son interlocuteur ne lui échappe en alléguant un malentendu. Platon s'est attaché à reproduire très exactement la manière de son maître.

ΣΩ. Ἐπιστάμενοι δὲ ταῦτα ἃ ἐπίστανται πότερον ἀμαθεῖς εἰσιν ἢ σοφοί;

ΙΠ. Σοφοὶ μὲν οὖν αὐτά γε ταῦτα, ἐξαπατᾶν. 366

ΣΩ. Ἔχε δή· ἀναμνησθῶμεν τί ἐστιν ὃ λέγεις· τοὺς ψευδεῖς φῄς εἶναι δυνατοὺς καὶ φρονίμους καὶ ἐπιστήμονας καὶ σοφοὺς εἰς ἅπερ ψευδεῖς;

ΙΠ. Φημὶ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Ἄλλους δὲ τοὺς ἀληθεῖς τε καὶ ψευδεῖς, καὶ ἐναντιωτάτους ἀλλήλοις;

ΙΠ. Λέγω ταῦτα.

ΣΩ. Φέρε δή· τῶν μὲν δυνατῶν τινὲς καὶ σοφῶν, ὡς ἔοικεν, εἰσὶν οἱ ψευδεῖς κατὰ τὸν σὸν λόγον.

ΙΠ. Μάλιστά γε.

ΣΩ. Ὅταν δὲ λέγῃς δυνατοὺς καὶ σοφοὺς εἶναι τοὺς b ψευδεῖς, εἰς αὐτὰ ταῦτα πότερον λέγεις δυνατοὺς εἶναι ψεύδεσθαι, ἐὰν βούλωνται, ἢ ἀδυνάτους εἰς ταῦτα ἅπερ ψεύδονται;

ΙΠ. Δυνατοὺς ἔγωγε.

ΣΩ. Ὡς ἐν κεφαλαίῳ ἄρα εἰρῆσθαι, οἱ ψευδεῖς εἰσιν οἱ σοφοί τε καὶ δυνατοὶ ψεύδεσθαι.

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Ἀδύνατος ἄρα ψεύδεσθαι ἀνὴρ καὶ ἀμαθὴς οὐκ ἂν εἴη ψευδής.

ΙΠ. Ἔχει οὕτως.

ΣΩ. Δυνατὸς δέ γ' ἐστὶν ἕκαστος ἄρα ὃς ἂν ποιῇ τότε ὃ ἂν βούληται, ὅταν βούληται· οὐχ ὑπὸ νόσου λέγω ἐξειργόμενον c οὐδὲ τῶν τοιούτων, ἀλλὰ ὥσπερ σὺ δυνατὸς εἶ γράψαι τοὐμὸν ὄνομα, ὅταν βούλῃ, οὕτω λέγω· ἢ οὐχ ὃς ἂν οὕτως ἔχῃ καλεῖς σὺ δυνατόν;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Λέγε δή μοι, ὦ Ἱππία, οὐ σὺ μέντοι ἔμπειρος εἶ λογισμῶν καὶ λογιστικῆς;

366 b 6 οἱ σοφοὶ F : σοφοὶ TW || b 12 δέ γ' F : δ' TW.

HIPPIAS. — Plus que personne, Socrate.

SOCRATE. — Par exemple, si quelqu'un te demandait combien font trois fois sept cents, tu donnerais plus vite et mieux
d que personne, si tu le voulais, le produit exact ?

HIPPIAS. — Justement.

SOCRATE. — N'est-ce pas parce que, en cette matière, tu es le plus capable et le plus habile[1] ?

HIPPIAS. — Oui.

SOCRATE. — Est-ce assez dire ? n'es-tu pas aussi le meilleur là où tu es le plus capable et le plus habile, dans l'arithmétique ?

HIPPIAS. — Certes, j'y suis le meilleur, Socrate.

SOCRATE. — Ainsi tu serais le plus capable de dire la vérité en cette matière, n'est-ce pas ?

HIPPIAS. — Je le pense, en effet.

e SOCRATE. — Et de tromper sur le même sujet ? allons, réponds-moi comme tu l'as fait jusqu'ici, bravement et hardiment, Hippias. Si quelqu'un te demandait combien font trois fois sept cents, n'est-ce pas toi qui pourrais le mieux le tromper et soutenir une affirmation fausse sans varier, si tu voulais mentir et ne jamais répondre ce qui serait vrai ? ou, au contraire, serait-ce l'ignorant en cette matière qui pourrait
367 tromper mieux que toi, si tu le voulais ? ne crois-tu pas que cet ignorant, tout en voulant mentir, dirait parfois la vérité sans le vouloir et par hasard, faute de savoir, tandis que toi, l'homme habile, si tu voulais mentir, tu mentirais sans varier ?

HIPPIAS. — C'est vrai ; tu as raison.

SOCRATE. — Maintenant, peut-on tromper en toute chose, sauf en arithmétique, et ne saurait-on tromper à propos de nombres ?

HIPPIAS. — Par Zeus, à propos de nombres tout aussi bien.

SOCRATE. — Admettons donc, Hippias, qu'il peut exister
b quelque homme qui soit trompeur en fait de nombres et de calcul.

1. Hippias semble avoir été effectivement un mathématicien habile. Proclos (*Comm. sur le 1er Livre des Éléments d'Euclide*, éd. Friedlein, 272, 7 et 356, 11) nous apprend qu'il s'occupa notamment du problème de la quadrature du cercle et croyait pouvoir le résoudre au moyen d'une courbe de son invention.

ΙΠ. Πάντων μάλιστα, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ καί τίς σε ἔροιτο τὰ τρὶς ἑπτακόσια
ὁπόσος ἐστὶν ἀριθμός, εἰ βούλοιο, πάντων τάχιστα καὶ
μάλιστ' ἂν εἴποις τἀληθῆ περὶ τούτου ; d

ΙΠ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἆρα ὅτι δυνατώτατός τε εἶ καὶ σοφώτατος κατὰ ταῦτα ;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Πότερον οὖν σοφώτατός τ' εἶ καὶ δυνατώτατος μόνον, ἢ καὶ ἄριστος ταῦτα ἅπερ δυνατώτατός τε καὶ σοφώτατος, τὰ λογιστικά ;

ΙΠ. Καὶ ἄριστος δήπου, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τὰ μὲν δὴ ἀληθῆ σὺ ἂν δυνατώτατα εἴποις περὶ τούτων· ἦ γάρ ;

ΙΠ. Οἶμαι ἔγωγε.

ΣΩ. Τί δὲ τὰ ψευδῆ περὶ τῶν αὐτῶν τούτων ; καί μοι, e
ὥσπερ τὰ πρότερα, γενναίως καὶ μεγαλοπρεπῶς ἀπόκριναι,
ὦ Ἱππία· εἴ τίς σε ἔροιτο τὰ τρὶς ἑπτακόσια πόσα ἐστί,
πότερον σὺ ἂν μάλιστα ψεύδοιο καὶ ἀεὶ κατὰ ταὐτὰ ψευδῆ
λέγοις περὶ τούτων, βουλόμενος ψεύδεσθαι καὶ μηδέποτε
ἀληθῆ ἀποκρίνεσθαι, ἢ ὁ ἀμαθὴς εἰς λογισμοὺς δύναιτ' ἂν
σοῦ μᾶλλον ψεύδεσθαι βουλομένου ; ἢ ὁ μὲν ἀμαθὴς πολλά- 367
κις ἂν βουλόμενος ψευδῆ λέγειν τἀληθῆ ἂν εἴποι ἄκων, εἰ
τύχοι, διὰ τὸ μὴ εἰδέναι, σὺ δὲ ὁ σοφός, εἴπερ βούλοιο ψεύ-
δεσθαι, ἀεὶ ἂν κατὰ τὰ αὐτὰ ψεύδοιο ;

ΙΠ. Ναί, οὕτως ἔχει, ὡς σὺ λέγεις.

ΣΩ. Ὁ ψευδὴς οὖν πότερον περὶ μὲν τἆλλα ψευδής ἐστιν, οὐ μέντοι περὶ ἀριθμὸν οὐδὲ ἀριθμῶν ἂν ψεύσαιτο ;

ΙΠ. Καὶ ναὶ μὰ Δία περὶ ἀριθμόν.

ΣΩ. Θῶμεν ἄρα καὶ τοῦτο, ὦ Ἱππία, περὶ λογισμὸν καὶ
ἀριθμὸν εἶναί τινα ἄνθρωπον ψευδῆ ; b

367 a 7 περὶ ἀριθμόν *Ven.* 185 : περὶ ἀριθμῶν TWF || οὐδὲ ἀριθμῶν *Ven.* 185 : οὐδὲ ἀριθμόν TWF.

Hippias. — Oui.

Socrate. — Comment le concevrons-nous ? ne faut-il pas, pour qu'il soit trompeur, comme tu en convenais tout à l'heure, qu'il soit capable de tromper ? car celui qui en serait incapable, si tu t'en souviens, tu as déclaré qu'il ne saurait être trompeur.

Hippias. — Je m'en souviens fort bien, je l'ai déclaré.

Socrate. — Et c'est ainsi que tu t'es révélé à l'instant comme le plus capable de mentir en matière de comptes.

Hippias. — En effet, on l'a dit.

Socrate. — Mais n'es-tu pas aussi le plus capable de dire la vérité à propos de comptes ?

Hippias. — Assurément.

Socrate. — Ainsi, c'est le même homme qui est capable de mentir et de dire vrai en matière de comptes ; et celui-là, c'est l'homme qui excelle à compter, le meilleur comptable.

Hippias. — Oui.

Socrate. — Alors, Hippias, qui donc trompe en matière de comptes, sinon celui qui y excelle ? c'est lui en effet qui en est capable. Et c'est lui aussi qui dit la vérité.

Hippias. — Il y a apparence.

Socrate. — Tu vois qu'en cela le même trompe et dit vrai et que l'homme véridique n'est pas meilleur que le trompeur, puisqu'ils ne font qu'un, bien loin qu'ils soient opposés l'un à l'autre, comme tu le pensais [1].

Hippias. — En effet, à raisonner ainsi, il ne paraît pas qu'ils soient opposés.

Socrate. — Veux-tu que nous prenions un autre exemple ?

Hippias. — Prenons, si tu veux.

Socrate. — Tu es également versé dans la géométrie ?

Hippias. — Oui, certes.

Socrate. — Eh bien, en géométrie, n'en est-il pas de même ? n'est-ce pas le même homme qui est le plus capable de tromper et de dire vrai à propos de figures, le meilleur géomètre ?

1. Notons ici le début du paradoxe qui va se développer. Il est certain que le plus habile calculateur est le plus capable de faire volontairement un faux calcul. Seulement, s'il est honnête, il ne le

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Τίς οὖν ἂν εἴη οὗτος; οὐχὶ δεῖ ὑπάρχειν αὐτῷ, εἴπερ μέλλει ψευδὴς ἔσεσθαι, ὡς σὺ ἄρτι ὡμολόγεις, δυνατὸν εἶναι ψεύδεσθαι; ὁ γὰρ ἀδύνατος ψεύδεσθαι, εἰ μέμνησαι, ὑπὸ σοῦ ἐλέγετο ὅτι οὐκ ἄν ποτε ψευδὴς γένοιτο.

ΙΠ. Ἀλλὰ μέμνημαι, καὶ ἐλέχθη οὕτως.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἄρτι ἐφάνης σὺ δυνατώτατος ὢν ψεύδεσθαι περὶ λογισμῶν;

ΙΠ. Ναί, ἐλέχθη γέ τοι καὶ τοῦτο.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν καὶ δυνατώτατος εἶ ἀληθῆ λέγειν περὶ λο- c
γισμῶν;

ΙΠ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁ αὐτὸς ψευδῆ καὶ ἀληθῆ λέγειν περὶ λογισμῶν δυνατός; οὗτος δ' ἐστὶν ὁ ἀγαθὸς περὶ τούτων, ὁ λογιστικός.

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Τίς οὖν ψευδὴς περὶ λογισμῶν γίγνεται, ὦ Ἱππία, ἄλλος ἢ ὁ ἀγαθός; οὗτος γὰρ καὶ δυνατός· οὗτος δὲ καὶ ἀληθής.

ΙΠ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ὁρᾷς οὖν, ὅτι ὁ αὐτὸς ψευδής τε καὶ ἀληθὴς περὶ τούτων καὶ οὐδὲν ἀμείνων ὁ ἀληθὴς τοῦ ψευδοῦς; ὁ αὐτὸς γὰρ δήπου ἐστὶ καὶ οὐκ ἐναντιώτατα ἔχει, ὥσπερ σὺ ᾤου ἄρτι. d

ΙΠ. Οὐ φαίνεται ἐνταῦθά γε.

ΣΩ. Βούλει οὖν σκεψώμεθα καὶ ἄλλοθι;

ΙΠ. Εἰ [ἄλλως] γε σὺ βούλει.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ γεωμετρίας ἔμπειρος εἶ;

ΙΠ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τί οὖν; οὐ καὶ ἐν γεωμετρίᾳ οὕτως ἔχει· ὁ αὐτὸς δυνατώτατος ψεύδεσθαι καὶ ἀληθῆ λέγειν περὶ τῶν διαγραμμάτων, ὁ γεωμετρικός;

b 3 αὐτῷ F : αὐτόν TW || b 9 λογισμῶν *Coisl.* : λογισμόν TWF || d 4 ἄλλως secl. Bekker.

Hippias. — En effet.

Socrate. — Et, en cette matière, n'est-ce pas lui qui excelle?

e Hippias. — C'est bien lui.

Socrate. — Ainsi, c'est le bon et habile géomètre qui est le plus capable de ces deux choses; et s'il y a un homme qui trompe en fait de figures, c'est lui, l'expert; il est celui qui en est capable; l'ignorant est incapable de tromper et l'on ne saurait être trompeur, quand on est incapable de tromper, nous l'avons reconnu.

Hippias. — J'en conviens.

Socrate. — Prenons encore un troisième exemple, l'astronomie; c'est une science que tu dis connaître mieux encore

368 que les précédentes. N'est-il pas vrai, Hippias?

Hippias. — Oui.

Socrate. — Or, en astronomie aussi, n'en est-il pas de même?

Hippias. — Cela est vraisemblable, Socrate.

Socrate. — Donc, en astronomie aussi, s'il y a quelqu'un qui trompe, c'est le bon astronome qui sera le trompeur, étant l'homme capable de tromper. Ce ne peut pas être celui qui en est incapable, vu son ignorance.

Hippias. — Évidemment.

Socrate. — Par conséquent, en astronomie aussi, c'est le même homme qui dit vrai et qui trompe.

Hippias. — Cela paraît vrai.

Socrate. — Eh bien, Hippias, procède ainsi à loisir pour

b toutes les sciences, et vois s'il n'en est pas de même de toutes. Justement, tu es le plus habile des hommes dans toutes également. Ne t'ai-je pas entendu t'en vanter, quand tu énumérais la variété vraiment enviable de tes aptitudes sur la place publique, près des comptoirs des banquiers? Tu disais que tu étais venu un jour à Olympie, n'ayant rien sur ta personne qui ne fût l'œuvre de tes mains. Et d'abord l'anneau que tu portais au doigt — c'est par là que tu commençais — c'était

c toi qui l'avais fait, car tu savais ciseler un anneau; et aussi ton cachet; puis ton étrille et ton flacon d'huile; tout cela était ton œuvre. Tu ajoutais que tes chaussures même, tu les avais fabriquées, et que tu avais tissé aussi ton manteau et ta

fera pas. Et c'est bien là ce que pensait Socrate, la vraie science, à ses yeux, excluant la possibilité de faire le mal.

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Περὶ ταῦτα οὖν ἀγαθὸς ἄλλος τις ἢ οὗτος;

ΙΠ. Οὐκ ἄλλος. e

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁ ἀγαθὸς καὶ σοφὸς γεωμέτρης δυνατώτατός γε ἀμφότερα; καὶ εἴπερ τις ἄλλος ψευδὴς περὶ διαγράμματα, οὗτος ἂν εἴη, ὁ ἀγαθός: οὗτος γὰρ δυνατός, ὁ δὲ κακὸς ἀδύνατος ἦν ψεύδεσθαι· ὥστε οὐκ ἂν γένοιτο ψευδὴς ὁ μὴ δυνάμενος ψεύδεσθαι, ὡς ὡμολόγηται.

ΙΠ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Ἔτι τοίνυν καὶ τὸν τρίτον ἐπισκεψώμεθα, τὸν ἀστρονόμον· ἧς αὖ σὺ τέχνης ἔτι μᾶλλον ἐπιστήμων οἴει εἶναι ἢ τῶν ἔμπροσθεν· ἦ γάρ, ὦ Ἱππία; 368

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἐν ἀστρονομίᾳ ταὐτὰ ταῦτά ἐστιν;

ΙΠ. Εἰκός γε, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Καὶ ἐν ἀστρονομίᾳ ἄρα εἴπερ τις καὶ ἄλλος ψευδής, ὁ ἀγαθὸς ἀστρονόμος ψευδὴς ἔσται, ὁ δυνατὸς ψεύδεσθαι· οὐ γὰρ ὅ γε ἀδύνατος· ἀμαθὴς γάρ.

ΙΠ. Φαίνεται οὕτως.

ΣΩ. Ὁ αὐτὸς ἄρα καὶ ἐν ἀστρονομίᾳ ἀληθής τε καὶ ψευδὴς ἔσται.

ΙΠ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Ἴθι δή, ὦ Ἱππία, ἀνέδην οὑτωσὶ ἐπίσκεψαι κατὰ πασῶν τῶν ἐπιστημῶν, εἴ πού ἐστιν ἄλλως ἔχον ἢ οὕτως. b
Πάντως δὲ πλείστας τέχνας πάντων σοφώτατος εἶ ἀνθρώπων, ὡς ἐγώ ποτέ σου ἤκουον μεγαλαυχουμένου, πολλὴν σοφίαν καὶ ζηλωτὴν σαυτοῦ διεξιόντος ἐν ἀγορᾷ ἐπὶ ταῖς τραπέζαις· ἔφησθα δὲ ἀφικέσθαι ποτὲ εἰς Ὀλυμπίαν ἃ εἶχες περὶ τὸ σῶμα ἅπαντα σαυτοῦ ἔργα ἔχων· πρῶτον μὲν δακτύλιον — ἐντεῦθεν γὰρ ἤρχου — ὃν εἶχες σαυτοῦ ἔχειν ἔργον, ὡς ἐπιστάμενος δακτυλίους γλύφειν, καὶ ἄλλην σφρα- c
γῖδα σὸν ἔργον, καὶ στλεγγίδα καὶ λήκυθον, ἃ αὐτὸς εἰργάσω· ἔπειτα ὑποδήματα ἃ εἶχες ἔφησθα αὐτὸς σκυτοτομῆσαι, καὶ τὸ ἱμάτιον ὑφῆναι καὶ τὸν χιτωνίσκον· καὶ ὅ γε πᾶσιν ἔδοξεν

tunique. Mais, ce qui étonnait le plus tous tes auditeurs, ce qui fit ressortir ton extraordinaire habileté, ce fut de t'entendre affirmer que la ceinture de ta tunique était identique à celle des plus riches femmes de la Perse et que tu l'avais tressée toi-même. En outre, tu annonçais que tu apportais
d des poèmes, épopées, tragédies, dithyrambes, que sais-je encore ? beaucoup de discours en prose de toute espèce. Tu ajoutais, à propos des sciences dont je parlais à l'instant, que tu t'y entendais mieux que personne, ainsi qu'aux rythmes, aux modes musicaux, à la grammaire, et à quantité d'autres choses, si je m'en souviens bien. Ah ! j'oubliais, je crois, la mnémotechnie, dont tu te fais le plus d'honneur ; et combien
e d'autres choses, sans doute, qui ne me reviennent pas ! Mais voici ce que je veux dire : dans toutes ces sciences que tu possèdes — combien nombreuses ! — et dans les autres, dis-moi, après ce que nous venons de constater ensemble, en trouves-tu une seule où celui qui dit vrai soit autre que celui qui trompe, où ce ne soit pas un seul et même homme ? Vois, considère toutes les formes d'habileté, toutes les roueries, tout ce que
369 tu voudras ; tu n'en trouveras pas, mon ami ; car il n'y en a pas. S'il y en a une, nomme-la.

Hippias. — Je n'en vois pas, Socrate, pour le moment.

Socrate. — Et tu n'en verras jamais, à mon avis. Si donc je dis vrai, rappelle-toi, Hippias, ce qui résulte de notre examen.

Hippias. — Je n'ai pas bien présent à l'esprit ce que tu veux dire, Socrate.

Socrate. — C'est apparemment que tu n'emploies pas ta mnémotechnie ; tu penses sans doute qu'il n'y a pas lieu. C'est donc moi qui rappellerai tes souvenirs. Tu disais[1] d'Achille qu'il était véridique, et d'Ulysse qu'il était trompeur et dou-
b ble. Ne te le rappelles-tu pas ?

Hippias. — Si.

Socrate. — Or, à présent, il est hors de doute pour nous, tu le vois, que le même homme est trompeur et véridique ; de sorte que si Ulysse était trompeur, il devient en même temps véridique, et si Achille était véridique, il est trompeur ; bien loin d'être différents et contraires, nos deux personnages sont tout pareils.

1. Cf. 364 e (p. 26).

ἀτοπώτατον καὶ σοφίας πλείστης ἐπίδειγμα. ἐπειδὴ τὴν
ζώνην ἔφησθα τοῦ χιτωνίσκου ἣν εἶχες εἶναι μὲν οἷαι αἱ
Περσικαὶ τῶν πολυτελῶν, ταύτην δὲ αὐτὸς πλέξαι· πρὸς δὲ
τούτοις ποιήματα ἔχων ἐλθεῖν, καὶ ἔπη καὶ τραγῳδίας καὶ
διθυράμβους, καὶ καταλογάδην πολλοὺς λόγους καὶ παντο- d
δαποὺς συγκειμένους· καὶ περὶ τῶν τεχνῶν δὴ ὧν ἄρτι ἐγὼ
ἔλεγον ἐπιστήμων ἀφικέσθαι διαφερόντως τῶν ἄλλων, καὶ
περὶ ῥυθμῶν καὶ ἁρμονιῶν καὶ γραμμάτων ὀρθότητος, καὶ
ἄλλα ἔτι πρὸς τούτοις πάνυ πολλά, ὡς ἐγὼ δοκῶ μνημο-
νεύειν· καίτοι τό γε μνημονικὸν ἐπελαθόμην σου, ὡς ἔοικε,
τέχνημα, ἐν ᾧ σὺ οἴει λαμπρότατος εἶναι· οἶμαι δὲ καὶ ἄλλα
πάμπολλα ἐπιλελῆσθαι. Ἀλλ' ὅπερ ἐγὼ λέγω, καὶ εἰς τὰς e
σαυτοῦ τέχνας βλέψας — ἱκαναὶ δέ — καὶ εἰς τὰς τῶν
ἄλλων εἰπέ μοι, ἐάν που εὕρῃς ἐκ τῶν ὡμολογημένων ἐμοί
τε καὶ σοί, ὅπου ἐστὶν ὁ μὲν ἀληθής, ὁ δὲ ψευδής, χωρὶς
καὶ οὐχ ὁ αὐτός; Ἐν ᾗ τινι βούλει σοφίᾳ τοῦτο σκέψαι ἢ
πανουργίᾳ ἢ ὁτιοῦν χαίρεις ὀνομάζων· ἀλλ' οὐχ εὑρήσεις, 369
ὦ ἑταῖρε· οὐ γάρ ἐστιν· ἐπεὶ σὺ εἰπέ.

ΙΠ. Ἀλλ' οὐκ ἔχω, ὦ Σώκρατες, νῦν γε οὕτως.

ΣΩ. Οὐδέ γε ἕξεις, ὡς ἐγὼ οἶμαι· εἰ δ' ἐγὼ ἀληθῆ λέγω,
μέμνησαι ὃ ἡμῖν συμβαίνει ἐκ τοῦ λόγου, ὦ Ἱππία.

ΙΠ. Οὐ πάνυ τι ἐννοῶ, ὦ Σώκρατες, ὃ λέγεις.

ΣΩ. Νυνὶ γὰρ ἴσως οὐ χρῇ τῷ μνημονικῷ τεχνήματι·
δῆλον γὰρ ὅτι οὐκ οἴει δεῖν· ἀλλὰ ἐγώ σε ὑπομνήσω· οἶσθα
ὅτι τὸν μὲν Ἀχιλλέα ἔφησθα ἀληθῆ εἶναι, τὸν δὲ Ὀδυσσέα
ψευδῆ καὶ πολύτροπον; b

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Νῦν οὖν αἰσθάνῃ ὅτι ἀναπέφανται ὁ αὐτὸς ὢν
ψευδής τε καὶ ἀληθής, ὥστε εἰ ψευδὴς ὁ Ὀδυσσεὺς ἦν, καὶ
ἀληθὴς γίγνεται, καὶ εἰ ἀληθὴς ὁ Ἀχιλλεύς, καὶ ψευδής,
καὶ οὐ διάφοροι ἀλλήλων οἱ ἄνδρες οὐδ' ἐναντίοι, ἀλλ'
ὅμοιοι;

368 c 5 ἐπειδὴ secl. Ast, an recte?

HIPPIAS. — Socrate, voilà bien un de ces raisonnements que tu t'entends à tisser ! Tu détaches un morceau d'argumentation, le plus abstrus, tu t'y tiens, tu t'y attaches de
c plus en plus, au lieu de t'en prendre à l'ensemble du sujet en discussion. Reprenons notre exemple : je vais te démontrer avec force preuves, si tu le veux, et en bonne forme, qu'Homère a représenté son Achille meilleur qu'Ulysse et incapable de tromperie, tandis que l'autre, il l'a fait rusé, usant sans cesse de mensonge et en somme inférieur à Achille. A ton tour, si bon te semble, oppose discours à discours, et démontre qu'Ulysse est supérieur. De la sorte, nos auditeurs sauront mieux lequel de nos discours est le meilleur.

Achille plus trompeur qu'Ulysse.

d SOCRATE. — Hippias, je ne conteste pas du tout que tu ne sois plus habile que moi. Ma coutume à moi, c'est, lorsque quelqu'un dit une chose, d'y donner toute mon attention, surtout quand celui qui parle me semble habile ; et, comme je désire m'instruire de ce qu'il dit, je le questionne obstinément, je retourne ses paroles, je les rapproche, pour les mieux comprendre. Au contraire, si mon interlocuteur me semble sans valeur, je m'en tiens à la première question et je ne me soucie pas de ce qu'il dit. Par là, tu reconnaîtras ceux que j'estime habiles. Car tu me verras alors m'attacher à leurs paroles,
e les interroger, pour m'instruire et en tirer profit. C'est ainsi qu'en t'écoutant, j'ai remarqué les vers qui montraient, selon toi, comment Achille, en s'adressant à Ulysse, laisse voir qu'il le tient pour un vain discoureur ; et il me semblait étrange, si ce que tu disais était vrai, que nulle part chez Homère
370 Ulysse, l'homme à double face, ne dise une chose fausse, tandis qu'Achille, au contraire, se montre vraiment double comme tu dis. Car il est certain qu'il ment. Vois : il commence par prononcer les paroles que tu viens de citer :

« *Oui, je déteste autant que les portes d'Aïdès celui qui cache une chose dans son esprit et en dit une autre.* »

b Puis, peu après, il assure que ni Ulysse ni Agamemnon ne le feront changer de résolution, qu'en aucun cas il ne restera devant Troie :

ΙΠ. Ὦ Σώκρατες, ἀεὶ σύ τινας τοιούτους πλέκεις λό-
γους, καὶ ἀπολαμβάνων ὃ ἂν ᾖ δυσχερέστατον τοῦ λόγου,
τούτου ἔχῃ κατὰ σμικρὸν ἐφαπτόμενος, καὶ οὐχ ὅλῳ ἀγω- c
νίζῃ τῷ πράγματι περὶ ὅτου ἂν ὁ λόγος ᾖ· ἐπεὶ καὶ νῦν,
ἐὰν βούλῃ, ἐπὶ πολλῶν τεκμηρίων ἀποδείξω σοι ἱκανῷ λόγῳ
Ὅμηρον Ἀχιλλέα πεποιηκέναι ἀμείνω Ὀδυσσέως καὶ
ἀψευδῆ, τὸν δὲ δολερόν τε καὶ πολλὰ ψευδόμενον καὶ χείρω
Ἀχιλλέως. Εἰ δὲ βούλει, σὺ αὖ ἀντιπαράβαλλε λόγον παρὰ
λόγον, ὡς ὁ ἕτερος ἀμείνων ἐστί· καὶ μᾶλλον εἴσονται οὗτοι
ὁπότερος ἄμεινον λέγει.

ΣΩ. Ὦ Ἱππία, ἐγώ τοι οὐκ ἀμφισβητῶ μὴ οὐχὶ σὲ εἶναι d
σοφώτερον ἢ ἐμέ· ἀλλ' ἀεὶ εἴωθα, ἐπειδάν τις λέγῃ τι,
προσέχειν τὸν νοῦν, ἄλλως τε καὶ ἐπειδάν μοι δοκῇ σοφὸς
εἶναι ὁ λέγων, καὶ ἐπιθυμῶν μαθεῖν ὅ τι λέγει διαπυνθά-
νομαι καὶ ἐπανασκοπῶ καὶ συμβιβάζω τὰ λεγόμενα, ἵνα
μάθω· ἐὰν δὲ φαῦλος δοκῇ μοι εἶναι ὁ λέγων, οὔτε ἐπαν-
ερωτῶ οὔτε μοι μέλει ὧν λέγει· καὶ γνώσῃ τούτῳ οὓς ἂν ἐγὼ
ἡγῶμαι σοφοὺς εἶναι· εὑρήσεις γάρ με λιπαρῆ ὄντα περὶ τὰ
λεγόμενα ὑπὸ τούτου καὶ πυνθανόμενον παρ' αὐτοῦ, ἵνα e
μαθών τι ὠφεληθῶ. Ἐπεὶ καὶ νῦν ἐννενόηκα σοῦ λέγοντος
ὅτι ἐν τοῖς ἔπεσιν οἷς σὺ ἄρτι ἔλεγες, ἐνδεικνύμενος τὸν
Ἀχιλλέα εἰς τὸν Ὀδυσσέα λέγειν ὡς ἀλαζόνα ὄντα, ἄτοπόν
μοι δοκεῖ εἶναι, εἰ σὺ ἀληθῆ λέγεις, ὅτι ὁ μὲν Ὀδυσσεὺς
οὐδαμοῦ φαίνεται ψευσάμενος, ὁ πολύτροπος, ὁ δὲ Ἀχιλλεὺς 370
πολύτροπός τις φαίνεται κατὰ τὸν σὸν λόγον· ψεύδεται
γοῦν· προειπὼν γὰρ ταῦτα τὰ ἔπη, ἅπερ καὶ σὺ εἶπες ἄρτι·

ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς Ἀίδαο πύλῃσιν,
ὅς χ' ἕτερον μὲν κεύθῃ ἐνὶ φρεσίν, ἄλλο δὲ εἴπῃ,

ὀλίγον ὕστερον λέγει ὡς οὔτ' ἂν ἀναπεισθείη ὑπὸ τοῦ b
Ὀδυσσέως τε καὶ τοῦ Ἀγαμέμνονος οὔτε μένοι τὸ παράπαν
ἐν τῇ Τροίᾳ, ἀλλ'

370 a 4 *Il.* IX 312 || b 4 *Il.* IX 357.

« *Dès demain*, dit-il, *après un sacrifice à Zeus et à tous les dieux, je chargerai mes vaisseaux, je les ferai tirer à la mer, et alors, si tu le veux et si cela t'intéresse, tu verras, le matin,*
c *mes vaisseaux voguer jusqu'où finit l'Hellespont poissonneux, et, sur ces vaisseaux, mes hommes ramant avec ardeur. Puis, si le dieu puissant qui secoue la terre me donne une heureuse traversée, le troisième jour j'atteindrai le rivage fertile de Phtie* .»

Il y a plus : précédemment, quand il injuriait Agamemnon, qu'avait-il déclaré ?

« *Donc, je vais retourner en Phtie ; car il vaut bien mieux pour moi revenir en mon pays avec mes vaisseaux recourbés ; et je n'ai pas l'intention de demeurer ici, privé d'honneurs, pour t'amasser*
d *à toi richesse et trésors*[1]. »

Eh bien, après avoir dit cela, soit en présence de l'armée entière, soit devant ses compagnons d'armes, on ne le voit nulle part ni se préparer ni se mettre à tirer ses vaisseaux pour s'en retourner chez lui ; loin de là : le plus bravement du monde, il fait fi de toute sincérité. Voilà pourquoi tout à l'heure, Hippias, je t'interrogeais, ne sachant trop lequel des deux personnages Homère a voulu représenter comme le
e meilleur ; j'imaginais que tous deux étaient excellents et qu'il était difficile de décider lequel l'emportait en tromperie ou en véracité, comme en toute autre qualité. Je me disais qu'à cet égard aussi l'un valait l'autre.

Hippias. — C'est que tu ne les juges pas comme il faut, Socrate. Quand Achille parle contre la vérité, ce n'est pas volontairement, c'est malgré lui ; le désastre du camp le contraint à rester et à secourir les siens. Ulysse, au contraire, ment volontairement et par mauvaise intention.

Socrate. — Ah ! vraiment, voici que tu cherches à me tromper, mon très cher Hippias, et, à ton tour, tu fais comme Ulysse.

371 Hippias. — Moi, Socrate ! en aucune façon ; que veux-tu dire ? comment cela ?

Socrate. — Quoi ! tu prétends qu'Achille ne parle pas avec intention contre la vérité, lui qui non seulement affirme à la

1. Les deux premières citations sont tirées de la scène des *Prières* (cf. p. 28), la troisième est un passage de la *Querelle* entre Agamemnon et Achille, racontée dans le Chant I.

αὔριον ἱρὰ Διὶ ῥέξας, φησί, καὶ πᾶσι θεοῖσιν,
νηήσας εὖ νῆας, ἐπὴν ἅλαδε προερύσσω,
ὄψεαι, αἴ κ' ἐθέλῃσθα καὶ αἴ κέν τοι τὰ μεμήλῃ,
ἦρι μάλ' Ἑλλήσποντον ἐπ' ἰχθυόεντα πλεούσας
νῆας ἐμάς, ἐν δ' ἄνδρας ἐρεσσέμεναι μεμαῶτας· c
εἰ δέ κεν εὐπλοΐην δώῃ κλυτὸς Ἐννοσίγαιος,
ἤματί κεν τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην.

Ἔτι δὲ πρότερον τούτων πρὸς τὸν Ἀγαμέμνονα λοιδορούμενος εἶπεν·

νῦν δ' εἶμι Φθίηνδ', ἐπεὶ ἦ πολὺ λώϊόν ἐστιν
οἴκαδ' ἴμεν σὺν νηυσὶ κορωνίσιν, οὐδέ σ' ὀΐω
ἐνθάδ' ἄτιμος ἐὼν ἄφενος καὶ πλοῦτον ἀφύξειν. d

Ταῦτα εἰπὼν τοτὲ μὲν ἐναντίον τῆς στρατιᾶς ἁπάσης, τοτὲ δὲ πρὸς τοὺς ἑαυτοῦ ἑταίρους, οὐδαμοῦ φαίνεται οὔτε παρασκευασάμενος οὔτ' ἐπιχειρήσας καθέλκειν τὰς ναῦς ὡς ἀποπλευσούμενος οἴκαδε, ἀλλὰ πάνυ γενναίως ὀλιγωρῶν τοῦ τἀληθῆ λέγειν. Ἐγὼ μὲν οὖν, ὦ Ἱππία, καὶ ἐξ ἀρχῆς σε ἠρόμην ἀπορῶν ὁπότερος τούτοιν τοῖν ἀνδροῖν ἀμείνων πεποίηται τῷ ποιητῇ, καὶ ἡγούμενος ἀμφοτέρω ἀρίστω e εἶναι καὶ δύσκριτον ὁπότερος ἀμείνων εἴη καὶ περὶ ψεύδους καὶ ἀληθείας καὶ τῆς ἄλλης ἀρετῆς· ἀμφοτέρω γὰρ καὶ κατὰ τοῦτο παραπλησίω ἐστόν.

ΙΠ. Οὐ γὰρ καλῶς σκοπεῖς, ὦ Σώκρατες· ἃ μὲν γὰρ ὁ Ἀχιλλεὺς ψεύδεται, οὐκ ἐξ ἐπιβουλῆς φαίνεται ψευδόμενος, ἀλλ' ἄκων, διὰ τὴν συμφορὰν τὴν τοῦ στρατοπέδου ἀναγκασθεὶς καταμεῖναι καὶ βοηθῆσαι· ἃ δὲ ὁ Ὀδυσσεύς, ἑκών τε καὶ ἐξ ἐπιβουλῆς.

ΣΩ. Ἐξαπατᾷς με, ὦ φίλτατε Ἱππία, καὶ αὐτὸς τὸν Ὀδυσσέα μιμῇ.

ΙΠ. Οὐδαμῶς, ὦ Σώκρατες· λέγεις δὴ τί καὶ πρὸς τί; 371

ΣΩ. Ὅτι οὐκ ἐξ ἐπιβουλῆς φῂς τὸν Ἀχιλλέα ψεύδεσθαι, ὃς ἦν οὕτω γόης καὶ ἐπίβουλος πρὸς τῇ ἀλαζονείᾳ, ὡς

c 6 *Il.* I 169 ‖ 371 a 3 τῇ ἀλαζονείᾳ Bekker: τὴν ἀλαζονείαν TW.

légère, mais qui est représenté par Homère comme un vrai charlatan et un trompeur intentionnel ! Ne se juge-t-il pas bien supérieur à Ulysse, quand il croit pouvoir l'amuser à son insu par de vaines paroles, au point qu'il n'hésite pas à se contredire lui-même en sa présence, sans qu'Ulysse d'ailleurs s'en aperçoive. Du moins, rien dans ce qu'Ulysse lui dit n'in-
b dique qu'il ait conscience d'être dupé.

Hippias. — Comment ? à quoi fais-tu ainsi allusion, Socrate ?

Socrate. — Ne sais-tu pas qu'un instant après avoir dit à Ulysse qu'il prendrait la mer au point du jour, il déclare à Ajax qu'il ne s'en ira pas et tient un tout autre langage ?

Hippias. — En quel passage ?

Socrate. — Quand il s'exprime ainsi :

« *Non, je ne prendrai plus part aux combats sanglants, avant*
c *que le fils du sage Priam, le divin Hector, n'arrive en massacrant les Argiens jusqu'aux tentes des Myrmidons, où sont nos vaisseaux, et qu'il n'y mette le feu. Là, près de ma tente et de mon vaisseau noir, je me flatte d'arrêter Hector, si ardent qu'il soit au combat.* »

Voyons, Hippias, penses-tu que vraiment lui, le fils de
d Thétis, instruit par le très sage Chiron, lorsqu'il vient un instant auparavant d'exprimer le plus profond mépris à l'égard de quiconque prononce des paroles vaines, ait la mémoire assez courte pour déclarer aussitôt après à Ulysse qu'il va s'en aller, à Ajax qu'il restera ? Et n'admets-tu pas qu'il le fait à dessein, persuadé qu'Ulysse est un bonhomme crédule sur lequel il ne peut manquer lui-même de l'emporter en fait d'habileté à tromper [1] ?

Hippias. — Oh ! ce n'est pas ainsi que j'en juge, Socrate.
e Non. Il a changé d'avis dans sa simplicité et voilà pourquoi il tient à Ajax un autre langage qu'à Ulysse. Quant à celui-ci, quand il dit la vérité, c'est toujours dans une vue intéressée ; et de même, quand il ment.

1. Platon paraît avoir pris plaisir dans tout ce morceau à parodier les critiques homériques de son temps et la diversité de leurs interprétations. On peut voir, dans le *Protagoras*, un jeu d'esprit analogue à propos de Simonide.

πεποίηκεν Ὅμηρος, ὥστε καὶ τοῦ Ὀδυσσέως τοσοῦτον φαίνεται φρονεῖν πλέον πρὸς τὸ ῥᾳδίως λανθάνειν αὐτὸν ἀλαζονευόμενος, ὥστε ἐναντίον αὑτοῦ αὐτὸς ἑαυτῷ ἐτόλμα ἐναντία λέγειν καὶ ἐλάνθανεν τὸν Ὀδυσσέα· οὐδὲν γοῦν φαίνεται εἰπὼν πρὸς αὐτὸν ὡς αἰσθανόμενος αὐτοῦ ψευδομένου ὁ Ὀδυσσεύς. b

ΙΠ. Ποῖα δὴ ταῦτα λέγεις, ὦ Σώκρατες;

ΣΩ. Οὐκ οἶσθα ὅτι λέγων ὕστερον ἢ ὡς πρὸς τὸν Ὀδυσσέα ἔφη ἅμα τῇ ἠοῖ ἀποπλευσεῖσθαι, πρὸς τὸν Αἴαντα οὐκ αὖ φησιν ἀποπλευσεῖσθαι, ἀλλὰ ἄλλα λέγει;

ΙΠ. Ποῦ δή;

ΣΩ. Ἐν οἷς λέγει·

οὐ γὰρ πρὶν πολέμοιο μεδήσομαι αἱματόεντος,
πρίν γ' υἱὸν Πριάμοιο δαΐφρονος, Ἕκτορα δῖον, c
Μυρμιδόνων ἐπί τε κλισίας καὶ νῆας ἱκέσθαι
κτείνοντ' Ἀργείους, κατά τε φλέξαι πυρὶ νῆας·
ἀμφὶ δέ μιν τῇ 'μῇ κλισίῃ καὶ νηῒ μελαίνῃ
Ἕκτορα καὶ μεμαῶτα μάχης σχήσεσθαι ὀΐω.

Σὺ δὴ οὖν, ὦ Ἱππία, πότερον οὕτως ἐπιλήσμονα οἴει εἶναι τὸν τῆς Θέτιδός τε καὶ ὑπὸ τοῦ σοφωτάτου Χείρωνος πεπαι- d δευμένον, ὥστε ὀλίγον πρότερον λοιδοροῦντα τοὺς ἀλαζόνας τῇ ἐσχάτῃ λοιδορίᾳ αὐτὸν παραχρῆμα πρὸς μὲν τὸν Ὀδυσσέα φάναι ἀποπλευσεῖσθαι, πρὸς δὲ τὸν Αἴαντα μενεῖν, ἀλλ' οὐκ ἐπιβουλεύοντά τε καὶ ἡγούμενον ἀρχαῖον εἶναι τὸν Ὀδυσσέα καὶ αὐτοῦ αὐτῷ τούτῳ τῷ τεχνάζειν τε καὶ ψεύδεσθαι περιέσεσθαι;

ΙΠ. Οὔκουν ἔμοιγε δοκεῖ, ὦ Σώκρατες· ἀλλὰ καὶ αὐτὰ ταῦτα ὑπὸ εὐηθείας ἀναπεισθεὶς πρὸς τὸν Αἴαντα ἄλλα e εἶπεν ἢ πρὸς τὸν Ὀδυσσέα· ὁ δὲ Ὀδυσσεὺς ἅ τε ἀληθῆ λέγει, ἐπιβουλεύσας ἀεὶ λέγει, καὶ ὅσα ψεύδεται ὡσαύτως.

b 3 ἢ ὡς FW : πως T || b 8 *Il.* IX 650 || c 3 φλέξαι TW : σμῦξαι Homeri vulg. || c 4 δέ μιν TW : δέ τοι libri homerici || e 1 εὐηθείας TW : εὐνοίας F.

Généralisation paradoxale. Supériorité du trompeur.

Socrate. — En ce cas, c'est Ulysse, à ce qu'il semble, qui est meilleur qu'Achille.

Hippias. — Mais non, Socrate, pas le moins du monde.

Socrate. — Eh quoi? n'avons-nous reconnu tout à l'heure que ceux qui trompent volontairement sont meilleurs que ceux qui le font involontairement?

Hippias. — Comment veux-tu, Socrate, que ceux qui sont
372 volontairement injustes, qui préméditent le mal et qui le font, soient meilleurs que ceux qui le font sans le vouloir? ceux-ci, après tout, me semblent assez dignes d'indulgence, puisque, s'ils sont injustes, s'ils trompent et font le mal, c'est à leur insu. Et, en fait, les lois sont bien plus sévères pour ceux qui font le mal et qui trompent volontairement que pour les autres.

Socrate. — Vois-tu, Hippias, combien j'ai raison de dire
b que je suis tenace quand j'interroge les gens habiles? Et vraiment, il se pourrait qu'à défaut d'autres mérites, ce soit même là mon unique qualité. La réalité m'échappe, je ne sais pas ce qu'elle est. La preuve en est que, mis en présence d'un d'entre vous qui êtes renommés pour votre savoir, comme tous les Grecs en rendent témoignage, il apparaît que je ne sais rien. Car il n'est à peu près rien, sur quoi je m'accorde avec vous.
c Or quelle meilleure preuve d'ignorance que de différer d'opinion avec ceux qui savent? Seulement j'ai un avantage merveilleux, et c'est ce qui me sauve : je ne rougis pas de me faire instruire, j'interroge, et je sais le meilleur gré à ceux qui me répondent; jamais je n'ai été ingrat envers aucun d'eux; jamais je n'ai nié ce que je devais à qui m'a instruit; jamais je n'ai prétendu avoir inventé ce qu'on m'a enseigné. Au contraire, je loue celui qui me donne des leçons comme un homme qui sait, et j'aime à publier ce que j'ai appris de
d lui. Eh bien, c'est ainsi qu'aujourd'hui je ne peux pas m'accorder avec toi, tant s'en faut. Oh! je sais fort bien que c'est moi qui en suis cause, et cela parce que je suis ce que je suis, pour user de termes discrets. Mais enfin, Hippias, la vérité me paraît à moi tout le contraire de ce que tu dis : ceux qui

ΣΩ. Ἀμείνων ἄρ᾽ ἐστίν, ὡς ἔοικεν, ὁ Ὀδυσσεὺς Ἀχιλλέως.

ΙΠ. Ἥκιστά γε δήπου, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τί δέ; οὐκ ἄρτι ἐφάνησαν οἱ ἑκόντες ψευδόμενοι βελτίους ἢ οἱ ἄκοντες;

ΙΠ. Καὶ πῶς ἄν, ὦ Σώκρατες, οἱ ἑκόντες ἀδικοῦντες καὶ
ἑκόντες ἐπιβουλεύσαντες καὶ κακὰ ἐργασάμενοι βελτίους 372
ἂν εἶεν τῶν ἀκόντων, οἷς πολλὴ δοκεῖ συγγνώμη εἶναι, ἐὰν
μὴ εἰδώς τις ἀδικήσῃ ἢ ψεύσηται ἢ ἄλλο τι κακὸν ποιήσῃ;
Καὶ οἱ νόμοι δήπου πολὺ χαλεπώτεροί εἰσι τοῖς ἑκοῦσι κακὰ
ἐργαζομένοις καὶ ψευδομένοις ἢ τοῖς ἄκουσιν.

ΣΩ. Ὁρᾷς, ὦ Ἱππία, ὅτι ἐγὼ ἀληθῆ λέγω, λέγων ὡς
λιπαρής εἰμι πρὸς τὰς ἐρωτήσεις τῶν σοφῶν; καὶ κινδυ- b
νεύω ἓν μόνον ἔχειν τοῦτο ἀγαθόν, τἆλλα ἔχων πάνυ φαῦλα·
τῶν μὲν γὰρ πραγμάτων ᾗ ἔχει ἔσφαλμαι, καὶ οὐκ οἶδ᾽ ὅπῃ
ἐστί. Τεκμήριον δέ μοι τούτου ἱκανόν, ὅτι ἐπειδὰν συγγέ-
νωμαί τῳ ὑμῶν τῶν εὐδοκιμούντων ἐπὶ σοφίᾳ καὶ οἷς οἱ
Ἕλληνες πάντες μάρτυρές εἰσι τῆς σοφίας, φαίνομαι οὐδὲν
εἰδώς· οὐδὲν γάρ μοι δοκεῖ τῶν αὐτῶν καὶ ὑμῖν, ὡς ἔπος
εἰπεῖν· καίτοι τί μεῖζον ἀμαθίας τεκμήριον ἢ ἐπειδάν τις c
σοφοῖς ἀνδράσι διαφέρηται; ἓν δὲ τοῦτο θαυμάσιον ἔχω
ἀγαθόν, ὅ με σῴζει· οὐ γὰρ αἰσχύνομαι μανθάνων, ἀλλὰ πυν-
θάνομαι καὶ ἐρωτῶ καὶ χάριν πολλὴν ἔχω τῷ ἀποκρινομένῳ,
καὶ οὐδένα πώποτε ἀπεστέρησα χάριτος· οὐ γὰρ πώποτε
ἔξαρνος ἐγενόμην μαθών τι, ἐμαυτοῦ ποιούμενος τὸ μάθημα
εἶναι ὡς εὕρημα· ἀλλ᾽ ἐγκωμιάζω τὸν διδάξαντά με ὡς
σοφὸν ὄντα, ἀποφαίνων ἃ ἔμαθον παρ᾽ αὐτοῦ. Καὶ δὴ καὶ
νῦν ἃ σὺ λέγεις οὐχ ὁμολογῶ σοι, ἀλλὰ διαφέρομαι πάνυ d
σφόδρα· καὶ τοῦτ᾽ εὖ οἶδα ὅτι δι᾽ ἐμὲ γίγνεται, ὅτι τοιοῦτός
εἰμι οἷός πέρ εἰμι, ἵνα μηδὲν ἐμαυτὸν μεῖζον εἴπω. Ἐμοὶ
γὰρ φαίνεται, ὦ Ἱππία, πᾶν τοὐναντίον ἢ ὃ σὺ λέγεις· οἱ
βλάπτοντες τοὺς ἀνθρώπους καὶ ἀδικοῦντες καὶ ψευδόμενοι

372 c 1 τί FW : om. T.

nuisent aux autres, qui sont injustes, qui mentent et qui trompent, en un mot ceux qui font mal volontairement et non malgré eux, ceux-là me paraissent meilleurs que ceux qui agissent de même sans le vouloir. Cependant il y a aussi des instants où je suis d'un avis contraire ; en somme je vais d'un sentiment à un autre, ce qui prouve que j'ignore
e ce qui en est. Pour le moment, me voici en proie à une sorte de trouble mental qui me fait croire que ceux qui font le mal volontairement valent mieux que les autres. J'attribue la cause de cet état d'esprit à nos précédents raisonnements : car il en ressort, à l'heure présente, que ceux qui font tout cela sans le vouloir valent moins que ceux qui le font volontairement. C'est à toi de t'intéresser à moi et de te prêter à guérir
373 mon âme. En la délivrant de l'ignorance, tu me rendras un bien plus grand service que si tu délivrais mon corps d'une maladie. Seulement, si tu veux prononcer un long discours, j'aime mieux te dire tout de suite que tu ne me guérirais pas ; je serais incapable de te suivre. Au contraire, si tu veux bien me répondre comme tout à l'heure, tu me feras beaucoup de bien, et j'imagine que cela ne sera pas sans profit pour toi non plus. *(Se tournant vers Eudicos)* Et toi aussi, fils d'Apémantos, j'aurais bien le droit de t'appeler à mon aide. C'est toi qui m'as excité à entrer en conversation avec Hippias. A présent, si Hippias n'est plus disposé à me répondre, prie-le pour moi.

Eudicos. — Oh ! Socrate, je ne crois pas qu'il soit nécessaire
b que nous priions Hippias. Cela s'accorderait mal avec ses propres déclarations : il a dit qu'il ne se refuserait à aucune question. N'est-il pas vrai, Hippias ? n'est-ce pas ce que tu disais ?

Hippias. — Oui, certes. Mais, vois-tu, Eudicos, Socrate ne fait que mettre de la confusion dans ce qu'on dit ; on dirait qu'il cherche à faire du mal.

Socrate. — Ah ! mon bon Hippias, ce n'est pas volontairement que j'agis ainsi : car alors, je serais savant et habile, d'après ce que tu viens de dire. Non, c'est bien malgré moi. Il faut donc me pardonner, puisque tu déclares, d'autre part, qu'il faut être indulgent pour qui fait mal sans le vouloir.

c Eudicos. — Tu ne peux faire autrement, Hippias. Allons, par égard pour nous et aussi pour tenir tes engagements, réponds aux questions que Socrate pourra te poser.

καὶ ἐξαπατῶντες καὶ ἁμαρτάνοντες ἑκόντες, ἀλλὰ μὴ ἄκον-
τες, βελτίους εἶναι ἢ οἱ ἄκοντες. Ἐνίοτε μέντοι καὶ τοὐναν-
τίον δοκεῖ μοι τούτων καὶ πλανῶμαι περὶ ταῦτα, δῆλον ὅτι
διὰ τὸ μὴ εἰδέναι· νυνὶ δὲ ἐν τῷ παρόντι μοι ὥσπερ κατη- e
βολὴ περιελήλυθεν καὶ δοκοῦσί μοι οἱ ἑκόντες ἐξαμαρτά-
νοντες περί τι βελτίους εἶναι τῶν ἀκόντων. Αἰτιῶμαι δὲ τοῦ
νῦν παρόντος παθήματος τοὺς ἔμπροσθεν λόγους αἰτίους
εἶναι, ὥστε φαίνεσθαι νῦν ἐν τῷ παρόντι τοὺς ἄκοντας
τούτων ἕκαστα ποιοῦντας πονηροτέρους ἢ τοὺς ἑκόντας.
Σὺ οὖν χάρισαι καὶ μὴ φθονήσῃς ἰάσασθαι τὴν ψυχήν μου·
πολὺ γάρ τοι μεῖζόν με ἀγαθὸν ἐργάσῃ ἀμαθίας παύσας τὴν 373
ψυχὴν ἢ νόσου τὸ σῶμα. Μακρὸν μὲν οὖν λόγον εἰ ᾽θέλεις
λέγειν, προλέγω σοι ὅτι οὐκ ἄν με ἰάσαιο — οὐ γὰρ ἂν ἀκο-
λουθήσαιμι — ὥσπερ δὲ ἄρτι εἰ ᾽θέλεις μοι ἀποκρί-
νεσθαι, πάνυ ὀνήσεις, οἶμαι δὲ οὐδ᾽ αὐτὸν σὲ βλαβήσεσθαι.
Δικαίως δ᾽ ἂν καὶ σὲ παρακαλοίην, ὦ παῖ Ἀπημάντου·
σὺ γάρ με ἐπῆρας Ἱππίᾳ διαλέγεσθαι· καὶ νῦν, ἐὰν
μή μοι ἐθέλῃ Ἱππίας ἀποκρίνεσθαι, δέου αὐτοῦ ὑπὲρ
ἐμοῦ.

ΕΥ. Ἀλλ᾽, ὦ Σώκρατες, οἶμαι οὐδὲν δεήσεσθαι Ἱππίαν
τῆς ἡμετέρας δεήσεως· οὐ γὰρ τοιαῦτα αὐτῷ ἐστι τὰ b
προειρημένα, ἀλλ᾽ ὅτι οὐδενὸς ἂν φύγοι ἀνδρὸς ἐρώτησιν.
Ἦ γάρ, ὦ Ἱππία; οὐ ταῦτα ἦν ἃ ἔλεγες;

ΙΠ. Ἔγωγε· ἀλλὰ Σωκράτης, ὦ Εὔδικε, ἀεὶ ταράττει ἐν
τοῖς λόγοις καὶ ἔοικεν ὥσπερ κακουργοῦντι.

ΣΩ. Ὦ βέλτιστε Ἱππία, οὔτι ἑκών γε ταῦτα ἐγὼ ποιῶ,
σοφὸς γὰρ ἂν ἦ καὶ δεινὸς κατὰ τὸν σὸν λόγον, ἀλλὰ ἄκων,
ὥστε μοι συγγνώμην ἔχε· φῂς γὰρ αὖ δεῖν, ὃς ἂν κακουργῇ
ἄκων, συγγνώμην ἔχειν.

ΕΥ. Καὶ μηδαμῶς γε, ὦ Ἱππία, ἄλλως ποίει, ἀλλὰ καὶ c
ἡμῶν ἕνεκα καὶ τῶν προειρημένων σοι λόγων ἀποκρίνου ἃ
ἄν σε ἐρωτᾷ Σωκράτης.

373 a 8 ὑπὲρ F : περὶ TW || b 7 ἦ F : ἦν TW.

Hippias. — Soit, je répondrai, puisque tu m'en pries. Va, questionne-moi comme tu l'entends.

Socrate. — Eh bien, Hippias, j'ai le grand désir d'examiner à fond la question qui nous occupe, à savoir lequel vaut le mieux, celui qui fait mal volontairement ou l'autre. Voici, je crois, la meilleure manière de procéder. Dis-moi : y a-t-il selon toi de bons coureurs ?

Hippias. — Certainement.

d Socrate. — Et de mauvais ?

Hippias. — Également.

Socrate. — Le bon coureur est celui qui court bien, le mauvais celui qui court mal ?

Hippias. — Oui.

Socrate. — Celui qui ne court pas vite court mal, celui qui court vite court bien ?

Hippias. — C'est cela.

Socrate. — Ainsi, à la course, la vitesse est ce qui est bien, la lenteur ce qui est mal.

Hippias. — Qui peut en douter ?

Socrate. — Lequel est le meilleur coureur, celui qui court lentement parce qu'il le veut, ou celui qui court ainsi sans le vouloir ?

Hippias. — Celui qui le fait volontairement.

Socrate. — Mais courir, n'est-ce pas un certain mode d'action ?

Hippias. — C'en est un, en effet.

Socrate. — Si c'est un mode d'action, n'est-ce pas aussi une forme de travail ?

e Hippias. — Oui.

Socrate. — Donc celui qui court mal exécute, en fait de course, un mauvais travail qui ne lui fait pas honneur ?

Hippias. — Mauvais, assurément.

Socrate. — Et c'est le coureur lent qui court mal ?

Hippias. — Oui.

Socrate. — Ainsi le bon coureur fait volontairement ce mauvais travail, si peu honorable ; le mauvais coureur le fait sans le vouloir ?

Hippias. — Il y a apparence.

Socrate. — De sorte qu'à la course celui qui fait mal sans le vouloir ne vaut pas celui qui fait mal volontairement ?

ΙΠ. Ἀλλ' ἀποκρινοῦμαι, σοῦ γε δεομένου· ἀλλ' ἐρώτα ὅ τι βούλει.

ΣΩ. Καὶ μὴν σφόδρα γε ἐπιθυμῶ, ὦ Ἱππία, διασκέψασθαι τὸ νυνδὴ λεγόμενον, πότεροί ποτε ἀμείνους, οἱ ἑκόντες ἢ οἱ ἄκοντες ἁμαρτάνοντες. Οἶμαι οὖν ἐπὶ τὴν σκέψιν ὀρθότατ' ἂν ὧδε ἐλθεῖν· ἀλλ' ἀπόκριναι· καλεῖς τινα δρομέα ἀγαθόν;

ΙΠ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Καὶ κακόν; d

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀγαθὸς μὲν ὁ εὖ θέων, κακὸς δὲ ὁ κακῶς;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁ βραδέως θέων κακῶς θεῖ, ὁ δὲ ταχέως εὖ;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Ἐν δρόμῳ μὲν ἄρα καὶ τῷ θεῖν τάχος μὲν ἀγαθόν, βραδυτὴς δὲ κακόν;

ΙΠ. Ἀλλὰ τί μέλλει;

ΣΩ. Πότερος οὖν ἀμείνων δρομεύς, ὁ ἑκὼν βραδέως θέων ἢ ὁ ἄκων;

ΙΠ. Ὁ ἑκών.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν οὐ ποιεῖν τί ἐστι τὸ θεῖν;

ΙΠ. Ποιεῖν μὲν οὖν.

ΣΩ. Εἰ δὲ ποιεῖν, οὐ καὶ ἐργάζεσθαί τι;

ΙΠ. Ναί. e

ΣΩ. Ὁ κακῶς ἄρα θέων κακὸν καὶ αἰσχρὸν ἐν δρόμῳ τοῦτο ἐργάζεται;

ΙΠ. Κακόν· πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Κακῶς δὲ θεῖ ὁ βραδέως θέων;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁ μὲν ἀγαθὸς δρομεὺς ἑκὼν τὸ κακὸν τοῦτο ἐργάζεται καὶ τὸ αἰσχρόν, ὁ δὲ κακὸς ἄκων;

ΙΠ. Ἔοικέν γε.

ΣΩ. Ἐν δρόμῳ μὲν ἄρα πονηρότερος ὁ ἄκων κακὰ ἐργαζόμενος ἢ ὁ ἑκών;

Hippias. — A la course, cela est juste.

374 Socrate. — Et à la lutte? quel est le meilleur lutteur, celui qui tombe volontairement, ou involontairement?

Hippias. — Volontairement, je crois.

Socrate. — N'est-il pas moins bon et moins honorable, à la lutte, de tomber que de renverser son adversaire?

Hippias. — En effet.

Socrate. — Ainsi, à la lutte également, celui qui fait volontairement ce qui est moins bon et moins honorable est meilleur lutteur que celui qui le fait sans le vouloir?

Hippias. — Apparemment.

Socrate. — Et dans les autres exercices du corps? n'est-ce pas l'homme le mieux constitué qui peut exécuter les deux
b sortes de travail, celui du fort et celui du faible, celui qui est honorable et celui qui ne l'est pas? de sorte que s'il fait un mauvais travail de corps, c'est volontairement qu'il le fait, lui qui est mieux constitué, tandis que l'autre le fait sans le vouloir?

Hippias. — Oui, dans les exercices de force également, il semble qu'il en est ainsi.

Socrate. — Et maintenant, si nous parlons de la belle tenue, n'est-ce pas le fait de celui qui est le mieux conformé physiquement de prendre à volonté des attitudes belles ou laides, et du mal conformé de prendre celles-ci sans le vouloir? qu'en penses-tu?

Hippias. — Ce que tu dis est exact.

Socrate. — Ainsi la mauvaise tenue, quand elle est volon-
c taire, provient d'une qualité du corps, et quand elle est involontaire, d'un défaut.

Hippias. — Apparemment.

Socrate. — Et que dis-tu de la voix? Quelle est la meilleure, celle d'un homme qui chante faux volontairement ou celle d'un autre qui le fait sans le vouloir?

Hippias. — Celle de l'homme qui chante faux volontairement.

Socrate. — Tandis que celle de l'autre est défectueuse.

Hippias. — En effet.

Socrate. — Or, qu'aimerais-tu mieux avoir, ce qui est bon ou ce qui est mauvais?

Hippias. — Ce qui est bon.

ΙΠ. Ἐν δρόμῳ γε.

ΣΩ. Τί δ' ἐν πάλῃ; πότερος παλαιστὴς ἀμείνων, ὁ ἑκὼν 374 πίπτων ἢ ὁ ἄκων;

ΙΠ. Ὁ ἑκών, ὡς ἔοικεν.

ΣΩ. Πονηρότερον δὲ καὶ αἴσχιον ἐν πάλῃ τὸ πίπτειν ἢ τὸ καταβάλλειν;

ΙΠ. Τὸ πίπτειν.

ΣΩ. Καὶ ἐν πάλῃ ἄρα ὁ ἑκὼν τὰ πονηρὰ καὶ αἰσχρὰ ἐργαζόμενος βελτίων παλαιστὴς ἢ ὁ ἄκων.

ΙΠ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Τί δὲ ἐν τῇ ἄλλῃ πάσῃ τῇ τοῦ σώματος χρείᾳ; οὐχ ὁ βελτίων τὸ σῶμα δύναται ἀμφότερα ἐργάζεσθαι, καὶ τὰ ἰσχυρὰ καὶ τὰ ἀσθενῆ, καὶ τὰ αἰσχρὰ καὶ τὰ καλά; ὥστε b ὅταν κατὰ τὸ σῶμα πονηρὰ ἐργάζηται, ἑκὼν ἐργάζεται ὁ βελτίων τὸ σῶμα, ὁ δὲ πονηρότερος ἄκων;

ΙΠ. Ἔοικεν καὶ τὰ κατὰ τὴν ἰσχὺν οὕτως ἔχειν.

ΣΩ. Τί δὲ κατ' εὐσχημοσύνην, ὦ Ἱππία; οὐ τοῦ βελτίονος σώματός ἐστιν ἑκόντος τὰ αἰσχρὰ καὶ πονηρὰ σχήματα σχηματίζειν, τοῦ δὲ πονηροτέρου ἄκοντος; ἢ πῶς σοι δοκεῖ;

ΙΠ. Οὕτως.

ΣΩ. Καὶ ἀσχημοσύνη ἄρα ἡ μὲν ἑκούσιος πρὸς ἀρετῆς ἐστιν, ἡ δὲ ἀκούσιος πρὸς πονηρίας σώματος. c

ΙΠ. Φαίνεται.

ΣΩ. Τί δὲ φωνῆς πέρι λέγεις; ποτέραν φῂς εἶναι βελτίω, τὴν ἑκουσίως ἀπᾴδουσαν ἢ τὴν ἀκουσίως;

ΙΠ. Τὴν ἑκουσίως.

ΣΩ. Μοχθηροτέραν δὲ τὴν ἀκουσίως;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Δέξαιο δ' ἂν πότερον τἀγαθὰ κεκτῆσθαι ἢ τὰ κακά;

ΙΠ. Τἀγαθά.

374 a 3 ὡς ἔοικεν F : ὡς om. TW.

Socrate. — Par exemple, aimerais-tu mieux boiter volontairement ou involontairement ?

Hippias. — Volontairement.

d Socrate. — Boiter, en effet, n'est-ce pas un défaut des pieds, une disgrâce naturelle ?

Hippias. — Oui.

Socrate. — Et la myopie n'est-elle pas un défaut des yeux ?

Hippias. — Oui.

Socrate. — De quelle sorte d'yeux, en conséquence, aimerais-tu mieux disposer pendant toute ta vie, de ceux avec lesquels tu verrais mal et de travers volontairement, ou des autres ?

Hippias. — Des premiers assurément.

Socrate. — Ce qui veut dire que, pour tes organes, tu préfères ceux qui travaillent mal quand on le veut à ceux qui le font sans qu'on le veuille ?

Hippias. — Oui, je les préfère.

Socrate. — Donc, en général, qu'il s'agisse des oreilles, du nez, de la bouche, de quelque organe des sens que ce soit, même
e jugement : ceux qui fonctionnent mal sans le vouloir, tu n'en veux pas, tu les juges mauvais ; et au contraire, ceux qui fonctionnent mal volontairement, tu les regardes comme bons et tu veux les avoir.

Hippias. — Il me semble que oui.

Socrate. — Et les instruments, quels sont ceux dont l'emploi est le meilleur, ceux avec lesquels on travaille mal volontairement ou les autres ? un gouvernail, par exemple, avec lequel on gouverne mal sans le vouloir, est-il meilleur que celui avec lequel on le fait volontairement ?

Hippias. — Non, celui-ci est le meilleur.

Socrate. — N'en est-il pas de même d'un arc, d'une lyre, d'une flûte et de tout en général ?

375 Hippias. — Tu dis vrai.

Socrate. — Et maintenant, le naturel d'un cheval, s'il est tel qu'on puisse le mal conduire quand on le veut, ne vaut-il pas mieux que celui que l'on conduira mal sans le vouloir ?

Hippias. — Assurément.

Socrate. — Alors, il est meilleur.

ΣΩ. Πότερον οὖν ἂν δέξαιο πόδας κεκτῆσθαι ἑκουσίως χωλαίνοντας ἢ ἀκουσίως;

ΙΠ. Ἑκουσίως.

ΣΩ. Χωλεία δὲ ποδῶν οὐχὶ πονηρία καὶ ἀσχημοσύνη d
ἐστίν;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Τί δέ; ἀμβλυωπία οὐ πονηρία ὀφθαλμῶν;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Ποτέρους οὖν ἂν βούλοιο ὀφθαλμοὺς κεκτῆσθαι καὶ ποτέροις συνεῖναι; οἷς ἑκὼν ἄν τις ἀμβλυώττοι καὶ παρορῴη ἢ οἷς ἄκων;

ΙΠ. Οἷς ἑκών.

ΣΩ. Βελτίω ἄρα ἥγησαι τῶν σαυτοῦ τὰ ἑκουσίως πονηρὰ ἐργαζόμενα ἢ τὰ ἀκουσίως;

ΙΠ. Τὰ γοῦν τοιαῦτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν πάντα, οἷον καὶ ὦτα καὶ ῥῖνας καὶ στόμα καὶ πάσας τὰς αἰσθήσεις, εἷς λόγος συνέχει, τὰς μὲν
ἀκουσίως κακὰ ἐργαζομένας ἀκτήτους εἶναι ὡς πονηρὰς e
οὔσας, τὰς δὲ ἑκουσίως κτητὰς ὡς ἀγαθὰς οὔσας.

ΙΠ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Τί δέ; ὀργάνων ποτέρων βελτίων ἡ κοινωνία, οἷς ἑκών τις κακὰ ἐργάζεται ἢ οἷς ἄκων; οἷον πηδάλιον, ᾧ ἄκων κακῶς τις κυβερνήσει, βέλτιον, ἢ ᾧ ἑκών;

ΙΠ. Ὧι ἑκών;

ΣΩ. Οὐ καὶ τόξον ὡσαύτως καὶ λύρα καὶ αὐλοὶ καὶ τἆλλα ξύμπαντα;

ΙΠ. Ἀληθῆ λέγεις. 375

ΣΩ. Τί δέ; ψυχὴν κεκτῆσθαι ἵππου, ᾗ ἑκών τις κακῶς ἱππεύσει, ἄμεινον ἢ <ᾗ> ἄκων;

ΙΠ. Ἧι ἑκών.

ΣΩ. Ἀμείνων ἄρα ἐστίν.

e 1 ἀκουσίως Cobet: ἀκόντως TFW || 375 a 3 ἄμεινον F: ἀμείνων TW || ᾗ add. *Coisl.*

Hippias. — Oui.

Socrate. — C'est donc qu'avec le naturel du meilleur cheval on peut, si on le veut, exécuter mal ce qui est sa fonction, tandis qu'avec celui du mauvais cheval on l'exécute mal sans le vouloir.

Hippias. — C'est bien cela.

Socrate. — Et il en est de même du chien et de tous les autres animaux.

Hippias. — Oui.

Socrate. — Passons à l'homme. Dans quel cas l'âme d'un archer vaut-elle mieux ? si elle lui permet de manquer le but quand il le veut, ou si elle fait qu'il le manque sans le vouloir ?

b Hippias. — S'il le manque quand il le veut.

Socrate. — L'âme de cette sorte est donc meilleure pour le tir de l'arc ?

Hippias. — Oui.

Socrate. — Et l'autre, celle qui manque le but involontairement, est moins bonne que celle qui le manque quand elle le veut.

Hippias. — Oui, pour le tir de l'arc.

Socrate. — Et pour la médecine ? celle qui fait du mal au corps volontairement n'est-elle pas la plus savante ?

Hippias. — Oui.

Socrate. — Elle est donc supérieure dans cet art à celle qui fait autrement.

Hippias. — Supérieure en effet.

Socrate. — De même, pour la citharistique, pour l'aulétique, et en général pour toutes les techniques et toutes les sciences,
c la supériorité n'est-elle pas à l'art qui peut à volonté mal faire, pécher contre la beauté et contre les règles, tandis que les mêmes résultats, s'ils sont involontaires, sont marque d'infériorité ?

Hippias. — Apparemment.

Socrate. — Mais alors nous aimerions mieux, sans doute, chez nos esclaves des âmes qui manqueraient aux règles et feraient mal à volonté que des âmes qui feraient mal sans le vouloir, les premières étant supérieures pour tous usages.

Hippias. — Oui.

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Τῇ ἀμείνονι ἄρα ψυχῇ ἵππου τὰ τῆς ψυχῆς ἔργα ταύτης τὰ πονηρὰ ἑκουσίως ἂν ποιοῖ, τῇ δὲ τῆς πονηρᾶς ἀκουσίως;

ΙΠ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ κυνὸς καὶ τῶν ἄλλων ζῴων πάντων;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Τί δὲ δή; ἀνθρώπου ψυχὴν ἐκτῆσθαι τοξότου ἄμεινόν ἐστιν, ἥτις ἑκουσίως ἁμαρτάνει τοῦ σκοποῦ, ἢ ἥτις ἀκουσίως;

ΙΠ. Ἥτις ἑκουσίως. b

ΣΩ. Οὐκοῦν αὕτη ἀμείνων εἰς τοξικήν ἐστιν;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ ψυχὴ ἄρα ἀκουσίως ἁμαρτάνουσα πονηροτέρα ἢ ἑκουσίως;

ΙΠ. Ἐν τοξικῇ γε.

ΣΩ. Τί δ' ἐν ἰατρικῇ; οὐχὶ ἡ ἑκοῦσα κακὰ ἐργαζομένη περὶ τὰ σώματα ἰατρικωτέρα;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Ἀμείνων ἄρα αὕτη ἐν ταύτῃ τῇ τέχνῃ τῆς μὴ [ἰατρικῆς].

ΙΠ. Ἀμείνων.

ΣΩ. Τί δέ; ἡ κιθαριστικωτέρα καὶ αὐλητικωτέρα καὶ τἆλλα πάντα τὰ κατὰ τὰς τέχνας τε καὶ τὰς ἐπιστήμας, c οὐχὶ ἡ ἀμείνων ἑκοῦσα τὰ κακὰ ἐργάζεται καὶ τὰ αἰσχρὰ καὶ ἐξαμαρτάνει, ἡ δὲ πονηροτέρα ἄκουσα;

ΙΠ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ἀλλὰ μήν που τάς γε τῶν δούλων ψυχὰς κεκτῆσθαι δεξαίμεθ' ἂν μᾶλλον τὰς ἑκουσίως ἢ τὰς ἀκουσίως ἁμαρτανούσας τε καὶ κακουργούσας, ὡς ἀμείνους οὔσας εἰς ταῦτα.

ΙΠ. Ναί.

a 8 πονηρᾶς W : πονηρίας T || 14 ἄμεινον F : ἀμείνονος TW || **b** 2 αὕτη TW : καὶ αὕτη F || **b** 11 ἰατρικῆς secl. Schleiermacher.

Socrate. — Et notre âme à nous? ne devons-nous pas désirer qu'elle soit aussi bonne que possible?

Hippias. — Oui.

d Socrate. — Or elle sera meilleure si elle fait le mal et manque aux règles volontairement que si elle le fait sans le vouloir?

Conclusion.

Hippias. — Pourtant, Socrate, combien il serait étrange que ceux qui sont volontairement injustes fussent meilleurs que ceux qui le sont sans le vouloir!

Socrate. — Que veux-tu? n'est-ce pas là ce que nos raisons rendent évident?

Hippias. — Pas pour moi en tout cas.

Socrate. — Vraiment! J'aurais cru, moi, Hippias, que tu l'avais constaté, toi aussi. Mais réponds encore à une question : la justice n'est-elle pas une force ou une science, ou l'un et l'autre? n'est-il pas nécessaire qu'elle soit une de ces choses?

Hippias. — Oui.

e Socrate. — Si la justice est une force de l'âme, l'âme la plus forte n'est-elle pas aussi la plus juste? car nous avons reconnu, je crois, qu'elle était meilleure, mon ami.

Hippias. — On l'a reconnu.

Socrate. — Et si elle est une science? l'âme la plus savante n'est-elle pas la plus juste? la moins savante, la moins juste?

Hippias. — Oui.

Socrate. — Enfin, si elle est l'un et l'autre? n'est-ce pas celle qui possède à la fois science et force qui est la plus juste, la moins savante étant la moins juste? Cela n'est-il pas nécessaire?

Hippias. — Évidemment.

Socrate. — Ainsi la plus forte et la plus savante est reconnue comme la meilleure, la plus capable de réaliser les deux résultats contraires, ce qui est beau et ce qui ne l'est
376 pas, en tout genre de travail?

Hippias. — Oui.

Socrate. — Donc lorsqu'elle fait ce qui n'est pas beau, elle le fait volontairement par sa force et par son art; et ce sont là œuvres de justice, le beau et son contraire indifféremment, ou l'un des deux seulement.

ΣΩ. Τί δέ; τὴν ἡμετέραν αὐτῶν οὐ βουλοίμεθ᾽ ἂν ὡς βελτίστην ἐκτῆσθαι;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν βελτίων ἔσται ἐὰν ἑκοῦσα κακουργῇ τε καὶ d ἐξαμαρτάνῃ, ἢ ἐὰν ἄκουσα;

ΙΠ. Δεινὸν μεντἂν εἴη, ὦ Σώκρατες, εἰ οἱ ἑκόντες ἀδικοῦντες βελτίους ἔσονται ἢ οἱ ἄκοντες.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν φαίνεταί γε ἐκ τῶν εἰρημένων.

ΙΠ. Οὔκουν ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἐγὼ δ᾽ ᾤμην, ὦ Ἱππία, καὶ σοὶ φανῆναι. Πάλιν δ᾽ ἀπόκριναι· ἡ δικαιοσύνη οὐχὶ ἢ δύναμίς τίς ἐστιν ἢ ἐπιστήμη ἢ ἀμφότερα; ἢ οὐκ ἀνάγκη ἕν γέ τι τούτων εἶναι τὴν δικαιοσύνην;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μὲν δύναμίς ἐστι τῆς ψυχῆς ἡ δικαιοσύνη, ἡ δυνατωτέρα ψυχὴ δικαιοτέρα ἐστί; βελτίων γάρ που e ἡμῖν ἐφάνη, ὦ ἄριστε, ἡ τοιαύτη.

ΙΠ. Ἐφάνη γάρ.

ΣΩ. Τί δ᾽ εἰ ἐπιστήμη; οὐχ ἡ σοφωτέρα ψυχὴ δικαιοτέρα, ἡ δ᾽ ἀμαθεστέρα ἀδικωτέρα;

<ΙΠ. Ναί.>

ΣΩ. Τί δ᾽ εἰ ἀμφότερα; οὐχ ἡ ἀμφοτέρας ἔχουσα, ἐπιστήμην καὶ δύναμιν, δικαιοτέρα, ἡ δ᾽ ἀμαθεστέρα ἀδικωτέρα; οὐχ οὕτως ἀνάγκη ἔχειν;

ΙΠ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἡ δυνατωτέρα καὶ σοφωτέρα αὕτη ἀμείνων οὖσα ἐφάνη καὶ ἀμφότερα μᾶλλον δυναμένη ποιεῖν, καὶ τὰ καλὰ καὶ τὰ αἰσχρά, περὶ πᾶσαν ἐργασίαν; 376

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Ὅταν ἄρα τὰ αἰσχρὰ ἐργάζηται, ἑκοῦσα ἐργάζεται διὰ δύναμιν καὶ τέχνην· ταῦτα δὲ δικαιοσύνης φαίνεται, ἤτοι ἀμφότερα ἢ τὸ ἕτερον.

e 7 ΙΠ. Ναί add. recc. : om. TWF.

Hippias. — Il semble que oui.

Socrate. — D'autre part commettre l'injustice, c'est faire du mal ; pratiquer la justice, c'est se conduire honnêtement.

Hippias. — Oui.

Socrate. — Ainsi l'âme la plus forte et la meilleure, lorsqu'elle commet l'injustice, la commettra volontairement, la moins bonne sans le vouloir.

Hippias. — Apparemment.

b Socrate. — Et un homme est bon quand son âme est bonne, il est mauvais quand elle est mauvaise.

Hippias. — En effet.

Socrate. — D'où il résulte qu'il appartient à l'homme qui est bon d'être injuste volontairement, au mauvais de l'être sans le vouloir, puisque l'homme est bon quand son âme est bonne.

Hippias. — Il l'est en effet à cette condition.

Socrate. — En conséquence, celui qui volontairement fait le mal, qui se conduit honteusement et injustement, celui-là, Hippias, s'il en existe un qui soit tel, ne peut être que l'homme de bien.

Hippias. — Vraiment, Socrate, il m'est impossible de t'accorder cela.

Socrate. — Et à moi aussi, Hippias, il m'est impossible de me l'accorder à moi-même. Et pourtant c'est bien là ce que notre
c raisonnement nous impose pour l'instant. Mais comme je te le disais il y a un moment, je ne fais que varier d'opinion à cet égard, je pense tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. Seulement, que je sois si peu fixé sur ce point, moi et tout autre ignorant, rien d'étonnant. Mais que vous, les savants, vous soyez sujets aux mêmes variations, voilà ce qui est terrible pour nous-mêmes, car alors nous aurons beau recourir à vous, nous ne serons pas tirés de nos incertitudes.

ΙΠ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Καὶ τὸ μέν γε ἀδικεῖν κακὰ ποιεῖν ἐστιν, τὸ δὲ μὴ ἀδικεῖν καλά.

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἡ δυνατωτέρα καὶ ἀμείνων ψυχή, ὅταν περ ἀδικῇ, ἑκοῦσα ἀδικήσει, ἡ δὲ πονηρὰ ἄκουσα;

ΙΠ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀγαθὸς ἀνὴρ ὁ τὴν ἀγαθὴν ψυχὴν ἔχων, b κακὸς δὲ ὁ τὴν κακήν;

ΙΠ. Ναί.

ΣΩ. Ἀγαθοῦ μὲν ἄρα ἀνδρός ἐστιν ἑκόντα ἀδικεῖν, κακοῦ δὲ ἄκοντα, εἴπερ ὁ ἀγαθὸς ἀγαθὴν ψυχὴν ἔχει.

ΙΠ. Ἀλλὰ μὴν ἔχει γε.

ΣΩ. Ὁ ἄρα ἑκὼν ἁμαρτάνων καὶ αἰσχρὰ καὶ ἄδικα ποιῶν, ὦ Ἱππία, εἴπερ τίς ἐστιν οὗτος, οὐκ ἂν ἄλλος εἴη ἢ ὁ ἀγαθός.

ΙΠ. Οὐκ ἔχω ὅπως σοι συγχωρήσω, ὦ Σώκρατες, ταῦτα.

ΣΩ. Οὐδὲ γὰρ ἐγὼ ἐμοί, ὦ Ἱππία· ἀλλ' ἀναγκαῖον οὕτω φαίνεσθαι νῦν γε ἡμῖν ἐκ τοῦ λόγου. Ὅπερ μέντοι πάλαι c ἔλεγον, ἐγὼ περὶ ταῦτα ἄνω καὶ κάτω πλανῶμαι καὶ οὐδέποτε ταὐτά μοι δοκεῖ· καὶ ἐμὲ μὲν οὐδὲν θαυμαστὸν πλανᾶσθαι οὐδὲ ἄλλον ἰδιώτην· εἰ δὲ καὶ ὑμεῖς πλανήσεσθε οἱ σοφοί, τοῦτο ἤδη καὶ ἡμῖν δεινόν, εἰ μηδὲ παρ' ὑμᾶς ἀφικόμενοι παυσόμεθα τῆς πλάνης.



ALCIBIADE

NOTICE

I

AUTHENTICITÉ, DATE ET CIRCONSTANCES DE LA COMPOSITION

L'*Alcibiade*, qu'on appelle aussi le *premier Alcibiade*, pour le distinguer du dialogue *sur la prière* ou *second Alcibiade*[1], est le plus remarquable des quatre dialogues qu'on peut rapporter au temps du séjour de Platon à Mégare.

L'authenticité en a été particulièrement contestée par la critique allemande. Elle s'est appuyée, comme cela lui est arrivé trop souvent à mon avis, sur des constructions aussi illusoires qu'ingénieuses en apparence. On les trouvera résumées dans l'étude très érudite de Heinrich Dittmar sur Eschine de Sphettos (*Philol. Untersuch.*, livraison 21, 1912, p. 65-163). D'après Dittmar, l'*Alcibiade* aurait été composé entre 340-330 par un philosophe de l'Académie, à l'aide d'emprunts faits au *Cyrus* et à l'*Alcibiade* d'Antisthène, à l'*Alcibiade* d'Eschine de Sphettos et aux *Mémorables* de Xénophon. Les rapprochements qu'il a signalés sont presque tous incontestables. Mais ils s'expliquent tout aussi bien, si l'on admet que l'œuvre de Platon a été au contraire le modèle dont ces divers écrivains socratiques se sont inspirés. Toutes ces hypothèses reposent sur la méconnaissance profonde de l'origina-

1. Lequel, néanmoins, s'il est bien de Platon, doit être tenu pour antérieur.

lité qui se manifeste dans ce dialogue. Il me paraît impossible, quant à moi, de l'attribuer à un inconnu qui aurait ainsi recousu des morceaux d'emprunt. En démontant l'œuvre pièce à pièce, comme l'ont fait ces critiques égarés par une mauvaise méthode, on perd de vue l'ensemble, où se révèle la personnalité de l'auteur.

Par sa forme, l'*Alcibiade* dénote un art qui se cherche encore. S'il est supérieur en variété, en ressources dramatiques, au *second Alcibiade* et à l'*Hippias mineur*, il est loin cependant de l'aisance et de l'ampleur du *Protagoras* et du *Gorgias*. L'auteur s'en tient toujours à un simple entretien de Socrate avec un interlocuteur unique. Cet entretien se passe en un lieu quelconque, Platon n'ayant pas jugé utile de le situer dans un décor approprié. Bien que le dialogue en lui-même soit vif, parfois amusant, on n'y trouve point de péripéties proprement dites. Et il ne serait guère possible qu'il y en eût ; car les péripéties, dans une œuvre de ce genre, ne peuvent résulter que des sentiments en jeu. Les sentiments eux-mêmes tiennent aux caractères. Or l'interlocuteur de Socrate, le jeune Alcibiade, n'est pas un caractère. Sa présomption juvénile est toute en surface ; elle cède aux premières attaques, pour faire place à une ingénuité quelque peu convenue. Un tel personnage n'a pas la résistance nécessaire pour que le lecteur ait l'impression d'assister à une lutte. Alcibiade se défend à peine. Nous n'avons sous les yeux qu'un maître et un disciple à l'âme malléable. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que ce disciple nous soit indifférent. La naïveté de ses désirs, sa sincérité, son ambition le rendent intéressant. Elles n'en font pas un adversaire sérieux pour le dialecticien ironique et subtil que Platon a mis en face de lui.

Si nous considérons les idées, notre impression est la même ; mais, pour l'analyser avec quelque précision, il faut se rendre compte d'abord des circonstances qui ont dû suggérer à l'auteur l'idée de cette composition.

Socrate avait enseigné qu'une seule chose est vraiment utile à l'homme, prendre soin de son âme, connaître ce qui est juste et s'appliquer à le pratiquer ; tous les autres soucis lui paraissaient secondaires ou même vains ; et il pensait que cela était vrai des États comme des individus. Cette doctrine,

Platon l'avait adoptée sans réserves. Il allait, un peu plus tard, la développer éloquemment dans l'*Apologie*, comme le résumé substantiel de la pensée de son maître et aussi comme la sienne. Or, quel spectacle lui offrait alors Athènes, vue de Mégare ? Il y voyait quelques hommes politiques médiocres, qui essayaient de relever la démocratie, toute meurtrie encore de ses désastres récents. Plusieurs d'entre eux, tels qu'Anytos, l'auteur de la condamnation de Socrate, lui étaient personnellement odieux. Leur politique lui semblait inspirée par l'ignorance et par un esprit de basse adulation. Ce qui était nécessaire aux Athéniens, selon lui, c'était une réforme morale. A Mégare, on admirait Sparte victorieuse ; on s'expliquait ses succès par sa discipline, par l'union de ses citoyens, par l'autorité de leurs rois, par sa législation antique et respectée. Platon partageait cette admiration, avec ce qu'elle comportait d'illusion. Il subissait aussi le prestige que les rois de Perse, dans leur majesté lointaine, exerçaient sur l'esprit de beaucoup de Grecs. Plusieurs causes l'entretenaient : leur réputation de richesse, le faste de leur cour, ce qu'on racontait de l'éducation des princes et des jeunes gens des grandes familles, l'influence incontestable qu'ils avaient su prendre dans les affaires helléniques. Si des politiques attentifs et avisés pouvaient déjà discerner sous ces dehors brillants bien des faiblesses, un philosophe était excusable de se montrer moins clairvoyant. Opposant donc par la pensée ces puissances imposantes à l'impuissance actuelle d'Athènes, il estimait que l'avenir de son pays n'était pas dans la poursuite chimérique d'une prédominance devenue impossible, mais plutôt dans la réalisation d'une vie moralement meilleure. Il lui parut qu'il serait utile de mettre en contraste, dans un écrit qui se ferait lire, ces deux conceptions divergentes, celle de la politique d'ambition d'une part, celle de la politique de réforme morale et de justice d'autre part ; et il écrivit l'*Alcibiade*.

Pourquoi choisit-il Alcibiade comme le représentant de ce qu'il voulait condamner ? Ce fut sans doute surtout parce que le sort même de cet homme d'État, mort misérablement depuis quelques années, semblait être la plus éclatante confirmation de son jugement. Admirablement doué, pourvu de tous les moyens de succès, Alcibiade, par la violence de ses

désirs, par le dérèglement de sa vie, avait fait le malheur de son pays et le sien. Quel exemple alléguer qui fût plus décisif que celui-là ? Montrer qu'à l'entrée de la vie, il avait eu, comme Héraklès dans l'Apologue de Prodicos, le choix entre deux routes, et qu'en cédant à ses passions, il avait pris celle qui le menait à sa perte, n'était-ce pas donner à ses contemporains le meilleur des avertissements ? Accessoirement d'ailleurs, il trouvait là l'occasion de disculper Socrate, auquel des calomniateurs avaient voulu imputer une part de responsabilité dans le mal qu'Alcibiade avait fait à son pays.

Inspiré, comme on le voit, par les circonstances, ce dialogue n'en est pas moins, quant au fond, purement socratique. Platon n'ajoute aucune vue philosophique vraiment personnelle aux idées de son maître. Il se contente d'en faire l'application, sous forme indirecte, aux choses du jour.

Il y est démontré d'abord qu'on ne peut rien savoir sans l'avoir appris d'un maître ou découvert par un travail personnel. C'était là une des idées essentielles de Socrate. Plus tard, Platon devait la modifier, grâce à la notion pythagoricienne d'une vie antérieure et de la réminiscence ; il n'y a aucune trace de cela dans l'*Alcibiade*. L'identité du juste et de l'utile, qui est établie ensuite, est encore une affirmation socratique. Elle devait prendre chez Platon, dans la suite, une couleur mystique, par la conception du bien et du beau, révélés à l'âme dans une région supra-terrestre. Dans l'*Alcibiade*, elle s'offre à nous sous l'aspect, un peu terre-à-terre, d'une vérité d'expérience. C'est encore une théorie purement socratique que celle de l'erreur ramenée à l'ignorance, et plus précisément à l'ignorance fondamentale, qui consiste à croire que l'on sait ce que l'on ignore. On la retrouve dans l'*Apologie*, où elle est présentée comme une des idées directrices d'où Socrate a tiré la règle de sa vie. Enfin, l'importance attribuée au précepte delphique qui commandait à l'homme de se connaître lui-même et l'explication qui en est donnée ne manifestent pas moins l'influence dominante des enseignements du maître sur le disciple. C'est d'après lui qu'il interprète la valeur du mot « homme », en montrant que l'homme, au sens propre, c'est une âme, et que, dans l'âme, il faut distinguer la partie maîtresse, celle qui nous met en

face de Dieu, la raison. On peut dire sans doute que la psychologie tripartite, développée plus tard par Platon, est là déjà en germe. Il faut reconnaître du moins qu'elle n'y est qu'en germe.

La forme du raisonnement confirme encore l'impression qui résulte de la nature des idées. On y remarque partout ce goût des exemples familiers, empruntés aux métiers, qui était celui de Socrate. Ils sont multipliés dans l'*Alcibiade* avec une insistance qui ne laisse pas que de fatiguer le lecteur moderne. Notons aussi une dialectique trop verbale, qui s'attache aux mots, qui même en abuse parfois. Des arguments excellents en eux-mêmes ont pour nous le tort d'être présentés sous une forme trop abstraite, notamment quand il s'agit de montrer que tout ce qui est beau est bon, c'est-à-dire utile. Le disciple de Socrate se révèle là dans le culte quelque peu superstitieux des définitions, substituées à l'analyse psychologique des sentiments et des instincts. Il semble seulement que la méthode du maître y soit devenue plus raffinée sous l'influence d'un certain pédantisme d'école, à la fois éléate et mégarique. Nous avons affaire à un esprit qui n'a pas encore pu s'affranchir complètement ni se faire à lui-même sa méthode.

II

PLAN ET COMPOSITION DU DIALOGUE

Malgré ces réserves, il faut reconnaître le mérite littéraire et philosophique du dialogue. Plein d'idées suggestives, de critiques vives et piquantes, d'enseignements solides, il manifeste déjà, dans sa composition libre et un peu flottante, quelques-unes des rares qualités qui caractérisent le génie de Platon.

I. Un prologue spirituel nous montre Socrate réussissant à capturer, pour ainsi dire, le jeune Alcibiade, qui le dédaignait et se souciait peu de l'écouter. Il le prend par ses

instincts les plus profonds, par son ambition démesurée ; et c'est en lui promettant de l'aider à les satisfaire qu'il le rend attentif à ce qu'il veut lui dire.

II. Une première scène, où son ironie légère a beau jeu, sert à convaincre le jeune homme de son ignorance absolue dans toutes les questions plus ou moins techniques dont une assemblée délibérante doit souvent s'occuper. Obligé d'en convenir, Alcibiade se rejette sur les sujets généraux, tels la guerre et la paix.

Mais ce genre de délibérations, d'après Socrate, relève de la distinction du juste et de l'injuste. Alcibiade l'admet d'abord. Or, en l'interrogeant, Socrate l'amène à confesser qu'il n'a jamais appris d'aucun maître ce qu'est le juste et qu'il n'a jamais cherché non plus à le découvrir par lui-même, ayant cru de tout temps qu'il le savait. Un faux-fuyant lui reste : il allègue qu'il l'a appris de tout le monde, comme il a appris le grec. Mais, pour que cette allégation fût recevable, il faudrait que la connaissance du juste fût générale en Grèce, comme celle du grec. Comment l'admettre, lorsque l'on constate qu'il n'est rien sur quoi les Grecs s'accordent moins entre eux ? On ne se dispute pas sur les choses que l'on sait. A cela Alcibiade se sent incapable de répondre et la première démonstration se termine ainsi.

Que vaut-elle pour nous ? Elle se fonde, comme on le voit, sur l'idée socratique qu'il y a une science du juste qui s'apprend comme les sciences en général. Elle vaut, par suite, ce que vaut cette idée elle-même ; ce qui revient à dire qu'elle ne correspond qu'imparfaitement à la réalité. En l'adoptant comme une sorte d'axiome, Platon, après Socrate, méconnaît, à nos yeux, la véritable loi du développement de la raison et de la conscience. Plus tard, il sera conduit à reconnaître qu'il existe en nous une faculté naturelle de former certaines idées directrices, telles que l'idée du juste ; ce qui n'exclut pas, bien entendu, l'utilité de l'éducation. Il est vrai qu'il expliquera ce fait d'une façon toute mystique par la conception d'une vie antérieure, au lieu de l'attribuer simplement à une spontanéité créatrice provenant du fait de l'hérédité. Il n'en aura pas moins corrigé la doctrine de Socrate. Au temps de l'*Alcibiade,* il n'en est pas encore là.

III. Quoi qu'il en soit, Alcibiade s'est rendu aux raisons de Socrate. Mais il s'avise qu'il a eu tort d'accorder que le juste ait tant d'importance en politique. En fait, ce qu'on examine surtout dans les assemblées et ce qui décide des résolutions à prendre, c'est l'intérêt. Platon pose ainsi devant ses lecteurs la question de savoir si le juste et l'utile sont choses distinctes, quelquefois même contraires. Socrate le niait ; son disciple est du même avis. La démonstration qu'il en donne forme comme un second acte dans le dialogue.

Elle peut se résumer en un syllogisme ainsi conçu : tout ce qui est juste est beau ; tout ce qui est beau est avantageux ; donc ce qui est juste est avantageux. La première proposition « Tout ce qui est juste est beau » n'est pas contestée par Alcibiade ; elle est admise comme évidente. Platon a jugé inutile de discuter avec ceux qui la nieraient, tant elle lui a paru conforme à l'instinct le plus profond de l'humanité. La seconde, au contraire, « Tout ce qui est beau est avantageux » est vivement contestée par le jeune homme. Secourir un camarade sur le champ de bataille est beau, dit-il, mais non avantageux. Pour réfuter cette objection, Socrate n'a qu'à lui demander s'il consentirait à être lâche. Alcibiade se récrie : la lâcheté est à ses yeux le plus grand mal ; le courage est la chose dont il voudrait le moins être privé. Il reconnaît par là même, qu'il le tient pour un bien ; pourquoi ? sinon parce que la lâcheté est laide, tandis que le courage est beau. C'est avouer que ce qui est beau est avantageux, donc utile ; et il résulte de là que le juste, étant beau, est par là même utile. Dégagé du formalisme trop verbal dans lequel Platon l'a enveloppé, l'argument, comme on le voit, a une valeur psychologique incontestable. Sa force tient à ce qu'il met en lumière la noblesse instinctive de la nature humaine, le sentiment de l'honneur, qui fait le prix de la vie.

A cet argument, Socrate en ajoute un second ; celui-ci a le tort de ressembler trop à un jeu de mots, auquel d'ailleurs la langue grecque se prête mieux que la nôtre. Le terme εὖ πράττειν, littéralement « se bien conduire », signifie aussi « être heureux ». Voici le raisonnement : Une belle action est l'acte d'un homme qui se conduit bien ; celui qui se conduit bien est heureux ; faire de belles actions est donc le moyen d'être heureux, ou, en d'autres termes, ce qui est

beau est avantageux. La valeur de cette déduction dépend manifestement de celle de la seconde proposition : « Celui qui se conduit bien est heureux ». Or, elle n'a pas pour nous l'espèce d'évidence qui résultait pour des Grecs de la double signification notée ci-dessus. A la réflexion, pourtant, on reconnaît qu'elle est vraie, mais elle a besoin d'être justifiée. Se bien conduire, c'est se conduire selon la raison. Il n'est pas contestable qu'une conduite déraisonnable n'entraîne des conséquences fâcheuses, et qu'inversement une conduite raisonnable ne nous offre les meilleures chances de bonheur. L'argumentation de Socrate n'est sophistique que dans la forme. Elle est critiquable surtout en ce qu'elle disssimule sous un artifice verbal la valeur de la pensée.

IV. L'ignorance d'Alcibiade relativement au juste et à l'utile est donc avérée. C'est l'occasion pour Socrate de l'inviter à réfléchir sur l'ignorance en général. Par ses questions, il l'amène à distinguer deux sortes d'ignorance : l'une qui consiste simplement à ne pas savoir une chose ; l'autre, bien plus grave et même honteuse, qui consiste à croire que l'on sait ce qu'on ne sait pas. La première était celle que professait Socrate, quand il se donnait lui-même pour un ignorant ; la seconde était celle qu'il rencontrait partout autour de lui et qu'il cherchait à guérir, en l'obligeant à se découvrir.

Ici Platon a inséré un développement assez imprévu et d'un caractère quelque peu satirique. Alcibiade fait observer que, s'il est ignorant, il n'a guère à s'en préoccuper, puisqu'il aura pour rivaux, dans la direction des intérêts du peuple, des hommes politiques non moins ignorants, et qui, d'ailleurs, ne le valent pas. A quoi Socrate répond que ses véritables rivaux ne seront pas ceux-là, mais bien les rois de Lacédémone et les souverains de la Perse. Et là-dessus, Platon fait par sa bouche un éloge étendu des uns et des autres, où se manifestent, avec une certaine ingénuité, les sentiments qu'on éprouvait alors dans son milieu à l'égard de ces deux puissances. Témoignage curieux qui a été pris plus haut en considération pour dater la composition du dialogue [1].

1. D'où venait à Platon cette connaissance, d'ailleurs bien super-

Revenant alors à son sujet, Socrate recherche avec son jeune interlocuteur comment ils pourraient, l'un et l'autre, sortir de leur ignorance. Ils s'efforcent, pour cela, de déterminer quel objet l'homme politique, soucieux du bien public, doit se proposer; et par conséquent ce qu'il doit connaître. Mais ils n'y réussissent pas et n'aboutissent qu'à des contradictions, au moins apparentes. C'est, en quelque sorte, le troisième acte de la comédie.

V. Le quatrième et dernier en est la suite naturelle. Socrate y fait voir que, pour connaître quelque chose de ce qui nous est extérieur, il faut d'abord se connaître soi-même. Précepte sanctionné par l'oracle de Delphes, et que lui-même, comme on le sait, avait adopté pour règle de conduite. Platon a voulu ici en marquer la véritable signification.

Se connaître soi-même, ce n'est pas connaître son corps ni ce qui intéresse le corps. L'homme est une âme ; c'est cette âme que chacun de nous doit connaître. Mais l'âme elle-même est complexe. Il y a en elle quelque chose de supérieur et de divin, qui est la raison, reflet de Dieu en nous. En elle, nous voyons comme dans un miroir l'image divine. Telle est la connaissance première, celle qu'il faut acquérir avant tout, parce qu'elle est celle qui nous permet de juger de nous-mêmes et des autres. Alcibiade, charmé de cette haute leçon, prie instamment Socrate de ne plus le quitter pour l'aider à s'instruire de cette science si précieuse et si nouvelle pour lui. Et Socrate, tout en l'y encourageant, laisse percer la

ficielle, il faut l'avouer, des choses de la Perse, en particulier la mention qu'il fait de Zoroastre ? à qui fait-il allusion, lorsqu'il parle d'un témoin autorisé qui l'aurait renseigné (p. 123 b ἐπεί ποτ' ἐγὼ ἤκουσα ἀνδρὸς ἀξιοπίστου τῶν ἀναβεβηκότων παρὰ βασιλέα) ? Nous l'ignorons. Ctésias semble n'être rentré dans sa patrie qu'en 398 ; ses Περσικά n'ont guère pu être publiés qu'un certain temps après. Mais rien ne nous oblige à croire que Platon ait emprunté ses renseignements à un historien. Plus d'un des Grecs qui avaient accompagné le jeune Cyrus avait dû rentrer dans son pays et il n'y a vraiment aucune invraisemblance à admettre qu'il avait pu interroger l'un d'eux à Mégare sur cet Orient, auquel la Grèce avait alors tant de raisons de s'intéresser.

crainte que sa nature ambitieuse ne lui permette pas d'échapper aux séductions de la puissance.

Il est manifeste que cette dernière partie contient l'idée essentielle du dialogue. Elle est le terme auquel tout vient aboutir ; et c'est elle qui en fait l'unité intime. Mais on voit bien, d'autre part, que cette longue préparation, qui a eu pour effet de la dégager peu à peu, a servi aussi à critiquer les ignorances, les préjugés, les mauvaises raisons qui empêchent la plupart des hommes de la découvrir. Platon a pris un plaisir visible à cette critique, où son esprit satirique trouvait matière à s'exercer. De là résulte d'abord que le lecteur ne voit pas très bien, au cours de la route, où l'auteur veut le conduire, ce qui est en somme un inconvénient ; et aussi que cette idée essentielle, rejetée dans la conclusion, n'est peut-être pas suffisamment éclaircie. Elle est plutôt indiquée que vraiment étudiée et approfondie. Platon devait la reprendre plus tard et lui donner une tout autre valeur ; probablement après qu'en la méditant, il eût mieux compris lui-même tout ce qu'elle contenait.

III

INFLUENCE DE L'*ALCIBIADE*

Quoi qu'il en soit, l'*Alcibiade*, malgré ses défauts, avait assez de mérites pour faire impression sur ses lecteurs. Il est vraisemblable qu'il fut vivement goûté dans le cercle socratique d'abord, et, plus tard, en dehors même de ce cercle. Il devint ainsi le type des entretiens fictifs entre Socrate et Alcibiade ; Antisthène, Eschine de Sphettos, Xénophon s'en inspirèrent probablement dans les divers dialogues composés par eux où figurent ces deux personnages. Et, après eux, tandis que les œuvres des deux premiers cessaient d'être lues, il demeura comme un sujet d'études toujours recommandé dans l'Académie et jusque chez les Néoplatoniciens. L'*Alcibiade* a été commenté par Proclos et par Olympiodore[1] ;

1. *Procli diadochi et Olympiodori in Platonis Alcibiadem com-*

nous possédons encore ces deux commentaires, qui seront parfois cités dans nos notes critiques, à l'appui de certaines variantes, ainsi que les extraits dus à Eusèbe et à Stobée.

mentarii, etc., ed. Frid. Creuzer, 4 vol. 8°, Francfort, 1820-1825, t. I, *Procli in Plat. Alcib. I commentarius*; t. II, *Olympiodori in Plat. Alcib. I commentarius*.

ALCIBIADE

[ou *Sur la nature de l'homme,* genre maïeutique.]

SOCRATE ALCIBIADE

Socrate laisse entendre à Alcibiade quels services il peut lui rendre.

103 SOCRATE. — Fils de Clinias, tu es sans
doute surpris : tu vois que moi, qui fus
le premier à t'aimer, je te reste seul atta-
ché après que les autres t'ont délaissé, et
tu te rappelles combien ils t'importu-
naient de leurs entretiens, tandis que moi, pendant tant
d'années, je ne t'ai pas même adressé une parole. Ce qui
me retenait n'était pas une raison humaine ; c'était un empê-
chement divin ; tu apprendras plus tard quelle en est la
b force. Aujourd'hui qu'il a cessé, je viens à toi ; et j'ai bon
espoir qu'à l'avenir il ne me retiendra plus davantage. Pen-
dant ce temps, j'ai examiné comment tu te comportais à
l'égard de tes admirateurs, et voici ce que j'ai remarqué. Si
nombreux et si fiers qu'ils fussent, il n'en est pas un que ta
104 hauteur et ton dédain n'aient rebuté. La raison de cette hau-
teur, je veux te la dire : tu prétends n'avoir besoin de per-
sonne absolument ; ce que tu as en propre te suffit largement,
tant pour le corps que pour l'âme. D'abord, tu te dis que tu
es très beau et très grand ; et, en cela, tout le monde con-
viendra que tu ne te trompes pas ; ensuite, que tu appartiens
à une des familles les plus entreprenantes de la ville, qui est
elle-même la plus grande des cités grecques ; du côté de ton
b père, tu disposes de beaucoup d'amis et de parents puissants,

ΑΛΚΙΒΙΑΔΗΣ

[ἢ περὶ φύσεως ἀνθρώπου· μαιευτικός.]

ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΑΛΚΙΒΙΑΔΗΣ

ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Ὦ παῖ Κλεινίου, οἶμαί σε θαυμάζειν ὅτι 103
πρῶτος ἐραστής σου γενόμενος, τῶν ἄλλων πεπαυμένων, μό-
νος οὐκ ἀπαλλάττομαι, καὶ ὅτι οἱ μὲν ἄλλοι δι᾽ ὄχλου ἐγένοντό
σοι διαλεγόμενοι, ἐγὼ δὲ τοσούτων ἐτῶν οὐδὲ προσεῖπον.
Τούτου δὲ τὸ αἴτιον γέγονεν οὐκ ἀνθρώπειον, ἀλλά τι δαιμό-
νιον ἐναντίωμα, οὗ σὺ τὴν δύναμιν καὶ ὕστερον πεύσῃ· νῦν
δ᾽ ἐπειδὴ οὐκέτι ἐναντιοῦται, οὕτω προσελήλυθα· εὔελπις δ᾽ b
εἰμὶ καὶ τὸ λοιπὸν μὴ ἐναντιώσεσθαι αὐτό. Σχεδὸν οὖν κατα-
νενόηκα ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ σκοπούμενος ὡς πρὸς τοὺς
ἐραστὰς ἔσχες· πολλῶν γὰρ γενομένων καὶ μεγαλοφρόνων οὐ-
δεὶς ὃς οὐχ ὑπερβληθεὶς τῷ φρονήματι ὑπὸ σοῦ πέφευγεν.
Τὸν δὲ λόγον ᾧ ὑπερπεφρόνηκας ἐθέλω διελθεῖν· οὐδενὸς 104
φῂς ἀνθρώπων ἐνδεὴς εἶναι εἰς οὐδέν· τὰ γὰρ ὑπάρχοντά σοι
μεγάλα εἶναι ὥστε μηδενὸς δεῖσθαι, ἀπὸ τοῦ σώματος ἀρξά-
μενα, τελευτῶντα εἰς τὴν ψυχήν· οἴει γὰρ δὴ εἶναι πρῶτον
μὲν κάλλιστός τε καὶ μέγιστος· καὶ τοῦτο μὲν δὴ παντὶ δῆλον
ἰδεῖν ὅτι οὐ ψεύδῃ· ἔπειτα νεανικωτάτου γένους ἐν τῇ σεαυ-
τοῦ πόλει, οὔσῃ μεγίστῃ τῶν Ἑλληνίδων, καὶ ἐνταῦθα πρὸς
πατρός τέ σοι φίλους καὶ συγγενεῖς πλείστους εἶναι καὶ b

103 a 5 ἀνθρώπειον B : ἀνθρώπινον T.

qui à l'occasion seraient prêts à te servir ; du côté de ta mère, combien d'autres, qui ne sont ni moins nombreux ni moins influents[1] ! Enfin, autre avantage plus considérable, tu as pour toi la puissance de Périclès, fils de Xanthippe, que ton père vous a laissé pour tuteur, à toi et à ton frère ; Périclès, qui peut faire ce qu'il veut, non seulement dans cette ville, mais dans toute la Grèce et chez plusieurs grands peuples barbares.
c J'ajouterai que tu es au nombre des riches. Mais c'est de quoi tu parais le moins fier. Enorgueilli par tous ces avantages, tu as pris le dessus sur tes admirateurs et ceux-ci, qui se sentaient inférieurs à toi, s'en sont laissé imposer ; ce dont tu t'es aperçu. Voilà pourquoi tu te demandes, je le sais, quelle idée j'ai de ne pas renoncer à mon amour et dans quel espoir je persiste ainsi, quand les autres ont lâché pied.

Alcibiade. — Mais ce que tu ne sais peut-être pas, Socrate,
d c'est que tu m'as prévenu de peu. J'avais justement la pensée de t'aborder le premier, pour savoir de toi ce que tu veux. Qu'espères-tu enfin en m'importunant ainsi, en t'obstinant à me suivre partout ? Vraiment, je me demande ce qui t'a pris et j'aurais plaisir à l'apprendre.

Socrate. — Eh bien, puisque tu désires tant savoir ce que j'ai en tête, tu m'écouteras sans doute de bonne grâce ; je compte sur ton attention et ta patience, et je m'explique.

Alcibiade. — Assurément. Parle donc.

e Socrate. — Méfie-toi cependant. Il ne serait pas étonnant qu'ayant eu tant de peine à commencer, j'en aie autant à finir.

Alcibiade. — Va toujours, mon cher Socrate, je t'écoute.

Socrate. — Bon ; alors causons. Il n'est pas commode de se présenter en amoureux à un homme qui n'accepte aucun amour. N'importe : il faut que je dise hardiment ce que j'ai en tête. Vois-tu, Alcibiade, si tu m'avais paru satisfait des avantages que je viens d'énumérer et décidé à t'en contenter

1. Clinias, père d'Alcibiade, appartenait à la famille des Eupatrides, qui se disait issue d'Oreste et par conséquent d'Agamemnon. Il possédait de grands domaines et jouissait d'une influence proportionnée. Il périt à la bataille de Coronée, en 446. Alcibiade, alors âgé d'environ 4 ans, fut confié, ainsi que son frère Clinias, à la tutelle de Périclès, son proche parent ; le degré de cette parenté ne peut être déterminé exactement. Platon, sans s'attacher scrupuleuse-

ἀρίστους, οἳ εἴ τι δέοι ὑπηρετοῖεν ἄν σοι, τούτων δὲ τοὺς
πρὸς μητρὸς οὐδὲν χείρους οὐδ' ἐλάττους· συμπάντων δὲ
ὧν εἶπον μείζω οἴει σοι δύναμιν ὑπάρχειν Περικλέα τὸν
Ξανθίππου, ὃν ὁ πατὴρ ἐπίτροπον κατέλιπε σοί τε καὶ τῷ
ἀδελφῷ· ὃς οὐ μόνον ἐν τῇδε τῇ πόλει δύναται πράττειν ὅ
τι ἂν βούληται, ἀλλ' ἐν πάσῃ τῇ Ἑλλάδι καὶ τῶν βαρβάρων
ἐν πολλοῖς καὶ μεγάλοις γένεσιν. Προσθήσω δὲ καὶ ὅτι τῶν c
πλουσίων· δοκεῖς δέ μοι ἐπὶ τούτῳ ἥκιστα μέγα φρονεῖν.
Κατὰ πάντα δὴ ταῦτα σύ τε μεγαλαυχούμενος κεκράτηκας
τῶν ἐραστῶν ἐκεῖνοί τε ὑποδεέστεροι ὄντες ἐκρατήθησαν,
καί σε ταῦτ' οὐ λέληθεν· ὅθεν δὴ εὖ οἶδα ὅτι θαυμάζεις τί
διανοούμενός ποτε οὐκ ἀπαλλάττομαι τοῦ ἔρωτος, καὶ ἥντιν'
ἔχων ἐλπίδα ὑπομένω τῶν ἄλλων πεφευγότων.

ΑΛΚΙΒΙΑΔΗΣ. Καὶ ἴσως γε, ὦ Σώκρατες, οὐκ οἶσθ' ὅτι
σμικρόν με ἔφθης· ἐγὼ γάρ τοι ἐν νῷ εἶχον πρότερός σοι προσ- d
ελθὼν αὐτὰ ταῦτ' ἐρέσθαι, τί ποτε βούλει καὶ εἰς τίνα
ἐλπίδα βλέπων ἐνοχλεῖς με, ἀεὶ ὅπου ἂν ὦ ἐπιμελέστατα
παρών· τῷ ὄντι γὰρ θαυμάζω ὅ τί ποτ' ἐστὶ τὸ σὸν πρᾶγμα,
καὶ ἥδιστ' ἂν πυθοίμην.

ΣΩ. Ἀκούσῃ μὲν ἄρα μου, ὡς τὸ εἰκός, προθύμως, εἴπερ,
ὡς φῄς, ἐπιθυμεῖς εἰδέναι τί διανοοῦμαι, καὶ ὡς ἀκουσο-
μένῳ καὶ περιμενοῦντι λέγω.

ΑΛ. Πάνυ μὲν οὖν· ἀλλὰ λέγε.

ΣΩ. Ὅρα δή· οὐ γάρ τοι εἴη ἂν θαυμαστὸν εἰ, ὥσπερ e
μόγις ἠρξάμην, οὕτω καὶ μόγις παυσαίμην.

ΑΛ. Ὠγαθέ, λέγε· ἀκούσομαι γάρ.

ΣΩ. Λεκτέον ἂν εἴη. Χαλεπὸν μὲν οὖν πρὸς ἄνδρα οὐχ
ἧττονα ἐραστῶν προσφέρεσθαι ἐραστῇ, ὅμως δὲ τολμητέον
φράσαι τὴν ἐμὴν διάνοιαν· ἐγὼ γάρ, ὦ Ἀλκιβιάδη, εἰ μέν σε
ἑώρων ἃ νυνδὴ διῆλθον ἀγαπῶντά τε καὶ οἰόμενον δεῖν ἐν

104 c 2 μέγα φρονεῖν B : μεγαλοφρονεῖν T || **d** 2 αὐτὰ ταῦτ' B : ταὐτὰ ταῦτ' T || **d** 7 φῄς T : ἔφης B || εἰδέναι Proclus : εἰδέναι καὶ ἀκοῦσαι B εἰδέναι ἀκοῦσαι T || **e** 7 διῆλθον B : διήλθομεν T.

toute ta vie, il y a longtemps que j'aurais cessé de t'aimer,
105 j'en suis sûr. Mais je prétends te démontrer à toi-même que tu as d'autres vues, et tu reconnaîtras par là avec quelle attention je n'ai cessé de t'observer. Voici mon idée : si quelque dieu te disait : « Que préfères-tu, Alcibiade? continuer à vivre avec ce que tu as maintenant, ou mourir sur l'heure, ne pouvant rien acquérir de plus? » oh! je crois bien que tu préférerais mourir. Quel est donc l'espoir qui te fait vivre? je vais te le dire. Tu penses que si, un de ces jours, tu prends la parole devant le peuple — et tu comptes bien le faire très prochai-
b nement — tu convaincras les Athéniens, du premier coup, que tu mérites bien plus de considération que Périclès ou tout autre avant lui, et tu te dis que, dès lors, tu seras tout puissant dans cette ville. Et si tu es puissant chez nous, tu le seras aussi chez les autres Grecs ; que dis-je? non seulement chez les Grecs, mais encore chez les barbares qui habitent le même continent que nous. Seulement, si le même dieu te disait
c ensuite que tu dois te contenter de régner ici, en Europe, mais qu'il ne te sera pas donné de passer en Asie ni de rien entreprendre là-bas, j'imagine qu'à ces conditions-là même tu ne voudrais pas vivre, ne pouvant remplir presque toute la terre de ton nom et de ta puissance. Oui, je crois qu'à l'exception de Cyrus et de Xerxès, aucun homme ne te paraît avoir été vraiment digne de considération. Telles sont tes espérances ; je ne le soupçonne pas ; j'en suis sûr. Mais peut-être me demanderas-tu, sachant bien que je dis vrai : « Quel rapport, Socrate,
d entre tout ceci et ce que tu voulais me dire de ton obstination à ne pas me quitter? » Je te répondrai donc : « Cher fils de Clinias et de Dinomaché, c'est qu'il est impossible que tu réalises sans moi tous ces projets, tant est grande la puissance dont je crois disposer pour tes intérêts et ta personne. Ainsi s'explique, si je ne me trompe, que le dieu depuis si longtemps m'ait empêché de te parler, et que j'aie attendu, moi, sa permission. Car si, toi, tu mets tes espérances dans le peuple, pensant lui démontrer que tu es précieux pour lui et par là acquérir sur-le-champ pleine puissance sur lui, j'espère, de

ment à la chronologie, représente ici la puissance de Périclès dans les années qui précédèrent la guerre du Péloponnèse. — Dinomaché, mère d'Alcibiade, était de la famille des Alcméonides, fille de Mégaclès et petite-fille de Clisthène, qui renversa les Pisistratides.

τούτοις καταβιῶναι, πάλαι ἂν ἀπηλλάγμην τοῦ ἔρωτος, ὥς 105
γε δὴ ἐμαυτὸν πείθω· νῦν δ' ἕτερ' αὖ κατηγορήσω διανοήματα
σὰ πρὸς αὐτὸν σέ, ᾧ καὶ γνώσῃ ὅτι προσέχων γέ σοι τὸν
νοῦν διατετέλεκα. Δοκεῖς γάρ μοι, εἴ τίς σοι εἴποι θεῶν· « Ὦ
Ἀλκιβιάδη, πότερον βούλει ζῆν ἔχων ἃ νῦν ἔχεις ἢ αὐτίκα
τεθνάναι, εἰ μή σοι ἐξέσται μείζω κτήσασθαι ; » δοκεῖς ἄν
μοι ἑλέσθαι τεθνάναι· ἀλλὰ νῦν ἐπὶ τίνι δή ποτε ἐλπίδι ζῇς,
ἐγὼ φράσω. Ἡγῇ, ἐὰν θᾶττον εἰς τὸν Ἀθηναίων δῆμον παρ-
έλθῃς — τοῦτο δ' ἔσεσθαι μάλα ὀλίγων ἡμερῶν — παρελθὼν b
οὖν ἐνδείξεσθαι Ἀθηναίοις ὅτι ἄξιος εἶ τιμᾶσθαι ὡς οὔτε
Περικλῆς οὔτ' ἄλλος οὐδεὶς τῶν πώποτε γενομένων, καὶ
τοῦτ' ἐνδειξάμενος μέγιστον δυνήσεσθαι ἐν τῇ πόλει· ἐὰν δ'
ἐνθάδε μέγιστος ᾖς, καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις Ἕλλησι, καὶ οὐ μόνον
ἐν Ἕλλησιν, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς βαρβάροις ὅσοι ἐν τῇ αὐτῇ
ἡμῖν οἰκοῦσιν ἠπείρῳ. Καὶ εἰ αὖ σοι εἴποι ὁ αὐτὸς οὗτος
θεὸς ὅτι αὐτοῦ σε δεῖ δυναστεύειν ἐν τῇ Εὐρώπῃ, διαβῆναι c
δὲ εἰς τὴν Ἀσίαν οὐκ ἐξέσται σοι οὐδὲ ἐπιθέσθαι τοῖς ἐκεῖ
πράγμασιν, οὐκ ἂν αὖ μοι δοκεῖς ἐθέλειν οὐδ' ἐπὶ τούτοις
μόνοις ζῆν, εἰ μὴ ἐμπλήσεις τοῦ σοῦ ὀνόματος καὶ τῆς σῆς
δυνάμεως πάντας, ὡς ἔπος εἰπεῖν, ἀνθρώπους· καὶ οἶμαί
σε πλὴν Κύρου καὶ Ξέρξου ἡγεῖσθαι οὐδένα ἄξιον λόγου
γεγονέναι. Ὅτι μὲν οὖν ἔχεις ταύτην τὴν ἐλπίδα, εὖ οἶδα καὶ
οὐκ εἰκάζω. Ἴσως ἂν οὖν εἴποις, ἅτε εἰδὼς ὅτι ἀληθῆ λέγω·
« Τί δὴ οὖν, ὦ Σώκρατες, τοῦτ' ἐστί σοι πρὸς λόγον ὃν ἔφησθα d
ἐρεῖν, δι' ὃ ἐμοῦ οὐκ ἀπαλλάττῃ ; » ἐγὼ δέ σοί γε ἐρῶ· « Ὦ φίλε
παῖ Κλεινίου καὶ Δεινομάχης, τούτων γάρ σοι ἁπάντων τῶν
διανοημάτων τέλος ἐπιτεθῆναι ἄνευ ἐμοῦ ἀδύνατον· τοσαύτην
ἐγὼ δύναμιν οἶμαι ἔχειν εἰς τὰ σὰ πράγματα καὶ εἰς σέ· διὸ
δὴ καὶ πάλαι οἴομαί με τὸν θεὸν οὐκ ἐᾶν διαλέγεσθαί σοι,
ὃν ἐγὼ περιέμενον ὁπηνίκα ἐάσει. Ὥσπερ γὰρ σὺ ἐλπίδας
ἔχεις ἐν τῇ πόλει ἐνδείξασθαι ὅτι αὐτῇ παντὸς ἄξιος εἶ,

105 c 2 Ἀσίαν T : Ἀσίην B || **d** 3 Δεινομάχης TW : Δεινομένης B || **d** 8 ἐνδείξασθαι... — δυνήσεσθαι (e 1) TW : om. B.

e mon côté, que je serai très puissant auprès de toi, quand je t'aurai démontré combien je te suis précieux, à tel point que ni ton tuteur, ni tes parents, ni aucun autre, n'est en état de te faire acquérir la puissance que tu désires, personne, excepté moi, avec l'aide du dieu, bien entendu. » Tant que tu étais trop jeune et que ces espérances ne t'emplissaient pas encore le cœur, le dieu ne m'autorisait pas à te parler ; il ne voulait pas que je le fisse inutilement. A présent, il me
106 rend la liberté ; car désormais tu es prêt à m'écouter.

ALCIBIADE. — Vraiment, Socrate, tu me sembles bien plus étrange encore, depuis que tu t'es mis à parler, que quand tu me suivais sans rien dire. Et pourtant, tu ne l'étais pas médiocrement alors même. Maintenant, ai-je bien les pensées que tu m'attribues, oui ou non ? tu as pris parti là-dessus, à ce qu'il me semble ; et j'aurais beau le nier, je ne réussirais pas davantage à te persuader. Eh bien, soit. Admettons que j'aie réellement ces desseins ; peux-tu m'expliquer comment ils se réaliseront grâce à toi et ne sauraient réussir sans toi ?

b SOCRATE. — Me demandes-tu si je peux m'expliquer en de longs discours, tels que tu es habitué à en entendre ? Ce n'est pas ma manière. Toutefois, je crois pouvoir te démontrer ce que j'ai dit ; il faut seulement que tu m'accordes une toute petite faveur.

ALCIBIADE. — S'il ne s'agit pas d'une chose trop difficile, je veux bien.

SOCRATE. — Est-il difficile selon toi de répondre à des questions ?

ALCIBIADE. — Oh ! cela est facile.

SOCRATE. — Bon ; alors, réponds-moi.

ALCIBIADE. — Va, interroge.

c SOCRATE. — Bien entendu, je t'interroge en admettant que tu as réellement les desseins que je t'ai attribués ?

ALCIBIADE. — Soit, admettons-le, pour voir ce que tu vas dire.

Alcibiade est obligé d'avouer que le peu qu'il sait ne lui servira de rien.

SOCRATE. — A la bonne heure. Tu as donc dessein, comme je l'affirme, de parler prochainement au peuple athénien pour lui donner des conseils. Supposons alors qu'étant près de monter à la tribune, je t'arrête pour te demander : « Alcibiade,

ἐνδειξάμενος δὲ οὐδὲν ὅ τι οὐ παραυτίκα δυνήσεσθαι, οὕτω e
κἀγὼ παρὰ σοὶ ἐλπίζω μέγιστον δυνήσεσθαι, ἐνδειξάμενος ὅτι παντὸς ἄξιός εἰμί σοι, καὶ οὔτε ἐπίτροπος οὔτε συγγενὴς οὔτ᾽ ἄλλος οὐδεὶς ἱκανὸς παραδοῦναι τὴν δύναμιν ἧς ἐπιθυμεῖς πλὴν ἐμοῦ, μετὰ τοῦ θεοῦ μέντοι. » Νεωτέρῳ μὲν οὖν ὄντι σοι καὶ πρὶν τοσαύτης ἐλπίδος γέμειν, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, οὐκ εἴα ὁ θεὸς διαλέγεσθαι, ἵνα μὴ μάτην διαλεγοίμην· νῦν δ᾽ ἐφῆκεν· νῦν γὰρ ἄν μου ἀκούσαις. 106

ΑΛ. Πολύ γέ μοι, ὦ Σώκρατες, νῦν ἀτοπώτερος αὖ φαίνῃ, ἐπειδὴ ἤρξω λέγειν, ἢ ὅτε σιγῶν εἵπου· καίτοι σφόδρα γε ἦσθ᾽ ἰδεῖν καὶ τότε τοιοῦτος. Εἰ μὲν οὖν ἐγὼ ταῦτα διανοοῦμαι ἢ μή, ὡς ἔοικε, διέγνωκας, καὶ ἐὰν μὴ φῶ, οὐδέν μοι ἔσται πλέον πρὸς τὸ πείθειν σε· εἶεν· εἰ δὲ δὴ ὅ τι μάλιστα ταῦτα διανενόημαι, πῶς διὰ σοῦ μοι ἔσται καὶ ἄνευ σοῦ οὐκ ἂν γένοιτο ; ἔχεις λέγειν ;

ΣΩ. Ἆρ᾽ ἐρωτᾷς εἴ τιν᾽ ἔχω εἰπεῖν λόγον μακρόν, οἵους b
δὴ ἀκούειν εἴθισαι ; οὐ γάρ ἐστι τοιοῦτον τὸ ἐμόν· ἀλλ᾽ ἐνδείξασθαι μέν σοι, ὡς ἐγῷμαι, οἷός τ᾽ ἂν εἴην ὅτι ταῦτα οὕτως ἔχει, ἐὰν ἓν μόνον μοι ἐθέλῃς βραχὺ ὑπηρετῆσαι.

ΑΛ. Ἀλλ᾽ εἴ γε δὴ μὴ χαλεπόν τι λέγεις τὸ ὑπηρέτημα, ἐθέλω.

ΣΩ. Ἦ χαλεπὸν δοκεῖ τὸ ἀποκρίνεσθαι τὰ ἐρωτώμενα ;

ΑΛ. Οὐ χαλεπόν.

ΣΩ. Ἀποκρίνου δή.

ΑΛ. Ἐρώτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὡς διανοουμένου σου ταῦτα ἐρωτῶ ἅ φημί c
σε διανοεῖσθαι ;

ΑΛ. Ἔστω, εἰ βούλει, οὕτως, ἵνα καὶ εἰδῶ ὅ τι ἐρεῖς.

ΣΩ. Φέρε δή· διανοῇ γάρ, ὡς ἐγώ φημι, παριέναι συμβουλεύσων Ἀθηναίοις ἐντὸς οὐ πολλοῦ χρόνου. Εἰ οὖν μέλλοντός σου ἰέναι ἐπὶ τὸ βῆμα λαβόμενος ἐροίμην· « Ὦ Ἀλκι-

e 1 οὐδὲν ὅ τι Proclus : ὅτι οὐδὲν ὅτι codd. || **e** 3 παντὸς B : παντὸς μᾶλλον TW || **106 a** 2 αὖ B : om. T || **b** 4 ἐθέλῃς B : ἐθελήσῃς T || **b** 7 ἦ Buttmann : εἰ BT || **c** 3 ὅ τι B : ὅ τι καὶ T.

quel est le sujet dont les Athéniens vont délibérer et quel motif as-tu de vouloir les conseiller à ce propos ? n'est-ce pas parce qu'il s'agit d'une question que tu connais mieux qu'eux ? » Voyons, que me répondrais-tu ?

d Alcibiade. — Qu'en effet c'est parce qu'il s'agit d'une question que je connais mieux qu'eux.

Socrate. — Ainsi, c'est à propos des choses qui te sont connues que tu peux donner de bons conseils ?

Alcibiade. — Évidemment.

Socrate. — Ces choses que tu sais sont uniquement sans doute celles que tu as apprises d'autrui ou que tu as trouvées à toi tout seul ?

Alcibiade. — Que saurais-je en effet, sinon cela ?

Socrate. — Maintenant, est-il possible que tu aies appris ou trouvé une chose quelconque sans avoir voulu ni l'apprendre ni la chercher par toi-même ?

Alcibiade. — Non, c'est impossible.

Socrate. — D'autre part, aurais-tu consenti à chercher ou à apprendre ce que tu pensais savoir ?

Alcibiade. — Jamais, à coup sûr.

e Socrate. — Ainsi, ce que tu sais maintenant, ne faut-il pas qu'il y ait eu un temps où tu pensais ne pas le savoir ?

Alcibiade. — Il le faut, nécessairement.

Socrate. — Eh bien, ce que tu as appris d'autrui, je peux à peu près te le dire, moi aussi ; d'ailleurs, si j'oublie quelque chose, reprends-moi. Tu as donc appris, autant qu'il m'en souvient, à lire et à écrire, à toucher de la cithare, à lutter ; quant à jouer de la flûte, tu n'as pas voulu. Voilà exactement ce que tu sais, à moins que tu n'aies appris quelque autre chose à mon insu ; ce serait alors probablement sans sortir de chez toi ni de jour ni de nuit.

Alcibiade. — Non, je n'ai pas pris d'autres leçons.

107 Socrate. — En ce cas, est-ce lorsque les Athéniens délibèrent sur une question d'orthographe que tu te proposes de te lever pour donner ton avis ?

Alcibiade. — Non, par Zeus, pas le moins du monde.

Socrate. — Peut-être, alors, quand ils traitent du jeu de la lyre ?

Alcibiade. — Oh ! pas davantage.

βιάδη, ἐπειδὴ περὶ τίνος Ἀθηναῖοι διανοοῦνται βουλεύεσθαι, ἀνίστασαι συμβουλεύσων; ἆρ' ἐπειδὴ περὶ ὧν σὺ ἐπίστασαι βέλτιον ἢ οὗτοι; » τί ἂν ἀποκρίναιο;

ΑΛ. Εἴποιμ' ἂν δήπου, περὶ ὧν οἶδα βέλτιον ἢ οὗτοι. d

ΣΩ. Περὶ ὧν ἄρ' εἰδὼς τυγχάνεις, ἀγαθὸς σύμβουλος εἶ.

ΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Οὐκοῦν ταῦτα μόνον οἶσθα ἃ παρ' ἄλλων ἔμαθες ἢ αὐτὸς ἐξηῦρες;

ΑΛ. Ποῖα γὰρ ἄλλα;

ΣΩ. Ἔστιν οὖν ὅπως ἄν ποτε ἔμαθές τι ἢ ἐξηῦρες μήτε μανθάνειν ἐθέλων μήτ' αὐτὸς ζητεῖν;

ΑΛ. Οὐκ ἔστιν.

ΣΩ. Τί δέ; ἠθέλησας ἂν ζητῆσαι ἢ μαθεῖν ἃ ἐπίστασθαι ᾤου;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἃ ἄρα νῦν τυγχάνεις ἐπιστάμενος, ἦν χρόνος ὅτε e
οὐχ ἡγοῦ εἰδέναι;

ΑΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν ἅ γε μεμάθηκας σχεδόν τι καὶ ἐγὼ οἶδα· εἰ δέ τι ἐμὲ λέληθεν, εἰπέ. Ἔμαθες γὰρ δὴ σύ γε κατὰ μνήμην τὴν ἐμὴν γράμματα καὶ κιθαρίζειν καὶ παλαίειν· οὐ γὰρ δὴ αὐλεῖν γε ἤθελες μαθεῖν· ταῦτ' ἐστὶν ἃ σὺ ἐπίστασαι, εἰ μή πού τι μανθάνων ἐμὲ λέληθας· οἶμαι δέ γε, οὔτε νύκτωρ οὔτε μεθ' ἡμέραν ἐξιὼν ἔνδοθεν.

ΑΛ. Ἀλλ' οὐ πεφοίτηκα εἰς ἄλλων ἢ τούτων.

ΣΩ. Πότερον οὖν, ὅταν περὶ γραμμάτων Ἀθηναῖοι βου- 107
λεύωνται πῶς ἂν ὀρθῶς γράφοιεν, τότε ἀναστήσῃ αὐτοῖς συμβουλεύσων;

ΑΛ. Μὰ Δί', οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Ἀλλ' ὅταν περὶ κρουμάτων ἐν λύρᾳ;

ΑΛ. Οὐδαμῶς.

e 1 ἃ ἄρα B : ἄρ' ἃ T || **e** 8 γε οὔτε B : οὔτε γε T.

Socrate. — Ils n'ont guère l'habitude, non plus, de délibérer sur les exercices de la palestre, dans l'assemblée.

Alcibiade. — Non, effectivement.

Socrate. — Quel est donc, entre leurs sujets de délibération, celui dont tu veux parler? Ce n'est sans doute pas des constructions?

Alcibiade. — Oh! non.

b Socrate. — Car un architecte, sur ce sujet, donnerait un avis meilleur que le tien.

Alcibiade. — Sûrement.

Socrate. — Ce ne sera pas non plus quand ils délibèrent sur une question de divination[1]?

Alcibiade. — Nullement.

Socrate. — Là-dessus, un devin en sait plus que toi.

Alcibiade. — Sans doute.

Socrate. — Et cela, qu'il soit grand ou petit, beau ou laid, de haute ou de basse naissance.

Alcibiade. — Incontestablement.

Socrate. — Sur toute question, en effet, donner un conseil est l'affaire de celui qui sait, et non du plus riche.

Alcibiade. — Cela est hors de doute.

Socrate. — Ainsi donc, que l'auteur du conseil soit pauvre ou riche, les Athéniens s'en soucieront peu, lorsqu'ils délibè-
c rent sur la santé publique; celui dont ils voudront l'avis, c'est un médecin.

Alcibiade. — Il y a apparence.

Socrate. — Alors, à propos de quoi comptes-tu te présenter au peuple comme capable de le bien conseiller?

Alcibiade. — Quand ils délibéreront sur leurs intérêts, Socrate.

Socrate. — Entends-tu par là les constructions navales, quand on examine quels vaisseaux il faut construire?

Alcibiade. — Non, Socrate, ce n'est pas ce que je veux dire.

Socrate. — En effet, tu ne connais pas le métier de constructeur, je crois. N'est-ce pas là le motif qui te retiendra?

1. On sait que les devins intervenaient en effet à Athènes dans les délibérations publiques : voir *Euthyphron*, 3 b-c. En outre, on décidait parfois de consulter tel ou tel oracle, particulièrement celui de Delphes. Il y avait même un interprète officiel des oracles pythiques Platon, *Lois*, 759 d).

ΣΩ. Οὐδὲ μὴν οὐδὲ περὶ παλαισμάτων γε εἰώθασι βουλεύεσθαι ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ.

ΑΛ. Οὐ μέντοι.

ΣΩ. Ὅταν οὖν περὶ τίνος βουλεύωνται; οὐ γάρ που ὅταν γε περὶ οἰκοδομίας.

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οἰκοδόμος γὰρ ταῦτά γε σοῦ βέλτιον συμβουλεύσει. b

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐδὲ μὴν ὅταν περὶ μαντικῆς βουλεύωνται;

ΑΛ. Οὔ.

ΣΩ. Μάντις γὰρ αὖ ταῦτα ἄμεινον ἢ σύ.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἐάν τέ γε σμικρὸς ἢ μέγας ᾖ, ἐάν τε καλὸς ἢ αἰσχρός, ἔτι τε γενναῖος ἢ ἀγεννής.

ΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Εἰδότος γάρ, οἶμαι, περὶ ἑκάστου ἡ συμβουλὴ καὶ οὐ πλουτοῦντος.

ΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Ἀλλ᾽ ἐάν τε πένης ἐάν τε πλούσιος ᾖ ὁ παραινῶν, οὐδὲν διοίσει Ἀθηναίοις, ὅταν περὶ τῶν ἐν τῇ πόλει βουλεύωνται πῶς ἂν ὑγιαίνοιεν, ἀλλὰ ζητήσουσιν ἰατρὸν εἶναι c τὸν σύμβουλον.

ΑΛ. Εἰκότως γε.

ΣΩ. Ὅταν οὖν περὶ τίνος σκοπῶνται, τότε σὺ ἀνιστάμενος ὡς συμβουλεύσων ὀρθῶς ἀναστήσῃ;

ΑΛ. Ὅταν περὶ τῶν ἑαυτῶν πραγμάτων, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τῶν περὶ ναυπηγίας λέγεις, ὁποίας τινὰς χρὴ αὐτοὺς τὰς ναῦς ναυπηγεῖσθαι;

ΑΛ. Οὐκ ἔγωγε, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ναυπηγεῖν γάρ, οἶμαι, οὐκ ἐπίστασαι· τοῦτ᾽ αἴτιον ἢ ἄλλο τι;

407 a 10 βουλεύωνται T : βούλωνται B || **b** 5 αὖ T : ἂν B || **b** 7 ἢ μέγας T : καὶ μέγας B || **b** 14 βουλεύωνται T : βούλωνται B || **c** 1 ζητήσουσιν TW : ζητοῦσιν B.

d ALCIBIADE. — C'est bien cela.

Quant aux questions de politique générale elles exigent la connaissance de ce qui est juste.

SOCRATE. — Quel est donc précisément le genre d'intérêts publics dans la discussion desquels tu veux intervenir?

ALCIBIADE. — Ce sont les questions de guerre et de paix et en général les affaires de la république.

SOCRATE. — Ah! oui, quand il s'agit de décider avec qui on conclura la paix, à qui on fera la guerre et comment?

ALCIBIADE. — Justement.

SOCRATE. — A qui la fera-t-on, sinon à ceux à qui il vaut le mieux la faire?

ALCIBIADE. — En effet.

e SOCRATE. — Et au moment où cela vaut mieux?

ALCIBIADE. — Assurément.

SOCRATE. — Et aussi longtemps que cela vaut mieux.

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Mais, si les Athéniens avaient à se demander contre qui ils doivent lutter dans la palestre ou ne pas lutter, s'escrimer ou non, et de quelle manière, est-ce toi ou le maître de palestre dont les conseils seraient meilleurs?

ALCIBIADE. — Le maître de palestre, bien entendu.

SOCRATE. — Et peux-tu me dire d'après quelle considération ce maître de palestre leur conseillerait de lutter ou de ne pas lutter contre tels ou tels, en déterminerait le moment et la manière? Ou, pour parler plus clairement : n'est-ce pas avec ceux contre qui il vaut mieux lutter qu'il convient de le faire? oui ou non?

ALCIBIADE. — Oui.

108 SOCRATE. — Dans la mesure où cela vaut mieux?

ALCIBIADE. — Exactement.

SOCRATE. — Et au moment où cela vaut mieux?

ALCIBIADE. — Cela va sans dire.

SOCRATE. — Et, de même, le chanteur qui s'accompagne sur la cithare ne doit-il pas par moments accorder son jeu et ses pas avec son chant?

ALCIBIADE. — Sans doute.

SOCRATE. — Au moment où il vaut mieux le faire?

ΑΛ. Οὔκ, ἀλλὰ τοῦτο. d

ΣΩ. Ἀλλὰ περὶ ποίων τῶν ἑαυτῶν λέγεις πραγμάτων ὅταν βουλεύωνται;

ΑΛ. Ὅταν περὶ πολέμου, ὦ Σώκρατες, ἢ περὶ εἰρήνης ἢ ἄλλου του τῶν τῆς πόλεως πραγμάτων.

ΣΩ. Ἆρα λέγεις, ὅταν βουλεύωνται πρὸς τίνας χρὴ εἰρήνην ποιεῖσθαι καὶ τίσιν πολεμεῖν καὶ τίνα τρόπον;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Χρὴ δ' οὐχ οἷς βέλτιον;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ τόθ' ὁπότε βέλτιον; e

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καὶ τοσοῦτον χρόνον ὅσον ἄμεινον;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Εἰ οὖν βουλεύοιντο Ἀθηναῖοι τίσιν χρὴ προσπαλαίειν καὶ τίσιν ἀκροχειρίζεσθαι καὶ τίνα τρόπον, σὺ ἄμεινον ἂν συμβουλεύοις ἢ ὁ παιδοτρίβης;

ΑΛ. Ὁ παιδοτρίβης δήπου.

ΣΩ. Ἔχεις οὖν εἰπεῖν πρὸς τί < ἂν > βλέπων ὁ παιδοτρίβης συμβουλεύσειεν οἷς δεῖ προσπαλαίειν καὶ οἷς μή, καὶ ὁπότε καὶ ὅντινα τρόπον; λέγω δὲ τὸ τοιόνδε· ἆρα τούτοις δεῖ προσπαλαίειν οἷς βέλτιον ἢ οὔ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρα καὶ τοσαῦτα ὅσα ἄμεινον; 108

ΑΛ. Τοσαῦτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τότε ὅτε ἄμεινον;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν καὶ τὸν ᾄδοντα δεῖ κιθαρίζειν ποτὲ πρὸς τὴν ᾠδὴν καὶ βαίνειν;

ΑΛ. Δεῖ γάρ.

ΣΩ. Οὐκοῦν τότε ὁπότε βέλτιον;

d 5 ἄλλου B : περὶ ἄλλου T || **e** 9 ἂν add. Buttmann || **108 a** 5 τὸν ᾄδοντα Ast : τὸ ᾆδοντα B ᾄδοντα T.

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Et autant que cela vaut mieux ?

ALCIBIADE. — Bien entendu.

b SOCRATE. — Eh bien, puisque tu appliques ce même terme de « mieux » à ces deux exemples, à l'accompagnement du chant par la cithare et à la lutte, dis-moi ce qu'est pour toi le « mieux » en fait de jeu de cithare, de même que pour moi le mieux en fait de lutte, c'est ce qui est « gymnique ». Quelle est la qualité que toi, tu désignes ainsi ?

ALCIBIADE. — Je ne sais trop.

SOCRATE. — Essaye de faire ce que j'ai fait. J'ai répondu à peu près ceci : le mieux, c'est ce qui est absolument correct ; une chose est correcte quand elle est faite selon l'art. L'admets-tu ?

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Or, l'art dont je parlais n'était-ce pas la gymnastique ?

ALCIBIADE. — Parfaitement.

c SOCRATE. — Et j'ai dit qu'en matière de lutte, j'appelle gymnique ce qui est mieux.

ALCIBIADE. — C'est bien ce que tu as dit.

SOCRATE. — Et n'est-ce pas la vérité ?

ALCIBIADE. — Il me semble que si.

SOCRATE. — A ton tour maintenant : — car il te convient à toi aussi de raisonner comme il faut — dis-moi d'abord quel est l'art duquel relèvent le jeu de la cithare, le chant, le rythme correct des pas. Quel est son nom générique ? Quoi ? n'as-tu rien non plus à répondre ?

ALCIBIADE. — Vraiment, non : je ne sais pas.

SOCRATE. — Cherche donc avec moi. Quelles sont les déesses qui président à cet art ?

ALCIBIADE. — Les Muses, Socrate ; c'est d'elles que tu veux parler ?

d SOCRATE. — Effectivement. Fais bien attention : quel nom l'art en question a-t-il tiré du leur ?

ALCIBIADE. — Oh ! c'est de la musique sans doute que tu parles ?

SOCRATE. — Justement. Eh bien, ce qui est correct en fait de musique, qu'est-ce ? Ce que j'ai fait, tout à l'heure, pour désigner ce qui était correct selon l'art en question, la

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ τοσαῦθ' ὅσα βέλτιον;

ΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Τί οὖν; ἐπειδὴ βέλτιον μὲν ὠνόμαζες ἐπ' ἀμφοτέροις τῷ τε κιθαρίζειν πρὸς τὴν ᾠδὴν καὶ τῷ προσπαλαίειν, τί καλεῖς τὸ ἐν τῷ κιθαρίζειν βέλτιον, ὥσπερ ἐγὼ τὸ ἐν τῷ παλαίειν καλῶ γυμναστικόν· σὺ δ' ἐκεῖνο τί καλεῖς; b

ΑΛ. Οὐκ ἐννοῶ.

ΣΩ. Ἀλλὰ πειρῶ ἐμὲ μιμεῖσθαι· ἐγὼ γάρ που ἀπεκρινάμην τὸ διὰ παντὸς ὀρθῶς ἔχον· ὀρθῶς δὲ δήπου ἔχει τὸ κατὰ τὴν τέχνην γιγνόμενον· ἢ οὔ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἡ δὲ τέχνη οὐ γυμναστικὴ ἦν;

ΑΛ. Πῶς δ' οὔ;

ΣΩ. Ἐγὼ δ' εἶπον τὸ ἐν τῷ παλαίειν βέλτιον γυμναστικόν. c

ΑΛ. Εἶπες γάρ.

ΣΩ. Οὐκοῦν καλῶς;

ΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ἴθι δὴ καὶ σύ — πρέποι γὰρ ἄν που καὶ σοὶ τὸ καλῶς διαλέγεσθαι — εἰπὲ πρῶτον τίς ἡ τέχνη ἧς τὸ κιθαρίζειν καὶ τὸ ᾄδειν καὶ τὸ ἐμβαίνειν ὀρθῶς; συνάπασα τίς καλεῖται; οὔπω δύνασαι εἰπεῖν;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀλλ' ὧδε πειρῶ· τίνες αἱ θεαὶ ὧν ἡ τέχνη;

ΑΛ. Τὰς Μούσας, ὦ Σώκρατες, λέγεις;

ΣΩ. Ἔγωγε· ὅρα δή· τίνα ἀπ' αὐτῶν ἐπωνυμίαν ἡ τέχνη ἔχει; d

ΑΛ. Μουσικήν μοι δοκεῖς λέγειν.

ΣΩ. Λέγω γάρ. Τί οὖν τὸ κατὰ ταύτην ὀρθῶς γιγνόμενόν ἐστιν; ὥσπερ ἐκεῖ ἐγώ σοι τὸ κατὰ τὴν τέχνην ἔλεγον

d 4 κατὰ ταύτην T: κατ' αὐτὴν B.

gymnastique, fais-le, toi, maintenant. Comment appelles-tu ce qui est conforme à cet art ?

Alcibiade. — Musical, je crois.

Socrate. — Très bien. Continue donc. Lorsqu'on fait ce qui vaut mieux en matière de guerre ou de paix, comment appelles-tu ce mieux ? Tout à l'heure en donnant à chaque
e chose son nom précis, tu qualifiais le mieux en musique de plus musical, le mieux en fait d'exercices de plus gymnique ; essaye maintenant de préciser aussi par un mot le mieux qui est en question.

Alcibiade. — Vraiment, je ne vois guère...

Socrate. — Oh ! quelle humiliation ! Suppose qu'en parlant, en donnant ton avis à propos de l'approvisionnement public, tu dises que ceci est meilleur que cela, meilleur maintenant, meilleur en telle ou telle quantité, et que quelqu'un te demande : « Qu'entends-tu par meilleur, Alcibiade ? » ne répondrais-tu pas que tu entends par là ce qui est plus sain, quoique tu ne prétendes pas être médecin ? et quand on te questionnera sur une chose que tu prétends au contraire savoir, et sur laquelle tu veux donner ton avis parce que tu
109 la connais bien, tu ne rougirais pas de ne pouvoir répondre ? ne serait-ce pas humiliant ?

Alcibiade. — Si fait.

Socrate. — Réfléchis donc et tâche de définir en quoi consiste le mieux, lorsqu'on observe la paix, ou qu'on fait la guerre à propos.

Alcibiade. — J'ai beau réfléchir, je ne le vois pas.

Socrate. — Quoi, lorsque nous faisons la guerre, ne sais-tu pas quelle plainte nous formulons les uns contre les autres
b pour nous y engager, et de quel terme nous faisons alors usage.

Alcibiade. — Ah ! si : nous disons qu'on nous trompe, ou qu'on nous fait violence, ou qu'on nous prend ce qui est à nous.

Socrate. — Suis ton idée : comment disons-nous qu'on nous traite alors ? Essaye d'exprimer cela d'un mot qui distingue chacun des cas.

Alcibiade. — Veux-tu dire, Socrate, justement ou injustement ?

ὀρθῶς, τὴν γυμναστικήν, καὶ σὺ δὴ οὖν οὕτως ἐνταῦθα τί φῄς ; πῶς γίγνεσθαι ;

ΑΛ. Μουσικῶς μοι δοκεῖ.

ΣΩ. Εὖ λέγεις. Ἴθι δή, καὶ τὸ ἐν τῷ πολεμεῖν βέλτιον καὶ τὸ ἐν τῷ εἰρήνην ἄγειν, τοῦτο τὸ βέλτιον τί ὀνομάζεις ; ὥσπερ ἐκεῖ ἐφ' ἑκάστῳ ἔλεγες τὸ ἄμεινον ὅτι μουσικώτερον e
καὶ ἐπὶ τῷ ἑτέρῳ ὅτι γυμναστικώτερον· πειρῶ δὴ καὶ ἐνταῦθα λέγειν τὸ βέλτιον.

ΑΛ. Ἀλλ' οὐ πάνυ ἔχω.

ΣΩ. Ἀλλὰ μέντοι αἰσχρόν γε, εἰ μέν τίς σε λέγοντα καὶ συμβουλεύοντα περὶ σιτίων ὅτι βέλτιον τόδε τοῦδε, καὶ νῦν καὶ τοσοῦτον, ἔπειτα ἐρωτήσειεν· « Τί τὸ ἄμεινον λέγεις, ὦ Ἀλκιβιάδη ; » περὶ μὲν τούτων ἔχειν εἰπεῖν ὅτι τὸ ὑγιεινότερον, καίτοι οὐ προσποιῇ ἰατρὸς εἶναι, περὶ δὲ οὗ προσποιῇ ἐπιστήμων εἶναι καὶ συμβουλεύσεις ἀνιστάμενος ὡς εἰδώς, τούτου δ', ὡς ἔοικας, πέρι ἐρωτηθείς, ἐὰν μὴ 109
ἔχῃς εἰπεῖν, οὐκ αἰσχύνῃ ; ἢ οὐκ αἰσχρὸν φαίνεται ;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Σκόπει δὴ καὶ προθυμοῦ εἰπεῖν πρὸς τί τείνει τὸ ἐν τῷ εἰρήνην τε ἄγειν ἄμεινον καὶ τὸ ἐν τῷ πολεμεῖν οἷς δεῖ ;

ΑΛ. Ἀλλὰ σκοπῶν οὐ δύναμαι ἐννοῆσαι.

ΣΩ. Οὐδ' οἶσθα, ἐπειδὰν πόλεμον ποιώμεθα, τί ἐγκαλοῦντες ἀλλήλοις πάθημα ἐρχόμεθα εἰς τὸ πολεμεῖν, καὶ ὅ τι αὐτὸ ὀνομάζοντες ἐρχόμεθα ; b

ΑΛ. Ἔγωγε, ὅτι ἐξαπατώμενοί τι ἢ βιαζόμενοι ἢ ἀποστερούμενοι.

ΣΩ. Ἔχε· πῶς ἕκαστα τούτων πάσχοντες ; πειρῶ εἰπεῖν τί διαφέρει τὸ ὧδε ἢ ὧδε.

ΑΛ. Ἦ τὸ ὧδε λέγεις, ὦ Σώκρατες, τὸ δικαίως ἢ τὸ ἀδίκως ;

d 6 σὺ δὴ T : σὺ δ' B ‖ **e** 1 τὸ ἄμεινον Proclus : τῷ ἀμείνονι BT ‖ **e** 9 καίτοι οὐ T : καὶ τοιοῦτον B ‖ **109 a** 2 φαίνεται B : φανεῖται T ‖ **a** 7 ἐννοῆσαι T : νοῆσαι B ‖ **b** 2 ὅτι B : ὅτι γε T ‖ **b** 6 ἦ *Coisl.* : εἰ BT.

Socrate. — Précisément.

Alcibiade. — Oh ! mais cela diffère du tout au tout.

Socrate. — Eh bien, à quels adversaires engageras-tu les Athéniens à faire la guerre ? à ceux qui les traitent injustement ou à ceux qui les traitent justement ?

c Alcibiade. — La question est insidieuse. Car, à supposer qu'on veuille faire la guerre à ceux qui agiraient justement, on se garderait bien d'en convenir.

Socrate. — Apparemment parce que cela n'est pas conforme au droit.

Alcibiade. — Non certes, ni honorable, je pense.

Socrate. — Ainsi c'est la justice que, toi aussi, tu auras en vue dans tes conseils.

Alcibiade. — On ne peut faire autrement.

Alcibiade ignore ce que c'est que le juste.

Socrate. — En ce cas, ce mieux que je désirais t'entendre déterminer et d'après lequel on décide si l'on fera la guerre oui ou non, à qui on la fera et à qui non, à quel moment on la fera ou on ne la fera pas, ce serait tout simplement ce qui est plus juste. Qu'en dis-tu ?

Alcibiade. — C'est bien cela, évidemment.

d Socrate. — Mais alors, voyons, mon cher Alcibiade : est-ce que, sans t'en apercevoir, tu ignorerais cette chose essentielle ? ou bien, par hasard, aurais-je manqué de remarquer que tu l'apprenais, en fréquentant un maître qui t'enseignait à distinguer le juste de l'injuste ? Qui est ce maître, je te prie ? Dis-le moi, pour que tu m'introduises auprès de lui comme disciple.

Alcibiade. — Tu te moques de moi, Socrate.

Socrate. — Certes non, par le dieu de l'amitié qui nous est commun et que je craindrais le plus d'attester en vain. Si
e ce maître existe, dis-moi qui il est.

Alcibiade. — Mais s'il n'existe pas ? Penses-tu donc que je ne puisse savoir autrement ce qui est juste ou injuste ?

Socrate. — Tu le peux assurément, si tu l'as trouvé.

Alcibiade. — Et crois-tu que je n'aurais pu le trouver ?

Socrate. — Tu l'aurais pu, à condition de l'avoir cherché.

Alcibiade. — Et tu penses que je ne l'aurais pas cherché ?

ΣΩ. Αὐτὸ τοῦτο.

ΑΛ. Ἀλλὰ μὴν τοῦτό γε διαφέρει ὅλον τε καὶ πᾶν.

ΣΩ. Τί οὖν; Ἀθηναίοις σὺ πρὸς ποτέρους συμβουλεύσεις πολεμεῖν, τοὺς ἀδικοῦντας ἢ τοὺς τὰ δίκαια πράττοντας;

ΑΛ. Δεινὸν τοῦτό γε ἐρωτᾷς· εἰ γὰρ καὶ διανοεῖταί τις c
ὡς δεῖ πρὸς τοὺς τὰ δίκαια πράττοντας πολεμεῖν, οὐκ ἂν ὁμολογήσειέν γε.

ΣΩ. Οὐ γὰρ νόμιμον τοῦθ', ὡς ἔοικεν.

ΑΛ. Οὐ δῆτα· οὐδέ γε καλὸν δοκεῖ εἶναι.

ΣΩ. Πρὸς τοῦτ' ἄρα καὶ σὺ τὸ δίκαιον τοὺς λόγους ποιήσῃ;

ΑΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ἄλλο τι οὖν, ὃ νυνδὴ ἐγὼ ἠρώτων βέλτιον πρὸς τὸ πολεμεῖν καὶ μή, καὶ οἷς δεῖ καὶ οἷς μή, καὶ ὁπότε καὶ μή, τὸ δικαιότερον τυγχάνει ὄν; ἢ οὔ;

ΑΛ. Φαίνεταί γε.

ΣΩ. Πῶς οὖν, ὦ φίλε Ἀλκιβιάδη; πότερον σαυτὸν d
λέληθας ὅτι οὐκ ἐπίστασαι τοῦτο, ἢ ἐμὲ ἔλαθες μανθάνων καὶ φοιτῶν εἰς διδασκάλου ὅς σε ἐδίδασκεν διαγιγνώσκειν τὸ δικαιότερόν τε καὶ ἀδικώτερον; καὶ τίς ἐστιν οὗτος; φράσον καὶ ἐμοί, ἵνα αὐτῷ φοιτητὴν προξενήσῃς καὶ ἐμέ.

ΑΛ. Σκώπτεις, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐ μὰ τὸν Φίλιον τὸν ἐμόν τε καὶ σόν, ὃν ἐγὼ ἥκιστ' ἂν ἐπιορκήσαιμι· ἀλλ' εἴπερ ἔχεις, εἰπὲ τίς ἐστιν. e

ΑΛ. Τί δ', εἰ μὴ ἔχω; οὐκ ἂν οἴει με ἄλλως εἰδέναι περὶ τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων;

ΣΩ. Ναί, εἴ γε εὕροις.

ΑΛ. Ἀλλ' οὐκ ἂν εὑρεῖν με ἡγῇ;

ΣΩ. Καὶ μάλα γ', εἰ ζητήσαις.

ΑΛ. Εἶτα ζητῆσαι οὐκ ἂν οἴει με;

Testim.: 109 c 2 Τί δ' εἰ μὴ ἔχω... — εἰδέναι (e 8) = Stob., *Floril.*, IX, 68.

c 6 τοῦτ' Steph. : ταῦτ' BT || d 7 οὐ μὰ Proclus : μὰ BT.

SOCRATE. — Tu l'aurais cherché, si tu avais cru l'ignorer.

ALCIBIADE. — Eh bien, n'y a-t-il pas eu un temps où je le croyais ?

SOCRATE. — Ah ! fort bien. Peux-tu donc me le faire connaître ce temps où tu ne croyais pas savoir ce qui était juste
110 ou injuste ? Voyons, est-ce l'an dernier que tu le cherchais et ne croyais pas le savoir ? Ou bien, le croyais-tu déjà ? Réponds-moi sincèrement, pour que notre entretien puisse aboutir.

ALCIBIADE. — Je croyais déjà le savoir.

SOCRATE. — Il y a trois ans, quatre ans, cinq ans, n'en était-il pas de même ?

ALCIBIADE. — En effet.

SOCRATE. — Mais auparavant, tu n'étais qu'un enfant, n'est-ce pas ?

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Et, en ce temps-là, je sais bien que tu croyais le savoir.

ALCIBIADE. — Oh ! comment le sais-tu ?

b SOCRATE. — C'est que souvent, quand tu étais enfant, je t'ai entendu, à l'école et ailleurs, tandis que tu jouais aux osselets ou à quelque autre jeu [1] ; or, tu ne témoignais aucun doute sur le juste et l'injuste ; loin de là, tu disais très haut et hardiment, de n'importe quel de tes petits camarades, qu'il était méchant et injuste, qu'il te faisait tort. N'est-ce pas exact ?

ALCIBIADE. — Eh ! que devais-je faire, Socrate, lorsqu'on me faisait tort ?

SOCRATE. — Quoi ? si tu ignorais alors que l'on te faisait tort, comment me demandes-tu ce que tu devais faire en ce cas ?

c ALCIBIADE. — Certes, je ne l'ignorais pas ; je savais même très bien qu'on me faisait tort.

SOCRATE. — Par conséquent, tu croyais sans doute connaître dès ton enfance le juste et l'injuste.

ALCIBIADE. — Je le croyais, et je le connaissais effectivement.

SOCRATE. — En quel temps donc l'avais-tu trouvé ? ce n'était pas, assurément, lorsque tu croyais déjà le savoir.

1. Le jeu d'osselets était en grande faveur chez les Grecs depuis un temps très reculé. Platon (*Théétète*, 154 c) donne une idée des combinaisons qu'il comportait. Elles prêtaient occasion à de fréquentes disputes entre les joueurs (*Il.*, XXIII, 85-88).

ΣΩ. Ἔγωγε, εἰ οἰηθείης γε μὴ εἰδέναι.

ΑΛ. Εἶτα οὐκ ἦν ὅτ' εἶχον οὕτω ;

ΣΩ. Καλῶς λέγεις· ἔχεις οὖν εἰπεῖν τοῦτον τὸν χρόνον, ὅτε οὐκ ᾤου εἰδέναι τὰ δίκαια καὶ τὰ ἄδικα ; φέρε, πέρυσιν 110
ἐζήτεις τε καὶ οὐκ ᾤου εἰδέναι ; ἢ ᾤου ; καὶ τἀληθῆ ἀποκρίνου, ἵνα μὴ μάτην οἱ διάλογοι γίγνωνται.

ΑΛ. Ἀλλ' ᾤμην εἰδέναι.

ΣΩ. Τρίτον δ' ἔτος καὶ τέταρτον καὶ πέμπτον οὐχ οὕτως ;

ΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν τό γε πρὸ τοῦ παῖς ἦσθα, ἦ γάρ ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τότε μὲν τοίνυν εὖ οἶδα ὅτι ᾤου εἰδέναι.

ΑΛ. Πῶς εὖ οἶσθα ;

ΣΩ. Πολλάκις σοῦ ἐν διδασκάλων ἤκουον παιδὸς ὄντος b
καὶ ἄλλοθι, καὶ ὁπότε ἀστραγαλίζοις ἢ ἄλλην τινὰ παιδιὰν παίζοις, οὐχ ὡς ἀποροῦντος περὶ τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων, ἀλλὰ μάλα μέγα καὶ θαρραλέως λέγοντος περὶ ὅτου τύχοις τῶν παίδων ὡς πονηρός τε καὶ ἄδικος εἴη καὶ ὡς ἀδικοῖ· ἢ οὐκ ἀληθῆ λέγω ;

ΑΛ. Ἀλλὰ τί ἔμελλον ποιεῖν, ὦ Σώκρατες, ὁπότε τίς με ἀδικοῖ ;

ΣΩ. Σὺ δ' εἰ τύχοις ἀγνοῶν εἴτ' ἀδικοῖο εἴτε μὴ τότε, λέγεις τί σε χρὴ ποιεῖν ;

ΑΛ. Μὰ Δί', ἀλλ' οὐκ ἠγνόουν ἔγωγε, ἀλλὰ σαφῶς ἐγί- c
γνωσκον ὅτι ἠδικούμην.

ΣΩ. Ὤιου ἄρα ἐπίστασθαι καὶ παῖς ὤν, ὡς ἔοικε, τὰ δίκαια καὶ τὰ ἄδικα.

ΑΛ. Ἔγωγε· καὶ ἠπιστάμην γε.

ΣΩ. Ἐν ποίῳ χρόνῳ ἐξευρών ; οὐ γὰρ δήπου ἐν ᾧ γε ᾤου εἰδέναι.

110 a 8 τοῦ T : τούτου B || **a** 10 μὲν τοίνυν BT : μέντοι Proclus || **c** 6 ποίῳ Dobree : ὁποίῳ BT.

Alcibiade. — Non, sans doute.

Socrate. — Mais en quel temps as-tu cru l'ignorer ? Réfléchis bien : ce temps-là, tu ne le trouveras pas.

Alcibiade. — En effet, Socrate ; par Zeus, je ne peux le dire.

d Socrate. — Ainsi, tu ne sais pas ces choses pour les avoir trouvées ?

Alcibiade. — Non, je le vois bien.

Socrate. — Or tu viens de dire que tu ne les sais pas non plus pour les avoir apprises. Mais puisque tu ne les as ni trouvées ni apprises, comment les sais-tu et d'où les sais-tu ?

Alcibiade. — Peut-être ai-je eu tort de te répondre que je les savais pour les avoir trouvées par moi-même.

Socrate. — Qu'aurait-il fallu répondre ?

Alcibiade. — Que je les ai apprises, je crois, comme tout le monde.

Socrate. — Alors, nous voici revenus au même point. De qui les as-tu apprises ? Dis-le moi vite.

e Alcibiade. — De tout le monde.

Socrate. — Oh ! ce n'est pas un fameux maître que celui auquel tu te réfères, tout le monde !

Alcibiade. — Eh quoi ? le grand nombre n'est-il pas capable d'enseigner ?

Socrate. — Pas même à jouer au trictrac, en tout cas[1]. Et pourtant c'est là une matière moins délicate que la justice. Ne le penses-tu pas ?

Alcibiade. — Oh ! si.

Socrate. — Ainsi, ceux qui ne savent pas enseigner le plus facile seraient capables d'enseigner le plus difficile ?

Alcibiade. — Pourquoi pas ? Ils sont bien capables d'enseigner quantité de choses plus difficiles que le calcul.

Socrate. — Lesquelles ? je te prie.

111 Alcibiade. — Eh bien, n'est-ce pas d'eux que j'ai appris à parler grec ? car vraiment je ne saurais dire quel maître me l'a enseigné, et j'en rapporte le mérite précisément à ceux dont tu fais si peu de cas.

1. Platon fait plusieurs fois allusion au jeu dont il est ici question (*Charmidès*, 174 b ; *Gorgias*, 450 d ; *Républ.*, 333 b et 374 c). Bien jouer constituait un art, comme on le voit par le passage du *Gorgias*, ci-dessus mentionné.

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Πότ᾽ οὖν ἀγνοεῖν ἡγοῦ; σκόπει· οὐ γὰρ εὑρήσεις τοῦτον τὸν χρόνον.

ΑΛ. Μὰ τὸν Δί᾽, ὦ Σώκρατες, οὔκουν ἔχω γ᾽ εἰπεῖν.

ΣΩ. Εὑρὼν μὲν ἄρ᾽ οὐκ οἶσθα αὐτά. d

ΑΛ. Οὐ πάνυ φαίνομαι.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν ἄρτι γε οὐδὲ μαθὼν ἔφησθα εἰδέναι· εἰ δὲ μήθ᾽ ηὗρες μήτ᾽ ἔμαθες, πῶς οἶσθα καὶ πόθεν;

ΑΛ. Ἀλλ᾽ ἴσως τοῦτό σοι οὐκ ὀρθῶς ἀπεκρινάμην, τὸ φάναι εἰδέναι αὐτὸς ἐξευρών.

ΣΩ. Τὸ δὲ πῶς εἶχεν;

ΑΛ. Ἔμαθον, οἶμαι, καὶ ἐγὼ ὥσπερ καὶ οἱ ἄλλοι.

ΣΩ. Πάλιν εἰς τὸν αὐτὸν ἥκομεν λόγον· παρὰ τοῦ; φράζε κἀμοί.

ΑΛ. Παρὰ τῶν πολλῶν. e

ΣΩ. Οὐκ εἰς σπουδαίους γε διδασκάλους καταφεύγεις εἰς τοὺς πολλοὺς ἀναφέρων.

ΑΛ. Τί δέ; οὐχ ἱκανοὶ διδάξαι οὗτοι;

ΣΩ. Οὔκουν τὰ πεττευτικά γε καὶ τὰ μή· καίτοι φαυλότερα αὐτὰ οἶμαι τῶν δικαίων εἶναι. Τί δέ; σὺ οὐχ οὕτως οἴει;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Εἶτα τὰ μὲν φαυλότερα οὐχ οἷοί τε διδάσκειν, τὰ δὲ σπουδαιότερα;

ΑΛ. Οἶμαι ἔγωγε· ἄλλα γοῦν πολλὰ οἷοί τ᾽ εἰσὶν διδάσκειν σπουδαιότερα τοῦ πεττεύειν.

ΣΩ. Ποῖα ταῦτα;

ΑΛ. Οἷον καὶ τὸ ἑλληνίζειν παρὰ τούτων ἔγωγ᾽ ἔμαθον, 111
καὶ οὐκ ἂν ἔχοιμι εἰπεῖν ἐμαυτοῦ διδάσκαλον, ἀλλ᾽ εἰς τοὺς αὐτοὺς ἀναφέρω οὓς σὺ φῂς οὐ σπουδαίους εἶναι διδασκάλους.

Testim. : 110 d 1 Εὑρὼν μὲν... — ἀναφέρων (e 3) = Stob., *Floril.*, IX, 69.

e 2 καταφεύγεις T : καταφεύγει B || **e** 11 οἷοί τ᾽ Proclus : οἷοι BT || **111 a** 2 ἂν T : om. B || **a** 3 αὐτοὺς T : ἐμαυτοὺς B.

Socrate. — C'est qu'en effet, mon brave ami, tu parles d'une chose que tout le monde enseigne fort bien, et il n'y a qu'à louer les leçons du grand nombre en cette matière.

Alcibiade. — Pourquoi cela ?

Socrate. — Parce qu'ils possèdent à cet égard ce qui est indispensable aux bons maîtres.

Alcibiade. — Qu'entends-tu par là ?

Socrate. — Ne sais-tu pas que, pour enseigner une chose quelconque, il faut d'abord la savoir soi-même ? N'est-il pas vrai ?

b Alcibiade. — Sans aucun doute.

Socrate. — Et ceux qui savent doivent s'accorder entre eux et ne pas différer d'opinions ?

Alcibiade. — Cela est juste.

Socrate. — S'ils diffèrent sur une chose quelconque, diras-tu qu'ils la savent ?

Alcibiade. — Non, assurément.

Socrate. — Comment alors pourraient-ils l'enseigner ?

Alcibiade. — En aucune façon.

Socrate. — Eh bien, te semble-t-il qu'il y ait désaccord entre les gens à propos de ce qu'ils appellent pierre ou bois ? Et quel que soit celui que tu interrogeras, est-ce qu'ils ne feront pas tous même réponse ? est-ce qu'ils ne tendront pas la main
c vers le même objet, s'ils veulent prendre une pierre ou du bois ? de même pour toutes les choses analogues. Or c'est bien là, si je ne me trompe, ce que tu appelles savoir parler grec, n'est-ce pas ?

Alcibiade. — Oui, en effet.

Socrate. — Là-dessus donc, ils s'accordent tous entre eux, comme nous le disions, et chacun d'eux s'accorde avec lui-même ; les États même ne se disputent pas sur de tels sujets, ils n'opposent pas opinion à opinion [1].

Alcibiade. — Non, assurément.

d Socrate. — Il est naturel par conséquent que tous soient bons maîtres en cette matière.

Alcibiade. — Oui.

1. Platon semble considérer ici la langue grecque comme uniforme, ou du moins la diversité des dialectes comme insignifiante. C'est qu'il suffisait pour sa démonstration que les Grecs se comprissent à peu près entre eux.

ΣΩ. Ἀλλ', ὦ γενναῖε, τούτου μὲν ἀγαθοὶ διδάσκαλοι οἱ πολλοὶ καὶ δικαίως ἐπαινοῖντ' ἂν εἰς διδασκαλίαν.

ΑΛ. Τί δή ;

ΣΩ. Ὅτι ἔχουσι περὶ αὐτὰ ἃ χρὴ τοὺς ἀγαθοὺς διδασκάλους ἔχειν.

ΑΛ. Τί τοῦτο λέγεις ;

ΣΩ. Οὐκ οἶσθ' ὅτι χρὴ τοὺς μέλλοντας διδάσκειν ὁτιοῦν αὐτοὺς πρῶτον εἰδέναι ; ἢ οὔ ;

ΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ ; b

ΣΩ. Οὐκοῦν τοὺς εἰδότας ὁμολογεῖν τε ἀλλήλοις καὶ μὴ διαφέρεσθαι ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἐν οἷς δ' ἂν διαφέρωνται, ταῦτα φήσεις εἰδέναι αὐτούς ;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Τούτων οὖν διδάσκαλοι πῶς ἂν εἶεν ;

ΑΛ. Οὐδαμῶς.

ΣΩ. Τί οὖν ; δοκοῦσί σοι διαφέρεσθαι οἱ πολλοὶ ποῖόν ἐστι λίθος ἢ ξύλον ; κἂν τινα ἐρωτᾷς, ἆρ' οὐ τὰ αὐτὰ ὁμολογοῦσιν καὶ ἐπὶ ταὐτὰ ὁρμῶσιν ὅταν βούλωνται λαβεῖν λίθον c
ἢ ξύλον ; ὡσαύτως καὶ πάνθ' ὅσα τοιαῦτα· σχεδὸν γάρ τι μανθάνω τὸ ἑλληνίζειν ἐπίστασθαι ὅτι τοῦτο λέγεις· ἢ οὔ ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰς μὲν ταῦθ', ὥσπερ εἴπομεν, ἀλλήλοις τε ὁμολογοῦσι καὶ αὐτοὶ ἑαυτοῖς ἰδίᾳ, καὶ δημοσίᾳ αἱ πόλεις πρὸς ἀλλήλας οὐκ ἀμφισβητοῦσιν αἱ μὲν ταῦθ', αἱ δ' ἄλλα φάσκουσαι ;

ΑΛ. Οὐ γάρ.

ΣΩ. Εἰκότως ἂν ἄρα τούτων γε καὶ διδάσκαλοι εἶεν d
ἀγαθοί.

ΑΛ. Ναί.

a 6 ἐπαινοῖντ' ἂν αὐτῶν εἰς διδασκαλίαν BT αὐτῶν del. Stallbaum : ἐπαινοῖτ' ἂν αὐτῶν ἡ διδασκαλία Proclus ‖ **b** 11 οὔ T : οὖν B ‖ **c** 7 ἄλλα φάσκουσαι T : ἄλλαι φάσκουσιν B.

Socrate. — Et si nous voulions mettre quelqu'un en état de savoir cela, nous n'aurions pas tort de l'envoyer à leur école, à celle de tout le monde ?

Alcibiade. — Non, assurément.

Socrate. — Au contraire, si nous voulions qu'il sût non seulement ce qui est homme ou ce qui est cheval, mais encore quels hommes et quels chevaux sont bons ou mauvais à la course, est-ce encore le grand nombre qui serait en état de l'enseigner ?

Alcibiade. — Pas du tout.

Socrate. — La preuve que tous ne le savent pas et ne sont
e pas de vrais maîtres en cette matière, n'est-ce pas qu'ils ne s'accordent aucunement entre eux à ce sujet ? En conviens-tu ?

Alcibiade. — Oui vraiment.

Socrate. — Et si nous voulions qu'il sût non seulement ce qui caractérise l'homme ou le cheval, mais encore quels hommes et quels chevaux sont sains ou malades, est-ce le grand nombre qui serait en état de l'enseigner ?

Alcibiade. — Non certes.

Socrate. — Et la preuve qu'ils sont mauvais maîtres en cette matière, ne serait-ce pas, à ton avis, de constater leur désaccord ?

Alcibiade. — Oui, j'en conviens.

Socrate. — Bien. Or, au sujet des personnes et des choses
112 justes ou injustes, la plupart des hommes te semblent-ils s'accorder avec eux-mêmes ou avec les autres ?

Alcibiade. — Oh ! par Zeus, aussi peu que possible.

Socrate. — Et même, n'est-ce pas là-dessus qu'ils te semblent être le plus en désaccord ?

Alcibiade. — Plus que sur tout au monde.

Socrate. — D'autre part, je ne suppose pas que tu aies jamais vu ou entendu des hommes se disputer assez vivement sur ce qui est sain ou malsain pour en venir aux mains et se tuer les uns les autres.

Alcibiade. — Non certes.

b Socrate. — Au contraire, au sujet du juste et de l'injuste, à supposer que tu n'aies pas vu de telles disputes, je sais que tu en as entendu raconter plus d'une, notamment chez Homère. Tu connais les récits de l'Odyssée et de l'Iliade ?

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μὲν βουλοίμεθα ποιῆσαί τινα περὶ αὐτῶν εἰδέναι, ὀρθῶς ἂν αὐτὸν πέμποιμεν εἰς διδασκαλίαν τούτων τῶν πολλῶν ;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τί δ' ; εἰ βουληθεῖμεν εἰδέναι μὴ μόνον ποῖοι ἄνθρωποί εἰσιν ἢ ποῖοι ἵπποι, ἀλλὰ καὶ τίνες αὐτῶν δρομικοί τε καὶ μή, ἆρ' ἔτι οἱ πολλοὶ τοῦτο ἱκανοὶ διδάξαι ;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἱκανὸν δέ σοι τεκμήριον ὅτι οὐκ ἐπίστανται οὐδὲ κρήγυοι διδάσκαλοί εἰσιν τούτων, ἐπειδὴ οὐδὲν ὁμολογοῦσιν e
ἑαυτοῖς περὶ αὐτῶν ;

ΑΛ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Τί δ'; εἰ βουληθεῖμεν εἰδέναι μὴ μόνον ποῖοι ἄνθρωποί εἰσιν, ἀλλ' ὁποῖοι ὑγιεινοὶ ἢ νοσώδεις, ἆρ' ἱκανοὶ ἂν ἡμῖν ἦσαν διδάσκαλοι οἱ πολλοί ;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἦν δ' ἄν σοι τεκμήριον ὅτι μοχθηροί εἰσι τούτων διδάσκαλοι, εἰ ἑώρας αὐτοὺς διαφερομένους ;

ΑΛ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Τί δὲ δὴ νῦν ; περὶ τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων ἀνθρώπων καὶ πραγμάτων οἱ πολλοὶ δοκοῦσί σοι ὁμολογεῖν αὐτοὶ 112
ἑαυτοῖς ἢ ἀλλήλοις ;

ΑΛ. Ἥκιστα νὴ Δί', ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τί δέ ; μάλιστα περὶ αὐτῶν διαφέρεσθαι ;

ΑΛ. Πολύ γε.

ΣΩ. Οὔκουν οἴομαί γε πώποτέ σε ἰδεῖν οὐδ' ἀκοῦσαι σφόδρα οὕτω διαφερομένους ἀνθρώπους περὶ ὑγιεινῶν καὶ μή, ὥστε διὰ ταῦτα μάχεσθαί τε καὶ ἀποκτεινύναι ἀλλήλους.

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀλλὰ περὶ τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων ἔγωγ' οἶδ' ὅτι, b
καὶ εἰ μὴ ἑώρακας, ἀκήκοας γοῦν ἄλλων τε πολλῶν καὶ Ὁμήρου· καὶ Ὀδυσσείας γὰρ καὶ Ἰλιάδος ἀκήκοας.

112 a 2 ἀλλήλοις Proclus : ἄλλοις BT.

Alcibiade. — Oh! assurément, Socrate.

Socrate. — Poèmes qui ont pour sujets des dissentiments sur le juste et l'injuste.

Alcibiade. — C'est vrai.

Socrate. — Les batailles, les morts d'hommes, pour les Achéens et les Troyens, n'ont pas eu d'autre cause, non plus
c que pour les prétendants de Pénélope et Ulysse.

Alcibiade. — Tu as raison.

Socrate. — Et c'est encore pour cela, si je ne me trompe, que succombèrent ceux des Athéniens, des Lacédémoniens et des Béotiens qui furent tués à Tanagra, comme plus tard ceux qui périrent à Coronée, au nombre desquels ton père Clinias trouva la mort; aucun dissentiment, sinon au sujet du juste et de l'injuste, n'a causé ces morts et ces combats. N'est-ce pas exact?

Alcibiade. — Tout à fait exact.

Socrate. — Alors, pouvons-nous dire que les hommes con-
d naissent des choses sur lesquelles ils sont si âprement en désaccord qu'en se contredisant mutuellement ils en viennent aux dernières violences?

Alcibiade. — Non, évidemment.

Socrate. — Voilà pourtant les maîtres auxquels tu rapportes ton savoir, tout en convenant toi-même qu'ils en sont totalement dénués!

Alcibiade. — Cela se pourrait.

Socrate. — Quelle apparence, dès lors, que tu saches ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, quand tu erres sans cesse dans tes réponses et quand il est manifeste que tu ne l'as ni appris de personne ni trouvé par toi-même?

Alcibiade. — D'après ce que tu dis, cela n'est guère probable.

e Socrate. — Oh! Alcibiade, combien tu t'exprimes mal! Ne le vois-tu pas?

Alcibiade. — En quoi?

Socrate. — Quand tu prétends que c'est moi qui dis cela.

Alcibiade. — Eh! n'est-ce pas toi en effet qui dis que j'ignore ce qui est juste ou injuste?

Socrate. — Non vraiment.

Alcibiade. — C'est donc moi?

ΑΛ. Πάντως δήπου, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐκοῦν ταῦτα ποιήματά ἐστι περὶ διαφορᾶς δικαίων τε καὶ ἀδίκων;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ αἱ μάχαι γε καὶ οἱ θάνατοι διὰ ταύτην τὴν διαφορὰν τοῖς τε Ἀχαιοῖς καὶ τοῖς ἄλλοις Τρωσὶν ἐγένοντο, καὶ τοῖς μνηστῆρσι τοῖς τῆς Πηνελόπης καὶ τῷ Ὀδυσσεῖ. c

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Οἶμαι δέ, καὶ τοῖς ἐν Τανάγρᾳ Ἀθηναίων τε καὶ Λακεδαιμονίων καὶ Βοιωτῶν ἀποθανοῦσι καὶ τοῖς ὕστερον ἐν Κορωνείᾳ, ἐν οἷς καὶ ὁ σὸς πατὴρ Κλεινίας ἐτελεύτησεν, οὐδὲ περὶ ἑνὸς ἄλλου ἡ διαφορὰ ἢ περὶ τοῦ δικαίου καὶ ἀδίκου τοὺς θανάτους καὶ τὰς μάχας πεποίηκεν· ἢ γάρ;

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Τούτους οὖν φῶμεν ἐπίστασθαι περὶ ὧν οὕτως d
σφόδρα διαφέρονται ὥστε ἀμφισβητοῦντες ἀλλήλοις τὰ ἔσχατα σφᾶς αὐτοὺς ἐργάζονται;

ΑΛ. Οὐ φαίνεταί γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰς τοὺς τοιούτους διδασκάλους ἀναφέρεις οὓς ὁμολογεῖς αὐτὸς μὴ εἰδέναι;

ΑΛ. Ἔοικα.

ΣΩ. Πῶς οὖν εἰκός σε εἰδέναι τὰ δίκαια καὶ τὰ ἄδικα, περὶ ὧν οὕτω πλανᾷ καὶ οὔτε μαθὼν φαίνῃ παρ' οὐδενὸς οὔτ' αὐτὸς ἐξευρών;

ΑΛ. Ἐκ μὲν ὧν σὺ λέγεις οὐκ εἰκός.

ΣΩ. Ὁρᾷς αὖ τοῦθ' ὡς οὐ καλῶς εἶπες, ὦ Ἀλκιβιάδη; e

ΑΛ· Τὸ ποῖον;

ΣΩ. Ὅτι ἐμὲ φῂς ταῦτα λέγειν.

ΑΛ. Τί δέ; οὐ σὺ λέγεις ὡς ἐγὼ οὐδὲν ἐπίσταμαι περὶ τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων;

ΣΩ. Οὐ μέντοι.

ΑΛ. Ἀλλ' ἐγώ;

c 6 ἡ διαφορὰ... πεποίηκεν B : τὴν διαφορὰν... πεποιηκέναι T ‖ e 4 οὐδὲν ἐπίσταμαι *Ven.* 184 : συνεπίσταμαι BT.

Socrate. — Positivement.

Alcibiade. — Comment cela ?

Socrate. — Écoute. Suppose qu'étant donnés les nombres un et deux, je te demande quel est le plus fort, tu me diras que c'est deux.

Alcibiade. — Cela va de soi.

Socrate. — Plus fort de combien ?

Alcibiade. — D'une unité.

Socrate. — Eh bien, lequel est-ce de nous deux qui dit que deux est plus fort qu'un ?

Alcibiade. — C'est moi.

Socrate. — Or, moi, j'interrogeais, et toi, tu répondais.

Alcibiade. — C'est bien cela.

113 Socrate. — Ainsi, sur ce sujet, est-ce moi qui dis les choses quand j'interroge, ou toi, quand tu réponds ?

Alcibiade. — C'est moi.

Socrate. — Et si je te demandais comment s'écrit le nom de Socrate et que tu me le dises, qui de nous deux dirait la chose ?

Alcibiade. — Moi.

Socrate. — Donc, toujours et partout, lorsqu'il y a échange de questions et de réponses, quel est celui qui dit les choses ? Est-ce celui qui questionne ou celui qui répond ?

Alcibiade. — Il me semble, Socrate, que c'est celui qui répond.

b Socrate. — Eh bien, tout à l'heure, n'était-ce pas toujours moi qui questionnais ?

Alcibiade. — Oui, en effet.

Socrate. — Et c'était toi qui répondais ?

Alcibiade. — Parfaitement.

Socrate. — Alors, qui de nous deux a dit ce qui a été dit ?

Alcibiade. — Il est clair, Socrate, d'après ce que j'ai accordé, que c'était moi[1].

Socrate. — Concluons-en qu'au sujet du juste et de l'injuste, il a été dit : que le bel Alcibiade, fils de Clinias, était

1. Ce passage met en lumière un trait essentiel de la méthode socratique : Socrate se borne à questionner ; les réponses sont le fait de son interlocuteur, bien qu'elles résultent des questions posées.

ΣΩ. Ναί.

ΑΛ. Πῶς δή ;

ΣΩ. Ὧδε εἴσῃ· ἐάν σε ἔρωμαι τὸ ἓν καὶ τὰ δύο πότερα πλείω ἐστίν, φήσεις ὅτι τὰ δύο ;

ΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Πόσῳ ;

ΑΛ. Ἑνί.

ΣΩ. Πότερος οὖν ἡμῶν ὁ λέγων ὅτι τὰ δύο τοῦ ἑνὸς ἑνὶ πλείω ;

ΑΛ. Ἐγώ.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐγὼ μὲν ἠρώτων, σὺ δ' ἀπεκρίνου ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Περὶ δὴ τούτων μῶν ἐγὼ φαίνομαι λέγων ὁ ἐρωτῶν 113
ἢ σὺ ὁ ἀποκρινόμενος ;

ΑΛ. Ἐγώ.

ΣΩ. Τί δ' ἂν ἐγὼ μὲν ἔρωμαι ποῖα γράμματα Σωκράτους, σὺ δ' εἴπῃς, πότερος ὁ λέγων ;

ΑΛ. Ἐγώ.

ΣΩ. Ἴθι δή, ἑνὶ λόγῳ εἰπέ· ὅταν ἐρώτησίς τε καὶ ἀπόκρισις γίγνηται, πότερος ὁ λέγων, ὁ ἐρωτῶν ἢ ὁ ἀποκρινόμενος ;

ΑΛ. Ὁ ἀποκρινόμενος, ἔμοιγε δοκεῖ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἄρτι διὰ παντὸς τοῦ λόγου ἐγὼ μὲν ἦ ὁ b
ἐρωτῶν ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Σὺ δ' ὁ ἀποκρινόμενος ;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τί οὖν ; τὰ λεχθέντα πότερος ἡμῶν εἴρηκεν ;

ΑΛ. Φαίνομαι μέν, ὦ Σώκρατες, ἐκ τῶν ὡμολογημένων ἐγώ.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐλέχθη περὶ δικαίων καὶ ἀδίκων ὅτι Ἀλκι-

113 a 4 ἔρωμαι ποῖα Olympiodorus : ἐρῶ καὶ ποῖα BT || **b** 1 τοῦ λόγου B : om. T.

dans l'ignorance, mais qu'il se croyait savant et se proposait d'aller dans l'assemblée donner des conseils aux Athéniens sur ce qu'il ignorait totalement. N'est-ce pas exact ?

c ALCIBIADE. — Il est manifeste que si.

SOCRATE. — En ce cas, Alcibiade, nous jouons ici une scène d'Euripide. C'est « de ta propre bouche et non de la mienne » que tu pourrais bien avoir entendu ces paroles ; ce n'est pas moi qui dis cela, c'est bien toi ; tu me les imputes à tort. Et certes, en le disant, tu dis vrai. C'est folie de ta part, mon cher ami, de vouloir enseigner ce que tu ne sais pas, ayant négligé de l'apprendre.

d *Identité du juste et de l'utile.*

ALCIBIADE. — A vrai dire, Socrate, je crois que, bien rarement, les Athéniens et les autres Grecs se demandent ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Ils admettent que cela est évident. Aussi, laissant ces considérations de côté, ils examinent seulement ce qu'il est utile de faire. D'ailleurs le juste et l'utile, à mon avis, font deux ; combien d'hommes ont eu grand avantage à commettre de grandes injustices, tandis que d'autres, je pense, qui avaient agi justement n'y ont pas trouvé profit !

e SOCRATE. — Que dis-tu là ? A supposer que le juste et l'utile soient deux choses radicalement distinctes, tu ne penses pas sans doute savoir ce qui est avantageux aux hommes et pour quelle raison ?

ALCIBIADE. — Pourquoi pas, Socrate ! à moins que tu ne veuilles me demander encore de qui je l'ai appris, ou comment je l'ai trouvé par moi-même.

SOCRATE. — Ah ça, que prétends-tu m'imposer ? Si tu dis quelque chose d'inexact et qu'il soit possible de t'en convaincre par les raisons qui viennent de nous servir, tu veux, malgré tout, du nouveau, d'autres démonstrations ; tu tiens les précédentes pour usées, comme de vieux habits, dont tu ne saurais

114 te revêtir ; il faut qu'on t'apporte une preuve toute fraîche, immaculée. Eh bien, tant pis : je décline tes exigences, et je te demanderai tout de même de qui tu as appris ce que tu sais de l'utile, qui est ton maître ; en un mot je te pose de nouveau toutes mes questions précédentes à la fois... Et pourtant non : il est trop évident que tu en viendrais au même aveu : tu ne pourrais me montrer ni que tu sais cela

βιάδης ὁ καλὸς ὁ Κλεινίου οὐκ ἐπίσταιτο, οἴοιτο δέ, καὶ μέλλοι εἰς ἐκκλησίαν ἐλθὼν συμβουλεύσειν Ἀθηναίοις περὶ ὧν οὐδὲν οἶδεν ; οὐ ταῦτ᾽ ἦν ;

ΑΛ. Φαίνεται. c

ΣΩ. Τὸ τοῦ Εὐριπίδου ἄρα συμβαίνει, ὦ Ἀλκιβιάδη· σοῦ τάδε κινδυνεύεις, ἀλλ᾽ οὐκ ἐμοῦ ἀκηκοέναι, οὐδ᾽ ἐγώ εἰμι ὁ ταῦτα λέγων, ἀλλὰ σύ, ἐμὲ δὲ αἰτιᾷ μάτην· καὶ μέντοι καὶ εὖ λέγεις· μανικὸν γὰρ ἐν νῷ ἔχεις ἐπιχείρημα ἐπιχειρεῖν, ὦ βέλτιστε, διδάσκειν ἃ οὐκ οἶσθα, ἀμελήσας μανθάνειν.

ΑΛ. Οἶμαι μέν, ὦ Σώκρατες, ὀλιγάκις Ἀθηναίους βου- d
λεύεσθαι καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας πότερα δικαιότερα ἢ ἀδικώτερα· τὰ μὲν γὰρ τοιαῦτα ἡγοῦνται δῆλα εἶναι· ἐάσαντες οὖν περὶ αὐτῶν σκοποῦσιν ὁπότερα συνοίσει πράξασιν. Οὐ γὰρ ταὐτά, οἶμαι, ἐστὶν τά τε δίκαια καὶ τὰ συμφέροντα, ἀλλὰ πολλοῖς δὴ ἐλυσιτέλησεν ἀδικήσασι μεγάλα ἀδικήματα, καὶ ἑτέροις γε, οἶμαι, δίκαια ἐργασαμένοις οὐ συνήνεγκεν.

ΣΩ. Τί οὖν ; εἰ ὅ τι μάλιστα ἕτερα μὲν τὰ δίκαια τυγχάνει e
ὄντα, ἕτερα δὲ τὰ συμφέροντα, οὔ τί που αὖ σὺ οἴει ταῦτ᾽ εἰδέναι ἃ συμφέρει τοῖς ἀνθρώποις καὶ δι᾽ ὅ τι ;

ΑΛ. Τί γὰρ κωλύει, ὦ Σώκρατες ; εἰ μή μ᾽ αὖ ἐρήσῃ παρ᾽ ὅτου ἔμαθον ἢ ὅπως αὐτὸς ηὗρον.

ΣΩ. Οἷον τοῦτο ποιεῖς· εἴ τι μὴ ὀρθῶς λέγεις, τυγχάνει δὲ δυνατὸν ὂν ἀποδεῖξαι δι᾽ οὗπερ καὶ τὸ πρότερον λόγου, οἴει δὴ καινὰ ἄττα δεῖν ἀκούειν ἀποδείξεις τε ἑτέρας, ὡς τῶν προτέρων οἷον σκευαρίων κατατετριμμένων, καὶ οὐκέτ᾽ ἂν σὺ αὐτὰ ἀμπίσχοιο, εἰ μή τίς σοι τεκμήριον καθαρὸν καὶ
ἄχραντον οἴσει ; ἐγὼ δὲ χαίρειν ἐάσας τὰς σὰς προδρομὰς 114
τοῦ λόγου οὐδὲν ἧττον ἐρήσομαι πόθεν μαθὼν αὖ τὰ συμφέροντ᾽ ἐπίστασαι καὶ ὅστις ἐστὶν ὁ διδάσκαλος καὶ πάντ᾽ ἐκεῖνα τὰ πρότερον ἐρωτῶ μιᾷ ἐρωτήσει. Ἀλλὰ γὰρ δῆλον ὡς εἰς ταὐτὸν ἥξεις καὶ οὐχ ἕξεις ἀποδεῖξαι οὔθ᾽ ὡς ἐξευρὼν οἶσθα τὰ συμφέροντα οὔθ᾽ ὡς μαθών. Ἐπειδὴ δὲ τρυφᾷς καὶ

c 2 Eurip. *Hipp.* 352 || c 4 ἐμὲ δὲ αἰτιᾷ T : με διαιτιᾷ B.

pour l'avoir trouvé, ni que tu l'as jamais appris. Allons, puisque tu es si délicat et qu'il te déplairait d'entendre ré-
b péter les mêmes choses, je renonce à examiner si tu sais ou si tu ignores ce qui est utile aux Athéniens. Mais le juste et l'utile sont-ils identiques ou distincts ? Pourquoi n'as-tu pas démontré ce que tu en disais, soit en me questionnant comme je t'ai questionné, si bon te semble, soit en développant toi-même ta pensée à ton aise ?

Alcibiade. — Je ne sais trop, Socrate, si je serais capable de la développer devant toi.

Socrate. — Mais, mon ami, tu n'as qu'à imaginer que je suis l'assemblée et le peuple ; car il faudra bien qu'à l'assemblée tu persuades chacun ; n'est-ce pas ?

Alcibiade. — Sans doute.

c Socrate. — Or on est tout aussi capable de persuader un homme isolément ou une foule, sur les choses que l'on sait ; le grammairien, par exemple, quand il s'agit des lettres, persuade aussi bien un seul élève que plusieurs.

Alcibiade. — C'est vrai.

Socrate. — Pareillement encore, en matière de nombre, un même homme persuadera aussi bien un auditeur que plusieurs.

Alcibiade. — Oui, en effet.

Socrate. — A condition qu'il soit en cette matière celui qui sait, le mathématicien.

Alcibiade. — Parfaitement.

Socrate. — Par conséquent, toi aussi, ce que tu es capable de persuader à plusieurs, tu peux le persuader à un seul.

Alcibiade. — Il y a apparence.

Socrate. — Naturellement, s'il s'agit de ce que tu sais.

Alcibiade. — En effet.

Socrate. — Quelle différence y a-t-il donc entre celui qui
d discourt devant le peuple et celui qui le fait dans un entretien tel que le nôtre, sinon que l'un persuade ses auditeurs en masse, l'autre chacun isolément ?

Alcibiade. — Il se peut.

Socrate. — Va donc, et puisqu'il appartient manifestement au même homme de persuader plusieurs auditeurs et un seul, exerce-toi sur moi et tâche de me démontrer que ce qui est juste n'est pas toujours avantageux.

Alcibiade. — Ah ! ceci est trop fort, Socrate.

οὐκέτ᾽ ἂν ἡδέως τοῦ αὐτοῦ γεύσαιο λόγου, τοῦτον μὲν ἐῶ
χαίρειν εἴτ᾽ οἶσθα εἴτε μὴ τὰ Ἀθηναίοις συμφέροντα· πότε- b
ρον δὲ ταὐτά ἐστι δίκαιά τε καὶ συμφέροντ᾽ ἢ ἕτερα, τί οὐκ
ἀπέδειξας, εἰ μὲν βούλει, ἐρωτῶν με ὥσπερ ἐγὼ σέ, εἰ δέ,
καὶ αὐτὸς ἐπὶ σεαυτοῦ λόγῳ διέξελθε.

ΑΛ. Ἀλλ᾽ οὐκ οἶδα εἰ οἷός τ᾽ ἂν εἴην, ὦ Σώκρατες, πρὸς
σὲ διελθεῖν.

ΣΩ. Ἀλλ᾽, ὠγαθέ, ἐμὲ ἐκκλησίαν νόμισον καὶ δῆμον· καὶ
ἐκεῖ τοί σε δεήσει ἕνα ἕκαστον πείθειν· ἢ γάρ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν τοῦ αὐτοῦ ἕνα τε οἷόν τε εἶναι κατὰ μόνας c
πείθειν καὶ συμπόλλους περὶ ὧν ἂν εἰδῇ, ὥσπερ ὁ γραμμα-
τιστὴς ἕνα τέ που πείθει περὶ γραμμάτων καὶ πολλούς;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν οὐ καὶ περὶ ἀριθμοῦ ὁ αὐτὸς ἕνα τε καὶ
πολλοὺς πείσει;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὗτος δ᾽ ἔσται ὁ εἰδώς, ὁ ἀριθμητικός;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν σὺ ἅπερ καὶ πολλοὺς οἷός τε πείθειν εἶ,
ταῦτα καὶ ἕνα;

ΑΛ. Εἰκός γε.

ΣΩ. Ἔστι δὲ ταῦτα δῆλον ὅτι ἃ οἶσθα.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἄλλο τι οὖν τοσοῦτον μόνον διαφέρει τοῦ ἐν τῷ
δήμῳ ῥήτορος ὁ ἐν τῇ τοιᾷδε συνουσίᾳ, ὅτι ὁ μὲν ἀθρόους d
πείθει τὰ αὐτά, ὁ δὲ καθ᾽ ἕνα;

ΑΛ. Κινδυνεύει.

ΣΩ. Ἴθι νυν, ἐπειδὴ τοῦ αὐτοῦ φαίνεται πολλούς τε καὶ
ἕνα πείθειν, ἐν ἐμοὶ ἐμμελέτησον καὶ ἐπιχείρησον ἐπιδεῖξαι
ὡς τὸ δίκαιον ἐνίοτε οὐ συμφέρει.

ΑΛ. Ὑβριστὴς εἶ, ὦ Σώκρατες.

114 c 10 σὺ B : καὶ σὺ T || c 15 διαφέρει T : διαφέρειν B || d 5 ἐμμελέτησον T : ἐν μελέτησον B.

Socrate. — Eh bien, voici encore plus fort : je vais te persuader le contraire de ce que tu refuses de me persuader à moi.

Alcibiade. — Oh ! parle donc.

Socrate. — Réponds seulement à mes questions.

e Alcibiade. — Non pas ; parle, toi, tout seul.

Socrate. — Quoi, ne tiens-tu pas à être persuadé le plus possible ?

Alcibiade. — Oui, le plus possible.

Socrate. — Et n'est-ce pas si tu déclares toi-même qu'il en est bien comme je le dis que tu serais le plus persuadé ?

Alcibiade. — Il me semble que si.

Socrate. — En ce cas, réponds, et si tu ne t'entends pas toi-même déclarer que ce qui est juste est avantageux, ne crois pas ce qu'un autre peut en dire.

Alcibiade. — Non certes ! Alors, il faut que je réponde ; d'ailleurs je ne vois pas en quoi cela pourrait tourner à mon désavantage.

115 Socrate. — Vraiment, tu devines merveilleusement[1]. Dis-moi donc : entre les choses justes, en est-il, selon toi, quelques-unes d'avantageuses, d'autres qui ne le sont pas ?

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Et en est-il qui sont belles, d'autres qui ne le sont pas ?

Alcibiade. — Que veux-tu dire ?

Socrate. — Je te demande si tu as vu jamais un homme faire une chose laide, mais juste.

Alcibiade. — Non, certes.

Socrate. — Ainsi tout ce qui est juste est beau.

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Maintenant, toutes les choses belles sont-elles bonnes ? ou bien quelques-unes seulement, les autres non ?

Alcibiade. — Pour ma part Socrate, je pense que quelques-unes des choses belles sont mauvaises.

Socrate. — Et aussi qu'il y a des choses laides qui sont bonnes ?

1. Socrate interprète à sa manière la pensée d'Alcibiade. Celui-ci voulait dire qu'il se sentait sûr d'avoir raison : Socrate entend que son jeune interlocuteur trouvera profit à être éclairé.

ΣΩ. Νῦν γοῦν ὑφ' ὕβρεως μέλλω σε πείθειν τἀναντία οἷς σὺ ἐμὲ οὐκ ἐθέλεις.

ΑΛ. Λέγε δή.

ΣΩ. Ἀποκρίνου μόνον τὰ ἐρωτώμενα.

ΑΛ. Μή, ἀλλὰ σὺ αὐτὸς λέγε. e

ΣΩ. Τί δ'; οὐχ ὅ τι μάλιστα βούλει πεισθῆναι;

ΑΛ. Πάντως δήπου.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ λέγεις ὅτι ταῦθ' οὕτως ἔχει, μάλιστ' ἂν εἴης πεπεισμένος;

ΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ἀποκρίνου δή· καὶ ἐὰν μὴ αὐτὸς σὺ σαυτοῦ ἀκούσῃς ὅτι τὰ δίκαια συμφέροντ' ἐστίν, ἄλλῳ γε λέγοντι μὴ πιστεύσῃς.

ΑΛ. Οὔτοι, ἀλλ' ἀποκριτέον· καὶ γὰρ οὐδὲν οἴομαι βλαβήσεσθαι.

ΣΩ. Μαντικὸς γὰρ εἶ· καί μοι λέγε· τῶν δικαίων φῄς 115
ἔνια μὲν συμφέρειν, ἔνια δ' οὔ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τί δέ; τὰ μὲν καλὰ αὐτῶν εἶναι, τὰ δ' οὔ;

ΑΛ. Πῶς τοῦτο ἐρωτᾷς;

ΣΩ. Εἴ τις ἤδη σοι ἔδοξεν αἰσχρὰ μέν, δίκαια δὲ πράττειν;

ΑΛ. Οὐκ ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἀλλὰ πάντα τὰ δίκαια καὶ καλά;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τί δ' αὖ τὰ καλά; πότερον πάντα ἀγαθά, ἢ τὰ μέν, τὰ δ' οὔ;

ΑΛ. Οἶμαι ἔγωγε, ὦ Σώκρατες, ἔνια τῶν καλῶν κακὰ εἶναι.

ΣΩ. Ἦ καὶ αἰσχρὰ ἀγαθά;

Testim. : 114 e 7 Ἀποκρίνου δή... — ἔοικεν (116 d 4) = Stob., *Flor.*, IX, 70.

e 7 σαυτοῦ T : om. B || **115 a** 4 τί δέ; T : om. B || **a** 6 ἤδη T : δή B || **a** 9 καὶ T : om. B || **a** 11 ἢ T : om. B.

b ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Qu'as-tu dans l'esprit en parlant ainsi? n'est-ce pas, par exemple, que beaucoup de soldats, à la guerre, ont été blessés et sont morts pour avoir porté secours à un camarade ou à un parent, tandis que d'autres qui auraient dû le faire, mais ne l'ont pas fait, se sont tirés d'affaire sains et saufs?

ALCIBIADE. — C'est bien cela.

SOCRATE. — Ainsi tu penses que le secours qu'ils portaient était beau en ce qu'ils essayaient de sauver ceux qu'ils devaient sauver ; c'est en cela que consiste le courage, n'est-ce pas?

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Cette même action, d'autre part, tu la tiens pour mauvaise, en ce qu'elle cause mort et blessures. C'est bien là ta pensée?

ALCIBIADE. — Oui.

c SOCRATE. — Mais le courage est une chose, la mort en est une autre?

ALCIBIADE. — Oui, assurément.

SOCRATE. — Dès lors, secourir des amis n'est pas beau et mauvais sous le même rapport.

ALCIBIADE. — Évidemment non.

SOCRATE. — Considère alors si cette action qui est belle ne serait pas bonne en tant que belle. Appliquons la même méthode. En tant qu'action courageuse, tu reconnais que le secours prêté est beau. Demande-toi maintenant si le courage lui-même est bon ou mauvais. Et pour cela, réfléchis ; que préférerais-tu avoir? du bien ou du mal?

ALCIBIADE. — Du bien.

d SOCRATE. — Et sans doute le plus grand bien?

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — C'est aussi celui-là dont tu voudrais le moins te voir privé.

ALCIBIADE. — Cela va de soi.

SOCRATE. — Eh bien, que penses-tu, par exemple, du courage? à quel prix consentirais-tu à n'en pas avoir [1]?

1. Pour démontrer que ce qui est beau est bon, Socrate ne raisonne plus tout à fait de la même manière, quoi qu'il en dise. Il fait appel à un sentiment, à l'instinct de l'honneur, très vif chez le jeune

ΑΛ. Ναί. b

ΣΩ. Ἆρα λέγεις τὰ τοιάδε, οἷον πολλοὶ ἐν πολέμῳ βοηθήσαντες ἑταίρῳ ἢ οἰκείῳ τραύματα ἔλαβον καὶ ἀπέθανον, οἱ δ' οὐ βοηθήσαντες, δέον, ὑγιεῖς ἀπῆλθον;

ΑΛ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὴν τοιαύτην βοήθειαν καλὴν μὲν λέγεις κατὰ τὴν ἐπιχείρησιν τοῦ σῶσαι οὓς ἔδει· τοῦτο δ' ἐστὶν ἀνδρεία· ἢ οὔ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Κακὴν δέ γε κατὰ τοὺς θανάτους τε καὶ τὰ ἕλκη· ἦ γάρ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν οὐκ ἄλλο μὲν ἡ ἀνδρεία, ἄλλο δὲ ὁ θάνατος; c

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα κατὰ ταὐτόν γ' ἐστὶ καλὸν καὶ κακὸν τὸ τοῖς φίλοις βοηθεῖν;

ΑΛ. Οὐ φαίνεται.

ΣΩ. Ὅρα τοίνυν εἰ, ᾗ γε καλόν, καὶ ἀγαθόν, ὥσπερ καὶ ἐνταῦθα· κατὰ τὴν ἀνδρείαν γὰρ ὡμολόγεις καλὸν εἶναι τὴν βοήθειαν· τοῦτ' οὖν αὐτὸ σκόπει, τὴν ἀνδρείαν, ἀγαθὸν ἢ κακόν; ὧδε δὲ σκόπει· σὺ πότερ' ἂν δέξαιό σοι εἶναι, ἀγαθὰ ἢ κακά;

ΑΛ. Ἀγαθά.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὰ μέγιστα μάλιστα. d

< ΑΛ. Ναί. >

ΣΩ. Καὶ ἥκιστα τῶν τοιούτων δέξαι' ἂν στέρεσθαι;

ΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Πῶς οὖν λέγεις περὶ ἀνδρείας; ἐπὶ πόσῳ ἂν αὐτοῦ δέξαιο στέρεσθαι;

b 3 ἑταίρῳ T : ἑτέρῳ B ‖ **b** 10 τὰ B : om. T ‖ **c** 1 οὖν T : omis. B ‖ **c** 4 κατὰ ταὐτόν T : κατ' αὐτόν B ‖ **c** 10 σὺ πότερ' ἂν T : ποτέραν B ‖ **d** 2. Ναί add. Dobree.

Alcibiade. — Ah ! je ne voudrais pas de la vie, si je devais être lâche !

Socrate. — La lâcheté, à tes yeux, est donc le plus grand des maux ?

Alcibiade. — C'est mon sentiment.

Socrate. — Aussi grand que la mort, apparemment ?

Alcibiade. — Sans le moindre doute.

Socrate. — Bien. Mais le contraire de la mort et de la lâcheté, n'est-ce pas la vie et le courage ?

Alcibiade. — Oui.

e Socrate. — Voilà donc ce que tu voudrais avoir de préférence à tout, tandis que tu ne voudrais du contraire à aucun prix.

Alcibiade. — Assurément.

Socrate. — N'est-ce pas parce que l'un de ces objets te paraît très bon, l'autre très mauvais ?

Alcibiade. — C'est bien cela.

Socrate. — Le courage pour toi est une des meilleures choses, la mort une des pires ?

Alcibiade. — D'accord.

Socrate. — Ainsi donc cette action de secourir ses amis à la guerre, parce qu'elle est belle et réalise le bien qui est le courage, tu la qualifies de bonne ?

Alcibiade. — Évidemment.

Socrate. — Mais comme réalisation du mal qui est dans la mort, tu la qualifies de mauvaise.

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Et c'est ainsi qu'il est juste de qualifier chacune de nos actions ; si tu l'appelles mauvaise en tant qu'elle produit du mal, tu dois l'appeler bonne, en tant qu'elle pro-
116 duit du bien.

Alcibiade. — C'est ma pensée.

Socrate. — Et en tant que bonne, elle est belle ? en tant que mauvaise, elle est laide ?

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — De telle sorte qu'en disant que secourir ses amis à la guerre est une action belle, mais mauvaise, que fais-tu, sinon l'appeler bonne, mais mauvaise ?

Alcibiade. La preuve n'est valable que si l'on admet, comme celui-ci le fait, que le courage est bon absolument.

ΑΛ. Οὐδὲ ζῆν ἂν ἐγὼ δεξαίμην δειλὸς ὤν.

ΣΩ. Ἔσχατον ἄρα κακῶν εἶναί σοι δοκεῖ ἡ δειλία.

ΑΛ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἐξ ἴσου τῷ τεθνάναι, ὡς ἔοικε.

ΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Οὐκοῦν θανάτῳ τε καὶ δειλίᾳ ἐναντιώτατον ζωὴ καὶ ἀνδρεία;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ τὰ μὲν μάλιστ' ἂν εἶναι βούλοιό σοι, τὰ δὲ ἥκιστα; e

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρ' ὅτι τὰ μὲν ἄριστα ἡγῇ, τὰ δὲ κάκιστα;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἐν τοῖς ἀρίστοις ἄρα σὺ ἡγῇ ἀνδρείαν εἶναι κἀν τοῖς κακίστοις θάνατον.

ΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τὸ ἄρα βοηθεῖν ἐν πολέμῳ τοῖς φίλοις, ᾗ μὲν καλόν, κατ' ἀγαθοῦ πρᾶξιν τὴν τῆς ἀνδρείας, καλὸν αὐτὸ προσεῖπας;

ΑΛ. Φαίνομαί γε.

ΣΩ. Κατὰ δὲ κακοῦ πρᾶξιν τὴν τοῦ θανάτου, κακόν;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὧδε δίκαιον προσαγορεύειν ἑκάστην τῶν πράξεων· εἴπερ ᾗ κακὸν ἀπεργάζεται, κακὴν καλεῖς, καὶ ᾗ ἀγαθόν, ἀγαθὴν κλητέον. 116

ΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν καὶ ᾗ ἀγαθόν, καλόν· ᾗ δὲ κακόν, αἰσχρόν;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τὴν ἄρ' ἐν τῷ πολέμῳ τοῖς φίλοις βοήθειαν λέγων καλὴν μὲν εἶναι, κακὴν δέ, οὐδὲν διαφερόντως λέγεις ἢ εἰ προσεῖπες αὐτὴν ἀγαθὴν μέν, κακὴν δέ.

d 8 κακῶν εἶναί σοι δοκεῖ B : σοι κακὸν εἶναι δοκεῖ T || **e** 4 ΑΛ. πάνυ γε... — θάνατον (e 6) Stob. : om. BT || **e** 7 ἔγωγε B : πάνυ γε T || **e** 12 δὲ B : δέ γε T || **e** 15 ἀπεργάζεται B : ἐργάζεται T || **116 a** 7 προσεῖπες B : προεῖπες T.

ALCIBIADE. — Ce que tu dis, Socrate, me semble vrai.

SOCRATE. — Concluons que rien de ce qui est beau n'est mauvais, en ce qui fait sa beauté, que rien de ce qui est laid n'est bon en ce qui fait sa laideur.

b ALCIBIADE. — Cela me paraît clair.

SOCRATE. — Autre considération, encore. Faire une belle action, n'est-ce pas se bien conduire [1] ?

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Or ceux qui se conduisent bien ne sont-ils pas heureux ?

ALCIBIADE. — Comment en douter ?

SOCRATE. — Ils le sont par le bien qui est en eux ?

ALCIBIADE. — Parfaitement.

SOCRATE. — Et ce bien est en eux parce que leur conduite est bonne et belle !

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Donc se bien conduire est bon.

ALCIBIADE. — Sans aucun doute.

SOCRATE. — Et la bonne conduite est belle.

ALCIBIADE. — Oui.

c SOCRATE. — De nouveau donc, il nous est démontré que le beau et le bien sont une même chose.

ALCIBIADE. — Apparemment.

SOCRATE. — En conséquence, quand nous trouverons qu'une chose est belle, nous trouverons par là même qu'elle est bonne.

ALCIBIADE. — La conséquence s'impose.

SOCRATE. — Mais ce qui est bon n'est-il pas avantageux ?

ALCIBIADE. — Si.

SOCRATE. — Te rappelles-tu maintenant ce que nous avons reconnu vrai au sujet du juste ?

ALCIBIADE. — C'était, je crois, que les actions justes sont belles.

SOCRATE. — Et, par là même, que les actions belles sont bonnes.

ALCIBIADE. — Oui.

d SOCRATE. — Et que ce qui est bon est avantageux.

1. La locution grecque qui se traduit littéralement par « se bien conduire » signifiait dans l'usage « être heureux ». Cf. *Notice*, p. 55.

ΑΛ. Ἀληθῆ μοι δοκεῖς λέγειν, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐδὲν ἄρα τῶν καλῶν, καθ' ὅσον καλόν, κακόν, οὐδὲ τῶν αἰσχρῶν, καθ' ὅσον αἰσχρόν, ἀγαθόν.

ΑΛ. Οὐ φαίνεται. b

ΣΩ. Ἔτι τοίνυν καὶ ὧδε σκέψαι· ὅστις καλῶς πράττει, οὐχὶ καὶ εὖ πράττει;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οἱ δ' εὖ πράττοντες οὐκ εὐδαίμονες;

ΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Οὐκοῦν εὐδαίμονες δι' ἀγαθῶν κτῆσιν;

ΑΛ. Μάλιστα.

ΣΩ. Κτῶνται δὲ ταῦτα τῷ εὖ καὶ καλῶς πράττειν;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τὸ εὖ ἄρα πράττειν ἀγαθόν;

ΑΛ. Πῶς δ' οὔ;

ΣΩ. Οὐκοῦν καλὸν ἡ εὐπραγία;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ταὐτὸν ἄρα ἐφάνη ἡμῖν πάλιν αὖ καλόν τε καὶ c ἀγαθόν.

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ὅ τι ἂν ἄρα εὕρωμεν καλόν, καὶ ἀγαθὸν εὑρήσομεν ἔκ γε τούτου τοῦ λόγου.

ΑΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Τί δέ; τὰ ἀγαθὰ συμφέρει ἢ οὔ;

ΑΛ. Συμφέρει.

ΣΩ. Μνημονεύεις οὖν περὶ τῶν δικαίων πῶς ὡμολογήσαμεν;

ΑΛ. Οἶμαί γε τοὺς τὰ δίκαια πράττοντας ἀναγκαῖον εἶναι καλὰ πράττειν.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τοὺς τὰ καλὰ ἀγαθά;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τὰ δὲ ἀγαθὰ συμφέρειν; d

c 5 λόγου BT : παραδείγματος Stob.

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — De là, résulte, Alcibiade, que ce qui est juste est avantageux.

Alcibiade. — Il me semble que oui.

Socrate. — Cela, n'est-ce pas toi qui le dis, tandis que, moi, je le demande ?

Alcibiade. — Il est de fait, que c'est moi.

Socrate. — Si donc quelqu'un se lève pour donner un conseil, soit au peuple d'Athènes, soit à celui de Péparèthe, croyant savoir distinguer ce qui est juste et ce qui est injuste, et s'il dit que les choses justes sont quelquefois mauvaises, ne te moquerais-tu pas de lui, puisque tu affirmes, toi aussi, que
e le juste et l'utile sont identiques ?

Alcibiade. — Par les dieux, Socrate, je ne sais plus ce que je dis, et vraiment je me fais l'effet d'un homme qui perd la tête, car tantôt je suis d'un avis en te répondant, tantôt d'un autre.

Que l'incertitude provient d'une ignorance qui se méconnaît elle-même.

Socrate. — Ah ! ce trouble, mon cher Alcibiade, ne sais-tu pas d'où il vient ?

Alcibiade. — Pas le moins du monde.

Socrate. — Penses-tu donc qu'au cas où l'on te demanderait si tu as deux yeux ou trois, deux mains ou quatre, ou telle autre chose de ce genre, tu ferais tantôt une réponse, tantôt une autre, ou toujours la même ?

117 Alcibiade. — Vraiment, je finis par craindre de me tromper, même quand il s'agit de moi ; je crois toutefois que je ferais toujours même réponse.

Socrate. — Pourquoi, sinon parce qu'il s'agirait de ce que tu sais ?

Alcibiade. — Oui, je le crois.

Socrate. — Donc les choses sur lesquelles tu fais, malgré toi, des réponses contradictoires, il est clair que tu ne les sais pas.

Alcibiade. — C'est probable.

Socrate. — Et n'avoues-tu pas que sur le juste et l'injuste, le beau et le laid, le mal et le bien, l'avantageux et le non avantageux, tu varies dans tes réponses ? Si tu varies, n'est-ce pas évidemment parce que tu ne sais pas ?

b Alcibiade. — Oui, en effet.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τὰ δίκαια ἄρα, ὦ Ἀλκιβιάδη, συμφέροντά ἐστιν.

ΑΛ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Τί οὖν; ταῦτα οὐ σὺ ὁ λέγων, ἐγὼ δὲ ὁ ἐρωτῶν;

ΑΛ. Φαίνομαι, ὡς ἔοικα.

ΣΩ. Εἰ οὖν τις ἀνίσταται συμβουλεύσων εἴτε Ἀθηναίοις εἴτε Πεπαρηθίοις, οἰόμενος γιγνώσκειν τὰ δίκαια καὶ τὰ ἄδικα, φήσει δ' εἶναι τὰ δίκαια κακὰ ἐνίοτε, ἄλλο τι ἢ καταγελῴης ἂν αὐτοῦ, ἐπειδήπερ τυγχάνεις καὶ σὺ λέγων ὅτι ταὐτά ἐστι δίκαιά τε καὶ συμφέροντα; e

ΑΛ. Ἀλλὰ μὰ τοὺς θεούς, ὦ Σώκρατες, οὐκ οἶδ' ἔγωγε οὐδ' ὅ τι λέγω, ἀλλ' ἀτεχνῶς ἔοικα ἀτόπως ἔχοντι· τοτὲ μὲν γάρ μοι ἕτερα δοκεῖ σοῦ ἐρωτῶντος, τοτὲ δ' ἄλλα.

ΣΩ. Εἶτα τοῦτο, ὦ φίλε, ἀγνοεῖς τὸ πάθημα τί ἐστιν;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οἴει ἂν οὖν, εἴ τις ἐρωτῴη σε δύο ὀφθαλμοὺς ἢ τρεῖς ἔχεις καὶ δύο χεῖρας ἢ τέτταρας ἢ ἄλλο τι τῶν τοιούτων, τοτὲ μὲν ἕτερα ἂν ἀποκρίνασθαι, τοτὲ δ' ἄλλα, ἢ ἀεὶ τὰ αὐτά;

ΑΛ. Δέδοικα μὲν ἔγωγε ἤδη περὶ ἐμαυτοῦ, οἶμαι μέντοι 117 τὰ αὐτά.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὅτι οἶσθα; τοῦτ' αἴτιον;

ΑΛ. Οἶμαι ἔγωγε.

ΣΩ. Περὶ ὧν ἄρα ἄκων τἀναντία ἀποκρίνῃ, δῆλον ὅτι περὶ τούτων οὐκ οἶσθα.

ΑΛ. Εἰκός γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ περὶ τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων καὶ καλῶν καὶ αἰσχρῶν καὶ κακῶν καὶ ἀγαθῶν καὶ συμφερόντων καὶ μὴ ἀποκρινόμενος φῂς πλανᾶσθαι; εἶτα οὐ δῆλον ὅτι διὰ τὸ μὴ εἰδέναι περὶ αὐτῶν, διὰ ταῦτα πλανᾷ;

ΑΛ. Ἔμοιγε. b

d 9 εἶναι B : εἰδέναι T || **117 a** 3 οἶσθα B²t : οἶσθας BT.

Socrate. — Ainsi, voilà un fait certain : lorsque quelqu'un ignore une chose, son âme ne peut que varier de sentiment.

Alcibiade. — Très certainement.

Socrate. — Pourtant voyons : sais-tu comment t'y prendre pour escalader le ciel ?

Alcibiade. — Oh ! par Zeus, pas le moins du monde.

Socrate. — Est-ce que ton jugement varie aussi sur ce sujet ?

Alcibiade. — Non certes.

Socrate. — Sais-tu pourquoi ? ou veux-tu que je le dise ?

Alcibiade. — Dis-le.

Socrate. — Eh bien, mon ami, c'est parce que tu ne crois pas le savoir tout en l'ignorant.

c Alcibiade. — Comment l'entends-tu ?

Socrate. — Réfléchissons ensemble. Si tu ignores une chose, et que tu saches que tu l'ignores, varieras-tu à ce sujet ? Par exemple, la préparation des aliments ; tu sais certainement que tu n'y connais rien ?

Alcibiade. — Oh ! en effet.

Socrate. — Mais prétends-tu avoir une opinion à toi sur cette préparation et varies-tu à ce sujet ? ou bien t'en remets-tu à celui qui s'y connaît ?

Alcibiade. — Assurément.

Socrate. — Ou encore, si tu naviguais en mer, décide-
d rais-tu s'il convient de tourner la barre en dedans ou en dehors, et, faute de le savoir, varierais-tu de sentiment ? ou bien, confiant ce soin au pilote, te tiendrais-tu tranquille ?

Alcibiade. — Je me fierais au pilote.

Socrate. — Par conséquent, sur les choses que tu ignores, tu ne varies pas, si tu sais que tu les ignores.

Alcibiade. — Non, sans doute.

Socrate. — Eh bien, ne vois-tu pas que les erreurs de conduite résultent, elles aussi, de ce genre d'ignorance, qui consiste à croire que l'on sait ce que l'on ne sait pas ?

Alcibiade. — Que veux-tu dire exactement ?

Socrate. — Quand nous entreprenons de faire une chose, n'est-ce pas que nous croyons nous bien connaître à ce que nous faisons ?

ΣΩ. Ἆρ' οὖν οὕτω καὶ ἔχει; ἐπειδάν τίς τι μὴ εἰδῇ, ἀναγκαῖον περὶ τούτου πλανᾶσθαι τὴν ψυχήν;

ΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Τί οὖν; οἶσθα ὅντινα τρόπον ἀναβήσῃ εἰς τὸν οὐρανόν;

ΑΛ. Μὰ Δί' οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Ἦ καὶ πλανᾶταί σου ἡ δόξα περὶ ταῦτα;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Τὸ δ' αἴτιον οἶσθα ἢ ἐγὼ φράσω;

ΑΛ. Φράσον.

ΣΩ. Ὅτι, ὦ φίλε, οὐκ οἴει αὐτὸ ἐπίστασθαι οὐκ ἐπιστάμενος.

ΑΛ. Πῶς αὖ τοῦτο λέγεις; c

ΣΩ. Ὅρα καὶ σὺ κοινῇ· ἃ μὴ ἐπίστασαι, γιγνώσκεις δὲ ὅτι οὐκ ἐπίστασαι, πλανᾷ περὶ τὰ τοιαῦτα; ὥσπερ περὶ ὄψου σκευασίας οἶσθα δήπου ὅτι οὐκ οἶσθα;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Πότερον οὖν αὐτὸς περὶ ταῦτα δοξάζεις ὅπως χρὴ σκευάζειν καὶ πλανᾷ, ἢ τῷ ἐπισταμένῳ ἐπιτρέπεις;

ΑΛ. Οὕτως.

ΣΩ. Τί δ' εἰ ἐν νηὶ πλέοις, ἆρα δοξάζοις ἂν πότερον χρὴ τὸν οἴακα εἴσω ἄγειν ἢ ἔξω, καὶ ἅτε οὐκ εἰδὼς πλανῷο ἄν, d ἢ τῷ κυβερνήτῃ ἐπιτρέψας ἂν ἡσυχίαν ἄγοις;

ΑΛ. Τῷ κυβερνήτῃ.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα περὶ ἃ μὴ οἶσθα πλανᾷ, ἄνπερ εἰδῇς ὅτι οὐκ οἶσθα;

ΑΛ. Οὐκ ἔοικα.

ΣΩ. Ἐννοεῖς οὖν ὅτι καὶ τὰ ἁμαρτήματα ἐν τῇ πράξει διὰ ταύτην τὴν ἄγνοιάν ἐστι, τὴν τοῦ μὴ εἰδότα οἴεσθαι εἰδέναι;

ΑΛ. Πῶς αὖ λέγεις τοῦτο;

ΣΩ. Τότε που ἐπιχειροῦμεν πράττειν, ὅταν οἰώμεθα εἰδέναι ὅ τι πράττομεν;

b 10 ἐγὼ T : om. B || c 2 δὲ ὅτι T : διότι B.

ALCIBIADE. — Oui.

e SOCRATE. — Lorsqu'on ne croit pas le savoir, on s'en remet à d'autres ?

ALCIBIADE. — Certainement.

SOCRATE. — C'est ainsi que les ignorants de cette catégorie évitent de se tromper ; ils s'en remettent à d'autres de ce qu'ils ignorent.

ALCIBIADE. — En effet.

SOCRATE. — Quels sont donc ceux qui se trompent ? Assurément, ce ne sont pas ceux qui savent ?

ALCIBIADE. — Non, certes.

SOCRATE. — Alors, si ce ne sont ni ceux qui savent, ni ceux
118 des ignorants qui savent qu'ils ignorent, reste que ce soit ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent.

ALCIBIADE. — Oui, vraiment ; ce sont bien ceux-là.

SOCRATE. — Voilà donc le genre d'ignorance qui est cause de tout ce qui se fait de mal, c'est celle-là qui est répréhensible [1].

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Et plus les sujets en jeu sont importants, plus elle est malfaisante et honteuse.

ALCIBIADE. — C'est bien vrai.

SOCRATE. — Mais quoi ? connais-tu quelque sujet plus important que le juste, le beau, le bien et l'utile ?

ALCIBIADE. — Non, aucun.

SOCRATE. — Pourtant n'est-ce pas là justement celui sur lequel tu reconnais que tu varies ?

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Or, si tu varies, ne résulte-t-il pas clairement de ce qui vient d'être dit que non seulement tu ignores les
b choses les plus importantes, mais que, tout en les ignorant, tu crois les savoir ?

ALCIBIADE. — Eh ! cela pourrait bien être.

SOCRATE. — Ah ! mon cher Alcibiade, quel fâcheux état que le tien ! Vraiment j'hésite à le qualifier ; et pourtant, puisque nous sommes seuls, il faut parler net. Tu cohabites, mon

1. Socrate se donnait lui-même pour un ignorant. Il devait donc distinguer entre l'ignorance répréhensible et celle qui ne l'était pas. D'ailleurs, il n'avouait son ignorance que pour se faire instruire.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ὅταν δέ γέ πού τινες μὴ οἴωνται εἰδέναι, ἄλλοις e
παραδιδόασι ;

ΑΛ. Πῶς δ' οὔ ;

ΣΩ. Οὐκοῦν οἱ τοιοῦτοι τῶν μὴ εἰδότων ἀναμάρτητοι ζῶσιν διὰ τὸ ἄλλοις περὶ αὐτῶν ἐπιτρέπειν ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τίνες οὖν οἱ ἁμαρτάνοντες ; οὐ γάρ που οἵ γε εἰδότες.

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἐπειδὴ δ' οὔθ' οἱ εἰδότες οὔθ' οἱ τῶν μὴ εἰδότων
εἰδότες ὅτι οὐκ ἴσασιν, ἢ ἄλλοι λείπονται ἢ οἱ μὴ εἰδότες, 118
οἰόμενοι δ' εἰδέναι ;

ΑΛ. Οὔκ, ἀλλ' οὗτοι.

ΣΩ. Αὕτη ἄρα ἡ ἄγνοια τῶν κακῶν αἰτία καὶ ἡ ἐπονείδιστος ἀμαθία ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὅταν ᾖ περὶ τὰ μέγιστα, τότε κακουργοτάτη καὶ αἰσχίστη ;

ΑΛ. Πολύ γε.

ΣΩ. Τί οὖν ; ἔχεις μείζω εἰπεῖν δικαίων τε καὶ καλῶν καὶ ἀγαθῶν καὶ συμφερόντων ;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν περὶ ταῦτα σὺ φῂς πλανᾶσθαι ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Εἰ δὲ πλανᾷ, ἆρ' οὐ δῆλον ἐκ τῶν ἔμπροσθεν ὅτι οὐ
μόνον ἀγνοεῖς τὰ μέγιστα, ἀλλὰ καὶ οὐκ εἰδὼς οἴει αὐτὰ b
εἰδέναι ;

ΑΛ. Κινδυνεύω.

ΣΩ. Βαβαῖ ἄρα, ὦ Ἀλκιβιάδη, οἷον πάθος πέπονθας· ὃ ἐγὼ ὀνομάζειν μὲν ὀκνῶ, ὅμως δέ, ἐπειδὴ μόνω ἐσμέν, ῥητέον· ἀμαθίᾳ γὰρ συνοικεῖς, ὦ βέλτιστε, τῇ ἐσχάτῃ, ὡς

e 1 δέ γέ T : λέγε B ‖ 118 b 1 οἴει T : om. B ‖ b 4 οἷον T : ποῖον B ‖ b 6 ἐσχάτῃ B : αἰσχίστῃ T.

pauvre ami, avec la pire des ignorances ; c'est notre raisonnement qui t'en convainc, ou plutôt c'est toi-même. Et voilà pourquoi tu te jettes dans la politique avant d'en être instruit. Ce mal d'ailleurs ne t'est pas particulier ; c'est celui de la plupart de ceux qui traitent nos affaires, à l'exception de
c quelques-uns, comme peut-être de ton tuteur, Périclès.

Alcibiade. — On dit, Socrate, que, s'il est devenu habile, ce n'est pas tout seul, mais parce qu'il a fréquenté beaucoup d'habiles gens, Pythoclidès, Anaxagore ; maintenant encore, à l'âge qu'il a, il se tient en relations avec Damon, justement pour cela[1].

Socrate. — Écoute : as-tu vu déjà quelqu'un d'habile, en quoi que ce soit, qui fût incapable de rendre un autre habile dans sa spécialité ? par exemple, celui qui t'a appris à lire le savait lui-même et t'a mis en état d'en faire autant, et, avec toi, tout autre à son gré ; n'est-il pas vrai ?

Alcibiade. — Oui.

d Socrate. — Et toi, à ton tour, instruit par lui, tu seras en état d'en instruire un autre ?

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — De même, le cithariste, le maître de gymnastique ?

Alcibiade. — Assurément.

Socrate. — La meilleure preuve du savoir de ceux qui savent n'importe quoi, c'est en effet d'être capables de faire qu'un autre le sache également.

Alcibiade. — Je le crois.

Socrate. — Eh bien, pour Périclès, peux-tu me dire qui il a rendu habile, à commencer par ses fils ?

e Alcibiade. — Quelle question, Socrate ! ses deux fils ont été des niais.

Socrate. — Et Clinias, ton frère, qu'a-t-il fait de lui ?

Alcibiade. — Clinias ! une tête à l'envers !

Socrate. — Mais si Clinias a peu de cervelle et si les fils de Périclès sont des niais, toi du moins, pour quelle raison néglige-t-il ainsi de te former ?

1. Pythoclidès de Céos, joueur de flûte renommé, passait pour être aussi un politique avisé (cf. *Protag.*, 316 a). De même, le cithariste Damon (Plutarque, *Périclès*, c. 4).

ὁ λόγος σου κατηγορεῖ καὶ σὺ σαυτοῦ· διὸ καὶ ᾄττεις ἄρα πρὸς τὰ πολιτικὰ πρὶν παιδευθῆναι. Πέπονθας δὲ τοῦτο οὐ σὺ μόνος, ἀλλὰ καὶ οἱ πολλοὶ τῶν πραττόντων τὰ τῆσδε τῆς πόλεως, πλὴν ὀλίγων γε καὶ ἴσως τοῦ σοῦ ἐπιτρόπου Περι- c
κλέους.

ΑΛ. Λέγεταί γέ τοι, ὦ Σώκρατες, οὐκ ἀπὸ ταὐτομάτου σοφὸς γεγονέναι, ἀλλὰ πολλοῖς καὶ σοφοῖς συγγεγονέναι, καὶ Πυθοκλείδῃ καὶ Ἀναξαγόρᾳ· καὶ νῦν ἔτι τηλικοῦτος ὢν Δάμωνι σύνεστιν αὐτοῦ τούτου ἕνεκα.

ΣΩ. Τί οὖν; ἤδη τιν' εἶδες σοφὸν ὁτιοῦν ἀδυνατοῦντα ποιῆσαι ἄλλον σοφὸν ἅπερ αὐτός; ὥσπερ ὅς σε ἐδίδαξεν γράμματα, αὐτός τ' ἦν σοφὸς καὶ σὲ ἐποίησε τῶν τε ἄλλων ὅντιν' ἐβούλετο· ἦ γάρ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ σὺ ὁ παρ' ἐκείνου μαθὼν ἄλλον οἷός τ' d
ἔσῃ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ ὁ κιθαριστὴς δὲ καὶ ὁ παιδοτρίβης ὡσαύτως;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καλὸν γὰρ δήπου τεκμήριον τοῦτο τῶν ἐπισταμένων ὁτιοῦν ὅτι ἐπίστανται, ἐπειδὰν καὶ ἄλλον οἷοί τ' ὦσιν ἀποδεῖξαι ἐπιστάμενον.

ΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Τί οὖν; ἔχεις εἰπεῖν Περικλῆς τίνα ἐποίησεν σοφόν, ἀπὸ τῶν ὑέων ἀρξάμενος;

ΑΛ. Τί δ' εἰ τὼ Περικλέους ὑεῖ ἠλιθίω ἐγενέσθην, ὦ e
Σώκρατες;

ΣΩ. Ἀλλὰ Κλεινίαν τὸν σὸν ἀδελφόν.

ΑΛ. Τί δ' ἂν αὖ Κλεινίαν λέγοις, μαινόμενον ἄνθρωπον;

ΣΩ. Ἐπειδὴ τοίνυν Κλεινίας μὲν μαίνεται, τὼ δὲ Περικλέους ὑεῖ ἠλιθίω ἐγενέσθην, σοὶ τίνα αἰτίαν ἀναθῶμεν δι' ὅ τί σε οὕτως ἔχοντα περιορᾷ;

c 7 ἤδη T : δή; (cum τί οὖν conjunctum) B.

Alcibiade. — Ah ! pour cela, je crois que c'est ma faute : je ne fais pas attention à ce qu'il dit.

119 Socrate. — Alors, entre tous les autres, cite-moi quelqu'un, Athénien ou étranger, esclave ou libre, qui ait dû à ses relations avec Périclès d'être devenu plus habile, comme je te citerai, moi, Pythodore, fils d'Isoloque, instruit par Zénon, et aussi Callias, fils de Calliadès ; l'un et l'autre, moyennant cent mines donnés au même Zénon, sont devenus habiles et renommés.

Alcibiade. — Par Zeus, je n'en connais pas.

Les vrais rivaux d'Alcibiade. Les rois de Sparte et les rois de Perse.

Socrate. — Passons donc. Mais, pour en revenir à toi, quels sont enfin tes projets ? comptes-tu rester tel que tu es, ou t'appliquer à quelque chose ?

b Alcibiade. — Nous verrons cela, ensemble, Socrate. Au reste, sur ce que tu viens de dire, je réfléchis et je suis d'accord avec toi. Oui, nos politiques, sauf quelques-uns, me semblent des gens incultes.

Socrate. — Et qu'en veux-tu conclure ?

Alcibiade. — C'est que, s'ils étaient cultivés, celui qui se proposerait de rivaliser avec eux devrait s'instruire et s'exercer avant d'affronter de tels athlètes. Au lieu de cela, puisqu'ils viennent sans la moindre préparation nous faire de la politique, quel besoin de s'exercer ou de se fatiguer à s'instruire ? Quant à moi, je suis bien sûr, qu'en fait d'aptitude naturelle,
c je vaux bien mieux qu'eux.

Socrate. — Quels propos, cher ami ! comme ils conviennent peu à un homme si beau et si bien doué.

Alcibiade. — Que me reproches-tu, Socrate, et que veux-tu dire ?

Socrate. — J'en suis fâché pour toi, pour mon amour.

Alcibiade. — De quoi ?

Socrate. — De ce que tu considères comme tes rivaux nos gens d'ici.

Alcibiade. — Eh ! quels sont donc mes rivaux ?

d Socrate. — Un homme qui croit avoir l'âme grande devrait-il le demander ?

Alcibiade. — Quoi donc ? n'est-ce pas avec ceux-là que j'aurai à rivaliser ?

ΑΛ. Ἐγώ, οἶμαι, αἴτιος οὐ προσέχων τὸν νοῦν.

ΣΩ. Ἀλλὰ τῶν ἄλλων Ἀθηναίων ἢ τῶν ξένων δοῦλον ἢ 119
ἐλεύθερον εἰπέ ὅστις αἰτίαν ἔχει διὰ τὴν Περικλέους συνουσίαν σοφώτερος γεγονέναι, ὥσπερ ἐγὼ ἔχω σοι εἰπεῖν διὰ τὴν Ζήνωνος Πυθόδωρον τὸν Ἰσολόχου καὶ Καλλίαν τὸν Καλλιάδου, ὧν ἑκάτερος Ζήνωνι ἑκατὸν μνᾶς τελέσας σοφός τε καὶ ἐλλόγιμος γέγονεν.

ΑΛ. Ἀλλὰ μὰ Δί᾽ οὐκ ἔχω.

ΣΩ. Εἶεν· τί οὖν διανοῇ περὶ σαυτοῦ; πότερον ἐᾶν ὡς νῦν ἔχεις ἢ ἐπιμέλειάν τινα ποιεῖσθαι;

ΑΛ. Κοινὴ βουλή, ὦ Σώκρατες· καίτοι ἐννοῶ σου εἰπόν- b
τος καὶ συγχωρῶ· δοκοῦσι γάρ μοι οἱ τὰ τῆς πόλεως πράττοντες ἐκτὸς ὀλίγων ἀπαίδευτοι εἶναι.

ΣΩ. Εἶτα τί δὴ τοῦτο;

ΑΛ. Εἰ μέν που ἦσαν πεπαιδευμένοι, ἔδει ἂν τὸν ἐπιχειροῦντα αὐτοῖς ἀνταγωνίζεσθαι μαθόντα καὶ ἀσκήσαντα ἰέναι ὡς ἐπ᾽ ἀθλητάς· νῦν δ᾽ ἐπειδὴ καὶ οὗτοι ἰδιωτικῶς ἔχοντες
ἐληλύθασιν ἐπὶ τὰ τῆς πόλεως, τί δεῖ ἀσκεῖν καὶ μανθά- c
νοντα πράγματα ἔχειν; ἐγὼ γὰρ εὖ οἶδ᾽ ὅτι τούτων τῇ γε φύσει πάνυ πολὺ περιέσομαι.

ΣΩ. Βαβαῖ, οἷον, ὦ ἄριστε, τοῦτ᾽ εἴρηκας· ὡς ἀνάξιον τῆς ἰδέας καὶ τῶν ἄλλων τῶν σοι ὑπαρχόντων.

ΑΛ. Τί μάλιστα καὶ πρὸς τί τοῦτο λέγεις, ὦ Σώκρατες;

ΣΩ. Ἀγανακτῶ ὑπέρ τε σοῦ καὶ τοῦ ἐμαυτοῦ ἔρωτος.

ΑΛ. Τί δή;

ΣΩ. Εἰ ἠξίωσας τὸν ἀγῶνά σοι εἶναι πρὸς τοὺς ἐνθάδε ἀνθρώπους.

ΑΛ. Ἀλλὰ πρὸς τίνας μήν;

ΣΩ. Ἄξιον τοῦτό γε καὶ ἐρέσθαι ἄνδρα οἰόμενον μεγα- d
λόφρονα εἶναι;

ΑΛ. Πῶς λέγεις; οὐ πρὸς τούτους μοι ὁ ἀγών;

119 b 1 κοινὴ βουλή Steph. : κοινῇ βουλῇ BT || **b** 5 ἂν τὸν T : αὐτὸν τὸν B || **c** 7 σοῦ Olympiod. : τοῦ σοῦ BT.

Socrate. — Écoute : si tu te proposais de gouverner une trière prête à combattre, te suffirait-il d'être le plus habile pilote de l'équipage ? Quoi ! au lieu de te contenter de cette supériorité indispensable, ne te comparerais-tu pas à tes vrais adversaires, et non, comme tu le fais maintenant, à tes auxiliaires ? A ceux-ci, vois-tu, tu dois être tellement supérieur qu'ils ne
e puissent même pas rivaliser avec toi ; traités en inférieurs, il faut qu'ils te prêtent leur concours contre les ennemis, si tu prétends faire une politique vraiment belle, digne de toi et de la ville.

Alcibiade. — C'est tout à fait ma pensée.

Socrate. — Eh bien, alors, la réaliserais-tu si tu te contentais d'être supérieur à nos simples soldats, si tu n'avais devant les yeux les chefs des peuples rivaux pour t'efforcer de valoir mieux qu'eux, en les étudiant, en t'exerçant à les surpasser ?

120 Alcibiade. — Quels sont-ils donc, Socrate, ces rivaux que tu as en vue ?

Socrate. — Ne sais-tu pas que notre ville est sans cesse en guerre avec les Lacédémoniens et le Grand roi ?

Alcibiade. — Tu as raison.

Socrate. — Par conséquent, si tu as en tête d'être le chef de notre peuple, il faut te dire que la rivalité sera entre toi et les rois des Lacédémoniens ou celui des Perses ; voilà ce qui doit être.

Alcibiade. — Tu pourrais bien avoir raison.

Soarate. — Eh bien non, mon ami, non ! c'est Midias,
b l'homme qui élève des cailles[1], qu'il te faut étudier et, avec lui, les autres de cette espèce, qui se jettent dans la politique, ayant encore dans l'âme, comme diraient les femmes, « la tonsure des esclaves », tout incultes, tout empreints de leurs tares originelles ; gens qui nous sont venus, sans savoir même parler grec, pour aduler le peuple et non pour le gouverner. Oui, attache ton regard sur eux, et demeure dans ta né-

1. Les jeunes Athéniens élevaient des cailles pour les faire servir à un de leurs jeux favoris qui consistait à les abattre, sans doute à coups de pierres. Midias, personnage assez mal famé, était grand amateur de ce jeu. Aristophane, dans une comédie perdue, l'appelait par moquerie « l'abatteur de cailles ».

ΣΩ. Ἆρα κἂν εἰ τριήρη διενοοῦ κυβερνᾶν μέλλουσαν
ναυμαχεῖν, ἤρκει ἄν σοι τῶν συνναυτῶν βελτίστῳ εἶναι τὰ
κυβερνητικά, ἢ ταῦτα μὲν ᾤου ἂν δεῖν ὑπάρχειν, ἀπέβλεπες
δ' ἂν εἰς τοὺς ὡς ἀληθῶς ἀνταγωνιστάς, ἀλλ' οὐχ ὡς νῦν
εἰς τοὺς συναγωνιστάς; ὧν δήπου περιγενέσθαι σε δεῖ
τοσοῦτον ὥστε μὴ ἀξιοῦν ἀνταγωνίζεσθαι, ἀλλὰ κατα- e
φρονηθέντας συναγωνίζεσθαί σοι πρὸς τοὺς πολεμίους, εἰ
δὴ τῷ ὄντι γε καλόν τι ἔργον ἀποδείξασθαι διανοῇ καὶ ἄξιον
σαυτοῦ τε καὶ τῆς πόλεως.

ΑΛ. Ἀλλὰ μὲν δὴ διανοοῦμαί γε.

ΣΩ. Πάνυ σοι ἄρα ἄξιον ἀγαπᾶν εἰ τῶν στρατιωτῶν
βελτίων εἶ, ἀλλ' οὐ πρὸς τοὺς τῶν ἀντιπάλων ἡγεμόνας
ἀποβλέπειν, εἴ ποτε ἐκείνων βελτίων γένοιο, σκοποῦντα καὶ
ἀσκοῦντα πρὸς ἐκείνους.

ΑΛ. Λέγεις δὲ τίνας τούτους, ὦ Σώκρατες; 120

ΣΩ. Οὐκ οἶσθ' ἡμῶν τὴν πόλιν Λακεδαιμονίοις τε καὶ
τῷ μεγάλῳ βασιλεῖ πολεμοῦσαν ἑκάστοτε;

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἴπερ ἐν νῷ ἔχεις ἡγεμὼν εἶναι τῆσδε τῆς
πόλεως, πρὸς τοὺς Λακεδαιμονίων βασιλέας καὶ τὸν Περ-
σῶν τὸν ἀγῶνα ἡγούμενός σοι εἶναι ὀρθῶς ἂν ἡγοῖο;

ΑΛ. Κινδυνεύεις ἀληθῆ λέγειν.

ΣΩ. Οὔκ, ὠγαθέ, ἀλλὰ πρὸς Μειδίαν σε δεῖ τὸν ὀρτυγο-
τρόφον ἀποβλέπειν καὶ ἄλλους τοιούτους οἳ τὰ τῆς πόλεως b
πράττειν ἐπιχειροῦσιν ἔτι τὴν ἀνδραποδώδη, φαῖεν ἂν αἱ
γυναῖκες, τρίχα ἔχοντες ἐν τῇ ψυχῇ ὑπ' ἀμουσίας καὶ
οὔπω ἀποβεβληκότες, ἔτι δὲ βαρβαρίζοντες ἐληλύθασι
κολακεύσοντες τὴν πόλιν, ἀλλ' οὐκ ἄρξοντες· πρὸς τούτους
σε δεῖ οὕσπερ λέγω βλέποντα σαυτοῦ δὴ ἀμελεῖν καὶ μήτε

d 4 ἆρα B : ἀλλὰ T || **e** 1 ἀξιοῦν ἀνταγωνίζεσθαι B : συνανταγωνίζεσθαι T || **e** 8 εἴ ποτε Burnet : ὁπότε BT || γένοιο Ven. 184 : γέγονας BT || **120 a** 9 ὀρτυγοτρόφον BT : ὀρτυγοκόπον Olympiod., forsan ex Aristophanis comœdia quadam (Sch. Ar. *Av.* 1297), sed cf. Plat., *Euthyd.*, 290 d et Eupolis Πόλεις (Ath. IX, 392 c) || **b** 5 κολακεύσοντες T : κολακεύοντες B || **b** 6 δὴ Madvig : δὲ BT.

gligence, sans rien apprendre de ce qui veut être appris, quand on doit s'engager dans une lutte si sérieuse, sans
c t'exercer à tout ce qui demande de l'exercice, sans te soucier d'être complètement préparé avant d'aborder les affaires publiques.

Alcibiade. — Vois-tu, Socrate, je crois que tu as raison ; seulement, je pense que ni les chefs des Lacédémoniens, ni le roi des Perses ne diffèrent en rien des autres.

Socrate. — Tu le penses, mon cher Alcibiade. Eh bien, examine un peu ce que vaut ce jugement.

Alcibiade. — Sous quel rapport ?

Socrate. — Avant tout, crois-tu que tu prendrais plus de
d soin de te perfectionner si tu les craignais et les jugeais redoutables que si tu pensais le contraire ?

Alcibiade. — J'en prendrais plus, évidemment, si je les craignais.

Socrate. — Et crois-tu que ce soin pourrait te nuire en quoi que ce soit ?

Alcibiade. — Nullement ; je crois même qu'il me profiterait grandement.

Socrate. — En ce cas, ton jugement sur eux te prive premièrement de ce profit, à tout le moins.

Alcibiade. — Tu as raison.

Socrate. — Secondement, il est faux ; réfléchis et vois combien il a contre lui la vraisemblance.

Alcibiade. — Comment ?

Socrate. — Est-il vraisemblable que les meilleures natures
e se rencontrent dans les races les plus nobles, oui ou non ?

Alcibiade. — Dans les plus nobles, évidemment.

Socrate. — Et aussi que les bonnes natures, si elles sont bien cultivées, achèvent de se perfectionner dans la vertu ?

Alcibiade. — Sans aucun doute.

Socrate. — Examinons donc, en comparant ce que nous sommes et ce qu'ils sont, d'abord si les rois des Lacédémoniens et des Perses nous semblent être de race inférieure[1]. Ne

1. Le morceau qui suit est un témoignage curieux des sentiments qui régnaient au commencement du IVe siècle, après la guerre du Péloponnèse, dans le milieu où vivait alors Platon. Comparer Xén., *Cyr.*, I, c. 2.

μανθάνειν ὅσα μαθήσεως ἔχεται, μέλλοντα τοσοῦτον ἀγῶνα
ἀγωνίζεσθαι, μήτ᾽ ἀσκεῖν ὅσα δεῖται ἀσκήσεως καὶ πᾶσαν c
παρασκευὴν παρεσκευασμένον οὕτως ἰέναι ἐπὶ τὰ τῆς πόλεως.

ΑΛ. Ἀλλ᾽, ὦ Σώκρατες, δοκεῖς μέν μοι ἀληθῆ λέγειν, οἶμαι μέντοι τούς τε Λακεδαιμονίων στρατηγοὺς καὶ τὸν Περσῶν βασιλέα οὐδὲν διαφέρειν τῶν ἄλλων.

ΣΩ. Ἀλλ᾽, ὦ ἄριστε, τὴν οἴησιν ταύτην σκόπει οἵαν ἔχεις.

ΑΛ. Τοῦ πέρι ;

ΣΩ. Πρῶτον μὲν ποτέρως ἂν οἴει σαυτοῦ μᾶλλον ἐπι-
μεληθῆναι φοβούμενός τε καὶ οἰόμενος δεινοὺς αὐτοὺς d
εἶναι, ἢ μή ;

ΑΛ. Δῆλον ὅτι εἰ δεινοὺς οἰοίμην.

ΣΩ. Μῶν οὖν οἴει τι βλαβήσεσθαι ἐπιμεληθεὶς σαυτοῦ ;

ΑΛ. Οὐδαμῶς, ἀλλὰ καὶ μεγάλα ὀνήσεσθαι.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἓν μὲν τοῦτο τοσοῦτον κακὸν ἔχει ἡ οἴησις αὕτη.

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Τὸ δεύτερον τοίνυν ὅτι καὶ ψευδής ἐστιν, ἐκ τῶν εἰκότων σκέψαι.

ΑΛ. Πῶς δή ;

ΣΩ. Πότερον εἰκὸς ἀμείνους γίγνεσθαι φύσεις ἐν γεν-
ναίοις γένεσιν ἢ μή ; e

ΑΛ. Δῆλον ὅτι ἐν τοῖς γενναίοις.

ΣΩ. Οὐκοῦν τοὺς εὖ φύντας, ἐὰν καὶ εὖ τραφῶσιν, οὕτω τελέους γίγνεσθαι πρὸς ἀρετήν ;

ΑΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Σκεψώμεθα δή, τοῖς ἐκείνων τὰ ἡμέτερα ἀντιτιθέντες, πρῶτον μὲν εἰ δοκοῦσι φαυλοτέρων γενῶν εἶναι οἱ Λακεδαιμονίων καὶ Περσῶν βασιλῆς· ἢ οὐκ ἴσμεν ὡς οἱ μὲν

Testim. : 120 d 12 Πότερον εἰκός… — δοῦλον ὄντα (122 b 1) = Stob. *Floril.*, LXXXVI, 26.

c 2 παρεσκευασμένον B : παρασκευασάμενον T || c 5 τόν T : τῶν B.

savons-nous pas que les uns descendent d'Héraclès, les autres d'Achéménès, et que la descendance d'Héraclès ainsi que celle d'Achéménès passent pour être issues de Persée, fils de Zeus?

121 ALCIBIADE. — La nôtre, Socrate, remonte à Eurysakès, celle d'Eurysakès à Zeus.

SOCRATE. — Et la nôtre, noble Alcibiade, à Dédale, celle de Dédale à Héphaistos, fils de Zeus[1]. Mais leur lignée à eux, en commençant par eux-mêmes, n'est qu'une suite de rois fils de rois, jusqu'à Zeus; les uns, rois d'Argos et de Lacédémone; les autres, qui ont régné sur la Perse de tout temps, souvent même sur l'Asie entière, comme aujourd'hui; tandis que nous sommes, nous, de simples particuliers, et
b nos pères aussi. Et s'il te fallait faire valoir tes ancêtres, ou encore Salamine, patrie d'Eurysakès, et Égine, patrie d'Ajax, son prédécesseur, auprès d'Artaxerxès, fils de Xerxès, songe à quelle dérision de sa part tu t'exposerais. Prends donc garde que, pour la majesté de la race, nous ne soyons inférieurs, et aussi pour l'éducation. Ne sais-tu pas quelle est la grandeur de ces rois de Lacédémone, dont les femmes sont mises par l'État sous la garde des éphores, pour éviter, autant que cela
c se peut, qu'il ne vienne à naître clandestinement un roi qui ne serait pas du sang des Héraclides? Quant au roi des Perses, sa majesté, plus haute encore, ne permet pas même de soupçonner qu'un tel monarque ait pour père un autre que le roi; aussi la reine n'est-elle gardée que par la crainte qui l'entoure. Et lorsque naît le premier enfant, héritier présomptif, il y a fête aussitôt pour tout le peuple du royaume, pour tous ses sujets; puis, dans la suite, chaque fois que revient le même jour, toute l'Asie célèbre par des sacrifices et des réjouissances l'anniversaire de la naissance du roi.
d Nous, Alcibiade, quand nous naissons, c'est à peine, comme dit le poète comique, si nos voisins s'en aperçoivent. Ensuite, là-bas, l'enfant est soigné, non par une nourrice quelconque, mais par des eunuques, choisis comme les meilleurs parmi ceux qui entourent le roi. Ils sont chargés de veiller à tous les besoins du nouveau-né, de s'ingénier pour qu'il devienne

1. Sophronisque, père de Socrate, était sculpteur. Les sculpteurs avaient pour patron et pour ancêtre légendaire Dédale, qui passait pour avoir fait des statues capables de marcher.

Ἡρακλέους, οἱ δὲ Ἀχαιμένους ἔκγονοι, τὸ δ' Ἡρακλέους
τε γένος καὶ τὸ Ἀχαιμένους εἰς Περσέα τὸν Διὸς ἀναφέ-
ρεται ;

ΑΛ. Καὶ γὰρ τὸ ἡμέτερον, ὦ Σώκρατες, εἰς Εὐρυσάκη, 121
τὸ δ' Εὐρυσάκους εἰς Δία.

ΣΩ. Καὶ γὰρ τὸ ἡμέτερον, ὦ γενναῖε Ἀλκιβιάδη, εἰς
Δαίδαλον, ὁ δὲ Δαίδαλος εἰς Ἥφαιστον τὸν Διός· ἀλλὰ τὰ
μὲν τούτων ἀπ' αὐτῶν ἀρξάμενα βασιλῆς εἰσιν ἐκ βασιλέων
μέχρι Διός, οἱ μὲν Ἄργους τε καὶ Λακεδαίμονος, οἱ δὲ τῆς
Περσίδος τὸ ἀεί, πολλάκις δὲ καὶ τῆς Ἀσίας, ὥσπερ καὶ
νῦν· ἡμεῖς δὲ αὐτοί τε ἰδιῶται καὶ οἱ πατέρες. Εἰ δὲ καὶ
τοὺς προγόνους σε δέοι καὶ τὴν πατρίδα Εὐρυσάκους ἐπι- b
δεῖξαι Σαλαμῖνα ἢ τὴν Αἰακοῦ τοῦ ἔτι προτέρου Αἴγιναν
Ἀρτοξέρξῃ τῷ Ξέρξου, πόσον ἂν οἴει γέλωτα ὀφλεῖν ; ἀλλ'
ὅρα μὴ τοῦ τε γένους ὄγκῳ ἐλαττώμεθα τῶν ἀνδρῶν καὶ τῇ
ἄλλῃ τροφῇ· ἢ οὐκ ᾔσθησαι τοῖς τε Λακεδαιμονίων βασι-
λεῦσιν ὡς μεγάλα τὰ ὑπάρχοντα, ὧν αἱ γυναῖκες δημοσίᾳ
φυλάττονται ὑπὸ τῶν ἐφόρων, ὅπως εἰς δύναμιν μὴ λάθῃ
ἐξ ἄλλου γενόμενος ὁ βασιλεὺς ἢ ἐξ Ἡρακλειδῶν ; ὁ δὲ c
Περσῶν τοσοῦτον ὑπερβάλλει ὥστ' οὐδεὶς ὑποψίαν ἔχει ὡς
ἐξ ἄλλου ἂν βασιλεὺς γένοιτο ἢ ἐξ αὐτοῦ· διὸ οὐ φρουρεῖται
ἡ βασιλέως γυνὴ ἀλλ' ἢ ὑπὸ φόβου. Ἐπειδὰν δὲ γένηται ὁ
παῖς ὁ πρεσβύτατος, οὗπερ ἡ ἀρχή, πρῶτον μὲν ἑορτάζουσι
πάντες οἱ ἐν τῇ βασιλέως ὧν ἂν ἄρχῃ, εἶτα εἰς τὸν ἄλλον
χρόνον ταύτῃ τῇ ἡμέρᾳ βασιλέως γενέθλια ἅπασα θύει καὶ
ἑορτάζει ἡ Ἀσία· ἡμῶν δὲ γενομένων, τὸ τοῦ κωμῳδοποιοῦ, d
οὐδ' οἱ γείτονες σφόδρα τι αἰσθάνονται, ὦ Ἀλκιβιάδη. Μετὰ
τοῦτο τρέφεται ὁ παῖς, οὐχ ὑπὸ γυναικὸς τροφοῦ ὀλίγου
ἀξίας, ἀλλ' ὑπ' εὐνούχων οἳ ἂν δοκῶσιν τῶν περὶ βασιλέα
ἄριστοι εἶναι· οἷς τά τε ἄλλα προστέτακται ἐπιμέλεσθαι
τοῦ γενομένου, καὶ ὅπως κάλλιστος ἔσται μηχανᾶσθαι,

e 9 οἱ δὲ... γένος καὶ TB² : om. B || **121 b** 1 σε T : om. B || **c** 7 γενέθλια T : γενέσια B || **d** 2 τι T : om. B || **d** 5 τά τε ἄλλα T : τἄλλα B || **d** 6 κάλλιστος B : ὅτι κάλλιστος T.

aussi beau que possible, en façonnant ses membres enfantins
et en les redressant ; et pour ces soins, on les honore grande-
ment.
e A sept ans, ces enfants commencent à monter à cheval et
prennent des leçons d'équitation ; ils commencent alors à
chasser. Dès qu'ils atteignent deux fois sept ans, on les
confie à ceux qu'on appelle les gardiens des enfants royaux ;
ce sont des Perses d'âge mûr qui sont choisis comme les
meilleurs, au nombre de quatre, le plus savant, le plus
122 juste, le plus tempérant, le plus courageux. Le premier
enseigne la science des mages, due à Zoroastre, fils d'Horo-
masde, — c'est, en fait, le culte des dieux ; — il enseigne
aussi l'art de régner ; le plus juste apprend à l'enfant à dire
toute sa vie la vérité ; le plus tempérant à ne se laisser asservir
par aucun plaisir, afin qu'il s'habitue à être libre et vraiment
roi, sachant commander d'abord à ses instincts, au lieu de
s'en rendre esclave ; le plus courageux le rend intrépide,
exempt de crainte, en lui montrant que toute crainte est
b esclavage[1]. Pour toi au contraire, Alcibiade, Périclès t'a donné
comme gardien, dans ton enfance, un de ses esclaves que l'âge
rendait tout à fait inutilisable, Zopyre le Thrace. Je pourrais
t'exposer ainsi en détail tous les soins donnés à l'éducation de
tes futurs adversaires, si ce n'était trop long et si d'ailleurs
ceci ne suffisait pour te montrer tout ce qui s'ensuit. Au reste
personne, à peu près, Alcibiade, ne se soucie de ta naissance
ni de ton éducation, non plus que de celles d'aucun autre
Athénien, à moins d'être amoureux de toi.

Maintenant, si tu aimais mieux considérer la richesse, le
c luxe, les vêtements, les robes traînantes, l'usage des par-
fums, les cortèges de serviteurs et toutes les délicatesses de la
vie des Perses, tu serais humilié de ta condition, tant elle est
loin de la leur. Et de même, si tu voulais regarder la tempé-
rance des Lacédémoniens, leur tenue, leur aménité et leur
bonne humeur, leur grandeur d'âme, leur discipline, leur
courage, leur endurance, leur passion des exercices, des

1. Les détails donnés par Xénophon au chapitre 1er du premier livre de la *Cyropédie* sur le même sujet ne sont pas tout à fait identiques à ce qui est dit ici ; mais les deux témoignages concordent en gros. D'ailleurs Xénophon ne distingue pas l'éducation des fils de rois de celle des autres enfants.

ἀναπλάττοντας τὰ μέλη τοῦ παιδὸς καὶ κατορθοῦντας· καὶ
ταῦτα δρῶντες ἐν μεγάλῃ τιμῇ εἰσιν. Ἐπειδὰν δὲ ἑπτέτεις e
γένωνται οἱ παῖδες, ἐπὶ τοὺς ἵππους καὶ ἐπὶ τοὺς τούτων
διδασκάλους φοιτῶσιν καὶ ἐπὶ τὰς θήρας ἄρχονται ἰέναι·
δὶς ἑπτὰ δὲ γενόμενον ἐτῶν τὸν παῖδα παραλαμβάνουσιν
οὓς ἐκεῖνοι βασιλείους παιδαγωγοὺς ὀνομάζουσιν· εἰσὶ δὲ
ἐξειλεγμένοι Περσῶν οἱ ἄριστοι δόξαντες ἐν ἡλικίᾳ
τέτταρες, ὅ τε σοφώτατος καὶ ὁ δικαιότατος καὶ ὁ σωφρο-
νέστατος καὶ ὁ ἀνδρειότατος. Ὧν ὁ μὲν μαγείαν τε διδάσκει 122
τὴν Ζωροάστρου τοῦ Ὡρομάζου· ἔστιν δὲ τοῦτο θεῶν
θεραπεία· διδάσκει δὲ καὶ τὰ βασιλικά· ὁ δὲ δικαιότατος
ἀληθεύειν διὰ παντὸς τοῦ βίου· ὁ δὲ σωφρονέστατος μηδ᾽
ὑπὸ μιᾶς ἄρχεσθαι τῶν ἡδονῶν, ἵνα ἐλεύθερος εἶναι ἐθίζηται
καὶ ὄντως βασιλεύς, ἄρχων πρῶτον τῶν ἐν αὑτῷ, ἀλλὰ μὴ
δουλεύων· ὁ δὲ ἀνδρειότατος ἄφοβον καὶ ἀδεᾶ παρασκευάζει,
ὡς ὅταν δείσῃ δοῦλον ὄντα. Σοὶ δ᾽, ὦ Ἀλκιβιάδη, Περικλῆς b
ἐπέστησε παιδαγωγὸν τῶν οἰκετῶν τὸν ἀχρειότατον ὑπὸ
γήρως, Ζώπυρον τὸν Θρᾷκα. Διῆλθον δὲ καὶ τὴν ἄλλην ἄν
σοι τῶν ἀνταγωνιστῶν τροφήν τε καὶ παιδείαν, εἰ μὴ πολὺ
ἔργον ἦν· καὶ ἅμα ταῦθ᾽ ἱκανὰ δηλῶσαι καὶ τἆλλα ὅσα τού-
τοις ἀκόλουθα. Τῆς δὲ σῆς γενέσεως, ὦ Ἀλκιβιάδη, καὶ
τροφῆς καὶ παιδείας ἢ ἄλλου ὁτουοῦν Ἀθηναίων, ὡς ἔπος
εἰπεῖν, οὐδενὶ μέλει, εἰ μὴ εἴ τις ἐραστής σου τυγχάνει ὤν.
Εἰ δ᾽ αὖ ἐθέλοις εἰς πλούτους ἀποβλέψαι καὶ τρυφὰς καὶ
ἐσθῆτας ἱματίων θ᾽ ἕλξεις καὶ μύρων ἀλοιφὰς καὶ θεραπόν- c
των πλήθους ἀκολουθίας τήν τε ἄλλην ἁβρότητα τὴν
Περσῶν, αἰσχυνθείης ἂν ἐπὶ σεαυτῷ αἰσθανόμενος ὅσον
αὐτῶν ἐλλείπεις· εἰ δ᾽ αὖ ἐθελήσεις εἰς σωφροσύνην τε καὶ
κοσμιότητα ἀποβλέψαι καὶ εὐχέρειαν καὶ εὐκολίαν καὶ
μεγαλοφροσύνην καὶ εὐταξίαν καὶ ἀνδρείαν καὶ καρτερίαν
καὶ φιλοπονίαν καὶ φιλονικίαν καὶ φιλοτιμίας τὰς Λακεδαι-

e 4 γενόμενον Buttmann : γενομένων BT || 122 a 7 παρασκευάζει Schleiermacher : παρασκευάζων BT || b 9 ἐθέλοις B : ἐθέλεις T || c 3 αἰσθανόμενος B : αἰσθόμενος T.

d succès, des honneurs, tu estimerais qu'en tout cela tu n'es qu'un enfant.

Même si tu t'attaches à la richesse, si c'est de cela que tu es fier, eh bien ! ne craignons pas d'en parler, pour essayer de te montrer ce que tu es. Considère donc les fortunes des Lacédémoniens et tu t'apercevras combien celles d'ici sont moindres. Personne chez nous ne pourrait comparer ses propriétés aux terres qu'ils possèdent chez eux ou en Messénie, ni pour l'étendue, ni pour la qualité, sans parler de leurs
e esclaves, notamment des hilotes, et des chevaux, et de tout le bétail qu'ils élèvent sur le territoire Messénien. Et puis, pour laisser tout cela de côté, ce qu'il y a d'or et d'argent chez tous les Grecs ensemble n'égale pas ce qu'en possèdent les particuliers à Lacédémone[1] ; car, depuis plusieurs générations, il en arrive chez eux de tous les pays grecs, souvent aussi de chez les barbares, et il n'en sort jamais : c'est le cas de rap-
123 peler ce que le renard dit au lion dans la fable d'Ésope : les traces de l'argent qui entre à Lacédémone, celles qui vont vers leur ville, sont bien visibles, mais nul ne pourrait découvrir celles de l'argent qui en sortirait ; ainsi, l'on ne peut douter que les gens de là-bas ne soient les plus riches des Grecs en or et en argent, et, parmi eux, leur roi. Car sur ce qui entre chez eux, les plus gros prélèvements et les plus fréquents sont au profit des rois, et, en outre, il y a le tribut royal que lui paient les Lacédémoniens et qui est considérable.

b Ces richesses des Lacédémoniens sont donc grandes relativement à celles des Grecs, mais comparées à celles des Perses et de leurs rois, ce n'est rien. J'ai entendu dire à un témoin digne de foi, un de ceux qui sont allés à la cour du roi, qu'il avait traversé un territoire fertile, sur une étendue d'une journée de marche environ ; les habitants l'appellent « la ceinture de la reine » ; il ajoutait qu'il y en a un autre appelé son « voile » ; beaucoup d'autres encore, des terres
c fertiles, attribuées à sa parure, qui ont chacune une désignation empruntée à un de ses objets de toilette. De telle sorte qu'à mon avis, si quelqu'un disait à la mère du roi, femme

1. D'après Aristote (*Polit.*, I, 9), cette richesse était loin d'être générale : il y avait des citoyens très pauvres, d'autres extrêmement riches.

μονίων, παῖδ' ἂν ἡγήσαιο σαυτὸν πᾶσι τοῖς τοιούτοις. Εἰ δ' d
αὖ τι καὶ πλούτῳ προσέχεις καὶ κατὰ τοῦτο οἴει τι εἶναι,
μηδὲ τοῦθ' ἡμῖν ἄρρητον ἔστω, ἐάν πως αἴσθῃ οὗ εἶ. Τοῦτο
μὲν γὰρ εἰ ἐθέλεις τοὺς Λακεδαιμονίων πλούτους ἰδεῖν,
γνώσῃ ὅτι πολὺ τἀνθάδε τῶν ἐκεῖ ἐλλείπει· γῆν μὲν γὰρ
ὅσην ἔχουσιν τῆς θ' ἑαυτῶν καὶ Μεσσήνης, οὐδ' ἂν εἷς
ἀμφισβητήσειε τῶν τῇδε πλήθει οὐδ' ἀρετῇ, οὐδ' αὖ ἀνδρα-
πόδων κτήσει τῶν τε ἄλλων καὶ τῶν εἱλωτικῶν, οὐδὲ μὴν
ἵππων γε, οὐδ' ὅσα ἄλλα βοσκήματα κατὰ Μεσσήνην νέμε- e
ται. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν πάντα ἐῶ χαίρειν, χρυσίον δὲ καὶ
ἀργύριον οὐκ ἔστιν ἐν πᾶσιν Ἕλλησιν ὅσον ἐν Λακεδαίμονι
ἰδίᾳ· πολλὰς γὰρ ἤδη γενεὰς εἰσέρχεται μὲν αὐτόσε ἐξ
ἁπάντων τῶν Ἑλλήνων, πολλάκις δὲ καὶ ἐκ τῶν βαρβάρων,
ἐξέρχεται δὲ οὐδαμόσε, ἀλλ' ἀτεχνῶς κατὰ τὸν Αἰσώπου
μῦθον ὃν ἡ ἀλώπηξ πρὸς τὸν λέοντα εἶπεν καὶ τοῦ εἰς 123
Λακεδαίμονα νομίσματος εἰσιόντος μὲν τὰ ἴχνη τὰ ἐκεῖσε
τετραμμένα δῆλα, ἐξιόντος δὲ οὐδαμῇ ἄν τις ἴδοι· ὥστε εὖ
χρὴ εἰδέναι ὅτι καὶ χρυσῷ καὶ ἀργύρῳ οἱ ἐκεῖ πλουσιώτατοί
εἰσιν τῶν Ἑλλήνων καὶ αὐτῶν ἐκείνων ὁ βασιλεύς· ἔκ τε
γὰρ τῶν τοιούτων μέγισται λήψεις καὶ πλεῖσταί εἰσι τοῖς
βασιλεῦσιν, ἔτι δὲ καὶ ὁ βασιλικὸς φόρος οὐκ ὀλίγος γίγνε-
ται ὃν τελοῦσιν οἱ Λακεδαιμόνιοι τοῖς βασιλεῦσιν. Καὶ τὰ b
μὲν Λακεδαιμονίων ὡς πρὸς Ἑλληνικοὺς μὲν πλούτους
μεγάλα, ὡς δὲ πρὸς τοὺς Περσικοὺς καὶ τοῦ ἐκείνων
βασιλέως οὐδέν· ἐπεί ποτ' ἐγὼ ἤκουσα ἀνδρὸς ἀξιοπίστου τῶν
ἀναβεβηκότων παρὰ βασιλέα, ὃς ἔφη παρελθεῖν χώραν πάνυ
πολλὴν καὶ ἀγαθὴν ἐγγὺς ἡμερησίαν ὁδόν, ἣν καλεῖν τοὺς
ἐπιχωρίους ζώνην τῆς βασιλέως γυναικός· εἶναι δὲ καὶ
ἄλλην ἣν αὖ καλεῖσθαι καλύπτραν, καὶ ἄλλους πολλοὺς
τόπους καλοὺς κἀγαθοὺς εἰς τὸν κόσμον ἐξῃρημένους τὸν c
τῆς γυναικός, καὶ ὀνόματα ἔχειν ἑκάστους τῶν τόπων ἀπὸ
ἑκάστου τῶν κόσμων· ὥστ' οἶμαι ἐγώ, εἴ τις εἴποι τῇ βασι-

e 4 πολλὰς... γενεὰς T : πολλαῖς... γενεαῖς B.

de Xerxès, à Amestris : « Voici un homme qui se met en tête de rivaliser avec ton fils : c'est le fils de Dinomaché, d'une femme qui a pour cinquante mines de parure, tout au plus, et lui-même possède à Erchia un domaine de moins de 300 plèthres », elle se demanderait, toute surprise, sur quoi
d compte cet Alcibiade qui prétend lutter avec Artaxerxès ; et probablement elle se dirait qu'il ne peut compter sans doute pour une telle entreprise que sur son application et son habileté, les seules choses dont les Grecs aient le droit de se prévaloir. Mais si elle venait à savoir que cet Alcibiade entreprend cela avant d'avoir tout à fait vingt ans, et qu'il est dénué de tout savoir, qu'en outre, lorsque celui qui l'aime lui dit qu'il doit d'abord s'instruire, se perfectionner,
e s'exercer avant d'entrer en lutte avec le roi, il refuse et déclare qu'il a déjà tout ce qu'il faut, je m'imagine qu'elle serait ébahie et demanderait : « Mais enfin sur quoi compte donc ce petit jeune homme ? » Et alors, quand nous lui dirions que c'est sur sa beauté, sa taille, sa naissance, sa richesse, ses qualités naturelles, elle nous croirait fous, Alcibiade, en comparant ces avantages à ceux dont on jouit chez
124 elle. De même, sans doute, Lampido, fille de Léotychidès, femme d'Archidamos et mère d'Agis, qui tous ont été rois [1], s'étonnerait, elle aussi, en considérant les avantages des siens, de voir que tu te mets en tête d'entrer en lutte avec son fils, toi si médiocrement élevé. Vraiment, n'es-tu pas humilié de penser que les femmes chez nos ennemis jugent mieux de nous que nous-mêmes, savent mieux ce que nous devrions être pour nous en prendre à eux ?

b Allons, trop naïf enfant, crois-moi, crois en ces mots inscrits à Delphes : « Connais-toi toi-même », et sache que nos rivaux sont ceux-là et non ceux que tu penses ; rivaux sur lesquels nous ne pouvons l'emporter que par l'application et le savoir. Si tu n'acquiers pas ces deux choses, tu n'acquerras pas non plus de nom parmi les Grecs et les barbares ; et c'est pourtant là, si je ne me trompe, ce

1. Il y a ici un de ces anachronismes qui ne sont pas rares chez Platon et auxquels il n'attachait sans doute aucune importance. Agis, fils d'Archidamos et de Lampido, ne devint roi qu'en 427 ou 426, quatre ans environ après la date supposée de ce dialogue.

λέως μητρί, Ξέρξου δὲ γυναικί, Ἀμήστριδι, ὅτι· « Ἐν νῷ ἔχει
σοῦ τῷ ὑεῖ ἀντιτάττεσθαι ὁ Δεινομάχης ὑός, ᾗ ἔστι κόσμος
ἴσως ἄξιος μνῶν πεντήκοντα, εἰ πάνυ πολλοῦ, τῷ δ' ὑεῖ
αὐτῆς γῆς πλέθρα Ἐρχίασιν οὐδὲ τριακόσια », θαυμάσαι ἂν
ὅτῳ ποτὲ πιστεύων ἐν νῷ ἔχει οὗτος ὁ Ἀλκιβιάδης τῷ d
Ἀρτοξέρξῃ διαγωνίζεσθαι, καὶ οἶμαι ἂν αὐτὴν εἰπεῖν ὅτι
οὐκ ἔσθ' ὅτῳ ἄλλῳ πιστεύων οὗτος ὁ ἀνὴρ ἐπιχειρεῖ πλὴν
ἐπιμελείᾳ τε καὶ σοφίᾳ· ταῦτα γὰρ μόνα ἄξια λόγου ἐν
Ἕλλησιν. Ἐπεὶ εἴ γε πύθοιτο ὅτι ὁ Ἀλκιβιάδης οὗτος νῦν
ἐπιχειρεῖ πρῶτον μὲν ἔτη οὐδέπω γεγονὼς σφόδρα εἴκοσιν,
ἔπειτα παντάπασιν ἀπαίδευτος, πρὸς δὲ τούτοις τοῦ
ἐραστοῦ αὐτῷ λέγοντος ὅτι χρὴ πρῶτον μαθόντα καὶ ἐπι-
μεληθέντα αὑτοῦ καὶ ἀσκήσαντα οὕτως ἰέναι διαγωνιούμενον e
βασιλεῖ, οὐκ ἐθέλει, ἀλλά φησιν ἐξαρκεῖν καὶ ὡς ἔχει, οἶμαι
ἂν αὐτὴν θαυμάσαι τε καὶ ἐρέσθαι· « Τί οὖν ποτ' ἔστιν ὅτῳ
πιστεύει τὸ μειράκιον; » Εἰ οὖν λέγοιμεν ὅτι κάλλει τε καὶ
μεγέθει καὶ γένει καὶ πλούτῳ καὶ φύσει τῆς ψυχῆς, ἡγήσαιτ'
ἂν ἡμᾶς, ὦ Ἀλκιβιάδη, μαίνεσθαι πρὸς τὰ παρὰ σφίσιν
ἀποβλέψασα πάντα τὰ τοιαῦτα. Οἶμαι δὲ κἂν Λαμπιδώ, τὴν
Λεωτυχίδου μὲν θυγατέρα, Ἀρχιδάμου δὲ γυναῖκα, Ἄγιδος 124
δὲ μητέρα, οἳ πάντες βασιλῆς γεγόνασιν, θαυμάσαι ἂν καὶ
ταύτην εἰς τὰ παρὰ σφίσιν ὑπάρχοντα ἀποβλέψασαν, εἰ σὺ
ἐν νῷ ἔχεις τῷ ὑεῖ αὐτῆς διαγωνίζεσθαι οὕτω κακῶς ἠγμέ-
νος. Καίτοι οὐκ αἰσχρὸν δοκεῖ εἶναι, εἰ αἱ τῶν πολεμίων
γυναῖκες βέλτιον περὶ ἡμῶν διανοοῦνται οἵους χρὴ ὄντας
σφίσιν ἐπιχειρεῖν ἢ ἡμεῖς περὶ ἡμῶν αὐτῶν; Ἀλλ', ὦ μακάριε,
πειθόμενος ἐμοί τε καὶ τῷ ἐν Δελφοῖς γράμματι, Γνῶθι b
σαυτόν, ὅτι οὗτοι ἡμῖν εἰσιν ἀντίπαλοι, ἀλλ' οὐχ οὓς σὺ
οἴει· ὧν ἄλλῳ μὲν οὐδ' ἂν ἑνὶ περιγενοίμεθα, εἰ μή περ
ἐπιμελείᾳ τε ἂν καὶ τέχνῃ· ὧν σὺ εἰ ἀπολειφθήσῃ, καὶ τοῦ

123 e 4 πιστεύει recc. : πιστεύοι BT || **124 a** 5 εἰ αἱ T : om. B || **b** 2 ἡμῖν T : om. B || **b** 3 εἰ μή περ B (qui primum εἰ δέ περ, dein μή supra δὲ scripsit) : εἰ μὴ T.

que tu désires comme personne ne désire aucune chose au monde.

Pour se perfectionner soi-même, que doit-on se proposer ?

Alcibiade. — A quoi donc faut-il qu'on s'applique, Socrate ? Peux-tu me le dire ? Il y a, je crois, beaucoup de vérité dans tes réflexions.

c Socrate. — Je le peux ; mais c'est ensemble que nous devons chercher, toi et moi, comment nous pourrions nous perfectionner. Car ce que je dis de l'éducation ne s'applique pas moins à moi qu'à toi-même. Entre nous, il n'y a qu'une seule différence.

Alcibiade. — Laquelle ?

Socrate. — C'est que mon tuteur est meilleur et plus savant que Périclès, qui est le tien.

Alcibiade. — Ton tuteur, Socrate ! qui est-ce donc ?

Socrate. — C'est un Dieu, Alcibiade, celui qui ne me permettait pas jusqu'à ce jour de m'entretenir avec toi. La foi que j'ai en lui est ce qui me fait dire que c'est par moi seulement qu'il se révélera à toi.

d Alcibiade. — Tu plaisantes, Socrate.

Socrate. — Peut-être. En tout cas, je dis vrai en affirmant que nous avons besoin d'application, tous tant que nous sommes, et nous deux particulièrement.

Alcibiade. — En ce qui me concerne, tu ne te trompes pas.

Socrate. — Ni en ce qui me concerne, non plus.

Alcibiade. — Alors, que devons-nous faire ?

Socrate. — Ne pas nous décourager, cher compagnon de route, ni manquer de volonté.

Alcibiade. — En effet, Socrate, il ne le faut pas.

Socrate. — Non, n'est-ce pas ? Réfléchissons donc à nous
e deux. Dis-moi, nous sommes décidés à nous perfectionner le plus possible ; c'est chose convenue ?

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — A quelle vertu aspirons-nous ?

Alcibiade. — Évidemment, à celle qui fait les hommes de valeur.

Socrate. — En quel genre.

Alcibiade. — Évidemment, les hommes habiles aux affaires.

ὀνομαστὸς γενέσθαι ἀπολειφθήσῃ ἐν Ἕλλησί τε καὶ βαρβάροις, οὗ μοι δοκεῖς ἐρᾶν ὡς οὐδεὶς ἄλλος ἄλλου.

ΑΛ. Τίνα οὖν χρὴ τὴν ἐπιμέλειαν, ὦ Σώκρατες, ποιεῖσθαι; ἔχεις ἐξηγήσασθαι; παντὸς γὰρ μᾶλλον ἔοικας ἀληθῆ εἰρηκότι.

ΣΩ. Ναί· ἀλλὰ γὰρ κοινὴ βουλὴ ᾧτινι τρόπῳ ἂν ὅ τι c
βέλτιστοι γενοίμεθα· ἐγὼ γάρ τοι οὐ περὶ μὲν σοῦ λέγω ὡς χρὴ παιδευθῆναι, περὶ ἐμοῦ δὲ οὔ· οὐ γὰρ ἔσθ᾽ ὅτῳ σου διαφέρω πλήν γ᾽ ἑνί.

ΑΛ. Τίνι;

ΣΩ. Ὁ ἐπίτροπος ὁ ἐμὸς βελτίων ἐστὶ καὶ σοφώτερος ἢ Περικλῆς ὁ σός.

ΑΛ. Τίς οὗτος, ὦ Σώκρατες;

ΣΩ. Θεός, ὦ Ἀλκιβιάδη, ὅσπερ σοί με οὐκ εἴα πρὸ τῆσδε τῆς ἡμέρας διαλεχθῆναι· ᾧ καὶ πιστεύων λέγω ὅτι ἡ ἐπιφάνεια δι᾽ οὐδενὸς ἄλλου σοι ἔσται ἢ δι᾽ ἐμοῦ.

ΑΛ. Παίζεις, ὦ Σώκρατες. d

ΣΩ. Ἴσως· λέγω μέντοι ἀληθῆ ὅτι ἐπιμελείας δεόμεθα, μᾶλλον μὲν πάντες ἄνθρωποι, ἀτὰρ νώ γε καὶ μάλα σφόδρα.

ΑΛ. Ὅτι μὲν ἐγώ, οὐ ψεύδῃ.

ΣΩ. Οὐδὲ μὴν ὅτι γε ἐγώ.

ΑΛ. Τί οὖν δὴ ἂν ποιοῖμεν;

ΣΩ. Οὐκ ἀπορρητέον οὐδὲ μαλακιστέον, ὦ ἑταῖρε.

ΑΛ. Οὔτοι δὴ πρέπει γ᾽, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐ γάρ, ἀλλὰ σκεπτέον κοινῇ. Καί μοι λέγε· φαμὲν
γὰρ δὴ ὡς ἄριστοι βούλεσθαι γενέσθαι· ἦ γάρ; e

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τίνα ἀρετήν;

ΑΛ. Δῆλον ὅτι ἥνπερ οἱ ἄνδρες οἱ ἀγαθοί.

ΣΩ. Οἱ τί ἀγαθοί;

ΑΛ. Δῆλον ὅτι οἱ πράττειν τὰ πράγματα.

c 1 κοινὴ βουλή Steph. : κοινῇ βουλῇ BT || **d** 5 ἐγώ B : ἐγὼ δέομαι T || **d** 7 ἀπορρητέον *Ven.* 184 : ἀπορητέον T ἀποκνητέον B || μαλακιστέον B : μαλθακιστέον T || **e** 6 οἱ T : οἷοι B.

Socrate. — Quelles affaires ? L'équitation ?

Alcibiade. — Oh ! non.

Socrate. — Car, alors, nous nous adresserions à des maîtres d'équitation ?

Alcibiade. — Parfaitement.

Socrate. — Est-ce le métier de marin que tu as en vue ?

Alcibiade. — Pas du tout.

Socrate. — Car, alors, nous aurions recours à des marins.

Alcibiade. — Certainement.

Socrate. — De quelles affaires s'agit-il donc ? Quels sont ceux qui les pratiquent ?

Alcibiade. — Ce sont les meilleurs des Athéniens.

125 Socrate. — Appelles-tu meilleurs les hommes sensés ou ceux qui ne le sont pas ?

Alcibiade. — Les hommes sensés.

Socrate. — Et chaque homme est meilleur là où il fait preuve de sens ?

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Quiconque n'en a pas ne vaut rien.

Alcibiade. — Sans le moindre doute.

Socrate. — Maintenant, le cordonnier n'est-il pas celui qui a du sens pour fabriquer des chaussures ?

Alcibiade. — En effet.

Socrate. — Et il est bon à cet égard ?

Alcibiade. — Il l'est assurément.

Socrate. — Mais, pour fabriquer des manteaux, le cordonnier n'est-il pas à court de sens ?

Alcibiade. — Oui.

b Socrate. — Ainsi, pour cela, il ne vaut rien ?

Alcibiade. — Rien.

Socrate. — De telle sorte que, d'après ce raisonnement, le même homme est bon et ne vaut rien ?

Alcibiade. — Apparemment.

Socrate. — Dis-tu cependant que les hommes de valeur ne valent rien ?

Alcibiade. — Non certes.

Socrate. — En ce cas, quels sont ceux que tu appelles hommes de valeur ?

ΣΩ. Ποῖα; ἆρα τὰ ἱππικά;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Παρὰ τοὺς ἱππικοὺς γὰρ ἂν ᾖμεν;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἀλλὰ τὰ ναυτικὰ λέγεις;

ΑΛ. Οὔ.

ΣΩ. Παρὰ τοὺς ναυτικοὺς γὰρ ἂν ᾖμεν;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἀλλὰ ποῖα; ἃ τίνες πράττουσιν;

ΑΛ. Ἅπερ Ἀθηναίων οἱ καλοὶ κἀγαθοί.

ΣΩ. Καλοὺς δὲ κἀγαθοὺς λέγεις τοὺς φρονίμους ἢ τοὺς 125
ἄφρονας;

ΑΛ. Τοὺς φρονίμους.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὃ ἕκαστος φρόνιμος, τοῦτ' ἀγαθός;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ὁ δὲ ἄφρων, πονηρός;

ΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ὁ σκυτοτόμος φρόνιμος εἰς ὑποδημάτων ἐργασίαν;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἀγαθὸς ἄρ' εἰς αὐτά;

ΑΛ. Ἀγαθός.

ΣΩ. Τί δ'; εἰς ἱματίων ἐργασίαν οὐκ ἄφρων ὁ σκυτοτόμος;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Κακὸς ἄρα εἰς τοῦτο; b

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ὁ αὐτὸς ἄρα τούτῳ γε τῷ λόγῳ κακός τε καὶ ἀγαθός.

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ἦ οὖν λέγεις τοὺς ἀγαθοὺς ἄνδρας εἶναι καὶ κακούς;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀλλὰ τίνας ποτὲ τοὺς ἀγαθοὺς λέγεις;

ALCIBIADE. — J'appelle ainsi ceux qui sont capables de gouverner dans la ville?

SOCRATE. — Tu ne veux pas dire : capables de gouverner les chevaux?

ALCIBIADE. — Non certes.

SOCRATE. — Mais les hommes?

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Les hommes malades?

ALCIBIADE. — Oh! non.

SOCRATE. — Ceux qui naviguent?

ALCIBIADE. — Pas davantage.

SOCRATE. — Ceux qui moissonnent?

ALCIBIADE. — Non, non.

c SOCRATE. — Alors, ceux qui ne font rien? ou ceux qui font quelque chose?

ALCIBIADE. — Je parle de ceux qui font quelque chose?

SOCRATE. — Quelle chose? Essaye de me le faire comprendre.

ALCIBIADE. — Eh bien, je parle de ceux qui traitent les uns avec les autres, qui ont affaire à d'autres hommes, de gens qui vivent comme nous vivons entre concitoyens.

SOCRATE. — Ainsi tu parles de commander à des hommes qui ont affaire à d'autres hommes?

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — Par exemple, aux céleustes qui font ramer des rameurs?

ALCIBIADE. — Non, pas du tout.

SOCRATE. — Non, en effet : car leur mérite relève du métier de pilote.

ALCIBIADE. — Précisément.

d SOCRATE. — Tu parles plutôt de commander à des joueurs de flûte, qui dirigent des chanteurs et emploient des choreutes?

ALCIBIADE. — Pas davantage.

SOCRATE. — C'est vrai; leur mérite relève du métier de chorodidascale.

ALCIBIADE. — Justement.

SOCRATE. — Mais alors qu'appelles-tu être capable de commander à des hommes qui ont affaire à d'autres hommes?

ALCIBIADE. — Je parle de gens qui participent aux affaires publiques et qui traitent les uns avec les autres, voilà ceux auxquels il s'agit de commander dans la cité.

SOCRATE. — Quel est au juste ce métier? Ou plutôt pour re-

ΑΛ. Τοὺς δυναμένους ἔγωγε ἄρχειν ἐν τῇ πόλει.

ΣΩ. Οὐ δήπου ἵππων γε;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀλλ' ἀνθρώπων;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρα καμνόντων;

ΑΛ. Οὔ.

ΣΩ. Ἀλλὰ πλεόντων;

ΑΛ. Οὔ φημι.

ΣΩ. Ἀλλὰ θεριζόντων;

ΑΛ. Οὔ.

ΣΩ. Ἀλλ' οὐδὲν ποιούντων ἢ τι ποιούντων; c

ΑΛ. Ποιούντων λέγω.

ΣΩ. Τί; πειρῶ καὶ ἐμοὶ δηλῶσαι.

ΑΛ. Οὐκοῦν τῶν καὶ συμβαλλόντων ἑαυτοῖς καὶ χρωμένων ἀλλήλοις, ὥσπερ ἡμεῖς ζῶμεν ἐν ταῖς πόλεσιν.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀνθρώπων λέγεις ἄρχειν ἀνθρώποις χρωμένων;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρα κελευστῶν χρωμένων ἐρέταις;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Κυβερνητικὴ γὰρ αὕτη γε ἀρετή;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἀλλ' ἀνθρώπων λέγεις ἄρχειν αὐλητῶν, ἀνθρώποις ἡγουμένων ᾠδῆς καὶ χρωμένων χορευταῖς; d

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Χοροδιδασκαλικὴ γὰρ αὕτη γ' αὖ;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἀλλὰ τί ποτε λέγεις χρωμένων ἀνθρώπων ἀνθρώποις οἷόν τ' εἶναι ἄρχειν;

ΑΛ. Κοινωνούντων ἔγωγε λέγω πολιτείας καὶ συμβαλλόντων πρὸς ἀλλήλους, τούτων ἄρχειν τῶν ἐν τῇ πόλει.

ΣΩ. Τίς οὖν αὕτη ἡ τέχνη; ὥσπερ ἂν εἴ σε ἐροίμην πάλιν

prendre notre exemple de tout à l'heure, quel est le métier qui rend un homme capable de commander à ceux qui participent à la conduite d'un bateau ?

Alcibiade. — Le métier de pilote.

e Socrate. — Et ceux qui participent au chant, ceux dont nous venons de parler, quel est le métier qui rend capable de les diriger ?

Alcibiade. — Celui que tu viens de nommer, le métier du chorodidascale.

Socrate. — Bon. Et ceux qui participent à la politique, comment appelles-tu la science qui les concerne ?

Alcibiade. — Le bon jugement, Socrate.

Socrate. — Quoi ? est-ce que la science des pilotes te paraît être dénuée de jugement ?

Alcibiade. — Oh ! point du tout.

Socrate. — Au contraire, elle consiste à bien juger ?

126 Alcibiade. — Je le pense aussi ; du moins pour assurer la sécurité de ceux qui sont à bord.

Socrate. — Très bien. Mais le bon jugement dont tu parles, à quoi vise-t-il ?

Alcibiade. — A assurer la bonne administration de la cité et sa sécurité.

Socrate. — Et quelles sont les choses dont la présence ou l'absence fait qu'elle est plus ou moins bien administrée, plus ou moins en sécurité ? Comprends-moi : si tu me demandais : « Nomme-moi deux choses, telles que la présence de l'une, l'absence de l'autre, assurent la bonne administration de notre corps et sa santé ? » je te répondrais que celles-ci résultent de la présence de la santé, de l'absence de la maladie. N'est-ce pas aussi ton avis ?

b Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Et si tu me demandais : « Quelle est la chose par la présence de laquelle nos yeux sont en bon état ? » je te dirais de même que c'est par la présence de la vue, par l'absence de la cécité. Pour les oreilles, je dirais que c'est par l'absence de la surdité, par la présence de l'ouïe, qu'elles fonctionnent mieux et qu'on les tient en meilleur état.

Alcibiade. — C'est juste.

Socrate. — Considérons maintenant la cité. Quelles sont

τὰ νυνδή, κοινωνούντων ναυτιλίας ἐπίστασθαι ἄρχειν τίς ποιεῖ τέχνη;

ΑΛ. Κυβερνητική.

ΣΩ. Κοινωνούντων δ' ᾠδῆς, ὡς νυνδὴ ἐλέγετο, τίς ἐπι- e
στήμη ποιεῖ ἄρχειν;

ΑΛ. Ἥνπερ σὺ ἄρτι ἔλεγες, ἡ χοροδιδασκαλία.

ΣΩ. Τί δέ; πολιτείας κοινωνούντων τίνα καλεῖς ἐπιστήμην;

ΑΓ. Εὐβουλίαν ἔγωγε, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τί δέ; μῶν ἀβουλία δοκεῖ εἶναι ἡ τῶν κυβερνητῶν;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀλλ' εὐβουλία;

ΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ, εἴς γε τὸ σῴζεσθαι πλέοντας. 126

ΣΩ. Καλῶς λέγεις. Τί δέ; ἣν σὺ λέγεις εὐβουλίαν, εἰς τί ἐστιν;

ΑΛ. Εἰς τὸ ἄμεινον τὴν πόλιν διοικεῖν καὶ σῴζεσθαι.

ΣΩ. Ἄμεινον δὲ διοικεῖται καὶ σῴζεται τίνος παραγιγνομένου ἢ ἀπογιγνομένου; ὥσπερ ἂν εἰ σύ με ἔροιο· « Ἄμεινον διοικεῖται σῶμα καὶ σῴζεται τίνος παραγιγνομένου ἢ ἀπογιγνομένου; » εἴποιμ' ἂν ὅτι ὑγιείας μὲν παραγιγνομένης, νόσου δ' ἀπογιγνομένης· οὐ καὶ σὺ οἴει οὕτως;

ΑΛ. Ναί. b

ΣΩ. Καὶ εἴ μ' αὖ ἔροιο· « Τίνος δὲ παραγιγνομένου ἄμεινον ὄμματα; » ὡσαύτως εἴποιμ' ἂν ὅτι ὄψεως μὲν παραγιγνομένης, τυφλότητος δὲ ἀπογιγνομένης. Καὶ ὦτα δὲ κωφότητος μὲν ἀπογιγνομένης, ἀκοῆς δὲ ἐγγιγνομένης βελτίω τε γίγνεται καὶ ἄμεινον θεραπεύεται.

ΑΛ. Ὀρθῶς.

ΣΩ. Τί δὲ δὴ πόλις; τίνος παραγιγνομένου καὶ ἀπογιγνο-

Testim., 126 b 8 Τί δὲ δή... — ἄνδρες ὦμεν (127 d 3) = Stob. *Floril.* XLIII, 146.

126 a 7 διοικεῖται... καὶ σῴζεται B : διοικεῖσθαι καὶ σῴζεσθαι T ‖ **b** 8 τί δὲ δὴ πόλις; Schanz : τί δὲ δή; πόλις BT.

les choses qui font, l'une par sa présence, l'autre par son absence, qu'elle fonctionne mieux, qu'elle se garde en meilleur état et est mieux administrée ?

c ALCIBIADE. — Si je ne me trompe, Socrate, c'est lorsque l'amitié entre les citoyens est présente, tandis que la haine et l'esprit de faction sont absents.

SOCRATE. — Ce que tu appelles amitié, est-ce un accord ou un désaccord ?

ALCIBIADE. — C'est un accord.

SOCRATE. — Dis-moi donc quelle est la science qui fait que les États sont d'accord sur les nombres ?

ALCIBIADE. — C'est l'arithmétique.

SOCRATE. — Et pour les individus ? n'est-ce pas aussi l'arithmétique ?

ALCIBIADE. — Assurément.

SOCRATE. — Et c'est par elle aussi que chacun est d'accord avec lui-même ?

ALCIBIADE. — En effet.

SOCRATE. — Sur la longueur relative de la spithame et de
d la coudée, quelle est la science qui fait que chacun est d'accord avec lui-même ? N'est-ce pas la mensuration ?

ALCIBIADE. — Évidemment.

SOCRATE. — Et c'est elle aussi qui établit l'accord des individus entre eux et des États ?

ALCIBIADE. — Oui.

SOCRATE. — En matière de pesée, n'en est-il pas de même ?

ALCIBIADE. — Si.

SOCRATE. — Eh bien, cet autre accord dont tu parles, en quoi consiste-t-il ? quel en est l'objet ? quelle est la science qui l'établit ? Et celle qui le procure à l'État, le procure-t-elle aussi aux individus, soit à chacun en particulier, soit entre eux ?

ALCIBIADE. — Cela doit être.

SOCRATE. — Quelle est-elle donc ? Ne te fatigue pas de mes
e questions, tâche de me bien répondre.

ALCIBIADE. — L'amitié et l'accord dont je parle, ce sont, je crois, ceux qui font qu'un père et une mère qui aiment leur fils s'accordent avec lui, le frère avec le frère, la femme avec son mari.

μένου βελτίων τε γίγνεται καὶ ἄμεινον θεραπεύεται καὶ διοικεῖται;

ΑΛ. Ἐμοὶ μὲν δοκεῖ, ὦ Σώκρατες, ὅταν φιλία μὲν αὐτοῖς c
γίγνηται πρὸς ἀλλήλους, τὸ μισεῖν δὲ καὶ στασιάζειν ἀπογίγνηται.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν φιλίαν λέγεις ὁμόνοιαν ἢ διχόνοιαν;

ΑΛ. Ὁμόνοιαν.

ΣΩ. Διὰ τίν' οὖν τέχνην ὁμονοοῦσιν αἱ πόλεις περὶ ἀριθμούς;

ΑΛ. Διὰ τὴν ἀριθμητικήν.

ΣΩ. Τί δὲ οἱ ἰδιῶται; οὐ διὰ τὴν αὐτήν;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ αὐτὸς αὑτῷ ἕκαστος;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Διὰ τίνα δὲ τέχνην ἕκαστος αὐτὸς αὑτῷ ὁμονοεῖ
περὶ σπιθαμῆς καὶ πήχεως, ὁπότερον μεῖζον; οὐ διὰ τὴν d
μετρητικήν;

ΑΛ. Τί μήν;

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ οἱ ἰδιῶται ἀλλήλοις καὶ αἱ πόλεις;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τί δὲ περὶ σταθμοῦ; οὐχ ὡσαύτως;

ΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Ἣν δὲ δὴ σὺ λέγεις ὁμόνοιαν, τίς ἐστι καὶ περὶ τοῦ καὶ τίς αὐτὴν τέχνη παρασκευάζει; καὶ ἆρα ἥπερ πόλει, αὐτὴ καὶ ἰδιώτῃ, αὑτῷ τε πρὸς αὑτὸν καὶ πρὸς ἄλλον;

ΑΛ. Εἰκός γέ τοι.

ΣΩ. Τίς οὖν ἔστι; μὴ κάμῃς ἀποκρινόμενος, ἀλλὰ προ-
θυμοῦ εἰπεῖν. e

ΑΛ. Ἐγὼ μὲν οἶμαι φιλίαν τε λέγειν καὶ ὁμόνοιαν, ἥνπερ πατήρ τε ὑὸν φιλῶν ὁμονοεῖ καὶ μήτηρ, καὶ ἀδελφὸς ἀδελφῷ καὶ γυνὴ ἀνδρί.

d 6 σταθμοῦ T: σταθμούς B || d 9 αὐτὴν τέχνη Olympiod.: αὐτὴν τέχνην T αὖ τὴν τέχνην B || ἥπερ πόλει T: εἰ περιπολεῖ B || d 10 αὐτὴ B: αὐτῇ T αὕτη vulg. αὑτὴ conj. Bekker.

Socrate. — Crois-tu donc, Alcibiade, qu'un mari puisse s'accorder avec sa femme sur la manière de filer, lui qui ne sait pas avec elle qui sait[1] ?

Alcibiade. — Non, assurément.

Socrate. — Et il ne le faut pas ; car c'est là un savoir de femme.

Alcibiade. — Sans aucun doute.

127 Socrate. — La femme, de son côté, pourrait-elle s'accorder avec son mari sur les exercices de l'hoplite, qu'elle n'a pas appris ?

Alcibiade. — Non certes.

Socrate. — Car apparemment tu conviendrais que c'est affaire à l'homme.

Alcibiade. — Parfaitement.

Socrate. — Ainsi certaines connaissances sont propres à la femme, d'autres à l'homme, d'après ce que tu dis.

Alcibiade. — C'est évident.

Socrate. — Et ce n'est pas là-dessus qu'il y a accord entre les femmes et les hommes.

Alcibiade. — Non.

Socrate. — Ni amitié par conséquent, puisque tu as identifié amitié et accord ?

Alcibiade. — Non, apparemment.

Socrate. — Ainsi en tant que les femmes font œuvre de femmes, elles ne sont pas aimées des hommes ?

b Alcibiade. — Il semble que non.

Socrate. — Ni les hommes par les femmes, en tant qu'ils font œuvre d'hommes ?

Alcibiade. — Non.

Socrate. — De sorte que les villes ne sont pas bien administrées, lorsque chacun y fait ce qui le regarde ?

Alcibiade. — Mais, je crois que si, Socrate.

Socrate. — Quoi ! quand l'amitié n'y est pas présente, l'amitié dont la présence, nous l'avons dit, fait que les villes sont bien administrées, ce qui est impossible autrement !

Alcibiade. — Pourtant il me semble que justement ce qui
c rend l'amitié présente, c'est que chacun fasse ce qui le regarde.

1. Socrate se joue d'Alcibiade. Il n'y aurait désaccord que si le mari prétendait savoir ce qu'il ne sait pas.

ΣΩ. Οἴει ἂν οὖν, ὦ Ἀλκιβιάδη, ἄνδρα γυναικὶ περὶ ταλασιουργίας δύνασθαι ὁμονοεῖν, τὸν μὴ ἐπιστάμενον τῇ ἐπισταμένῃ.

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οὐδέ γε δεῖ οὐδέν· γυναικεῖον γὰρ τοῦτό γε μάθημα.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τί δέ; γυνὴ ἀνδρὶ περὶ ὁπλιτικῆς δύναιτ' ἂν ὁμονοεῖν 127
μὴ μαθοῦσα;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀνδρεῖον γὰρ τοῦτό γε ἴσως αὖ φαίης ἂν εἶναι.

ΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἔστιν ἄρα τὰ μὲν γυναικεῖα, τὰ δὲ ἀνδρεῖα μαθήματα κατὰ τὸν σὸν λόγον.

ΑΛ. Πῶς δ' οὔ;

ΣΩ. Οὐκ ἄρα ἔν γε τούτοις ἐστὶν ὁμόνοια γυναιξὶ πρὸς ἄνδρας.

ΑΛ. Οὔ.

ΣΩ. Οὐδ' ἄρα φιλία, εἴπερ ἡ φιλία ὁμόνοια ἦν.

ΑΛ. Οὐ φαίνεται.

ΣΩ. Ἧι ἄρα αἱ γυναῖκες τὰ αὑτῶν πράττουσιν, οὐ φιλοῦνται ὑπὸ τῶν ἀνδρῶν.

ΑΛ. Οὐκ ἔοικεν. b

ΣΩ. Οὐδ' ἄρα οἱ ἄνδρες ὑπὸ τῶν γυναικῶν ᾗ τὰ αὑτῶν.

ΑΛ. Οὔ.

ΣΩ. Οὐδ' εὖ ἄρα ταύτῃ οἰκοῦνται αἱ πόλεις, ὅταν τὰ αὑτῶν ἕκαστοι πράττωσιν;

ΑΛ. Οἶμαι ἔγωγε, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Πῶς λέγεις, φιλίας μὴ παρούσης, ἧς ἔφαμεν ἐγγιγνομένης εὖ οἰκεῖσθαι τὰς πόλεις, ἄλλως δ' οὔ;

ΑΛ. Ἀλλά μοι δοκεῖ καὶ κατὰ τοῦτ' αὐτοῖς φιλία ἐγγίγνεσθαι ὅτι τὰ αὑτῶν ἑκάτεροι πράττουσιν. c

127 b 4 εὖ Olympiod. : αὖ BT || b 7 ἔφαμεν T : φαμὲν B || ἐγγιγνομένης T : γιγνομένης B.

Socrate. — Ce n'était pas ton avis tout à l'heure. Mais passons. En ce moment, que dis-tu ? que, sans accord, il y a néanmoins amitié ? ou bien qu'il peut y avoir accord sur les choses que les uns savent et que les autres ignorent ?

Alcibiade. — C'est impossible.

Socrate. — Mais agit-on selon la justice ou injustement, lorsque chacun fait ce qui le regarde ?

Alcibiade. — Selon la justice, incontestablement.

Socrate. — Ainsi, lorsque les citoyens d'une ville agissent selon la justice, il n'y a pas amitié entre eux ?

Alcibiade. — Il me semble, Socrate, que c'est là une conséquence nécessaire.

d Socrate. — Alors, qu'est-ce donc en somme que cette amitié ou cet accord dont tu parles et qui doivent être l'objet de notre science ou de nos bons jugements, si nous voulons être des hommes de valeur ? Je n'arrive plus à comprendre ni ce qu'ils sont, ni chez qui on les trouve. Tantôt, d'après tes dires, elles m'apparaissent comme présentes, tantôt comme absentes, chez les mêmes sujets.

Alcibiade. — Par les dieux, Socrate, je ne sais plus moi-même ce que je dis ; et, vraiment, il se pourrait bien que j'aie vécu depuis longtemps dans un état d'ignorance honteuse sans m'en apercevoir.

On ne peut sortir de l'ignorance qu'en apprenant à se connaître soi-même.

Socrate. — Ne t'en inquiète pas trop. Si cela te fût arrivé à cinquante ans, il te
e serait difficile d'y remédier en prenant soin de toi-même ; au contraire, tu es justement à l'âge où il faut s'en apercevoir.

Alcibiade. — Et, lorsqu'on s'en aperçoit, que faut-il faire, Socrate ?

Socrate. — Répondre aux questions, Alcibiade. En le faisant, si les dieux le veulent, je suis certain, — autant que je peux me fier à mes pressentiments, — que nous nous en trouverons mieux, toi et moi.

Alcibiade. — S'il suffit que je réponde, pas de difficulté de ma part.

Socrate. — En ce cas, dis-moi ce que c'est que prendre soin de soi-même, car il est à craindre que maintes fois,
128 tout en croyant le faire, nous ne le fassions pas. Quand un homme prend-il soin de lui-même ? En soignant ses affaires, se soigne-t-il lui-même ?

ΣΩ. Οὐκ ἄρτι γε· νῦν δὲ πῶς αὖ λέγεις ; ὁμονοίας μὴ ἐγγιγνομένης φιλία ἐγγίγνεται ; ἢ οἷόν θ' ὁμόνοιαν γίγνεσθαι περὶ τούτων ὧν οἱ μὲν ἴσασιν, οἱ δ' οὔ ;

ΑΛ. Ἀδύνατον.

ΣΩ. Δίκαια δὲ πράττουσιν ἢ ἄδικα, ὅταν τὰ αὑτῶν ἕκαστοι πράττωσιν ;

ΑΛ. Δίκαια· πῶς γὰρ οὔ ;

ΣΩ. Τὰ δίκαια οὖν πραττόντων ἐν τῇ πόλει τῶν πολιτῶν φιλία οὐκ ἐγγίγνεται πρὸς ἀλλήλους ;

ΑΛ. Ἀνάγκη αὖ μοι δοκεῖ εἶναι, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τίνα οὖν ποτε λέγεις τὴν φιλίαν ἢ ὁμόνοιαν περὶ d
ἧς δεῖ ἡμᾶς σοφούς τε εἶναι καὶ εὐβούλους, ἵνα ἀγαθοὶ ἄνδρες ὦμεν ; οὐ γὰρ δύναμαι μαθεῖν οὔθ' ἥτις οὔτ' ἐν οἷστισιν· τοτὲ μὲν γὰρ ἐν τοῖς αὐτοῖς φαίνεται ἐνοῦσα, τοτὲ δ' οὔ, ὡς ἐκ τοῦ σοῦ λόγου.

ΑΛ. Ἀλλὰ μὰ τοὺς θεούς, ὦ Σώκρατες, οὐδ' αὐτὸς οἶδ' ὅ τι λέγω, κινδυνεύω δὲ καὶ πάλαι λεληθέναι ἐμαυτὸν αἴσχιστα ἔχων.

ΣΩ. Ἀλλὰ χρὴ θαρρεῖν. Εἰ μὲν γὰρ αὐτὸ ᾔσθου πεπονθὼς πεντηκονταετής, χαλεπὸν ἂν ἦν σοι ἐπιμεληθῆναι σαυτοῦ· e
νῦν δ' ἣν ἔχεις ἡλικίαν, αὕτη ἐστὶν ἐν ᾗ δεῖ αὐτὸ αἰσθέσθαι.

ΑΛ. Τί οὖν τὸν αἰσθόμενον χρὴ ποιεῖν, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ἀποκρίνεσθαι τὰ ἐρωτώμενα, ὦ Ἀλκιβιάδη· καὶ ἐὰν τοῦτο ποιῇς, ἂν θεὸς ἐθέλῃ, εἴ τι δεῖ καὶ τῇ ἐμῇ μαντείᾳ πιστεύειν, σύ τε κἀγὼ βέλτιον σχήσομεν.

ΑΛ. Ἔσται ταῦτα ἕνεκά γε τοῦ ἐμὲ ἀποκρίνεσθαι.

ΣΩ. Φέρε δή, τί ἐστιν τὸ ἑαυτοῦ ἐπιμελεῖσθαι — μὴ
πολλάκις λάθωμεν οὐχ ἡμῶν αὐτῶν ἐπιμελούμενοι, οἰόμενοι 128
δέ — καὶ πότ' ἄρα αὐτὸ ποιεῖ ἄνθρωπος ; Ἆρ' ὅταν τῶν αὑτοῦ ἐπιμελῆται, τότε καὶ αὑτοῦ ;

Testim., 127 e 8 φέρε δή... — ἀπεληλυθότων (131 d 5) = Stob. *Flor.* XXI, 23.

c 3 γίγνεσθαι B : ἐγγίγνεσθαι T || **c** 4 ἴσασι T : ἴσασι περὶ τούτων B || **e** 3 αἰσθόμενον B : αἰσθανόμενον T.

Alcibiade. — Il me semble que oui.

Socrate. — Voyons : quand un homme prend-il soin de ses pieds ? est-ce quand il soigne ce qui appartient à ses pieds ?

Alcibiade. — Je ne comprends pas bien.

Socrate. — Mais la main, ne dis-tu qu'il y a des choses qui lui appartiennent ? par exemple, une bague, à quelle autre partie du corps qu'au doigt pourrait-on dire qu'elle appartient ?

Alcibiade. — A aucune autre.

Socrate. — De même, la chaussure n'appartient-elle pas au pied ?

b Alcibiade. — Oui.

[Socrate. — Et les vêtements, les couvertures aux autres parties du corps ?

Alcibiade. — Oui.]

Socrate. — Or, lorsque nous prenons soin de nos chaussures, prenons-nous soin de nos pieds ?

Alcibiade. — Je ne comprends pas parfaitement, Socrate.

Socrate. — Comment, Alcibiade ? ne reconnais-tu pas qu'il y a telle manière de traiter une chose que tu appelles en prendre soin comme il faut ?

Alcibiade. — Assurément.

Socrate. — Et quand dis-tu que l'on en prend soin comme il faut, sinon quand ce traitement l'améliore ?

Alcibiade. — En effet.

Socrate. — Quel est l'art qui améliore les chaussures ?

Alcibiade. — Celui du cordonnier.

Socrate. — Ainsi, c'est par l'art du cordonnier que nous prenons soin de nos chaussures.

c Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Et de nos pieds, est-ce aussi par cet art ? ou bien par celui qui les met en meilleur état ?

Alcibiade. — Par ce dernier.

Socrate. — Cet art-là, n'est-ce pas celui qui met aussi le reste du corps en meilleur état ?

Alcibiade. — Il me semble que si.

Socrate. — C'est donc la gymnastique ?

Alcibiade. — Précisément.

ΑΛ. Ἐμοὶ γοῦν δοκεῖ.

ΣΩ. Τί δέ; ποδῶν ἄνθρωπος πότε ἐπιμελεῖται; ἆρ' ὅταν ἐκείνων ἐπιμελῆται ἅ ἐστι τῶν ποδῶν;

ΑΛ. Οὐ μανθάνω.

ΣΩ. Καλεῖς δέ τι χειρός; οἷον δακτύλιον ἔστιν ὅτου ἂν ἄλλου τῶν τοῦ ἀνθρώπου φαίης ἢ δακτύλου;

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ποδὸς ὑπόδημα τὸν αὐτὸν τρόπον;

ΑΛ. Ναί.

< ΣΩ. Καὶ ἱμάτια καὶ στρώματα τοῦ ἄλλου σώματος ὁμοίως;

ΑΛ. Ναί. > b

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ὅταν ὑποδημάτων ἐπιμελώμεθα, τότε ποδῶν ἐπιμελούμεθα;

ΑΛ. Οὐ πάνυ μανθάνω, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τί δέ, ὦ Ἀλκιβιάδη; ὀρθῶς ἐπιμελεῖσθαι καλεῖς τι ὁτουοῦν πράγματος;

ΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ὅταν τίς τι βέλτιον ποιῇ, τότε ὀρθὴν λέγεις ἐπιμέλειαν;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τίς οὖν τέχνη ὑποδήματα βελτίω ποιεῖ;

ΑΛ. Σκυτική.

ΣΩ. Σκυτικῇ ἄρα ὑποδημάτων ἐπιμελούμεθα;

ΑΛ. Ναί. c

ΣΩ. Ἦ καὶ ποδὸς σκυτικῇ; ἢ ἐκείνῃ ᾗ πόδας βελτίους ποιοῦμεν;

ΑΛ. Ἐκείνῃ.

ΣΩ. Βελτίους δὲ πόδας οὐχ ᾗπερ καὶ τὸ ἄλλο σῶμα;

ΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Αὕτη δ' οὐ γυμναστική;

ΑΛ. Μάλιστα.

128 a 13 ΣΩ. Καὶ ἱμάτια... — Ναί (b 1) Stob. : om. BT || **b** 8 τι T : om. B.

Socrate. — Ainsi, par la gymnastique, nous prenons soin de nos pieds ; par l'art du cordonnier, de ce qui appartient aux pieds.

Alcibiade. — C'est bien cela.

Socrate. — Par la gymnastique encore, de nos mains ; par l'art du graveur de bagues, de ce qui appartient aux mains.

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Par la gymnastique, en somme, de notre corps ; par le tissage et autres arts, de ce qui appartient au corps.

d Alcibiade. — C'est absolument vrai.

Socrate. — Donc, l'art par lequel nous prenons soin d'un objet quelconque n'est pas celui qui s'occupe de ce qui appartient à cet objet.

Alcibiade. — Cela est clair.

Socrate. — Concluons qu'en prenant soin de ce qui est à toi, tu ne prends pas pour cela soin de toi-même.

Alcibiade. — Nullement, en effet.

Socrate. — Car, nous venons de le voir, ce n'est pas par le même art que nous prenons soin de nous-mêmes et de ce qui est à nous.

Alcibiade. — La chose est manifeste.

Socrate. — Maintenant, quel est l'art par lequel nous pourrions prendre soin de nous-mêmes ?

Alcibiade. — Cela, je l'ignore.

e Socrate. — En tout cas, nous sommes d'accord sur un point ; ce n'est pas par l'art qui nous permettrait d'améliorer quelque chose de ce qui est à nous, mais par l'art qui nous améliorerait nous-mêmes.

Alcibiade. — Tu as raison.

Socrate. — D'autre part, aurions-nous pu reconnaître quel art améliore les chaussures, si nous ne savions pas ce que c'est que la chaussure ?

Alcibiade. — Impossible.

Socrate. — Ni quel art améliore les bagues, si nous ne savions pas ce que c'est qu'une bague ?

Alcibiade. — Non vraiment.

Socrate. — Alors, l'art de se rendre soi-même meilleur, pourrions-nous le connaître, sans savoir ce que nous sommes ?

ΣΩ. Γυμναστικῇ μὲν ἄρα ποδὸς ἐπιμελούμεθα, σκυτικῇ δὲ τῶν τοῦ ποδός;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καὶ γυμναστικῇ μὲν χειρῶν, δακτυλιογλυφίᾳ δὲ τῶν τῆς χειρός;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ γυμναστικῇ μὲν σώματος, ὑφαντικῇ δὲ καὶ ταῖς ἄλλαις τῶν τοῦ σώματος; d

ΑΛ. Παντάπασι μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἄλλῃ μὲν ἄρα τέχνῃ αὐτοῦ ἑκάστου ἐπιμελούμεθα, ἄλλῃ δὲ τῶν αὐτοῦ.

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα ὅταν τῶν σαυτοῦ ἐπιμελῇ, σαυτοῦ ἐπιμελῇ.

ΑΛ. Οὐδαμῶς.

ΣΩ. Οὐ γὰρ ἡ αὐτὴ τέχνη, ὡς ἔοικεν, ᾗ τις ἂν αὑτοῦ τε ἐπιμελοῖτο καὶ τῶν αὑτοῦ.

ΑΛ. Οὐ φαίνεται.

ΣΩ. Φέρε δή, ποίᾳ ποτ' ἂν ἡμῶν αὐτῶν ἐπιμεληθεῖμεν;

ΑΛ. Οὐκ ἔχω λέγειν.

ΣΩ. Ἀλλὰ τοσόνδε γε ὡμολόγηται, ὅτι οὐχ ᾗ ἂν τῶν e ἡμετέρων καὶ ὁτιοῦν βέλτιον ποιοῖμεν, ἀλλ' ᾗ ἡμᾶς αὐτούς;

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Ἦ οὖν ἔγνωμεν ἄν ποτε τίς τέχνη ὑπόδημα βέλτιον ποιεῖ, μὴ εἰδότες ὑπόδημα;

ΑΛ. Ἀδύνατον.

ΣΩ. Οὐδέ γε τίς τέχνη δακτυλίους βελτίους ποιεῖ, ἀγνοοῦντες δακτύλιον.

ΑΛ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Τί δέ; τίς τέχνη βελτίω ποιεῖ αὐτόν, ἆρ' ἄν ποτε γνοῖμεν ἀγνοοῦντες τί ποτ' ἐσμὲν αὐτοί;

d 6 τῶν σαυτοῦ *Coisl.* : τῶν ἑαυτοῦ B τῶν αὑτοῦ T || d 9 ᾗ τις Stob. : ἥτις BT || d 12 ποίᾳ T : om. B || e 1 τοσόνδε γε B : τοσοῦτον δέ γε T || e 2 ποιοῖμεν Struve : ποιῶμεν BT || e 4 ἦ οὖν Olymp. : εἰ οὖν BT.

129 Alcibiade. — Non, cela n'est pas possible.

Socrate. — Seulement, est-ce chose facile de se connaître soi-même? et celui qui a mis ce précepte au temple de Pytho était-il le premier venu? ou bien est-ce une tâche malaisée, qui n'est pas à la portée de tous?

Alcibiade. — Pour moi, Socrate, j'ai cru maintes fois qu'elle était à la portée de tous, mais, quelquefois aussi, qu'elle est très difficile.

Socrate. — Qu'elle soit facile ou non, Alcibiade, nous sommes toujours en présence de ce fait : en nous connaissant, nous pourrions connaître la manière de prendre soin de nous-mêmes; sans cela, nous ne le pouvons pas.

Alcibiade. — C'est très juste.

Que faut-il entendre par se connaître soi-même?

b Socrate. — Oui; mais comment trouver ce que c'est au juste que soi-même? car si nous le connaissions, peut-être trouverions-nous ce que nous sommes; tant que nous l'ignorons, c'est impossible.

Alcibiade. — Tu as raison.

Socrate. — Courage, par Zeus! Voyons: à qui parles-tu en ce moment? n'est-ce pas à moi?

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Et moi à toi?

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — C'est Socrate qui parle?

Alcibiade. — Effectivement.

Socrate. — Et c'est Alcibiade qui écoute?

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Pour parler, Socrate se sert du langage, n'est-ce pas?

c Alcibiade. — Cela va de soi.

Socrate. — Parler et se servir du langage sont pour toi deux mots pour une même chose.

Alcibiade. — Absolument.

Socrate. — Mais celui qui se sert d'une chose et la chose dont il se sert ne font-ils qu'un?

Alcibiade. — Que veux-tu dire?

Socrate. — Par exemple, le cordonnier tranche avec le tranchet, l'alène et autres outils.

ΑΛ. Ἀδύνατον.

ΣΩ. Πότερον οὖν δὴ ῥᾴδιον τυγχάνει τὸ γνῶναι ἑαυτὸν 129
καί τις ἦν φαῦλος ὁ τοῦτο ἀναθεὶς εἰς τὸν Πυθοῖ νεών, ἢ χαλεπόν τι καὶ οὐχὶ παντός;

ΑΛ. Ἐμοὶ μέν, ὦ Σώκρατες, πολλάκις μὲν ἔδοξε παντὸς εἶναι, πολλάκις δὲ παγχάλεπον.

ΣΩ. Ἀλλ', ὦ Ἀλκιβιάδη, εἴτε ῥᾴδιον εἴτε μή ἐστιν, ὅμως γε ἡμῖν ὧδ' ἔχει· γνόντες μὲν αὐτὸ τάχ' ἂν γνοῖμεν τὴν ἐπιμέλειαν ἡμῶν αὐτῶν, ἀγνοοῦντες δὲ οὐκ ἄν ποτε.

ΑΛ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Φέρε δή, τίν' ἂν τρόπον εὑρεθείη αὐτὸ ταὐτό; b
οὕτω μὲν γὰρ ἂν τάχ' εὕροιμεν τί ποτ' ἐσμὲν αὐτοί, τούτου δ' ἔτι ὄντες ἐν ἀγνοίᾳ ἀδύνατοί που.

ΑΛ. Ὀρθῶς λέγεις.

ΣΩ. Ἔχε οὖν πρὸς Διός· τῷ διαλέγῃ σὺ νῦν; ἄλλο τι ἢ ἐμοί;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἐγὼ σοί;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Σωκράτης ἄρ' ἐστὶν ὁ διαλεγόμενος;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἀλκιβιάδης δ' ὁ ἀκούων;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν λόγῳ διαλέγεται ὁ Σωκράτης;

ΑΛ. Τί μήν; c

ΣΩ. Τὸ δὲ διαλέγεσθαι καὶ τὸ λόγῳ χρῆσθαι ταὐτόν που καλεῖς.

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ὁ δὲ χρώμενος καὶ ᾧ χρῆται οὐκ ἄλλο;

ΑΛ. Πῶς λέγεις;

ΣΩ. Ὥσπερ σκυτοτόμος τέμνει που τομεῖ καὶ σμίλῃ καὶ ἄλλοις ὀργάνοις.

129 a 2 Πυθοῖ Cobet : ἐν Πυθοῖ BT || **b** 4 ὀρθῶς λέγεις T : om. B.

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Nous distinguons l'ouvrier qui découpe et l'outil qui sert à découper.

Alcibiade. — Sans aucun doute.

Socrate. — De même encore, le cithariste et les instruments dont il joue[1].

Alcibiade. — Oui.

d Socrate. — Eh bien, c'est là précisément ce que je demandais à l'instant, s'il y a toujours lieu de distinguer celui qui se sert d'un instrument et l'instrument dont il se sert.

Alcibiade. — Il me semble que oui.

Socrate. — Mais le cordonnier découpe-t-il avec ses outils seulement ou bien aussi avec ses mains ?

Alcibiade. — Avec ses mains aussi.

Socrate. — Il s'en sert donc également.

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Et ses yeux, ne s'en sert-il pas ?

Alcibiade. — Si vraiment.

Socrate. — Or nous sommes d'accord pour distinguer celui qui se sert d'une chose de la chose dont il se sert.

Alcibiade. — En effet.

Socrate. — Par conséquent, le cordonnier et le cithariste sont à distinguer de leurs mains et de leurs yeux, puisqu'ils
e s'en servent.

Alcibiade. — Évidemment.

Socrate. — Maintenant, l'homme ne se sert-il pas de son corps tout entier ?

Alcibiade. — Assurément.

Socrate. — Et il est convenu que celui qui se sert d'une chose se distingue de la chose dont il se sert ?

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Par conséquent, l'homme est distinct de son corps ?

Alcibiade. — Il semble que oui.

Socrate. — Qu'est-ce donc que l'homme ?

Alcibiade. — Je ne sais que répondre.

1. Le terme de cithariste pouvait désigner l'artiste qui jouait non seulement de la cithare, mais d'autres instruments plus ou moins analogues.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἄλλο μὲν ὁ τέμνων καὶ χρώμενος, ἄλλο δὲ οἷς τέμνων χρῆται;

ΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Ἆρ' οὖν οὕτως καὶ οἷς ὁ κιθαριστὴς κιθαρίζει καὶ αὐτὸς ὁ κιθαριστὴς ἄλλο ἂν εἴη;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τοῦτο τοίνυν ἀρτίως ἠρώτων εἰ ὁ χρώμενος καὶ ᾧ d
χρῆται ἀεὶ δοκεῖ ἕτερον εἶναι.

ΑΛ. Δοκεῖ.

ΣΩ. Τί οὖν φῶμεν τὸν σκυτοτόμον; τέμνειν ὀργάνοις μόνον ἢ καὶ χερσίν;

ΑΛ. Καὶ χερσίν.

ΣΩ. Χρῆται ἄρα καὶ ταύταις;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἦ καὶ τοῖς ὀφθαλμοῖς χρώμενος σκυτοτομεῖ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τὸν δὲ χρώμενον καὶ οἷς χρῆται ἕτερα ὁμολογοῦμεν;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἕτερον ἄρα σκυτοτόμος καὶ κιθαριστὴς χειρῶν καὶ
ὀφθαλμῶν οἷς ἐργάζονται; e

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ παντὶ τῷ σώματι χρῆται ἄνθρωπος;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἕτερον δ' ἦν τό τε χρώμενον καὶ ᾧ χρῆται;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἕτερον ἄρα ἄνθρωπός ἐστι τοῦ σώματος τοῦ ἑαυτοῦ;

ΑΛ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Τί ποτ' οὖν ὁ ἄνθρωπος;

ΑΛ. Οὐκ ἔχω λέγειν.

c 10 χρώμενος Stob. : ὁ χρώμενος BT || e 3 ἄνθρωπος Schanz : ἅνθρωπος BT || e 7 ἄνθρωπος Bekker : ἅνθρωπος BT.

Socrate. — Tu sais en tout cas qu'il est ce qui se sert du corps.

Alcibiade. — Oui.

130 Socrate. — Mais qui s'en sert, sinon l'âme ?

Alcibiade. — C'est vrai.

Socrate. — Elle s'en sert en s'en faisant obéir [1].

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Il y a encore une chose qui ne comporte pas de divergences d'opinion.

Alcibiade. — Laquelle ?

Socrate. — Ne peut-on pas distinguer trois êtres dont l'un est nécessairement l'homme lui-même ?

Alcibiade. — Quels êtres ?

Socrate. — L'âme, le corps, ou le tout qui est formé de leur union.

Alcibiade. — Sans aucun doute.

Socrate. — Et nous venons de reconnaître que ce qui commande au corps est précisément l'homme.

b Alcibiade. — Oui, nous l'avons reconnu.

Socrate. — Est-ce le corps qui se donne des ordres à lui-même ?

Alcibiade. — Nullement.

Socrate. — Nous avons dit en effet qu'il les reçoit.

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Le corps n'est donc pas ce que nous cherchons.

Alcibiade. — Non, apparemment.

Socrate. — Ce serait donc le tout, corps et âme, qui commanderait au corps, et c'est cela qui serait l'homme ?

Alcibiade. — Peut-être bien.

Socrate. — Mais non vraiment ; car si l'une des deux parties ne participe pas au commandement, il est absolument impossible que ce soit le tout qui l'exerce.

Alcibiade. — C'est vrai.

c Socrate. — Alors, puisque l'homme n'est ni le corps, ni le tout, reste qu'il ne soit rien, ou, s'il est quelque chose, il faut conclure que l'homme, c'est l'âme.

Alcibiade. — Parfaitement.

1. Cette distinction entre l'âme qui commande et le corps qui obéit est développée dans le *Phédon* (94 b), où elle sert à la démonstration de l'immortalité de l'âme.

ΣΩ. Ἔχεις μὲν οὖν ὅτι γε τὸ τῷ σώματι χρώμενον.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἦ οὖν ἄλλο τι χρῆται αὐτῷ ἢ ψυχή ; 130

ΑΛ. Οὐκ ἄλλο.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἄρχουσα ;

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ μὴν τόδε γ' οἶμαι οὐδένα ἂν ἄλλως οἰηθῆναι.

ΑΛ. Τὸ ποῖον ;

ΣΩ. Μὴ οὐ τριῶν ἕν γέ τι εἶναι τὸν ἄνθρωπον.

ΑΛ. Τίνων ;

ΣΩ. Ψυχὴν ἢ σῶμα ἢ συναμφότερον, τὸ ὅλον τοῦτο.

ΑΛ. Τί μήν ;

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν αὐτό γε τὸ τοῦ σώματος ἄρχον ὡμολογήσαμεν ἄνθρωπον εἶναι ;

ΑΛ. Ὡμολογήσαμεν. b

ΣΩ. Ἆρ' οὖν σῶμα αὐτὸ αὑτοῦ ἄρχει ;

ΑΛ. Οὐδαμῶς.

ΣΩ. Ἄρχεσθαι γὰρ αὐτὸ εἴπομεν.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκ ἂν δὴ τοῦτό γε εἴη ὃ ζητοῦμεν.

ΑΛ. Οὐκ ἔοικεν.

ΣΩ. Ἀλλ' ἄρα τὸ συναμφότερον τοῦ σώματος ἄρχει καὶ ἔστι δὴ τοῦτο ἄνθρωπος ;

ΑΛ. Ἴσως δῆτα.

ΣΩ. Πάντων γε ἥκιστα· μὴ γὰρ συνάρχοντος τοῦ ἑτέρου οὐδεμία που μηχανὴ τὸ συναμφότερον ἄρχειν.

ΑΛ. Ὀρθῶς.

ΣΩ. Ἐπειδὴ δ' οὔτε τὸ σῶμα οὔτε τὸ συναμφότερόν ἐστιν c ἄνθρωπος, λείπεται, οἶμαι, ἢ μηδὲν αὔτ' εἶναι, ἤ, εἴπερ τί ἐστι, μηδὲν ἄλλο τὸν ἄνθρωπον συμβαίνειν ἢ ψυχήν.

ΑΛ. Κομιδῇ μὲν οὖν.

130 a 1 ἦ edd. : ἢ T εἰ B || **b** 1 ὡμολογήσαμεν B : ὡμολογήσαμεν τίς οὖν ὁ ἄνθρωπος T || **b** 11 συνάρχοντος B : οὖν ἄρχοντος TW || **c** 1 τὸ σῶμα T : σῶμα B || **c** 2 ἢ μηδὲν T : μηδὲν B.

Socrate. — Est-il besoin de te démontrer par des arguments plus péremptoires encore que l'âme est l'homme même ?

Alcibiade. — Non, par Zeus, la démonstration me semble très suffisante.

Socrate. — Ne fût-elle pas rigoureuse, si elle est satisfaisante, cela nous suffit. Nous y regarderons de plus près, quand nous aurons trouvé ce que nous avons laissé un moment de
d côté, comme exigeant beaucoup de réflexion.

Alcibiade. — De quoi parles-tu ?

Socrate. — De ce que nous disions tout à l'heure : qu'il fallait chercher d'abord ce que c'est que « soi-même ». Or, au lieu du « soi-même » en sa totalité, nous avons cherché ce qu'est chaque « soi-même » en particulier [1]. Peut-être, après tout, cela nous suffira-t-il. Car, apparemment, la partie maîtresse en nous c'est bien l'âme.

Alcibiade. — Assurément.

Socrate. — En conséquence, tenons-nous-en à ceci : quand nous nous entretenons, toi et moi, en échangeant des propos, c'est l'âme qui parle à l'âme.

Alcibiade. — Très bien.

e Socrate. — Justement comme nous le disions à l'instant : quand Socrate s'entretient avec Alcibiade par un échange de propos, ce n'est pas à ton visage qu'il parle, mais apparemment c'est à Alcibiade lui-même ; or Alcibiade, c'est ton âme.

Alcibiade. — Je le pense comme toi.

Socrate. — Ainsi c'est de notre âme qu'il nous est recommandé de prendre connaissance par le précepte de se connaître soi-même.

131 Alcibiade. — Il me le semble.

Socrate. — Celui qui connaît quelque partie de son corps, connaît ce qui est à lui, mais ne se connaît pas lui-même.

Alcibiade. — C'est exact.

Socrate. — Par exemple, aucun médecin ne se connaît lui-même, en tant du moins que médecin, ni aucun maître de palestre, en tant que maître de palestre.

Alcibiade. — Je crois que non.

1. Socrate veut dire qu'il faudrait, pour épuiser le sujet, distinguer encore dans l'âme elle-même ses diverses parties, et surtout la raison, au lieu de se contenter de distinguer seulement dans chacun des hommes le corps et l'âme.

ΣΩ. Ἔτι οὖν τι σαφέστερον δεῖ ἀποδειχθῆναί σοι ὅτι ἡ ψυχή ἐστιν ἄνθρωπος ;

ΑΛ. Μὰ Δία, ἀλλ' ἱκανῶς μοι δοκεῖ ἔχειν.

ΣΩ. Εἰ δέ γε μὴ ἀκριβῶς, ἀλλὰ καὶ μετρίως, ἐξαρκεῖ ἡμῖν· ἀκριβῶς μὲν γὰρ τότε εἰσόμεθα, ὅταν εὕρωμεν ὃ νυνδὴ παρήλθομεν διὰ τὸ πολλῆς εἶναι σκέψεως. d

ΑΛ. Τί τοῦτο ;

ΣΩ. Ὃ ἄρτι οὕτω πως ἐρρήθη, ὅτι πρῶτον σκεπτέον εἴη αὐτὸ τὸ αὐτό· νῦν δὲ ἀντὶ τοῦ αὐτοῦ αὐτὸ ἕκαστον ἐσκέμμεθα ὅ τι ἐστί, καὶ ἴσως ἐξαρκέσει· οὐ γάρ που κυριώτερόν γε οὐδὲν ἂν ἡμῶν αὐτῶν φήσαιμεν ἢ τὴν ψυχήν.

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν καλῶς ἔχει οὕτω νομίζειν, ἐμὲ καὶ σὲ προσομιλεῖν ἀλλήλοις τοῖς λόγοις χρωμένους τῇ ψυχῇ πρὸς τὴν ψυχήν ;

ΑΛ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Τοῦτ' ἄρ' ἦν ὃ καὶ ὀλίγῳ ἔμπροσθεν εἴπομεν ὅτι e Σωκράτης Ἀλκιβιάδῃ διαλέγεται λόγῳ χρώμενος, οὐ πρὸς τὸ σὸν πρόσωπον, ὡς ἔοικεν, ἀλλὰ πρὸς τὸν Ἀλκιβιάδην ποιούμενος τοὺς λόγους· τοῦτο δέ ἐστιν ἡ ψυχή.

ΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ψυχὴν ἄρα ἡμᾶς κελεύει γνωρίσαι ὁ ἐπιτάττων γνῶναι ἑαυτόν.

ΑΛ. Ἔοικεν. 131

ΣΩ. Ὅστις ἄρα τῶν τοῦ σώματός τι γιγνώσκει, τὰ αὑτοῦ, ἀλλ' οὐχ αὑτὸν ἔγνωκεν.

ΑΛ. Οὕτως.

ΣΩ. Οὐδεὶς ἄρα τῶν ἰατρῶν ἑαυτὸν γιγνώσκει καθ' ὅσον ἰατρός, οὐδὲ τῶν παιδοτριβῶν καθ' ὅσον παιδοτρίβης.

ΑΛ. Οὐκ ἔοικεν.

c 8 ἀλλὰ καὶ μετρίως T : om. B || **d** 4 δὲ B : δὴ T || αὐτοῦ αὐτὸ Steph. : αὐτοῦ αὐτὸν BT || **e** 2 λόγῳ T : om. B || **131 a** 2 τι Stob. : om. BT.

SOCRATE. — De combien, dès lors, ne s'en faut-il pas que les cultivateurs et en général les gens de métier se connaissent eux-mêmes? car, à vrai dire, ils ne connaissent même pas ce qui est à eux ; donc, du fait de leur profession, ils sont plus éloignés encore de ce qui leur est propre. Les choses qu'ils
b connaissent sont seulement celles qui appartiennent au corps, celles qui servent à l'entretenir.

ALCIBIADE. — Tu dis vrai.

SOCRATE. — Par conséquent si la sagesse morale consiste à se connaître soi-même, aucun d'entre eux n'est sage du fait de sa profession.

ALCIBIADE. — Il me semble que non.

SOCRATE. — C'est pourquoi ces métiers sont si peu considérés et l'on estime qu'un homme de valeur n'a pas à les apprendre.

ALCIBIADE. — Cela est très juste.

SOCRATE. — Dès lors nous en revenons à dire que celui qui prend soin de son corps prend soin de ce qui est à lui, mais non de lui-même.

ALCIBIADE. — Il y a lieu de le croire.

SOCRATE. — Quant à celui qui prend soin de sa fortune,
c il ne prend soin ni de lui-même, ni de ce qui est à lui, mais il est plus éloigné encore de ce qui lui est propre.

ALCIBIADE. — Je le crois aussi.

SOCRATE. — Le banquier, par conséquent, ne fait pas vraiment ses propres affaires.

ALCIBIADE. — En effet.

SOCRATE. — D'après cela, si quelqu'un a été amoureux du corps d'Alcibiade, ce n'est pas Alcibiade qu'il aimait, c'était une des choses qui sont à Alcibiade.

ALCIBIADE. — Tu dis vrai.

SOCRATE. — Celui-là seul t'aime qui aime ton âme.

ALCIBIADE. — C'est la conséquence évidente de ce qui a été dit.

SOCRATE. — Aussi celui qui aime ton corps s'éloigne et te quitte dès que ce corps a perdu sa fleur de jeunesse.

ALCIBIADE. — Apparemment.

d SOCRATE. — Mais celui qui aime ton âme ne la quittera pas, tant qu'elle cherchera à devenir meilleure.

ALCIBIADE. — C'est à croire.

ΣΩ. Πολλοῦ ἄρα δέουσιν οἱ γεωργοὶ καὶ οἱ ἄλλοι δημιουργοὶ γιγνώσκειν ἑαυτούς· οὐδὲ γὰρ τὰ ἑαυτῶν οὗτοί γε, ὡς ἔοικεν, ἀλλ' ἔτι πορρωτέρω τῶν ἑαυτῶν κατά γε τὰς τέχνας
ἃς ἔχουσιν· τὰ γὰρ τοῦ σώματος γιγνώσκουσιν οἷς τοῦτο b
θεραπεύεται.

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Εἰ ἄρα σωφροσύνη ἐστὶ τὸ ἑαυτὸν γιγνώσκειν, οὐδεὶς τούτων σώφρων κατὰ τὴν τέχνην.

ΑΛ. Οὔ μοι δοκεῖ.

ΣΩ. Διὰ ταῦτα δὴ καὶ βάναυσοι αὗται αἱ τέχναι δοκοῦσιν εἶναι καὶ οὐκ ἀνδρὸς ἀγαθοῦ μαθήματα.

ΑΛ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν πάλιν ὅστις αὖ σῶμα θεραπεύει, τὰ ἑαυτοῦ, ἀλλ' οὐχ αὑτὸν θεραπεύει ;

ΑΛ. Κινδυνεύει.

ΣΩ. Ὅστις δέ γε τὰ χρήματα οὔθ' ἑαυτὸν οὔτε τὰ
ἑαυτοῦ, ἀλλ' ἔτι πορρωτέρω τῶν ἑαυτοῦ ; c

ΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Οὐ τὰ αὑτοῦ ἄρα ἔτι πράττει ὁ χρηματιστής.

ΑΛ. Ὀρθῶς.

ΣΩ. Εἰ ἄρα τις γέγονεν ἐραστὴς τοῦ Ἀλκιβιάδου σώματος, οὐκ Ἀλκιβιάδου ἠράσθη, ἀλλά τινος τῶν Ἀλκιβιάδου.

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Ὅστις δέ σου τῆς ψυχῆς ἐρᾷ.

ΑΛ. Ἀνάγκη φαίνεται ἐκ τοῦ λόγου.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁ μὲν τοῦ σώματός σου ἐρῶν, ἐπειδὴ λήγει ἀνθοῦν, ἀπιὼν οἴχεται ;

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ὁ δέ γε τῆς ψυχῆς ἐρῶν οὐκ ἄπεισιν ἕως ἂν ἐπὶ τὸ d
βέλτιον ἴῃ ;

ΑΛ. Εἰκός γε.

b 1 ἃς T : om. B || c 6 Ἀλκιβιάδου B : Ἀλκιβιάδου ἄρα T.

Socrate. — Eh bien, je suis justement, moi, celui qui ne te quitte pas, celui qui demeure quand le corps perd sa fleur et quand les autres s'éloignent.

Alcibiade. — Cela est bien, Socrate ; je souhaite que tu ne me quittes pas.

Socrate. — Aie donc à cœur d'être aussi beau que possible.

Alcibiade. — Oui, j'aurai cela à cœur.

e Socrate. — Car voici ce qui en est : il n'y a eu et il n'y a personne, à ce qu'il semble, qui ait été ni qui soit amoureux d'Alcibiade, fils de Clinias, sauf un seul homme, dont il faut te contenter, qui est Socrate, fils de Sophronisque et de Phainarète.

Alcibiade. — C'est la vérité.

Socrate. — Ne disais-tu pas que je t'avais prévenu de peu, car tu allais venir à moi le premier, pour savoir par quel motif, seul, je ne te quitte pas ?

Alcibiade. — Telle était bien ma pensée.

Socrate. — Pourquoi, sinon parce que seul j'étais amoureux de toi, tandis que les autres l'étaient de ce qui est à toi ? or ce qui est à toi se fane aujourd'hui, toi au contraire tu com-
132 mences à fleurir. Aussi dorénavant, si tu ne te laisses pas corrompre par le peuple athénien, si tu ne perds pas ta beauté, sois sûr que je ne t'abandonnerai pas. Ce que je crains surtout, vois-tu bien, c'est que, devenu amoureux du peuple, tu ne te gâtes. Cela est arrivé déjà à beaucoup d'hommes de valeur parmi nous. Car « le peuple d'Erechtée au grand cœur » a des dehors charmants[1] ; mais il faut le dévêtir pour voir ce qu'il est. Prends donc les précautions que je te conseille.

Alcibiade. — Lesquelles ?

b Socrate. — Exerce-toi d'abord, mon jeune ami, apprends ce qu'il faut savoir pour se mêler de politique, et jusque-là abstiens-t'en, veille à te pourvoir de contre-poisons avant de te risquer, pour qu'il ne t'arrive rien de fâcheux.

Alcibiade. — Il me semble que tu as raison, Socrate. Tâche donc de m'expliquer par quelle méthode nous pourrions prendre soin de nous-mêmes.

1. « Le peuple d'Érechtée au grand cœur qu'Athéné a élevé », vers de l'*Iliade* (II, 547), qui fait allusion à la légende du héros athénien Érechtée et à son éducation.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐγώ εἰμι ὁ οὐκ ἀπιών, ἀλλὰ παραμένων λήγοντος τοῦ σώματος, τῶν ἄλλων ἀπεληλυθότων.

ΑΛ. Εὖ γε ποιῶν, ὦ Σώκρατες· καὶ μὴ ἀπέλθοις.

ΣΩ. Προθυμοῦ τοίνυν ὅ τι κάλλιστος εἶναι.

ΑΛ. Ἀλλὰ προθυμήσομαι.

ΣΩ. Ὡς οὕτω γέ σοι ἔχει· οὔτ' ἐγένεθ', ὡς ἔοικεν, e
Ἀλκιβιάδῃ τῷ Κλεινίου ἐραστὴς οὔτ' ἔστιν ἀλλ' ἢ εἷς μόνος,
καὶ οὗτος ἀγαπητός, Σωκράτης ὁ Σωφρονίσκου καὶ Φαιναρέτης.

ΑΛ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἔφησθα σμικρὸν φθῆναί με προσελθόντα σοι, ἐπεὶ πρότερος ἂν μοι προσελθεῖν βουλόμενος πυθέσθαι δι' ὅ τι μόνος οὐκ ἀπέρχομαι;

ΑΛ. Ἦν γὰρ οὕτω.

ΣΩ. Τοῦτο τοίνυν αἴτιον, ὅτι μόνος ἐραστὴς ἦν σοῦ, οἱ
δ' ἄλλοι τῶν σῶν· τὰ δὲ σὰ λήγει ὥρας, σὺ δ' ἄρχῃ ἀνθεῖν.
Καὶ νῦν γε ἂν μὴ διαφθαρῇς ὑπὸ τοῦ Ἀθηναίων δήμου καὶ 132
αἴσχίων γένῃ, οὐ μή σε ἀπολίπω· τοῦτο γὰρ δὴ μάλιστα ἐγὼ
φοβοῦμαι μὴ δημεραστὴς ἡμῖν γενόμενος διαφθαρῇς· πολλοὶ
γὰρ ἤδη καὶ ἀγαθοὶ αὐτὸ πεπόνθασιν Ἀθηναίων· εὐπρόσωπος γὰρ ὁ τοῦ μεγαλήτορος δῆμος Ἐρεχθέως· ἀλλ' ἀποδύντα χρὴ αὐτὸν θεάσασθαι· εὐλαβοῦ οὖν τὴν εὐλάβειαν ἣν ἐγὼ λέγω.

ΑΛ. Τίνα;

ΣΩ. Γύμνασαι πρῶτον, ὦ μακάριε, καὶ μάθε ἃ δεῖ μα- b
θόντα ἰέναι ἐπὶ τὰ τῆς πόλεως, πρότερον δὲ μή, ἵνα ἀλεξιφάρμακα ἔχων ἴῃς καὶ μηδὲν πάθῃς δεινόν.

ΑΛ. Εὖ μοι δοκεῖς λέγειν, ὦ Σώκρατες· ἀλλὰ πειρῶ ἐξηγεῖσθαι ὅντιν' ἂν τρόπον ἐπιμεληθεῖμεν ἡμῶν αὐτῶν.

Testim.: 132 b 4 Εὖ μοι δοκεῖς... — ὁ σωφρονήσας (134 b 6) = Stob. *Floril.* XXI, 24.

d 6 μή B: μηδὲ T || **e** 2 ἀλλ' ἢ T: ἀλλ' B || **e** 10 σοῦ Stallbaum: σός BT || **132 b** 5 ὅντιν' ἂν Bekker: ὅντινα BT.

Pour se connaître soi-même, il faut découvrir Dieu en nous.

Socrate. — Peut-être avons-nous fait déjà un premier pas. Nous avons à peu près reconnu ensemble ce que nous sommes. Quand nous ne le savions pas, nous pouvions craindre de prendre soin, sans nous en douter, de quelque autre chose qui ne serait pas nous.

Alcibiade. — C'est exact.

c Socrate. — Cela reconnu, nous sommes convenus que c'est notre âme dont il faut prendre soin, c'est elle qu'il faut avoir en vue.

Alcibiade. — Parfaitement.

Socrate. — Quant aux soins du corps et de la fortune, c'est à d'autres qu'il convient de s'en remettre.

Alcibiade. — Cela va de soi.

Socrate. — Comment maintenant savoir tout à fait clairement ce que nous sommes[1] ? si une fois nous le savions, sans doute nous nous connaîtrions nous-mêmes. Mais, par les dieux, ce précepte si juste de Delphes que nous rappelions à l'instant, sommes-nous sûrs de l'avoir bien compris ?

Alcibiade. — Que veux-tu dire, Socrate ?

d Socrate. — Je vais t'expliquer quelle signification, quel conseil je soupçonne dans ce précepte. Seulement je ne trouve pas beaucoup de termes de comparaison qui soient propres à le faire comprendre ; il n'y a peut-être que la vue.

Alcibiade. — Qu'entends-tu par là ?

Socrate. — Réfléchissons ensemble. Supposons que ce précepte s'adresse à nos yeux comme à des hommes et leur dise : « Regardez-vous vous-mêmes. » Comment comprendrions-nous cet avis ? ne penserions-nous pas qu'il inviterait les yeux à regarder un objet dans lequel ils se verraient eux-mêmes ?

Alcibiade. — Évidemment.

Socrate. — Or quel est l'objet tel qu'en le regardant nous
e nous y verrions nous-mêmes, en même temps que nous le verrions ?

Alcibiade. — Un miroir, Socrate, ou quelque chose du même genre.

1. Socrate revient ici à la question posée plus haut (129 b) et à la réponse jugée insuffisante (130 d) ; il s'agit maintenant de pénétrer à fond ce que l'oracle appelle « toi-même ».

ΣΩ. Οὐκοῦν τοσοῦτον μὲν ἡμῖν εἰς τὸ πρόσθεν πεπέρανται· ὃ γὰρ ἐσμέν, ἐπιεικῶς ὡμολόγηται· ἐφοβούμεθα δὲ μὴ τούτου σφαλέντες λάθωμεν ἑτέρου τινὸς ἐπιμελόμενοι, ἀλλ' οὐχ ἡμῶν.

ΑΛ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Καὶ μετὰ τοῦτο δὴ ὅτι ψυχῆς ἐπιμελητέον καὶ εἰς c
τοῦτο βλεπτέον.

ΑΛ. Δῆλον.

ΣΩ. Σωμάτων δὲ καὶ χρημάτων τὴν ἐπιμέλειαν ἑτέροις παραδοτέον.

ΑΛ. Τί μήν ;

ΣΩ. Τίν' οὖν ἂν τρόπον γνοῖμεν αὐτὸ ἐναργέστατα ; ἐπειδὴ τοῦτο γνόντες, ὡς ἔοικεν, καὶ ἡμᾶς αὐτοὺς γνωσόμεθα. Ἆρα πρὸς θεῶν εὖ λέγοντος οὗ νυνδὴ ἐμνήσθημεν τοῦ Δελφικοῦ γράμματος οὐ ξυνίεμεν ;

ΑΛ. Τὸ ποῖόν τι διανοούμενος λέγεις, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ἐγώ σοι φράσω ὅ γε ὑποπτεύω λέγειν καὶ συμβου- d
λεύειν ἡμῖν τοῦτο τὸ γράμμα· κινδυνεύει γὰρ οὐδὲ πολλαχοῦ εἶναι παράδειγμα αὐτοῦ, ἀλλὰ κατὰ τὴν ὄψιν μόνον.

ΑΛ. Πῶς τοῦτο λέγεις ;

ΣΩ. Σκόπει καὶ σύ· εἰ ἡμῶν τῷ ὄμματι ὥσπερ ἀνθρώπῳ συμβουλεῦον εἶπεν· « Ἰδὲ σαυτόν », πῶς ἂν ὑπελάβομεν τί παραινεῖν ; ἆρ' οὐχὶ εἰς τοῦτο βλέπειν εἰς ὃ βλέπων ὁ ὀφθαλμὸς ἔμελλεν αὑτὸν ἰδεῖν ;

ΑΛ. Δῆλον.

ΣΩ. Ἐννοῶμεν δὴ εἰς τί βλέποντες τῶν ὄντων ἐκεῖνό τε
ὁρῷμεν ἅμα ἂν καὶ ἡμᾶς αὐτούς ; e

ΑΛ. Δῆλον δή, ὦ Σώκρατες, ὅτι εἰς κάτοπτρά τε καὶ τὰ τοιαῦτα.

b 7 ἐφοβούμεθα T : φοβούμεθα B || **c** 1 δὴ ὅτι Stob. : δὲ ὅτι T ἤδη B || ψυχῆς T : τῆς ψυχῆς B || **c** 7 αὐτὸ Schleiermacher : αὐτὰ BT || **c** 8 καὶ T : omis. B || **c** 10 ξυνίεμεν B : ξύνισμεν T || **d** 6 συμβουλεῦον edd. : ξυμβουλεῦον T συμβουλεύων B || εἶπεν T : εἰπεῖν B || σαυτόν BT : ἑαυτόν Stob.

Socrate. — Très bien. Mais, dans l'œil, qui nous sert à voir, n'y a-t-il pas quelque chose de cette sorte ?

Alcibiade. — Oui, certes.

Socrate. — Tu n'as pas été sans remarquer, n'est-ce pas,
133 que quand nous regardons l'œil de quelqu'un qui est en face de nous, notre visage se réfléchit dans ce qu'on appelle la pupille, comme dans un miroir ; celui qui regarde y voit son image.

Alcibiade. — C'est exact.

Socrate. — Ainsi, quand l'œil considère un autre œil, quand il fixe son regard sur la partie de cet œil qui est la plus excellente, celle qui voit, il s'y voit lui-même.

Alcibiade. — Sans aucun doute.

Socrate. — Si, au lieu de cela, il regarde quelque autre partie du corps ou tout autre objet, sauf celui auquel l'œil est semblable[1], il ne se verra pas lui-même.

b Alcibiade. — Tu dis vrai.

Socrate. — Donc, si l'œil veut se voir lui-même, il faut qu'il regarde un œil, et dans cet œil la partie où réside la faculté propre à cet organe ; cette faculté, c'est la vision.

Alcibiade. — En effet.

Socrate. — Eh bien, mon cher Alcibiade, l'âme aussi, si elle veut se connaître elle-même, doit regarder une âme, et, dans cette âme, la partie où réside la faculté propre à l'âme, l'intelligence, ou encore tel autre objet qui lui est semblable[2].

Alcibiade. — Je le crois, Socrate.

c Socrate. — Or, dans l'âme, pouvons-nous distinguer quelque chose de plus divin que cette partie où résident la connaissance et la pensée ?

Alcibiade. — Non, cela ne se peut.

Socrate. — Cette partie-là en effet semble toute divine et

1. C'est-à-dire tout ce qui a la propriété de réfléchir l'image des objets : miroirs, nappes d'eau et en général toute surface polie.

2. Expression obscure, qui semble avoir été amenée là surtout par un instinct de symétrie. S'agit-il de la pensée écrite, du livre, où l'on peut aussi apprendre à se connaître ? ou bien des oracles, des révélations de toute nature ?

ΣΩ. Ὀρθῶς λέγεις. Οὐκοῦν καὶ τῷ ὀφθαλμῷ ᾧ ὁρῶμεν ἔνεστί < τι > τῶν τοιούτων ;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἐννενόηκας οὖν ὅτι τοῦ ἐμβλέποντος εἰς τὸν ὀφθαλμὸν τὸ πρόσωπον ἐμφαίνεται ἐν τῇ τοῦ καταντικρὺ ὄψει 133
ὥσπερ ἐν κατόπτρῳ, ὃ δὴ καὶ κόρην καλοῦμεν, εἴδωλον ὄν τι τοῦ ἐμβλέποντος ;

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Ὀφθαλμὸς ἄρα ὀφθαλμὸν θεώμενος καὶ ἐμβλέπων εἰς τοῦτο ὅπερ βέλτιστον αὐτοῦ καὶ ᾧ ὁρᾷ, οὕτως ἂν αὑτὸν ἴδοι.

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Εἰ δέ γ' εἰς ἄλλο τῶν τοῦ ἀνθρώπου βλέποι ἤ τι τῶν ὄντων πλὴν εἰς ἐκεῖνο ᾧ τοῦτο τυγχάνει ὅμοιον, οὐκ ὄψεται ἑαυτόν.

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις. b

ΣΩ. Ὀφθαλμὸς ἄρ' εἰ μέλλει ἰδεῖν αὑτόν, εἰς ὀφθαλμὸν αὐτῷ βλεπτέον, καὶ τοῦ ὄμματος εἰς ἐκεῖνον τὸν τόπον ἐν ᾧ τυγχάνει ἡ ὀφθαλμοῦ ἀρετὴ ἐγγιγνομένη· ἔστιν δὲ τοῦτό που ἡ ὄψις ;

ΑΛ. Οὕτως.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν, ὦ φίλε Ἀλκιβιάδη, καὶ ψυχὴ εἰ μέλλει γνώσεσθαι αὑτήν, εἰς ψυχὴν αὐτῇ βλεπτέον καὶ μάλιστ' εἰς τοῦτον αὐτῆς τὸν τόπον ἐν ᾧ ἐγγίγνεται ἡ ψυχῆς ἀρετή, σοφία, καὶ εἰς ἄλλο ᾧ τοῦτο τυγχάνει ὅμοιον ὄν ;

ΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἔχομεν οὖν εἰπεῖν ὅ τι ἐστὶ τῆς ψυχῆς θειότερον c
ἢ τοῦτο περὶ ὃ τὸ εἰδέναι τε καὶ φρονεῖν ἐστιν ;

ΑΛ. Οὐκ ἔχομεν.

ΣΩ. Τῷ θείῳ ἄρα τοῦτ' ἔοικεν αὐτῆς καί τις εἰς τοῦτο

Testim. : 133 c 1 Ἔχομεν οὖν... — ΑΛ. Ναί (c 16) = Euseb. *Praep. evang.* p. 324 Steph.

e 5 τι add. Wolf || **133 a** 2 τι B : om. T || **b** 5 ἡ ὄψις B : ὄψις T || **c** 1 θειότερον T : νοερώτερον B || **c** 2 τε Burnet : γε B το T || **c** 4 θείῳ T : θεῷ B.

celui qui la regarde, qui sait y découvrir tout ce qu'il y a en elle de divin, Dieu même et la pensée, celui-là a le plus de chance de se connaître lui-même.

ALCIBIADE. — Évidemment.

[SOCRATE[1]. — Sans doute parce que, comme les vrais miroirs sont plus clairs, plus purs et plus lumineux que le miroir de l'œil, de même Dieu est plus pur et plus lumineux que la partie la meilleure de notre âme ?

ALCIBIADE. — Il semble bien que oui, Socrate.

SOCRATE. — C'est donc Dieu qu'il faut regarder : il est le meilleur miroir des choses humaines elles-mêmes pour qui veut juger de la qualité de l'âme, et c'est en lui que nous pouvons le mieux nous voir et nous connaître.

ALCIBIADE. — Oui.]

SOCRATE. — Se connaître soi-même, n'est-ce pas ce que nous sommes convenus d'appeler sagesse morale[2] ?

ALCIBIADE. — Parfaitement.

SOCRATE. — Sans cette connaissance de nous-mêmes, sans cette sagesse, pourrions-nous savoir ce qu'il y a en nous de bon ou de mauvais ?

ALCIBIADE. — Comment le pourrions-nous, Socrate ?

d SOCRATE. — Il t'apparaît sans doute qu'il est impossible à qui ne connaît pas Alcibiade de savoir si ce qui est à Alcibiade est bien à lui.

ALCIBIADE. — Par Zeus, cela est tout à fait impossible.

SOCRATE. — Ni de savoir si ce qui est à nous est bien à nous, quand nous ne nous connaissons pas nous-mêmes.

ALCIBIADE. — Nul doute.

SOCRATE. — Et si nous ne connaissons pas ce qui est à nous, nous ne connaîtrons pas davantage ce qui en dépend.

ALCIBIADE. — Évidemment.

SOCRATE. — Mais alors, nous nous sommes quelque peu trom-

1. Les dix lignes suivantes manquent dans les mss. Elles se trouvent dans Eusèbe (*Prép. Évang.*, p. 324 Est.). Il ne semble pas qu'elles soient indispensables. Ce qu'elles disent est à peu près ce qui a été dit dans ce qui précède. Toutefois elles insistent sur l'idée mystique de la présence intérieure de Dieu éclairant l'âme ; idée qui est peut-être plutôt néoplatonicienne que proprement platonicienne.

2. Cf. ci-dessus 131 b. Platon prend le mot σωφροσύνη dans une

βλέπων καὶ πᾶν τὸ θεῖον γνούς, θεόν τε καὶ φρόνησιν, οὕτω καὶ ἑαυτὸν ἂν γνοίη μάλιστα.

ΑΛ. Φαίνεται.

[ΣΩ. Ἆρ' οὖν ὅτι ὥσπερ κάτοπτρά ἐστι σαφέστερα τοῦ ἐν τῷ ὀφθαλμῷ ἐνόπτρου καὶ καθαρώτερα καὶ λαμπρότερα, οὕτω καὶ ὁ θεὸς τοῦ ἐν τῇ ἡμετέρᾳ ψυχῇ βελτίστου καθαρώτερόν τε καὶ λαμπρότερον τυγχάνει ὄν;

ΑΛ. Ἔοικέ γε, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Εἰς τὸν θεὸν ἄρα βλέποντες ἐκείνῳ καλλίστῳ ἐνόπτρῳ χρῴμεθ' ἂν καὶ τῶν ἀνθρωπίνων εἰς τὴν ψυχῆς ἀρετήν, καὶ οὕτως ἂν μάλιστα ὁρῷμεν καὶ γιγνώσκοιμεν ἡμᾶς αὐτούς.

ΑΛ. Ναί.]

ΣΩ. Τὸ δὲ γιγνώσκειν αὑτὸν ὡμολογοῦμεν σωφροσύνην εἶναι;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν μὴ γιγνώσκοντες ἡμᾶς αὐτοὺς μηδὲ σώφρονες ὄντες δυναίμεθ' ἂν εἰδέναι τὰ ἡμέτερα αὐτῶν κακά τε καὶ ἀγαθά;

ΑΛ. Καὶ πῶς ἂν τοῦτο γένοιτο, ὦ Σώκρατες;

ΣΩ. Ἀδύνατον γὰρ ἴσως σοι φαίνεται μὴ γιγνώσκοντα d
Ἀλκιβιάδην τὰ Ἀλκιβιάδου γιγνώσκειν ὅτι Ἀλκιβιάδου ἐστίν.

ΑΛ. Ἀδύνατον μέντοι νὴ Δία.

ΣΩ. Οὐδ' ἄρα τὰ ἡμέτερα ὅτι ἡμέτερα, εἰ μηδ' ἡμᾶς αὐτούς;

ΑΛ. Πῶς γάρ;

ΣΩ. Εἰ δ' ἄρα μηδὲ τὰ ἡμέτερα, οὐδὲ τὰ τῶν ἡμετέρων;

ΑΛ. Οὐ φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα πάνυ τι ὀρθῶς ὡμολογοῦμεν ὁμολογοῦντες

c 8-16 Ἆρ' οὖν... — Ναί desunt in codd., leguntur apud Eusebium (Burnet : « talia fere legerunt Theodoretus, Julianus, Stobæus »); suspicor equidem ab aliquo Neoplatonicorum inserta esse || **c** 8 ὅτι correxi : ὅθ' Euseb. || **c** 17 ὡμολογοῦμεν T : ὁμολογοῦμεν B || **d** 1 γὰρ T : om. B || **d** 4 ὅτι ἡμέτερα T : om. B || **d** 7 μηδὲ Stob. : om. BT || **d** 9 ὡμολογοῦμεν T : ὁμολογοῦμεν B.

pés tout à l'heure, quand nous disions : il y a des hommes qui ne se connaissent pas eux-mêmes, mais qui connaissent les
e choses qui sont à eux, et d'autres qui connaissent ce qui dépend de ce qui est à eux. Car il semble que toutes ces connaissances relèvent d'un seul homme et d'un même savoir, lequel embrasse le sujet lui-même, les choses qui sont à lui et ce qui dépend de celles-là.

Alcibiade. — Cela semble juste.

Socrate. — Et, s'il en est ainsi, celui qui ignore ce qui est à lui doit sans doute ignorer aussi ce qui est aux autres.

Alcibiade. — A coup sûr.

Socrate. — Et s'il ignore ce qui est aux autres, il ignorera par là même ce qui est à l'État.

Alcibiade. — Nécessairement.

Socrate. — Un tel homme ne saurait donc devenir homme d'État ?

Alcibiade. — Non, en effet.

Socrate. — Ni bon économe ?

134 Alcibiade. — Non certes.

Socrate. — Il ne saura pas même ce qu'il fait.

Alcibiade. — Non, pas même cela.

Socrate. — Mais celui qui ne sait pas, n'est-il pas condamné à se tromper ?

Alcibiade. — Si, assurément.

Socrate. — En se trompant, ne se conduira-t-il pas de travers, à la fois dans la vie privée et dans la vie publique ?

Alcibiade. — Nul doute.

Socrate. — Et, en se conduisant de travers, ne sera-t-il pas malheureux ?

Alcibiade. — Oui certes.

Socrate. — Et ceux dont il gère les intérêts ?

Alcibiade. — Ils le seront également.

Socrate. — Il n'est donc pas possible, si l'on n'est pas sage et vertueux, d'être heureux ?

b Alcibiade. — Cela n'est pas possible.

Socrate. — Ainsi les hommes vicieux sont malheureux ?

Alcibiade. — Très malheureux.

acception à la fois intellectuelle et morale, plus intellectuelle même que morale.

ἄρτι εἶναί τινας οἳ ἑαυτοὺς μὲν οὐ γιγνώσκουσιν, τὰ δ' αὑτῶν, ἄλλους δὲ τὰ τῶν ἑαυτῶν· ἔοικε γὰρ πάντα ταῦτα εἶναι κατιδεῖν ἑνός τε καὶ μιᾶς τέχνης, αὑτόν, τὰ αὑτοῦ, e τὰ τῶν ἑαυτοῦ.

ΑΛ. Κινδυνεύει.

ΣΩ. Ὅστις δὲ τὰ αὑτοῦ ἀγνοεῖ, καὶ τὰ τῶν ἄλλων που ἂν ἀγνοοῖ κατὰ ταὐτά.

ΑΛ. Τί μήν;

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ τὰ τῶν ἄλλων, καὶ τὰ τῶν πόλεων ἀγνοήσει.

ΑΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Οὐκ ἄρ' ἂν γένοιτο ὁ τοιοῦτος ἀνὴρ πολιτικός.

ΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οὐ μὴν οὐδ' οἰκονομικός γε.

ΑΛ. Οὐ δῆτα. 134

ΣΩ. Οὐδέ γε εἴσεται ὅ τι πράττει.

ΑΛ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Ὁ δὲ μὴ εἰδὼς οὐχ ἁμαρτήσεται;

ΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἐξαμαρτάνων δὲ οὐ κακῶς πράξει ἰδίᾳ τε καὶ δημοσίᾳ;

ΑΛ. Πῶς δ' οὔ;

ΣΩ. Κακῶς δὲ πράττων οὐκ ἄθλιος;

ΑΛ. Σφόδρα γε.

ΣΩ. Τί δ' οἷς οὗτος πράττει;

ΑΛ. Καὶ οὗτοι.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα οἷόν τε, ἐὰν μή τις σώφρων καὶ ἀγαθὸς ᾖ, εὐδαίμονα εἶναι.

ΑΛ. Οὐχ οἷόν τε. b

ΣΩ. Οἱ ἄρα κακοὶ τῶν ἀνθρώπων ἄθλιοι.

ΑΛ. Σφόδρα γε.

d 11 ἄλλους δὲ Stob. : ἀλλ' οὐ BT || e 5 ἂν ἀγνοοῖ T : ἀγνοοῖ B || 134 a 2 γε T : om. B || a 13 Οὐκ ἄρα... — Σφόδρα γε (b 3) T : om. B.

Socrate. — Et ce n'est pas en devenant riche qu'on échappe au malheur, c'est en devenant sage ?

Alcibiade. — Cela est évident.

Socrate. — Par conséquent, Alcibiade, ce n'est pas de murs, ni de trières, ni de chantiers que les villes ont besoin pour être heureuses, ni de population, ni de grandeur, si la vertu leur manque ?

Alcibiade. — Non, certainement.

Socrate. — Dès lors, si tu dois gérer les affaires de la république comme il faut, ce qu'il est nécessaire que tu donnes
c à nos concitoyens, c'est la vertu.

Alcibiade. — Sans aucun doute.

Socrate. — Mais est-il possible de donner ce qu'on n'a pas ?

Alcibiade. — Comment le donnerait-on ?

Socrate. — De sorte qu'il te faut d'abord acquérir toi-même de la vertu, et c'est aussi le devoir de quiconque veut gouverner et administrer non seulement sa propre personne et ses intérêts à lui, mais aussi sa ville et les intérêts publics.

Alcibiade. — Tu dis vrai.

Socrate. — Ainsi, ce qu'il faut t'assurer, ce n'est pas la liberté de faire en maître absolu, pour toi et pour la république, ce qui te plaît ; non, mais la justice et la sagesse.

Alcibiade. — Cela est hors de doute.

d Socrate. — Car si vous agissez avec justice et sagesse, toi-même et la république, vous plairez aux dieux par vos actions.

Alcibiade. — Il y a lieu de le croire.

Socrate. — Et, comme nous le disions tout à l'heure, vous aurez toujours en vue dans vos actions ce qui est divin et lumineux[1].

Alcibiade. — Sans aucun doute.

Socrate. — Or, en l'ayant ainsi devant les yeux, vous vous verrez et connaîtrez vous-mêmes, vous et ce qui est bon pour vous.

Alcibiade. — En effet.

Socrate. — Et alors vous vous conduirez comme il faut.

1. Cf. ci-dessus 133 c. Les mots employés ici semblent se rapporter plus particulièrement au passage dont l'authenticité est suspecte ; toutefois ils peuvent aussi faire allusion à ce qui le précède.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα οὐδ' ὁ πλουτήσας ἀθλιότητος ἀπαλλάττεται, ἀλλ' ὁ σωφρονήσας.

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα τειχῶν οὐδὲ τριήρων οὐδὲ νεωρίων δέονται αἱ πόλεις, ὦ Ἀλκιβιάδη, εἰ μέλλουσιν εὐδαιμονήσειν, οὐδὲ πλήθους οὐδὲ μεγέθους ἄνευ ἀρετῆς.

ΑΛ. Οὐ μέντοι.

ΣΩ. Εἰ δὴ μέλλεις τὰ τῆς πόλεως πράξειν ὀρθῶς καὶ καλῶς, ἀρετῆς σοι μεταδοτέον τοῖς πολίταις. c

ΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Δύναιτο δ' ἄν τις μεταδιδόναι ὃ μὴ ἔχοι;

ΑΛ. Καὶ πῶς;

ΣΩ. Αὐτῷ ἄρα σοὶ πρῶτον κτητέον ἀρετήν καὶ ἄλλῳ ὃς μέλλει μὴ ἰδίᾳ μόνον αὐτοῦ τε καὶ τῶν αὐτοῦ ἄρξειν καὶ ἐπιμελήσεσθαι, ἀλλὰ πόλεως καὶ τῶν τῆς πόλεως.

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα ἐξουσίαν σοι οὐδ' ἀρχὴν παρασκευαστέον σαυτῷ ποιεῖν ὅ τι ἂν βούλῃ οὐδὲ τῇ πόλει, ἀλλὰ δικαιοσύνην καὶ σωφροσύνην.

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Δικαίως μὲν γὰρ πράττοντες καὶ σωφρόνως σύ τε καὶ ἡ πόλις θεοφιλῶς πράξετε. d

ΑΛ. Εἰκός γε.

ΣΩ. Καὶ ὅπερ γε ἐν τοῖς πρόσθεν ἐλέγομεν, εἰς τὸ θεῖον καὶ λαμπρὸν ὁρῶντες πράξετε.

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν ἐνταῦθά γε βλέποντες ὑμᾶς τε αὐτοὺς καὶ τὰ ὑμέτερα ἀγαθὰ κατόψεσθε καὶ γνώσεσθε.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὀρθῶς τε καὶ εὖ πράξετε;

Testim. : 134 b 7 Οὐκ ἄρα τειχῶν... — σφόδρα αἰσθάνεσθαι (135 a 11) = Stob. *Flor.* XLIII, 147.

b 4 ἀθλιότητος TW : ματαιότητος B || **c** 3 ἔχοι T : ἔχει B || **c** 5 κτητέον T : κλητέον B || **d** 7 καὶ B : τε καὶ T.

ALCIBIADE. — Oui.

e SOCRATE. — Et je garantirais sans hésiter que par là vous serez heureux.

ALCIBIADE. — Tu ne risques rien à le garantir.

SOCRATE. — Tandis que par l'injustice, si vous avez en vue ce qui est impie et ténébreux, vos actes le seront pareillement, faute de vous connaître vous-mêmes.

ALCIBIADE. — Je le crois.

SOCRATE. — En effet, celui qui peut faire tout ce qui lui plaît, peuple ou individu, mon cher Alcibiade, s'il n'a pas de raison, quel sera vraisemblablement son sort ? par exemple un malade, libre de faire tout ce qu'il veut, s'il n'a pas la
135 raison qui sait guérir, s'il agit comme un tyran, c'est-à-dire s'il ne sait pas se réprimer lui-même, que deviendra-t-il [1] ? N'est-il pas probable qu'il ruinera sa santé ?

ALCIBIADE. — Tu dis vrai.

SOCRATE. — Et sur un vaisseau, si un passager pouvait faire ce que bon lui semble, sans avoir le sens du pilote ni son expérience, ne vois-tu pas ce qui lui arriverait, à lui et à compagnons ?

ALCIBIADE. — Il est certain qu'ils périraient tous.

SOCRATE. — Eh bien, de même dans une cité, et en général dans l'exercice de toute autorité, de tout pouvoir absolu,
b quiconque n'a pas les qualités nécessaires est condamné à se conduire tout de travers.

ALCIBIADE. — C'est fatal.

SOCRATE. — Ainsi, ce n'est pas le pouvoir absolu, mon brave Alcibiade, qu'il faut ambitionner ni pour toi ni pour ta ville, si vous voulez être heureux, c'est la vertu.

ALCIBIADE. — Tu dis la vérité.

SOCRATE. — Et tant qu'on ne la possède pas, mieux vaut obéir à un meilleur que soi que de commander, qu'on soit homme fait ou enfant.

ALCIBIADE. — Évidemment.

SOCRATE. — Or ce qui est meilleur est aussi plus beau.

1. Platon a tracé dans sa *République* (IX, p. 571 suiv.) le portrait du tyran. Ce qui le caractérise essentiellement à ses yeux, c'est, comme il le dit ici, de ne savoir pas se commander à lui-même.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν οὕτω γε πράττοντας ὑμᾶς ἐθέλω ἐγγυή- e
σασθαι ἦ μὴν εὐδαιμονήσειν.

ΑΛ. Ἀσφαλὴς γὰρ εἶ ἐγγυητής.

ΣΩ. Ἀδίκως δὲ πράττοντες, εἰς τὸ ἄθεον καὶ τὸ σκοτεινὸν βλέποντες, ὡς τὰ εἰκότα, ὅμοια τούτοις πράξετε ἀγνοοῦντες ὑμᾶς αὐτούς.

ΑΛ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Ὧι γὰρ < ἂν >, ὦ φίλε Ἀλκιβιάδη, ἐξουσία μὲν ᾖ ποιεῖν ὃ βούλεται, νοῦν δὲ μὴ ἔχῃ, τί τὸ εἰκὸς συμβαίνειν ἰδιώτῃ ἢ καὶ πόλει; οἷον νοσοῦντι ἐξουσίας οὔσης δρᾶν ὃ
βούλεται, νοῦν ἰατρικὸν μὴ ἔχοντι, τυραννοῦντι δὲ ὡς μηδὲ 135
ἐπιπλήττοντι ἑαυτῷ, τί τὸ συμβησόμενον; ἆρ' οὐχ, ὡς τὸ εἰκός, διαφθαρῆναι τὸ σῶμα;

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Τί δ' ἐν νηΐ, εἴ τῳ ἐξουσία εἴη ποιεῖν ὃ δοκεῖ, νοῦ τε καὶ ἀρετῆς κυβερνητικῆς ἐστερημένῳ, καθορᾷς ἃ ἂν ξυμβαίη αὐτῷ τε καὶ τοῖς συνναύταις;

ΑΛ. Ἔγωγε, ὅτι γε ἀπόλοιντο πάντες ἄν.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὡσαύτως ἐν πόλει τε καὶ πάσαις ἀρχαῖς
καὶ ἐξουσίαις ἀπολειπομέναις ἀρετῆς ἕπεται τὸ κακῶς b
πράττειν;

ΑΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα τυραννίδα χρή, ὦ ἄριστε Ἀλκιβιάδη, παρασκευάζεσθαι οὔθ' αὑτῷ οὔτε τῇ πόλει, εἰ μέλλετε εὐδαιμονεῖν, ἀλλ' ἀρετήν.

ΑΛ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Πρὶν δέ γε ἀρετὴν ἔχειν, τὸ ἄρχεσθαι ἄμεινον ὑπὸ τοῦ βελτίονος ἢ τὸ ἄρχειν ἀνδρί, οὐ μόνον παιδί.

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν τό γ' ἄμεινον καὶ κάλλιον;

e 4 δὲ B : δέ γε T || καὶ τὸ B : καὶ T || **e** 8 ἂν rec. : om. BT || **135 a** 2 ἐπιπλήττοντι ἑαυτῷ B : ἐπιπλήττοι τις αὑτῷ T || **a** 6 ξυμβαίη W : ξυμβαίνῃ BT || **a** 8 ἄν T : om. B.

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Et ce qui est plus beau est plus convenable.

c Alcibiade. — Sans aucun doute.

Socrate. — De sorte qu'il convient à l'homme sans vertu de servir ; car cela vaut mieux pour lui.

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Manquer de vertu est le fait d'une nature servile?

Alcibiade. — Manifestement.

Socrate. — Tandis que la vertu est le propre de l'homme libre?

Alcibiade. — Oui.

Socrate. — Et sans doute, mon ami, il faut fuir tout ce qui est servile ?

Alcibiade. — Plus que tout au monde, Socrate.

Socrate. — Or, as-tu bien conscience maintenant de ton état ? possèdes-tu ce qui fait l'homme libre, oui ou non ?

Alcibiade. — Je crois n'en avoir que trop conscience.

Socrate. — En ce cas, sais-tu quel est le moyen de te libérer de ton état présent ? car je ne veux pas en prononcer le nom, quand je parle d'un homme aussi beau que toi.

d Alcibiade. — Oui, je le sais.

Socrate. — Quel est ce moyen ?

Alcibiade. — Je me libérerai, si tu le veux, Socrate.

Socrate. — Ce n'est pas là ce qu'il faut dire, Alcibiade.

Alcibiade. — Eh ! que dois-je donc dire ?

Socrate. — Si Dieu le veut.

Alcibiade. — Soit, je dirai ainsi. Mais voici ce que j'ajoute : c'est qu'il y a chance pour que nous échangions nos rôles, Socrate ; je prendrai le tien, tu prendras le mien. Car il est bien certain qu'à partir de ce jour, c'est moi qui te surveillerai, et toi, tu seras sous ma surveillance.

e Socrate. — En ce cas, mon brave Alcibiade, mon amour ressemblera fort à celui de la cigogne ; il aura élevé au nid dans ton âme, un petit amour ailé, qui ensuite prendra soin de lui.

Alcibiade. — En tout cas, c'est décidé : je vais commencer dès à présent à m'appliquer à la justice.

Socrate. — Je souhaite que tu y persévères. Mais j'ai grand peur. Non que je me défie de ta nature, mais je vois la puissance de notre peuple et je redoute qu'elle ne l'emporte sur moi et sur toi.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τὸ δὲ κάλλιον πρεπωδέστερον;

ΑΛ. Πῶς δ' οὔ; c

ΣΩ. Πρέπει ἄρα τῷ κακῷ δουλεύειν· ἄμεινον γάρ.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Δουλοπρεπὲς ἄρ' ἡ κακία.

ΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ἐλευθεροπρεπὲς δὲ ἡ ἀρετή.

ΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν φεύγειν χρή, ὦ ἑταῖρε, τὴν δουλοπρέπειαν;

ΑΛ. Μάλιστά γε, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Αἰσθάνῃ δὲ νῦν πῶς ἔχεις; ἐλευθεροπρεπῶς ἢ οὔ;

ΑΛ. Δοκῶ μοι καὶ μάλα σφόδρα αἰσθάνεσθαι.

ΣΩ. Οἶσθ' οὖν πῶς ἀποφεύξῃ τοῦτο τὸ περὶ σὲ νῦν; ἵνα μὴ ὀνομάζωμεν αὐτὸ ἐπὶ καλῷ ἀνδρί.

ΑΛ. Ἔγωγε. d

ΣΩ. Πῶς;

ΑΛ. Ἐὰν βούλῃ σύ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐ καλῶς λέγεις, ὦ Ἀλκιβιάδη.

ΑΛ. Ἀλλὰ πῶς χρὴ λέγειν;

ΣΩ. Ὅτι ἐὰν θεὸς ἐθέλῃ.

ΑΛ. Λέγω δή· καὶ πρὸς τούτοις μέντοι τόδε λέγω ὅτι κινδυνεύσομεν μεταβαλεῖν τὸ σχῆμα, ὦ Σώκρατες, τὸ μὲν σὸν ἐγώ, σὺ δὲ τοὐμόν· οὐ γὰρ ἔστιν ὅπως οὐ παιδαγωγήσω σε ἀπὸ τῆσδε τῆς ἡμέρας, σὺ δ' ὑπ' ἐμοῦ παιδαγωγήσῃ.

ΣΩ. Ὦ γενναῖε, πελαργοῦ ἄρα ὁ ἐμὸς ἔρως οὐδὲν διοίσει, e εἰ παρὰ σοὶ ἐννεοττεύσας ἔρωτα ὑπόπτερον ὑπὸ τούτου πάλιν θεραπεύσεται.

ΑΛ. Ἀλλὰ οὕτως ἔχει, καὶ ἄρξομαί γε ἐντεῦθεν τῆς δικαιοσύνης ἐπιμέλεσθαι.

ΣΩ. Βουλοίμην ἄν σε καὶ διατελέσαι· ὀρρωδῶ δέ, οὔ τι τῇ σῇ φύσει ἀπιστῶν, ἀλλὰ τὴν τῆς πόλεως ὁρῶν ῥώμην, μὴ ἐμοῦ τε καὶ σοῦ κρατήσῃ.



APOLOGIE DE SOCRATE

NOTICE

I

SOCRATE. SON RÔLE. SES ACCUSATEURS

En l'année 399 avant notre ère, une accusation capitale fut intentée à Socrate; elle entraîna sa condamnation et sa mort. Il avait alors 70 ans et quelques mois. C'est à cette accusation qu'est censée répondre l'*Apologie* composée par Platon. Pour la bien comprendre, il est indispensable de se représenter exactement quel avait été le rôle de Socrate parmi ses concitoyens[1].

Né à Athènes en 470/469, il était fils d'un ouvrier sculpteur, nommé Sophronisque, et d'une sage-femme, Phainarété. Jeune homme, il exerça quelque temps le métier paternel. Mais son esprit vigoureux et subtil, curieux de savoir, rompit bientôt sa chaîne. Ayant achevé et perfectionné de son mieux sa première éducation, il sentit le besoin d'aller plus loin. Abandonnant toute profession, résigné à vivre pauvre, sacrifiant tout à la passion généreuse qui le dominait, il étendit ses connaissances et se mit à méditer.

1. Nous possédons, dans les *Vies des philosophes* de Diogène Laërce, une biographie assez détaillée de Socrate. Comme toutes les *Vies* qui composent ce recueil, c'est une compilation confuse et sans critique, mais qui contient beaucoup de témoignages précieux. Elle doit être complétée et critiquée à l'aide des autres témoignages de l'antiquité, parmi lesquels les principaux sont ceux de Platon, de Xénophon et d'Aristote.

Athènes était alors le lieu d'élection de la pensée. Le commerce des manuscrits y était plus actif que partout ailleurs ; on y avait plus de facilités qu'en aucun autre lieu pour lire les œuvres qui avaient déjà signalé en Grèce les débuts de la science et de la philosophie. En outre, à partir du milieu du siècle surtout, les hommes remarquables y affluaient des diverses parties du monde grec. Anaxagore venait s'y fixer vers 460 et y publiait son *Traité de la Nature*. Puis, ceux qu'on appelait sophistes, c'est-à-dire les savants qui faisaient profession d'enseigner leur science, y donnaient des conférences retentissantes, qui passionnaient la jeunesse et qui partageaient l'opinion. Si le prix élevé de leurs leçons ne permettait guère qu'aux riches de les suivre, il était facile du moins à un esprit curieux et attentif d'en recueillir les échos. C'est ce que Socrate ne manqua pas de faire.

Mais la nature ne l'avait pas prédestiné au rôle modeste de disciple. Son génie original et indépendant trouva promptement sa voie. Il n'était pas de ceux que les affirmations dogmatiques satisfont aisément. Loin de le contenter, elles excitaient sa pensée, provoquaient ses doutes, stimulaient ses réflexions. Les questions naissaient spontanément du fond de cette intelligence pénétrante et scrutatrice. Là où les autres approuvaient, il voyait, lui, matière à interroger. Et, en interrogeant, il s'apercevait que la plupart des affirmations énoncées résistaient mal à l'examen. Il y eut ainsi, dans sa vie, une période décisive, entre 25 et 35 ans environ. Ce fut celle où il jugea ce qu'on appelait alors la science et se définit à lui-même le rôle qui lui convenait.

Considérant les sciences de la nature, où tant d'hypothèses hasardeuses se mêlaient alors à quelques intuitions justes et à quelques observations profondes, mais invérifiables, il lui parut qu'elles dépassaient la portée de l'esprit humain. Son bon sens positif répugnait à ces aventures ; et, peut-être même, inquiétaient-elles en lui un fond d'esprit traditionnel et religieux. En tout cas, il leur reprochait de détourner les hommes qui s'y livraient d'une recherche autrement utile, de leur faire négliger la connaissance indispensable, celle du vrai bien.

Car ce philosophe était avant tout épris de vertu. Détaché de tout intérêt matériel, de toute ambition, il orientait uniquement sa vie vers ce but. La vertu était si belle à ses yeux,

si propre à remplir le cœur de l'homme et à lui assurer tout ce qu'il peut attendre de bonheur, qu'il ne lui semblait pas possible qu'on pût faire le mal autrement que par méconnaissance du bien. Toute faute, disait-il, est essentiellement une erreur. Et toute erreur provenant d'une ignorance, il se convainquait qu'il suffisait d'instruire les hommes pour les rendre vertueux.

Seulement, cet enseignement lui semblait exiger une méthode bien différente de celle qu'on pratiquait communément. Ce n'était pas par de beaux discours qu'on pouvait faire voir la vérité. Celle-ci, d'après lui, chacun de nous la porte en lui-même. Elle est en nous, mais elle y est souvent obscurcie, enveloppée d'idées fausses et d'illusions, ou enfoncée, pour ainsi dire, dans une région d'oubli, où elle échappe à la vue. Il s'agissait de l'en tirer, de la faire remonter à la lumière de la pleine conscience. Par quel moyen ? Uniquement par des questions méthodiques, propres à éveiller la réflexion, à la mettre en mouvement, puis à la conduire pas à pas, d'une vérité à une autre, d'évidence en évidence, en n'avançant jamais sans avoir obtenu un assentiment, libre et entier, sur chaque point successivement. Il pensait qu'ainsi interrogé, tout homme de bonne foi devait se rendre finalement à ce témoignage intérieur, à cette voix du dedans qui était manifestement la sienne propre, à moins qu'elle ne fût celle de Dieu parlant en lui.

Lorsque Socrate se fut fait cette doctrine, il la mit en pratique. On le vit errer à travers les rues d'Athènes, du matin au soir, pauvrement vêtu, insensible au froid et au chaud, insoucieux de ses affaires personnelles, uniquement occupé de rendre ses concitoyens meilleurs. Il les allait prendre partout, sur la place du marché, dans les boutiques, dans les gymnases, et il les interrogeait à sa manière. Examen très sérieux. L'homme ainsi appréhendé se sentait d'abord séduit par l'humeur enjouée de son interlocuteur, par la grâce de son esprit ; mais les questions se succédaient ; elles devenaient pressantes, indiscrètes ; on disait ce qu'on n'aurait pas voulu dire, on se voyait mis en face de vérités gênantes ; il fallait avouer qu'on avait tort ou se contredire impudemment. On était pris, à moins qu'on ne se fâchât, ce qui n'allait pas sans quelque ridicule. Et Socrate ne se laissait pas écarter facilement. Il ne

se lassait jamais. Il tenait tête à tout le monde, et il avait toujours le dernier mot.

Les petites gens, à vrai dire, n'avaient pas beaucoup à le craindre. N'étant pas dialecticiens de profession, leur amour-propre n'était guère engagé dans la partie. Avec eux, elle se terminait vite. Ils convenaient de tout, sauf à n'en faire ni plus ni moins. Mais les beaux esprits, les professionnels de la parole ou de l'argumentation, ne s'en tiraient pas à si bon compte. Pour eux, ces interrogatoires de Socrate étaient une épreuve redoutable. Le souci de leur réputation ne leur permettait pas de s'y dérober. Ils auraient eu l'air d'avouer qu'ils n'étaient rien moins que sûrs d'eux-mêmes. Il fallait donc accepter l'entretien, qui s'offrait sans qu'on le désirât. Et, chose grave, un tel entretien, entre de tels interlocuteurs, devenait un spectacle, dans ce milieu où tout le monde aimait à argumenter et à entendre argumenter. Socrate d'ailleurs s'y présentait modestement ; il déclarait ne rien savoir ; il demandait qu'on voulût bien l'instruire. Le plus souvent, il sollicitait une définition. L'homme d'esprit, ainsi provoqué, cherchait et trouvait quelque formule qui lui paraissait heureuse. Alors commençait l'enquête, serrée, subtile, impitoyable. La pauvre formule se disloquait piteusement. Il en fallait vite substituer une autre. Socrate s'y prêtait sans difficulté. Mais, à l'épreuve, la seconde ne se trouvait pas meilleure que la première. Et, ainsi, d'essai en essai, de démolition en démolition, c'était toute la thèse proposée qui tombait en ruine, et la réputation de son auteur n'était pas sans en souffrir. Pourtant, Socrate ne cherchait pas le succès. Seulement, il ne faisait aucune concession aux dépens de la vérité. Avouant volontiers sa propre ignorance sur beaucoup de points, il découvrait sans ménagement celle des autres. Et l'ironie exquise, qui était son arme et qui faisait de ces entretiens un délicieux amusement pour les spectateurs, les rendait plus amers encore à ses victimes.

On comprend qu'avec cette méthode, plus il voulait faire de bien, plus il se faisait d'ennemis. Les trente dernières années de sa vie furent celles où l'orage qui devait l'emporter s'amassa, grossit, jusqu'à ce qu'il finit par éclater.

Un groupe s'était peu à peu formé autour de lui. Ce n'était pas une école à proprement parler, car il n'enseignait pas.

Ceux qu'on appelait quelquefois ses disciples n'étaient en réalité que des compagnons habituels, des familiers, des amis, jeunes pour la plupart, qui trouvaient plaisir à l'entendre, à le faire parler, et qui le suivaient souvent dans ses enquêtes philosophiques, assistant et prenant part à ses entretiens quotidiens. Ce groupe inspirait une certaine défiance à l'opinion publique. Elle n'en aimait pas l'esprit critique, qui s'attaquait aux personnes et aux choses. D'ailleurs, on connaissait mal les idées qui y prédominaient, car Socrate n'avait rien écrit. On devinait toutefois que ces idées n'étaient pas celles de la foule, ni en morale, ni en politique, ni en religion. Bien peu de gens auraient pu dire exactement en quoi elles différaient; elles n'étaient formulées nulle part. On n'en était pas moins persuadé qu'elles s'en écartaient sensiblement sur plusieurs points. En matière religieuse, on soupçonnait les compagnons de Socrate de tendances hétérodoxes. En politique, on les tenait pour des mécontents. Et surtout, ce qui apparaissait clairement à tous, c'était que l'enseignement de Socrate tendait à modifier profondément les directions traditionnelles de la vie. Tout honnête Athénien estimait que le but d'une activité raisonnable était de conserver son patrimoine ou de l'augmenter ; ainsi le voulait la sagesse traditionnelle, celle qu'on se transmettait de père en fils ; et l'on répétait que sans le travail assidu, sans la bonne économie, sans l'attention incessante donnée aux intérêts matériels, il était impossible d'y réussir. Or Socrate contredisait tous ces principes. Il combattait l'attachement aux richesses, il les méprisait lui-même et enseignait à les mépriser. Il orientait l'activité des esprits vers la discussion et, par là même, il semblait qu'il les détournât du travail vraiment profitable. N'y avait-il pas, dans ses exemples et ses discours, qu'il le voulût ou non, une protestation contre la coutume, une critique des leçons communément données par les parents à leurs enfants? D'autre part, l'influence puissante que le maître exerçait sur son jeune entourage n'était pas sans exciter certaines appréhensions. Ce donneur de conseils ne risquait-il pas de prendre sur la jeunesse une autorité qui pourrait ne s'accorder ni avec les désirs des parents ni avec l'esprit même de la constitution? Ces inquiétudes que l'on se communiquait, ces soupçons qui grossissaient en se répandant, s'ajoutaient aux ressentiments personnels de

quelques-uns. Ainsi se formait un état d'esprit fort dangereux pour Socrate. Il suffisait, pour le perdre, qu'un homme malveillant et habile se rencontrât, qui saurait en profiter.

A vrai dire, il avait été attaqué publiquement depuis longtemps. Les poètes comiques l'avaient mis en scène dès qu'il avait attiré sur lui l'attention publique. Le plus illustre d'entre eux, Aristophane, dans sa comédie des *Nuées*, que nous possédons, avait fait de lui, en 423, une caricature satirique, qui le représentait comme un impie et un charlatan. On y voyait un Socrate de pure fantaisie, versé dans la philosophie ionienne, adonné à des recherches astronomiques et météorologiques, substituant aux dieux anciens les forces de la nature, enseignant les plus dangereux artifices d'une rhétorique sans scrupules, méprisant la morale et les lois, et finalement, sous son influence, un fils qui insultait et maltraitait son père. La pièce, il est vrai, n'avait pas réussi. Mais pour qu'un jeune poète, à l'affût du succès, en eût conçu le plan, il fallait que le vrai Socrate fût alors bien méconnu du public. Et si, dans les années suivantes, nous ne voyons pas se renouveler d'attaque aussi violente, nous pouvons constater cependant, soit chez Aristophane lui-même, soit dans les fragments encore subsistants d'autres poètes comiques, que la satire était loin de désarmer. Sans exagérer son influence, on peut admettre, tout au moins, qu'elle contribuait pour sa part à entretenir dans le public des préjugés fâcheux, des dispositions défavorables à l'homme qui en était l'objet.

Ce furent ces sentiments que sut mettre à profit, en 399, Anytos, un des hommes qui dirigeaient alors la démocratie [1].

1. Anytos était fils d'un riche industriel, nommé Anthémion, qui semble avoir été très considéré dans Athènes (Platon, *Ménon*, p. 90 a). Lui-même gagna la faveur du peuple. Il fut stratège en 409. Ayant échoué dans l'expédition dont il était chargé, il fut mis en accusation et n'échappa à une condamnation, suivant Aristote et Diodore, qu'en corrompant ses juges (Arist., *Républ. des Athén.*, c. 27 ; Diod., XIII, 64). Il est représenté dans le *Ménon* comme un ennemi des sophistes ; mais il y prend contre Socrate la défense des orateurs populaires (p. 94 e). D'abord attaché à Théramène en 404, il se rallia, après sa mort, au parti démocratique (Xén., *Hellén.*, II, c. 3, §§ 42, 44), fut un des chefs des proscrits réunis à Phylé et prit part au renversement des Trente (Lysias, *Contre Agoratos*, § 78). Il devint ainsi très influent après la restauration de la démocratie (Isocr., *Contre Callimaque*, § 23).

Quels motifs personnels firent de lui un ennemi de Socrate? Nous l'ignorons. Le rôle que Platon lui fait jouer dans son *Ménon* donne lieu de croire qu'il s'était senti blessé par les jugements trop libres de Socrate sur les chefs du parti populaire. Il ne paraît pas douteux, en tout cas, qu'il n'ait été le véritable auteur de l'accusation. Toutefois il la fit déposer par un certain Mélétos, jeune homme sans grande notoriété, et poète tragique sans talent[1]; et ce fut ce Mélétos qui en prit la responsabilité. Probablement, Anytos, incertain du succès, ne se souciait pas de courir en personne les risques sérieux d'un échec; c'est pourquoi il se choisit un complice qui consentit à jouer un rôle dangereux, mais tentant pour sa vanité. Tous deux s'adjoignirent un orateur de quelque renom, dont l'influence et le talent spécial pouvaient leur être utile; il s'appelait Lycon[2]. A eux trois, ils combinèrent l'accusation la plus propre à perdre Socrate.

II

LE PROCÈS

La plainte (γραφή) fut déposée par Mélétos au greffe de

En 399, Andocide, accusé, réclamait son appui (*Sur les mystères*, I, 150). D'après l'*Apologie de Socrate* de Xénophon (§ 29), il en aurait voulu à Socrate de ce que celui-ci aurait cherché à attirer à la philosophie son fils, qu'il destinait à l'industrie.

1. Mélétos est dépeint en quelques mots par Platon au début de l'*Euthyphron*, p. 2 b. On voit là (et dans l'*Apologie*, p. 25 d) qu'il était encore jeune et peu connu. Il ne peut donc pas être confondu avec le poète du même nom, peut-être son père, dont Aristophane s'était moqué dans ses *Laboureurs*, pièce jouée probablement en 422. Mais il était poète, lui aussi, puisque Platon (*Apol.*, p. 23 e) le considère comme le représentant des poètes. Une scholie de l'*Apologie* sur ce passage le donne pour l'auteur d'une *Œdipodie*, à laquelle Aristophane faisait allusion dans ses *Cigognes*. D'après le même scholiaste, Anytos aurait acheté le concours de Mélétos.

2. Lycon n'est connu que par quelques mots de l'*Apologie*, p. 23 e, et la scholie sur ce passage, où se trouvent réunis quelques témoignages des poètes comiques du temps, sans grand intérêt.

l'archonte roi[1]. Elle était formulée à peu près en ces termes : « Socrate est coupable de ne pas reconnaître comme dieux les dieux de la cité et d'en introduire de nouveaux ; il est coupable aussi de corrompre la jeunesse. La peine demandée est la mort[2]. »

La rédaction en était habile. Rien n'était plus propre qu'une accusation d'impiété à faire impression sur le public athénien, et rien n'était plus difficile à réfuter. La religion, pour les Grecs du ve siècle, était l'âme même de la cité. Elle faisait partie de sa constitution ; en elle résidait la garantie de l'existence commune. Chaque cité avait son culte, fondé sur ses traditions propres. Chacune se reconnaissait redevable de sa prospérité, de son salut, à quelques dieux, ses protecteurs attitrés, qui exigeaient d'elle certains hommages rigoureusement déterminés et lui assuraient en retour un patronage efficace. Offenser ces dieux d'une manière quelconque ou leur susciter des rivaux, c'était compromettre la sécurité nationale, ou, en d'autres termes, trahir la république. Le peuple athénien, pénétré de ces idées, profondément attaché aux rites de son culte, se montrait extrêmement défiant à l'égard de quiconque lui paraissait ébranler ces fondements de l'État.

Il est vrai que sa religion ne comportait pas de dogmes à proprement parler. On pourrait croire, par suite, qu'elle devait opposer peu d'obstacles à la libre pensée. Ce serait une erreur. Chaque culte s'appuyait sur une légende, qui était sa raison d'être. Il y avait donc des légendes sacrées, qui ne devaient pas être mises en doute, au moins dans ce qu'elles avaient d'essentiel. Qu'on y introduisît quelques variantes, cela était sans importance, pourvu que le fond du récit subsistât, avec l'esprit dont il s'inspirait. Ce qu'on ne pouvait permettre en aucun cas, c'était que la personnalité d'un dieu national fût niée, ou simplement diminuée d'une manière quelconque.

1. Platon, *Euthyphron*, p. 2 a.

2. C'est la formule donnée par Xénophon, *Mémor.*, I, 1 (cf. Xén. *Apol.* 10), moins l'énoncé de la peine. Elle se retrouve, à peu de chose près, dans Platon, *Apol.*, p. 24 b, qui toutefois intervertit l'ordre des griefs, probablement à dessein. En fait, l'accusation d'impiété devait précéder l'autre, car elle en était le fondement.

Or, voilà précisément ce que faisait la philosophie. Les philosophes de la nature, qu'ils le voulussent ou non, tendaient à substituer, dans la conception de l'univers, des forces naturelles, puissances essentiellement impersonnelles, aux vieilles divinités, qui avaient chacune leur nom, leurs attributions, leur histoire. Quelques-uns ne s'en cachaient pas. De là les procès fameux, intentés à plusieurs d'entre eux au cours du v[e] siècle, et les condamnations qui s'en étaient suivies. Anaxagore, Protagoras, Diagoras, avaient tour à tour excité ces alarmes religieuses et en avaient subi les conséquences. Les poètes de la scène eux-mêmes n'y avaient pas échappé. L'attention publique, excitée par leurs témérités, demeurait toujours en éveil et toujours défiante.

Socrate, il est vrai, professait une philosophie très différente. Il croyait à la personnalité des dieux, à leur bonté, à leur justice, à leur intervention constante dans les choses humaines. Il observait les usages religieux de son pays, participait à son culte. Malgré tout, il se distinguait mal, aux yeux de la foule, des autres philosophes et sophistes. Ne s'occupait-il pas, comme eux, de questions obscures, subtiles, sans intérêt pratique ? ne le voyait-on pas raisonner avec eux, s'entretenir avec ceux qui les fréquentaient ? Une confusion naturelle se faisait dans beaucoup d'esprits entre eux et lui. Rien ne devait paraître plus facile à ses accusateurs que d'en tirer profit. Et ils savaient bien qu'accusé, il aurait grand peine à se justifier. Car, pour le faire, il lui aurait fallu exposer ce qu'il pensait en matière religieuse. Mais, précisément, il ne le pouvait pas. S'il eût découvert à ses juges le fond de sa pensée, il aurait dû leur dire qu'il ne croyait pas aux passions des dieux, à leurs amours, à leurs rivalités mutuelles, en un mot à tout ce qui constituait l'essence même d'une religion anthropomorphique ; n'aurait-il pas ainsi donné raison, devant l'opinion commune, à ceux qui l'accusaient d'athéisme et de mépris envers les dieux nationaux ?

On lui faisait aussi grief d'introduire des dieux nouveaux. Cette partie de l'accusation visait sans doute une croyance toute personnelle, dont il parlait souvent. En maintes occasions, on l'avait entendu se référer à un avertissement divin, qui le prévenait de ne pas faire telle ou telle chose. C'était,

disait-il, une « voix » qui se faisait entendre à lui secrètement ; il ne l'attribuait à aucun dieu en particulier ; il la nommait d'un terme vague, « l'esprit divin » (τὸ δαιμόνιον)[1]. Rien ne permet de mettre en doute un fait si nettement attesté. Socrate, de très bonne foi, s'est cru favorisé d'une sorte de révélation toute personnelle ; intermittente, il est vrai, et restreinte, mais fréquente et certainement émanée d'un dieu. Une telle croyance n'avait rien en soi d'absolument contraire à la religion du temps. On admettait communément que les dieux pouvaient avertir les hommes, s'ils le jugeaient bon, par tel ou tel moyen qui leur agréait. Mais ce qui rendait suspecte la croyance de Socrate, c'était qu'elle affirmait la présence presque continue, auprès d'un homme privilégié, d'un même dieu, d'ailleurs inconnu, qui ressemblait fort à une invention de son esprit. On comprend aisément combien il était facile de persuader à des gens simples et défiants qu'un philosophe, détaché de toute tradition nationale, disait-on, avait imaginé ce dieu nouveau, son dieu à lui, pour le substituer à ceux qu'adorait la cité. Les deux éléments de l'accusation semblaient ainsi se confirmer mutuellement.

Quant au reproche de corrompre la jeunesse, il résultait des précédents, mais il les dépassait de beaucoup et se prêtait d'ailleurs à être étendu selon les besoins de la cause. C'était préparer de mauvais citoyens que de détacher les jeunes gens des traditions religieuses que la république considérait comme sa sauvegarde. Et ne pouvait-on pas ajouter que Socrate, par ses conseils indiscrets, intervenait d'une manière fâcheuse entre les fils et les pères[2] ? qu'il habituait les premiers à chercher soit en eux-mêmes, soit auprès de leur maître, une direction indépendante ? qu'il les détournait de la vie active, du travail utile, des occupations lucratives et même de l'attachement aux intérêts publics, en les orientant vers des recherches chimériques ? Et combien il était facile, en profitant des inquiétudes ainsi éveillées, d'insinuer encore qu'il leur inspirait le mépris des institutions démocratiques, lui qui ne craignait pas de démasquer l'ignorance des hommes

1. *Apologie*, p. 31 d.
2. Voir, sur ce point, Xén. *Apol.* 20.

d'État, l'incompétence des assemblées populaires, le règne du bavardage et de la flatterie[1] ! Le vague même de la formule accusatrice ouvrait à ceux qui se proposaient de la développer un champ presque illimité. Elle leur permettait de ne rien laisser perdre des propos malveillants répandus contre Socrate, elle leur assurait le droit de les utiliser sans sortir de la cause.

C'était donc un procès redoutable, savamment préparé par un ennemi perfide, un procès dans lequel l'accusé était presque certain de succomber.

Le tribunal, suivant la loi athénienne, fut composé de jurés, tirés au sort parmi les citoyens âgés de plus de trente ans[2]. On peut conclure du rapprochement de deux témoignages anciens qu'ils étaient au nombre de 502[3]. Véritable foule, où tous les préjugés populaires devaient être représentés ; bien peu apte, en tout cas, à juger de questions aussi délicates.

Selon l'usage, Mélétos, comme auteur de l'accusation, dut parler le premier, pour en expliquer les raisons. Anytos et Lycon prirent la parole après lui. Il est impossible de dire aujourd'hui quel fut exactement le rôle de chacun d'eux.

1. Le rendit-on responsable des fautes d'Alcibiade et de Critias ? Xénophon (*Mémor.* I, 2) semble autoriser à le croire. Mais il est possible que l'accusateur qu'il a en vue (27 τῷ κατηγόρῳ) soit non pas Mélétos, mais le rhéteur Polycratès, auteur d'un pamphlet contre Socrate, publié quelques années plus tard. Il y a, toutefois, un autre témoignage, celui d'Eschine (*C. Timarque*, 173 Blass), qui ne peut s'expliquer ainsi.

2. Aristote, *Rép. des Athén.*, c. 63, 3, Blass.

3. Diog. Laerce, II, 41, rapporte que Socrate fut condamné par une majorité de 281 voix (κατεδικάσθη διακοσίαις ὀγδοήκοντα μιᾷ πλείοσιν ψήφοις τῶν ἀπολυουσῶν), ce qui semble vouloir dire qu'il y avait 281 voix de plus pour la condamnation que pour l'acquittement. Mais, d'autre part, Platon, dans l'*Apologie*, p. 36 a, fait dire à Socrate qu'un déplacement de 30 voix en sa faveur aurait suffi à le faire acquitter Cela implique que la majorité était tout au plus de 60 voix. Le nombre mentionné par Diogène est donc celui des votes défavorables, et ce nombre ayant été supérieur de 60 à celui des votes favorables, nous voyons qu'il y eut 281 suffrages d'un côté, 221 de l'autre, soit en tout 502.

Tout au plus peut-on, d'après les usages du temps et deux ou trois passages de l'*Apologie* de Platon, en conjecturer quelque chose. Mélétos dut présenter surtout un exposé des faits. Il n'avait guère d'autorité pour le rôle de censeur qu'il avait assumé, et Platon affirme que, s'il eût été seul accusateur, il n'aurait pas même obtenu le minimum de voix qui lui était nécessaire pour n'être pas condamné légalement comme calomniateur[1]. Ce furent donc Anytos et Lycon qui emportèrent la condamnation. Anytos y eut certainement la part principale ; il avait du crédit auprès du peuple. Platon associe son nom à celui de Mélétos dans l'*Apologie*[2], et ce qu'il dit nous donne quelque idée du discours auquel il fait allusion. Anytos paraît avoir surtout insisté sur l'influence pernicieuse que Socrate, selon lui, exerçait sur la jeunesse. Et ce fut lui aussi qui, en raison précisément de cette influence, réclama comme indispensable la peine de mort. L'*Apologie* nous a gardé le souvenir du dilemme dans lequel il résuma sa pensée : « Ou bien, dit-il, il ne fallait pas intenter ce procès à Socrate, ou bien il faut maintenant, de toute nécessité, le faire mourir[3]. » Évidemment, il développait cette proposition en montrant qu'un acquittement serait pour Socrate un encouragement à persévérer, et qu'il s'en prévaudrait comme d'une sorte de témoignage officiel d'approbation, donné par le peuple lui-même à son enseignement ; que, d'autre part, une amende ne le corrigerait pas ; et qu'enfin l'exil n'empêcherait pas ses amis, ses disciples de continuer son œuvre sous sa direction. Il n'est pas douteux, d'après cela, que la responsabilité de la condamnation capitale qui s'ensuivit ne retombe sur lui surtout. Quant à Lycon, il dut parler en dernier lieu ; l'*Apologie* ne nous apprend rien de précis sur son rôle ; il est probable qu'il consista surtout à renforcer, par les moyens familiers à la rhétorique du temps, ce qu'avaient dit avant lui Mélétos et Anytos.

1. *Apol.*, p. 36 a.

2. *Apol.*, p. 34 b, ὥς φασι Μέλητος καὶ Ἄνυτος. Cf. 28 a, 30 c, et surtout 18 b, qui semble bien indiquer qu'Anytos était réellement le plus redoutable des accusateurs.

3. *Apol.*, p. 29 c. Cf. 30 b et 31 a.

Comment Socrate se défendit-il ? C'est ce que nous désirerions le plus savoir et c'est peut-être, en somme, ce que nous savons le moins. Xénophon rapporte le témoignage d'Hermogène, fils d'Hipponicos, qui lui avait dit à lui-même avoir engagé Socrate à préparer ses moyens de défense ; et celui-ci, ajoutait-il, lui répondit qu'il n'avait pas à s'en occuper, puisque toute sa vie était la meilleure justification qu'il pût présenter ; que, d'ailleurs, lorsqu'il avait songé à le faire, son esprit familier s'y était opposé[1]. Il paraît impossible de récuser un témoignage aussi formel et aussi direct, qui, en outre, s'accorde bien avec le caractère de Socrate. Il lui eût répugné d'apporter au tribunal un discours composé à loisir, et c'est aussi ce que Platon lui fait dire, au début de son *Apologie*[2]. Un tel moyen de défense ne lui aurait pas manqué sans doute, s'il l'eût voulu[3]. Il le jugea indigne de lui[4]. D'ailleurs, s'il avait existé une apologie authentique de Socrate, ses disciples l'auraient conservée, et Platon n'eût pas composé la sienne.

Est-ce à dire que Socrate se laissa condamner sans rien dire ? Non, assurément. S'il tenait peu à la vie, il devait du moins considérer comme un devoir d'éclairer ses juges, de leur épargner une faute grave, si cela était possible, et, en tout cas, de faire pour cela tout ce qui dépendait de lui. « Il eut à cœur, est-il dit dans l'*Apologie* de Xénophon, de montrer qu'il n'avait manqué ni à la piété envers les dieux ni à la justice envers les hommes[5]. » C'était là, en effet, ce que sa conscience devait exiger de lui. Il dut le faire, selon sa manière habituelle, sur un ton familier, en alléguant des faits, en interrogeant son accusateur principal, Mélétos, en l'obligeant à préciser ses griefs, pour en démontrer l'inanité.

1. Xénophon, *Mémor.*, IV, c. 8, 4. Cf. Xén., *Apol.*, 3, 4.
2. Platon, *Apol.*, p. 17 b-c.
3. Lysias, dit-on, lui aurait offert de composer pour lui un discours, que Socrate n'accepta pas (Diog. Laerce, II, 40). Cela n'a rien en soi d'invraisemblable. Mais Diogène ne nomme pas son auteur. Le même fait est rapporté par Cicéron, *De orat.*, I, § 231, qui ne dit pas non plus où il l'avait trouvé.
4. Xén., *Mém.*, III, 4.
5. Xén., *Apol.*, 22.

Lorsque l'on compare les discours qui lui sont prêtés dans l'*Apologie* de Platon et dans celle de Xénophon, on remarque certains traits communs qui se détachent, au milieu de différences profondes et quelque peu déconcertantes. Ces différences montrent assez que ni l'un ni l'autre de ces écrits ne reproduit exactement le langage que l'accusé tint réellement. Mais ces traits communs n'en ont que plus de valeur. Il est donc à croire que Socrate, sans entrer dans l'exposé de ses idées religieuses, ce qu'il ne pouvait tenter, attesta du moins qu'il observait le culte traditionnel. Il expliqua de son mieux ce qu'était cet esprit divin qui l'avertissait secrètement et dont on l'accusait de faire une divinité nouvelle. Il rappela surtout comment il avait vécu, pauvre, détaché de tout, et toujours au grand jour, remplissant consciencieusement les devoirs du citoyen, soit en paix, soit en guerre, et n'ayant jamais fait de tort à personne. Enfin, essayant de justifier ce rôle d'enquêteur et de censeur qui lui avait fait des ennemis redoutables, il dut exposer pour quelles raisons il s'était cru obligé moralement de l'adopter et ne pouvait à aucun prix y renoncer ; et, sans doute, pour donner à cette justification plus de force, il rappela le témoignage du dieu de Delphes, qui l'avait si nettement sanctionnée d'avance. On ne peut guère douter non plus qu'une fois condamné, étant invité d'après la loi à discuter la peine proposée, il n'ait dit, comme le rapporte Platon, qu'il avait mérité d'être nourri au Prytanée. Une telle ironie n'a pu lui être attribuée fictivement par un témoin qui voulait en somme donner une idée exacte de son attitude devant ses juges. Quant au ton général de son discours, on doit croire, étant donné son caractère, qu'il n'eut rien de l'arrogance sèche que lui prête Xénophon, et qu'il fut bien plutôt empreint de la bonhomie tantôt ironique et tantôt éloquente que Platon a si heureusement imitée.

Xénophon atteste que plusieurs des amis de Socrate prirent la parole après lui pour le défendre[1]. S'agit-il de simples témoignages ou, comme il le dit, de véritables discours ? nous l'ignorons ; et, en tout cas, s'il y eut de tels discours, nous n'en pouvons rien dire.

1. Xén., *Apol.*, 22.

Ce qui ne paraît pas douteux, c'est que Socrate, dès qu'il fut accusé, prévit sa condamnation et l'accepta sans trouble. Elle fut prononcée, comme on l'a vu plus haut, par une majorité de 60 voix. Le condamné fut conduit du tribunal à la prison, où il devait mourir par la ciguë. Il y séjourna un mois environ, la loi athénienne ne permettant pas l'exécution d'une sentence capitale avant le retour du vaisseau qui conduisait annuellement une théorie à l'île sainte de Délos. Il semble qu'il aurait pu s'évader. Des amis fidèles et dévoués lui en offraient le moyen, comme Platon l'atteste dans le *Criton*. Socrate refusa. Certains détails relatifs à ses derniers jours et à sa mort nous ont été conservés par le beau récit qu'en a fait Platon dans son *Phédon*. On peut les résumer en disant qu'il resta jusqu'à la fin tel qu'il avait toujours été. Il attendit la mort paisiblement ; il l'accueillit avec la plus noble sérénité.

III

L'*APOLOGIE* DE PLATON

Lorsque Socrate mourut, Platon avait 28 ans. Il y avait environ neuf ans que d'étroites relations existaient entre eux. Fils d'une ancienne et riche famille, le jeune Athénien avait été sans doute attiré d'abord, comme beaucoup d'autres, par une curiosité à la fois intellectuelle et morale, vers ce sage, dont on louait également l'esprit et la vertu. Ce premier sentiment n'avait pas tardé à se changer en un attachement qui devint peu à peu une sorte de tendre dévotion. Toute son œuvre atteste quelle influence Socrate exerça sur lui. Il s'éprit de son idéal, il se passionna pour sa méthode. Pour un tel disciple, la mort d'un tel maître équivalait à un désastre. Il n'est pas douteux qu'il n'en ait été accablé. Ses biographes nous apprennent qu'il s'enfuit d'Athènes et se retira à Mégare, où plusieurs des autres amis de Socrate se groupaient en même temps autour du plus âgé d'entre eux, Euclide. Rien n'autorise à croire que Platon ait été obligé de se soustraire par cette retraite à un danger. Mais le sentiment de l'injustice

commise par ses compatriotes avait dû le révolter. La ville coupable lui faisait horreur. Il avait besoin de s'en éloigner pour quelque temps.

Il est tout à fait invraisemblable que l'*Apologie* ait été écrite à ce moment. Le ton qui y règne ne correspond en rien aux sentiments qui devaient alors agiter son auteur. On ne croira pas non plus aisément qu'il ait pu l'écrire pendant ses voyages à Cyrène et en Égypte, qui semblent avoir eu lieu dans les années suivantes. Au contraire, rien de plus naturel que d'en rapporter la date à l'époque présumée de son retour à Athènes, vers 396. En rentrant dans sa patrie, il y retrouvait tous les souvenirs de l'homme qu'il avait tant aimé et admiré. Son ressentiment s'était atténué ; il se rendait mieux compte de la part qui devait être faite à l'ignorance dans la sentence inique qu'Anytos avait obtenue du tribunal. Et en reprenant contact avec ses concitoyens, il voyait clairement combien Socrate était mal connu d'eux, combien de préjugés et d'idées fausses étaient répandues à son sujet. Cela d'ailleurs n'était pas difficile à expliquer. Ce sage, si détaché de tout, n'avait rien écrit. Ses ennemis avaient eu beau jeu à travestir son rôle, à défigurer son personnage. Il avait aussi des amis, il est vrai ; et ceux-ci, sans doute, ne l'oubliaient pas. Mais l'autorité de la chose jugée subsistait, difficile à ébranler. L'opinion publique en restait fortement impressionnée. Il fallait, pour l'éclairer, autre chose que des propos épars. Platon conçut la pensée d'un écrit qui dirait tout ce qu'il fallait dire, et qui le dirait de manière à être compris et goûté d'un grand nombre de lecteurs. L'*Apologie* est cet écrit.

Au lieu de parler en son propre nom, il imagina de faire parler Socrate lui-même. Il y avait chez lui un très vif instinct dramatique et un talent de même ordre, qu'il avait probablement exercé déjà dans la composition de quelques dialogues où il avait mis son maître en scène, où il s'était plu à reproduire son langage, à imiter son ironie enjouée, à donner une image fidèle de sa manière d'interroger et de discuter. Il eut maintenant l'idée de le faire voir tel qu'il avait été devant le tribunal. Rien ne convenait mieux à son dessein. On entendrait ainsi l'accusé lui-même répondre à ses calomniateurs ; on éprouverait, en l'écoutant, cette impression que

donnent la franchise, la simplicité, la bonne conscience, quand elles parlent le langage qui leur est propre. Nul intermédiaire suspect entre lui et le public appelé à le juger. Évoqué, pour ainsi dire, par son disciple fidèle, Socrate allait vraiment reprendre vie, pour se montrer enfin tel qu'il était à des juges sans parti pris.

Il fallait donc que ceux qui l'avaient connu pussent le reconnaître à sa manière de parler et que les autres s'en fissent une idée exacte. Est-ce à dire que Platon dût s'astreindre à représenter, dans une sorte de procès-verbal rédigé de mémoire à trois ans de distance, ce qui s'était réellement passé devant le tribunal? Évidemment non. Il entendait faire, pour la défense de son maître, ce que celui-ci, probablement, n'avait pas fait lui-même. Il s'agissait d'expliquer toute sa vie, de réfuter non seulement les accusations énoncées par Mélétos, mais encore toutes les calomnies, tous les propos mensongers qui avaient couru dans Athènes, de révéler clairement l'idée directrice qu'il avait prise pour règle de sa conduite, de faire comprendre ce qu'il avait considéré comme une mission divine, d'exposer les raisons décisives qui l'avaient empêché de se prêter à aucune concession, et, par là, de montrer comment l'intransigeance qu'on avait attribuée à un orgueil indomptable n'était en fait que le scrupule légitime d'une conscience inflexible. La tâche qui s'imposait à Platon était donc en somme celle-ci : faire dire à Socrate tout ce que lui-même jugeait utile de dire à ses lecteurs, mais, en même temps, imiter assez bien sa manière propre, reproduire même assez exactement certains épisodes du procès, certaines déclarations ou paroles mémorables de l'accusé, pour que la fiction pût être prise pour la réalité elle-même. Platon y a si bien réussi qu'un certain nombre de critiques modernes et beaucoup de lecteurs s'y sont mépris.

Son *Apologie* a l'air d'une improvisation familière ; c'est, en fait, une composition très réfléchie. Après un exorde où Socrate s'excuse de ne pas parler avec art, il répond d'abord aux accusations des poètes comiques, d'Aristophane en particulier, qui l'avaient représenté comme adonné aux sciences de la nature ; il déclare y être absolument étranger. Mais alors, dit-il, s'il ne prétend à aucune supériorité de connaissance, s'il n'y a rien en lui d'exceptionnel, d'où est venue sa

notoriété, d'où sont nés tant de soupçons malveillants ? Il l'explique par le fait que, depuis longtemps, s'étant mis à interroger tous ceux que l'on croyait savants, ou qui d'eux-mêmes se croyaient tels, il a été amené à les convaincre qu'ils n'en savaient pas plus que lui-même sur les choses qu'ils croyaient savoir. Et cette enquête, il ne l'a faite, ajoute-t-il, que pour contrôler une déclaration du dieu de Delphes, qui l'avait désigné, lui, Socrate, comme le plus savant des hommes. Telle est la première partie de l'*Apologie*. Elle caractérise à grands traits, mais avec justesse, le rôle de Socrate ainsi que sa philosophie, résolument indifférente aux recherches sur la nature, et toute attachée à la connaissance de l'homme, à la définition de son bien ; elle le met en scène, elle le fait revivre sous nos yeux. Qu'il y ait quelque artifice dans l'importance attribuée à l'oracle, cela n'est pas douteux. Non pas qu'on en doive mettre en doute la réalité. Mais en le donnant comme la raison première et décisive de l'enquête qui avait occupé toute la vie de son maître, Platon a cédé visiblement à un instinct de simplification dramatique, qui était d'un poète plus que d'un historien. Il y trouvait d'ailleurs l'avantage de marquer plus fortement le caractère divin du rôle joué par Socrate ; il transformait effectivement en une investiture formelle ce qui avait été d'abord une simple suggestion de sa nature et ce qu'il avait considéré ensuite comme l'ordre d'une voix intérieure, l'ordre d'un dieu.

La seconde partie est la réponse directe aux griefs positifs formulés par Mélétos. A vrai dire, cette réponse semble plutôt destinée à faire ressortir la légèreté de l'accusateur qu'à démontrer l'inanité de l'accusation. Socrate ne discute pas réellement la question de l'influence exercée par lui sur la jeunesse. Il s'amuse à faire dire par Mélétos cette sottise, que tout Athénien, quel qu'il soit, est capable de bien élever les jeunes gens, hormis un seul, qui est Socrate. Puis, il l'amène à convenir que tout homme sensé doit aimer mieux, dans son propre intérêt, vivre avec d'honnêtes gens qu'avec ceux qui ne le sont pas ; d'où il suit qu'il aurait été dénué de sens, s'il avait volontairement perverti ceux dont il faisait sa société habituelle. Il est trop clair que ni l'un ni l'autre de ces raisonnements ne démontre ce qui était vraiment en question, c'est-à-dire que l'influence de Socrate ne s'exerçait pas au

détriment de l'autorité des parents ni contrairement à l'esprit de la démocratie athénienne. Ils prouvent simplement, l'un et l'autre, que Mélétos était un sot qui ne comprenait rien au rôle dont il s'était chargé. C'est sans doute ce que Socrate avait voulu faire éclater aux yeux du tribunal, ne pouvant guère présenter sur ce point une justification directe, qui n'eût été ni admise ni comprise. Platon est donc probablement en ceci un témoin assez fidèle. Le reproche d'innover en matière religieuse est traité d'une manière analogue. Mélétos, pressé de s'expliquer nettement, ne fait pas difficulté de dire qu'en fait il tient l'accusé pour un athée. Cette accusation, Socrate la tourne en ridicule, en montrant qu'elle se contredit elle-même, puisque le même homme prétend d'autre part le faire condamner comme croyant à des divinités nouvelles. Pour la seconde fois, l'auteur de la plainte est convaincu de ne pas savoir ce qu'il dit. Socrate explique alors ce qu'est cet esprit divin qu'on lui reproche d'adorer : simple avertissement intérieur que les dieux lui donnent, comme ils en donnent à d'autres sous d'autres formes. Ici encore, la vraie question est à peine effleurée. On a vu plus haut pourquoi Socrate n'avait pas pu apporter sa profession de foi devant le tribunal. Les mêmes raisons s'imposaient à son apologiste. Exposer la croyance religieuse de Socrate, c'eût été s'obliger à dire en quoi elle s'écartait de celle de la foule. Platon ne se sentit pas en droit de le faire, surtout dans une composition qui était censée reproduire ce que Socrate avait dit réellement.

Mais si cette seconde partie nous fait un peu l'effet d'un intermède satirique, où l'auteur se joue aux dépens d'un personnage méchant et ridicule, il en est tout autrement de celle qui suit, où Socrate expose sa mission. C'est bien en effet comme une mission divine qu'il représente son rôle ; et voilà certainement ce que Platon a voulu surtout imprimer dans l'esprit de ses lecteurs. On sent ici combien il tient à leur persuader que si son maître a passé sa vie à interroger, à raisonner, à exhorter, ce n'était ni pour le malin plaisir de déconcerter ses interlocuteurs, ni pour la satisfaction de déployer son esprit, ni par une sorte d'indiscrétion naturelle, mais parce qu'il croyait fermement qu'en agissant ainsi il rendait à ses concitoyens le plus grand service, parce qu'il

accomplissait un devoir qui lui avait été spécialement prescrit par une volonté divine. Semblable au soldat à qui un poste a été assigné, il ne pouvait s'y soustraire sans déshonneur. C'est ce que Platon lui fait déclarer expressément, en un langage éloquent. Et c'est par là qu'il explique aussi son refus absolu de changer de conduite. Si Socrate a semblé braver ses juges, s'il a déclaré, qu'acquitté par eux, il continuerait à faire ce qu'il avait toujours fait, l'*Apologie* en donne la raison, à la fois très simple et très belle. C'est qu'en renonçant à parler, il aurait fait acte de lâcheté par peur de la mort, et cela sans même savoir si celle-ci était un mal. Il est vrai que tout en se mêlant ainsi des affaires des autres, il n'avait jamais voulu jouer un rôle public; cette abstention volontaire, un peu surprenante dans une ville telle qu'Athènes, que signifiait-elle? comment devait-on l'interpréter? Platon a voulu l'expliquer franchement à ses lecteurs. L'événement lui offrait un moyen facile de le faire. Si Socrate avait voulu jouer un rôle public, il aurait été condamné vingt ans plus tôt, à tout le moins, et il n'aurait pas pu faire le bien qu'il avait fait. En achevant cette troisième partie, l'accusé semble revenir au reproche d'influence pernicieuse qui lui a été fait; et, pour le repousser, il invite ses juges à entendre sur ce point les parents de ceux qui l'ont fréquenté le plus assidûment. En réalité, ayant exposé ce qu'avait été l'enseignement de son maître, Platon, si je ne me trompe, a voulu grouper ici les noms de ses plus fidèles disciples, comme ceux d'autant de témoins qu'il attestait devant ses lecteurs.

Dans une quatrième partie, sorte d'épilogue, Socrate donne avec dignité les motifs qui l'empêchent de supplier ses juges, selon l'usage des accusés.

Ce premier discours constitue l'Apologie proprement dite. Mais le procès, dans son ensemble, forme un drame dont ceci n'est que le premier acte. Les juges votent; la majorité déclare que Socrate est coupable. Alors, l'accusé reprend la parole pour discuter la peine proposée [1]. Platon a composé également ce second discours, beaucoup moins étendu naturellement que le premier. Il y a prêté à Socrate la même

1. Sur cette évaluation contradictoire de la peine, voir le témoignage de Cicéron (*De orat.*, I, § 232).

simplicité, mais aussi la même dignité. Innocent, il ne peut consentir à un châtiment quelconque. Il propose donc qu'on le nourrisse désormais au prytanée ; et il explique tranquillement que ce serait là, en effet, le seul traitement qui serait en rapport avec sa conduite et sa situation. Quant à l'exil, que ses juges eussent peut-être accepté, Platon a tenu à lui faire dire pourquoi il n'en avait pas voulu. C'est que, partout, en restant le même, il aurait eu chance de rencontrer les mêmes dispositions. Finalement, il indique que quelques-uns de ses amis seraient prêts à payer pour lui une amende de 30 mines. L'auteur de l'*Apologie* devait à son propre honneur et à celui de ses compagnons de faire savoir à ses lecteurs que cette proposition avait été faite. Socrate d'ailleurs a pu, sans se démentir, la communiquer lui-même au tribunal. Après qu'il avait déclaré ne rien vouloir changer à sa conduite, elle était manifestement dénuée de toute importance.

Suit enfin un troisième et dernier discours, l'allocution du condamné à ses juges, après que la sentence de mort vient d'être prononcée. Dans la réalité, la séance étant levée, ses dernières paroles n'ont guère pu s'adresser qu'à un groupe réuni autour de lui. Platon en a fait une sorte de péroraison d'une grande beauté. En face de la mort, Socrate déclare à ceux qui l'ont condamné qu'il ne regrette rien, n'ayant fait et dit que ce qui lui semblait juste. Mais il leur prédit qu'ils regretteront un jour sa condamnation. Puis, s'adressant à ceux qui avaient voté en sa faveur, il leur expose amicalement pourquoi il n'estime pas que son sort soit malheureux. Si la mort est l'anéantissement, elle est semblable à un sommeil profond, dans lequel tout sentiment serait aboli. Et si, au contraire, elle est l'entrée dans une autre vie, n'est-il pas en droit de penser qu'il y aura plaisir pour lui à y rencontrer des morts célèbres, à s'entretenir avec eux comme il s'entretenait avec les vivants et aussi à les soumettre au même genre d'examen, sûr désormais de pouvoir le faire impunément ? Sur cet espoir, il prend congé d'eux, en les exhortant à ne pas craindre la mort plus qu'il ne la craint lui-même.

Toute cette fin est empreinte de sérénité. Nous avons lieu de croire qu'elle exprime fidèlement les sentiments de Socrate. Platon n'a pas voulu lui prêter plus de certitude qu'il n'en

avait réellement. Si plus tard, dans le *Phédon*, il l'a montré affirmant nettement sa foi en l'immortalité de l'âme, c'est qu'alors il se donnait le droit de lui attribuer librement ses propres pensées ; les démonstrations qui remplissent ce dialogue sont en fait essentiellement platoniciennes, nullement socratiques. Mais, dans l'*Apologie*, il se proposait de faire mieux connaître le vrai Socrate. Il ne pouvait, sans manquer à son dessein, se permettre d'altérer gravement sa physionomie, en lui prêtant, sur un point essentiel, des idées qu'il n'avait pas professées.

Cette observation confirme ce qui a été dit plus haut du caractère général de l'œuvre. Si Platon ne s'y est pas attaché à reproduire exactement les paroles de Socrate, il a tenu pourtant à respecter la vérité de son caractère. Dans cette mesure l'*Apologie* est un témoignage de la plus haute valeur. C'est probablement l'écrit qui a le plus contribué à fixer, pour les Athéniens du IVe siècle, les traits caractéristiques du personnage de Socrate, avant que sa physionomie ne se fût légèrement altérée dans les grands dialogues qui suivirent. L'homme que nous voyons là est bien celui que Platon avait connu et aimé, le sage à l'esprit aiguisé, à l'humeur enjouée, cachant, sous la simplicité de ses manières, l'âme d'un héros et les vertus d'un saint. L'auteur a réussi à montrer, sans effort apparent, la foi intime que son maître eut toujours en son action bienfaisante, foi qui demeure la meilleure explication de toute sa vie et aussi celle de sa mort.

IV

L'*APOLOGIE DE SOCRATE* PAR XÉNOPHON

Outre la présente *Apologie*, nous possédons une autre *Apologie de Socrate* qui figure dans l'œuvre de Xénophon.

Bien que l'authenticité en ait été fortement contestée, il est très possible qu'elle soit effectivement de lui. Nous n'avons pas ici à discuter cette question ni à parler longuement de cet opuscule. Contentons-nous de rappeler que l'au-

teur s'y est proposé d'abord de justifier l'indifférence témoignée par Socrate en face du danger qui le menaçait ; puis, de donner un résumé rapide de ce qu'il avait dit à ses juges ; enfin d'apporter quelques explications complémentaires, quelques témoignages relatifs à ses derniers jours, à son accusateur principal, aux pressentiments qu'il avait manifestés. La partie qui est censée reproduire en abrégé la défense improvisée par l'accusé est la seule qui corresponde à l'*Apologie* composée par Platon.

Tout en s'accordant avec celle-ci pour l'essentiel, elle en diffère sensiblement, non seulement par la brièveté et la sécheresse, par la raideur du ton, par le manque de grâce, mais aussi par l'attitude générale qu'elle prête à Socrate. Celui-ci y est représenté comme doué d'un véritable don de prophétie dont il aurait usé au profit de ses amis. En outre, les termes de l'oracle rapporté de Delphes par Chéréphon y sont modifiés de manière à devenir un éloge complet de la vertu de Socrate, ce qui en altère gravement la portée. Et cet éloge, Socrate est censé l'avoir développé lui-même complaisamment, de la manière la plus invraisemblable. Enfin, l'auteur lui prête une sorte de prédiction oraculaire, relative à Anytos et à son fils, et il constate qu'elle s'est réalisée. On voit par ce dernier détail que cette *Apologie* a dû être écrite longtemps après le procès. Elle nous montre ce qu'on pouvait appeler la légende de Socrate au premier degré de sa formation.

APOLOGIE DE SOCRATE

PREMIÈRE PARTIE

PLAIDOYER DE SOCRATE

17 *Quelques observations préalables.* Je ne sais trop, Athéniens, quel effet mes
accusateurs ont pu produire sur vous.
Pour moi, en les écoutant, j'ai failli
oublier qui je suis, tant leurs discours étaient persuasifs. Et
pourtant, sans exagérer, ils n'ont pas dit un seul mot de vrai.
Mais, parmi tant d'inventions, voici ce qui m'a le plus étonné :
c'est qu'ils vous aient prévenus d'être sur vos gardes et de ne
pas vous laisser tromper par moi, en me représentant comme
b un discoureur habile. Vraiment, pour s'exposer ainsi sans
honte à se faire immédiatement convaincre de mensonge,
quand j'allais me montrer absolument incapable de bien parler, quelle impudence ne faut-il pas ! A moins, peut-être,
qu'ils n'appellent habile à parler quiconque dit la vérité.
S'ils l'entendent ainsi, je conviendrais alors que je suis orateur ; seulement, ce ne serait pas à leur manière.

En tout cas, je le répète, ils n'ont rien dit, ou presque rien,
qui soit vrai. Moi, au contraire, je ne vous dirai que la vérité.
Oh ! par Zeus, ce ne sera pas, Athéniens, en un langage ex-
c quis comme le leur, tout enjolivé de noms et de verbes élégants et savamment agencés. Non, je parlerai tant bien que
mal, comme les expressions viendront à moi. Tout ce que
j'ai à dire est juste, voilà de quoi je suis sûr. N'attendez pas
de moi autre chose. Il serait par trop malséant, juges, qu'un

ΑΠΟΛΟΓΙΑ ΣΩΚΡΑΤΟΥΣ

I

Ὅ τι μὲν ὑμεῖς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πεπόνθατε ὑπὸ τῶν 17
ἐμῶν κατηγόρων οὐκ οἶδα· ἐγὼ δ' οὖν καὶ αὐτὸς ὑπ' αὐτῶν
ὀλίγου ἐμαυτοῦ ἐπελαθόμην· οὕτω πιθανῶς ἔλεγον· καίτοι
ἀληθές γε, ὡς ἔπος εἰπεῖν, οὐδὲν εἰρήκασιν. Μάλιστα δὲ
αὐτῶν ἓν ἐθαύμασα τῶν πολλῶν ὧν ἐψεύσαντο τοῦτο ἐν ᾧ
ἔλεγον ὡς χρὴ ὑμᾶς εὐλαβεῖσθαι μὴ ὑπ' ἐμοῦ ἐξαπατηθῆτε
ὡς δεινοῦ ὄντος λέγειν. Τὸ γὰρ μὴ αἰσχυνθῆναι ὅτι αὐτίκα b
ὑπ' ἐμοῦ ἐξελεγχθήσονται ἔργῳ, ἐπειδὰν μηδ' ὁπωστιοῦν
φαίνωμαι δεινὸς λέγειν, τοῦτό μοι ἔδοξεν αὐτῶν ἀναισχυν-
τότατον εἶναι, εἰ μὴ ἄρα δεινὸν καλοῦσιν οὗτοι λέγειν τὸν
τἀληθῆ λέγοντα· εἰ μὲν γὰρ τοῦτο λέγουσιν, ὁμολογοίην ἂν
ἔγωγε, οὐ κατὰ τούτους, εἶναι ῥήτωρ. Οὗτοι μὲν οὖν, ὥσπερ
ἐγὼ λέγω, ἤ τι ἢ οὐδὲν ἀληθὲς εἰρήκασιν· ὑμεῖς δέ μου
ἀκούσεσθε πᾶσαν τὴν ἀλήθειαν. Οὐ μέντοι μὰ Δία, ὦ ἄνδρες
Ἀθηναῖοι, κεκαλλιεπημένους γε λόγους ὥσπερ οἱ τούτων
ῥήμασί τε καὶ ὀνόμασιν οὐδὲ κεκοσμημένους, ἀλλ' ἀκούσεσθε c
εἰκῇ λεγόμενα τοῖς ἐπιτυχοῦσιν ὀνόμασι· πιστεύω γὰρ δί-
καια εἶναι ἃ λέγω· καὶ μηδεὶς ὑμῶν προσδοκησάτω ἄλλως.
Οὐδὲ γὰρ ἂν δήπου πρέποι, ὦ ἄνδρες, τῇδε τῇ ἡλικίᾳ ὥσ-
περ μειρακίῳ πλάττοντι λόγους εἰς ὑμᾶς εἰσιέναι. Καὶ

17 a 6 χρὴ recc. : χρῆν B χρὴν T || b 4 οὗτοι B : αὐτοὶ T || b 7 ἤ τι ἢ B : om. T.

homme de mon âge vînt parader devant vous, en modelant
ses phrases, comme font nos petits jeunes gens. Voyez-vous,
Athéniens, ce que je vous demande, ce que je réclame de
vous, c'est ceci : si vous m'entendez m'exprimer, en plai-
dant ma cause, comme j'ai coutume de le faire, soit sur la
place publique, auprès des comptoirs des marchands, où beau-
coup d'entre vous m'ont entendu, soit ailleurs, n'en soyez pas
d scandalisés et n'allez pas protester. Car, sachez-le bien, c'est
la première fois aujourd'hui que je comparais devant un tri-
bunal ; or j'ai soixante-dix ans. Je suis donc tout à fait étran-
ger au langage d'ici. Eh bien, si j'étais effectivement un étran-
ger dans Athènes, vous m'excuseriez assurément de parler
18 avec l'accent et le dialecte de mon enfance. De même, il me
paraît juste, — et c'est ce que je sollicite, — que vous me
laissiez m'exprimer à ma façon. Elle sera ce qu'elle sera,
plus ou moins bonne. La seule chose qu'il vous faille consi-
dérer, — et cela très scrupuleusement, — c'est si mes allé-
gations sont justes ou non. Tel est en effet le mérite propre
du juge ; celui de l'orateur est de dire la vérité.

Socrate distingue deux classes d'accusateurs.

Pour commencer, je dois répondre, Athéniens, aux plus anciennes accusations portées contre moi et à mes plus anciens accusateurs ; ensuite, je répondrai aux accusations et aux accusateurs plus récents.

b En effet, nombreux sont ceux qui m'ont accusé auprès de
vous anciennement, il y a bien des années déjà, sans rien dire
de vrai. Et ceux-là, je les crains plus qu'Anytos et ses asso-
ciés, qui pourtant sont à craindre, eux aussi. Oui, juges, ceux
d'autrefois sont plus à craindre encore ; car ils ont prévenu
la plupart d'entre vous dès votre enfance ; ils vous ont fait
croire faussement qu'il existait un certain Socrate, grand sa-
vant, occupé des phénomènes célestes, recherchant tout ce
qui se passe sous la terre, capable de faire prévaloir la mau-
c vaise cause. C'est là ce qu'ils ont accrédité, Athéniens, et
voilà les accusateurs que j'ai à craindre. Car ceux qui les
écoutent sont persuadés que les gens adonnés à ces recherches
ne croient pas aux dieux. Ajoutez que ces accusateurs-là sont
nombreux, qu'ils m'accusent depuis longtemps, qu'en outre

μέντοι καὶ πάνυ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῦτο ὑμῶν δέομαι
καὶ παρίεμαι· ἐὰν διὰ τῶν αὐτῶν λόγων ἀκούητέ μου ἀπο-
λογουμένου δι᾽ ὧνπερ εἴωθα λέγειν καὶ ἐν ἀγορᾷ ἐπὶ τῶν
τραπεζῶν, ἵνα ὑμῶν πολλοὶ ἀκηκόασι, καὶ ἄλλοθι, μήτε θαυ-
μάζειν μήτε θορυβεῖν τούτου ἕνεκα. Ἔχει γὰρ οὑτωσί· νῦν d
ἐγὼ πρῶτον ἐπὶ δικαστήριον ἀναβέβηκα ἔτη γεγονὼς ἑβδο-
μήκοντα· ἀτεχνῶς οὖν ξένως ἔχω τῆς ἐνθάδε λέξεως. Ὥσ-
περ οὖν ἄν, εἰ τῷ ὄντι ξένος ἐτύγχανον ὤν, συνεγιγνώσκετε
δήπου ἄν μοι, εἰ ἐν ἐκείνῃ τῇ φωνῇ τε καὶ τῷ τρόπῳ ἔλεγον
ἐν οἷσπερ ἐτεθράμμην, καὶ δὴ καὶ νῦν τοῦτο ὑμῶν δέομαι 18
δίκαιον, ὥς γέ μοι δοκῶ, τὸν μὲν τρόπον τῆς λέξεως ἐᾶν
— ἴσως μὲν γὰρ χείρων, ἴσως δὲ βελτίων ἂν εἴη — αὐτὸ δὲ
τοῦτο σκοπεῖν καὶ τούτῳ τὸν νοῦν προσέχειν, εἰ δίκαια λέγω
ἢ μή· δικαστοῦ μὲν γὰρ αὕτη ἀρετή, ῥήτορος δὲ τἀληθῆ λέ-
γειν.

Πρῶτον μὲν οὖν δίκαιός εἰμι ἀπολογήσασθαι, ὦ ἄνδρες
Ἀθηναῖοι, πρὸς τὰ πρῶτά μου ψευδῆ κατηγορημένα καὶ
τοὺς πρώτους κατηγόρους, ἔπειτα δὲ πρὸς τὰ ὕστερα καὶ b
τοὺς ὑστέρους. Ἐμοῦ γὰρ πολλοὶ κατήγοροι γεγόνασι πρὸς
ὑμᾶς, καὶ πάλαι πολλὰ ἤδη ἔτη καὶ οὐδὲν ἀληθὲς λέγοντες·
οὓς ἐγὼ μᾶλλον φοβοῦμαι ἢ τοὺς ἀμφὶ Ἄνυτον, καίπερ ὄν-
τας καὶ τούτους δεινούς. Ἀλλ᾽ ἐκεῖνοι δεινότεροι, ὦ ἄνδρες,
οἳ ὑμῶν τοὺς πολλοὺς ἐκ παίδων παραλαμβάνοντες ἔπειθόν
τε καὶ κατηγόρουν ἐμοῦ οὐδὲν ἀληθές, ὡς ἔστιν τις Σωκρά-
της, σοφὸς ἀνήρ, τά τε μετέωρα φροντιστὴς καὶ τὰ ὑπὸ
γῆς ἅπαντα ἀνεζητηκὼς καὶ τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιῶν.
Οὗτοι, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ταύτην τὴν φήμην κατασκεδά- c
σαντες, οἱ δεινοί εἰσί μου κατήγοροι· οἱ γὰρ ἀκούοντες
ἡγοῦνται τοὺς ταῦτα ζητοῦντας οὐδὲ θεοὺς νομίζειν.
Ἔπειτά εἰσιν οὗτοι οἱ κατήγοροι πολλοὶ καὶ πολὺν χρόνον

c 8 ἐπὶ TW : καὶ ἐπὶ B ‖ **c** 9 πολλοὶ B : οἱ πολλοὶ T ‖ **d** 2 ἑβδομήκοντα B (cf. *Crit.* 52 e, et Dem. Phal. ap. Diog. La., II, 5, 23) : πλείω ἑβδομήκοντα T ‖ **18 b** 1 ὕστερα B : ὕστερον TW ‖ **b** 7 οὐδὲν T : μᾶλλον οὐδὲν B ‖ **c** 2 ἀκούοντες B²TW : ἀκούσαντες B.

ils s'adressaient à vous à l'âge où vous étiez le plus crédules,
quelques-uns de vous étant encore enfants ou adolescents ; et,
enfin, ils accusaient un absent, que personne ne défendait.
Et ce qu'il y a de plus déconcertant, c'est qu'il n'est pas même
possible de savoir leurs noms ni de les citer, sauf peut-être
d celui de tel auteur de comédies[1]. Mais les autres, soit ceux
qui, par jalousie ou méchanceté, vous insinuaient ces calom-
nies, soit ceux qui les croyaient et les faisaient croire autour
d'eux, ceux-là sont les plus embarrassants. Impossible, en
effet, de faire comparaître ici aucun d'eux ni de le réfuter.
Il faut, pour me justifier, me battre en quelque sorte contre
des ombres et répondre à tout, sans pouvoir poser une seule
question. Donc, qu'il soit bien entendu que mes accusateurs
sont de deux sortes : d'une part ceux qui ont, tout dernière-
ment, déposé cette plainte, d'autre part ceux dont je parle en
ce moment, qui m'ont accusé depuis longtemps ; et compre-
e nez bien que c'est à ceux-ci que je dois répondre d'abord. Ce
sont eux que vous avez entendus les premiers, et beaucoup
plus que les autres, venus ensuite.

Cela dit, Athéniens, me voici obligé de commencer à plai-
19 der. Il me faut essayer de détruire dans vos esprits une vieille
calomnie qui s'y est enracinée ; et je n'ai, pour le faire, que
bien peu de temps. Je voudrais certes y réussir, si cela toute-
fois est bon pour vous et pour moi, et me justifier avec succès ;
mais j'en sens la difficulté et je ne me dissimule rien de ce
qui est. N'importe : que les choses tournent comme il plaît à
la divinité ; mon devoir est d'obéir à la loi et de plaider ma
cause.

Anciennes accusations.

Remontant donc à l'origine, examinons
de quelle accusation au juste est issue
b cette calomnie dont Mélétos s'est armé
pour m'intenter ce procès. Voyons, que disaient exactement
ceux qui me calomniaient ? Procédons comme pour une ac-
cusation en règle, dont il nous faut lire le texte même :
« *Socrate est coupable : il recherche indiscrètement ce qui se passe
sous la terre et dans le ciel, il fait prévaloir la mauvaise cause,
c il enseigne à d'autres à faire comme lui.* » C'est cela, ou peu

1. Aristophane ici visé sera nommé un peu plus loin.

ἤδη κατηγορηκότες, ἔτι δὲ καὶ ἐν ταύτῃ τῇ ἡλικίᾳ λέγοντες
πρὸς ὑμᾶς ἐν ᾗ ἂν μάλιστα ἐπιστεύσατε, παῖδες ὄντες ἔνιοι
ὑμῶν καὶ μειράκια, ἀτεχνῶς ἐρήμην κατηγοροῦντες, ἀπολο-
γουμένου οὐδενός. Ὃ δὲ πάντων ἀλογώτατον, ὅτι οὐδὲ τὰ
ὀνόματα οἷόν τε αὐτῶν εἰδέναι καὶ εἰπεῖν, πλὴν εἴ τις κωμῳ- d
δοποιὸς τυγχάνει ὤν. Ὅσοι δὲ φθόνῳ καὶ διαβολῇ χρώμενοι
ὑμᾶς ἀνέπειθον, οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ πεπεισμένοι ἄλλους πείθον-
τες, οὗτοι πάντες ἀπορώτατοί εἰσιν· οὐδὲ γὰρ ἀναβιβάσασθαι
οἷόν τ' ἐστὶν αὐτῶν ἐνταυθοῖ οὐδ' ἐλέγξαι οὐδένα, ἀλλ' ἀνάγκη
ἀτεχνῶς ὥσπερ σκιαμαχεῖν ἀπολογούμενόν τε καὶ ἐλέγχειν
μηδενὸς ἀποκρινομένου. Ἀξιώσατε οὖν καὶ ὑμεῖς, ὥσπερ
ἐγὼ λέγω, διττούς μου τοὺς κατηγόρους γεγονέναι, ἑτέρους
μὲν τοὺς ἄρτι κατηγορήσαντας, ἑτέρους δὲ τοὺς πάλαι οὓς
ἐγὼ λέγω. Καὶ οἰήθητε δεῖν πρὸς ἐκείνους πρῶτόν με ἀπο- e
λογήσασθαι· καὶ γὰρ ὑμεῖς ἐκείνων πρότερον ἠκούσατε κατ-
ηγορούντων καὶ πολὺ μᾶλλον ἢ τῶνδε τῶν ὕστερον.

Εἶεν· ἀπολογητέον δή, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ ἐπιχει-
ρητέον ὑμῶν ἐξελέσθαι τὴν διαβολὴν ἣν ὑμεῖς ἐν πολλῷ 19
χρόνῳ ἔσχετε, ταύτην ἐν οὕτως ὀλίγῳ χρόνῳ. Βουλοίμην
μὲν οὖν ἂν τοῦτο οὕτως γενέσθαι, εἴ τι ἄμεινον καὶ ὑμῖν
καὶ ἐμοί, καὶ πλέον τί με ποιῆσαι ἀπολογούμενον· οἶμαι δὲ
αὐτὸ χαλεπὸν εἶναι καὶ οὐ πάνυ με λανθάνει οἷόν ἐστιν.
Ὅμως τοῦτο μὲν ἴτω ὅπῃ τῷ θεῷ φίλον, τῷ δὲ νόμῳ πεισ-
τέον καὶ ἀπολογητέον.

Ἀναλάβωμεν οὖν ἐξ ἀρχῆς τίς ἡ κατηγορία ἐστὶν ἐξ ἧς
ἡ ἐμὴ διαβολὴ γέγονεν, ᾗ δὴ καὶ πιστεύων Μέλητός με b
ἐγράψατο τὴν γραφὴν ταύτην. Εἶεν· τί δὴ λέγοντες δι-
έβαλλον οἱ διαβάλλοντες; ὥσπερ οὖν κατηγόρων τὴν ἀντωμο-
σίαν δεῖ ἀναγνῶναι αὐτῶν· « Σωκράτης ἀδικεῖ καὶ περιεργά-
ζεται ζητῶν τά τε ὑπὸ γῆς καὶ οὐράνια καὶ τὸν ἥττω λόγον
κρείττω ποιῶν, καὶ ἄλλους τὰ αὐτὰ ταῦτα διδάσκων. » Τοιαύτη c

c 6 ἔνιοι TW : ἔνιοι δ' B || 19 a 2 ἔσχετε B : ἔχετε T || b 5 οὐράνια B : τὰ ἐπουράνια T || c 1 τὰ αὐτὰ ταῦτα B : ταῦτα T τὰ αὐτὰ W.

s'en faut. Voilà bien ce que vous avez vu de vos propres yeux dans la comédie d'Aristophane : un certain Socrate qu'on portait à travers la scène, déclarant qu'il se promenait dans les airs et débitant toute sorte de sottises à propos de choses où je n'entends rien[1]. Ce que j'en dis n'est pas du tout pour décrier cette science, si quelqu'un la possède. Ah ! que Mélétos au moins n'aille pas m'accuser d'une telle témérité ! Mais, en vérité, Athéniens, je n'ai pas la moindre notion de tout cela.
d J'en prends à témoin la plupart d'entre vous, je vous supplie de vous renseigner mutuellement et j'invite à parler tous ceux de vous qui m'ont entendu discourir ; beaucoup ici sont dans ce cas. Dites-vous les uns aux autres si jamais un seul d'entre vous m'a entendu disserter, si peu que ce soit, sur de tels sujets. Vous reconnaîtrez ainsi que tout ce qu'on débite communément sur mon compte est de même valeur.

Non, en vérité, rien de tout ceci n'est sérieux. Et si quelqu'un vous a dit encore que je fais profession d'enseigner à
e prix d'argent, cela non plus n'est pas vrai. Non pas que je méconnaisse combien il est beau d'être capable d'instruire les autres, comme Gorgias le Léontin, comme Prodicos de Céos, comme Hippias d'Élis. Quels maîtres que ceux-là, juges, qui vont de ville en ville, et savent attirer maints jeunes gens, lesquels pourraient, sans rien payer, s'attacher à tel ou tel de leurs concitoyens qu'ils auraient choisi ! Et ils leur persuadent
20 de négliger ces facilités, de venir à eux, de les rétribuer, sans préjudice de la reconnaissance qu'on leur doit en plus[2]. Que dis-je ? Il y a, ici même, un autre savant encore, un citoyen de Paros, qui séjourne en ce moment parmi nous, comme je l'ai appris. J'étais allé par hasard chez un homme qui a payé, à lui tout seul, plus large tribut aux sophistes que tous les autres ensemble, Callias, fils d'Hipponicos. Je l'interrogeais, — vous savez qu'il a deux fils : — « Callias, lui disais-je, si, au lieu de deux fils, tu avais à élever deux poulains ou

1. Aristoph., *Nuées*, v. 218 et suiv. Socrate, dans cette scène, était promené en l'air dans un appareil à suspension, d'où il était censé observer le ciel.

2. Protagoras faisait payer 100 mines pour son cours (Diog. La., IX, 52). Prodicos demandait 50 drachmes pour la série de ses leçons de grammaire, une drachme pour une leçon résumée (Platon, *Cratyle*, p. 384 b).

τίς ἐστι· ταῦτα γὰρ ἑωρᾶτε καὶ αὐτοὶ ἐν τῇ Ἀριστοφάνους
κωμῳδίᾳ, Σωκράτη τινὰ ἐκεῖ περιφερόμενον φάσκοντά τε
ἀεροβατεῖν καὶ ἄλλην πολλὴν φλυαρίαν φλυαροῦντα, ὧν ἐγὼ
οὐδὲν οὔτε μέγα οὔτε σμικρὸν πέρι ἐπαΐω. Καὶ οὐχ ὡς ἀτι-
μάζων λέγω τὴν τοιαύτην ἐπιστήμην, εἴ τις περὶ τῶν τοιού-
των σοφός ἐστιν· μή πως ἐγὼ ὑπὸ Μελήτου τοσαύτας δίκας
φύγοιμι· ἀλλὰ γὰρ ἐμοὶ τούτων, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, οὐδὲν
μέτεστιν. Μάρτυρας δὲ αὐτοὺς ὑμῶν τοὺς πολλοὺς παρέχο- d
μαι, καὶ ἀξιῶ ὑμᾶς ἀλλήλους διδάσκειν τε καὶ φράζειν
ὅσοι ἐμοῦ πώποτε ἀκηκόατε διαλεγομένου· πολλοὶ δὲ ὑμῶν
οἱ τοιοῦτοί εἰσιν. Φράζετε οὖν ἀλλήλοις εἰ πώποτε ἢ σμικρὸν
ἢ μέγα ἤκουσέ τις ὑμῶν ἐμοῦ περὶ τῶν τοιούτων διαλεγο-
μένου· καὶ ἐκ τούτων γνώσεσθε ὅτι τοιαῦτ᾽ ἐστὶ καὶ τἆλλα
περὶ ἐμοῦ ἃ οἱ πολλοὶ λέγουσιν.

Ἀλλὰ γὰρ οὔτε τούτων οὐδέν ἐστιν, οὐδέ γ᾽ εἴ τινος
ἀκηκόατε ὡς ἐγὼ παιδεύειν ἐπιχειρῶ ἀνθρώπους καὶ χρή-
ματα πράττομαι, οὐδὲ τοῦτο ἀληθές. Ἐπεὶ καὶ τοῦτό γέ e
μοι δοκεῖ καλὸν εἶναι, εἴ τις οἷός τ᾽ εἴη παιδεύειν ἀνθρώ-
πους, ὥσπερ Γοργίας τε ὁ Λεοντῖνος καὶ Πρόδικος ὁ Κεῖος
καὶ Ἱππίας ὁ Ἠλεῖος. Τούτων γὰρ ἕκαστος, ὦ ἄνδρες,
οἷός τ᾽ ἐστίν, ἰὼν εἰς ἑκάστην τῶν πόλεων, τοὺς νέους, οἷς
ἔξεστι τῶν ἑαυτῶν πολιτῶν προῖκα συνεῖναι ᾧ ἂν βούλων-
ται, τούτους πείθουσι τὰς ἐκείνων συνουσίας ἀπολιπόντας 20
σφίσιν συνεῖναι χρήματα διδόντας καὶ χάριν προσειδέναι.
Ἐπεὶ καὶ ἄλλος ἀνήρ ἐστι Πάριος ἐνθάδε σοφὸς ὃν ἐγὼ
ᾐσθόμην ἐπιδημοῦντα· ἔτυχον γὰρ προσελθὼν ἀνδρὶ ὃς τε-
τέλεκε χρήματα σοφισταῖς πλείω ἢ σύμπαντες οἱ ἄλλοι,
Καλλίᾳ τῷ Ἱππονίκου. Τοῦτον οὖν ἀνηρόμην — ἐστὸν γὰρ
αὐτῷ δύο ὑεῖ· « Ὦ Καλλία, ἦν δ᾽ ἐγώ, εἰ μέν σου τὼ ὑεῖ
πώλω ἢ μόσχω ἐγενέσθην, εἴχομεν ἂν αὐτοῖν ἐπιστάτην λα-

c 7 μή πως B : μή ποτ᾽ B^2 || **c** 8 τούτων B : τῶν τοιούτων T || **d** 1 δὲ αὐτοὺς B : δ᾽ αὖ T || **d** 6 τούτων B : τούτου T || τἄλλα B^2TW : πολλὰ B || **e** 1 Ἐπεὶ καὶ... — προσειδέναι (20 a 2) : eadem prope leguntur in *Theage*, 128 a || **20 a** 6 οὖν BT : γὰρ W.

deux veaux, nous saurions fort bien à qui les confier et qui
b charger, moyennant salaire, de développer en eux tout ce que leur nature comporte. Nous choisirions quelque dresseur de chevaux ou quelque fermier. Mais ce sont des hommes. A qui donc as-tu dessein de les confier ? Qui est habile à développer les qualités propres à l'homme et au citoyen ? Je suppose que tu y as réfléchi, puisque tu as des fils. Dis-moi, celui qu'il nous faut existe-t-il, oui ou non ? — Oui, certes, répondit-il. — Qui est-ce donc ? demandais-je. De quel pays est-il ? Quel est le prix de ses leçons ? — Socrate, me dit-il, c'est Événos de Paros ; il prend cinq mines[1]. » — Là-dessus, je pensai que cet Événos était un homme privilégié, si vrai-
c ment il possède cet art et l'enseigne à des conditions si modérées. Quant à moi, je serais bien fier, bien content de moi-même, si je savais en faire autant. Mais, franchement, Athéniens, je ne le sais pas.

En quoi consiste la science de Socrate.

Alors quelqu'un de vous serait peut-être tenté de me demander : « Mais enfin, Socrate, qu'en est-il donc de toi ? D'où viennent ces calomnies dont tu es l'objet ? Car, après tout, si tu ne faisais rien d'exceptionnel, comment parlerait-on tant de toi et comment te serait venue cette réputation ? Dis-nous toi-même ce qui en est, si tu ne veux pas que nous nous for-
d gions une explication à nous. »

Question tout à fait légitime, j'en conviens. Aussi vais-je essayer de vous expliquer ce qui m'a fait cette fâcheuse notoriété. Écoutez donc. — Peut-être, il est vrai, quelques-uns vont-ils s'imaginer que je plaisante. Non, croyez-le bien, ce que je vais dire est la pure vérité. Je le reconnais donc, Athéniens, je possède une science ; et c'est ce qui m'a valu cette réputation. Quelle sorte de science ? celle qui est, je crois, la science propre à l'homme. Cette science-là, il se peut que je la possède ; tandis que ceux dont je viens de parler en ont
e une autre, qui est sans doute plus qu'humaine ; sinon, je ne sais qu'en dire ; car, moi, je ne la possède pas, et si quelqu'un me l'attribue, il ment et cherche à me calomnier.

Maintenant, n'allez pas murmurer, Athéniens, si je vous

1. Événos, de Paros, sophiste et poète élégiaque du v[e] siècle. Il nous reste quelques fragments de ses poésies.

βεῖν καὶ μισθώσασθαι ὃς ἔμελλεν αὐτὼ καλώ τε κἀγαθὼ b
ποιήσειν τὴν προσήκουσαν ἀρετήν· ἦν δ' ἂν οὗτος ἢ τῶν
ἱππικῶν τις ἢ τῶν γεωργικῶν· νῦν δ' ἐπειδὴ ἀνθρώπω ἐστόν,
τίνα αὐτοῖν ἐν νῷ ἔχεις ἐπιστάτην λαβεῖν; τίς τῆς τοιαύτης
ἀρετῆς, τῆς ἀνθρωπίνης τε καὶ πολιτικῆς, ἐπιστήμων ἐστίν;
οἶμαι γάρ σε ἐσκέφθαι, διὰ τὴν τῶν ὑέων κτῆσιν. Ἔστιν
τις, ἔφην ἐγώ, ἢ οὔ; — Πάνυ γε, ἦ δ' ὅς. — Τίς, ἦν δ'
ἐγὼ, καὶ ποδαπός, καὶ πόσου διδάσκει; — Εὔηνος, ἔφη, ὦ
Σώκρατες, Πάριος, πέντε μνῶν. » Καὶ ἐγὼ τὸν Εὔηνον
ἐμακάρισα, εἰ ὡς ἀληθῶς ἔχοι ταύτην τὴν τέχνην καὶ οὕ-
τως ἐμμελῶς διδάσκοι. Ἐγὼ γοῦν καὶ αὐτὸς ἐκαλλυνόμην τε c
καὶ ἡβρυνόμην ἄν, εἰ ἠπιστάμην ταῦτα· ἀλλ' οὐ γὰρ ἐπίστα-
μαι, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι.

Ὑπολάβοι ἂν οὖν τις ὑμῶν ἴσως· « Ἀλλ', ὦ Σώκρατες,
τὸ σὸν τί ἐστι πρᾶγμα; πόθεν αἱ διαβολαί σοι αὗται γεγό-
νασιν; οὐ γὰρ δήπου, σοῦ γε οὐδὲν τῶν ἄλλων περιττότερον
πραγματευομένου, ἔπειτα τοσαύτη φήμη τε καὶ λόγος γέ-
γονεν, εἰ μή τι ἔπραττες ἀλλοῖον ἢ οἱ πολλοί. Λέγε οὖν
ἡμῖν τί ἐστιν, ἵνα μὴ ἡμεῖς περὶ σοῦ αὐτοσχεδιάζωμεν. »
Ταυτί μοι δοκεῖ δίκαια λέγειν ὁ λέγων, κἀγὼ ὑμῖν πειράσο- d
μαι ἀποδεῖξαι τί ποτ' ἔστιν τοῦτο ὃ ἐμοὶ πεποίηκεν τό τε
ὄνομα καὶ τὴν διαβολήν. Ἀκούετε δή. Καὶ ἴσως μὲν δόξω
τισὶν ὑμῶν παίζειν· εὖ μέντοι ἴστε, πᾶσαν ὑμῖν τὴν ἀλή-
θειαν ἐρῶ. Ἐγὼ γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δι' οὐδὲν ἀλλ' ἢ
διὰ σοφίαν τινὰ τοῦτο τὸ ὄνομα ἔσχηκα. Ποίαν δὴ σοφίαν
ταύτην; ἥπερ ἐστὶν ἴσως ἀνθρωπίνη σοφία. Τῷ ὄντι γὰρ
κινδυνεύω ταύτην εἶναι σοφός· οὗτοι δὲ τάχ' ἄν, οὓς ἄρτι
ἔλεγον, μείζω τινὰ ἢ κατ' ἄνθρωπον σοφίαν σοφοὶ εἶεν, ἢ e
οὐκ ἔχω τί λέγω· οὐ γὰρ δὴ ἔγωγε αὐτὴν ἐπίσταμαι, ἀλλ'
ὅστις φησὶ ψεύδεταί τε καὶ ἐπὶ διαβολῇ τῇ ἐμῇ λέγει. Καί
μοι, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μὴ θορυβήσητε, μηδὲ ἂν δόξω τι

b 10 ἔχοι BTW : ἔχει alii || **c** 1 διδάσκοι TW : διδάσκει B || ἐγὼ γοῦν Burnet ex T (ἔγωγ' οὖν) : ἐγὼ οὖν B || **e** 2 τί B : ὅτι T.

parais présomptueux. Ce que je vais alléguer n'est pas de moi. Je m'en référerai à quelqu'un qu'on peut croire sur parole. Le témoignage qui attestera ma science, si j'en ai une, et ce qu'elle est, c'est le dieu qui est à Delphes. — Vous connaissez certainement Chéréphon[1]. Lui et moi, nous étions amis d'en-
21 fance, et il était aussi des amis du peuple; il prit part avec vous à l'exil que vous savez et il revint ici avec vous[2]. Vous n'ignorez pas quel était son caractère, combien passionné en tout ce qu'il entreprenait. Or, un jour qu'il était allé à Delphes, il osa poser au dieu la question que voici : — de grâce, juges, ne vous récriez pas en l'entendant ; — il demanda donc s'il y avait quelqu'un de plus savant que moi. Or, la Pythie lui répondit que nul n'était plus savant. Cette réponse, son frère que voici pourra l'attester devant vous, puisque Chéréphon lui-même est mort.

b Apprenez à présent pourquoi je vous en parle. C'est que j'ai à vous expliquer d'où m'est venue cette fausse réputation. Lorsque je connus cet oracle, je me dis à moi-même : « Voyons, que signifie la parole du dieu? quel sens y est caché? j'ai conscience, moi, que je ne suis savant ni peu ni beaucoup. Que veut-il donc dire, quand il affirme que je suis le plus savant? Il ne parle pourtant pas contre la vérité ; cela ne lui est pas possible. » Longtemps, je demeurai sans y rien comprendre. Enfin, bien à contre-cœur, je me décidai à vérifier la chose de la façon suivante.

c J'allai à un des hommes qui passaient pour savants, certain que je pourrais là, ou nulle part, contrôler l'oracle et ensuite lui dire nettement : « Voilà quelqu'un qui est plus savant que moi, et toi, tu m'as proclamé plus savant. » J'examinai donc à fond mon homme ; — inutile de le nommer ; c'était un de nos hommes d'État ; — or, à l'épreuve, en causant avec lui, voici l'impression que j'ai eue, Athéniens. Il me parut que ce personnage semblait savant à beaucoup de gens et surtout à lui-même, mais qu'il ne l'était aucunement. Et alors, j'essayais de lui démontrer qu'en se croyant savant il ne l'était
d pas. Le résultat fut que je m'attirai son inimitié, et aussi

1. Sur Chéréphon et son caractère, voir Platon (*Charmidès*, 153 b) et Xénophon (*Mémor*. II, 3).

2. L'exil mentionné est la fuite des démocrates sous le gouvernement des Trente, en 404.

ὑμῖν μέγα λέγειν· οὐ γὰρ ἐμὸν ἐρῶ τὸν λόγον ὃν ἂν λέγω,
ἀλλ᾽ εἰς ἀξιόχρεων ὑμῖν τὸν λέγοντα ἀνοίσω. Τῆς γὰρ ἐμῆς,
εἰ δή τίς ἐστιν σοφία, καὶ οἵα, μάρτυρα ὑμῖν παρέξομαι τὸν
θεὸν τὸν ἐν Δελφοῖς. Χαιρεφῶντα γὰρ ἴστε που· οὗτος ἐμός
τε ἑταῖρος ἦν ἐκ νέου καὶ ὑμῶν τῷ πλήθει ἑταῖρός τε καὶ 21
συνέφυγε τὴν φυγὴν ταύτην καὶ μεθ᾽ ὑμῶν κατῆλθε. Καὶ
ἴστε δὴ οἷος ἦν Χαιρεφῶν, ὡς σφοδρὸς ἐφ᾽ ὅ τι ὁρμήσειεν.
Καὶ δή ποτε καὶ εἰς Δελφοὺς ἐλθὼν ἐτόλμησε τοῦτο μαν-
τεύσασθαι — καὶ ὅπερ λέγω, μὴ θορυβεῖτε, ὦ ἄνδρες —
ἤρετο γὰρ δὴ εἴ τις ἐμοῦ εἴη σοφώτερος· ἀνεῖλεν οὖν ἡ
Πυθία μηδένα σοφώτερον εἶναι. Καὶ τούτων πέρι ὁ ἀδελφὸς
ὑμῖν αὐτοῦ οὑτοσὶ μαρτυρήσει, ἐπειδὴ ἐκεῖνος τετελεύ-
τηκεν.

Σκέψασθε δὴ ὧν ἕνεκα ταῦτα λέγω· μέλλω γὰρ ὑμᾶς δι- b
δάξειν ὅθεν μοι ἡ διαβολὴ γέγονεν. Ταῦτα γὰρ ἐγὼ ἀκούσας
ἐνεθυμούμην οὑτωσί· « Τί ποτε λέγει ὁ θεὸς καὶ τί ποτε
αἰνίττεται; ἐγὼ γὰρ δὴ οὔτε μέγα οὔτε σμικρὸν σύνοιδα
ἐμαυτῷ σοφὸς ὤν· τί οὖν ποτε λέγει, φάσκων ἐμὲ σοφώτατον
εἶναι; οὐ γὰρ δήπου ψεύδεταί γε· οὐ γὰρ θέμις αὐτῷ. »
Καὶ πολὺν μὲν χρόνον ἠπόρουν τί ποτε λέγει· ἔπειτα μόγις
πάνυ ἐπὶ ζήτησιν αὐτοῦ τοιαύτην τινὰ ἐτραπόμην. Ἦλθον
ἐπί τινα τῶν δοκούντων σοφῶν εἶναι, ὡς ἐνταῦθα, εἴπερ c
που, ἐλέγξων τὸ μαντεῖον καὶ ἀποφανῶν τῷ χρησμῷ ὅτι·
« Οὑτοσὶ ἐμοῦ σοφώτερός ἐστι, σὺ δ᾽ ἐμὲ ἔφησθα ». Διασκο-
πῶν οὖν τοῦτον — ὀνόματι γὰρ οὐδὲν δέομαι λέγειν· ἦν δέ τις
τῶν πολιτικῶν — πρὸς ὃν ἐγὼ σκοπῶν τοιοῦτόν τι ἔπαθον,
ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ διαλεγόμενος αὐτῷ· ἔδοξέ μοι οὗτος
ὁ ἀνὴρ δοκεῖν μὲν εἶναι σοφὸς ἄλλοις τε πολλοῖς ἀνθρώ-
ποις καὶ μάλιστα ἑαυτῷ, εἶναι δ᾽ οὔ. Κἄπειτα ἐπειρώμην
αὐτῷ δεικνύναι ὅτι οἴοιτο μὲν εἶναι σοφός, εἴη δ᾽ οὔ. Ἐν-
τεῦθεν οὖν τούτῳ τε ἀπηχθόμην καὶ πολλοῖς τῶν παρόντων. d

21 a 5 θορυβεῖτε W : θορυβεῖσθε B θορυβῆτε T || **c** 3 οὑτοσὶ ἐμοῦ B : οὗτός γέ μου T.

celle de plusieurs des assistants. Je me retirai, en me disant :
« A tout prendre, je suis plus savant que lui. » En effet,
il se peut que ni l'un ni l'autre de nous ne sache rien
de bon ; seulement, lui croit qu'il sait, bien qu'il ne sache
pas ; tandis que moi, si je ne sais rien, je ne crois pas non
plus rien savoir. Il me semble, en somme, que je suis tant
soit peu plus savant que lui, en ceci du moins que je ne crois
pas savoir ce que je ne sais pas. » Après cela, j'en allai trou-
ver un second, un de ceux qui passaient pour encore plus
e savants. Et mon impression fut la même. Du coup, je m'at-
tirai aussi l'inimitié de celui-ci et de plusieurs autres.

Je continuai néanmoins, tout en comprenant, non sans
regret ni inquiétude, que je me faisais des ennemis ; mais je
me croyais obligé de mettre au-dessus de tout le service du
dieu. Il me fallait donc aller, toujours en quête du sens de
l'oracle, vers tous ceux qui passaient pour posséder quelque
22 savoir. Or, par le chien[1], Athéniens, — car je vous dois la
vérité, — voici à peu près ce qui m'advint. Les plus renommés
me parurent, à peu d'exceptions près, les plus en défaut, en
les examinant selon la pensée du dieu ; tandis que d'autres,
qui passaient pour inférieurs, me semblèrent plus sains
d'esprit. Cette tournée d'enquête, je suis tenu de vous la ra-
conter, car ce fut vraiment un cycle de travaux que j'accom-
plissais pour vérifier l'oracle.

Après les hommes d'État, j'allai trouver les poètes, auteurs
b de tragédies, faiseurs de dithyrambes et autres, me disant
que, cette fois, je prendrais sur le fait l'infériorité de mon
savoir. Emportant donc avec moi ceux de leurs poèmes qu'ils
me paraissaient avoir le plus travaillés, je leur demandais de
me les expliquer ; c'était en même temps un moyen de m'in-
struire auprès d'eux. Ici, juges, j'ose à peine vous dire la
vérité. Pourtant, il le faut. Eh bien, tous ceux qui étaient là
présents, ou peu s'en faut, auraient parlé mieux que ces au-
teurs mêmes sur leurs propres œuvres. En peu de temps donc,
voici ce que je fus amené à constater pour les poètes aussi :
leurs créations étaient dues, non à leur savoir, mais à un don
c naturel, à une inspiration divine analogue à celle des pro-

1. Formule de serment familière, qui passait pour avoir été inventée par le pieux héros légendaire Rhadamante, afin de ne pas attester les dieux à la légère (scholie).

Πρὸς ἐμαυτὸν δ᾽ οὖν ἀπιὼν ἐλογιζόμην ὅτι· «Τούτου μὲν τοῦ ἀνθρώπου ἐγὼ σοφώτερός εἰμι· κινδυνεύει μὲν γὰρ ἡμῶν οὐδέτερος οὐδὲν καλὸν κἀγαθὸν εἰδέναι· ἀλλ᾽ οὗτος μὲν οἴεταί τι εἰδέναι οὐκ εἰδώς· ἐγὼ δέ, ὥσπερ οὖν οὐκ οἶδα, οὐδὲ οἴομαι. Ἔοικα γοῦν τούτου γε σμικρῷ τινι, αὐτῷ τούτῳ σοφώτερος εἶναι, ὅτι ἃ μὴ οἶδα οὐδὲ οἴομαι εἰδέναι.» Ἐντεῦθεν ἐπ᾽ ἄλλον ᾖα τῶν ἐκείνου δοκούντων σοφωτέρων εἶναι, καί μοι ταὐτὰ ταῦτα ἔδοξε· καὶ ἐνταῦθα κἀκείνῳ καὶ ἄλλοις e
πολλοῖς ἀπηχθόμην.

Μετὰ ταῦτ᾽ οὖν ἤδη ἐφεξῆς ᾖα, αἰσθανόμενος μέν — καὶ λυπούμενος καὶ δεδιώς — ὅτι ἀπηχθανόμην, ὅμως δὲ ἀναγκαῖον ἐδόκει εἶναι τὸ τοῦ θεοῦ περὶ πλείστου ποιεῖσθαι· ἰτέον οὖν, σκοποῦντι τὸν χρησμὸν τί λέγει, ἐπὶ ἅπαντας τούς τι δοκοῦντας εἰδέναι. Καὶ νὴ τὸν κύνα, ὦ ἄνδρες 22
Ἀθηναῖοι — δεῖ γὰρ πρὸς ὑμᾶς τἀληθῆ λέγειν — ἦ μὴν ἐγὼ ἔπαθόν τι τοιοῦτον· οἱ μὲν μάλιστα εὐδοκιμοῦντες ἔδοξάν μοι ὀλίγου δεῖν τοῦ πλείστου ἐνδεεῖς εἶναι ζητοῦντι κατὰ τὸν θεόν, ἄλλοι δέ, δοκοῦντες φαυλότεροι, ἐπιεικέστεροι εἶναι ἄνδρες πρὸς τὸ φρονίμως ἔχειν. Δεῖ δὴ ὑμῖν τὴν ἐμὴν πλάνην ἐπιδεῖξαι ὥσπερ πόνους τινὰς πονοῦντος, ἵνα μοι καὶ ἀνέλεγκτος ἡ μαντεία γένοιτο.

Μετὰ γὰρ τοὺς πολιτικοὺς ᾖα ἐπὶ τοὺς ποιητάς, τούς τε τῶν τραγῳδιῶν καὶ τοὺς τῶν διθυράμβων καὶ τοὺς ἄλλους, b
ὡς ἐνταῦθα ἐπ᾽ αὐτοφώρῳ καταληψόμενος ἐμαυτὸν ἀμαθέστερον ἐκείνων ὄντα. Ἀναλαμβάνων οὖν αὐτῶν τὰ ποιήματα ἅ μοι ἐδόκει μάλιστα πεπραγματεῦσθαι αὐτοῖς, διηρώτων ἂν αὐτοὺς τί λέγοιεν, ἵν᾽ ἅμα τι καὶ μανθάνοιμι παρ᾽ αὐτῶν. Αἰσχύνομαι οὖν ὑμῖν εἰπεῖν, ὦ ἄνδρες, τἀληθῆ· ὅμως δὲ ῥητέον. Ὡς ἔπος γὰρ εἰπεῖν, ὀλίγου αὐτῶν ἅπαντες οἱ παρόντες ἂν βέλτιον ἔλεγον περὶ ὧν αὐτοὶ ἐπεποιήκεσαν. Ἔγνων οὖν αὖ καὶ περὶ τῶν ποιητῶν ἐν ὀλίγῳ τοῦτο, ὅτι οὐ σοφίᾳ ποιοῖεν ἃ ποιοῖεν, ἀλλὰ φύσει τινὶ καὶ ἐνθουσιάζον- c

22 b 9 αὖ T : om. B.

phètes et des devins. Ceux-là également disent beaucoup de belles choses, mais ils n'ont pas la science de ce qu'ils disent. Tel est aussi, je m'en suis convaincu, le cas des poètes[1]. Et, en même temps, je m'aperçus qu'ils croyaient, en raison de leur talent, être les plus savants des hommes en beaucoup d'autres choses, sans l'être le moins du monde. Je les quittai alors, pensant que j'avais sur eux le même avantage que sur les hommes d'État.

Pour finir, je me rendis auprès des artisans. Car j'avais
d conscience que je ne savais à peu près rien et j'étais sûr de trouver en eux des hommes qui savaient beaucoup de belles choses. Sur ce point, je ne fus pas trompé : ils savaient en effet des choses que je ne savais pas, et, en cela, ils étaient plus savants que moi. Seulement, Athéniens, ces bons artisans me parurent avoir le même défaut que les poètes. Parce qu'ils pratiquaient excellemment leur métier, chacun d'eux croyait tout connaître, jusqu'aux choses les plus difficiles, et
e cette illusion masquait leur savoir réel. De telle sorte que, pour justifier l'oracle, j'en venais à me demander si je n'aimais pas mieux être tel que j'étais, n'ayant ni leur savoir ni leur ignorance, que d'avoir, comme eux, l'ignorance avec le savoir. Et je répondais à l'oracle ainsi qu'à moi-même qu'il valait mieux pour moi être tel que j'étais.

Telle fut, Athéniens, l'enquête qui m'a fait tant d'ennemis,
23 des ennemis très passionnés, très malfaisants, qui ont propagé tant de calomnies et m'ont fait ce renom de savant. Car, chaque fois que je convainc quelqu'un d'ignorance, les assistants s'imaginent que je sais tout ce qu'il ignore. En réalité, juges, c'est probablement le dieu qui le sait, et, par cet oracle, il a voulu déclarer que la science humaine est peu de chose ou même qu'elle n'est rien. Et, manifestement, s'il a nommé Socrate, c'est qu'il se servait de mon nom pour me

1. L'idée ici exprimée est plus amplement développée dans l'*Ion* (533 d sqq.) et dans le *Phèdre* (244 a sqq.). L'inspiration poétique est assimilée dans le *Phèdre* à une sorte de délire divin. Dans l'*Ion*, l'influence de la muse est comparée à la propriété de l'aimant ; le poète reçoit de la muse ses inventions et les transmet, par l'intermédiaire du rhapsode qui récite ses vers, à ceux qui les écoutent. Lorsqu'il semble créer, il ne fait que répéter, sans le bien comprendre, ce qui lui est suggéré.

τες ὥσπερ οἱ θεομάντεις καὶ οἱ χρησμῳδοί· καὶ γὰρ οὗτοι
λέγουσι μὲν πολλὰ καὶ καλά, ἴσασιν δὲ οὐδὲν ὧν λέγουσι.
Τοιοῦτόν τί μοι ἐφάνησαν πάθος καὶ οἱ ποιηταὶ πεπονθότες·
καὶ ἅμα ᾐσθόμην αὐτῶν διὰ τὴν ποίησιν οἰομένων καὶ τἆλλα
σοφωτάτων εἶναι ἀνθρώπων ἃ οὐκ ἦσαν. Ἀπῇα οὖν καὶ ἐν-
τεῦθεν τῷ αὐτῷ οἰόμενος περιγεγονέναι ᾧπερ καὶ τῶν πολι-
τικῶν.

Τελευτῶν οὖν ἐπὶ τοὺς χειροτέχνας ᾖα· ἐμαυτῷ γὰρ συν-
ᾔδη οὐδὲν ἐπισταμένῳ, ὡς ἔπος εἰπεῖν, τούτους δέ γ᾽ ᾔδη d
ὅτι εὑρήσοιμι πολλὰ καὶ καλὰ ἐπισταμένους. Καὶ τούτου
μὲν οὐκ ἐψεύσθην, ἀλλ᾽ ἠπίσταντο ἃ ἐγὼ οὐκ ἠπιστάμην καί
μου ταύτῃ σοφώτεροι ἦσαν. Ἀλλ᾽, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι,
ταὐτόν μοι ἔδοξαν ἔχειν ἁμάρτημα ὅπερ καὶ οἱ ποιηταὶ καὶ
οἱ ἀγαθοὶ δημιουργοί· διὰ τὸ τὴν τέχνην καλῶς ἐξεργά-
ζεσθαι, ἕκαστος ἠξίου καὶ τἆλλα τὰ μέγιστα σοφώτατος
εἶναι, καὶ αὐτῶν αὕτη ἡ πλημμέλεια ἐκείνην τὴν σοφίαν
ἀπέκρυπτεν· ὥστε με ἐμαυτὸν ἀνερωτᾶν ὑπὲρ τοῦ χρησμοῦ e
πότερα δεξαίμην ἂν οὕτως ὥσπερ ἔχω ἔχειν, μήτε τι σοφὸς
ὢν τὴν ἐκείνων σοφίαν μήτε ἀμαθὴς τὴν ἀμαθίαν, ἢ ἀμφό-
τερα ἃ ἐκεῖνοι ἔχουσιν ἔχειν. Ἀπεκρινάμην οὖν ἐμαυτῷ καὶ
τῷ χρησμῷ ὅτι μοι λυσιτελοῖ ὥσπερ ἔχω ἔχειν.

Ἐκ ταυτησὶ δὴ τῆς ἐξετάσεως, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πολ-
λαὶ μὲν ἀπέχθειαί μοι γεγόνασι καὶ οἷαι χαλεπώταται καὶ 23
βαρύταται, ὥστε πολλὰς διαβολὰς ἀπ᾽ αὐτῶν γεγονέναι,
ὄνομα δὲ τοῦτο λέγεσθαι, σοφὸς εἶναι. Οἴονται γάρ με
ἑκάστοτε οἱ παρόντες ταῦτα αὐτὸν εἶναι σοφὸν ἃ ἂν ἄλλον
ἐξελέγξω· τὸ δὲ κινδυνεύει, ὦ ἄνδρες, τῷ ὄντι ὁ θεὸς σοφὸς
εἶναι καὶ ἐν τῷ χρησμῷ τούτῳ τοῦτο λέγειν ὅτι ἡ ἀνθρω-
πίνη σοφία ὀλίγου τινὸς ἀξία ἐστὶν καὶ οὐδενός· καὶ φαίνεται
τοῦτον λέγειν τὸν Σωκράτη, προσκεχρῆσθαι δὲ τῷ ἐμῷ ὀνόματι

c 7 τῷ αὐτῷ B²TW : τὸ αὐτὸ B || e 1 ἀπέκρυπτεν T : ἀποκρύπτει B : ἀποκρύπτειν W || e 5 λυσιτελοῖ B : λυσιτελεῖ W || e 6 ἐξετάσεως TW : ἐξέως B || 23 a 5 ἄνδρες B : ἄνδρες Ἀθηναῖοι T.

b prendre comme exemple. Cela revenait à dire : « O humains, celui-là, parmi vous, est le plus savant qui sait, comme Socrate, qu'en fin de compte son savoir est nul. » Cette enquête, je la continue, aujourd'hui encore, à travers la ville, j'interroge, selon la pensée du dieu, quiconque, citoyen ou étranger, me paraît savant. Et quand il me semble qu'il ne l'est pas, c'est pour donner raison au dieu que je mets en lumière son ignorance. Tout mon temps se passe à cela, si bien qu'il ne m'en reste plus pour m'occuper sérieusement ni des affaires de la ville ni des miennes. Je vis donc dans
c une extrême pauvreté, et cela parce que je suis au service du dieu.

Comment les haines se sont amassées peu à peu.

Ajoutez ceci : les jeunes hommes qui s'attachent à moi spontanément, — et ce sont ceux qui ont le plus de loisir, les fils des familles riches, — ceux-là prennent plaisir à voir les gens soumis à cet examen. Souvent même, ils veulent m'imiter et, à leur tour, ils s'essayent à examiner d'autres personnes. Apparemment, ils en trouvent à foison qui croient savoir quelque chose, tout en ne sachant que peu ou rien du tout. Et alors, ceux qu'ils ont examinés s'en prennent, non à eux-mêmes, mais à moi ; et ils déclarent
d qu'il y a un certain Socrate, un misérable, qui corrompt les jeunes gens. Leur demande-t-on ce qu'il fait et enseigne pour les corrompre ? Ils ne savent que répondre, ils l'ignorent. Mais, pour ne pas paraître déconcertés, ils allèguent les griefs qui ont cours contre tous ceux qui font de la philosophie, à savoir qu'ils étudient ce qui se passe dans les airs et sous terre, qu'ils ne croient pas aux dieux, qu'ils font prévaloir la mauvaise cause. La vérité, qu'ils ne voudraient avouer, je pense, à aucun prix, c'est qu'ils ont été convaincus de faire semblant de savoir, quand ils ne savaient rien. Or, comme
e ils sont sans doute avides de réputation, opiniâtres et nombreux, comme, en outre, en parlant de moi, ils font corps, ce qui les rend persuasifs, ils vous ont rempli la tête depuis longtemps de leurs calomnies acharnées.

Voilà comment Mélétos et Anytos et Lycon se sont jetés sur moi, Mélétos prenant à son compte la haine des poètes,

ἐμὲ παράδειγμα ποιούμενος, ὥσπερ ἂν < εἰ > εἴποι ὅτι· b
« Οὗτος ὑμῶν, ὦ ἄνθρωποι, σοφώτατός ἐστιν ὅστις ὥσπερ
Σωκράτης ἔγνωκεν ὅτι οὐδενὸς ἄξιός ἐστι τῇ ἀληθείᾳ πρὸς
σοφίαν ». Ταῦτ' οὖν ἐγὼ μὲν ἔτι καὶ νῦν περιιὼν ζητῶ
καὶ ἐρευνῶ κατὰ τὸν θεὸν καὶ τῶν ἀστῶν καὶ τῶν ξένων ἄν
τινα οἴωμαι σοφὸν εἶναι· καὶ ἐπειδάν μοι μὴ δοκῇ, τῷ θεῷ
βοηθῶν ἐνδείκνυμαι ὅτι οὐκ ἔστι σοφός. Καὶ ὑπὸ ταύτης
τῆς ἀσχολίας οὔτε τι τῶν τῆς πόλεως πρᾶξαί μοι σχολὴ
γέγονεν ἄξιον λόγου οὔτε τῶν οἰκείων, ἀλλ' ἐν πενίᾳ μυρίᾳ
εἰμὶ διὰ τὴν τοῦ θεοῦ λατρείαν. c

Πρὸς δὲ τούτοις οἱ νέοι μοι ἐπακολουθοῦντες, οἷς μάλιστα
σχολή ἐστιν, οἱ τῶν πλουσιωτάτων, αὐτόματοι, χαίρουσιν
ἀκούοντες ἐξεταζομένων τῶν ἀνθρώπων καὶ αὐτοὶ πολλάκις
ἐμὲ μιμοῦνται· εἶτα ἐπιχειροῦσιν ἄλλους ἐξετάζειν· κἄ-
πειτα, οἶμαι, εὑρίσκουσι πολλὴν ἀφθονίαν οἰομένων μὲν
εἰδέναι τι ἀνθρώπων, εἰδότων δὲ ὀλίγα ἢ οὐδέν. Ἐντεῦθεν
οὖν οἱ ὑπ' αὐτῶν ἐξεταζόμενοι ἐμοὶ ὀργίζονται, ἀλλ' οὐχ
αὑτοῖς, καὶ λέγουσιν ὡς Σωκράτης τίς ἐστι μιαρώτατος καὶ
διαφθείρει τοὺς νέους. Καὶ ἐπειδάν τις αὐτοὺς ἐρωτᾷ ὅ τι d
ποιῶν καὶ ὅ τι διδάσκων, ἔχουσι μὲν οὐδὲν εἰπεῖν, ἀλλ'
ἀγνοοῦσιν· ἵνα δὲ μὴ δοκῶσιν ἀπορεῖν, τὰ κατὰ πάντων τῶν
φιλοσοφούντων πρόχειρα ταῦτα λέγουσιν, ὅτι « τὰ μετέωρα
καὶ τὰ ὑπὸ γῆς » καὶ « θεοὺς μὴ νομίζειν » καὶ « τὸν ἥττω
λόγον κρείττω ποιεῖν ». Τὰ γὰρ ἀληθῆ, οἴομαι, οὐκ ἂν ἐθέλοιεν
λέγειν, ὅτι κατάδηλοι γίγνονται προσποιούμενοι μὲν εἰδέναι,
εἰδότες δὲ οὐδέν. Ἅτε οὖν, οἶμαι, φιλότιμοι ὄντες, καὶ e
σφοδροί, καὶ πολλοί, καὶ συντεταγμένως καὶ πιθανῶς λέ-
γοντες περὶ ἐμοῦ, ἐμπεπλήκασιν ὑμῶν τὰ ὦτα καὶ πάλαι
καὶ νῦν σφοδρῶς διαβάλλοντες. Ἐκ τούτων καὶ Μέλητός
μοι ἐπέθετο καὶ Ἄνυτος καὶ Λύκων, Μέλητος μὲν ὑπὲρ

b 1 εἰ add. Stephanus || b 4 μὲν TW : μὲν ἔχων B || ζητῶ B : ἐπιζητῶ T || b 5 τῶν ξένων T : ξένων B || c 4 ἐξεταζομένων B : ἐξελεγχομένων T || c 7 ὀλίγα B : ἢ ὀλίγα T || c 8 ἀλλ' οὐχ B : οὐχ T || e 4 νῦν B²: omis. BTW.

Anytos celle des artisans et des hommes politiques, Lycon
24 celle des orateurs. Aussi serais-je surpris, comme je le disais en commençant, si je parvenais à détruire chez vous en si peu de temps une calomnie qui s'est ainsi amassée.

C'est là, en somme, Athéniens, l'exacte vérité. Je ne vous cache rien, absolument rien ; je ne dissimule quoi que ce soit. Et pourtant, je n'ignore pas que je me fais ainsi détester pour les mêmes raisons que précédemment. Cela prouve justement que je dis vrai, que c'est bien là effectivement la calomnie qui pèse sur moi et que telles en sont les origines.
b Cherchez-les maintenant ou plus tard, voilà ce que vous trouverez.

La plainte de Mélétos.

Finissons-en ici avec les inventions de mes premiers accusateurs : ce que j'en ai dit doit vous suffire. Maintenant c'est à cet honnête homme de Mélétos, à cet ami dévoué de la cité, comme il se qualifie lui-même, et à mes récents accusateurs que je vais essayer de répondre. Or, puisqu'ils sont distincts des précédents, prenons à son tour le texte de leur plainte. Le voici à peu près : « Socrate, dit-elle, est coupable de corrompre les jeunes gens, de ne pas croire aux
c dieux auxquels croit la cité et de leur substituer des divinités nouvelles. » Telle est la plainte. Examinons-la point par point.

Il prétend donc que je suis coupable de corrompre les jeunes gens. Eh bien, moi, Athéniens, je prétends que Mélétos est coupable de plaisanter en matière sérieuse, quand, à la légère, il traduit des gens en justice, quand il fait semblant de prendre grand intérêt à des choses dont il n'a jamais eu le moindre souci. Et je vais essayer de vous montrer qu'il en est ainsi.

Approche donc, Mélétos, et dis-moi[1] : n'attaches-tu pas la
d plus grande importance à ce que nos jeunes gens soient aussi bien élevés que possible ? — Assurément. — Cela étant, dis

1. La loi athénienne autorisait l'accusé à interroger lui-même son accusateur et faisait obligation à celui-ci de répondre aux questions qui lui étaient posées.

τῶν ποιητῶν ἀχθόμενος, Ἄνυτος δὲ ὑπὲρ τῶν δημιουργῶν
καὶ τῶν πολιτικῶν, Λύκων δὲ ὑπὲρ τῶν ῥητόρων. Ὥστε, 24
ὅπερ ἀρχόμενος ἐγὼ ἔλεγον, θαυμάζοιμ᾽ ἂν εἰ οἷός τ᾽ εἴην
ἐγὼ ὑμῶν ταύτην τὴν διαβολὴν ἐξελέσθαι ἐν οὕτως ὀλίγῳ
χρόνῳ οὕτω πολλὴν γεγονυῖαν. Ταῦτ᾽ ἔστιν ὑμῖν, ὦ ἄνδρες
Ἀθηναῖοι, τἀληθῆ, καὶ ὑμᾶς οὔτε μέγα οὔτε μικρὸν ἀπο-
κρυψάμενος ἐγὼ λέγω οὐδ᾽ ὑποστειλάμενος. Καίτοι οἶδα
σχεδὸν ὅτι τοῖς αὐτοῖς ἀπεχθάνομαι· ὃ καὶ τεκμήριον ὅτι
ἀληθῆ λέγω, καὶ ὅτι αὕτη ἐστὶν ἡ διαβολὴ ἡ ἐμή, καὶ τὰ αἴτια
ταῦτά ἐστιν. Καὶ ἐάν τε νῦν, ἐάν τε αὖθις ζητήσητε ταῦτα, b
οὕτως εὑρήσετε.

Περὶ μὲν οὖν ὧν οἱ πρῶτοί μου κατήγοροι κατηγόρουν,
αὕτη ἔστω ἱκανὴ ἀπολογία πρὸς ὑμᾶς. Πρὸς δὲ Μέλητον,
τὸν ἀγαθόν τε καὶ φιλόπολιν, ὥς φησι, καὶ τοὺς ὑστέρους
μετὰ ταῦτα πειράσομαι ἀπολογεῖσθαι. Αὖθις γὰρ δή, ὥσπερ
ἑτέρων τούτων ὄντων κατηγόρων, λάβωμεν αὖ τὴν τούτων
ἀντωμοσίαν. Ἔχει δέ πως ὧδε· Σωκράτη φησὶν ἀδικεῖν
τούς τε νέους διαφθείροντα καὶ θεοὺς οὓς ἡ πόλις νομίζει
οὐ νομίζοντα, ἕτερα δὲ δαιμόνια καινά. Τὸ μὲν δὴ ἔγκλημα c
τοιοῦτόν ἐστι· τούτου δὲ τοῦ ἐγκλήματος ἓν ἕκαστον ἐξετά-
σωμεν.

Φησὶ γὰρ δὴ τοὺς νέους ἀδικεῖν με διαφθείροντα. Ἐγὼ
δέ γε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἀδικεῖν φημι Μέλητον, ὅτι
σπουδῇ χαριεντίζεται, ῥᾳδίως εἰς ἀγῶνα καθιστὰς ἀνθρώ-
πους, περὶ πραγμάτων προσποιούμενος σπουδάζειν καὶ κή-
δεσθαι ὧν οὐδὲν τούτῳ πώποτε ἐμέλησεν. Ὡς δὲ τοῦτο
οὕτως ἔχει, πειράσομαι καὶ ὑμῖν ἐπιδεῖξαι.

Καί μοι δεῦρο, ὦ Μέλητε, εἰπέ· ἄλλο τι ἢ περὶ πολλοῦ
ποιῇ ὅπως ὡς βέλτιστοι οἱ νεώτεροι ἔσονται; — Ἔγωγε. d
— Ἴθι δὴ νῦν εἰπὲ τουτοισὶ τίς αὐτοὺς βελτίους ποιεῖ;

24 a 8 ἀληθῆ B : τἀληθῆ T || **b** 4 ἔστω B^2TW : ἐστὶν B || **b** 6 ἀπολογεῖσθαι B : ἀπολογήσασθαι T || **b** 8 ἀδικεῖν B^2TW : ἀδικεῖ B || **c** 7 προσποιούμενος T : προσποιουμένους B || **c** 10 πολλοῦ B : πλείστου T.

à ces juges qui est capable de les rendre meilleurs. Il n'est
pas douteux que tu ne le saches, puisque c'est là ton souci.
Tu as découvert, comme tu le déclares toi-même, celui qui les
corrompt : c'est moi ; et voilà pourquoi tu me traduis ici
comme accusé. Nomme donc aussi celui qui les rend
meilleurs, révèle-leur qui il est. Quoi ? tu te tais, Mélétos ?
tu ne sais que dire ? Ne sens-tu pas que cela ne te fait pas
honneur et que tu confirmes par ton silence ce que je dis,
quand j'assure que tu ne t'en soucies aucunement ? Allons,
mon ami, parle : qui les rend meilleurs ? — Ce sont les lois.
e — Oh ! ce n'est pas répondre à ma question, excellent jeune
homme. Je demande quel est l'homme qui les rend
meilleurs, celui qui tout d'abord connaît au mieux ces lois
dont tu parles. — Regarde ici, Socrate, ce sont ces juges. —
Que dis-tu, Mélétos ? Ces juges sont capables de former des
jeunes gens et de les rendre meilleurs ? — Oui, vraiment. —
Mais le sont-ils tous ? ou bien quelques-uns d'entre eux seulement,
les autres, non ? — Ils le sont tous ! — Par Héra, voilà
une bonne parole : nous ne manquerons pas de gens capables
de nous faire du bien. Et alors, dis-moi, ceux-ci, qui nous
25 écoutent, peuvent-ils aussi les rendre meilleurs, oui ou non ?
— Ils le peuvent également. — Et les membres du Conseil ?
— Eux aussi. — Et les citoyens qui forment l'Assemblée, les
ecclésiastes, est-ce que par hasard ils corrompent les jeunes
gens ? ou bien, eux aussi, tous, les rendent-ils meilleurs ? —
Oui, ceux-là aussi. — Ainsi, tous les Athéniens, à ce qu'il
paraît, peuvent former les jeunes gens, tous, excepté moi.
Seul, moi, je les corromps. C'est bien là ce que tu dis ? —
C'est cela, exactement.

— En vérité, quelle mauvaise chance tu m'attribues !
Voyons, réponds-moi : est-ce que, d'après toi, il en est de
b même, lorsqu'il s'agit de chevaux ? Crois-tu que tout le
monde est en état de les dresser, et qu'un seul les gâte ?
Ou bien, au contraire, qu'un seul est capable de les bien
dresser, tout au plus quelques-uns, dont c'est le métier,
tandis que tous les autres, quand ils se chargent d'eux et
les montent, ne font que les gâter ? N'en est-il pas ainsi,
Mélétos, et des chevaux et des autres animaux ? Oui, assurément,
quoi que vous puissiez en dire, Anytos et toi. Ah !

δῆλον γὰρ ὅτι οἶσθα, μέλον γέ σοι. Τὸν μὲν γὰρ διαφθεί-
ροντα ἐξευρών, ὥς φῄς, ἐμὲ εἰσάγεις τουτοισὶ καὶ κατηγο-
ρεῖς· τὸν δὲ δὴ βελτίους ποιοῦντα ἴθι εἰπὲ καὶ μήνυσον
αὐτοῖς τίς ἐστιν.

Ὁρᾷς, ὦ Μέλητε, ὅτι σιγᾷς καὶ οὐκ ἔχεις εἰπεῖν; Καίτοι
οὐκ αἰσχρόν σοι δοκεῖ εἶναι καὶ ἱκανὸν τεκμήριον οὗ δὴ ἐγὼ
λέγω, ὅτι σοι οὐδὲν μεμέληκεν; Ἀλλ' εἰπέ, ὦ 'γαθέ, τίς
αὐτοὺς ἀμείνους ποιεῖ; — Οἱ νόμοι. — Ἀλλ' οὐ τοῦτο e
ἐρωτῶ, ὦ βέλτιστε, ἀλλὰ τίς ἄνθρωπος, ὅστις πρῶτον καὶ
αὐτὸ τοῦτο οἶδε, τοὺς νόμους. — Οὗτοι, ὦ Σώκρατες, οἱ
δικασταί. — Πῶς λέγεις, ὦ Μέλητε; οἵδε τοὺς νέους
παιδεύειν οἷοί τέ εἰσι καὶ βελτίους ποιοῦσιν; — Μάλιστα.
— Πότερον ἅπαντες, ἢ οἱ μὲν αὐτῶν, οἱ δ' οὔ; —
Ἅπαντες. — Εὖ γε, νὴ τὴν Ἥραν, λέγεις, καὶ πολλὴν
ἀφθονίαν τῶν ὠφελούντων. Τί δαὶ δή; οἵδε οἱ ἀκροαταὶ
βελτίους ποιοῦσιν ἢ οὔ; — Καὶ οὗτοι. — Τί δαὶ οἱ βου- 25
λευταί; — Καὶ οἱ βουλευταί. — Ἀλλ' ἄρα, ὦ Μέλητε, μὴ
οἱ ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ, οἱ ἐκκλησιασταί, διαφθείρουσι τοὺς
νεωτέρους; ἢ κἀκεῖνοι βελτίους ποιοῦσιν ἅπαντες; —
Κἀκεῖνοι. — Πάντες ἄρα, ὡς ἔοικεν, Ἀθηναῖοι καλοὺς
κἀγαθοὺς ποιοῦσι πλὴν ἐμοῦ, ἐγὼ δὲ μόνος διαφθείρω· οὕτω
λέγεις; — Πάνυ σφόδρα ταῦτα λέγω.

— Πολλήν γ' ἐμοῦ κατέγνωκας δυστυχίαν. Καί μοι
ἀπόκριναι· ἦ καὶ περὶ ἵππους οὕτω σοι δοκεῖ ἔχειν; οἱ
μὲν βελτίους ποιοῦντες αὐτοὺς πάντες ἄνθρωποι εἶναι, b
εἷς δέ τις ὁ διαφθείρων; ἢ τοὐναντίον τούτου πᾶν, εἷς
μέν τις ὁ βελτίους οἷός τ' ὢν ποιεῖν, ἢ πάνυ ὀλίγοι, οἱ
ἱππικοί· οἱ δὲ πολλοί, ἐάνπερ συνῶσι καὶ χρῶνται ἵπποις,
διαφθείρουσιν; οὐχ οὕτως ἔχει, ὦ Μέλητε, καὶ περὶ ἵππων
καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων ζῴων; πάντως δήπου, ἐάν τε σὺ
καὶ Ἄνυτος οὐ φῆτε, ἐάν τε φῆτε· πολλὴ γὰρ ἄν τις εὐδαι-

e 5 ποιοῦσιν B : ποιεῖν B²TW || e 6 ἅπαντες B : ἂν πάντες T ||
e 8 οἵδε οἱ B : οἱ δὲ T.

certes, ce serait un grand bonheur pour les jeunes gens, s'il était vrai qu'un seul homme les corrompt et que tous les
c autres leur font du bien. Mais non, Mélétos : et tu fais assez voir que jamais tu n'eus souci des jeunes gens ; ce que tu as démontré clairement, c'est ton indifférence absolue aux choses dont tu m'accuses [1].

Autre question, Mélétos : dis-moi, au nom de Zeus, s'il vaut mieux vivre avec d'honnêtes gens ou avec des malfaiteurs... Allons, mon ami, réponds-moi ; je ne te demande rien d'embarrassant. N'est-il pas vrai que les malfaiteurs font toujours quelque mal à ceux qui les approchent, tandis que les gens de bien leur font du bien ? — J'en conviens. —
d Maintenant, y a-t-il un homme qui aime mieux être maltraité que bien traité par ceux qu'il fréquente ?... Réponds donc, mon ami ; la loi exige que tu répondes. Y a-t-il un homme qui veuille être maltraité ? — Non, à coup sûr. — Bien. D'autre part, en m'accusant de corrompre les jeunes gens, de les porter au mal, prétends-tu que je le fais à dessein ou involontairement ? — A dessein, certes. — Qu'est-ce à dire, Mélétos ? Jeune comme tu l'es, me surpasses-tu tellement en expérience, moi qui suis âgé ? Quoi ! tu sais, toi, que les gens malfaisants font toujours du mal à ceux qui les fréquentent, tandis que les gens de bien leur font
e du bien ; et moi, je suis assez ignorant pour ne pas même savoir que, si je rends malfaisant un de ceux qui vivent avec moi, je risque qu'il me fasse du mal ! Et c'est à dessein, selon toi, que j'agis ainsi ! Non, Mélétos, cela, tu ne le feras croire ni à moi, ni, je pense, à personne au monde. Donc, ou bien je ne suis pas un corrupteur, ou bien, si je corromps quelqu'un, c'est involontairement. Dans un cas comme dans
26 l'autre, tu mens. D'ailleurs, si je corromps quelqu'un sans le vouloir, il s'agit d'une de ces fautes involontaires, qui, d'après la loi, ne ressortissent pas à ce tribunal, mais dont il faut seulement avertir ou réprimander l'auteur en particulier. Car il y a tout lieu de croire qu'ainsi éclairé je ne ferai plus ce que je fais sans le vouloir. Néanmoins, tu t'es bien gardé, toi, de venir causer avec moi, de m'instruire ; tu ne l'as pas

1. Il n'y avait pas à Athènes d'accusateur public en titre. Tout citoyen pouvait en accuser un autre dans l'intérêt commun ; mais il était alors obligé moralement de montrer qu'il avait qualité pour le faire.

μονία εἴη περὶ τοὺς νέους, εἰ εἷς μὲν μόνος αὐτοὺς
διαφθείρει, οἱ δ᾽ ἄλλοι ὠφελοῦσιν. Ἀλλὰ γάρ, ὦ Μέλητε, c
ἱκανῶς ἐπιδείκνυσαι ὅτι οὐδεπώποτε ἐφρόντισας τῶν νέων,
καὶ σαφῶς ἀποφαίνεις τὴν σαυτοῦ ἀμέλειαν, ὅτι οὐδέν σοι
μεμέληκεν περὶ ὧν ἐμὲ εἰσάγεις.

Ἔτι δὲ ἡμῖν εἰπέ, ὦ πρὸς Διός, Μέλητε, πότερόν ἐστιν
οἰκεῖν ἄμεινον ἐν πολίταις χρηστοῖς ἢ πονηροῖς; Ὦ τάν,
ἀπόκριναι· οὐδὲν γάρ τοι χαλεπὸν ἐρωτῶ. Οὐχ οἱ μὲν
πονηροὶ κακόν τι ἐργάζονται τοὺς ἀεὶ ἐγγυτάτω αὑτῶν
ὄντας, οἱ δ᾽ ἀγαθοὶ ἀγαθόν τι; — Πάνυ γε. — Ἔστιν οὖν
ὅστις βούλεται ὑπὸ τῶν συνόντων βλάπτεσθαι μᾶλλον ἢ d
ὠφελεῖσθαι; Ἀποκρίνου, ὦ ἀγαθέ· καὶ γὰρ ὁ νόμος κελεύει
ἀποκρίνεσθαι. Ἔσθ᾽ ὅστις βούλεται βλάπτεσθαι; — Οὐ
δῆτα. — Φέρε δή, πότερον ἐμὲ εἰσάγεις δεῦρο, ὡς διαφθεί-
ροντα τοὺς νεωτέρους καὶ πονηροτέρους ποιοῦντα ἑκόντα
ἢ ἄκοντα; — Ἑκόντα ἔγωγε. — Τί δῆτα, ὦ Μέλητε;
τοσοῦτον σὺ ἐμοῦ σοφώτερος εἶ τηλικούτου ὄντος τηλι-
κόσδε ὤν, ὥστε σὺ μὲν ἔγνωκας ὅτι οἱ μὲν κακοὶ κακόν τι
ἐργάζονται ἀεὶ τοὺς μάλιστα πλησίον ἑαυτῶν, οἱ δὲ ἀγαθοὶ
ἀγαθόν, ἐγὼ δὲ δὴ εἰς τοσοῦτον ἀμαθίας ἥκω, ὥστε καὶ e
τοῦτ᾽ ἀγνοῶ, ὅτι, ἐάν τινα μοχθηρὸν ποιήσω τῶν συνόντων,
κινδυνεύσω κακόν τι λαβεῖν ἀπ᾽ αὐτοῦ; ὥστε τοῦτο < τὸ >
τοσοῦτον κακὸν ἑκὼν ποιῶ, ὡς φῂς σύ; Ταῦτα ἐγώ σοι οὐ
πείθομαι, ὦ Μέλητε, οἶμαι δὲ οὐδὲ ἄλλον ἀνθρώπων οὐδένα·
ἀλλ᾽ ἢ οὐ διαφθείρω ἤ, εἰ διαφθείρω, ἄκων· ὥστε σύ γε κατ᾽ 26
ἀμφότερα ψεύδῃ. Εἰ δὲ ἄκων διαφθείρω, τῶν τοιούτων καὶ
ἀκουσίων ἁμαρτημάτων οὐ δεῦρο νόμος εἰσάγειν ἐστίν, ἀλλ᾽
ἰδίᾳ λαβόντα διδάσκειν καὶ νουθετεῖν· δῆλον γὰρ ὅτι, ἐὰν
μάθω, παύσομαι ὅ γε ἄκων ποιῶ. Σὺ δὲ συγγενέσθαι μέν μοι
καὶ διδάξαι ἔφυγες καὶ οὐκ ἠθέλησας· δεῦρο δὲ εἰσάγεις, οἷ

25 c 2 ἱκανῶς ἐπιδείκνυσαι TW : ἱκανῶς ἐστ᾽ εἰ δέ, ἱκανῶς ἐπιδείκνυσαι B, errore scribæ manifesto || **d** 2 ἀποκρίνου BT : ἀπόκριναι B²W || **d** 5 νεωτέρους B : νέους T || **d** 8 σὺ B : εὖ T || **e** 1 ἀγαθόν B : ἀγαθόν τι T || **e** 3 ἀπ᾽ αὐτοῦ B : ὑπ᾽ αὐτοῦ T || < τὸ > add. Burnet.

voulu ; et tu me cites devant ce tribunal, auquel la loi défère ceux qu'il faut châtier, mais non ceux qu'il s'agit d'éclairer.

En voilà assez, Athéniens, pour démontrer, comme je le
b disais à l'instant, que Mélétos n'a jamais eu le moindre souci de tout cela. Toutefois, explique-nous, Mélétos, de quelle façon tu prétends que je corromps les jeunes gens. Ou plutôt, ne résulte-t-il pas du texte même de ta plainte que c'est en leur enseignant à ne pas croire aux dieux auxquels croit la cité, mais à d'autres, à des dieux nouveaux ? C'est bien ainsi, selon toi, que je les corromps ? — En effet, je l'affirme énergiquement. — En ce cas, Mélétos, au nom de ces dieux mêmes dont il est question, explique-nous plus
c clairement encore ta pensée, à ces juges et à moi. Il y a une chose que je ne comprends pas bien : admets-tu que j'enseigne l'existence de certains dieux, — en ce cas, croyant moi-même à des dieux, je ne suis en aucune façon un athée, et à cet égard je suis hors de cause, — mais prétends-tu seulement que mes dieux ne sont pas ceux de la cité, que ce sont d'autres dieux, et est-ce de cela que tu me fais grief ? Ou bien soutiens-tu que je ne crois à aucun dieu et que j'enseigne à n'y pas croire ? — Oui, voilà ce que je soutiens : c'est que
d tu ne crois à aucun dieu. — Merveilleuse assurance, Mélétos ! Mais enfin, que veux-tu dire ? que je ne reconnais pas même la lune et le soleil pour des dieux, comme tout le monde ? — Non, juges, il ne les reconnaît pas pour tels ; il affirme que le soleil est une pierre et que la lune est une terre. — Mais, c'est Anaxagore que tu crois accuser, mon cher Mélétos ! En vérité, estimes-tu si peu ces juges, les crois-tu assez illettrés pour ignorer que ce sont les livres d'Anaxagore de Clazomène qui sont pleins de ces théories ? Et ce serait auprès de moi que les jeunes gens viendraient s'en instruire, lorsqu'ils peuvent, à l'occasion, acheter ces livres dans l'or-
e chestra[1], pour une drachme tout au plus, et ensuite se moquer de Socrate, s'il donnait pour siennes ces idées ; d'autant plus qu'elles ne sont pas ordinaires. Enfin, par Zeus, c'est là ta pensée : je ne crois à aucun dieu ? — A aucun, par Zeus, à aucun absolument.

1. Témoignage unique, d'où l'on conclut que l'on vendait en certaines occasions des manuscrits dans l'orchestra, partie du théâtre qui se trouvait devant la scène.

νόμος ἐστὶν εἰσάγειν τοὺς κολάσεως δεομένους, ἀλλ' οὐ
μαθήσεως.

Ἀλλὰ γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῦτο μὲν δῆλον ἤδη
ἐστὶν ὃ ἐγὼ ἔλεγον, ὅτι Μελήτῳ τούτων οὔτε μέγα οὔτε b
μικρὸν πώποτε ἐμέλησεν. Ὅμως δὲ δὴ λέγε ἡμῖν· πῶς με
φῂς διαφθείρειν, ὦ Μέλητε, τοὺς νεωτέρους ἤ ; δῆλον δὴ
ὅτι, κατὰ τὴν γραφὴν ἣν ἐγράψω, θεοὺς διδάσκοντα μὴ
νομίζειν οὓς ἡ πόλις νομίζει, ἕτερα δὲ δαιμόνια καινά ; Οὐ
ταῦτα λέγεις ὅτι διδάσκων διαφθείρω ; — Πάνυ μὲν οὖν
σφόδρα ταῦτα λέγω. — Πρὸς αὐτῶν τοίνυν, ὦ Μέλητε,
τούτων τῶν θεῶν ὧν νῦν ὁ λόγος ἐστίν, εἰπὲ ἔτι σαφέστερον
καὶ ἐμοὶ καὶ τοῖς ἀνδράσιν τουτοισί· ἐγὼ γὰρ οὐ δύναμαι c
μαθεῖν πότερον λέγεις διδάσκειν με νομίζειν εἶναί τινας
θεοὺς καὶ αὐτὸς ἄρα νομίζω εἶναι θεούς, καὶ οὐκ εἰμὶ τὸ
παράπαν ἄθεος, οὐδὲ ταύτῃ ἀδικῶ, οὐ μέντοι οὕσπερ γε ἡ
πόλις, ἀλλὰ ἑτέρους, καὶ τοῦτ' ἔστιν ὅ μοι ἐγκαλεῖς ὅτι
ἑτέρους· ἢ παντάπασί με φῂς οὔτε αὐτὸν νομίζειν θεοὺς
τούς τε ἄλλους ταῦτα διδάσκειν. — Ταῦτα λέγω, ὡς τὸ
παράπαν οὐ νομίζεις θεούς. — Ὦ θαυμάσιε Μέλητε, ἵνα d
τί ταῦτα λέγεις ; οὐδὲ ἥλιον, οὐδὲ σελήνην ἄρα νομίζω
θεοὺς εἶναι, ὥσπερ οἱ ἄλλοι ἄνθρωποι ; — Μὰ Δί', ὦ
ἄνδρες δικασταί, ἐπεὶ τὸν μὲν ἥλιον λίθον φησὶν εἶναι,
τὴν δὲ σελήνην γῆν. — Ἀναξαγόρου οἴει κατηγορεῖν,
ὦ φίλε Μέλητε· καὶ οὕτω καταφρονεῖς τῶνδε καὶ οἴει
αὐτοὺς ἀπείρους γραμμάτων εἶναι ὥστε οὐκ εἰδέναι ὅτι
τὰ Ἀναξαγόρου βιβλία τοῦ Κλαζομενίου γέμει τούτων
τῶν λόγων· καὶ δὴ καὶ οἱ νέοι ταῦτα παρ' ἐμοῦ μανθά-
νουσιν ἃ ἔξεστιν ἐνίοτε, εἰ πάνυ πολλοῦ, δραχμῆς ἐκ
τῆς ὀρχήστρας πριαμένοις, Σωκράτους καταγελᾶν, ἐὰν e
προσποιῆται ἑαυτοῦ εἶναι, ἄλλως τε καὶ οὕτως ἄτοπα ὄντα.
Ἀλλ', ὦ πρὸς Διός, οὑτωσί σοι δοκῶ ; οὐδένα νομίζω θεὸν

26 a 9 ἤδη ἐστὶν T : om. B[2] dum evanidas litteras in B restituit || **b** 1 τούτων B : τούτῳ T W || **b** 3 δῆλον δὴ ὅτι B : δηλονότι T || **c** 1 τουτοισί B[2]TW : τούτοις B || **e** 3 νομίζω B : νομίζειν T.

— Quelle défiance, Mélétos ! tu en viens, ce me semble,
à ne plus te croire toi-même. Ma pensée, Athéniens, est
qu'il se moque de nous impudemment ; et dans son accusa-
tion, telle qu'il l'a rédigée, se manifeste insolemment la
témérité brouillonne de son âge. J'en suis à me dire qu'il
27 a voulu composer une énigme pour m'éprouver. « Voyons un
peu, s'est-il dit, si le savant qu'est Socrate s'apercevra que je
plaisante et que je me contredis moi-même, ou si je l'attrap-
perai et, avec lui, nos auditeurs. » Car il est clair pour moi
qu'il se contredit à plaisir dans sa plainte, qui, en somme,
revient à ceci : « Socrate est coupable de ne pas croire aux
dieux, bien que d'ailleurs il croie aux dieux. » N'est-ce pas
là une simple plaisanterie ?

Examinez avec moi, juges, de quel droit j'interprète ainsi
ce qu'il dit ; et toi, Mélétos, réponds-nous. Seulement,
b rappelez-vous ce que je vous ai demandé en commençant, et
ne protestez pas, si j'interroge à ma manière habituelle.

Y a-t-il un seul homme, Mélétos, qui croie à la réalité des
choses humaines sans croire à celle des hommes ?... Allons,
qu'il me réponde, juges, et qu'il ne proteste pas à tort et à
travers. Y a-t-il quelqu'un qui ne croie pas aux chevaux, tout
en croyant à l'équitation ? quelqu'un qui ne croie pas aux
joueurs de flûtes, tout en croyant à leur art ? Non, mon cher,
non. Puisque tu ne veux pas répondre, c'est moi qui le dis
pour toi et pour ceux-ci. Du moins, réponds à ce que je de-
mande maintenant : Y a-t-il quelqu'un qui croie à la puis-
c sance des démons [1], bien que d'ailleurs il ne croie pas aux
démons ? — Non, il n'y en a pas. — Quel service tu me rends,
en me répondant cette fois, même à contre-cœur et parce que
ces juges t'y obligent. Ainsi donc, tu déclares que je crois à la
puissance des démons et que j'enseigne leur existence, que ce
soient d'ailleurs des démons anciens ou nouveaux. Oui, je
crois à la puissance des démons, c'est toi qui le dis, et même
tu l'as attesté par serment dans ta plainte. Mais si je crois à
la puissance des démons, il faut bien, nécessairement, que je
croie aussi aux démons, n'est-il pas vrai ? Incontestablement.

1. Ce terme de « démons » désignait alors, dans l'usage courant, des êtres supposés intermédiaires entre les dieux et les hommes, sans aucune idée de malfaisance. L'explication en est donnée dans le *Banquet* de Platon, p. 202 e.

εἶναι; — Οὐ μέντοι, μὰ Δία, οὐδ' ὁπωστιοῦν. — Ἄπιστός
γ' εἶ, ὦ Μέλητε, καὶ ταῦτα μέντοι, ὡς ἐμοὶ δοκεῖς, σαυτῷ.
Ἐμοὶ γὰρ δοκεῖ οὑτοσί, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πάνυ εἶναι
ὑβριστὴς καὶ ἀκόλαστος, καὶ ἀτεχνῶς τὴν γραφὴν ταύτην
ὕβρει τινὶ καὶ ἀκολασίᾳ καὶ νεότητι γράψασθαι. Ἔοικεν γὰρ
ὥσπερ αἴνιγμα συντιθέντι διαπειρωμένῳ· « Ἆρα γνώσεται 27
Σωκράτης ὁ σοφὸς δὴ ἐμοῦ χαριεντιζομένου καὶ ἐναντί'
ἐμαυτῷ λέγοντος ἢ ἐξαπατήσω αὐτὸν καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς
ἀκούοντας; » Οὗτος γὰρ ἐμοὶ φαίνεται τὰ ἐναντία λέγειν
αὐτὸς ἑαυτῷ ἐν τῇ γραφῇ, ὥσπερ ἂν εἰ εἴποι· « Ἀδικεῖ
Σωκράτης θεοὺς οὐ νομίζων, ἀλλὰ θεοὺς νομίζων. » Καί-
τοι τοῦτό ἐστι παίζοντος.

Συνεπισκέψασθε δή, ὦ ἄνδρες, ᾗ μοι φαίνεται ταῦτα
λέγειν· σὺ δὲ ἡμῖν ἀπόκριναι, ὦ Μέλητε. Ὑμεῖς δέ, ὅπερ
κατ' ἀρχὰς ὑμᾶς παρῃτησάμην, μέμνησθέ μοι μὴ θορυβεῖν b
ἐὰν ἐν τῷ εἰωθότι τρόπῳ τοὺς λόγους ποιῶμαι.

Ἔστιν ὅστις ἀνθρώπων, ὦ Μέλητε, ἀνθρώπεια μὲν
νομίζει πράγματ' εἶναι, ἀνθρώπους δὲ οὐ νομίζει; Ἀποκρι-
νέσθω, ὦ ἄνδρες, καὶ μὴ ἄλλα καὶ ἄλλα θορυβείτω. Ἔσθ'
ὅστις ἵππους μὲν οὐ νομίζει, ἱππικὰ δὲ πράγματα; ἢ
αὐλητὰς μὲν οὐ νομίζει εἶναι, αὐλητικὰ δὲ πράγματα; Οὐκ
ἔστιν, ὦ ἄριστε ἀνδρῶν· εἰ μὴ σὺ βούλει ἀποκρίνεσθαι, ἐγώ
σοι λέγω καὶ τοῖς ἄλλοις τουτοισί. Ἀλλὰ τὸ ἐπὶ τούτῳ γε
ἀπόκριναι· ἔσθ' ὅστις δαιμόνια μὲν νομίζει πράγματ' εἶναι,
δαίμονας δὲ οὐ νομίζει; — Οὐκ ἔστιν. — Ὡς ὤνησας ὅτι c
μόγις ἀπεκρίνω ὑπὸ τουτωνὶ ἀναγκαζόμενος. Οὐκοῦν δαι-
μόνια μὲν φῄς με καὶ νομίζειν καὶ διδάσκειν, εἴτ' οὖν καινὰ
εἴτε παλαιά, ἀλλ' οὖν δαιμόνιά γε νομίζω κατὰ τὸν σὸν
λόγον, καὶ ταῦτα καὶ διωμόσω ἐν τῇ ἀντιγραφῇ. Εἰ δὲ δαι-
μόνια νομίζω, καὶ δαίμονας δήπου πολλὴ ἀνάγκη νομίζειν
μέ ἐστιν. Οὐχ οὕτως ἔχει; Ἔχει δή· τίθημι γάρ σε ὁμο-

27 a 1 συντιθέντι B: συντιθέντι ἢ T || 5 ἂν εἰ B²TW: ἂν B || **a** 8 δή B: δέ T || **b** 8 ἀποκρίνεσθαι BT: ἀποκρίνασθαι Wt.

Je dois admettre que tu en conviens, puisque tu ne réponds pas.

d Maintenant, ne considérons-nous pas les démons comme des dieux ou comme des enfants des dieux? Oui ou non? — Oui, assurément. — Alors, si j'admets l'existence des démons, comme tu le déclares, et si, d'autre part, les démons sont dieux à quelque titre que ce soit, n'ai-je pas raison de dire que tu parles par énigmes et que tu te moques de nous? Tu affirmes d'abord que je ne crois pas aux dieux, et, ensuite, que je crois à des dieux, du moment que je crois aux démons! Autre hypothèse : si les démons sont des enfants bâtards des dieux, nés des nymphes ou d'autres mères [1], comme on le rapporte, qui donc admettrait qu'il existe des enfants des dieux, mais
e qu'il n'y a pas de dieux? Autant vaudrait dire qu'il y a des mulets issus de juments et d'ânes, mais qu'il n'y a ni ânes ni juments. Non, Mélétos, il n'est pas croyable que tu eusses ainsi formulé ta plainte, si tu n'avais voulu nous éprouver; à moins que tu n'aies pas su où trouver un grief sérieux contre moi. Quant à faire admettre par une personne tant soit peu sensée qu'un homme peut croire à des démons sans croire aux dieux, et que le même homme néanmoins peut nier l'existence des démons, des dieux et des héros, voilà qui
28 est radicalement impossible. Cela établi, Athéniens, je ne crois pas avoir besoin de démontrer plus longuement que l'accusation de Mélétos ne repose sur rien. Ce que j'en ai dit suffit.

La mission de Socrate.

Mais j'ai rappelé tout à l'heure que je m'étais attiré beaucoup d'inimitiés. Or, rien n'est plus vrai, sachez-le bien. Et ce qui me perdra, si je dois être condamné, ce n'est ni Mélétos ni Anytos, ce sera cela, ces calomnies multipliées, cette malveillance. C'est là d'ailleurs ce qui a perdu déjà beaucoup d'hommes de bien et ce qui en perdra sans doute plus d'un
b encore. Car il n'est guère probable que je sois le dernier à en souffrir.

« Eh quoi, Socrate? me dira-t-on peut-être, tu n'as pas honte

1. Rappelons, à titre d'exemples, Asclépios, fils d'Apollon et de la nymphe Coronis; et d'autre part, Héraclès, fils de Zeus et d'Alcmène, ou encore Dionysos, fils de Zeus et de Sémélé.

λογοῦντα, ἐπειδὴ οὐκ ἀποκρίνῃ. Τοὺς δὲ δαίμονας οὐχὶ ἤτοι d
θεούς γε ἡγούμεθα ἢ θεῶν παῖδας ; φῂς ἢ οὔ ; — Πάνυ γε.
— Οὐκοῦν, εἴπερ δαίμονας ἡγοῦμαι, ὡς σὺ φῄς, εἰ μὲν θεοί
τινές εἰσιν οἱ δαίμονες, τοῦτ' ἂν εἴη ὃ ἐγώ φημί σε αἰνίττεσθαι καὶ χαριεντίζεσθαι, θεοὺς οὐχ ἡγούμενον φάναι ἐμὲ
θεοὺς αὖ ἡγεῖσθαι πάλιν, ἐπειδήπερ γε δαίμονας ἡγοῦμαι.
Εἰ δ' αὖ οἱ δαίμονες θεῶν παῖδές εἰσιν νόθοι τινὲς ἢ ἐκ
νυμφῶν ἢ ἔκ τινων ἄλλων ὧν δὴ καὶ λέγονται, τίς ἂν
ἀνθρώπων θεῶν μὲν παῖδας ἡγοῖτο εἶναι, θεοὺς δὲ μή ;
Ὁμοίως γὰρ ἂν ἄτοπον εἴη ὥσπερ ἂν εἴ τις ἵππων μὲν e
παῖδας ἡγοῖτο [ἢ] καὶ ὄνων τοὺς ἡμιόνους, ἵππους δὲ καὶ
ὄνους μὴ ἡγοῖτο εἶναι. Ἀλλ', ὦ Μέλητε, οὐκ ἔστιν ὅπως σὺ
ταῦτα οὐχὶ ἀποπειρώμενος ἡμῶν ἐγράψω τὴν γραφὴν
ταύτην ἢ ἀπορῶν ὅ τι ἐγκαλοῖς ἐμοὶ ἀληθὲς ἀδίκημα· ὅπως
δὲ σύ τινα πείθοις ἂν καὶ σμικρὸν νοῦν ἔχοντα ἀνθρώπων,
ὡς οὐ τοῦ αὐτοῦ ἔστιν καὶ δαιμόνια καὶ θεῖα ἡγεῖσθαι, καὶ
αὖ τοῦ αὐτοῦ μήτε δαίμονας μήτε θεοὺς μήτε ἥρωας, 28
οὐδεμία μηχανή ἐστιν.

Ἀλλὰ γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὡς μὲν ἐγὼ οὐκ ἀδικῶ
κατὰ τὴν Μελήτου γραφήν, οὐ πολλῆς μοι δοκεῖ εἶναι
ἀπολογίας, ἀλλὰ ἱκανὰ καὶ ταῦτα. Ὃ δὲ καὶ ἐν τοῖς ἔμπροσθεν
ἔλεγον, ὅτι πολλή μοι ἀπέχθεια γέγονε καὶ πρὸς πολλούς, εὖ
ἴστε ὅτι ἀληθές ἐστιν. Καὶ τοῦτ' ἔστιν ὃ ἐμὲ αἱρήσει, ἐάνπερ
αἱρῇ, οὐ Μέλητος οὐδὲ Ἄνυτος, ἀλλ' ἡ τῶν πολλῶν διαβολή
τε καὶ φθόνος· ἃ δὴ πολλοὺς καὶ ἄλλους καὶ ἀγαθοὺς ἄνδρας
ᾕρηκεν, οἶμαι δὲ καὶ αἱρήσειν· οὐδὲν δὲ δεινὸν μὴ ἐν ἐμοὶ στῇ. b

Ἴσως δ' ἂν οὖν εἴποι τις· « Εἶτ' οὐκ αἰσχύνῃ, ὦ Σώ-

Testim. 28 b 2 Ἴσως δ' ἂν — ἢ κακοῦ (b 10) = Stob. *Floril.*, VII, 34.

d 2 ἡγούμεθα B : ἡγούμεθα εἶναι T || **d** 8 τίς ἂν B²Wt : τίς BT || **e** 1 ὥσπερ ἂν TW : ὥσπερ B || **e** 2 [ἢ] seclus. Forster, Burnet, quibus assentior || **e** 3 σὺ B²TW : οὐ B || **e** 6 σμικρὸν νοῦν TW : σμικρὸν γοῦν νοῦν B || **e** 7 τοῦ αὐτοῦ B : τοῦ αὐτοῦ ἀνδρὸς T, οὐ τοῦ αὐτοῦ secl. Rieckher, Burnet || **28 a** 7 αἱρήσει B : αἱρεῖ T || **a** 9 πολλοὺς καὶ ἄλλους BT : καὶ ἄλλους πολλοὺς conj. Schanz.

d'avoir mené un genre de vie qui, aujourd'hui, te met en danger de mort ? » A cela, je serais en droit de répondre : « Il est mal, mon ami, d'affirmer, comme tu le fais, qu'un homme de quelque valeur ait à calculer ses chances de vie et de mort. Non, ce qu'il doit considérer uniquement, lorsqu'il agit, c'est si ce qu'il fait est juste ou non, s'il se conduit en homme de cœur ou en lâche. A ton compte, on estimerait peu ces demi-
c dieux qui sont morts devant Troie, notamment le fils de Thétis, pour qui le danger était si peu de chose, comparé au déshonneur. Quand sa mère le voyait tout impatient d'aller tuer Hector, elle qui était déesse lui disait à peu près, si j'ai bonne mémoire[1] : « Mon enfant, si tu venges la mort de ton « ami Patrocle et si tu fais périr Hector, tu mourras, toi aussi ; « immédiatement après Hector, assurait-elle : tel est l'arrêt du « destin. » Mais lui, à qui elle donnait cet avis, méprisa la
d mort et le danger ; il craignait bien plus de vivre en lâche, sans venger ses amis : « Ah ! dit-il, que je meure sur-le-champ, « pourvu que je punisse le meurtrier et que je ne reste pas ici, « digne de risée, auprès des vaisseaux recourbés, inutile fardeau « de la terre ! » Penses-tu qu'il ait eu souci, lui, de la mort et du danger ? »

C'est que le vrai principe, Athéniens, le voici. Quiconque occupe un poste, — qu'il l'ait choisi lui-même comme le plus honorable, ou qu'il y ait été placé par un chef, — a pour devoir, selon moi, d'y demeurer ferme, quel qu'en soit le risque, sans tenir compte ni de la mort possible, ni d'aucun danger, plutôt que de sacrifier l'honneur.

En agissant autrement, Athéniens, j'aurais donc été très cou-
e pable. Comment ! lorsque les chefs élus par vous m'assignaient un poste, à Potidée, à Amphipolis, à Délion[2], je restais aussi ferme que pas un à l'endroit désigné, en risquant la mort ; et quand un dieu m'avait assigné pour tâche, comme je le croyais, comme je l'avais admis, de vivre en philosophant, en scrutant et moi-même et les autres, moi, par peur de la

1. Ce passage est une réminiscence d'une scène célèbre de l'*Iliade*. XVIII, 94 suiv. Mais Platon a légèrement modifié le texte pour l'abréger ; il lui suffisait d'en rappeler l'essentiel.

2. Siège de Potidée (432-429) ; bataille de Délion (424) ; bataille d'Amphipolis (422).

κρατες, τοιοῦτον ἐπιτήδευμα ἐπιτηδεύσας ἐξ οὗ κινδυ-
νεύεις νυνὶ ἀποθανεῖν ; » Ἐγὼ δὲ τούτῳ ἂν δίκαιον λόγον
ἀντείποιμι, ὅτι· « Οὐ καλῶς λέγεις, ὦ ἄνθρωπε, εἰ οἴει δεῖν
κίνδυνον ὑπολογίζεσθαι τοῦ ζῆν ἢ τεθνάναι ἄνδρα ὅτου τι
καὶ σμικρὸν ὄφελός ἐστιν, ἀλλ' οὐκ ἐκεῖνο μόνον σκοπεῖν,
ὅταν πράττῃ, πότερον δίκαια ἢ ἄδικα πράττει καὶ ἀνδρὸς
ἀγαθοῦ ἔργα ἢ κακοῦ. Φαῦλοι γὰρ ἂν τῷ γε σῷ λόγῳ εἶεν τῶν
ἡμιθέων ὅσοι ἐν Τροίᾳ τετελευτήκασιν, οἵ τε ἄλλοι καὶ ὁ c
τῆς Θέτιδος ὑός, ὃς τοσοῦτον τοῦ κινδύνου κατεφρόνησεν
παρὰ τὸ αἰσχρόν τι ὑπομεῖναι, ὥστε, ἐπειδὴ εἶπεν ἡ μήτηρ
αὐτῷ προθυμουμένῳ Ἕκτορα ἀποκτεῖναι, θεὸς οὖσα, οὑτωσί
πως, ὡς ἐγὼ οἶμαι· « Ὦ παῖ, εἰ τιμωρήσεις Πατρόκλῳ τῷ
« ἑταίρῳ τὸν φόνον καὶ Ἕκτορα ἀποκτενεῖς, αὐτὸς ἀποθανῇ·
« αὐτίκα γάρ τοι, φησί, μεθ' Ἕκτορα πότμος ἑτοῖμος· » ὁ
δὲ ταῦτα ἀκούσας τοῦ μὲν θανάτου καὶ τοῦ κινδύνου ὠλι-
γώρησε, πολὺ δὲ μᾶλλον δείσας τὸ ζῆν κακὸς ὢν καὶ τοῖς d
φίλοις μὴ τιμωρεῖν· « Αὐτίκα, φησί, τεθναίην δίκην ἐπιθεὶς
« τῷ ἀδικοῦντι, ἵνα μὴ ἐνθάδε μένω καταγέλαστος παρὰ
« νηυσὶ κορωνίσιν, ἄχθος ἀρούρης. » Μὴ αὐτὸν οἴει φρον-
τίσαι θανάτου καὶ κινδύνου ; » Οὕτω γὰρ ἔχει, ὦ ἄνδρες
Ἀθηναῖοι, τῇ ἀληθείᾳ· οὗ ἄν τις ἑαυτὸν τάξῃ ἡγησάμενος
βέλτιστον εἶναι ἢ ὑπ' ἄρχοντος ταχθῇ, ἐνταῦθα δεῖ, ὡς
ἐμοὶ δοκεῖ, μένοντα κινδυνεύειν μηδὲν ὑπολογιζόμενον
μήτε θάνατον μήτε ἄλλο μηδὲν πρὸ τοῦ αἰσχροῦ.

Ἐγὼ οὖν δεινὰ ἂν εἴην εἰργασμένος, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι,
εἰ, ὅτε μέν με οἱ ἄρχοντες ἔταττον οὓς ὑμεῖς εἵλεσθε e
ἄρχειν μου καὶ ἐν Ποτειδαίᾳ καὶ ἐν Ἀμφιπόλει καὶ ἐπὶ
Δηλίῳ, τότε μὲν οὗ ἐκεῖνοι ἔταττον ἔμενον ὥσπερ καὶ ἄλλος
τις καὶ ἐκινδύνευον ἀποθανεῖν, τοῦ δὲ θεοῦ τάττοντος, ὡς
ἐγὼ ᾠήθην τε καὶ ὑπέλαβον, φιλοσοφοῦντά με δεῖν ζῆν καὶ
ἐξετάζοντα ἐμαυτὸν καὶ τοὺς ἄλλους, ἐνταῦθα δὲ φοβηθεὶς

b 7 ἐκεῖνο μόνον BT : ἐκεῖνο Stob. || **b** 8 πότερον TW Stob. : πότερα B || **c** 5 ὦ παῖ B^2TW : om. B || **d** 2 δίκην B : τὴν δίκην T || **d** 4 κορωνίσιν T : κορωνηίσιν B || **d** 6 ἡγησάμενος T : ἢ ἡγησάμενος B.

29 mort, ou par une crainte quelconque, j'aurais déserté ! Ah ! c'est bien là ce qui eût été mal, et c'est alors qu'on m'aurait justement traduit en justice et accusé de ne pas croire aux dieux, puisque j'aurais désobéi à l'oracle de peur de mourir, croyant savoir ce que je ne savais pas !

Qu'est-ce en effet, juges, que craindre la mort, sinon s'attribuer un savoir qu'on n'a point ? N'est-ce pas s'imaginer que l'on sait ce qu'on ignore ? Car, enfin, personne ne sait ce qu'est la mort, ni si elle n'est pas par hasard pour l'homme le plus grand des biens. Et, pourtant, on la craint, comme si
b l'on savait qu'elle est le plus grand des maux. Comment ne serait-ce pas là cette ignorance vraiment répréhensible, qui consiste à croire que l'on sait ce qu'on ne sait pas [1] ?

Eh bien, juges, c'est en cela peut-être que je diffère de la plupart des autres ; et si je devais me reconnaître supérieur en savoir à quelqu'un, ce serait en ce que, ne sachant pas suffisamment ce qui se passe dans l'Hadès, je n'imagine pas que je le sais. Ce que je sais, au contraire, c'est qu'il est mauvais et honteux de faire le mal, de désobéir à un meilleur que soi, dieu ou homme. Jamais donc, je ne consentirai à un mal que je sais être tel, par crainte d'une chose dont j'ignore si elle est bonne ou mauvaise, et pour l'éviter.

c Aussi bien, supposons que vous m'acquittiez, en dépit d'Anytos qui vous a dit : « Ou bien il ne fallait pas que Socrate comparût devant vous, ou bien, ayant comparu, il faut absolument qu'il meure ; car, s'il était acquitté, a-t-il ajouté, vos fils, qui mettraient en pratique ce qu'il enseigne, ne manqueraient pas de se perdre entièrement. » Admettons, dis-je, que vous me teniez ce langage : « Socrate, nous ne voulons pas, malgré cela, croire Anytos ; nous allons t'acquitter, à une condition toutefois : c'est que tu ne passeras plus ton temps à examiner ainsi les gens ni à philosopher.
d Si on t'y reprend, tu mourras. » Cette condition-là, juges, si pour m'acquitter vous vouliez me l'imposer, je vous dirais : « Athéniens, je vous sais gré et je vous aime ; mais j'obéirai au

1. La même idée, exprimée à peu près dans les mêmes termes, se trouve dans l'*Alcibiade* (118 a).

ἢ θάνατον ἢ ἄλλο ὁτιοῦν πρᾶγμα, λίποιμι τὴν τάξιν. Δεινόν 29 τἂν εἴη, καὶ ὡς ἀληθῶς τότ᾽ ἄν με δικαίως εἰσάγοι τις εἰς δικαστήριον ὅτι οὐ νομίζω θεοὺς εἶναι, ἀπειθῶν τῇ μαντείᾳ καὶ δεδιὼς θάνατον καὶ οἰόμενος σοφὸς εἶναι οὐκ ὤν.

Τὸ γάρ τοι θάνατον δεδιέναι, ὦ ἄνδρες, οὐδὲν ἄλλο ἐστὶν ἢ δοκεῖν σοφὸν εἶναι μὴ ὄντα· δοκεῖν γὰρ εἰδέναι ἐστὶν ἃ οὐκ οἶδεν. Οἶδε μὲν γὰρ οὐδεὶς τὸν θάνατον, οὐδ᾽ εἰ τυγχάνει τῷ ἀνθρώπῳ πάντων μέγιστον ὂν τῶν ἀγαθῶν, δεδίασι δ᾽ ὡς εὖ εἰδότες ὅτι μέγιστον τῶν κακῶν ἐστι. Καὶ b τοῦτο πῶς οὐκ ἀμαθία ἐστὶν αὕτη ἡ ἐπονείδιστος ἡ τοῦ οἴεσθαι εἰδέναι ἃ οὐκ οἶδεν; Ἐγὼ δέ, ὦ ἄνδρες, τούτῳ καὶ ἐνταῦθα ἴσως διαφέρω τῶν πολλῶν ἀνθρώπων, καὶ εἰ δή τῳ σοφώτερός του φαίην εἶναι, τούτῳ ἄν, ὅτι οὐκ εἰδὼς ἱκανῶς περὶ τῶν ἐν Ἅιδου, οὕτω καὶ οἴομαι οὐκ εἰδέναι. Τὸ δὲ ἀδικεῖν καὶ ἀπειθεῖν τῷ βελτίονι καὶ θεῷ καὶ ἀνθρώπῳ ὅτι κακὸν καὶ αἰσχρόν ἐστιν οἶδα. Πρὸ οὖν τῶν κακῶν ὧν οἶδα ὅτι κακά ἐστιν, ἃ μὴ οἶδα εἰ ἀγαθὰ ὄντα τυγχάνει οὐδέποτε φοβήσομαι οὐδὲ φεύξομαι.

Ὥστε οὐδ᾽ εἴ με νῦν ὑμεῖς ἀφίετε Ἀνύτῳ ἀπιστήσαντες, c ὃς ἔφη ἢ τὴν ἀρχὴν οὐ δεῖν ἐμὲ δεῦρο εἰσελθεῖν ἤ, ἐπειδὴ εἰσῆλθον, οὐχ οἷόν τ᾽ εἶναι τὸ μὴ ἀποκτεῖναί με, λέγων πρὸς ὑμᾶς ὡς, εἰ διαφευξοίμην, ἤδη ἂν ὑμῶν οἱ ὑεῖς ἐπιτηδεύοντες ἃ Σωκράτης διδάσκει πάντες παντάπασι διαφθαρήσονται· εἴ μοι πρὸς ταῦτα εἴποιτε· « Ὦ Σώκρατες, νῦν μὲν Ἀνύτῳ οὐ πεισόμεθα, ἀλλ᾽ ἀφίεμέν σε, ἐπὶ τούτῳ μέντοι ἐφ᾽ ᾧ τε μηκέτι ἐν ταύτῃ τῇ ζητήσει διατρίβειν μηδὲ φιλοσοφεῖν· ἐὰν δὲ ἁλῷς ἔτι τοῦτο πράττων, ἀποθανῇ· » εἰ οὖν με, ὅπερ εἶπον, ἐπὶ τούτοις ἀφίοιτε, εἴποιμ᾽ ἂν d ὑμῖν ὅτι· « Ἐγὼ ὑμᾶς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἀσπάζομαι μὲν

Testim. 29 a 6 τὸ γάρ τοι — φεύξομαι (b 10) = Stob. *Floril.*, V, 124.

29 a 1 λίποιμι B : λείποιμι T || **a** 2 τ' ἂν B : μέντ' ἂν T || **b** 5 τούτῳ B²TW : τοῦτο B || **c** 4 ἂν secl. Cobet || **d** 2 ὦ ἄνδρες TW : ἄνδρες B.

dieu plutôt qu'à vous ; et, tant que j'aurai un souffle de vie,
tant que j'en serai capable, soyez sûrs que je ne cesserai pas de
philosopher, de vous exhorter, de faire la leçon à qui de vous
je rencontrerai. Et je lui dirai comme j'ai coutume de le
faire : « Quoi ! cher ami, tu es Athénien, citoyen d'une ville
« qui est plus grande, plus renommée qu'aucune autre pour
« sa science et sa puissance, et tu ne rougis pas de donner tes
« soins à ta fortune, pour l'accroître le plus possible, ainsi
e « qu'à ta réputation et à tes honneurs. Quant à ta raison,
« quant à la vérité, quant à ton âme, qu'il s'agirait d'amé-
« liorer sans cesse, tu ne t'en soucies pas, tu n'y songes
« pas[1] ! »

Et si quelqu'un de vous conteste, s'il affirme qu'il en a
soin, ne croyez pas que je vais le lâcher et m'en aller immé-
diatement ; non, je l'interrogerai, je l'examinerai, je discute-
rai à fond. Alors, s'il me paraît certain qu'il ne possède pas
30 la vertu, quoi qu'il en dise, je lui reprocherai d'attacher si
peu de prix à ce qui en a le plus, tant de valeur à ce qui en a
le moins. Jeune ou vieux, quel que soit celui que j'aurai ren-
contré, étranger ou concitoyen, c'est ainsi que j'agirai avec
lui ; et surtout avec vous, mes concitoyens, puisque vous me
tenez de plus près par le sang. Car c'est là ce que m'ordonne
le dieu, entendez-le bien ; et, de mon côté, je pense que ja-
mais rien de plus avantageux n'est échu à la cité que mon
zèle à exécuter cet ordre.

Ma seule affaire, c'est en effet d'aller par les rues pour vous
persuader, jeunes et vieux, de ne vous préoccuper ni de votre
b corps ni de votre fortune aussi passionnément que de votre
âme, pour la rendre aussi bonne que possible ; oui, ma tâche
est de vous dire que la fortune ne fait pas la vertu, mais que
de la vertu provient la fortune et tout ce qui est avantageux,
soit aux particuliers, soit à l'État. Si c'est par ce langage que
je corromps les jeunes gens, il faut donc que cela soit nui-
sible. Quant à prétendre que ce n'est pas là ce que je dis,
quiconque l'affirme ne dit rien qui vaille.

Là-dessus, dirais-je, croyez Anytos ou ne le croyez pas,
Athéniens, acquittez-moi ou ne m'acquittez pas ; mais tenez

1. Ceci encore (que c'est l'âme qui est l'homme) a été développé dans l'*Alcibiade* (129 b suiv.).

καὶ φιλῶ, πείσομαι δὲ μᾶλλον τῷ θεῷ ἢ ὑμῖν, καὶ ἕωσπερ ἂν
ἐμπνέω καὶ οἷός τε ὦ, οὐ μὴ παύσωμαι φιλοσοφῶν καὶ ὑμῖν
παρακελευόμενός τε καὶ ἐνδεικνύμενος ὅτῳ ἂν ἀεὶ ἐντυγ
χάνω ὑμῶν, λέγων οἷάπερ εἴωθα, ὅτι· « Ὦ ἄριστε ἀνδρῶν,
« Ἀθηναῖος ὤν, πόλεως τῆς μεγίστης καὶ εὐδοκιμωτάτης
« εἰς σοφίαν καὶ ἰσχύν, χρημάτων μὲν οὐκ αἰσχύνῃ ἐπιμελού-
« μενος ὅπως σοι ἔσται ὡς πλεῖστα, καὶ δόξης καὶ τιμῆς,
« φρονήσεως δὲ καὶ ἀληθείας καὶ τῆς ψυχῆς ὅπως ὡς e
« βελτίστη ἔσται οὐκ ἐπιμελῇ οὐδὲ φροντίζεις ; » Καὶ ἐάν
τις ὑμῶν ἀμφισβητήσῃ καὶ φῇ ἐπιμελεῖσθαι, οὐκ εὐθὺς
ἀφήσω αὐτὸν οὐδ' ἄπειμι, ἀλλ' ἐρήσομαι αὐτὸν καὶ ἐξετάσω
καὶ ἐλέγξω, καὶ ἐάν μοι μὴ δοκῇ κεκτῆσθαι ἀρετήν, φάναι
δέ, ὀνειδιῶ ὅτι τὰ πλείστου ἄξια περὶ ἐλαχίστου ποιεῖται, 30
τὰ δὲ φαυλότερα περὶ πλείονος. Ταῦτα καὶ νεωτέρῳ καὶ
πρεσβυτέρῳ ὅτῳ ἂν ἐντυγχάνω ποιήσω, καὶ ξένῳ καὶ ἀστῷ,
μᾶλλον δὲ τοῖς ἀστοῖς, ὅσῳ μου ἐγγυτέρω ἐστὲ γένει. Ταῦτα
γὰρ κελεύει ὁ θεός, εὖ ἴστε. Καὶ ἐγὼ οἴομαι οὐδέν πω ὑμῖν
μεῖζον ἀγαθὸν γενέσθαι ἐν τῇ πόλει ἢ τὴν ἐμὴν τῷ θεῷ
ὑπηρεσίαν.

Οὐδὲν γὰρ ἄλλο πράττων ἐγὼ περιέρχομαι ἢ πείθων
ὑμῶν καὶ νεωτέρους καὶ πρεσβυτέρους μήτε σωμάτων
ἐπιμελεῖσθαι μήτε χρημάτων πρότερον μηδὲ οὕτω σφόδρα b
ὡς τῆς ψυχῆς ὅπως ὡς ἀρίστη ἔσται, λέγων ὅτι οὐκ ἐκ
χρημάτων ἀρετὴ γίγνεται, ἀλλ' ἐξ ἀρετῆς χρήματα καὶ τὰ
ἄλλα ἀγαθὰ τοῖς ἀνθρώποις ἅπαντα καὶ ἰδίᾳ καὶ δημοσίᾳ. Εἰ
μὲν οὖν ταῦτα λέγων διαφθείρω τοὺς νέους, ταῦτ' ἂν εἴη
βλαβερά· εἰ δέ τίς μέ φησιν ἄλλα λέγειν ἢ ταῦτα, οὐδὲν λέγει.
Πρὸς ταῦτα, φαίην ἄν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἢ πείθεσθε

Testim. 30 a 8 οὐδὲν γὰρ ἄλλο — καὶ δημοσίᾳ (b 4) = Stob. *Floril.*, V, 125.

e 3 ἀμφισβητήσῃ T : ἀμφισβητῇ B || **30 a** 1 ποιεῖται B : ποιήσεται T || **a** 4 μου B : μοι TW || **b** 1 μηδὲ B Stob. : μήτε ἄλλου τινὸς TB² || **b** 2 ὅτι TW Stob. : om. B || **b** 3 ἀρετὴ B : ἡ ἀρετὴ T Stob. || χρήματα B : τὰ χρήματα Stob. || **b** 7 ἄνδρες T : om. B.

pour certain que je ne changerai jamais de conduite, quand
c je devrais mille fois m'exposer à la mort. »

C'est l'intérêt des Athéniens qui est en cause, non celui de Socrate.

Et maintenant, Athéniens, n'allez pas m'interrompre ; continuez, comme je vous l'ai demandé, à ne pas vous récrier, quoi que je dise, et veuillez m'écouter. J'ai tout lieu de croire que vous y trouverez profit. Sans doute, certaines choses, que j'ai encore à vous dire, pourraient vous donner envie de protester. De grâce, n'en faites rien.

Je vous le déclare : si vous me condamnez à mort, étant ce que je suis, ce n'est pas à moi que vous ferez le plus de tort, c'est à vous-mêmes. Pour moi, ni Mélétos, ni Anytos ne sauraient me nuire, si peu que ce soit. Comment le pourraient-
d ils ? Aucun homme de valeur, à mon avis, ne peut être lésé par qui ne le vaut pas. Oh ! sans doute, il est possible à un accusateur de me faire mourir ou de m'exiler ou de me priver de mes droits civiques. Et lui, peut-être, ou quelque autre, se dit que ce sont là de grands malheurs. Moi, je ne le pense pas ; et je considère comme bien plus fâcheux de faire ce qu'il fait maintenant, quand il essaye de faire condamner à mort un homme injustement. Cela étant, ce n'est pas moi, comme on pourrait le croire, que je défends en ce moment ; tant s'en faut. C'est vous que je défends, car je crains qu'en me con-
e damnant vous ne vous rendiez coupables de mésestimer ce que la divinité vous a donné.

Songez-y : si vous me faites mourir, vous ne trouverez pas facilement un autre homme, — je le dis au risque de prêter à rire, — un homme attaché à vous par la volonté des dieux pour vous stimuler comme un taon stimulerait un cheval grand et de bonne race, mais un peu mou en raison même de sa taille, et qui aurait besoin d'être excité [1]. Cet office est celui pour lequel le dieu semble m'avoir attaché à votre ville, et voilà pourquoi je ne cesse de vous stimuler, de vous
31 exhorter, de morigéner chacun de vous, en l'obsédant partout, du matin jusqu'au soir.

Non, juges, vous ne trouverez pas facilement mon pareil ; et par conséquent, si vous m'en croyez, vous me garderez pré-

1. Le mot grec signifie à la fois *éperon* et *taon*. Le contexte semble indiquer qu'il faut préférer le second sens.

Ἀνύτῳ ἢ μή, καὶ ἢ ἀφίετέ με ἢ μὴ ἀφίετε, ὡς ἐμοῦ οὐκ ἂν ποιήσοντος ἄλλα, οὐδ' εἰ μέλλω πολλάκις τεθνάναι. » c

Μὴ θορυβεῖτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἀλλ' ἐμμείνατέ μοι οἷς ἐδεήθην ὑμῶν, μὴ θορυβεῖν ἐφ' οἷς ἂν λέγω, ἀλλ' ἀκούειν· καὶ γάρ, ὡς ἐγὼ οἶμαι, ὀνήσεσθε ἀκούοντες. Μέλλω γὰρ οὖν ἄττα ὑμῖν ἐρεῖν καὶ ἄλλα ἐφ' οἷς ἴσως βοήσεσθε· ἀλλὰ μηδαμῶς ποιεῖτε τοῦτο. Εὖ γὰρ ἴστε, ἐὰν ἐμὲ ἀποκτείνητε τοιοῦτον ὄντα οἷον ἐγὼ λέγω, οὐκ ἐμὲ μείζω βλάψετε ἢ ὑμᾶς αὐτούς. Ἐμὲ μὲν γὰρ οὐδὲν ἂν βλάψειεν οὔτε Μέλητος οὔτε Ἄνυτος. Οὐδὲ γὰρ ἂν δύναιτο· οὐ γὰρ οἶμαι θεμιτὸν εἶναι ἀμείνονι ἀνδρὶ ὑπὸ χείρονος βλάπτεσθαι. d
Ἀποκτείνειε μεντἂν ἴσως ἢ ἐξελάσειεν ἢ ἀτιμώσειεν. Ἀλλὰ ταῦτα οὗτος μὲν ἴσως οἴεται καὶ ἄλλος τίς που μεγάλα κακά· ἐγὼ δ' οὐκ οἴομαι, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον ποιεῖν ἃ οὗτος νυνὶ ποιεῖ, ἄνδρα ἀδίκως ἐπιχειρεῖν ἀποκτιννύναι. Νῦν οὖν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πολλοῦ δέω ἐγὼ ὑπὲρ ἐμαυτοῦ ἀπολογεῖσθαι, ὥς τις ἂν οἴοιτο, ἀλλὰ ὑπὲρ ὑμῶν, μή τι ἐξαμάρτητε περὶ τὴν τοῦ θεοῦ δόσιν ὑμῖν, ἐμοῦ καταψηφι- e
σάμενοι. Ἐὰν γὰρ ἐμὲ ἀποκτείνητε, οὐ ῥᾳδίως ἄλλον τοιοῦτον εὑρήσετε, ἀτεχνῶς, εἰ καὶ γελοιότερον εἰπεῖν, προσκείμενον τῇ πόλει ὑπὸ τοῦ θεοῦ, ὥσπερ ἵππῳ μεγάλῳ μὲν καὶ γενναίῳ, ὑπὸ μεγέθους δὲ νωθεστέρῳ καὶ δεομένῳ ἐγείρεσθαι ὑπὸ μύωπός τινος· οἷον δή μοι δοκεῖ ὁ θεὸς ἐμὲ τῇ πόλει προστεθηκέναι τοιοῦτόν τινα, ὃς ὑμᾶς ἐγείρων καὶ πείθων καὶ ὀνειδίζων ἕνα ἕκαστον οὐδὲν παύομαι τὴν ἡμέραν ὅλην, πανταχοῦ προσκαθίζων. Τοιοῦτος οὖν ἄλλος 31
οὐ ῥᾳδίως ὑμῖν γενήσεται, ὦ ἄνδρες, ἀλλ' ἐὰν ἐμοὶ πεί-

Testim. 30 c 8 ἀλλὰ μηδαμῶς... — ἀτιμώσειεν (d 2) = Stob. *Floril.*, VIII, 126.

b 8 με T : om. B || ἀφίετε B : om. T || **c** 1 ποιήσοντος BT : ποιήσαντος Cobet || **c** 2 ὦ T : om. B || **c** 8 ἂν βλάψειεν B : βλάψει T || **d** 2 ἀποκτείνειε B : ἀποκτενεῖ με T || ἀτιμώσειεν Stob. : ἀτιμάσειεν BT || **e** 1 τοῦ θεοῦ TWB² : τῶν θεῶν rescriptum fuerat in B, cum prior scriptura evanuisset || **e** 5 νωθεστέρῳ B : νωθροτέρῳ T.

cieusement. Seulement, il est bien possible que vous vous impatientiez, comme des gens ensommeillés qu'on réveille, et qu'alors, dans un mouvement de colère, vous écoutiez Anytos et me fassiez mourir étourdiment. Après quoi, vous passeriez le reste de votre vie à dormir; à moins que le dieu, prenant souci de vous, ne vous envoyât quelqu'un pour me suppléer. En tout cas, vous pouvez vous convaincre que je suis bien, moi, un homme donné à la ville par la divinité: demandez-
b vous s'il est humainement possible de négliger, comme moi, tous ses intérêts personnels, d'en supporter les conséquences depuis tant d'années déjà, et cela pour s'occuper uniquement de vous, en prenant auprès de chacun le rôle d'un père ou d'un frère aîné, en le pressant de s'appliquer à devenir meilleur. Oh! s'il m'en revenait quelque profit, si je vous donnais ces conseils moyennant salaire, ma conduite s'expliquerait. Mais vous le voyez bien vous-mêmes, mes accusateurs, qui ont amassé contre moi tant de griefs si impudemment, n'ont pas eu le front cependant de susciter un seul témoin
c pour déposer ici que jamais je me sois fait payer ou que j'aie rien demandé. Pourquoi? parce que, en fait de témoins, j'en produis un, moi, qui atteste assez que je dis vrai : c'est ma pauvreté.

Pourquoi Socrate s'est abstenu de prendre part aux affaires publiques.

Une chose, toutefois, peut sembler étrange. D'où vient que, prodiguant ainsi mes conseils çà et là à chacun en particulier et me mêlant un peu de tout, je n'ose pas agir publiquement, parler au peuple ni donner des conseils à la ville?

Cela tient, — comme vous me l'avez souvent entendu déclarer et en maint endroit, — à une certaine manifestation
d d'un dieu ou d'un esprit divin, qui se produit en moi, et dont Mélétos a fait le sujet de son accusation, en s'en moquant. C'est quelque chose qui a commencé dès mon enfance, une certaine voix, qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne toujours de ce que j'allais faire, sans jamais me pousser à agir. Voilà ce qui s'oppose à ce que je me mêle de politique. Je crois d'ailleurs que cet empêchement est très heureux. Car sachez-le bien, Athéniens: si je m'étais adonné, il y a longtemps, à la politique, je serais mort depuis long-
e temps; et ainsi je n'aurais été utile ni à vous, ni à moi-même.

θησθε, φείσεσθέ μου. Ὑμεῖς δ' ἴσως τάχ' ἂν ἀχθόμενοι,
ὥσπερ οἱ νυστάζοντες ἐγειρόμενοι, κρούσαντες ἄν με πει-
θόμενοι Ἀνύτῳ ῥᾳδίως ἂν ἀποκτείναιτε· εἶτα τὸν λοιπὸν
βίον καθεύδοντες διατελοῖτε ἄν, εἰ μή τινα ἄλλον ὁ θεὸς
ὑμῖν ἐπιπέμψειε κηδόμενος ὑμῶν. Ὅτι δ' ἐγὼ τυγχάνω ὢν
τοιοῦτος οἷος ὑπὸ τοῦ θεοῦ τῇ πόλει δεδόσθαι, ἐνθένδε ἂν
κατανοήσαιτε· οὐ γὰρ ἀνθρωπίνῳ ἔοικε τὸ ἐμὲ τῶν μὲν b
ἐμαυτοῦ ἁπάντων ἠμεληκέναι καὶ ἀνέχεσθαι τῶν οἰκείων
ἀμελουμένων τοσαῦτα ἤδη ἔτη, τὸ δὲ ὑμέτερον πράττειν
ἀεὶ ἰδίᾳ ἑκάστῳ προσιόντα, ὥσπερ πατέρα ἢ ἀδελφὸν
πρεσβύτερον, πείθοντα ἐπιμελεῖσθαι ἀρετῆς. Καὶ εἰ μέντοι
τι ἀπὸ τούτων ἀπέλαυον καὶ μισθὸν λαμβάνων ταῦτα παρεκε-
λευόμην, εἶχον ἄν τινα λόγον· νῦν δὲ ὁρᾶτε δὴ καὶ αὐτοὶ
ὅτι οἱ κατήγοροι, τἆλλα πάντα ἀναισχύντως οὕτω κατηγο-
ροῦντες, τοῦτό γε οὐχ οἷοί τε ἐγένοντο ἀπαναισχυντῆσαι,
παρασχόμενοι μάρτυρα, ὡς ἐγώ ποτέ τινα ἢ ἐπραξάμην c
μισθὸν ἢ ᾔτησα. Ἱκανὸν γάρ, οἶμαι, ἐγὼ παρέχομαι τὸν
μάρτυρα ὡς ἀληθῆ λέγω, τὴν πενίαν.

Ἴσως ἂν οὖν δόξειεν ἄτοπον εἶναι ὅτι δὴ ἐγὼ ἰδίᾳ μὲν
ταῦτα συμβουλεύω περιιὼν καὶ πολυπραγμονῶ, δημοσίᾳ δὲ
οὐ τολμῶ ἀναβαίνων εἰς τὸ πλῆθος τὸ ὑμέτερον συμβουλεύειν
τῇ πόλει. Τούτου δὲ αἴτιόν ἐστιν ὃ ὑμεῖς ἐμοῦ πολλάκις
ἀκηκόατε πολλαχοῦ λέγοντος, ὅτι μοι θεῖόν τι καὶ δαιμόνιον d
γίγνεται, [φωνή,] ὃ δὴ καὶ ἐν τῇ γραφῇ ἐπικωμῳδῶν Μέλητος
ἐγράψατο. Ἐμοὶ δὲ τοῦτ' ἔστιν ἐκ παιδὸς ἀρξάμενον, φωνή
τις γιγνομένη, ἥ, ὅταν γένηται, ἀεὶ ἀποτρέπει με τούτου
ὃ ἂν μέλλω πράττειν, προτρέπει δὲ οὔποτε. Τοῦτ' ἔστιν ὅ
μοι ἐναντιοῦται τὰ πολιτικὰ πράττειν. Καὶ παγκάλως γέ
μοι δοκεῖ ἐναντιοῦσθαι· εὖ γὰρ ἴστε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι· εἰ
ἐγὼ πάλαι ἐπεχείρησα πράττειν τὰ πολιτικὰ πράγματα,
πάλαι ἂν ἀπολώλη καὶ οὔτ' ἂν ὑμᾶς ὠφελήκη οὐδὲν οὔτ' ἂν e

31 a 6 βίον B: χρόνον T || **b** 7 εἶχον B: εἶχεν T || **c** 5 πολυπραγμονῶ B: πολυπραγμονῶν T || **d** 2 φωνή secl. Forster || **d** 4 τούτου T: τοῦτο B.

Oh ! ne vous fâchez pas de m'entendre dire des vérités : il
n'est aucun homme qui puisse éviter de périr, pour peu qu'il
s'oppose généreusement soit à vous, soit à toute autre assem-
blée populaire, et qu'il s'attache à empêcher dans sa cité les
32 injustices et les illégalités. Oui, si quelqu'un entend com-
battre vraiment pour la justice, et si l'on veut néanmoins
qu'il conserve la vie un peu de temps, il est nécessaire qu'il
reste simple particulier, qu'il ne soit pas homme public.

Et je vais vous donner de fortes preuves de ce que j'avance : non pas des preuves verbales, mais de celles dont vous faites cas, des faits. Laissez-moi vous raconter ce qui m'est arrivé. Vous allez voir que je ne suis pas homme à rien concéder injustement par peur de la mort ; et vous verrez aussi qu'en ne cédant jamais, je me perdrais infailliblement. Ici, je vais parler sans discrétion, à la mode des plaideurs, mais sincèrement.

Je n'ai jamais exercé parmi vous, Athéniens, qu'une seule
b fonction publique : j'ai été membre du Conseil[1]. Et il s'est
trouvé que la tribu Antiochide, la nôtre, était en possession
de la prytanie, au moment où vous vouliez juger à la fois les
dix stratèges qui n'avaient pas recueilli les morts après le
combat naval[2]. Cela était illégal ; vous l'avez reconnu vous-
mêmes par la suite. Pourtant, alors, seul des prytanes, je
vous ai tenu tête pour vous empêcher de violer la loi, seul
j'ai voté contre votre désir. En vain, les orateurs se disaient
prêts à porter plainte contre moi, à me faire arrêter, et vous
les y invitiez par vos cris ; j'estimais, moi, que mon devoir
c était de braver le danger avec la loi et la justice, plutôt que
de m'associer à vous dans votre volonté d'injustice, par crainte
de la prison ou de la mort.

Cela se passait au temps où la cité était encore en démocratie. Lorsque l'oligarchie se fut établie, les Trente me firent venir, avec quatre autres, dans la Tholos, et nous ordonnèrent d'aller chercher Léon à Salamine, pour qu'on le

1. Chacune des dix tribus, représentée dans le Conseil des Cinq cents par cinquante membres, exerçait à tour de rôle la prytanie. Les prytanes formaient le comité permanent du Conseil, et c'était parmi eux, au temps de Socrate, qu'était pris le président de l'assemblée.

2. La bataille navale des Arginuses en 406. La loi exigeait que les accusés fussent jugés séparément. Le peuple, irrité contre eux, voulait les condamner en bloc. Xén., *Hell.*, I, c. 7, et *Mém.*, I, 1, 38.

ἐμαυτόν. Καί μοι μὴ ἄχθεσθε λέγοντι τἀληθῆ· οὐ γάρ ἐστιν
ὅστις ἀνθρώπων σωθήσεται οὔτε ὑμῖν οὔτε ἄλλῳ πλήθει οὐδ-
ενὶ γνησίως ἐναντιούμενος καὶ διακωλύων πολλὰ ἄδικα καὶ
παράνομα ἐν τῇ πόλει γίγνεσθαι, ἀλλ' ἀναγκαῖόν ἐστι τὸν 32
τῷ ὄντι μαχούμενον ὑπὲρ τοῦ δικαίου, καὶ εἰ μέλλει ὀλίγον
χρόνον σωθήσεσθαι, ἰδιωτεύειν, ἀλλὰ μὴ δημοσιεύειν.

Μεγάλα δ' ἔγωγε ὑμῖν τεκμήρια παρέξομαι τούτων, οὐ
λόγους, ἀλλ' ὃ ὑμεῖς τιμᾶτε, ἔργα. Ἀκούσατε δή μου τὰ ἐμοὶ
συμβεβηκότα, ἵνα εἰδῆτε ὅτι οὐδ' ἂν ἑνὶ ὑπεικάθοιμι παρὰ
τὸ δίκαιον δείσας θάνατον, μὴ ὑπείκων δὲ ἅμα κἂν ἀπολοί-
μην. Ἐρῶ δὲ ὑμῖν φορτικὰ μὲν καὶ δικανικά, ἀληθῆ δέ.
Ἐγὼ γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἄλλην μὲν ἀρχὴν οὐδεμίαν b
πώποτε ἦρξα ἐν τῇ πόλει, ἐβούλευσα δέ· καὶ ἔτυχεν ἡμῶν
ἡ φυλὴ Ἀντιοχὶς πρυτανεύουσα ὅτε ὑμεῖς τοὺς δέκα στρα-
τηγοὺς τοὺς οὐκ ἀνελομένους τοὺς ἐκ τῆς ναυμαχίας ἐβού-
λεσθε ἀθρόους κρίνειν παρανόμως, ὡς ἐν τῷ ὑστέρῳ χρόνῳ
πᾶσιν ὑμῖν ἔδοξεν. Τότ' ἐγὼ μόνος τῶν πρυτάνεων ἠναντιώ-
θην ὑμῖν μηδὲν ποιεῖν παρὰ τοὺς νόμους καὶ ἐναντία ἐψη-
φισάμην· καὶ ἑτοίμων ὄντων ἐνδεικνύναι με καὶ ἀπάγειν τῶν
ῥητόρων καὶ ὑμῶν κελευόντων καὶ βοώντων, μετὰ τοῦ νόμου
καὶ τοῦ δικαίου ᾤμην μᾶλλόν με δεῖν διακινδυνεύειν ἢ μεθ' c
ὑμῶν γενέσθαι μὴ δίκαια βουλευομένων φοβηθέντα δεσμὸν
ἢ θάνατον.

Καὶ ταῦτα μὲν ἦν ἔτι δημοκρατουμένης τῆς πόλεως.
Ἐπειδὴ δὲ ὀλιγαρχία ἐγένετο, οἱ τριάκοντα αὖ μεταπεμψά-
μενοί με πέμπτον αὐτὸν εἰς τὴν Θόλον προσέταξαν ἀγαγεῖν
ἐκ Σαλαμῖνος Λέοντα τὸν Σαλαμίνιον, ἵνα ἀποθάνοι· οἷα δὴ

Testim. 31 e 2 οὐ γάρ ἐστιν... — δημοσιεύειν (32 a 3) = Stob. *Floril.*, LVIII, 13.

32 a 5 μου τὰ ἐμοὶ B: μοι τὰ T: μου τὰ W || **a** 7 δίκαιον B: δέον T || ἅμα κἂν scripsi: ἅμα καὶ ἅμα ἂν B: ἅμα καὶ T: ἀλλὰ καὶ ἅμ' ἂν W || **b** 1 ἄνδρες T: om. B || **b** 3 φυλὴ B[2]T: βουλὴ B || **b** 4 ἐβούλεσθε B: ἐβουλεύσασθε T || **b** 5 παρανόμως B: παρανόμων T || **b** 7 ὑμῖν TW: om. B.

mît à mort. De tels ordres étaient souvent donnés par eux
à beaucoup d'autres ; car ils voulaient associer à leurs crimes
le plus de citoyens possible. En cette circonstance, je mani-
d festai, moi, non par des mots, mais par mes actes, que de
la mort — excusez-moi de le dire sans plus de façons, —
je me soucie comme de rien ; mais que je ne veux rien faire
d'injuste ou d'impie, et que c'est de cela que je me soucie
avant tout. Aussi ce pouvoir, si fort qu'il fût, ne réussit-il pas
à m'extorquer par crainte un acte injuste. Quand nous sortîmes
de la Tholos, mes quatre compagnons se rendirent à Salamine
et en ramenèrent Léon ; moi, je m'en retournai au logis. Et,
peut-être bien, aurais-je payé cela de ma vie, si le gouverne-
ment des Trente n'eût été renversé à bref délai. Ces faits
e vous seront attestés par de nombreux témoins.

Et maintenant, dites-moi : pensez-vous que j'aurais vécu
cette longue vie, si j'avais fait de la politique et si, en honnête
homme, j'avais pris la défense de la justice, décidé, comme
on doit l'être, à la mettre au-dessus de tout ? Tant s'en faut,
Athéniens. Et nul autre n'y aurait réussi mieux que moi.
33 Car, toujours, durant ma vie entière, dans les fonctions
publiques que j'ai pu exercer par hasard, on reconnaîtra que
je me suis montré tel, et, dans ma vie privée, non plus, jamais
je n'ai fait une concession quelconque contraire à la justice,
pas même à aucun de ceux que mes calomniateurs appellent
mes disciples.

Prétendus disciples de Socrate.

Des disciples, à vrai dire, je n'en ai
jamais eu un seul. Si quelqu'un désire
m'écouter quand je parle, quand je
m'acquitte de ce qui est mon office, jeune ou vieux, je n'en
b refuse le droit à personne. Je ne suis pas de ceux qui parlent,
quand on les paye, et qui ne parlent pas, quand on ne paye
point. Non, je suis à la disposition du pauvre comme du
riche, sans distinction, pour qu'ils m'interrogent, ou, s'ils le
préfèrent, pour que je les questionne et qu'ils écoutent ce
que j'ai à dire. Après cela, si quelqu'un de ceux-là tourne
bien ou mal, de quel droit l'imputerait-on à mes leçons,
quand je n'ai ni promis ni donné de leçons à personne ? Et
si quelqu'un vient dire qu'il a jamais appris ou entendu de
moi, en particulier, quelque chose que tous les autres n'aient
pas également entendu, sachez bien qu'il ne dit pas la vérité.

καὶ ἄλλοις ἐκεῖνοι πολλοῖς πολλὰ προσέταττον βουλόμενοι
ὡς πλείστους ἀναπλῆσαι αἰτιῶν. Τότε μέντοι ἐγὼ οὐ λόγῳ,
ἀλλ' ἔργῳ αὖ ἐνεδειξάμην ὅτι ἐμοὶ θανάτου μὲν μέλει, εἰ μὴ d
ἀγροικότερον ἦν εἰπεῖν, οὐδ' ὁτιοῦν, τοῦ δὲ μηδὲν ἄδικον
μηδ' ἀνόσιον ἐργάζεσθαι, τούτου δὲ τὸ πᾶν μέλει. Ἐμὲ γὰρ
ἐκείνη ἡ ἀρχὴ οὐκ ἐξέπληξεν, οὕτως ἰσχυρὰ οὖσα, ὥστε ἄδι-
κόν τι ἐργάσασθαι· ἀλλ' ἐπειδὴ ἐκ τῆς Θόλου ἐξήλθομεν, οἱ
μὲν τέτταρες ᾤχοντο εἰς Σαλαμῖνα καὶ ἤγαγον Λέοντα, ἐγὼ
δὲ ᾠχόμην ἀπιὼν οἴκαδε. Καὶ ἴσως ἂν διὰ ταῦτα ἀπέθανον,
εἰ μὴ ἡ ἀρχὴ διὰ ταχέων κατελύθη. Καὶ τούτων ὑμῖν ἔσονται
πολλοὶ μάρτυρες. Ἆρ' οὖν ἄν με οἴεσθε τοσάδε ἔτη διαγενέσ- e
θαι, εἰ ἔπραττον τὰ δημόσια καὶ πράττων ἀξίως ἀνδρὸς
ἀγαθοῦ ἐβοήθουν τοῖς δικαίοις καί, ὥσπερ χρή, τοῦτο περὶ
πλείστου ἐποιούμην; Πολλοῦ γε δεῖ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι·
οὐδὲ γὰρ ἂν ἄλλος ἀνθρώπων οὐδείς. Ἀλλ' ἐγὼ διὰ παντὸς
τοῦ βίου δημοσίᾳ τε εἴ πού τι ἔπραξα τοιοῦτος φανοῦμαι 33
καὶ ἰδίᾳ ὁ αὐτὸς οὗτος, οὐδενὶ πώποτε συγχωρήσας οὐδὲν
παρὰ τὸ δίκαιον οὔτε ἄλλῳ οὔτε τούτων οὐδενὶ οὓς οἱ
διαβάλλοντες ἐμέ φασιν ἐμοὺς μαθητὰς εἶναι.

Ἐγὼ δὲ διδάσκαλος μὲν οὐδενὸς πώποτ' ἐγενόμην· εἰ
δέ τίς μου λέγοντος καὶ τὰ ἐμαυτοῦ πράττοντος ἐπιθυμοῖ
ἀκούειν εἴτε νεώτερος εἴτε πρεσβύτερος, οὐδενὶ πώποτε
ἐφθόνησα. Οὐδὲ χρήματα μὲν λαμβάνων διαλέγομαι, μὴ b
λαμβάνων δὲ οὔ, ἀλλ' ὁμοίως καὶ πλουσίῳ καὶ πένητι
παρέχω ἐμαυτὸν ἐρωτᾶν, καὶ ἐάν τις βούληται ἀποκρι-
νόμενος ἀκούειν ὧν ἂν λέγω. Καὶ τούτων ἐγώ, εἴτε τις
χρηστὸς γίγνεται εἴτε μή, οὐκ ἂν δικαίως τὴν αἰτίαν ὑπ-
έχοιμι ὧν μήτε ὑπεσχόμην μηδενὶ μηδὲν πώποτε μάθημα
μήτε ἐδίδαξα. Εἰ δέ τίς φησι παρ' ἐμοῦ πώποτέ τι μαθεῖν
ἢ ἀκοῦσαι ἰδίᾳ ὅ τι μὴ καὶ οἱ ἄλλοι πάντες, εὖ ἴστε ὅτι οὐκ
ἀληθῆ λέγει.

33 a 3 οἱ B : δὴ T || a 6 ἐπιθυμοῖ T : ἐπιθυμεῖ B || b 7 τι B : ἤ T || b 8 οἱ ἄλλοι TW : ἄλλοι B.

Alors, pour quelle raison certains auditeurs prennent-ils
c plaisir à passer beaucoup de leur temps avec moi ? Croyez-moi, Athéniens, je vous l'ai dit en toute franchise : c'est qu'il leur plaît, en m'écoutant, de voir examiner ceux qui se croient savants et qui ne le sont pas. Et, en fait, cela n'est pas sans agrément. Mais, pour moi, je l'affirme, c'est un devoir que la divinité m'a prescrit par des oracles, par des songes, par tous les moyens dont une puissance divine quelconque a jamais usé pour prescrire quelque chose à un homme.

Ce que je dis là, Athéniens, est vrai et facile à vérifier. Car
d si vraiment je suis en train de corrompre certains jeunes gens, si j'en ai déjà corrompu d'autres, que doit-il se passer ? Nécessairement, quelques-uns d'entre eux, ayant mûri, auraient reconnu que je leur avais donné de mauvais conseils dans leur jeunesse, et aujourd'hui ils se présenteraient ici pour m'accuser, pour me faire punir. Ou bien, à supposer qu'ils ne voulussent pas le faire eux-mêmes, quelques membres de leurs familles, pères, frères, ou autres parents, si j'avais fait du mal à leurs proches, ne manqueraient pas de s'en souvenir et d'en demander réparation. Or, beaucoup de ceux-là sont venus ici ; je les vois : c'est d'abord Criton, mon
e ami d'enfance, du même dème que moi, père de Critobule ici présent[1] ; puis Lysanias de Sphettos, père d'Eschine, également présent[2] ; et aussi Antiphon de Képhisia, père d'Épigène ; d'autres encore que voici et dont les frères m'ont fréquenté, Nicostratos, fils de Théozotidès et frère de Théodote, — or Théodote est mort, il ne pourrait donc l'influencer par ses instances, — puis Paralos, fils de Démodocos et qui avait pour frère Théagès ; voici encore le fils d'Ariston, Adimante,
34 de qui Platon, ici présent, est le frère ; et Aïantodore, dont j'aperçois le frère, Apollodore[3]. Combien d'autres encore je pourrais nommer ! Est-ce que Mélétos, dans son accusation,

1. Sur Criton, cf. *Notice* sur le *Criton*.

2. Eschine, dit le Socratique, qu'il ne faut pas confondre avec l'orateur du même nom. Sur sa vie et ses écrits, voir Diog. La., II, c. 7.

3. Épigène, Théodote, Théagès ne sont guère pour nous que des noms. Épigène toutefois figure dans les *Mémor.* de Xénophon (III, 12). Théagès est nommé encore dans la *Républ.* (VI, p. 496 b), où il est fait allusion à sa mauvaise santé ; il figure aussi dans le *Théagès*, dialogue platonicien apocryphe. Adimante, frère de Platon, qui était

Ἀλλὰ διὰ τί δή ποτε μετ' ἐμοῦ χαίρουσί τινες πολὺν χρόνον
διατρίβοντες; Ἀκηκόατε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι· πᾶσαν ὑμῖν c
τὴν ἀλήθειαν ἐγὼ εἶπον, ὅτι ἀκούοντες χαίρουσιν ἐξεταζο-
μένοις τοῖς οἰομένοις μὲν εἶναι σοφοῖς, οὖσι δ' οὔ· ἔστι γὰρ
οὐκ ἀηδές. Ἐμοὶ δὲ τοῦτο, ὡς ἐγώ φημι, προστέτακται ὑπὸ
τοῦ θεοῦ πράττειν καὶ ἐκ μαντείων καὶ ἐξ ἐνυπνίων καὶ
παντὶ τρόπῳ ᾧπέρ τίς ποτε καὶ ἄλλη θεία μοῖρα ἀνθρώπῳ
καὶ ὁτιοῦν προσέταξε πράττειν. Ταῦτα, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι,
καὶ ἀληθῆ ἐστιν καὶ εὐέλεγκτα. Εἰ γὰρ δὴ ἔγωγε τῶν νέων
τοὺς μὲν διαφθείρω, τοὺς δὲ διέφθαρκα, χρῆν δήπου εἴτε d
τινὲς αὐτῶν πρεσβύτεροι γενόμενοι ἔγνωσαν ὅτι νέοις οὖσιν
αὐτοῖς ἐγὼ κακὸν πώποτέ τι συνεβούλευσα, νυνὶ αὐτοὺς
ἀναβαίνοντας ἐμοῦ κατηγορεῖν καὶ τιμωρεῖσθαι· εἰ δὲ μὴ
αὐτοὶ ἤθελον, τῶν οἰκείων τινὰς τῶν ἐκείνων, πατέρας καὶ
ἀδελφοὺς καὶ ἄλλους τοὺς προσήκοντας, εἴπερ ὑπ' ἐμοῦ τι
κακὸν ἐπεπόνθεσαν αὐτῶν οἱ οἰκεῖοι, νῦν μεμνῆσθαι καὶ τι-
μωρεῖσθαι. Πάντως δὲ πάρεισιν αὐτῶν πολλοὶ ἐνταυθοῖ οὓς
ἐγὼ ὁρῶ, πρῶτον μὲν Κρίτων οὑτοσί, ἐμὸς ἡλικιώτης καὶ e
δημότης, Κριτοβούλου τοῦδε πατήρ· ἔπειτα Λυσανίας ὁ
Σφήττιος, Αἰσχίνου τοῦδε πατήρ· ἔτι δ' Ἀντιφῶν ὁ
Κηφισιεὺς οὑτοσί, Ἐπιγένους πατήρ· ἄλλοι τοίνυν οὗτοι,
ὧν οἱ ἀδελφοὶ ἐν ταύτῃ τῇ διατριβῇ γεγόνασιν, Νικόστρατος
Θεοζοτίδου, ἀδελφὸς Θεοδότου — καὶ ὁ μὲν Θεόδοτος τετε-
λεύτηκεν, ὥστε οὐκ ἂν ἐκεῖνός γε αὐτοῦ καταδεηθείη — καὶ
Πάραλος ὅδε ὁ Δημοδόκου, οὗ ἦν Θεάγης ἀδελφός· ὅδε δὲ
Ἀδείμαντος ὁ Ἀρίστωνος, οὗ ἀδελφὸς οὑτοσὶ Πλάτων, καὶ 34
Αἰαντόδωρος, οὗ Ἀπολλόδωρος ὅδε ἀδελφός. Καὶ ἄλλους
πολλοὺς ἐγὼ ἔχω ὑμῖν εἰπεῖν, ὧν τινα ἐχρῆν μάλιστα μὲν
ἐν τῷ ἑαυτοῦ λόγῳ παρασχέσθαι Μέλητον μάρτυρα· εἰ δὲ

c 7 ἄνδρες T : om. B ‖ **c** 8 εὐέλεγκτα B : εὐεξέλεγκτα T ‖ νέων B : νεωτέρων T ‖ **d** 7 αὐτῶν B : om. T ‖ καὶ τιμωρεῖσθαι B : om. T ‖ **e** 2 τοῦδε B : τούτου T ‖ ἔτι δ' T : ἔτι B ‖ **e** 6 Θεοζοτίδου W, cf. IG, II, 2, 944 : Θεοζωτίδου B : ὁ Θεοσδοτίδου T ‖ **e** 8 Πάραλος T : Πάραδος BW, forsan Παράλιος, cf. IG, II, 660 ‖ **34 a** 4 παρασχέσθαι B : παρέχεσθαι T.

n'aurait pas dû citer quelqu'un d'entre eux comme témoin ? S'il l'a oublié, qu'il le fasse maintenant ; je l'y autorise. Oui, s'il peut citer un seul témoin de ce genre, qu'il le nomme. Mais, tout au contraire, juges, vous les trouverez tous, également prêts à m'assister, moi qui corromps leurs proches, moi qui les pervertis, au dire de Mélétos et d'Anytos. Il est
b vrai que ceux qui sont corrompus pourraient avoir quelque motif de me prêter appui. Mais ceux qui ne le sont pas, ces hommes mûrs, les parents de ceux-ci, quel motif ont-ils de m'assister, sinon la loyauté et la justice, parce qu'ils savent que Mélétos ment, tandis que, moi, je dis vrai ?

Socrate se refuse à user de supplications.

En voilà assez, juges : ce que je pourrais dire pour ma défense se réduit à peu près à ces observations, ou, peut-être, à quelques autres du même genre.
c Seulement, il serait possible que tel ou tel d'entre vous, se rappelant certains faits personnels, s'indignât de ce qu'ayant eu quelque affaire bien moins grave que la mienne, il a prié, supplié les juges avec force larmes, amenant même ses petits enfants pour mieux les attendrir, et encore ses proches avec de nombreux amis, tandis que, moi, je ne veux rien faire de tout cela, bien que j'encoure apparemment le suprême danger. Peut-être cette pensée l'indisposerait-elle contre moi, et alors, irrité de ma conduite, son vote serait un
d vote de colère. Eh bien, s'il en est ainsi, — ce que d'ailleurs je ne veux pas croire, — mais enfin, si cela était, voici ce que j'aurais sans doute le droit de lui dire : « Moi aussi, mon cher ami, j'ai des proches ; car comme dit Homère, « je ne « suis pas né d'un chêne ni d'un rocher », mais d'êtres humains ; et, par conséquent, j'ai des parents, j'ai aussi des fils, au nombre de trois, dont un qui est déjà grand garçon, et deux tout petits. » Malgré cela, Athéniens, je ne ferai venir ici aucun d'eux et je ne vous supplierai pas de m'acquitter.

Pourquoi ne le ferai-je point ? Oh, pas le moins du monde
e par bravade, Athéniens, ni pour vous témoigner du mépris.

son aîné, est un des interlocuteurs de Socrate dans la *République*. Apollodore fut un des amis passionnés de Socrate. Cf. *Banquet*, p. 172 b-c ; *Phédon*, p. 59 a-b, p. 117 d ; Xén., *Mém.*, III, 11, 17 ; *Apol.*, 28.

τότε ἐπελάθετο, νῦν παρασχέσθω, ἐγὼ παραχωρῶ, καὶ λε-
γέτω εἴ τι ἔχει τοιοῦτον. Ἀλλὰ τούτου πᾶν τοὐναντίον
εὑρήσετε, ὦ ἄνδρες, πάντας ἐμοὶ βοηθεῖν ἑτοίμους τῷ
διαφθείροντι, τῷ κακὰ ἐργαζομένῳ τοὺς οἰκείους αὐτῶν, ὥς
φασι Μέλητος καὶ Ἄνυτος. Αὐτοὶ μὲν γὰρ οἱ διεφθαρμένοι b
τάχ᾽ ἂν λόγον ἔχοιεν βοηθοῦντες· οἱ δὲ ἀδιάφθαρτοι, πρεσ-
βύτεροι ἤδη ἄνδρες, οἱ τούτων προσήκοντες, τίνα ἄλλον
ἔχουσι λόγον βοηθοῦντες ἐμοὶ ἀλλ᾽ ἢ τὸν ὀρθόν τε καὶ
δίκαιον, ὅτι συνίσασι Μελήτῳ μὲν ψευδομένῳ, ἐμοὶ δὲ ἀλη-
θεύοντι;

Εἶεν δή, ὦ ἄνδρες· ἃ μὲν ἐγὼ ἔχοιμ᾽ ἂν ἀπολογεῖσθαι,
σχεδόν ἐστι ταῦτα καὶ ἄλλα ἴσως τοιαῦτα. Τάχα δ᾽ ἄν τις
ὑμῶν ἀγανακτήσειεν ἀναμνησθεὶς ἑαυτοῦ, εἰ ὁ μὲν καὶ c
ἐλάττω τουτουὶ τοῦ ἀγῶνος ἀγῶνα ἀγωνιζόμενος ἐδεήθη τε
καὶ ἱκέτευσε τοὺς δικαστὰς μετὰ πολλῶν δακρύων παιδία τε
αὑτοῦ ἀναβιβασάμενος, ἵνα ὅ τι μάλιστα ἐλεηθείη, καὶ ἄλλους
τῶν οἰκείων καὶ φίλων πολλούς, ἐγὼ δὲ οὐδὲν ἄρα τούτων
ποιήσω, καὶ ταῦτα κινδυνεύων, ὡς ἂν δόξαιμι, τὸν ἔσχατον
κίνδυνον. Τάχ᾽ οὖν τις ταῦτα ἐννοήσας αὐθαδέστερον ἂν
πρός με σχοίη καὶ ὀργισθεὶς αὐτοῖς τούτοις θεῖτο ἂν μετ᾽
ὀργῆς τὴν ψῆφον. Εἰ δή τις ὑμῶν οὕτως ἔχει — οὐκ ἀξιῶ d
μὲν γὰρ ἔγωγε — εἰ δ᾽ οὖν, ἐπιεικῆ ἄν μοι δοκῶ πρὸς τοῦ-
τον λέγειν λέγων ὅτι· « Ἐμοί, ὦ ἄριστε, εἰσὶν μέν πού τινες
καὶ οἰκεῖοι. Καὶ γὰρ τοῦτο αὐτὸ τὸ τοῦ Ὁμήρου, οὐδ᾽ ἐγὼ
ἀπὸ δρυὸς οὐδ᾽ ἀπὸ πέτρης πέφυκα, ἀλλ᾽ ἐξ ἀνθρώπων, ὥστε
καὶ οἰκεῖοί μοί εἰσι καὶ ὑεῖς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τρεῖς,
εἷς μὲν μειράκιον ἤδη, δύο δὲ παιδία. » Ἀλλ᾽ ὅμως οὐδένα
αὐτῶν δεῦρο ἀναβιβασάμενος δεήσομαι ὑμῶν ἀποψηφίσα-
σθαι. Τί δὴ οὖν οὐδὲν τούτων ποιήσω; οὐκ αὐθαδιζόμενος,
ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, οὐδ᾽ ὑμᾶς ἀτιμάζων· ἀλλ᾽ εἰ μὲν θαρ- e

b 5 ὅτι B : ὃν T || ξυνίσασι T : ξυνίασι B || ἀληθεύοντι B : ἀληθῆ λέγοντι T || **c** 2 ἐδεήθη B : δεδέηται T || **c** 5 φίλων B : φίλους T || **c** 6 ὡς B : ᾧ T || **c** 7 τάχ᾽ οὖν B : τάχα νοῦν T pro τάχ᾽ ἂν οὖν || **d** 6 ὑεῖς B : ὑεῖς γε T.

Que j'aie ou n'aie pas peur de la mort, c'est une autre
question ; mais j'estime que mon honneur, le vôtre, celui de
la ville entière souffriraient, si j'agissais ainsi, à mon âge, et
avec la réputation qui m'a été faite, à tort ou à raison. Que
35 voulez-vous ? C'est une opinion reçue que Socrate se distingue
par quelque chose de la plupart des hommes. Or si ceux
d'entre vous qui passent pour se distinguer soit par leur
savoir, soit par leur courage, soit par tout autre mérite, se
conduisaient ainsi, ce serait une honte. Et pourtant, j'en ai
vu plus d'un de cette sorte, de ceux qui passaient pour des
hommes de valeur, et qui, devant le tribunal, se comportaient
étrangement, s'estimant fort à plaindre s'ils doivent mourir.
Ne dirait-on pas qu'ils comptent être immortels, à moins que
vous ne les mettiez à mort ? Or, j'estime, moi, qu'ils désho-
norent la ville : ils donneraient à croire à un étranger que
b les Athéniens distingués par leur mérite, ceux que leurs
concitoyens choisissent entre tous pour leur confier magistra-
tures et honneurs, n'ont pas plus de courage que des femmes.
Voilà donc, Athéniens, ce que nous ne devons pas faire, pour
peu que nous comptions parmi ceux qui ont quelque renom,
et, si nous le faisons, vous, loin de nous y autoriser, vous
devez vous montrer décidés à condamner bien plus résolu-
ment ceux qui jouent devant vous ces drames larmoyants et
qui rendent la ville ridicule que ceux qui se comportent
décemment.

D'ailleurs, à part la question de dignité, il ne me paraît
c pas qu'il soit juste de prier des juges, d'arracher par des
prières un acquittement qui doit être obtenu par l'exposé des
faits et la persuasion. Non, le juge ne siège pas pour faire de
la justice une faveur, mais pour décider ce qui est juste. Il a
juré, non de favoriser capricieusement tel ou tel, mais de
juger selon les lois. En conséquence, nous ne devons pas plus
vous accoutumer au parjure que vous ne devez vous y accou-
tumer vous-mêmes ; nous offenserions les dieux, les uns
et les autres.

Ainsi, n'exigez pas, Athéniens, que je me comporte envers
vous d'une manière qui ne me semble ni honorable, ni juste,
ni agréable aux dieux ; surtout, par Zeus, lorsque je suis
d accusé d'impiété par Mélétos ici présent. Car, évidemment,
si je vous persuadais à force de prières, si je faisais violence

ραλέως ἐγὼ ἔχω πρὸς θάνατον ἢ μή, ἄλλος λόγος· πρὸς δ᾽
οὖν δόξαν καὶ ἐμοὶ καὶ ὑμῖν καὶ ὅλῃ τῇ πόλει οὔ μοι δοκεῖ
καλὸν εἶναι ἐμὲ τούτων οὐδὲν ποιεῖν καὶ τηλικόνδε ὄντα καὶ
τοῦτο τοὔνομα ἔχοντα, εἴτ᾽ οὖν ἀληθὲς εἴτ᾽ οὖν ψεῦδος,
ἀλλ᾽ οὖν δεδογμένον γέ ἐστι τὸν Σωκράτη διαφέρειν τινὶ τῶν 35
πολλῶν ἀνθρώπων. Εἰ οὖν ὑμῶν οἱ δοκοῦντες διαφέρειν εἴτε
σοφίᾳ εἴτε ἀνδρείᾳ εἴτε ἄλλῃ ἡτινιοῦν ἀρετῇ τοιοῦτοι ἔσον-
ται, αἰσχρὸν ἂν εἴη· οἵουσπερ ἐγὼ πολλάκις ἑώρακά τινας,
ὅταν κρίνωνται, δοκοῦντας μέν τι εἶναι, θαυμάσια δὲ ἐργα-
ζομένους, ὡς δεινόν τι οἰομένους πείσεσθαι εἰ ἀποθανοῦν-
ται, ὥσπερ ἀθανάτων ἐσομένων ἂν ὑμεῖς αὐτοὺς μὴ ἀπο-
κτείνητε· οἳ ἐμοὶ δοκοῦσιν αἰσχύνην τῇ πόλει περιάπτειν,
ὥστ᾽ ἄν τινα καὶ τῶν ξένων ὑπολαβεῖν ὅτι οἱ διαφέροντες b
᾽Αθηναίων εἰς ἀρετήν, οὓς αὐτοὶ ἑαυτῶν ἔν τε ταῖς ἀρχαῖς
καὶ ταῖς ἄλλαις τιμαῖς προκρίνουσιν, οὗτοι γυναικῶν οὐδὲν
διαφέρουσιν. Ταῦτα γάρ, ὦ ἄνδρες ᾽Αθηναῖοι, οὔτε ἡμᾶς χρὴ
ποιεῖν τοὺς δοκοῦντας καὶ ὁπῃτιοῦν τι εἶναι, οὔτ᾽, ἂν ἡμεῖς
ποιῶμεν, ὑμᾶς ἐπιτρέπειν, ἀλλὰ τοῦτο αὐτὸ ἐνδείκνυσθαι
ὅτι πολὺ μᾶλλον καταψηφιεῖσθε τοῦ τὰ ἐλεεινὰ ταῦτα δρά-
ματα εἰσάγοντος καὶ καταγέλαστον τὴν πόλιν ποιοῦντος ἢ
τοῦ ἡσυχίαν ἄγοντος.

Χωρὶς δὲ τῆς δόξης, ὦ ἄνδρες, οὐδὲ δίκαιόν μοι δοκεῖ
εἶναι δεῖσθαι τοῦ δικαστοῦ οὐδὲ δεόμενον ἀποφεύγειν, ἀλλὰ c
διδάσκειν καὶ πείθειν. Οὐ γὰρ ἐπὶ τούτῳ κάθηται ὁ δικαστής,
ἐπὶ τῷ καταχαρίζεσθαι τὰ δίκαια, ἀλλ᾽ ἐπὶ τῷ κρίνειν ταῦτα·
καὶ ὀμώμοκεν οὐ χαριεῖσθαι οἷς ἂν δοκῇ αὐτῷ, ἀλλὰ δικάσειν
κατὰ τοὺς νόμους. Οὔκουν χρὴ οὔτε ἡμᾶς ἐθίζειν ὑμᾶς
ἐπιορκεῖν οὔθ᾽ ὑμᾶς ἐθίζεσθαι· οὐδέτεροι γὰρ ἂν ἡμῶν εὐ-
σεβοῖεν. Μὴ οὖν ἀξιοῦτέ με, ὦ ἄνδρες ᾽Αθηναῖοι, τοιαῦτα
δεῖν πρὸς ὑμᾶς πράττειν ἃ μήτε ἡγοῦμαι καλὰ εἶναι μήτε
δίκαια μήτε ὅσια, ἄλλως τε μέντοι νὴ Δία πάντως καὶ d

35 a 1 τὸν Σωκράτη TB²: τῷ Σωκράτει B || b 4 ἡμᾶς scripsi : ὑμᾶς BTW || c 2 τούτῳ B : τοῦτο T || c 4 χαριεῖσθαι B : χαριεῖσθαι τὰ δίκαια T || d 1 μέντοι νὴ Δία πάντως B : πάντως νὴ Δία μέντοι T.

à votre serment, je vous enseignerais à croire qu'il n'y a pas de dieux ; me défendre ainsi, ce serait m'accuser clairement moi-même de ne pas croire en eux. Mais il s'en faut que cela soit. J'y crois, Athéniens, comme n'y croit aucun de mes accusateurs ; c'est pourquoi je m'en remets à vous et à la divinité du soin de décider ce qui vaudra le mieux pour moi comme pour vous.

DEUXIÈME PARTIE

DE LA PEINE ENCOURUE PAR SOCRATE

Réflexions sur le jugement.

e Si je ne m'indigne pas d'être condamné par vous, Athéniens, c'est pour plusieurs raisons, et notamment parce que
36 je n'étais pas sans m'y attendre. Je m'étonne plutôt de la proportion selon laquelle les voix se sont réparties. Vraiment, je ne pensais pas qu'une si faible majorité se prononcerait contre moi ; je croyais qu'il y en aurait une beaucoup plus forte. Car, si je compte bien, il eût suffi d'un déplacement de trente voix pour que je fusse acquitté. Je conclus de là qu'en ce qui dépendait de Mélétos, me voici absous ; bien plus, personne ne peut douter que, si Anytos et Lycon n'étaient pas venus ici m'accuser, il aurait été condamné à
b une amende de mille drachmes, faute d'avoir recueilli le cinquième des voix.

Discussion des diverses peines possibles.

Maintenant, il propose qu'on me condamne à mort. Soit. A mon tour, Athéniens, que vais-je proposer ? Évidemment, ce que je mérite. Qu'est-ce donc ? Quel traitement, quelle amende ai-je méritée pour avoir cru que je devais renoncer à une vie tranquille, négliger ce que la plupart des hommes ont à cœur, fortune, intérêts privés, commandements militaires, succès de tribune, magistratures, coalitions, factions politiques ? pour m'être convaincu qu'avec
c mes scrupules je me perdrais si j'entrais dans cette voie ? pour n'avoir pas voulu m'engager dans ce qui n'eût été

ἀσεβείας φεύγοντα ὑπὸ Μελήτου τουτουί· Σαφῶς γὰρ ἄν, εἰ πείθοιμι ὑμᾶς καὶ τῷ δεῖσθαι βιαζοίμην ὀμωμοκότας, θεοὺς ἂν διδάσκοιμι μὴ ἡγεῖσθαι ὑμᾶς εἶναι καὶ ἀτεχνῶς ἀπολογούμενος κατηγοροίην ἂν ἐμαυτοῦ ὡς θεοὺς οὐ νομίζω. Ἀλλὰ πολλοῦ δεῖ οὕτως ἔχειν· νομίζω τε γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὡς οὐδεὶς τῶν ἐμῶν κατηγόρων, καὶ ὑμῖν ἐπιτρέπω καὶ τῷ θεῷ κρῖναι περὶ ἐμοῦ ὅπῃ μέλλει ἐμοί τε ἄριστα εἶναι καὶ ὑμῖν.

II

Τὸ μὲν μὴ ἀγανακτεῖν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἐπὶ τούτῳ e
τῷ γεγονότι ὅτι μου κατεψηφίσασθε, ἄλλα τέ μοι πολλὰ 36
συμβάλλεται καὶ οὐκ ἀνέλπιστόν μοι γέγονεν τὸ γεγονὸς τοῦτο, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον θαυμάζω ἑκατέρων τῶν ψήφων τὸν γεγονότα ἀριθμόν· οὐ γὰρ ᾤόμην ἔγωγε οὕτω παρ᾽ ὀλίγον ἔσεσθαι, ἀλλὰ παρὰ πολύ· νῦν δέ, ὡς ἔοικεν, εἰ τριάκοντα μόναι μετέπεσον τῶν ψήφων, ἀπεπεφεύγη ἄν. Μέλητον μὲν οὖν, ὡς ἐμοὶ δοκῶ, καὶ νῦν ἀποπέφευγα, καὶ οὐ μόνον ἀποπέφευγα, ἀλλὰ παντὶ δῆλον τοῦτό γε ὅτι, εἰ μὴ ἀνέβη Ἄνυτος καὶ Λύκων κατηγορήσοντες ἐμοῦ, κἂν ὦφλε χιλίας
δραχμὰς οὐ μεταλαβὼν τὸ πέμπτον μέρος τῶν ψήφων. b

Τιμᾶται δ᾽ οὖν μοι ὁ ἀνὴρ θανάτου. Εἶεν· ἐγὼ δὲ δὴ τίνος ὑμῖν ἀντιτιμήσομαι, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι; ἢ δῆλον ὅτι τῆς ἀξίας; Τί οὖν; τί ἄξιός εἰμι παθεῖν ἢ ἀποτεῖσαι ὅ τι μαθὼν ἐν τῷ βίῳ οὐχ ἡσυχίαν ἦγον, ἀλλ᾽ ἀμελήσας ὧνπερ οἱ πολλοί, χρηματισμοῦ τε καὶ οἰκονομίας καὶ στρατηγιῶν καὶ δημηγοριῶν καὶ τῶν ἄλλων ἀρχῶν καὶ συνωμοσιῶν καὶ στάσεων τῶν ἐν τῇ πόλει γιγνομένων, ἡγησάμενος ἐμαυτὸν τῷ
ὄντι ἐπιεικέστερον εἶναι ἢ ὥστε εἰς ταῦτ᾽ ἰόντα σῴζεσθαι, c
ἐνταῦθα μὲν οὐκ ᾖα οἷ ἐλθὼν μήτε ὑμῖν μήτε ἐμαυτῷ ἔμελ-

36 a 5 τριάκοντα B : τρεῖς T || c 1 ἰόντα T : ὄντα B.

d'aucun profit ni pour vous ni pour moi ? pour avoir préféré rendre à chacun de vous en particulier ce que je déclare être le plus grand des services, en essayant de lui persuader de se préoccuper moins de ce qui lui appartient que de sa propre personne[1], de se rendre aussi excellent, aussi raisonnable que possible, de songer moins aux choses de la cité qu'à la cité elle-même, et, en somme, d'appliquer à tout ces
d mêmes principes ? Qu'ai-je mérité, je le demande, pour m'être ainsi conduit ? J'ai mérité un bon traitement, Athéniens, si nous voulons être justes ; et, sans doute, un traitement qui me soit approprié. Qu'y a-t-il donc d'approprié à un bienfaiteur pauvre, qui a besoin de loisir pour vous exhorter ? Rien ne conviendrait à un tel homme, Athéniens, comme d'être nourri dans le prytanée. Oui, cela lui siérait bien mieux qu'à tel d'entre vous qui a été vainqueur à Olympie avec un cheval de course ou un attelage à deux ou un quadrige. Un tel vainqueur vous procure une satisfaction d'apparence ;
e moi, je vous en apporte une qui est réelle. De plus, il n'a pas besoin, lui, qu'on le nourrisse ; moi, j'en ai besoin. Si donc vous voulez me traiter justement et selon mon mérite,
37 c'est là ce que je vous propose : de me nourrir au prytanée.

Peut-être penserez-vous que ce langage, comme celui que je tenais à l'instant au sujet des larmes et des supplications, est une bravade. Non, Athéniens, en aucune façon ; voici ce qui en est. Je suis convaincu que je ne fais de tort à personne volontairement. Seulement, je ne réussis pas à vous en convaincre. Nous avons eu trop peu de temps pour nous expliquer. Ah ! s'il était de règle chez vous, comme chez d'autres,
b de ne jamais terminer en un jour un procès capital, mais d'y employer plusieurs audiences, je vous aurais convaincus. Ici, en si peu de temps, comment dissiper de si puissantes calomnies ?

Certain donc que je ne fais de tort à personne, je ne veux pas, tant s'en faut, m'en faire à moi-même ; je ne déclarerai donc pas qu'il est juste qu'on m'en fasse, je ne proposerai pas qu'on m'inflige une peine. Après tout, qu'ai-je à craindre ? Qu'il ne m'arrive ce que propose Mélétos ? Je viens de vous

1. Cette distinction entre la personne et ce qui lui appartient est expliquée dans l'*Alcibiade*, 131 a.

λον μηδὲν ὄφελος εἶναι, ἐπὶ δὲ τὸ ἰδίᾳ ἕκαστον ἰὼν εὐεργε-
τεῖν τὴν μεγίστην εὐεργεσίαν, ὥς ἐγώ φημι, ἐνταῦθα ᾖα,
ἐπιχειρῶν ἕκαστον ὑμῶν πείθειν μὴ πρότερον μήτε τῶν
ἑαυτοῦ μηδενὸς ἐπιμελεῖσθαι πρὶν ἑαυτοῦ ἐπιμεληθείη ὅπως
ὡς βέλτιστος καὶ φρονιμώτατος ἔσοιτο, μήτε τῶν τῆς πό-
λεως πρὶν αὐτῆς τῆς πόλεως, τῶν τε ἄλλων οὕτω κατὰ τὸν
αὐτὸν τρόπον ἐπιμελεῖσθαι; Τί οὖν εἰμι ἄξιος παθεῖν τοιοῦ- d
τος ὤν; Ἀγαθόν τι, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, εἰ δεῖ γε κατὰ τὴν
ἀξίαν τῇ ἀληθείᾳ τιμᾶσθαι· καὶ ταῦτά γε ἀγαθὸν τοιοῦτον
ὅ τι ἂν πρέποι ἐμοί. Τί οὖν πρέπει ἀνδρὶ πένητι εὐεργέτῃ
δεομένῳ ἄγειν σχολὴν ἐπὶ τῇ ὑμετέρᾳ παρακελεύσει; Οὐκ
ἔσθ' ὅ τι [μᾶλλον], ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πρέπει οὕτως ὡς τὸν
τοιοῦτον ἄνδρα ἐν Πρυτανείῳ σιτεῖσθαι, πολύ γε μᾶλλον ἢ
εἴ τις ὑμῶν ἵππῳ ἢ συνωρίδι ἢ ζεύγει νενίκηκεν Ὀλυμπία-
σιν. Ὁ μὲν γὰρ ὑμᾶς ποιεῖ εὐδαίμονας δοκεῖν εἶναι, ἐγὼ δὲ
εἶναι· καὶ ὁ μὲν τροφῆς οὐδὲν δεῖται, ἐγὼ δὲ δέομαι. Εἰ οὖν e
δεῖ με κατὰ τὸ δίκαιον τῆς ἀξίας τιμᾶσθαι, τούτου τιμῶ-
μαι, ἐν Πρυτανείῳ σιτήσεως. 37

Ἴσως οὖν ὑμῖν καὶ ταυτὶ λέγων παραπλησίως δοκῶ λέγειν
ὥσπερ περὶ τοῦ οἴκτου καὶ τῆς ἀντιβολήσεως ἀπαυθαδιζό-
μενος· τὸ δὲ οὐκ ἔστιν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοιοῦτον, ἀλλὰ
τοιόνδε μᾶλλον. Πέπεισμαι ἐγὼ ἑκὼν εἶναι μηδένα ἀδικεῖν
ἀνθρώπων, ἀλλὰ ὑμᾶς τοῦτο οὐ πείθω· ὀλίγον γὰρ χρόνον
ἀλλήλοις διειλέγμεθα· ἐπεί, ὡς ἐγᾦμαι, εἰ ἦν ὑμῖν νόμος
ὥσπερ καὶ ἄλλοις ἀνθρώποις περὶ θανάτου μὴ μίαν ἡμέραν b
μόνον κρίνειν, ἀλλὰ πολλάς, ἐπείσθητε ἄν· νῦν δ' οὐ ῥᾴδιον
ἐν χρόνῳ ὀλίγῳ μεγάλας διαβολὰς ἀπολύεσθαι. Πεπεισμένος
δὴ ἐγὼ μηδένα ἀδικεῖν πολλοῦ δέω ἐμαυτόν γε ἀδικήσειν
καὶ κατ' ἐμαυτοῦ ἐρεῖν αὐτὸς ὡς ἄξιός εἰμί του κακοῦ καὶ
τιμήσεσθαι τοιούτου τινὸς ἐμαυτῷ. Τί δείσας; ἦ μὴ πάθω
τοῦτο οὗ Μέλητός μοι τιμᾶται, ὅ φημι οὐκ εἰδέναι οὔτ' εἰ

d 2 εἰ δεῖ γε... τιμᾶσθαι *Coisl.* 155 : εἰ δή γε... τιμᾶσθε T εἰ δέ γε... τιμᾶσθε BW || **d** 6 μᾶλλον secl. Mudge || **37 a** 4 ἄνδρες T : om. B.

dire que je ne sais pas si c'est un bien ou un mal. Devrais-je donc choisir de préférence ce que je sais être mauvais et m'y
c condamner ? La réclusion ? Pourquoi vivrais-je en prison, esclave des gens qui seraient tour à tour préposés à ma garde, des Onze ? Une amende ? Sous condition d'être enfermé jusqu'à ce que j'aie tout payé ? Cela reviendrait au même, je vous l'ai dit : je n'ai pas les moyens de m'acquitter. Proposerais-je donc l'exil ? Peut-être accepteriez-vous. Mais, vraiment, il faudrait que j'eusse un grand amour de la vie, Athéniens, si j'étais assez inconsidéré pour ne pas faire cette réflexion : vous, qui êtes mes concitoyens, vous n'avez pas pu supporter mes entretiens ni mes propos ; ils vous ont telle-
d ment importunés, tellement irrités que vous cherchez maintenant à vous en délivrer ; d'autres les supporteront-ils plus facilement ? Tant s'en faut, Athéniens.

Quelle vie honorable, pour un homme de mon âge, que de quitter mon pays, de passer sans cesse d'une ville dans une autre et d'être chassé de partout ! Car, j'en suis bien sûr, en quelque lieu que j'aille, les jeunes gens viendront m'écouter, tout comme ici. Si je les éloigne, ce seront eux qui me chasseront en persuadant leurs concitoyens plus âgés ; et
e si je ne les éloigne pas, ce seront leurs pères et leurs proches, à cause d'eux [1].

On me dira peut-être : « Quoi, Socrate ? ne peux-tu donc nous débarrasser de ta présence et vivre tranquille sans discourir ? » Voilà justement ce qu'il me serait le plus difficile
38 de faire comprendre à quelques-uns d'entre vous. Si je vous dis que ce serait désobéir au dieu et que, par conséquent, je ne peux pas m'abstenir, vous ne me croirez pas, vous penserez que je parle ironiquement. Et si je dis, d'autre part, que c'est peut-être le plus grand des biens pour un homme que de s'entretenir tous les jours soit de la vertu, soit des autres sujets dont vous m'entendez parler, lorsque j'examine les autres et moi-même, et si j'ajoute qu'une vie sans examen ne mérite pas d'être vécue, vous me croirez bien moins encore.

1. Ces considérations se retrouvent à peu de chose près dans le *Criton*, 58 b. Elles y sont mises dans la bouche des Lois personnifiées qui sont censées arrêter sur le seuil de la prison Socrate prêt à fuir. On comprend que le ton en soit tout différent.

ἀγαθὸν οὔτ' εἰ κακόν ἐστιν; ἀντὶ τούτου δὴ ἕλωμαι ὧν εὖ
οἶδ' ὅτι κακῶν ὄντων τούτου τιμησάμενος; Πότερον δεσμοῦ;
καὶ τί με δεῖ ζῆν ἐν δεσμωτηρίῳ δουλεύοντα τῇ ἀεὶ καθιστα- c
μένῃ ἀρχῇ, τοῖς Ἕνδεκα; Ἀλλὰ χρημάτων καὶ δεδέσθαι
ἕως ἂν ἐκτείσω; ἀλλὰ ταὐτόν μοί ἐστιν ὅπερ νυνδὴ ἔλεγον·
οὐ γάρ ἔστι μοι χρήματα ὁπόθεν ἐκτείσω. Ἀλλὰ δὴ φυγῆς
τιμήσωμαι; ἴσως γὰρ ἄν μοι τούτου τιμήσαιτε. Πολλὴ μεντ-
ἂν με φιλοψυχία ἔχοι, εἰ οὕτως ἀλόγιστός εἰμι ὥστε μὴ
δύνασθαι λογίζεσθαι ὅτι ὑμεῖς μὲν ὄντες πολῖταί μου οὐχ
οἷοί τε ἐγένεσθε ἐνεγκεῖν τὰς ἐμὰς διατριβὰς καὶ τοὺς
λόγους, ἀλλ' ὑμῖν βαρύτεραι γεγόνασιν καὶ ἐπιφθονώτεραι, d
ὥστε ζητεῖτε αὐτῶν νυνὶ ἀπαλλαγῆναι, ἄλλοι δὲ ἄρα αὐτὰς
οἴσουσι ῥᾳδίως; Πολλοῦ γε δεῖ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι.

Καλὸς οὖν ἄν μοι ὁ βίος εἴη ἐξελθόντι τηλικῷδε ἀνθρώπῳ
ἄλλην ἐξ ἄλλης πόλεως ἀμειβομένῳ καὶ ἐξελαυνομένῳ ζῆν.
Εὖ γὰρ οἶδ' ὅτι, ὅποι ἂν ἔλθω, λέγοντος ἐμοῦ ἀκροάσονται οἱ
νέοι ὥσπερ ἐνθάδε. Κἂν μὲν τούτους ἀπελαύνω, οὗτοι ἐμὲ
αὐτοὶ ἐξελῶσι πείθοντες τοὺς πρεσβυτέρους· ἐὰν δὲ μὴ
ἀπελαύνω, οἱ τούτων πατέρες τε καὶ οἰκεῖοι δι' αὐτοὺς e
τούτους.

Ἴσως οὖν ἄν τις εἴποι· « Σιγῶν δὲ καὶ ἡσυχίαν ἄγων, ὦ
Σώκρατες, οὐχ οἷός τ' ἔσῃ ἡμῖν ἐξελθὼν ζῆν; » Τουτὶ δή
ἐστι πάντων χαλεπώτατον πεῖσαί τινας ὑμῶν. Ἐάν τε γὰρ
λέγω ὅτι τῷ θεῷ ἀπειθεῖν τοῦτ' ἐστὶν καὶ διὰ τοῦτ' ἀδύνατον
ἡσυχίαν ἄγειν, οὐ πείσεσθέ μοι ὡς εἰρωνευομένῳ· ἐάν τ' αὖ 38
λέγω ὅτι καὶ τυγχάνει μέγιστον ἀγαθὸν ὂν ἀνθρώπῳ τοῦτο,
ἑκάστης ἡμέρας περὶ ἀρετῆς τοὺς λόγους ποιεῖσθαι καὶ τῶν
ἄλλων περὶ ὧν ὑμεῖς ἐμοῦ ἀκούετε διαλεγομένου καὶ ἐμαυτὸν
καὶ ἄλλους ἐξετάζοντος, ὁ δὲ ἀνεξέταστος βίος οὐ βιωτὸς
ἀνθρώπῳ, ταῦτα δ' ἔτι ἧττον πείσεσθέ μοι λέγοντι. Τὰ δὲ

b 9 οἶδ' ὅτι BT : οἶδά τι Baumann, Burnet || **c** 5 τιμήσωμαι B : τιμήσομαι TW || τούτου B : τοῦτο T || **c** 6 ἔχοι B : ἔχοι, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι T || **d** 3 ἄνδρες T : om. B || **e** 1 τε καὶ T : δὲ καὶ B.

Pourtant, juges, c'est la vérité ; seulement, il n'est pas facile de vous la faire admettre.

Socrate propose, à titre d'accommodement, de payer une petite amende.

b De mon côté, je n'ai pas l'habitude de me juger digne d'une peine quelconque. Si toutefois j'avais de l'argent, je proposerais de payer telle amende que je serais en état d'acquitter ; car cela ne me ferait aucun mal. Mais, que voulez-vous ? je n'en ai pas. A moins, cependant, qu'il ne vous convienne de mesurer l'amende à mes moyens. Peut-être bien pourrais-je payer une mine d'argent. Soit, une mine, voilà donc ce que je propose.

Ah ! Platon ici présent, Athéniens, et, avec lui, Criton et Critobule, ainsi qu'Apollodore, me pressent de vous proposer 30 mines et de vous offrir leur caution. Eh bien, je vous propose cette somme : vous aurez en eux des garants dignes de toute confiance.

TROISIÈME PARTIE

ALLOCUTION DU CONDAMNÉ A SES JUGES

Socrate à ceux des juges qui avaient voté sa condamnation à mort.

c Voici donc, Athéniens, que, faute d'un peu de patience de votre part, ceux qui cherchent à décrier notre ville vont vous accuser et vous diffamer comme ayant mis à mort Socrate, renommé pour sa science. Car ils diront que j'étais savant, quoique je ne le sois pas, pour le plaisir de médire de vous. Pourtant, vous n'aviez guère à attendre ; le cours naturel des choses vous aurait donné satisfaction. Vous voyez mon âge, je suis avancé dans
d la vie, j'approchais de ma fin. Ce que je dis là ne s'adresse pas à vous tous, mais seulement à ceux qui m'ont condamné à mort.

Et j'ai encore autre chose à leur dire. Peut-être pensez-vous, Athéniens, que j'ai été condamné faute d'habiles discours, de ceux qui vous auraient persuadés, si j'avais cru qu'il fallait tout faire et tout dire pour échapper à votre sentence. Rien de moins exact. Ce qui m'a manqué pour être acquitté, ce ne

ἔχει μὲν οὕτως ὡς ἐγώ φημι, ὦ ἄνδρες, πείθειν δὲ οὐ
ῥᾴδιον. Καὶ ἐγὼ ἅμα οὐκ εἴθισμαι ἐμαυτὸν ἀξιοῦν κακοῦ
οὐδενός. Εἰ μὲν γὰρ ἦν μοι χρήματα, ἐτιμησάμην ἂν b
χρημάτων ὅσα ἔμελλον ἐκτείσειν· οὐδὲν γὰρ ἂν ἐβλάβην· νῦν
δέ — οὐ γὰρ ἔστιν, εἰ μὴ ἄρα ὅσον ἂν ἐγὼ δυναίμην ἐκτεῖσαι
τοσούτου βούλεσθέ μοι τιμῆσαι. Ἴσως δ' ἂν δυναίμην
ἐκτεῖσαι ὑμῖν μνᾶν ἀργυρίου· τοσούτου οὖν τιμῶμαι. Πλάτων
δὲ ὅδε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ Κρίτων καὶ Κριτόβουλος
καὶ Ἀπολλόδωρος κελεύουσί με τριάκοντα μνῶν τιμήσασθαι,
αὐτοὶ δ' ἐγγυᾶσθαι· τιμῶμαι οὖν τοσούτου· ἐγγυηταὶ δὲ
ὑμῖν ἔσονται τοῦ ἀργυρίου οὗτοι ἀξιόχρεῳ.

III

Οὐ πολλοῦ γε ἕνεκα χρόνου, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὄνομα c
ἕξετε καὶ αἰτίαν ὑπὸ τῶν βουλομένων τὴν πόλιν λοιδορεῖν
ὡς Σωκράτη ἀπεκτόνατε ἄνδρα σοφόν· φήσουσι γὰρ δὴ
σοφὸν εἶναι, εἰ καὶ μή εἰμι, οἱ βουλόμενοι ὑμῖν ὀνειδίζειν. Εἰ
οὖν περιεμείνατε ὀλίγον χρόνον, ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου ἂν
ὑμῖν τοῦτο ἐγένετο· ὁρᾶτε γὰρ δὴ τὴν ἡλικίαν ὅτι πόρρω
ἤδη ἐστὶ τοῦ βίου, θανάτου δὲ ἐγγύς. Λέγω δὲ τοῦτο οὐ πρὸς d
πάντας ὑμᾶς, ἀλλὰ πρὸς τοὺς ἐμοῦ καταψηφισαμένους
θάνατον.

Λέγω δὲ καὶ τόδε πρὸς τοὺς αὐτοὺς τούτους. Ἴσως με
οἴεσθε, ὦ ἄνδρες, ἀπορίᾳ λόγων ἑαλωκέναι τοιούτων οἷς ἂν
ὑμᾶς ἔπεισα, εἰ ᾤμην δεῖν ἅπαντα ποιεῖν καὶ λέγειν ὥστε
ἀποφυγεῖν τὴν δίκην. Πολλοῦ γε δεῖ. Ἀλλ' ἀπορίᾳ μὲν
ἑάλωκα, οὐ μέντοι λόγων, ἀλλὰ τόλμης καὶ ἀναισχυντίας

38 a 8 ῥᾴδιον B : ῥᾴδια B²T || **b** 5 ὑμῖν B : ὑμῖν που T || **c** 5 σοφὸν B : με σοφόν TW || **c** 5 οὖν B : γοῦν T || **c** 6 ἐγένετο B : ἐμὲ τεθνάναι add. T || δὴ B : εἰς T || **d** 4 καὶ τόδε B : om. T || **d** 5 ἄνδρες B : ἄνδρες Ἀθηναῖοι T.

sont pas les discours[1], c'est l'audace et l'impudence, c'est la
volonté de vous faire entendre ce qui vous aurait été le plus
agréable, Socrate pleurant, gémissant, faisant et disant des
e choses que j'estime indignes de moi, en un mot tout ce que
vous êtes habitués à entendre des autres accusés. Mais non, je
n'ai pas admis, tout à l'heure, que, pour échapper au danger,
j'eusse le droit de rien faire qui fût lâche, et je ne me repens
pas maintenant de m'être ainsi défendu.

Ah ! combien j'aime mieux mourir après une telle défense
que de vivre à pareil prix ! Nul homme, ni moi, ni aucun autre,
39 soit devant un tribunal, soit à la guerre, ne doit chercher à se
soustraire à la mort par tous les moyens. Souvent, dans les
combats, il est manifeste que l'on aurait plus de chances de
vivre en jetant ses armes, en demandant grâce à l'ennemi qui
vous presse. Et de même, dans tous les autres dangers, il y a
bien des moyens d'échapper à la mort, si l'on est décidé à tout
faire, à tout dire. Seulement prenez garde à ceci, juges, que
le difficile n'est pas d'éviter la mort, mais bientôt plutôt d'évi-
b ter de mal faire. Le mal, voyez-vous, court après nous plus
vite que la mort[2]. Cela explique que moi, qui suis vieux et
lent, je me sois laissé attraper par le plus lent des deux cou-
reurs, tandis que mes accusateurs, vigoureux et agiles, l'ont
été par le plus rapide, qui est le mal. Aussi, maintenant, nous
allons sortir d'ici, moi, jugé par vous digne de mort, eux,
jugés par la vérité coupables d'imposture et d'injustice. Eh
bien, je m'en tiens à mon estimation, comme eux à la leur.
Sans doute, il fallait qu'il en fût ainsi et je pense que les
choses sont ce qu'elles doivent être.

c Quant à l'avenir, je désire vous faire une prédiction, à vous
qui m'avez condamné. Car me voici à cette heure de la vie
où les hommes prédisent le mieux, un peu avant d'expirer.
Je vous annonce donc, à vous qui m'avez fait mourir, que vous

1. Il ne semble pas probable que Platon ait voulu faire dire par Socrate qu'il aurait pu composer une plus habile défense, s'il l'eût voulu. Socrate ne s'est jamais donné pour un orateur. Il y a peut-être ici une allusion à des apologies qui lui avaient été offertes (Cf. Diog. La. II, 5, 40).

2. Réminiscence d'un passage de l'*Iliade* (IX, 502), où il est dit que les Prières courent après le Mal qui va plus vite qu'elles.

καὶ τοῦ μὴ ἐθέλειν λέγειν πρὸς ὑμᾶς τοιαῦτα οἷ' ἂν ὑμῖν μὲν
ἥδιστα ἦν ἀκούειν, θρηνοῦντός τέ μου καὶ ὀδυρομένου καὶ
ἄλλα ποιοῦντος καὶ λέγοντος πολλὰ καὶ ἀνάξια ἐμοῦ, ὡς ἐγώ e
φημι, οἷα δὴ καὶ εἴθισθε ὑμεῖς τῶν ἄλλων ἀκούειν. Ἀλλ'
οὔτε τότε ᾠήθην δεῖν ἕνεκα τοῦ κινδύνου πρᾶξαι οὐδὲν
ἀνελεύθερον, οὔτε νῦν μοι μεταμέλει οὕτως ἀπολογησα-
μένῳ, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον αἱροῦμαι ὧδε ἀπολογησάμενος τε-
θνάναι ἢ ἐκείνως ζῆν· οὔτε γὰρ ἐν δίκῃ οὔτ' ἐν πολέμῳ οὔτ'
ἐμὲ οὔτ' ἄλλον οὐδένα δεῖ τοῦτο μηχανᾶσθαι ὅπως ἀποφεύ- 39
ξεται, πᾶν ποιῶν, θάνατον. Καὶ γὰρ ἐν ταῖς μάχαις πολλάκις
δῆλον γίγνεται ὅτι τό γε ἀποθανεῖν ἄν τις ἐκφύγοι καὶ ὅπλα
ἀφεὶς καὶ ἐφ' ἱκετείαν τραπόμενος τῶν διωκόντων· καὶ
ἄλλαι μηχαναὶ πολλαί εἰσιν ἐν ἑκάστοις τοῖς κινδύνοις ὥστε
διαφεύγειν θάνατον, ἐάν τις τολμᾷ πᾶν ποιεῖν καὶ λέγειν.
Ἀλλὰ μὴ οὐ τοῦτ' ᾖ χαλεπόν, ὦ ἄνδρες, θάνατον ἐκφυγεῖν,
ἀλλὰ πολὺ χαλεπώτερον πονηρίαν· θᾶττον γὰρ θανάτου θεῖ. b
Καὶ νῦν ἐγὼ μὲν ἅτε βραδὺς ὢν καὶ πρεσβύτης ὑπὸ τοῦ
βραδυτέρου ἑάλων· οἱ δ' ἐμοὶ κατήγοροι ἅτε δεινοὶ καὶ ὀξεῖς
ὄντες ὑπὸ τοῦ θάττονος, τῆς κακίας. Καὶ νῦν ἐγὼ μὲν
ἄπειμι ὑφ' ὑμῶν θανάτου δίκην ὀφλών, οὗτοι δ' ὑπὸ τῆς
ἀληθείας ὠφληκότες μοχθηρίαν καὶ ἀδικίαν· καὶ ἔγωγε τῷ
τιμήματι ἐμμένω καὶ οὗτοι. Ταῦτα μέν που ἴσως οὕτως καὶ
ἔδει σχεῖν καὶ οἶμαι αὐτὰ μετρίως ἔχειν.

Τὸ δὲ δὴ μετὰ τοῦτο ἐπιθυμῶ ὑμῖν χρησμῳδῆσαι, ὦ c
καταψηφισάμενοί μου· καὶ γάρ εἰμι ἤδη ἐνταῦθα ἐν ᾧ
μάλιστα ἄνθρωποι χρησμῳδοῦσιν, ὅταν μέλλωσιν ἀποθα-
νεῖσθαι. Φημὶ γάρ, ὦ ἄνδρες οἳ ἐμὲ ἀπεκτόνατε, τιμωρίαν

Testim. 38 e 6 οὔτε γὰρ ἐν δίκῃ — θανάτου θεῖ (39 b 1) = Stob. *Floril.* VII, 77.

d 9 μὲν T : om. B || **e** 5 ἀπολογησάμενος TW : ἀπολογησόμενος B || **39 a** 3 ἂν B : ῥᾷον ἂν Stob. || καὶ ὅπλα B : τά τε ὅπλα Stob. || **a** 4 τραπόμενος B : τραπεὶς Stob. || **a** 7 ἄνδρες B : ἄνδρες Ἀθηναῖοι T || **b** 4 νῦν B : νῦν δὴ T || **b** 5 ὑφ' W : ἀφ' BT || **b** 7 μέν που B : μὲν οὖν που T || **c** 4 οἳ ἐμὲ ἀπεκτόνατε B : οἵ με ἀποκτενεῖτε T.

aurez à subir, dès que j'aurai cessé de vivre, un châtiment bien plus dur, par Zeus, que celui que vous m'avez infligé. En me condamnant, vous avez cru vous délivrer de l'enquête exercée sur votre vie ; or, c'est le contraire qui s'ensuivra, je vous le
d garantis. Oui, vous aurez affaire à d'autres enquêteurs, plus nombreux, que je réprimais, sans que vous vous en soyez doutés. Enquêteurs d'autant plus importuns qu'ils sont plus jeunes. Et ils vous irriteront davantage. Car, si vous vous figurez qu'en tuant les gens, vous empêcherez qu'il ne se trouve quelqu'un pour vous reprocher de vivre mal, vous vous trompez. Cette manière de se débarrasser des censeurs, entendez-le bien, n'est ni très efficace ni honorable. Une seule est honorable et d'ailleurs très facile : elle consiste, non pas à fermer la bouche aux autres, mais à se rendre vraiment homme de bien. Voilà ce que j'avais à prédire à ceux de vous qui m'ont condamné. Cela fait, je prends congé d'eux.

A ceux des juges qui l'avaient absous.

e Quant à vous qui m'avez acquitté, j'aurais plaisir à causer avec vous de ce qui vient de se passer, pendant que les magistrats sont occupés [1] et en attendant qu'on m'emmène où je dois mourir. Veuillez donc bien demeurer quelques instants encore auprès de moi. Rien ne nous empêche de causer ensemble, tant que cela est possible.
40 Je voudrais vous exposer, comme à des amis, comment j'interprète ce qui m'arrive.

Apprenez donc, juges, — car ce titre que je vous donne, vous y avez droit, — apprenez une chose merveilleuse qui m'est advenue. Mon avertissement coutumier, celui de l'esprit divin, se faisait entendre à moi très fréquemment jusqu'à ce jour et me retenait, même à propos d'actions de peu d'importance, au moment où j'allais faire ce qui n'était pas bon. Or, maintenant, comme vous le voyez vous-mêmes, il m'arrive quelque chose que l'on pourrait considérer comme le malheur suprême et qui passe pour tel. Eh bien, ni ce matin,
b quand je sortais de chez moi, la voix divine ne m'a retenu, ni à l'instant où je montais au tribunal, ni pendant que je parlais, en prévenant ce que j'allais dire. Bien souvent pour-

1. Il s'agit sans doute des formalités exigées pour la notification officielle du jugement aux agents chargés d'en assurer l'exécution.

ὑμῖν ἥξειν εὐθὺς μετὰ τὸν ἐμὸν θάνατον πολὺ χαλεπωτέραν
νὴ Δία ἢ οἵαν ἐμὲ ἀπεκτόνατε. Νῦν γὰρ τοῦτο εἰργάσασθε
οἰόμενοι ἀπαλλάξεσθαι τοῦ διδόναι ἔλεγχον τοῦ βίου· τὸ δὲ
ὑμῖν πολὺ ἐναντίον ἀποβήσεται, ὡς ἐγώ φημι. Πλείους
ἔσονται ὑμᾶς οἱ ἐλέγχοντες, οὓς νῦν ἐγὼ κατεῖχον, ὑμεῖς d
δὲ οὐκ ᾐσθάνεσθε· καὶ χαλεπώτεροι ἔσονται ὅσῳ νεώτεροί
εἰσι, καὶ ὑμεῖς μᾶλλον ἀγανακτήσετε. Εἰ γὰρ οἴεσθε ἀποκτεί-
νοντες ἀνθρώπους ἐπισχήσειν τοῦ ὀνειδίζειν τινὰ ὑμῖν ὅτι
οὐκ ὀρθῶς ζῆτε, οὐ καλῶς διανοεῖσθε· οὐ γάρ ἐσθ' αὕτη ἡ
ἀπαλλαγὴ οὔτε πάνυ δυνατὴ οὔτε καλή, ἀλλ' ἐκείνη καὶ
καλλίστη καὶ ῥᾴστη, μὴ τοὺς ἄλλους κολούειν, ἀλλ' ἑαυτὸν
παρασκευάζειν ὅπως ἔσται ὡς βέλτιστος. Ταῦτα μὲν οὖν
ὑμῖν τοῖς καταψηφισαμένοις μαντευσάμενος ἀπαλλάττο-
μαι.

Τοῖς δὲ ἀποψηφισαμένοις ἡδέως ἂν διαλεχθείην ὑπὲρ e
τοῦ γεγονότος τουτουὶ πράγματος, ἐν ᾧ οἱ ἄρχοντες
ἀσχολίαν ἄγουσι καὶ οὔπω ἔρχομαι οἷ ἐλθόντα με δεῖ
τεθνάναι. Ἀλλά μοι, ὦ ἄνδρες, παραμείνατε τοσοῦτον
χρόνον· οὐδὲν γὰρ κωλύει διαμυθολογῆσαι πρὸς ἀλλήλους
ἕως ἔξεστιν. Ὑμῖν γὰρ ὡς φίλοις οὖσιν ἐπιδεῖξαι ἐθέλω τὸ 40
νυνί μοι συμβεβηκὸς τί ποτε νοεῖ.

Ἐμοὶ γάρ, ὦ ἄνδρες δικασταί — ὑμᾶς γὰρ δικαστὰς κα-
λῶν ὀρθῶς ἂν καλοίην — θαυμάσιόν τι γέγονεν. Ἡ γὰρ
εἰωθυῖά μοι μαντικὴ ἡ τοῦ δαιμονίου ἐν μὲν τῷ πρόσθεν
χρόνῳ παντὶ πάνυ πυκνὴ ἀεὶ ἦν καὶ πάνυ ἐπὶ σμικροῖς
ἐναντιουμένη, εἴ τι μέλλοιμι μὴ ὀρθῶς πράξειν· νυνὶ δὲ
συμβέβηκέ μοι ἅπερ ὁρᾶτε καὶ αὐτοὶ ταυτί, ἅ γε δὴ οἰηθείη
ἄν τις καὶ νομίζεται ἔσχατα κακῶν εἶναι· ἐμοὶ δὲ οὔτε
ἐξιόντι ἕωθεν οἴκοθεν ἠναντιώθη τὸ τοῦ θεοῦ σημεῖον οὔτε b
ἡνίκα ἀνέβαινον ἐνταυθοῖ ἐπὶ τὸ δικαστήριον οὔτ' ἐν τῷ
λόγῳ οὐδαμοῦ μέλλοντί τι ἐρεῖν· καίτοι ἐν ἄλλοις λόγοις

c 6 ἀπεκτόνατε B : ἀπεκτείνατε T || εἰργάσασθε B : εἴργασθε T || c 7 οἰόμενοι B²T : οἰόμενοί με B || d 5 οὐ καλῶς T : οὐκ ὀρθῶς B || 40 a 2 τί ποτε νοεῖ B : τί ποτ' ἐννοεῖ T.

tant, en d'autres circonstances, elle m'a fait taire, au beau
milieu de mon propos. Mais aujourd'hui, au cours de l'af-
faire, pas un instant elle ne m'a empêché de faire ou de dire
quoi que ce soit. A quoi dois-je l'attribuer ? Je vais vous le
dire. C'est que, sans doute, ce qui m'arrive est bon pour moi,
et bien certainement c'est nous qui nous trompons, lorsque
c nous nous figurons que la mort est un mal. Oui, ceci en est
pour moi une preuve décisive. Il n'est pas admissible que mon
signe ordinaire ne m'eût pas arrêté, si ce que j'allais faire
n'eût pas été bon.

Réfléchissons en effet : que de raisons d'espérer que mourir est un bien ! Car, de deux choses, l'une : ou bien celui qui est mort n'est plus rien, et, en ce cas, il n'a plus aucun sentiment de quoi que ce soit ; ou bien, conformément à ce qui se dit, la mort est un départ, un passage de l'âme de ce lieu dans un autre.

Si le sentiment n'existe plus, si la mort est un de ces som-
d meils où l'on ne voit plus rien, même en songe, quel mer-
veilleux avantage ce doit être que de mourir ! Car enfin, si
l'un de nous considérait à part une de ces nuits où il aurait
dormi assez profondément pour ne rien voir, même en songe,
s'il la comparait ensuite aux autres nuits et journées de sa
vie, et s'il devait décider, réflexion faite, combien il a eu, en
somme, de journées et de nuits meilleures que celle-là, j'ima-
gine que tout homme, — et je ne parle pas ici seulement des
simples particuliers, — mais le grand roi en personne les
e trouverait bien peu nombreuses relativement aux autres. Par
conséquent, si la mort est un sommeil de cette espèce, j'es-
time que c'est grand profit, puisque alors toute la suite des
temps nous apparaît comme une nuit unique.

D'un autre côté, si la mort est comme un départ de ce lieu pour un autre, s'il est vrai, comme on le dit, que là-bas sont réunis tous ceux qui sont morts, que pourrions-nous imaginer de meilleur [1] ? je vous le demande, juges. Admettez qu'en

1. La conception du séjour des morts que Platon prête ici à Socrate paraît provenir d'un mélange de traditions. Elle diffère notablement de celle que nous trouvons au XI[e] Livre de l'*Odyssée,* bien qu'on y relève aussi quelques réminiscences de ce poème. Mais l'*Odyssée* ne connaît ni Éaque, ni Rhadamanthe, ni Triptolème, ni Orphée, ni Musée, ni Palamède. Aux vieilles légendes se sont

πολλαχοῦ δή με ἐπέσχε λέγοντα μεταξύ· νῦν δὲ οὐδαμοῦ
περὶ αὐτὴν τὴν πρᾶξιν οὔτ᾽ ἐν ἔργῳ οὐδενὶ οὔτ᾽ ἐν λόγῳ
ἠναντίωταί μοι. Τί οὖν αἴτιον εἶναι ὑπολαμβάνω; ἐγὼ
ὑμῖν ἐρῶ· κινδυνεύει γάρ μοι τὸ συμβεβηκὸς τοῦτο ἀγαθὸν
γεγονέναι καὶ οὐκ ἔσθ᾽ ὅπως ἡμεῖς ὀρθῶς ὑπολαμβάνομεν
ὅσοι οἰόμεθα κακὸν εἶναι τὸ τεθνάναι. Μέγα μοι τεκμήριον c
τούτου γέγονεν· οὐ γὰρ ἔσθ᾽ ὅπως οὐκ ἠναντιώθη ἄν μοι τὸ
εἰωθὸς σημεῖον, εἰ μή τι ἔμελλον ἐγὼ ἀγαθὸν πράξειν.

Ἐννοήσωμεν δὲ καὶ τῇδε ὡς πολλὴ ἐλπίς ἐστιν ἀγαθὸν
αὐτὸ εἶναι. Δυοῖν γὰρ θάτερόν ἐστιν τὸ τεθνάναι· ἢ γὰρ οἷον
μηδὲν εἶναι μηδὲ αἴσθησιν μηδεμίαν μηδενὸς ἔχειν τὸν
τεθνεῶτα, ἢ κατὰ τὰ λεγόμενα μεταβολή τις τυγχάνει οὖσα
καὶ μετοίκησις τῇ ψυχῇ τοῦ τόπου τοῦ ἐνθένδε εἰς ἄλλον
τόπον. Καὶ εἴτε μηδεμία αἴσθησίς ἐστιν, ἀλλ᾽ οἷον ὕπνος
ἐπειδάν τις καθεύδων μηδ᾽ ὄναρ μηδὲν ὁρᾷ, θαυμάσιον d
κέρδος ἂν εἴη ὁ θάνατος. Ἐγὼ γὰρ ἂν οἶμαι, εἴ τινα ἐκλε-
ξάμενον δέοι ταύτην τὴν νύκτα ἐν ᾗ οὕτω κατέδαρθεν ὥστε
μηδὲ ὄναρ ἰδεῖν, καὶ τὰς ἄλλας νύκτας τε καὶ ἡμέρας τὰς
τοῦ βίου τοῦ ἑαυτοῦ ἀντιπαραθέντα ταύτῃ τῇ νυκτὶ δέοι
σκεψάμενον εἰπεῖν πόσας ἄμεινον καὶ ἥδιον ἡμέρας καὶ
νύκτας ταύτης τῆς νυκτὸς βεβίωκεν ἐν τῷ ἑαυτοῦ βίῳ,
οἶμαι ἂν μὴ ὅτι ἰδιώτην τινά, ἀλλὰ τὸν μέγαν βασιλέα
εὐαριθμήτους ἂν εὑρεῖν αὐτὸν ταύτας πρὸς τὰς ἄλλας e
ἡμέρας καὶ νύκτας. Εἰ οὖν τοιοῦτον ὁ θάνατός ἐστιν, κέρδος
ἔγωγε λέγω· καὶ γὰρ οὐδὲν πλείων ὁ πᾶς χρόνος φαίνεται
οὕτω δὴ εἶναι ἢ μία νύξ. Εἰ δ᾽ αὖ οἷον ἀποδημῆσαί ἐστιν ὁ
θάνατος ἐνθένδε εἰς ἄλλον τόπον καὶ ἀληθῆ ἐστιν τὰ λεγό-
μενα ὡς ἄρα ἐκεῖ εἰσιν ἅπαντες οἱ τεθνεῶτες, τί μεῖζον
ἀγαθὸν τούτου εἴη ἄν, ὦ ἄνδρες δικασταί; Εἰ γάρ τις

Testim. 40 c 5 δυοῖν γὰρ — καὶ Ὁμήρῳ (41 a 7) = Stob. *Floril.*, CXX, 29.

b 5 αὐτὴν B : ταύτην T || **b** 6 ἠναντίωται B : ἠναντιώθη T || **c** 2 τούτου B : τοῦτο T || **c** 9 εἴτε B : εἴτε δὴ T || **d** 6 πόσας B : ὁπόσας T || **e** 3 ἔγωγε B : ἐγὼ T.

41 arrivant chez Hadès, on sera débarrassé de ces gens qui prétendent être des juges et qu'on y trouvera les juges véritables, ceux qui, dit-on, rendent là-bas la justice, Minos, Rhadamanthe, Éaque, Triptolème, avec ceux des demi-dieux qui ont été des justes quand ils vivaient ; pensez-vous que le voyage n'en vaudrait pas la peine? Ou encore, si l'on y fait société avec Orphée, Musée [1], Hésiode et Homère, que ne donneriez-vous pas pour en jouir? Quant à moi, je voudrais
b mourir plusieurs fois, si cela est vrai. Quel merveilleux passetemps, pour moi particulièrement, que de causer là-bas avec Palamède, avec Ajax, fils de Télamon, ou avec tel autre héros du temps passé qui a pu mourir par suite d'une sentence injuste [2] ! Comparer mon sort au leur ne serait pas pour moi sans douceur, je pense ; et j'aimerais surtout à examiner ceux de là-bas tout à loisir, à les interroger, comme je faisais ici, pour découvrir qui d'entre eux est savant, et qui croit l'être, tout en ne l'étant pas. Que ne donnerait-on pas, juges, pour examiner ainsi l'homme qui a conduit contre Troie
c cette grande armée, ou encore Ulysse, Sisyphe, tant d'autres, hommes et femmes, que l'on pourrait nommer? Causer avec eux, vivre en leur société, examiner ce qu'ils sont, bonheur inexprimable ! D'autant plus qu'à tout prendre, on ne risque pas dans ce milieu d'être mis à mort pour cela. Un des avantages que ceux de là-bas ont sur nous, c'est d'être désormais immortels, du moins si ce qu'on dit est vrai.

Cette confiance à l'égard de la mort, juges, vous devez l'éprouver comme moi, si vous prenez conscience seulement
d de cette vérité, qu'il n y a pas de mal possible pour l'homme de bien, ni dans cette vie, ni au delà, et que les dieux ne sont pas indifférents à son sort. Le mien non plus n'est pas le fait du hasard ; loin de là : je tiens pour évident qu'il valait mieux pour moi mourir maintenant et être ainsi délivré de toute

ajoutées ici celles qui avaient été propagées par l'Orphisme et d'autres propres à l'Attique et à ses mystères.

1. Les poèmes attribués à Orphée et à Musée formaient alors la littérature religieuse des associations orphiques.

2. Ajax se donna la mort volontairement, mais à la suite du jugement qui l'avait frustré des armes d'Achille.

ἀφικόμενος εἰς Ἅιδου, ἀπαλλαγεὶς τουτωνὶ τῶν φασκόν- 41
των δικαστῶν εἶναι, εὑρήσει τοὺς ἀληθῶς δικαστὰς οἵπερ
καὶ λέγονται ἐκεῖ δικάζειν, Μίνως τε καὶ Ῥαδάμανθυς
καὶ Αἰακὸς καὶ Τριπτόλεμος καὶ ἄλλοι ὅσοι τῶν ἡμιθέων
δίκαιοι ἐγένοντο ἐν τῷ ἑαυτῶν βίῳ, ἆρα φαύλη ἂν εἴη ἡ
ἀποδημία; ἢ αὖ Ὀρφεῖ συγγενέσθαι καὶ Μουσαίῳ καὶ
Ἡσιόδῳ καὶ Ὁμήρῳ ἐπὶ πόσῳ ἄν τις δέξαιτ᾽ ἂν ὑμῶν;
Ἐγὼ μὲν γὰρ πολλάκις ἐθέλω τεθνάναι εἰ ταῦτ᾽ ἔστιν ἀληθῆ,
ἐπεὶ ἔμοιγε καὶ αὐτῷ θαυμαστὴ ἂν εἴη ἡ διατριβὴ αὐτόθι, b
ὁπότε ἐντύχοιμι Παλαμήδει καὶ Αἴαντι τῷ Τελαμῶνος καὶ
εἴ τις ἄλλος τῶν παλαιῶν διὰ κρίσιν ἄδικον τέθνηκεν, ἀντι-
παραβάλλοντι τὰ ἐμαυτοῦ πάθη πρὸς τὰ ἐκείνων, ὡς
ἐγὼ οἶμαι, οὐκ ἂν ἀηδὲς εἴη· καὶ δὴ τὸ μέγιστον, τοὺς ἐκεῖ
ἐξετάζοντα καὶ ἐρευνῶντα ὥσπερ τοὺς ἐνταῦθα διάγειν τίς
αὐτῶν σοφός ἐστιν καὶ τίς οἴεται μέν, ἔστιν δ᾽ οὔ. Ἐπὶ
πόσῳ δ᾽ ἄν τις, ὦ ἄνδρες δικασταί, δέξαιτο ἐξετάσαι τὸν ἐπὶ
Τροίαν ἀγαγόντα τὴν πολλὴν στρατιὰν ἢ Ὀδυσσέα ἢ Σίσυφον c
— ἢ ἄλλους μυρίους ἄν τις εἴποι καὶ ἄνδρας καὶ γυναῖ-
κας — οἷς ἐκεῖ διαλέγεσθαι καὶ συνεῖναι καὶ ἐξετάζειν
ἀμήχανον ἂν εἴη εὐδαιμονίας; Πάντως οὐ δήπου τούτου γε
ἕνεκα οἱ ἐκεῖ ἀποκτείνουσι· τά τε γὰρ ἄλλα εὐδαιμονέστεροί
εἰσιν οἱ ἐκεῖ τῶν ἐνθάδε καὶ ἤδη τὸν λοιπὸν χρόνον ἀθάνατοί
εἰσιν, εἴπερ γε τὰ λεγόμενα ἀληθῆ ἐστιν.

Ἀλλὰ καὶ ὑμᾶς χρή, ὦ ἄνδρες δικασταί, εὐέλπιδας εἶναι
πρὸς τὸν θάνατον καὶ ἕν τι τοῦτο διανοεῖσθαι ἀληθὲς ὅτι
οὐκ ἔστιν ἀνδρὶ ἀγαθῷ κακὸν οὐδὲν οὔτε ζῶντι οὔτε τελευ- d
τήσαντι, οὐδὲ ἀμελεῖται ὑπὸ θεῶν τὰ τούτου πράγματα·
οὐδὲ τὰ ἐμὰ νῦν ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου γέγονεν, ἀλλά μοι
δῆλόν ἐστι τοῦτο ὅτι ἤδη τεθνάναι καὶ ἀπηλλάχθαι πραγ-
μάτων βέλτιον ἦν μοι. Διὰ τοῦτο καὶ ἐμὲ οὐδαμοῦ ἀπέτρεψεν

41 a 1 τουτωνὶ T : τούτων B || **a** 2 ἀληθῶς B : ὡς ἀληθῶς TB² || **a** 8 ἐθέλω T : θέλω B || **b** 5 ἀηδὲς B : ἀηδὴς T || καὶ δὴ B : καὶ δὴ καὶ T || **b** 6 τίς αὐτῶν T : τίς ἂν αὐτῶν B || **c** 1 ἀγαγόντα T : ἄγοντα B || **c** 5 ἀποκτείνουσι B : ἀποκτενοῦσι T.

peine. C'est pourquoi mon avertissement intérieur ne m'a pas arrêté, et de là vient aussi que je n'en veux pas beaucoup à ceux qui m'ont condamné ni à mes accusateurs. Il est vrai qu'ils avaient une autre pensée, quand ils me condamnaient et m'accusaient ; ils croyaient bien me nuire, et, en cela, ils
e sont blâmables.

Je ne leur demande pourtant qu'une seule chose : quand mes enfants auront grandi, Athéniens, punissez-les, en les tourmentant comme je vous tourmentais, pour peu qu'ils vous paraissent se soucier de l'argent ou de n'importe quoi plus que de la vertu. Et s'ils s'attribuent une valeur qu'ils n'ont pas, morigénez-les comme je vous morigénais, reprochez-leur de négliger l'essentiel et de se croire un mérite dont ils sont dénués. Si vous faites cela, vous serez justes
42 envers moi et envers mes fils.

Mais voici l'heure de nous en aller, moi pour mourir, vous pour vivre. De mon sort ou du vôtre, lequel est le meilleur ? Personne ne le sait, si ce n'est la divinité.

τὸ σημεῖον καὶ ἔγωγε τοῖς καταψηφισαμένοις μου καὶ τοῖς κατηγόροις οὐ πάνυ χαλεπαίνω. Καίτοι οὐ ταύτῃ τῇ διανοίᾳ κατεψηφίζοντό μου καὶ κατηγόρουν, ἀλλ' οἰόμενοι βλάπτειν· τοῦτο αὐτοῖς ἄξιον μέμφεσθαι.

Τοσόνδε μέντοι αὐτῶν δέομαι· τοὺς ὑεῖς μου, ἐπειδὰν e
ἡβήσωσι, τιμωρήσασθε, ὦ ἄνδρες, ταὐτὰ ταῦτα λυποῦντες ἅπερ ἐγὼ ὑμᾶς ἐλύπουν, ἐὰν ὑμῖν δοκῶσιν ἢ χρημάτων ἢ ἄλλου του πρότερον ἐπιμελεῖσθαι ἢ ἀρετῆς, καὶ ἐὰν δοκῶσί τι εἶναι μηδὲν ὄντες, ὀνειδίζετε αὐτοῖς, ὥσπερ ἐγὼ ὑμῖν, ὅτι οὐκ ἐπιμελοῦνται ὧν δεῖ καὶ οἴονταί τι εἶναι ὄντες οὐδενὸς ἄξιοι. Καὶ ἐὰν ταῦτα ποιῆτε, δίκαια πεπονθὼς ἐγὼ
ἔσομαι ὑφ' ὑμῶν αὐτός τε καὶ οἱ ὑεῖς. 42

Ἀλλὰ γὰρ ἤδη ὥρα ἀπιέναι, ἐμοὶ μὲν ἀποθανουμένῳ, ὑμῖν δὲ βιωσομένοις. Ὁπότεροι δὲ ἡμῶν ἔρχονται ἐπὶ ἄμεινον πρᾶγμα, ἄδηλον παντὶ πλὴν εἰ τῷ θεῷ.

d 9 βλάπτειν B : βλάπτειν τι T || **e** 1 μέντοι αὐτῶν δέομαι TW : δέομαι μέντοι αὐτῶν B || **e** 2 λυποῦντες B : λυποῦντας TW || **42 a** 4 πλὴν εἰ BW : πλὴν ἢ B²TW².



EUTHYPHRON

NOTICE

I

DATE DU DIALOGUE ET DESSEIN DE L'AUTEUR

L'entretien fictif qui fait le sujet de l'*Euthyphron* est censé avoir eu lieu quelques jours avant le procès de Socrate. Mais, par l'objet que Platon s'est proposé, par les intentions qu'on est en droit de lui attribuer, ce dialogue fait réellement suite à l'*Apologie*. Il procède du même état d'esprit et vise à dissiper les mêmes préjugés ; il complète, sous une forme différente, la partie de ce discours dans laquelle l'auteur, pour des raisons de vraisemblance, avait dû laisser dans l'ombre certaines idées de Socrate. D'ailleurs, par la simplicité de la composition, il ressemble de très près aux dialogues qu'on peut rapporter au même temps. Tout nous autorise à penser qu'il a dû être composé et publié peu après l'*Apologie*, vers 396 ou 395.

C'est de la piété que s'entretiennent les deux personnages du dialogue, Euthyphron et Socrate. Ce dernier essaye d'en obtenir une définition précise ; et tout le dialogue, en somme, tend à cette définition. On n'y remarque ni incidents dramatiques, ni digressions prolongées, ni développements étendus, ni pensées qui paraissent dépasser ce que l'on peut appeler l'horizon socratique. C'est bien encore la méthode du maître, fidèlement observée. A cet égard, l'*Euthyphron* ne diffère pas sensiblement de l'*Hippias mineur* ni de l'*Alcibiade*, dialogues où se manifeste la première manière de Platon.

Mais pourquoi cette discussion sur la piété est-elle mise expressément en rapport, dès les premiers mots, avec le procès de Socrate ? C'est ici qu'apparaît clairement le dessein de l'auteur.

Socrate avait été accusé d'irréligion et condamné de ce chef ; Platon, qui l'avait connu mieux que personne, le tenait, lui, pour le plus religieux des hommes. Il se sentit

obligé de dire quelle était sa religion et, en même temps, d'expliquer le déplorable malentendu qui l'avait fait si étrangement méconnaître par un tribunal populaire. La religion de Socrate, évidemment, n'était pas tout à fait identique à celle du peuple athénien. Il fallait marquer cette différence ; et, en la déterminant discrètement, mais nettement, il fallait faire sentir combien elle valait mieux, combien elle était en réalité plus religieuse.

Cela, il avait été impossible à l'accusé de le dire devant ses juges ; ceux-ci ne l'auraient pas compris ; une telle explication n'aurait pu que les irriter davantage. Voilà pourquoi Platon, écrivant l'*Apologie,* qui était censée être la reproduction de la réponse faite par son maître à ses accusateurs, n'avait pas pu le dire non plus. Mais il lui semblait que, dans une composition d'un autre genre, il aurait le moyen de l'expliquer, dans une certaine mesure, à ses lecteurs, c'est-à-dire à la partie la plus éclairée du public athénien, à ceux qui désiraient savoir la vérité sur ce point et qui pouvaient l'entendre. Et il pensa, avec raison, qu'il était bon de mettre cette explication dans la bouche de Socrate lui-même, de supposer qu'il l'avait donnée au moment de comparaître en justice, à la veille de sa condamnation, afin qu'elle apparût à tous comme une partie de sa justification. Il crut aussi, avec non moins de raison, qu'il devait montrer, par le tour du dialogue qu'il imaginait, à quel point cette explication eût été inutile ou même impossible ; et c'est ce qu'il eut l'idée de faire, très heureusement, en donnant pour interlocuteur à Socrate, un homme simple, bien disposé pour lui, mais tout imbu des croyances traditionnelles, et en montrant ce personnage absolument incapable, non seulement d'admettre, mais même de comprendre les idées qu'il entendait exposer. L'*Euthyphron* n'est autre chose que la réalisation très spirituelle et très frappante de ce dessein.

II

LE PERSONNAGE D'EUTHYPHRON

L'Athénien Euthyphron, du dème de Prospalta, choisi par

Platon pour ce rôle, était un devin qui semble avoir joui d'une assez grande popularité à la fin du ve siècle. Platon l'a encore mentionné, quelques années plus tard, dans son *Cratyle*[1], où il parle de lui incidemment comme d'un personnage connu[2]. Il résulte de ce témoignage, ainsi que du dialogue auquel il a prêté son nom, qu'il était considéré, à la fois comme un inspiré et comme un docteur en matière religieuse. Prétendant posséder la science des choses divines, il s'offrait en toute occasion à interpréter les volontés des dieux. Même, il ne craignait pas d'annoncer l'avenir, soit aux particuliers, soit dans l'assemblée du peuple. Il est vrai qu'il n'y était pas toujours cru ni accueilli avec beaucoup d'égards : il arriva, paraît-il, qu'à certains jours on l'y traita d'insensé[3]. Ce qui n'empêchait pas, sans doute, qu'à d'autres moments, quand les événements inclinaient le peuple à de meilleurs sentiments envers les prophètes, il ne fût écouté avec faveur. Thucydide atteste, comme on le sait, quelle fut, pendant la guerre du Péloponnèse, et surtout dans les heures les plus tragiques, l'autorité des devins[4]. Qu'il y eût accord, au fond, entre les croyances d'un tel homme et celles du peuple, cela n'est pas douteux. Elles avaient seulement chez lui une forme arrêtée, dogmatique, intransigeante, tandis que, dans l'âme populaire, elles demeuraient toujours exposées à bien des mouvements passionnés et des fluctuations. C'est d'abord en raison de ce dogmatisme que Platon dut le choisir. Il avait besoin de mettre en face de Socrate une sorte de docteur en théologie traditionnelle, pour mieux montrer les défauts d'une religion étroitement attachée à cette théologie.

Probablement, en outre, ce choix fut aussi déterminé par un fait singulier que Platon rapporte au début du dialogue et qui ne semble pas avoir pu être inventé par lui. Euthy-

1. *Cratyle*, 396 d.

2. Plutarque, *De Genio Socratis*, c. 10, fait allusion à un entretien entre Socrate et lui ; c'est manifestement un simple souvenir de l'*Euthyphron* de Platon, qui ne nous apprend rien de plus. Il en est de même du passage de Nouménios, cité par Eusèbe, *Prép. Évang.*, XIII, 5, ainsi que de celui de Diog. La., II, § 29.

3. *Euthyphron*, 3 b.

4. Thucydide, II, 8.

phron, en effet, y déclare à Socrate que la religion lui fait un devoir d'intenter à son propre père une action capitale, pour avoir laissé mourir, au fond d'un trou, un meurtrier qu'il y avait jeté en attendant qu'il fût jugé. Comment croire que Platon eût imputé une si étrange action à un personnage réel, si elle n'eût fait scandale en son temps? Ce « fait divers », qui avait sans doute contribué autrefois à la notoriété d'Euthyphron, n'avait pas été oublié de Platon : il lui parut un excellent point de départ pour l'entretien fictif qu'il avait en tête. Évidemment, ce dévot à outrance, qui prétendait régler sa conduite sur celle des dieux de la mythologie sans tenir le moindre compte ni des droits de la nature ni de ceux de la raison, se prêtait admirablement à devenir le représentant idéal de l'espèce de religion que Socrate ne pouvait pas accepter. Et rien n'était plus propre que sa logique superstitieuse et aveugle, toute fondée en fausse science et en irréflexion, à faire ressortir par contraste ce qu'il y avait de sagesse et d'humanité dans la piété méconnue du philosophe. Ajoutons que si Euthyphron représentait bien la religion la plus vulgaire, il avait par lui-même une personnalité assez accusée pour la couvrir, bien mieux que n'aurait pu le faire un représentant fictif. Les moqueries que Socrate allait lancer contre lui devaient donc paraître dirigées contre la sottise d'un homme plutôt que contre la croyance du grand nombre. Sous cette forme, elles risquaient moins d'exciter les susceptibilités de l'opinion publique. Il est possible, après tout, que cette considération, au moins accessoirement, n'ait pas été non plus sans influence sur l'esprit de Platon [1].

1. Le philosophe Nouménios, contemporain de l'empereur Antonin et prédécesseur immédiat des Néoplatoniciens, exprimait, dans un passage qui nous a été conservé par Eusèbe (*Prép. Évang.*, XIII, c. 5), l'idée que Platon aurait voulu, en composant l'*Euthyphron*, faire sa propre profession de foi sous le couvert de Socrate, de peur de s'exposer lui-même à une condamnation. Il n'est pas douteux qu'en effet la croyance attribuée à Socrate n'ait été aussi, à ce moment, celle de Platon. Mais s'il tenait à la publier et à la justifier, c'était parce qu'elle avait été celle de Socrate. Le fait de mettre celui-ci en scène à sa place n'aurait été qu'un artifice bien insuffisant pour se couvrir lui-même.

III

PHILOSOPHIE DU DIALOGUE

La question essentielle posée par Socrate à Euthyphron est celle-ci : en quoi consiste exactement la piété ?

Comme tous les esprits étrangers à la philosophie, Euthyphron est rebelle aux abstractions. Sa première réponse en est la preuve. La piété, pour lui, c'est d'agir comme il agit dans la circonstance présente. Car, en poursuivant son père devant les tribunaux, il imite Zeus qui n'a pas craint d'enchaîner son père, Cronos, pour le punir d'une injustice. Réponse enfantine, mais qui donne à Socrate l'occasion de dire sa pensée sur ces légendes. Il se refuse nettement à croire à des conflits entre les dieux. Par là, une large portion de la légende mythologique se trouve exclue de la religion, mais ce n'est là qu'un prélude. Euthyphron n'a pas répondu vraiment à la question posée. Socrate lui explique qu'il attend de lui tout autre chose : une définition générale de la piété.

Cette définition, Euthyphron essaye de la tirer de ce qu'il a dit d'abord : la piété, dit-il, c'est ce qui est agréable aux dieux. Pensée qui était, à n'en pas douter, la plus répandue alors. La plupart des Athéniens de ce temps auraient certainement souscrit aux paroles du devin. En les discutant, Socrate va donc pouvoir opposer à la conception commune de la religion une conception plus philosophique.

Pour que la définition d'Euthyphron fût acceptable, il aurait fallu d'abord établir ou admettre que tous les dieux étaient toujours d'accord entre eux sur toutes choses. Sinon, un même acte étant agréable à un dieu, mais désagréable à un autre, serait à la fois pieux et impie. Absurdité, à laquelle le polythéisme ne pouvait guère échapper qu'à la condition d'être ramené, sinon à un monothéisme absolu, du moins à une conception de la hiérarchie divine équivalant en fait au monothéisme.

C'est au fond ce que Socrate suggère par un détour. Il demande à Euthyphron si l'agrément des dieux peut être arbitraire. Est-il admissible qu'il y ait, en matière de justice, des sentiments changeants et incertains chez la divinité? Les ju-

gements divins ne doivent-ils pas être, toujours et essentiellement, conformes à une notion supérieure, qui est celle du juste ou du bien? Telle est la pensée qui se dégage de l'argumentation, extrêmement subtile, il faut l'avouer, que Platon prête ici à son maître. Elle tend, comme on le voit, à identifier l'essence de la divinité avec l'idée même de justice, et par conséquent à en exclure tout ce qui serait faveur capricieuse. Logiquement, elle devait avoir pour conséquence d'éliminer toute mythologie, ou, mieux encore, de réformer l'esprit même de la religion populaire.

Et cette conséquence, Socrate la fait sentir immédiatement. Si tout ce qui est pieux doit être juste, dit-il, les deux termes « piété » et « justice » se confondent-ils absolument? Ou bien la piété n'est-elle qu'une partie de la justice? Euthyphron adopte ce second point de vue. Invité alors à dire quelle partie de la justice est plus spécialement piété, il déclare que c'est celle qui concerne les soins dus aux dieux par les hommes, c'est-à-dire, en somme, le culte. On en vient ainsi à juger le culte lui-même, après la doctrine.

Suivant Euthyphron, — d'accord, en cela aussi, avec l'opinion commune, — le culte serait une sorte de service des dieux, analogue à celui que les serviteurs doivent à leurs maîtres. Mais ce dernier, dit Socrate, est une assistance prêtée aux maîtres qui en ont besoin. Les dieux ont-ils besoin d'une telle assistance de la part des hommes? Et, comme Euthyphron, embarrassé, se rejette sur des formules vagues, Socrate insiste et le presse. La piété dans le culte n'est-elle pas la science des sacrifices et des prières, c'est-à-dire des demandes et des présents à faire aux dieux? Euthyphron en convient. Elle consiste donc à savoir ce qu'il faut leur offrir pour obtenir d'eux, en échange, ce que nous désirons. Ce serait alors une sorte de technique commerciale, fondée sur une réciprocité d'intérêts, sur des avantages mutuels. Mais quel avantage les dieux peuvent-ils attendre de nous? Aucun. Reste que nos offrandes soient considérées uniquement comme une marque de respect, comme un moyen de leur être agréables. Seulement, s'il en est ainsi, on revient à la définition qui a été précédemment écartée : la piété serait la science de ce qui agrée aux dieux. Euthyphron, se sentant incapable de sortir de cette impasse, n'a plus qu'à se dérober.

En somme, qu'a démontré Socrate? 1° Que la vraie piété ne peut pas être séparée de la justice; 2° que le culte même n'aurait aucune valeur en dehors de cette union intime, ou, en d'autres termes, qu'il doit être avant tout l'hommage d'une conscience pure à une justice supérieure.

Ainsi se dégage la religion qui était la sienne, religion essentiellement morale, désireuse de s'accommoder des formes traditionnelles, mais à condition d'y infuser un esprit nouveau, bien décidée en tout cas à n'accepter aucune mythologie contraire aux lois éternelles de l'humanité. Il suffit à cette religion de se laisser entrevoir pour juger et condamner celle d'Euthyphron, pour en révéler la grossièreté, la superstition, la misère morale; et, en même temps, pour faire sentir combien celle-ci était, par nature, incapable de comprendre celle-là. Ainsi nous est expliquée l'insuffisance de l'*Apologie*. Euthyphron est en quelque sorte le type de cette ignorance naïve et incurable qui avait condamné Socrate. Elle est seulement doublée chez lui d'une fatuité, destinée à la rendre plus visible.

Le dialogue, comme œuvre philosophique, est d'une étoffe un peu mince; on n'y sent pas encore cet essor de pensée et d'imagination, cette hardiesse qui allaient bientôt se donner carrière dans des œuvres autrement puissantes. Rien non plus des aspirations mystiques qui, plus tard, devaient se manifester dans le *Banquet*, dans le *Phèdre*, dans la *République*. L'auteur n'est encore vraiment qu'un socratique, plein d'esprit, ingénieux interprète de la pensée de son maître et désireux de la faire connaître. Sa propre personnalité se marque surtout par un sens dramatique déjà vif et alerte, par un talent d'écrivain très remarquable. L'ouvrage n'a pas l'importance de l'*Apologie*, mais il en est un complément indispensable.

EUTHYPHRON

[ou *De la piété,* genre probatoire.]

EUTHYPHRON SOCRATE.

Prologue.

2 Euthyphron. — Que t'arrive-t-il, Socrate? D'où vient que tu délaisses le Lycée, où tu aimais à causer, et que maintenant tu te tiens ici, près du Portique royal[1]? J'ai peine à croire que tu aies, comme moi, quelque procès devant l'archonte-roi?

Socrate. — Mon affaire, Euthyphron, n'est pas ce qu'on appelle proprement à Athènes un procès; c'est une poursuite criminelle.

b Euthyphron. — Que dis-tu? Quelqu'un donc aurait porté plainte contre toi? car je ne peux t'imputer, à toi, d'accuser personne.

Socrate. — Non, en effet.

Euthyphron. — Ainsi, il y a vraiment quelqu'un qui t'accuse?

Socrate. — Oui, positivement.

Euthyphron. — Qui est cet homme?

Socrate. — Ma foi, Euthyphron, je ne le connais pas très bien moi-même; cela tient sans doute à ce qu'il est jeune et sans notoriété. On le nomme, si je ne me trompe, Mélétos; il est du dème Pitthos. Ne connaîtrais-tu pas, par hasard, un certain Mélétos de ce dème, avec des cheveux lisses, peu de barbe, un nez crochu?

Euthyphron. — Non, je ne vois pas cela, Socrate. Mais, dis-
c moi, de quoi enfin peut-il bien t'accuser?

1. Le Portique royal était l'édifice où siégeait l'Archonte-roi, de qui relevait partiellement la juridiction criminelle.

ΕΥΘΥΦΡΩΝ

[ἢ περὶ ὁσίου, πειραστικός]

ΕΥΘΥΦΡΩΝ ΣΩΚΡΑΤΗΣ

ΕΥΘΥΦΡΩΝ. Τί νεώτερον, ὦ Σώκρατες, γέγονεν, ὅτι σὺ 2
τὰς ἐν Λυκείῳ καταλιπὼν διατριβὰς ἐνθάδε νῦν διατρίβεις περὶ τὴν τοῦ βασιλέως στοάν; οὐ γάρ που καὶ σοί γε δίκη τις οὖσα τυγχάνει πρὸς τὸν βασιλέα ὥσπερ ἐμοί.

ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Οὔτοι δὴ Ἀθηναῖοί γε, ὦ Εὐθύφρον, δίκην αὐτὴν καλοῦσιν, ἀλλὰ γραφήν.

ΕΥΘ. Τί φῄς; γραφήν σέ τις, ὡς ἔοικε, γέγραπται; οὐ b
γὰρ ἐκεῖνό γε καταγνώσομαι ὡς σὺ ἕτερον.

ΣΩ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΕΥΘ. Ἀλλὰ σὲ ἄλλος;

ΣΩ. Πάνυ γε.

ΕΥΘ. Τίς οὗτος;

ΣΩ. Οὐδ' αὐτὸς πάνυ τι γιγνώσκω, ὦ Εὐθύφρον, τὸν ἄνδρα· νέος γάρ τίς μοι φαίνεται καὶ ἀγνώς· ὀνομάζουσι μέντοι αὐτόν, ὡς ἐγᾦμαι, Μέλητον· ἔστι δὲ τῶν δήμων Πιτθεύς, εἴ τινα νῷ ἔχεις Πιτθέα Μέλητον, οἷον τετανότριχα καὶ οὐ πάνυ εὐγένειον, ἐπίγρυπον δέ.

ΕΥΘ. Οὐκ ἐννοῶ, ὦ Σώκρατες· ἀλλὰ δὴ τίνα γραφήν σε
γέγραπται; c

2 a 5 οὔτοι T: οὔτι B || ὦ Εὐθύφρον constanter B: ὦ Εὐθύφρων B^2 aliquando, constanter T.

Socrate. — De quoi ? oh, l'accusation est d'un homme de
cœur, à mon avis. Avoir décidé cela à son âge, c'est vrai-
ment remarquable. Cet homme, d'après ce qu'il déclare, sait
comment on corrompt les jeunes gens et quels sont ceux qui
les corrompent. Sans doute, c'est quelque savant ; il aura dé-
couvert en moi une ignorance qui est cause que je corromps
ceux de son âge, et il vient m'accuser devant la ville comme
devant la mère commune. Vraiment, il me paraît être le seul
d qui sait en matière de politique commencer par où il faut ;
n'a-t-il pas raison de s'occuper d'abord des jeunes gens pour les
rendre excellents, comme le bon laboureur doit prendre soin
des jeunes plantes en premier lieu, et des autres ensuite ? Voilà,
3 sans doute, pourquoi Mélétos commence le nettoyage de la
cité par nous qui, dit-il, corrompons la jeunesse dans sa crois-
sance. Cela fait, soyons certains qu'il prendra soin des plus
âgés et fera ainsi le plus grand bien à la ville ; il y a chance
qu'il y réussisse, ayant si bien commencé.

Euthyphron. — Je le souhaiterais, Socrate ; seulement, j'ai grand'peur que le résultat ne soit tout contraire. En vérité, te faire du mal, à toi d'abord, c'est, à mon avis, s'attaquer dès son début à la ville dans ce qu'elle a de meilleur [1]. Mais, enfin, comment, d'après lui, corromps-tu les jeunes gens ?

b Socrate. — Oh ! par des moyens qui semblent très étranges
à première audition, mon savant ami. Il prétend que je suis
un faiseur de dieux ! Oui, c'est en alléguant que je fais des
dieux nouveaux, et que je ne crois pas aux anciens, qu'il m'in-
tente cette accusation. Tel est son dire.

Euthyphron. — J'y suis, Socrate : c'est à cause de cette voix
divine que tu déclares entendre en toute circonstance : il dé-
duit de là que tu introduis de nouvelles croyances, et c'est la
raison de sa plainte. Oui, voilà pourquoi il vient te calomnier
devant le tribunal ; il sait combien cette matière se prête à
la calomnie auprès de la foule. Moi-même, lorsque je parle
c de choses religieuses dans l'assemblée, lorsque je leur pré-
dis ce qui doit arriver, ils me tiennent pour fou et se rient
de moi. Et pourtant, pas un mot de mes prédictions qui ne
soit vrai. Mais, vois-tu, ils sont jaloux des gens de notre

1. Le proverbe grec « commencer par Hestia » paraît avoir ici ce sens. Cf. Eustathe, *Comm. sur l'Od.* VII, v. 298.

ΣΩ. Ἥντινα; οὐκ ἀγεννῆ, ἔμοιγε δοκεῖ· τὸ γὰρ νέον
ὄντα τοσοῦτον πρᾶγμα ἐγνωκέναι οὐ φαῦλόν ἐστιν. Ἐκεῖνος
γάρ, ὥς φησιν, οἶδε τίνα τρόπον οἱ νέοι διαφθείρονται καὶ
τίνες οἱ διαφθείροντες αὐτούς· καὶ κινδυνεύει σοφός τις
εἶναι, καὶ τὴν ἐμὴν ἀμαθίαν κατιδὼν ὡς διαφθείροντος
τοὺς ἡλικιώτας αὐτοῦ ἔρχεται κατηγορήσων μου ὡς πρὸς
μητέρα πρὸς τὴν πόλιν. Καὶ φαίνεταί μοι τῶν πολιτικῶν
μόνος ἄρχεσθαι ὀρθῶς· ὀρθῶς γάρ ἐστι τῶν νέων πρῶτον d
ἐπιμεληθῆναι ὅπως ἔσονται ὅ τι ἄριστοι, ὥσπερ γεωργὸν
ἀγαθὸν τῶν νέων φυτῶν εἰκὸς πρῶτον ἐπιμεληθῆναι, μετὰ
δὲ τοῦτο καὶ τῶν ἄλλων· καὶ δὴ καὶ Μέλητος ἴσως πρῶτον
μὲν ἡμᾶς ἐκκαθαίρει, τοὺς τῶν νέων τὰς βλάστας διαφθεί- 3
ροντας, ὥς φησιν· ἔπειτα μετὰ τοῦτο δῆλον ὅτι τῶν
πρεσβυτέρων ἐπιμεληθεὶς πλείστων καὶ μεγίστων ἀγαθῶν
αἴτιος τῇ πόλει γενήσεται, ὥς γε τὸ εἰκὸς συμβῆναι ἐκ
τοιαύτης ἀρχῆς ἀρξαμένῳ.

ΕΥΘ. Βουλοίμην ἄν, ὦ Σώκρατες, ἀλλ᾽ ὀρρωδῶ μὴ
τοὐναντίον γένηται· ἀτεχνῶς γάρ μοι δοκεῖ ἀφ᾽ Ἑστίας
ἄρχεσθαι κακουργεῖν τὴν πόλιν ἐπιχειρῶν ἀδικεῖν σέ. Καί
μοι λέγε τί καὶ ποιοῦντά σέ φησι διαφθείρειν τοὺς νέους;

ΣΩ. Ἄτοπα, ὦ θαυμάσιε, ὡς οὕτω γ᾽ ἀκοῦσαι· φησὶ γάρ b
με ποιητὴν εἶναι θεῶν, καὶ ὡς καινοὺς ποιοῦντα θεούς,
τοὺς δ᾽ ἀρχαίους οὐ νομίζοντα, ἐγράψατο τούτων αὐτῶν
ἕνεκα, ὥς φησιν.

ΕΥΘ. Μανθάνω, ὦ Σώκρατες· ὅτι δὴ σὺ τὸ δαιμόνιον
φῂς σαυτῷ ἑκάστοτε γίγνεσθαι. Ὡς οὖν καινοτομοῦντός σου
περὶ τὰ θεῖα γέγραπται ταύτην τὴν γραφήν, καὶ ὡς δια-
βαλῶν δὴ ἔρχεται εἰς τὸ δικαστήριον εἰδὼς ὅτι εὐδιάβολα
τὰ τοιαῦτα πρὸς τοὺς πολλούς. Καὶ ἐμοῦ γάρ τοι, ὅταν τι
λέγω ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ περὶ τῶν θείων προλέγων αὐτοῖς τὰ c
μέλλοντα, καταγελῶσιν ὡς μαινομένου· καίτοι οὐδὲν ὅ τι
οὐκ ἀληθὲς εἴρηκα ὧν προεῖπον, ἀλλ᾽ ὅμως φθονοῦσιν ἡμῖν

c 7 ὡς B : ὥσπερ TW.

sorte. Qu'importe? ne nous soucions pas d'eux et osons leur tenir tête.

Socrate. — Ah! s'il ne s'agissait que de prêter à rire, mon cher Euthyphron, ce ne serait rien. Nos Athéniens, si je ne me trompe, ne s'embarrassent guère de l'habileté qu'ils attribuent à tel ou tel, pourvu qu'il n'enseigne pas ce qu'il sait. Mais, dès qu'ils soupçonnent quelqu'un de vouloir rendre les au-
d tres aussi habiles que lui-même, ils se fâchent; peut-être par jalousie, comme tu le dis, peut-être pour quelque autre motif.

Euthyphron. — En tout cas, quels que soient, en cela, leurs sentiments à mon égard, je ne désire pas du tout en faire l'épreuve.

Socrate. — Soit; tu peux en effet, toi, passer à leurs yeux pour quelqu'un qui garde ce qu'il sait et ne veut pas l'enseigner. Mais moi, je crains fort, en raison de mon humeur sociable, qu'on ne me soupçonne de prodiguer sans discernement au premier venu tout ce que j'ai à dire, non seulement sans me faire payer, mais en payant moi-même de bon cœur, s'il le fallait, quiconque voudrait m'écouter. Au reste, je le répète, s'ils voulaient seulement, aujourd'hui, se rire de moi
e comme tu dis qu'ils se rient de toi, il ne me serait nullement désagréable de passer quelques bons moments au tribunal à plaisanter et à rire. Mais s'ils prennent la chose au sérieux, qu'arrivera-t-il? Nul ne le sait, hormis les devins, comme toi.

Euthyphron. — Après tout, Socrate, tout cela peut-être ne sera rien; tu mèneras le combat à ton gré, et moi de même.

Socrate. — Au fait, cette affaire que tu as, Euthyphron, quelle est-elle? est-ce toi qui te défends ou qui poursuis?

Euthyphron. — Je poursuis.

Socrate. — Et qui poursuis-tu?

4 Euthyphron. — Quelqu'un qu'il paraît fou de poursuivre.

Socrate. — Quoi? saurait-il voler?

Euthyphron. — Oh! il est bien loin de voler; c'est un vieillard, extrêmement âgé.

Socrate. — Qui est-ce donc?

Euthyphron. — C'est mon père.

πᾶσι τοῖς τοιούτοις· ἀλλ' οὐδὲν αὐτῶν χρὴ φροντίζειν, ἀλλ' ὁμόσε ἰέναι.

ΣΩ. Ὦ φίλε Εὐθύφρον, ἀλλὰ τὸ μὲν καταγελασθῆναι ἴσως οὐδὲν πρᾶγμα. Ἀθηναίοις γάρ τοι, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, οὐ σφόδρα μέλει, ἄν τινα δεινὸν οἴωνται εἶναι, μὴ μέντοι διδασκαλικὸν τῆς αὑτοῦ σοφίας· ὃν δ' ἂν καὶ ἄλλους οἴωνται
ποιεῖν τοιούτους, θυμοῦνται, εἴτ' οὖν φθόνῳ, ὡς σὺ λέγεις, d
εἴτε δι' ἄλλο τι.

ΕΥΘ. Τούτου οὖν πέρι ὅπως ποτὲ πρὸς ἐμὲ ἔχουσιν, οὐ πάνυ ἐπιθυμῶ πειραθῆναι.

ΣΩ. Ἴσως γὰρ σὺ μὲν δοκεῖς σπάνιον σεαυτὸν παρέχειν καὶ διδάσκειν οὐκ ἐθέλειν τὴν σεαυτοῦ σοφίαν· ἐγὼ δὲ φοβοῦμαι μὴ ὑπὸ φιλανθρωπίας δοκῶ αὐτοῖς ὅ τί περ ἔχω ἐκκεχυμένως παντὶ ἀνδρὶ λέγειν, οὐ μόνον ἄνευ μισθοῦ, ἀλλὰ καὶ προστιθεὶς ἂν ἡδέως εἴ τίς μου ἐθέλοι ἀκούειν. Εἰ μὲν οὖν, ὃ νυνδὴ ἔλεγον, μέλλοιέν μου καταγελᾶν, ὥσπερ
σὺ φῂς σαυτοῦ, οὐδὲν ἂν εἴη ἀηδὲς παίζοντας καὶ γελῶντας e
ἐν τῷ δικαστηρίῳ διαγαγεῖν· εἰ δὲ σπουδάσονται, τοῦτ' ἤδη ὅπῃ ἀποβήσεται ἄδηλον, πλὴν ὑμῖν τοῖς μάντεσιν.

ΕΥΘ. Ἀλλ' ἴσως οὐδὲν ἔσται, ὦ Σώκρατες, πρᾶγμα, ἀλλὰ σύ τε κατὰ νοῦν ἀγωνιῇ τὴν δίκην, οἶμαι δὲ καὶ ἐμὲ τὴν ἐμήν.

ΣΩ. Ἔστιν δὲ δή σοι, ὦ Εὐθύφρον, τίς ἡ δίκη; φεύγεις αὐτὴν ἢ διώκεις;

ΕΥΘ. Διώκω.

ΣΩ. Τίνα;

ΕΥΘ. Ὃν διώκων αὖ δοκῶ μαίνεσθαι. 4

ΣΩ. Τί δαί; πετόμενόν τινα διώκεις;

ΕΥΘ. Πολλοῦ γε δεῖ πέτεσθαι ὅς γε τυγχάνει ὢν εὖ μάλα πρεσβύτης.

ΣΩ. Τίς οὗτος;

ΕΥΘ. Ὁ ἐμὸς πατήρ.

3 d 9 ἐθέλοι B : ἐθέλει T || e 2 σπουδάσονται B²TW : σπουδάζοντας B.

Socrate. — Ton propre père, mon bon ami ?

Euthyphron. — Lui-même.

Socrate. — Quelle est donc ta plainte ? de quoi l'accuses-tu ?

Euthyphron. — D'homicide, Socrate.

Socrate. — Par Héraklès ! ah ! certes, Euthyphron, la foule
ne sait guère ce qui est bien. Non, vraiment, agir bien en
b ceci n'est pas le fait du premier venu. On reconnaît là un
homme très avancé déjà en savoir.

Euthyphron. — Oui, Socrate, très avancé en effet, par Zeus !

Socrate. — Et la victime de ton père est assurément un de vos parents, n'est-il pas vrai ? A coup sûr, tu n'intenterais pas une action capitale à ton père pour un étranger.

Euthyphron. — Je ris, Socrate, de la distinction que tu
crois devoir faire entre étranger et parent, à propos de la vic-
time, et de ce que tu ne vois pas qu'il n'y a qu'une seule
chose à considérer : le meurtrier avait-il le droit de tuer ou
ne l'avait-il pas ? S'il l'avait, rien à dire ; s'il ne l'avait pas,
c on doit le poursuivre, fût-il de ceux qui ont même foyer et
même table que nous. La souillure en effet est toujours égale,
du moment que tu vis avec lui, sachant ce qu'il a fait, et que
tu ne satisfais pas à la religion, pour toi et pour lui, en le
poursuivant judiciairement. En fait, la victime était un mer-
cenaire à mon service ; et, comme nous exploitions une terre
à Naxos, nous l'employions là comme journalier. Un jour,
pris de vin, il eut une rixe avec un de nos serviteurs ; il
l'égorge. Là-dessus, mon père lui fait lier les pieds et les
mains, le fait jeter dans une fosse ; puis, il envoie quelqu'un
d ici, pour demander à l'exégète ce qu'il devait faire [1]. En at-
tendant, il se désintéressait de l'homme ainsi lié, l'abandon-
nait comme un meurtrier qu'il était, se souciant peu qu'il
mourût. Or, c'est ce qui arriva. La faim, le froid, les liens
firent qu'il succomba, avant que l'envoyé ne revînt de chez
e l'exégète. Et maintenant, à cause de cela, mon père et nos
parents s'indignent de ce que, moi, au nom de ce meurtrier,
j'intente une action à mon père, qui, disent-ils, ne l'a pas

1. Les exégètes étaient à Athènes les interprètes attitrés du droit religieux ; on leur demandait des consultations sur les cas embarrassants.

ΣΩ. Ὁ σός, ὦ βέλτιστε;

ΕΥΘ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἔστιν δὲ τί τὸ ἔγκλημα καὶ τίνος ἡ δίκη;

ΕΥΘ. Φόνου, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἡράκλεις· ἦ που, ὦ Εὐθύφρον, ἀγνοεῖται ὑπὸ τῶν
πολλῶν ὅπῃ ποτὲ ὀρθῶς ἔχει· οὐ γὰρ οἶμαί γε τοῦ ἐπιτυ-
χόντος ὀρθῶς αὐτὸ πρᾶξαι, ἀλλὰ πόρρω που ἤδη σοφίας b
ἐλαύνοντος.

ΕΥΘ. Πόρρω μέντοι νὴ Δία, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἔστιν δὲ δὴ τῶν οἰκείων τις ὁ τεθνεὼς ὑπὸ τοῦ σοῦ πατρός; ἢ δῆλα δή; οὐ γὰρ ἄν πού γε ὑπὲρ ἀλλοτρίου ἐπεξῄσθα φόνου αὐτῷ.

ΕΥΘ. Γελοῖον, ὦ Σώκρατες, ὅτι οἴει τι διαφέρειν εἴτε
ἀλλότριος εἴτε οἰκεῖος ὁ τεθνεώς, ἀλλ' οὐ τοῦτο μόνον δεῖν
φυλάττειν εἴτε ἐν δίκῃ ἔκτεινεν ὁ κτείνας εἴτε μή, καὶ εἰ
μὲν ἐν δίκῃ, ἐᾶν, εἰ δὲ μή, ἐπεξιέναι, ἐάν περ ὁ κτείνας
συνέστιός σοι καὶ ὁμοτράπεζος ᾖ· ἴσον γὰρ τὸ μίασμα c
γίγνεται ἐὰν συνῇς τῷ τοιούτῳ συνειδὼς καὶ μὴ ἀφοσιοῖς
σεαυτόν τε καὶ ἐκεῖνον τῇ δίκῃ ἐπεξιών. Ἐπεὶ ὅ γε ἀπο-
θανὼν πελάτης τις ἦν ἐμός, καὶ ὡς ἐγεωργοῦμεν ἐν τῇ
Νάξῳ, ἐθήτευεν ἐκεῖ παρ' ἡμῖν. Παροινήσας οὖν καὶ
ὀργισθεὶς τῶν οἰκετῶν τινι τῶν ἡμετέρων ἀποσφάττει αὐτόν.
Ὁ οὖν πατὴρ συνδήσας τοὺς πόδας καὶ τὰς χεῖρας αὐτοῦ,
καταβαλὼν εἰς τάφρον τινά, πέμπει δεῦρο ἄνδρα πευσόμενον
τοῦ ἐξηγητοῦ ὅ τι χρὴ ποιεῖν. Ἐν δὲ τούτῳ τῷ χρόνῳ τοῦ d
δεδεμένου ὠλιγώρει τε καὶ ἠμέλει ὡς ἀνδροφόνου καὶ οὐδὲν
ὂν πρᾶγμα εἰ καὶ ἀποθάνοι· ὅπερ οὖν καὶ ἔπαθεν. Ὑπὸ γὰρ
λιμοῦ καὶ ῥίγους καὶ τῶν δεσμῶν ἀποθνῄσκει πρὶν τὸν
ἄγγελον παρὰ τοῦ ἐξηγητοῦ ἀφικέσθαι. Ταῦτα δὴ οὖν καὶ
ἀγανακτεῖ ὅ τε πατὴρ καὶ οἱ ἄλλοι οἰκεῖοι ὅτι ἐγὼ ὑπὲρ τοῦ
ἀνδροφόνου τῷ πατρὶ φόνου ἐπεξέρχομαι, οὔτε ἀποκτεί-
ναντι, ὥς φασιν ἐκεῖνοι, οὔτ', εἰ ὅ τι μάλιστα ἀπέκτεινεν,

4 a 12 ἐπιτυχόντος B: ἐπιτυχόντος εἶναι TW ‖ **d** 1 χρὴ B: χρείη B²TW ‖ **d** 5 ταῦτα T: ταύτῃ B.

tué ; et, si même il l'avait tué, la victime ayant elle-même commis un homicide, ils prétendent qu'il n'y aurait pas lieu de se soucier d'elle, et qu'il est d'ailleurs impie de la part d'un fils de poursuivre son père. Mais, Socrate, c'est à tort qu'ils pensent savoir ce qui est pieux et ce qui est impie au jugement des dieux.

La science d'Euthyphron.

Socrate. — Ainsi donc, toi, Euthyphron, par Zeus, tu crois savoir assez exactement quels sont les jugements des dieux, ce qui est pieux et ce qui ne l'est pas, pour ne pas craindre, — les choses s'étant passées comme tu le dis, — de commettre à ton tour une action impie, quand tu intentes cette accusation contre ton père ?

Euthyphron. — Mais vraiment, Socrate, je ne serais bon à rien, et Euthyphron ne se distinguerait pas du commun des hommes, si je ne savais exactement tout cela.

Socrate. — En ce cas, savant Euthyphron, quel intérêt n'ai-je pas à me faire ton disciple, et, sans attendre mon débat avec Mélétos, à l'appeler sur ce terrain ! Je lui déclarerais que, pour moi, de tout temps, j'attachais le plus grand prix à connaître les choses divines et que, maintenant, puisqu'il assure que j'innove à tort et à travers sur ce sujet et que j'invente ce qui n'est pas, je me suis fait ton disciple ; cela me permettrait de lui dire : « Voyons, Mélétos, si tu conviens
b qu'Euthyphron est savant en ces matières, admets que moi aussi j'en juge sainement et renonce à me traduire en justice ; sinon, porte plainte d'abord contre lui, qui est mon maître ; accuse-le de corrompre les vieillards, moi-même et son propre père ; moi par ses leçons, son père par ses reproches et par le châtiment qu'il réclame contre lui » ; et s'il ne se laisse pas convaincre, s'il ne renonce pas à me faire juger pour te citer à ma place, je n'aurai qu'à dire devant le tribunal précisément ce que je voulais lui dire à lui personnellement.

Euthyphron. — Ah ! par Zeus, Socrate, s'il s'avisait en effet
c de m'accuser, je trouverais facilement, si je ne m'abuse, son point faible, et c'est de lui que nous aurions à parler aux juges plutôt que de moi.

ἀνδροφόνου γε ὄντος τοῦ ἀποθανόντος, οὐ δεῖν φροντίζειν ὑπὲρ τοῦ τοιούτου· ἀνόσιον γὰρ εἶναι τὸ ὑὸν πατρὶ φόνου ἐπεξιέναι· κακῶς εἰδότες, ὦ Σώκρατες, τὸ θεῖον ὡς ἔχει e τοῦ ὁσίου τε πέρι καὶ τοῦ ἀνοσίου.

ΣΩ. Σὺ δὲ δὴ πρὸς Διός, ὦ Εὐθύφρον, οὑτωσὶ ἀκριβῶς οἴει ἐπίστασθαι περὶ τῶν θείων ὅπῃ ἔχει καὶ τῶν ὁσίων τε καὶ ἀνοσίων ὥστε, τούτων οὕτω πραχθέντων ὡς σὺ λέγεις, οὐ φοβῇ δικαζόμενος τῷ πατρὶ ὅπως μὴ αὖ σὺ ἀνόσιον πρᾶγμα τυγχάνῃς πράττων ;

ΕΥΘ. Οὐδὲν γὰρ ἄν μου ὄφελος εἴη, ὦ Σώκρατες, οὐδέ τῳ ἂν διαφέροι Εὐθύφρων τῶν πολλῶν ἀνθρώπων, εἰ μὴ τὰ τοιαῦτα πάντα ἀκριβῶς εἰδείην.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν μοι, ὦ θαυμάσιε Εὐθύφρον, κράτιστόν ἐστι μαθητῇ σῷ γενέσθαι καὶ πρὸ τῆς γραφῆς τῆς πρὸς Μέλητον αὐτὰ ταῦτα προκαλεῖσθαι αὐτόν, λέγοντα ὅτι ἔγωγε καὶ ἐν τῷ ἔμπροσθεν χρόνῳ τὰ θεῖα περὶ πολλοῦ ἐποιούμην εἰδέναι, καὶ νῦν, ἐπειδή με ἐκεῖνος αὐτοσχεδιάζοντά φησι καὶ καινοτομοῦντα περὶ τῶν θείων ἐξαμαρτάνειν, μαθητὴς δὴ γέγονα σός· « Καὶ εἰ μέν, ὦ Μέλητε, φαίην ἄν, Εὐθύφρονα ὁμολογεῖς σοφὸν εἶναι τὰ τοιαῦτα, καὶ ὀρθῶς b νομίζειν ἐμὲ ἡγοῦ καὶ μὴ δικάζου· εἰ δὲ μή, ἐκείνῳ τῷ διδασκάλῳ λάχε δίκην πρότερον ἢ ἐμοί, ὡς τοὺς πρεσβυτέρους διαφθείροντι, ἐμέ τε καὶ τὸν αὑτοῦ πατέρα, ἐμὲ μὲν διδάσκοντι, ἐκεῖνον δὲ νουθετοῦντί τε καὶ κολάζοντι· » καὶ ἂν μή μοι πείθηται μηδὲ ἀφίῃ τῆς δίκης ἢ ἀντ᾽ ἐμοῦ γράφηται σέ, αὐτὰ ταῦτα λέγειν ἐν τῷ δικαστηρίῳ ἃ προυκαλούμην αὐτόν;

ΕΥΘ. Ναὶ μὰ Δία, ὦ Σώκρατες, εἰ ἄρα με ἐπιχειρήσειε γράφεσθαι, εὕροιμ᾽ ἄν, ὡς οἶμαι, ὅπῃ σαθρός ἐστιν, καὶ c πολὺ ἂν ἡμῖν πρότερον περὶ ἐκείνου λόγος γένοιτο ἐν τῷ δικαστηρίῳ ἢ περὶ ἐμοῦ.

e 8 ἂν T : om. B || μου Heusde : μοι BT || **5 b** 5 διδάσκοντι... νουθετοῦντι... κολάζοντι Schanz : διδάσκοντα... νουθετοῦντα... κολάζοντα BT || **c** 2 γένοιτο B²TW : ἐγένετο B.

Socrate. — Je n'en doute pas, mon cher ami ; et c'est justement pour cela que je désire devenir ton disciple, sachant bien que ni ce Mélétos ni aucun autre ne se flatte de voir clair en toi, tandis qu'il m'a pénétré si profondément et si aisément qu'il m'a accusé d'impiété. Eh bien donc, au nom de Zeus, révèle-moi — puisque tu le sais si nettement, comme tu viens de l'assurer — ce que tu juges être pieux ou impie
d en fait de meurtre et en toute matière. A moins que, selon toi, ce qui fait qu'une action est pieuse ne soit pas toujours identique ; à moins encore que l'action impie ne soit pas toujours le contraire de l'action pieuse et, par conséquent, toujours identique, elle aussi. Est-ce qu'il n'est pas vrai que tout ce qu'on doit tenir pour impie est toujours le même, en tant qu'impie ?

Euthyphron. — Absolument vrai, Socrate.

Première définition de la piété.

Socrate. — Bon ; dis-moi donc, alors, comment tu définis ce qui est pieux et ce qui est impie.

Euthyphron. — Ce qui est pieux, je dis que c'est ce que je suis en train de faire. Qu'il s'agisse de meurtre ou de vol sacrilège ou d'un acte quelconque du même genre, la piété con-
e siste à poursuivre le coupable, père, mère, ou tout autre, n'importe ; ne pas le poursuivre, voilà l'impiété. Et ici, Socrate, considère un peu par quelle preuve décisive j'établis que telle est bien la loi. — A combien d'autres déjà ne l'ai-je pas répété ! Il n'y a qu'une règle, leur disais-je ; pas de faiblesse envers l'impie, quel qu'il puisse être. — Eux-mêmes, ces hommes qui croient que Zeus est le meilleur et le plus
6 juste des dieux, conviennent qu'il a enchaîné son père qui dévorait ses fils injustement, et que ce père, à son tour, avait mutilé le sien pour des raisons analogues. Eh bien, ces mêmes gens s'indignent contre moi, parce que je dénonce mon père pour un acte injuste. Tu vois comme ils se contredisent, selon qu'il s'agit des dieux ou de moi.

Socrate. — Ah ! mais, Euthyphron, voilà peut-être pourquoi l'on m'accuse : c'est que, quand j'entends parler ainsi des dieux, je me fâche. Or il y a des gens qui pensent, à ce qu'il paraît, que c'est à tort. Si tel est aussi ton avis, à toi
b qui t'y connais bien, nous n'avons, je crois, qu'à nous incli-

ΣΩ. Καὶ ἐγώ τοι, ὦ φίλε ἑταῖρε, ταῦτα γιγνώσκων
μαθητὴς ἐπιθυμῶ γενέσθαι σός, εἰδὼς ὅτι καὶ ἄλλος πού τις
καὶ ὁ Μέλητος οὗτος σὲ μὲν οὐδὲ δοκεῖ ὁρᾶν, ἐμὲ δὲ οὕτως
ὀξέως καὶ ῥᾳδίως κατεῖδεν ὥστε ἀσεβείας ἐγράψατο. Νῦν
οὖν πρὸς Διὸς λέγε μοι ὃ νυνδὴ σαφῶς εἰδέναι διισχυρίζου,
ποῖόν τι τὸ εὐσεβὲς φῄς εἶναι καὶ τὸ ἀσεβὲς καὶ περὶ φόνου
καὶ περὶ τῶν ἄλλων ; ἢ οὐ ταὐτόν ἐστιν ἐν πάσῃ πράξει τὸ d
ὅσιον αὐτὸ αὑτῷ καὶ τὸ ἀνόσιον αὖ τοῦ μὲν ὁσίου παντὸς
ἐναντίον, αὐτὸ δὲ αὑτῷ ὅμοιον καὶ ἔχον μίαν τινὰ ἰδέαν
κατὰ τὴν ἀνοσιότητα πᾶν ὅ τί περ ἂν μέλλῃ ἀνόσιον εἶναι ;

ΕΥΘ. Πάντως δήπου, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Λέγε δή, τί φῄς εἶναι τὸ ὅσιον καὶ τὸ ἀνόσιον ;

ΕΥΘ. Λέγω τοίνυν ὅτι τὸ μὲν ὅσιόν ἐστιν ὅπερ ἐγὼ νῦν
ποιῶ, τῷ ἀδικοῦντι ἢ περὶ φόνους ἢ περὶ ἱερῶν κλοπὰς ἤ τι
ἄλλο τῶν τοιούτων ἐξαμαρτάνοντι ἐπεξιέναι, ἐάν τε πατὴρ
ὢν τυγχάνῃ ἐάν τε μήτηρ ἐάν τε ἄλλος ὁστισοῦν, τὸ δὲ μὴ e
ἐπεξιέναι ἀνόσιον· ἐπεί, ὦ Σώκρατες, θέασαι ὡς μέγα σοι
ἐρῶ τεκμήριον τοῦ νόμου ὅτι οὕτως ἔχει — ὃ καὶ ἄλλοις
ἤδη εἶπον, ὅτι ταῦτα ὀρθῶς ἂν εἴη οὕτω γιγνόμενα, μὴ
ἐπιτρέπειν τῷ ἀσεβοῦντι, μηδ᾽ ἂν ὁστισοῦν τυγχάνῃ ὤν·
αὐτοὶ γὰρ οἱ ἄνθρωποι τυγχάνουσι νομίζοντες τὸν Δία
τῶν θεῶν ἄριστον καὶ δικαιότατον καὶ τοῦτον ὁμολογοῦσι
τὸν αὑτοῦ πατέρα δῆσαι ὅτι τοὺς ὑεῖς κατέπινεν οὐκ ἐν 6
δίκῃ, κἀκεῖνόν γε αὖ τὸν αὑτοῦ πατέρα ἐκτεμεῖν δι᾽ ἕτερα
τοιαῦτα· ἐμοὶ δὲ χαλεπαίνουσιν ὅτι τῷ πατρὶ ἐπεξέρχομαι
ἀδικοῦντι, καὶ οὕτως αὐτοὶ αὑτοῖς τὰ ἐναντία λέγουσι περί
τε τῶν θεῶν καὶ περὶ ἐμοῦ.

ΣΩ. Ἆρά γε, ὦ Εὐθύφρον, τοῦτ᾽ ἔστιν οὗ ἕνεκα τὴν
γραφὴν φεύγω, ὅτι, τὰ τοιαῦτα ἐπειδάν τις περὶ τῶν θεῶν
λέγῃ, δυσχερῶς πως ἀποδέχομαι ; δι᾽ ἃ δή, ὡς ἔοικε, φήσει
τίς με ἐξαμαρτάνειν. Νῦν οὖν εἰ καὶ σοὶ ταῦτα συνδοκεῖ τῷ
εὖ εἰδότι περὶ τῶν τοιούτων, ἀνάγκη δή, ὡς ἔοικε, καὶ ἡμῖν b

c 7 ὀξέως B : ἀτεχνῶς add. T || d 4 ἀνοσιότητα T : ὁσιότητα B || d 6
καὶ τὸ B : καὶ τί τὸ B²T || 6 a 6 οὗ ἕνεκα T in marg. : οὗ οὕνεκα BT.

ner. Que pourrions-nous alléguer, en effet, nous qui convenons de notre ignorance absolue en ces matières? Mais dis-moi, au nom du dieu de l'amitié, toi, Euthyphron, crois-tu vraiment à ces récits?

Euthyphron. — Assurément, Socrate, et même à des choses plus étonnantes encore, que la foule ne connaît pas.

Socrate. — Ainsi, tu admets qu'il y a réellement entre les dieux des guerres, des inimitiés terribles, des combats, tant d'autres choses du même genre, que racontent les poètes, et
c qui nous sont représentées par nos bons artistes dans diverses cérémonies sacrées, par exemple aux grandes Panathénées, où l'on en voit plein le voile que l'on va porter à l'acropole? Devons-nous dire que tout cela est vrai, Euthyphron?

Euthyphron. — Non pas seulement cela, Socrate. Je répète que je suis prêt à te raconter, si tu le veux, quantité d'autres choses au sujet des dieux, dont tu t'émerveilleras, j'en suis sûr, en les entendant[1].

Socrate. — Je n'en doute pas. Mais tout cela, tu me le raconteras à loisir, une autre fois. Pour le moment, j'en reviens à ma question; essaye d'y répondre plus clairement encore.
d Tout à l'heure, quand je t'ai demandé en quoi consiste la piété, tu ne me l'as pas suffisamment expliqué. Tu t'es contenté de me dire que ce que tu fais maintenant, en accusant ton père d'homicide, est pieux.

Euthyphron. — Je l'ai dit, Socrate, et c'est la vérité.

Socrate. — Il se peut. Mais il y a beaucoup d'autres choses, Euthyphron, dont tu dis aussi qu'elles sont pieuses.

Euthyphron. — Elles le sont en effet.

Socrate. — Rappelle-toi donc : je ne t'ai pas invité à me faire connaître une ou deux de ces nombreuses choses qui sont pieuses, je t'ai demandé quel est précisément le caractère générique qui fait que toutes les choses pieuses sont pieuses. Car tu as déclaré, je crois, qu'il existe bien un caractère unique,
e par lequel toute chose impie est impie et toute chose pieuse est pieuse. Ne t'en souviens-tu pas?

Euthyphron. — Oui, effectivement.

1. La mythologie n'étant pas fixée dans un livre canonique se grossissait incessamment d'inventions nouvelles que les théologiens et les croyants se plaisaient à recueillir.

συγχωρεῖν. Τί γὰρ καὶ φήσομεν, οἵ γε αὐτοὶ ὁμολογοῦμεν περὶ αὐτῶν μηδὲν εἰδέναι ; ἀλλά μοι εἰπὲ πρὸς Φιλίου, σὺ ὡς ἀληθῶς ἡγῇ ταῦτα οὕτως γεγονέναι ;

ΕΥΘ. Καὶ ἔτι γε τούτων θαυμασιώτερα, ὦ Σώκρατες, ἃ οἱ πολλοὶ οὐκ ἴσασιν.

ΣΩ. Καὶ πόλεμον ἄρα ἡγῇ σὺ εἶναι τῷ ὄντι ἐν τοῖς θεοῖς πρὸς ἀλλήλους καὶ ἔχθρας γε δεινὰς καὶ μάχας καὶ ἄλλα τοιαῦτα πολλά, οἷα λέγεταί τε ὑπὸ τῶν ποιητῶν καὶ ὑπὸ τῶν ἀγαθῶν γραφέων τά τε ἄλλα ἱερὰ ἡμῖν καταπε- c
ποίκιλται, καὶ δὴ καὶ τοῖς μεγάλοις Παναθηναίοις ὁ πέπλος μεστὸς τῶν τοιούτων ποικιλμάτων ἀνάγεται εἰς τὴν ἀκρόπολιν ; ταῦτα ἀληθῆ φῶμεν εἶναι, ὦ Εὐθύφρον ;

ΕΥΘ. Μὴ μόνον γε, ὦ Σώκρατες· ἀλλ' ὅπερ ἄρτι εἶπον, καὶ ἄλλα σοι ἐγὼ πολλά, ἐάνπερ βούλῃ, περὶ τῶν θείων διηγήσομαι ἃ σὺ ἀκούων εὖ οἶδ' ὅτι ἐκπλαγήσῃ.

ΣΩ. Οὐκ ἂν θαυμάζοιμι· ἀλλὰ ταῦτα μέν μοι εἰσαῦθις ἐπὶ σχολῆς διηγήσῃ· νυνὶ δὲ ὅπερ ἄρτι σε ἠρόμην πειρῶ σαφέστερον εἰπεῖν. Οὐ γάρ με, ὦ ἑταῖρε, τὸ πρότερον ἱκανῶς d
ἐδίδαξας ἐρωτήσαντα τὸ ὅσιον ὅ τί ποτ' εἴη, ἀλλά μοι εἶπες ὅτι τοῦτο τυγχάνει ὅσιον ὂν ὃ σὺ νῦν ποιεῖς, φόνου ἐπεξιὼν τῷ πατρί.

ΕΥΘ. Καὶ ἀληθῆ γε ἔλεγον, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἴσως· ἀλλὰ γάρ, ὦ Εὐθύφρον, καὶ ἄλλα πολλὰ φῂς εἶναι ὅσια.

ΕΥΘ. Καὶ γάρ ἔστιν.

ΣΩ. Μέμνησαι οὖν ὅτι οὐ τοῦτό σοι διεκελευόμην ἕν τι ἢ δύο με διδάξαι τῶν πολλῶν ὁσίων, ἀλλ' ἐκεῖνο αὐτὸ τὸ εἶδος ᾧ πάντα τὰ ὅσια ὅσιά ἐστιν ; ἔφησθα γάρ που μιᾷ ἰδέᾳ τά τε ἀνόσια ἀνόσια εἶναι καὶ τὰ ὅσια ὅσια· ἢ οὐ μνημο- e
νεύεις ;

ΕΥΘ. Ἔγωγε.

b 2 οἵ γε B : οἵ γε καὶ T || c 5 μόνον BW : μόνα B²TW² || d 7 ὅσια T : om. B || d 8 ἔστιν T : ἔστιν ὅσια B.

Socrate. — Eh bien, c'est précisément ce caractère-là que je te prie de me faire connaître, afin qu'en le considérant, en m'en servant comme d'un terme de comparaison, je puisse déclarer que tout ce qui est fait de semblable, par toi ou par un autre, est pieux, et que tout ce qui en diffère, ne l'est pas.

Euthyphron. — Soit : si c'est là ce que tu veux, Socrate, je vais te le dire.

Socrate. — C'est précisément ce que je demande.

Seconde définition.

Euthyphron. — Or donc, ce qui agrée aux dieux est pieux, ce qui ne leur agrée
7 pas est impie.

Socrate. — Parfaitement, Euthyphron; cette fois, c'est tout à fait la réponse que je te demandais. Maintenant, cette réponse est-elle juste ? je ne le sais pas encore; mais il est évident que tu vas achever de me faire voir qu'elle est juste.

Euthyphron. — Très certainement.

Socrate. — Voyons donc, examinons de près ce que nous disons. Une chose et un homme agréables aux dieux sont pieux, une chose et un homme détestés des dieux sont impies. D'autre part, piété et impiété ne sont pas une seule et même chose ; ce sont choses tout à fait opposées, n'est-il pas vrai ?

Euthyphron. — Absolument vrai.

Socrate. — Notre formule est donc exacte ?

b Euthyphron. — Je le crois, Socrate; c'est en effet ce que j'ai dit.

Socrate. — Mais tu as dit aussi, Euthyphron, que les dieux se combattent, qu'il y a entre eux des dissentiments, des haines. Ne l'as-tu pas dit aussi ?

Euthyphron. — Je l'ai dit, en effet.

Socrate. — Ces haines, ces colères, mon cher ami, quels sont les dissentiments qui les provoquent ? Réfléchissons un peu. Si nous différions d'avis, toi et moi, à propos de nombre, sur la plus grande de deux quantités, ce dissentiment ferait-il de nous des ennemis ? nous fâcherions-nous l'un contre l'autre ? ou bien ne nous mettrions-nous pas plutôt à compter et ne
c nous accorderions-nous pas bien vite sur un tel sujet ?

Euthyphron. — Assurément.

ΣΩ. Ταύτην τοίνυν με αὐτὴν δίδαξον τὴν ἰδέαν τίς ποτέ ἐστιν, ἵνα εἰς ἐκείνην ἀποβλέπων καὶ χρώμενος αὐτῇ παραδείγματι, ὃ μὲν ἂν τοιοῦτον ᾖ ὧν ἂν ἢ σὺ ἢ ἄλλος τις πράττῃ φῶ ὅσιον εἶναι, ὃ δ' ἂν μὴ τοιοῦτον, μὴ φῶ.

ΕΥΘ. Ἀλλ' εἰ οὕτω βούλει, ὦ Σώκρατες, καὶ οὕτω σοι φράσω.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν βούλομαί γε.

ΕΥΘ. Ἔστι τοίνυν τὸ μὲν τοῖς θεοῖς προσφιλὲς ὅσιον,
τὸ δὲ μὴ προσφιλὲς ἀνόσιον. 7

ΣΩ. Παγκάλως, ὦ Εὐθύφρον, καὶ ὡς ἐγὼ ἐζήτουν ἀποκρίνασθαί σε, οὕτω νῦν ἀπεκρίνω· εἰ μέντοι ἀληθῶς, τοῦτο οὔπω οἶδα, ἀλλὰ σὺ δῆλον ὅτι ἐπεκδιδάξεις ὡς ἔστιν ἀληθῆ ἃ λέγεις.

ΕΥΘ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Φέρε δή, ἐπισκεψώμεθα τί λέγομεν· τὸ μὲν θεοφιλές τε καὶ ὁ θεοφιλὴς ἄνθρωπος ὅσιος, τὸ δὲ θεομισὲς καὶ ὁ θεομισὴς ἀνόσιος· οὐ ταὐτὸν δ' ἐστὶν, ἀλλὰ τὸ ἐναντιώτατον τὸ ὅσιον τῷ ἀνοσίῳ· οὐχ οὕτως;

ΕΥΘ. Οὕτω μὲν οὖν.

ΣΩ. Καὶ εὖ γε φαίνεται εἰρῆσθαι.

ΕΥΘ. Δοκῶ, ὦ Σώκρατες· εἴρηται γάρ. b

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ὅτι στασιάζουσιν οἱ θεοί, ὦ Εὐθύφρον, καὶ διαφέρονται ἀλλήλοις καὶ ἔχθρα ἐστὶν ἐν αὐτοῖς πρὸς ἀλλήλους, καὶ τοῦτο εἴρηται;

ΕΥΘ. Εἴρηται γάρ.

ΣΩ. Ἔχθραν δὲ καὶ ὀργάς, ὦ ἄριστε, ἡ περὶ τίνων διαφορὰ ποιεῖ; ὧδε δὲ σκοπῶμεν· ἆρ' ἂν εἰ διαφεροίμεθα ἐγώ τε καὶ σὺ περὶ ἀριθμοῦ ὁπότερα πλείω, ἡ περὶ τούτων διαφορὰ ἐχθροὺς ἂν ἡμᾶς ποιοῖ καὶ ὀργίζεσθαι ἀλλήλοις,
ἢ ἐπὶ λογισμὸν ἐλθόντες περί γε τῶν τοιούτων ταχὺ ἂν
ἀπαλλαγεῖμεν; c

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

7 a 3 ἀληθῶς B: ὡς ἀληθῶς T.

Socrate. — Et de même, à propos de longueurs plus ou moins grandes, si nous étions d'avis différents, il suffirait de les mesurer pour mettre fin à notre dissentiment?

Euthyphron. — C'est incontestable.

Socrate. — Ou encore, en recourant à la balance, je suppose, s'il s'agissait de poids plus ou moins lourds, nous aurions bientôt fait de décider?

Euthyphron. — Comment en douter?

Socrate. — Quel est donc alors le genre de sujets, qui, faute d'un moyen certain de décider, susciterait entre nous inimitiés et colère? Peut-être ne l'aperçois-tu pas immédia-
d tement? Mais vois un peu : si je dis que c'est le juste et l'injuste, le beau et le laid, le bien et le mal, n'ai-je pas raison? Ne sont-ce pas là les sujets à propos desquels, en cas de désaccord, si l'on n'a pas à quoi recourir pour une décision autorisée, on devient ennemis les uns des autres, lorsqu'on le devient, toi et moi et tous les autres hommes?

Euthyphron. — Oui, Socrate, c'est bien là le dissentiment le plus ordinaire et voilà ce qui le cause.

Socrate. — Et les dieux, Euthyphron? s'il y a quelque dissentiment entre eux, n'est-ce pas précisément pour ces mêmes raisons?

Euthyphron. — Nécessairement.

e Socrate. — Par conséquent, brave Euthyphron, les dieux aussi diffèrent les uns des autres sur le juste, c'est toi-même qui le dis, et aussi sur le beau et le laid, sur le bien et le mal. Car jamais, à coup sûr, il n'y aurait eu de discordes parmi eux, s'ils ne différaient d'opinion sur ces sujets. N'est-ce pas vrai

Euthyphron. — Tu as raison.

Socrate. — Naturellement, ce que chacun d'eux juge bon et juste est aussi ce qu'il aime, tandis qu'il déteste le contraire.

Euthyphron. — Cela est certain.

Socrate. — Et ce sont les mêmes choses, tu l'affirmes, que
8 les uns trouvent justes, les autres injustes; de la diversité de leurs jugements naissent leurs discordes et leurs guerres. N'en est-il pas ainsi?

Euthyphron. — En effet.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ περὶ τοῦ μείζονος καὶ ἐλάττονος εἰ διαφεροίμεθα, ἐπὶ τὸ μετρεῖν ἐλθόντες ταχὺ παυσαίμεθ' ἂν τῆς διαφορᾶς;

ΕΥΘ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Καὶ ἐπί γε τὸ ἱστάναι ἐλθόντες, ὡς ἐγᾦμαι, περὶ τοῦ βαρυτέρου τε καὶ κουφοτέρου διακριθεῖμεν ἄν;

ΕΥΘ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Περὶ τίνος δὲ δὴ διενεχθέντες καὶ ἐπὶ τίνα κρίσιν οὐ δυνάμενοι ἀφικέσθαι ἐχθροί γε ἂν ἀλλήλοις εἴημεν καὶ ὀργιζοίμεθα; ἴσως οὐ πρόχειρόν σοί ἐστιν, ἀλλ' ἐμοῦ λέγοντος σκόπει εἰ τάδε ἐστὶ τό τε δίκαιον καὶ τὸ ἄδικον d καὶ καλὸν καὶ αἰσχρὸν καὶ ἀγαθὸν καὶ κακόν· ἆρα οὐ ταῦτά ἐστιν περὶ ὧν διενεχθέντες καὶ οὐ δυνάμενοι ἐπὶ ἱκανὴν κρίσιν αὐτῶν ἐλθεῖν ἐχθροὶ ἀλλήλοις γιγνόμεθα, ὅταν γιγνώμεθα, καὶ ἐγὼ καὶ σὺ καὶ οἱ ἄλλοι ἄνθρωποι πάντες;

ΕΥΘ. Ἀλλ' ἔστιν αὕτη ἡ διαφορά, ὦ Σώκρατες, καὶ περὶ τούτων.

ΣΩ. Τί δέ; οἱ θεοί, ὦ Εὐθύφρον, οὐκ εἴπερ τι διαφέρονται, δι' αὐτὰ ταῦτα διαφέροιντ' ἄν;

ΕΥΘ. Πολλὴ ἀνάγκη.

ΣΩ. Καὶ τῶν θεῶν ἄρα, ὦ γενναῖε Εὐθύφρον, ἄλλοι ἄλλα e δίκαια ἡγοῦνται κατὰ τὸν σὸν λόγον καὶ καλὰ καὶ αἰσχρὰ καὶ ἀγαθὰ καὶ κακά· οὐ γὰρ ἄν που ἐστασίαζον ἀλλήλοις, εἰ μὴ περὶ τούτων διεφέροντο· ἦ γάρ;

ΕΥΘ. Ὀρθῶς λέγεις.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἅπερ καλὰ ἡγοῦνται ἕκαστοι καὶ ἀγαθὰ καὶ δίκαια, ταῦτα καὶ φιλοῦσιν, τὰ δὲ ἐναντία τούτων μισοῦσιν;

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ταὐτὰ δέ γε, ὡς σὺ φῄς, οἱ μὲν δίκαια ἡγοῦνται, οἱ δὲ ἄδικα· περὶ ἃ καὶ ἀμφισβητοῦντες στασιάζουσί τε καὶ 8 πολεμοῦσιν ἀλλήλοις· ἆρα οὐχ οὕτω;

ΕΥΘ. Οὕτω.

c 4 μετρεῖν TW: μέτριον B || **c** 11 εἴημεν T: ἦμεν B || **d** 9 δι' αὐτὰ ταῦτα T: διὰ ταῦτα B.

Socrate. — Concluons que les mêmes choses sont aimées et détestées des dieux, que les mêmes choses agréent et déplaisent à des dieux.

Euthyphron. — Il y a lieu de le croire.

Socrate. — Autrement dit, certaines choses sont à la fois pieuses et impies, Euthyphron, d'après ce raisonnement.

Euthyphron. — Cela se pourrait bien.

Socrate. — Mais alors, mon savant ami, tu n'as pas répondu à ma question. Je ne te demandais pas de me dire ce qui se trouve être à la fois pieux et impie. Or ce qui agrée à
b des dieux peut aussi déplaire à des dieux, à ce qu'il paraît. Ainsi, Euthyphron, il n'y aurait rien d'étonnant si la conduite que tu tiens en châtiant ton père était agréable à Zeus, mais odieuse à Kronos et à Ouranos, agréable à Héphaistos, odieuse à Héra, et, de même, agréable ou désagréable à d'autres dieux, s'ils sont en désaccord là-dessus.

Euthyphron. — Mais mon idée, Socrate, c'est qu'il n'y a aucun désaccord entre les dieux sur le point en question : aucun d'eux ne pense que celui qui a tué injustement ne doive pas être puni.

Socrate. — Et les hommes, Euthyphron ? en as-tu jamais
c entendu quelques-uns contester que celui qui a tué injustement, ou qui commet quelque autre action injuste, doive être puni ?

Euthyphron. — Oh ! c'est ce qu'ils ne cessent de contester partout et notamment devant les tribunaux. Ils commettent mainte injustice, mais ils font et disent tout ce qu'ils peuvent pour n'être pas punis.

Socrate. — Reconnaissent-ils ces injustices, Euthyphron ? Est-ce en les avouant, qu'ils prétendent ne pas devoir être punis ?

Euthyphron. — Pour cela, non, assurément.

Socrate. — Donc, il n'est pas exact qu'ils fassent et disent tout ce qu'ils peuvent. Ils n'osent pas soutenir, si je ne me trompe, qu'ils doivent échapper au châtiment quand ils
d commettent une injustice, ils ne discutent pas là-dessus ; ce qu'ils prétendent, c'est qu'ils n'en commettent pas. Qu'en dis-tu ?

Euthyphron. — Tu dis vrai.

Socrate. — Ils ne discutent donc pas pour soutenir que le

ΣΩ. Ταῦτ᾽ ἄρα, ὡς ἔοικεν, μισεῖται ὑπὸ τῶν θεῶν καὶ φιλεῖται καὶ θεομισῆ τε καὶ θεοφιλῆ ταῦτ᾽ ἂν εἴη.

ΕΥΘ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Καὶ ὅσια ἄρα καὶ ἀνόσια τὰ αὐτὰ ἂν εἴη, ὦ Εὐθύφρον, τούτῳ τῷ λόγῳ.

ΕΥΘ. Κινδυνεύει.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα ὃ ἠρόμην ἀπεκρίνω, ὦ θαυμάσιε· οὐ γὰρ τοῦτό γε ἠρώτων ὃ τυγχάνει ταὐτὸν ὂν ὅσιόν τε καὶ ἀνόσιον· ὃ δ᾽ ἂν θεοφιλὲς ᾖ καὶ θεομισές ἐστιν, ὡς ἔοικεν· ὥστε, ὦ b
Εὐθύφρον, ὃ σὺ νῦν ποιεῖς τὸν πατέρα κολάζων, οὐδὲν θαυμαστὸν εἰ τοῦτο δρῶν τῷ μὲν Διὶ προσφιλὲς ποιεῖς, τῷ δὲ Κρόνῳ καὶ τῷ Οὐρανῷ ἐχθρόν, καὶ τῷ μὲν Ἡφαίστῳ φίλον, τῇ δὲ Ἥρᾳ ἐχθρόν· καὶ εἴ τις ἄλλος τῶν θεῶν ἕτερος ἑτέρῳ διαφέρεται περὶ αὐτοῦ, καὶ ἐκείνοις κατὰ τὰ αὐτά.

ΕΥΘ. Ἀλλ᾽ οἶμαι, ὦ Σώκρατες, περί γε τούτου τῶν θεῶν οὐδένα ἕτερον ἑτέρῳ διαφέρεσθαι, ὡς οὐ δεῖ δίκην διδόναι ἐκεῖνον ὃς ἂν ἀδίκως τινὰ ἀποκτείνῃ.

ΣΩ. Τί δαί; ἀνθρώπων, ὦ Εὐθύφρον, ἤδη τινὸς ἤκουσας ἀμφισβητοῦντος ὡς τὸν ἀδίκως ἀποκτείναντα ἢ ἄλλο c
ἀδίκως ποιοῦντα ὁτιοῦν οὐ δεῖ δίκην διδόναι;

ΕΥΘ. Οὐδὲν μὲν οὖν παύονται ταῦτα ἀμφισβητοῦντες καὶ ἄλλοθι καὶ ἐν τοῖς δικαστηρίοις· ἀδικοῦντες γὰρ πάμπολλα, πάντα ποιοῦσι καὶ λέγουσι φεύγοντες τὴν δίκην.

ΣΩ. Ἦ καὶ ὁμολογοῦσιν, ὦ Εὐθύφρον, ἀδικεῖν, καὶ ὁμολογοῦντες ὅμως οὐ δεῖν φασι σφᾶς διδόναι δίκην;

ΕΥΘ. Οὐδαμῶς τοῦτό γε.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα πᾶν γε ποιοῦσι καὶ λέγουσι· τοῦτο γὰρ οἶμαι οὐ τολμῶσι λέγειν οὐδ᾽ ἀμφισβητεῖν ὡς οὐχί, εἴπερ ἀδικοῦσί γε, δοτέον δίκην· ἀλλ᾽ οἶμαι οὔ φασιν ἀδικεῖν· ἢ γάρ; d

ΕΥΘ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα ἐκεῖνό γε ἀμφισβητοῦσιν ὡς οὐ τὸν ἀδι-

8 c 7 οὐ δεῖν B²TW : οὐδὲν B || d 3 ἐκεῖνο TW : ἐκεῖνοι B || ὡς οὐ . . . ἀμφισβητοῦσι B² : lineam totam omisit B δεῖ om. T.

coupable ne doit pas être puni ; s'il y a discussion entre eux, c'est pour décider qui est le coupable, ce qu'il a fait et à quel moment[1].

Euthyphron. — C'est la vérité.

Socrate. — Eh bien, il en est de même des dieux, si vraiment ils se querellent à propos du juste et de l'injuste, comme tu le dis ; les uns prétendent que les autres leur font du
tort, ceux-là le nient. Car, vois-tu, savant ami, il n'est per-
e sonne, ni dieu ni homme, qui ose soutenir que l'injustice ne doit pas être punie.

Euthyphron. — En effet, ce que tu dis là est vrai, Socrate, du moins en gros.

Socrate. — C'est donc sur chaque fait en particulier que l'on discute lorsqu'on discute, hommes ou dieux, si vraiment les dieux aussi discutent. On diffère d'opinion sur un acte, les uns soutiennent qu'il est juste, les autres qu'il est injuste. N'en est-il pas ainsi ?

Euthyphron. — Parfaitement.

9 Socrate. — Alors, mon cher Euthyphron, enseigne-moi
donc, à moi aussi, pour mon instruction, quelle raison te fait
croire que tous les dieux regardent comme injuste la mort de
ton homme, un mercenaire qui avait commis un meurtre, et
qui, chargé de liens par le maître de la victime, a succombé
parce qu'il était lié, avant que celui qui l'avait lié eût pu
savoir des exégètes ce qu'il devait faire de lui. Fais-moi voir
que pour un tel homme il est bien à un fils de poursuivre son
père, de lui intenter une action capitale. Voyons, essaye de
me prouver ceci clairement, que, sans nul doute, tous les
b dieux s'accordent à considérer cet acte comme juste. Si tu
m'en donnes une preuve concluante, je ne cesserai jamais de
vanter ta science.

Euthyphron. — Te le prouver, Socrate, ce n'est peut-être pas l'affaire d'un instant ; pourtant, je serais parfaitement en état de le prouver clairement.

Socrate. — Je comprends. Je te parais avoir la tête plus dure que les juges ; car à eux, évidemment, tu comptes bien

1. Platon ne tient pas compte du cas, pourtant fréquent, où un accusé, tout en se reconnaissant coupable, cherche à se disculper en invoquant des circonstances atténuantes. Il lui suffit de considérer ce qui arrive le plus souvent.

κοῦντα δεῖ διδόναι δίκην· ἀλλ' ἐκεῖνο ἴσως ἀμφισβητοῦσιν, τὸ τίς ἐστιν ὁ ἀδικῶν καὶ τί δρῶν καὶ πότε.

ΕΥΘ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Οὐκοῦν αὐτά γε ταῦτα καὶ οἱ θεοὶ πεπόνθασιν, εἴπερ στασιάζουσι περὶ τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων, ὡς ὁ σὸς λόγος, καὶ οἱ μέν φασιν ἀλλήλους ἀδικεῖν, οἱ δὲ οὔ φασιν; ἐπεὶ ἐκεῖνό γε δήπου, ὦ θαυμάσιε, οὐδεὶς οὔτε θεῶν οὔτε ἀνθρώπων τολμᾷ λέγειν ὡς οὐ τῷ γε ἀδικοῦντι δοτέον δίκην. e

ΕΥΘ. Ναί, τοῦτο μὲν ἀληθὲς λέγεις, ὦ Σώκρατες, τό γε κεφάλαιον.

ΣΩ. Ἀλλ' ἕκαστόν γε οἶμαι, ὦ Εὐθύφρον, τῶν πραχθέντων ἀμφισβητοῦσιν οἱ ἀμφισβητοῦντες καὶ ἄνθρωποι καὶ θεοί, εἴπερ ἀμφισβητοῦσιν θεοί· πράξεώς τινος πέρι διαφερόμενοι οἱ μὲν δικαίως φασὶν αὐτὴν πεπρᾶχθαι, οἱ δὲ ἀδίκως· ἆρ' οὐχ οὕτω;

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἴθι νῦν, ὦ φίλε Εὐθύφρον, δίδαξον καὶ ἐμὲ ἵνα 9
σοφώτερος γένωμαι· τί σοι τεκμήριόν ἐστιν ὡς πάντες θεοὶ ἡγοῦνται ἐκεῖνον ἀδίκως τεθνάναι, ὃς ἂν θητεύων ἀνδροφόνος γενόμενος, συνδεθεὶς ὑπὸ τοῦ δεσπότου τοῦ ἀποθανόντος, φθάσῃ τελευτήσας διὰ τὰ δεσμὰ πρὶν τὸν συνδήσαντα παρὰ τῶν ἐξηγητῶν περὶ αὐτοῦ πυθέσθαι τί χρὴ ποιεῖν, καὶ ὑπὲρ τοῦ τοιούτου δὴ ὀρθῶς ἔχει ἐπεξιέναι καὶ ἐπισκήπτεσθαι φόνου τὸν ὑὸν τῷ πατρί; ἴθι, περὶ τούτων πειρῶ τί μοι σαφὲς ἐνδείξασθαι ὡς παντὸς μᾶλλον πάντες b
θεοὶ ἡγοῦνται ὀρθῶς ἔχειν ταύτην τὴν πρᾶξιν· κἂν μοι ἱκανῶς ἐνδείξῃ, ἐγκωμιάζων σε ἐπὶ σοφίᾳ οὐδέποτε παύσομαι.

ΕΥΘ. Ἀλλ' ἴσως οὐκ ὀλίγον ἔργον ἐστίν, ὦ Σώκρατες· ἐπεὶ πάνυ γε σαφῶς ἔχοιμι ἂν ἐπιδεῖξαί σοι.

ΣΩ. Μανθάνω, ὅτι σοι δοκῶ τῶν δικαστῶν δυσμαθέστε-

e 2 τό γε T : γε om. B || e 4 ἕκαστον TW : ἑκάστων B || 9 a 1 νῦν B : τοίνυν T || b 2 κἂν B²TW : καί B.

démontrer que l'acte de ton père est injuste et que tous les dieux le tiennent pour haïssable.

EUTHYPHRON. — Certes, je le démontrerai clairement, Socrate, pourvu qu'ils m'écoutent.

c *Troisième définition.*

SOCRATE. — Ils t'écouteront, n'en doute pas, pourvu que tu leur sembles parler bien. Mais une idée m'est venue pendant ta réponse et voici ce que je me suis dit : « Quand même Euthyphron m'enseignerait le mieux du monde que tous les dieux tiennent pour injuste ce meurtre, comment aurais-je mieux appris de lui par là ce qui est pieux et ce qui est impie ? L'acte en question serait alors, à l'en croire, réprouvé par les dieux. Seulement nous venons de voir que ce n'est pas ainsi qu'il faut définir ce qui est pieux et ce qui est impie ; car nous avons reconnu que telle chose réprouvée par des dieux est cependant aussi approuvée par des dieux. » En conséquence, Euthyphron, je te tiens quitte de cette démons-
d tration. Admettons, si tu le veux, que tous les dieux regardent cet acte comme injuste et le réprouvent. Mais, si nous rectifions ainsi notre proposition et si nous disons que ce qui est réprouvé de tous les dieux est impie, que ce qui est approuvé de tous est pieux, enfin que ce qui est approuvé des uns, réprouvé des autres, n'est ni l'un ni l'autre ou bien est à la fois pieux et impie, est-ce là, selon toi, une définition de ces deux idées que nous devions adopter ?

EUTHYPHRON. — Pourquoi pas, Socrate ?

SOCRATE. — Oh ! moi, je ne m'y oppose pas ; mais toi, considère bien — car c'est ton affaire — si, en admettant cela, tu pourras m'enseigner aisément ce que tu m'as promis.

EUTHYPHRON. — Mais oui, j'affirmerais volontiers, moi, que
e l'action pieuse est celle qui est approuvée de tous les dieux, tandis qu'au contraire ce qui est réprouvé de tous est impie.

SOCRATE. — Tu l'affirmes, Euthyphron ; mais ne devons-nous pas examiner maintenant si tu l'affirmes avec raison ? Ou bien, faut-il nous en tenir là et ne rien demander de plus désormais ni à nous-mêmes ni aux autres, mais accepter pour vrai tout ce que quelqu'un affirmera ? n'y a-t-il pas lieu d'examiner ce qu'on nous dit ?

EUTHYPHRON. — Examinons ; mais, pour moi, je suis fixé : ce que je viens de dire est bien dit.

ρος εἶναι· ἐπεὶ ἐκείνοις γε ἐνδείξῃ δῆλον ὅτι ὡς ἄδικά τέ ἐστιν καὶ οἱ θεοὶ ἅπαντες τὰ τοιαῦτα μισοῦσιν.

ΕΥΘ. Πάνυ γε σαφῶς, ὦ Σώκρατες, ἐάνπερ ἀκούωσί γέ μου λέγοντος.

ΣΩ. Ἀλλ' ἀκούσονται, ἐάνπερ εὖ δοκῇς λέγειν. Τόδε δέ c
σου ἐνενόησα ἅμα λέγοντος καὶ πρὸς ἐμαυτὸν σκοπῶ· « Εἰ ὅ τι μάλιστά με Εὐθύφρων διδάξειεν ὡς οἱ θεοὶ ἅπαντες τὸν τοιοῦτον θάνατον ἡγοῦνται ἄδικον εἶναι, τί μᾶλλον ἐγὼ μεμάθηκα παρ' Εὐθύφρονος τί ποτ' ἐστὶν τὸ ὅσιόν τε καὶ τὸ ἀνόσιον ; θεομισὲς μὲν γὰρ τοῦτο τὸ ἔργον, ὡς ἔοικεν, εἴη ἄν· ἀλλὰ γὰρ οὐ τούτῳ ἐφάνη ἄρτι ὡρισμένα τὸ ὅσιον καὶ μή· τὸ γὰρ θεομισὲς ὂν καὶ θεοφιλὲς ἐφάνη· » ὥστε τούτου ἀφίημί σε, ὦ Εὐθύφρον· εἰ βούλει, πάντες αὐτὸ ἡγείσθων θεοὶ ἄδικον καὶ πάντες μισούντων. Ἀλλ' ἆρα τοῦτο d
ὃ νῦν ἐπανορθούμεθα ἐν τῷ λόγῳ, ὡς ὃ μὲν ἂν πάντες οἱ θεοὶ μισῶσιν ἀνόσιόν ἐστιν, ὃ δ' ἂν φιλῶσιν ὅσιον, ὃ δ' ἂν οἱ μὲν φιλῶσιν, οἱ δὲ μισῶσιν, οὐδέτερα ἢ ἀμφότερα, ἆρ' οὕτω βούλει ἡμῖν ὡρίσθαι νῦν περὶ τοῦ ὁσίου καὶ τοῦ ἀνοσίου ;

ΕΥΘ. Τί γὰρ κωλύει, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Οὐδὲν ἐμέ γε, ὦ Εὐθύφρον, ἀλλὰ σὺ δὴ τὸ σὸν σκόπει, εἰ, τοῦτο ὑποθέμενος, οὕτω ῥᾷστά με διδάξεις ὃ ὑπέσχου.

ΕΥΘ. Ἀλλ' ἔγωγε φαίην ἂν τοῦτο εἶναι τὸ ὅσιον ὃ ἂν e
πάντες οἱ θεοὶ φιλῶσιν, καὶ τὸ ἐναντίον ὃ ἂν πάντες θεοὶ μισῶσιν ἀνόσιον.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐπισκοπῶμεν αὖ τοῦτο, ὦ Εὐθύφρον, εἰ καλῶς λέγεται ἢ ἐῶμεν, καὶ οὕτω ἡμῶν τε αὐτῶν ἀποδεχώμεθα καὶ τῶν ἄλλων, ἐὰν μόνον φῇ τίς τι ἔχειν οὕτω συγχωροῦντες ἔχειν ; ἢ σκεπτέον τί λέγει ὁ λέγων ;

ΕΥΘ. Σκεπτέον· οἶμαι μέντοι ἔγωγε τοῦτο νυνὶ καλῶς λέγεσθαι.

c 2 ἐνενόησα B : ἔχομαι T || c 8 τούτου B : τούτου μὲν T || d 2 ὃ νῦν B : νῦν T.

10 Socrate. — Un moment, mon ami : nous allons le savoir plus sûrement. Réfléchis : ce qui est pieux est-il approuvé des dieux comme étant pieux, ou bien cela est-il pieux parce que les dieux l'approuvent.

Euthyphron. — Je ne sais pas ce que tu veux dire, Socrate.

Socrate. — Je vais donc essayer de m'expliquer plus clairement. Distinguons-nous ce qui est porté et ce qui porte, ce qui est conduit et ce qui conduit, ce qui est vu et ce qui voit, et comprends-tu que toutes les choses qu'on distingue ainsi sont différentes les unes des autres ? ne vois-tu pas en quoi ?

Euthyphron. — Oui vraiment, je crois le voir.

Socrate. — De même ce qui est aimé est une chose, ce qui aime en est une autre ?

Euthyphron. — Assurément.

b Socrate. — Dis-moi maintenant, ce qui est porté l'est-il parce qu'on le porte ou pour quelque autre raison ?

Euthyphron. — Non certes, c'est bien pour celle-là.

Socrate. — Et de même ce qui est conduit l'est parce qu'on le conduit ; ce qui est vu est vu parce qu'on le voit ?

Euthyphron. — Évidemment.

Socrate. — Ce n'est donc pas parce qu'une chose est vue qu'on la voit ; tout au contraire, c'est parce qu'on la voit qu'elle est vue. Ce n'est pas parce qu'elle est conduite qu'on la conduit, mais c'est parce qu'on la conduit qu'elle est conduite ; ce n'est pas parce qu'elle est portée qu'on la porte, mais elle est portée parce qu'on la porte. Ne vois-tu pas bien
c maintenant, ce que je veux dire, Euthyphron ? Le voici : lorsqu'un effet est produit et qu'une action s'exerce, ce n'est pas l'effet produit qui est cause de l'action, c'est l'action qui est cause de l'effet ; ce n'est pas parce qu'elle est subie par un sujet qu'elle s'exerce, mais c'est parce qu'elle s'exerce qu'elle est subie. Est-ce que tu n'en conviens pas ?

Euthyphron. — J'en conviens.

Socrate. — Maintenant quand quelque chose est aimé, n'est-ce pas un effet qui est produit, n'y a-t-il pas un objet qui subit une action ?

Euthyphron. — Incontestablement.

Socrate. — Il en est donc de ceci comme des exemples précédents. Ce n'est pas parce qu'un objet est aimé que ceux

ΣΩ. Τάχ', ὠγαθέ, βέλτιον εἰσόμεθα. Ἐννόησον γὰρ τὸ 10
τοιόνδε· ἆρα τὸ ὅσιον ὅτι ὅσιόν ἐστιν φιλεῖται ὑπὸ τῶν θεῶν ἢ ὅτι φιλεῖται ὅσιόν ἐστιν;

ΕΥΘ. Οὐκ οἶδ' ὅ τι λέγεις, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλ' ἐγὼ πειράσομαι σαφέστερον φράσαι. Λέγομέν τι φερόμενον καὶ φέρον καὶ ἀγόμενον καὶ ἄγον καὶ δρώμενον καὶ δρῶν; καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα μανθάνεις ὅτι ἕτερα ἀλλήλων ἐστὶ καὶ ᾗ ἕτερα.

ΕΥΘ. Ἔγωγέ μοι δοκῶ μανθάνειν.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ φιλούμενόν τί ἐστιν καὶ τούτου ἕτερον τὸ φιλοῦν;

ΕΥΘ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Λέγε δή μοι, πότερον τὸ φερόμενον διότι φέρεται b
φερόμενόν ἐστιν ἢ δι' ἄλλο τι;

ΕΥΘ. Οὔκ, ἀλλὰ διὰ τοῦτο.

ΣΩ. Καὶ τὸ ἀγόμενον δὴ διότι ἄγεται καὶ τὸ δρώμενον διότι ὁρᾶται;

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα διότι δρώμενόν γέ ἐστιν, διὰ τοῦτο ὁρᾶται, ἀλλὰ τὸ ἐναντίον διότι ὁρᾶται, διὰ τοῦτο δρώμενον· οὐδὲ διότι ἀγόμενόν ἐστιν, διὰ τοῦτο ἄγεται, ἀλλὰ διότι ἄγεται, διὰ τοῦτο ἀγόμενον· οὐδὲ διότι φερόμενον, φέρεται, ἀλλὰ διότι φέρεται, φερόμενον. Ἆρα κατάδηλον, ὦ Εὐθύφρον, ὃ βούλομαι λέγειν; βούλομαι δὲ τόδε, ὅτι, εἴ τι γίγνεται ἤ τι c
πάσχει, οὐχ ὅτι γιγνόμενόν ἐστι γίγνεται, ἀλλ' ὅτι γίγνεται γιγνόμενόν ἐστιν· οὐδ' ὅτι πάσχον ἐστὶ πάσχει, ἀλλ' ὅτι πάσχει πάσχον ἐστίν· ἢ οὐ συγχωρεῖς οὕτω;

ΕΥΘ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τὸ φιλούμενον ἢ γιγνόμενόν τί ἐστιν ἢ πάσχον τι ὑπό του;

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καὶ τοῦτο ἄρα οὕτως ἔχει ὥσπερ τὰ πρότερα· οὐχ

10 c 1 ἤ τι πάσχει B: ἢ εἴ τι πάσχει τι T.

qui l'aiment ont de l'amour pour lui, mais c'est parce que ceux-ci ont de l'amour qu'il est aimé.

EUTHYPHRON. — La conclusion est nécessaire.

d SOCRATE. — Ce principe admis, Euthyphron, comment faut-il l'appliquer à ce qui est pieux ? n'est-ce pas une chose aimée de tous les dieux, selon ta propre formule ?

EUTHYPHRON. — Oui.

SOCRATE. — L'est-elle parce qu'elle est pieuse ? ou pour quelque autre raison ?

EUTHYPHRON. — Pour celle que tu dis.

SOCRATE. — Ainsi, c'est parce qu'elle est pieuse qu'elle est aimée, et ce n'est pas parce qu'elle est aimée qu'elle est pieuse.

EUTHYPHRON. — C'est ce qui me semble.

SOCRATE. — Mais d'autre part, les choses qu'on appelle agréables aux dieux sont telles par cela seul qu'elles sont aimées d'eux.

EUTHYPHRON. — Sans aucun doute.

SOCRATE. — Alors ce qui est agréable aux dieux n'est pas identique à ce qui est pieux, Euthyphron, et ce qui est pieux ne se confond pas avec ce qui est agréable aux dieux, comme tu le dis ; ce sont deux choses différentes.

e EUTHYPHRON. — Comment cela, Socrate ?

SOCRATE. — Pour cette raison que ce qui est pieux est aimé à cause de sa nature propre, nous venons d'en convenir, et n'est pas pieux parce qu'on l'aime. N'est-il pas vrai ?

EUTHYPHRON. — C'est vrai.

SOCRATE. — Tandis qu'une chose aimée des dieux est aimée tout simplement parce qu'ils l'aiment, et ce n'est pas sa nature qui en est la cause.

EUTHYPHRON. — Tu as raison.

SOCRATE. — Supposons qu'au contraire chose aimée des dieux et chose pieuse ne fassent qu'un, mon cher Euthyphron. En ce cas, si la chose pieuse était aimée pour son caractère
11 propre, la chose aimée des dieux le serait aussi pour son caractère propre ; et, d'autre part, si la chose aimée des dieux l'était parce qu'elle est aimée, la chose pieuse serait pieuse parce qu'elle serait aimée. Or, tu vois qu'il en est tout autrement parce que les deux choses sont absolument différentes. L'une n'est sujette à être aimée que parce qu'on l'aime,

ὅτι φιλούμενόν ἐστιν φιλεῖται ὑπὸ ὧν φιλεῖται, ἀλλ' ὅτι φιλεῖται φιλούμενον;

ΕΥΘ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Τί δὴ οὖν λέγομεν περὶ τοῦ ὁσίου, ὦ Εὐθύφρον; d
ἄλλο τι φιλεῖται ὑπὸ θεῶν πάντων, ὡς ὁ σὸς λόγος;

ΕΥΘ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρα διὰ τοῦτο ὅτι ὅσιόν ἐστιν ἢ δι' ἄλλο τι;

ΕΥΘ. Οὔκ, ἀλλὰ διὰ τοῦτο.

ΣΩ. Διότι ἄρα ὅσιόν ἐστι φιλεῖται, ἀλλ' οὐχ ὅτι φιλεῖται, διὰ τοῦτο ὅσιόν ἐστιν;

ΕΥΘ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὲν δὴ διότι γε φιλεῖται ὑπὸ θεῶν φιλούμενόν ἐστι καὶ θεοφιλές;

ΕΥΘ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Οὐκ ἄρα τὸ θεοφιλὲς ὅσιόν ἐστιν, ὦ Εὐθύφρον, οὐδὲ τὸ ὅσιον θεοφιλές, ὡς σὺ λέγεις, ἀλλ' ἕτερον τοῦτο τούτου.

ΕΥΘ. Πῶς δή, ὦ Σώκρατες; e

ΣΩ. Ὅτι ὁμολογοῦμεν τὸ μὲν ὅσιον διὰ τοῦτο φιλεῖσθαι ὅτι ὅσιόν ἐστιν, ἀλλ' οὐ διότι φιλεῖται ὅσιον εἶναι· ἦ γάρ;

ΕΥΘ. Ναί.

ΣΩ. Τὸ δέ γε θεοφιλὲς ὅτι φιλεῖται ὑπὸ θεῶν, αὐτῷ τούτῳ τῷ φιλεῖσθαι θεοφιλὲς εἶναι, ἀλλ' οὐχ ὅτι θεοφιλές, διὰ τοῦτο φιλεῖσθαι.

ΕΥΘ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Ἀλλ' εἴ γε ταὐτὸν ἦν, ὦ φίλε Εὐθύφρον, τὸ θεοφιλὲς καὶ τὸ ὅσιον, εἰ μὲν διὰ τὸ ὅσιον εἶναι ἐφιλεῖτο τὸ ὅσιον,
καὶ διὰ τὸ θεοφιλὲς εἶναι ἐφιλεῖτο ἂν τὸ θεοφιλές· εἰ δὲ διὰ 11
τὸ φιλεῖσθαι ὑπὸ θεῶν τὸ θεοφιλὲς θεοφιλὲς ἦν, καὶ τὸ ὅσιον ἂν διὰ τὸ φιλεῖσθαι ὅσιον ἦν· νῦν δὲ ὁρᾷς ὅτι ἐναντίως ἔχετον ὡς παντάπασιν ἑτέρω ὄντε ἀλλήλων. Τὸ μὲν γάρ, ὅτι

d 2 ἄλλο τι W : ἀλλ' ὅτι BT ‖ **e** 6 αὐτῷ B²TW : αὐτῶν B.

l'autre l'est parce que sa nature veut qu'elle le soit. De telle sorte, Euthyphron, qu'étant prié par moi de définir ce qui est pieux, il semble bien que tu ne veuilles pas m'en révéler la vraie nature, et que tu t'en tiennes à un simple accident : à savoir, qu'il arrive à ce qui est pieux d'être aimé par tous les dieux. Quant à l'essence même de la chose, tu n'en as
b rien dit jusqu'ici. Cesse donc, si tu le veux bien, de dissimuler, et, revenant au point de départ, dis-moi en quoi consiste proprement ce qui est pieux, sans plus rechercher si cela est aimé des dieux ou susceptible de quelque autre modalité. Ce n'est pas là-dessus que nous discuterons. Applique-toi seulement à me faire comprendre la nature propre de ce qui est pieux et de ce qui est impie.

Euthyphron. — En vérité, Socrate, je ne sais plus te dire ce que je pense. Toutes nos propositions semblent tourner autour de nous et pas une ne veut rester en place.

Socrate. — C'est-à-dire, Euthyphron, que tes affirmations
c semblent être autant d'œuvres de Dédale, notre ancêtre [1]. Si elles étaient miennes et si, moi, je les avais mises sur pied, tu aurais pu dire, en te moquant, qu'étant de sa lignée, les effigies que je fabrique en paroles doivent s'enfuir sans vouloir rester où on les place. Mais, comme les hypothèses sont de toi, il nous faut chercher une autre plaisanterie. Car le fait est qu'elles ne veulent pas rester en place ; tu le reconnais toi-même.

Euthyphron. — Pardon, Socrate : la plaisanterie, je crois, s'applique fort bien à nos propos. Ce besoin de tourner autour de nous, de s'échapper, ce n'est pas moi qui le mets
d en eux. C'est bien toi qui me parais être le Dédale. Car, si cela dépendait de moi, ils resteraient en place.

Socrate. — En ce cas, mon ami, je suis bien plus habile encore que ce personnage dans son art : lui ne rendait capables de s'enfuir que ses propres œuvres ; moi je donne la même faculté, non seulement aux miennes, mais encore à celles des autres. Et ce qu'il y a de plus remarquable dans mon talent, c'est que je l'exerce malgré moi. Car je ne demanderais qu'à faire des raisonnements stables et solides,
e et j'aimerais mieux cela que tous les trésors de Tantale

1. Socrate, fils d'un marbrier, se dit descendant de Dédale, ancêtre légendaire des sculpteurs.

φιλεῖται, ἐστὶν οἷον φιλεῖσθαι· τὸ δ᾽ ὅτι ἐστὶν οἷον φιλεῖ-
σθαι, διὰ τοῦτο φιλεῖται. Καὶ κινδυνεύεις, ὦ Εὐθύφρον, ἐρω-
τώμενος τὸ ὅσιον ὅ τί ποτ᾽ ἔστιν, τὴν μὲν οὐσίαν μοι αὐτοῦ
οὐ βούλεσθαι δηλῶσαι, πάθος δέ τι περὶ αὐτοῦ λέγειν ὅ τι
πέπονθε τοῦτο τὸ ὅσιον, φιλεῖσθαι ὑπὸ πάντων θεῶν· ὅ τι
δὲ ὂν οὔπω εἶπες. Εἰ οὖν σοι φίλον, μή με ἀποκρύψῃ, ἀλλὰ b
πάλιν εἰπὲ ἐξ ἀρχῆς τί ποτε ὂν τὸ ὅσιον εἴτε φιλεῖται ὑπὸ
θεῶν εἴτε ὁτιδὴ πάσχει· οὐ γὰρ περὶ τούτου διοισόμεθα·
ἀλλ᾽ εἰπὲ προθύμως τί ἐστιν τό τε ὅσιον καὶ τὸ ἀνό-
σιον ;

ΕΥΘ. Ἀλλ᾽, ὦ Σώκρατες, οὐκ ἔχω ἔγωγε ὅπως σοι εἴπω
ὃ νοῶ· περιέρχεται γάρ πως ἡμῖν ἀεὶ ὃ ἂν προθώμεθα καὶ
οὐκ ἐθέλει μένειν ὅπου ἂν ἱδρυσώμεθα αὐτό.

ΣΩ. Τοῦ ἡμετέρου προγόνου, ὦ Εὐθύφρον, ἔοικεν εἶναι
Δαιδάλου τὰ ὑπὸ σοῦ λεγόμενα· καὶ εἰ μὲν αὐτὰ ἐγὼ ἔλεγον c
καὶ ἐτιθέμην, ἴσως ἄν με ἐπέσκωπτες ὡς ἄρα καὶ ἐμοὶ κατὰ
τὴν ἐκείνου συγγένειαν τὰ ἐν τοῖς λόγοις ἔργα ἀποδιδράσκει
καὶ οὐκ ἐθέλει μένειν ὅπου ἄν τις αὐτὰ θῇ· νῦν δέ, σαὶ γὰρ
αἱ ὑποθέσεις εἰσίν, ἄλλου δή τινος δεῖ σκώμματος· οὐ γὰρ
ἐθέλουσι σοὶ μένειν, ὡς καὶ αὐτῷ σοι δοκεῖ.

ΕΥΘ. Ἐμοὶ δὲ δοκεῖ σχεδόν τι τοῦ αὐτοῦ σκώμματος, ὦ
Σώκρατες, δεῖσθαι τὰ λεγόμενα· τὸ γὰρ περιιέναι τούτοις
τοῦτο καὶ μὴ μένειν ἐν τῷ αὐτῷ οὐκ ἐγώ εἰμι ὁ ἐντιθείς,
ἀλλὰ σύ μοι δοκεῖς ὁ Δαίδαλος· ἐπεὶ ἐμοῦ γε ἕνεκα ἔμενεν d
ἂν ταῦτα οὕτως.

ΣΩ. Κινδυνεύω ἄρα, ὦ ἑταῖρε, ἐκείνου τοῦ ἀνδρὸς δεινό-
τερος γεγονέναι τὴν τέχνην τοσούτῳ ὅσῳ ὁ μὲν τὰ αὑτοῦ
μόνα ἐποίει οὐ μένοντα, ἐγὼ δὲ πρὸς τοῖς ἐμαυτοῦ, ὡς
ἔοικε, καὶ τὰ ἀλλότρια. Καὶ δῆτα τοῦτό μοι τῆς τέχνης ἐστὶ
κομψότατον ὅτι ἄκων εἰμὶ σοφός· ἐβουλόμην γὰρ ἄν μοι
τοὺς λόγους μένειν καὶ ἀκινήτως ἱδρῦσθαι μᾶλλον ἢ πρὸς
τῇ Δαιδάλου σοφίᾳ τὰ Ταντάλου χρήματα γενέσθαι. Καὶ e

11 b 7 προθώμεθα TB^2 : προθυμώμεθα B || c 8 τὰ B^2TW : τάδε B.

ajoutés à l'art de Dédale. Mais cessons ce badinage. Et puisque tu sembles mollir, je vais m'y mettre avec toi pour que tu m'instruises de ce qui est pieux. Pas de découragement : examine si tu ne crois pas nécessaire que tout ce qui est pieux soit juste.

Euthyphron. — Je le crois, certes.

Quatrième définition.

Socrate. — Mais tout ce qui est juste est-il pieux ? ou bien tout ce qui est pieux est-il juste, sans que, pour cela, tout ce qui est juste soit pieux, une partie seulement de ce
12 qui est juste étant pieux, le reste non !

Euthyphron. — Je ne puis te suivre dans tes distinctions, Socrate.

Socrate. — Tu es pourtant plus jeune que moi, et je te dépasse en âge autant que tu me dépasses en savoir. Mais, je le répète, tu crains la peine, parce que tu es trop riche de savoir. Allons, homme fortuné, un peu d'effort. Ce que je dis n'est pas si difficile à comprendre. Ma pensée est exactement l'opposée de celle qu'a énoncée le poète, quand il a dit :

Tu ne veux pas t'en prendre à Zeus qui l'a fait et qui est l'au-
b *teur de tout cela ; là où est la crainte est aussi le respect*[1].

Mon opinion là-dessus est toute différente. Veux-tu que je te dise en quoi ?

Euthyphron. — Oui certes.

Socrate. — Eh bien, je ne crois pas que là où est la crainte soit aussi le respect. Car il me semble que beaucoup de gens qui craignent les maladies, la pauvreté et d'autres choses encore, ont de la crainte, mais nul respect pour ce qu'ils craignent. N'es-tu pas de mon avis ?

Euthyphron. — Absolument.

Socrate. — Au contraire, là où est le respect est aussi la crainte. Est-il quelqu'un qui, ayant honte de quoi que ce soit par respect de lui-même, n'ait en même temps peur et
c ne craigne la mauvaise réputation ?

Euthyphron. — Oui, cette crainte est inévitable.

Socrate. — Il n'est donc pas juste de dire : là où est la crainte est aussi le respect ; ce qui est vrai, c'est que là où est le respect est aussi la crainte, mais il n'y a pas toujours respect quand il y a crainte. La crainte, à mon avis, s'étend

1. Fragment des *Chants cypriens*, attribués à Stasinos.

τούτων μὲν ἅδην· ἐπειδὴ δέ μοι δοκεῖς σὺ τρυφᾶν, αὐτός σοι συμπροθυμήσομαι δεῖξαι ὅπως ἄν με διδάξῃς περὶ τοῦ ὁσίου· καὶ μὴ προαποκάμῃς· ἰδὲ γὰρ εἰ οὐκ ἀναγκαῖόν σοι δοκεῖ δίκαιον εἶναι πᾶν τὸ ὅσιον.

ΕΥΘ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν καὶ πᾶν τὸ δίκαιον ὅσιον, ἢ τὸ μὲν ὅσιον πᾶν δίκαιον, τὸ δὲ δίκαιον οὐ πᾶν ὅσιον, ἀλλὰ τὸ μὲν αὐτοῦ 12
ὅσιον, τὸ δέ τι καὶ ἄλλο;

ΕΥΘ. Οὐχ ἕπομαι, ὦ Σώκρατες, τοῖς λεγομένοις.

ΣΩ. Καὶ μὴν νεώτερός γέ μου εἶ οὐκ ἐλάττονι ἢ ὅσῳ σοφώτερος· ἀλλ᾽, ὃ λέγω, τρυφᾷς ὑπὸ πλούτου τῆς σοφίας. Ἀλλ᾽, ὦ μακάριε, σύντεινε σαυτόν· καὶ γὰρ οὐδὲ χαλεπὸν κατανοῆσαι ὃ λέγω· λέγω γὰρ δὴ τὸ ἐναντίον ἢ ὁ ποιητὴς ἐποίησεν ὁ ποιήσας

Ζῆνα δὲ τόν θ᾽ ἔρξαντα καὶ ὃς τάδε πάντ᾽ ἐφύτευσεν
οὐκ ἐθέλεις εἰπεῖν· ἵνα γὰρ δέος, ἔνθα καὶ αἰδώς. b

Ἐγὼ οὖν τούτῳ διαφέρομαι τῷ ποιητῇ· — εἴπω σοι ὅπῃ;

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐ δοκεῖ μοι εἶναι « ἵνα δέος, ἔνθα καὶ αἰδώς »· πολλοὶ γάρ μοι δοκοῦσι καὶ νόσους καὶ πενίας καὶ ἄλλα πολλὰ τοιαῦτα δεδιότες δεδιέναι μέν, αἰδεῖσθαι δὲ μηδὲν ταῦτα ἃ δεδίασιν· οὐ καὶ σοὶ δοκεῖ;

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ ἵνα γε αἰδώς, ἔνθα καὶ δέος εἶναι· ἐπεὶ ἔστιν ὅστις αἰδούμενός τι πρᾶγμα καὶ αἰσχυνόμενος οὐ πεφόβηταί τε καὶ δέδοικεν ἅμα δόξαν πονηρίας; c

ΕΥΘ. Δέδοικε μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκ ἄρ᾽ ὀρθῶς ἔχει λέγειν « ἵνα γὰρ δέος, ἔνθα καὶ αἰδώς », ἀλλ᾽ ἵνα μὲν αἰδώς, ἔνθα καὶ δέος, οὐ μέντοι ἵνα γε

12 a 4 ἐλάττονι B : ἔλαττον TW || a 9-b 1 Ζῆνα... — αἰδώς, versus Stasini e carmine Cyprio, aliter ab aliis traditi, forsan corrupti (cf. Kinkel, *Epic. gr. fragm.* fr. 20) || b 2 ἐγὼ οὖν usque ad καὶ αἰδώς B²TW : om. B.

plus loin que le respect. Le respect est une partie de la crainte, comme le nombre impair est une partie du nombre en général, de sorte que, s'il n'y pas nombre impair partout où il y a nombre, en revanche, partout où est un nombre impair, il y a un nombre. Me suis-tu à présent ?

EUTHYPHRON. — Parfaitement.

SOCRATE. — Ma question était tout à fait analogue. Je te demandais si partout où il y a justice, il y a aussi piété ; ou
d bien si, tout ce qui est pieux étant juste, il peut y avoir néanmoins quelque chose de juste qui ne soit pas pieux. La piété serait alors une partie de la justice. Acceptons-nous cette idée ? ou proposes-tu autre chose ?

EUTHYPHRON. — Non, tu me parais dire vrai.

SOCRATE. — Remarque donc ce qui s'ensuit. Si la piété n'est qu'une partie de la justice, il nous faut découvrir, ce me semble, quelle est cette partie de la justice ; comme dans le cas précédent, si tu m'avais demandé quelle partie du nombre est le nombre pair et quel est son caractère propre, je t'aurais répondu que c'est celui qui est divisible en deux entiers égaux. Sommes-nous d'accord ?

EUTHYPHRON. — Parfaitement.

e SOCRATE. — De même, essaye de m'enseigner quelle partie de la justice est pieuse, afin que nous puissions signifier à Mélétos de ne plus nous chercher noise en nous accusant d'impiété, du moment que nous aurions appris de toi parfaitement ce qui est pieux, ce qui est religieux et ce qui ne l'est pas.

EUTHYPHRON. — Eh bien, Socrate, voici la partie de la justice qui me semble être pieuse et religieuse : c'est celle qui concerne les soins dus aux dieux ; le reste, c'est-à-dire tout ce qui se rapporte aux hommes, forme l'autre partie de la justice.

SOCRATE. — Ce que tu dis là, Euthyphron, me paraît excel-
13 lent. Toutefois, encore un petit éclaircissement. Je n'entends pas bien ce que tu appelles « soins ». Sans doute ce ne sont pas des soins ordinaires que tu as en vue, à propos des dieux. Ce terme a un sens usuel ; nous disons, par exemple : « tout le monde ne s'entend pas aux soins des chevaux ; c'est l'affaire du palefrenier. » N'est-ce pas vrai ?

EUTHYPHRON. — Assurément.

SOCRATE. — Et, en effet, sa spécialité c'est le soin des chevaux.

EUTHYPHRON. — Oui.

δέος, πανταχοῦ αἰδώς· ἐπὶ πλέον γὰρ οἶμαι δέος αἰδοῦς· μόριον γὰρ αἰδὼς δέους ὥσπερ ἀριθμοῦ περιττόν, ὥστε οὐχ ἵνα περ ἀριθμός, ἔνθα καὶ περιττόν, ἵνα δὲ περιττόν, ἔνθα καὶ ἀριθμός· ἕπῃ γάρ που νῦν γε;

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τὸ τοιοῦτον τοίνυν καὶ ἐκεῖ λέγων ἠρώτων, ἆρα ἵνα δίκαιον, ἔνθα καὶ ὅσιον; ἢ ἵνα μὲν ὅσιον, ἔνθα καὶ δίκαιον, d
ἵνα δὲ δίκαιον, οὐ πανταχοῦ ὅσιον· μόριον γὰρ τοῦ δικαίου τὸ ὅσιον· οὕτω φῶμεν ἢ ἄλλως σοι δοκεῖ;

ΕΥΘ. Οὔκ, ἀλλ' οὕτω· φαίνῃ γάρ μοι ὀρθῶς λέγειν.

ΣΩ. Ὅρα δὴ τὸ μετὰ τοῦτο· εἰ γὰρ μέρος τὸ ὅσιον τοῦ δικαίου, δεῖ δὴ ἡμᾶς, ὡς ἔοικεν, ἐξευρεῖν τὸ ποῖον μέρος ἂν εἴη τοῦ δικαίου τὸ ὅσιον. Εἰ μὲν οὖν σύ με ἠρώτας τι τῶν νυνδή, οἷον ποῖον μέρος ἐστὶν ἀριθμοῦ τὸ ἄρτιον καὶ τίς ὢν τυγχάνει οὗτος ὁ ἀριθμός, εἶπον ἂν ὅτι ὃς ἂν μὴ σκαληνὸς ᾖ, ἀλλ' ἰσοσκελής· ἢ οὐ δοκεῖ σοι;

ΕΥΘ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Πειρῶ δὴ καὶ σὺ ἐμὲ οὕτω διδάξαι τὸ ποῖον μέρος e
τοῦ δικαίου ὅσιόν ἐστιν, ἵνα καὶ Μελήτῳ λέγωμεν μηκέθ' ἡμᾶς ἀδικεῖν μηδὲ ἀσεβείας γράφεσθαι ὡς ἱκανῶς ἤδη παρὰ σοῦ μεμαθηκότας τά τε εὐσεβῆ καὶ ὅσια καὶ τὰ μή.

ΕΥΘ. Τοῦτο τοίνυν ἔμοιγε δοκεῖ, ὦ Σώκρατες, τὸ μέρος τοῦ δικαίου εἶναι εὐσεβές τε καὶ ὅσιον, τὸ περὶ τὴν τῶν θεῶν θεραπείαν· τὸ δὲ περὶ τὴν τῶν ἀνθρώπων τὸ λοιπὸν εἶναι τοῦ δικαίου μέρος.

ΣΩ. Καὶ καλῶς γέ μοι, ὦ Εὐθύφρον, φαίνῃ λέγειν, ἀλλὰ
σμικροῦ τινος ἔτι ἐνδεής εἰμι· τὴν γὰρ θεραπείαν οὔπω 13
συνίημι ἥντινα ὀνομάζεις· οὐ γάρ που λέγεις γε οἷαί περ καὶ αἱ περὶ τὰ ἄλλα θεραπεῖαί εἰσιν, τοιαύτην καὶ περὶ θεούς· λέγομεν γάρ που· οἷόν φαμεν· ἵππους οὐ πᾶς ἐπίσταται θεραπεύειν, ἀλλὰ ὁ ἱππικός· ἢ γάρ;

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἡ γάρ που ἱππικὴ ἵππων θεραπεία.

ΕΥΘ. Ναί.

Socrate. — De même encore, tout le monde ne s'entend pas à soigner les chiens ; c'est l'affaire de celui qui mène les chiens en chasse.

Euthyphron. — Sans doute.

Socrate. — Car l'art du chasseur consiste dans le soin des chiens.

b Euthyphron. — Oui.

Socrate. — Et celui du bouvier dans les soins à donner aux bœufs.

Euthyphron. — Assurément.

Socrate. — De même donc la piété et la dévotion [1] consistent dans le soin des dieux, Euthyphron ? C'est bien là ce que tu dis ?

Euthyphron. — C'est cela même.

Socrate. — Par conséquent, l'objet de toutes les sortes de soins est en somme toujours le même ? Et l'on peut dire que tous visent au bien et à l'utilité de celui que l'on soigne. Tu vois, par exemple, que les chevaux, soignés par l'art du palefrenier s'en trouvent bien et qu'ils en profitent ; n'est-il pas vrai ?

Euthyphron. — En effet.

Socrate. — De même les chiens soignés par celui dont c'est le métier, de même encore les bœufs, de même tout ce
c qu'on pourrait énumérer en ce genre. A moins que les soins, par hasard, ne te paraissent faits pour être nuisibles à qui les reçoit ?

Euthyphron. — Non, par Zeus ! loin de moi cette idée.

Socrate. — Ils visent donc à lui profiter.

Euthyphron. — Incontestablement.

Socrate. — En ce cas, la piété aussi, étant le soin des dieux, est-elle utile aux dieux et leur profite-t-elle ? Es-tu prêt à reconnaître que, quand tu fais quelque chose de pieux, tu améliores un dieu ?

Euthyphron. — Nullement, par Zeus ! tant s'en faut.

Socrate. — Oh ! je me doutais bien, Euthyphron, que ce n'était pas là ta pensée ; je suis très éloigné de le croire ; et si je t'ai demandé ce que tu entendais par les soins dus
d aux dieux, c'est précisément parce que je pensais que tu ne parlais pas de soins de ce genre.

1. Le second mot ajoute au premier une nuance intentionnelle.

ΣΩ. Οὐδέ γε κύνας πᾶς ἐπίσταται θεραπεύειν, ἀλλὰ ὁ κυνηγετικός.

ΕΥΘ. Οὕτω.

ΣΩ. Ἡ γάρ που κυνηγετικὴ κυνῶν θεραπεία.

ΕΥΘ. Ναί. b

ΣΩ. Ἡ δὲ βοηλατικὴ βοῶν.

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἡ δὲ δὴ ὁσιότης τε καὶ εὐσέβεια θεῶν, ὦ Εὐθύφρον; οὕτω λέγεις;

ΕΥΘ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν θεραπεία γε πᾶσα ταὐτὸν διαπράττεται; οἷον τοιόνδε· ἐπ' ἀγαθῷ τινί ἐστι καὶ ὠφελείᾳ τοῦ θεραπευομένου, ὥσπερ ὁρᾷς δὴ ὅτι οἱ ἵπποι ὑπὸ τῆς ἱππικῆς θεραπευόμενοι ὠφελοῦνται καὶ βελτίους γίγνονται· ἢ οὐ δοκοῦσί σοι;

ΕΥΘ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Καὶ οἱ κύνες γέ που ὑπὸ τῆς κυνηγετικῆς καὶ οἱ βόες ὑπὸ τῆς βοηλατικῆς καὶ τἆλλα πάντα ὡσαύτως· ἢ ἐπὶ c
βλάβῃ οἴει τοῦ θεραπευομένου τὴν θεραπείαν εἶναι;

ΕΥΘ. Μὰ Δί' οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Ἀλλ' ἐπ' ὠφελείᾳ;

ΕΥΘ. Πῶς δ' οὔ;

ΣΩ. Ἦ οὖν καὶ ἡ ὁσιότης θεραπεία οὖσα θεῶν ὠφέλειά τέ ἐστι θεῶν καὶ βελτίους τοὺς θεοὺς ποιεῖ; καὶ σὺ τοῦτο συγχωρήσαις ἂν ὡς, ἐπειδάν τι ὅσιον ποιῇς, βελτίω τινὰ τῶν θεῶν ἀπεργάζῃ;

ΕΥΘ. Μὰ Δί' οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐδὲ γὰρ ἐγώ, ὦ Εὐθύφρον, οἶμαί σε τοῦτο λέγειν· πολλοῦ καὶ δέω· ἀλλὰ τούτου δὴ ἕνεκα καὶ ἀνηρόμην τίνα ποτὲ λέγοις τὴν θεραπείαν τῶν θεῶν, οὐχ ἡγούμενός σε d
τοιαύτην λέγειν.

13 b 8 ἐστι B: ἔσται T || **d** 1 λέγοις B: λέγεις TW.

Euthyphron. — Et tu avais bien raison, Socrate : ce n'est pas là l'espèce de soins dont je parle.

Socrate. — Bon ; mais alors qu'est-ce donc que ce soin des dieux en quoi consiste la piété ?

Euthyphron. — Le même, Socrate, que pratiquent les esclaves à l'égard de leurs maîtres.

Socrate. — Je comprends ; c'est une sorte de service des dieux.

Euthyphron. — C'est bien cela.

Socrate. — Alors, pourrais-tu me dire, au sujet des serviteurs des médecins, ce que leurs services visent à produire ? n'est-ce pas la santé [1] ?

Euthyphron. — Oui, en effet.

e Socrate. — Et les serviteurs des constructeurs de vaisseaux ? que tendent à produire leurs services ?

Euthyphron. — Manifestement, Socrate, la construction des vaisseaux.

Socrate. — Et ceux des serviteurs des architectes, à édifier des maisons ?

Euthyphron. — Oui.

Socrate. — Arrivons maintenant, cher ami, aux serviteurs des dieux ; dis-moi aussi à quoi tendent leurs services. Il est clair que tu le sais, puisque tu affirmes que tu es particulièrement expert aux choses divines.

Euthyphron. — Je l'affirme ; et cela est vrai.

Socrate. — Eh bien, par Zeus, parle : quelle est donc cette très belle chose que produisent les dieux grâce à nos services ?

Euthyphron. — Beaucoup de belles œuvres, Socrate.

14 Socrate. — Il en est de même des stratèges, mon ami. Et pourtant, tu ne serais pas embarrassé de me dire qu'elles se résument toutes en une seule : la victoire dans la guerre, n'est-ce pas ?

Euthyphron. — Incontestablement.

Socrate. — De même, les agriculteurs font aussi beaucoup

1. Il faut entendre ici par les serviteurs des médecins leurs aides. Le médecin, dans l'antiquité, préparait lui-même ou faisait préparer les médicaments chez lui. La pharmacie n'était pas, au temps de Platon, une profession distincte de la médecine.

ΕΥΘ. Καὶ ὀρθῶς γε, ὦ Σώκρατες· οὐ γὰρ τοιαύτην λέγω.

ΣΩ. Εἶεν· ἀλλὰ τίς δὴ θεῶν θεραπεία εἴη ἂν ἡ ὁσιότης;

ΕΥΘ. Ἥνπερ, ὦ Σώκρατες, οἱ δοῦλοι τοὺς δεσπότας θεραπεύουσιν.

ΣΩ. Μανθάνω· ὑπηρετική τις ἄν, ὡς ἔοικεν, εἴη θεοῖς.

ΕΥΘ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἔχεις οὖν εἰπεῖν, ἡ ἰατροῖς ὑπηρετικὴ εἰς τίνος ἔργου ἀπεργασίαν τυγχάνει οὖσα ὑπηρετική; οὐκ εἰς ὑγιείας οἴει;

ΕΥΘ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τί δέ; ἡ ναυπηγοῖς ὑπηρετικὴ εἰς τίνος ἔργου ἀπερ- e
γασίαν ὑπηρετική ἐστιν;

ΕΥΘ. Δῆλον ὅτι, ὦ Σώκρατες, εἰς πλοίου.

ΣΩ. Καὶ ἡ οἰκοδόμοις γέ που εἰς οἰκίας;

ΕΥΘ. Ναί.

ΣΩ. Εἰπὲ δή, ὦ ἄριστε· ἡ δὲ θεοῖς ὑπηρετικὴ εἰς τίνος ἔργου ἀπεργασίαν ὑπηρετικὴ ἂν εἴη; δῆλον γὰρ ὅτι σὺ οἶσθα, ἐπειδήπερ τά γε θεῖα κάλλιστα φῂς εἰδέναι ἀνθρώπων.

ΕΥΘ. Καὶ ἀληθῆ γε λέγω, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Εἰπὲ δὴ πρὸς Διός, τί ποτέ ἐστιν ἐκεῖνο τὸ πάγκαλον ἔργον ὃ οἱ θεοὶ ἀπεργάζονται ἡμῖν ὑπηρέταις χρώμενοι;

ΕΥΘ. Πολλὰ καὶ καλά, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Καὶ γὰρ οἱ στρατηγοί, ὦ φίλε· ἀλλ' ὅμως τὸ κεφά- 14
λαιον αὐτῶν ῥᾳδίως ἂν εἴποις ὅτι νίκην ἐν τῷ πολέμῳ ἀπεργάζονται· ἢ οὔ;

ΕΥΘ. Πῶς δ' οὔ;

ΣΩ. Πολλὰ δέ γ' οἶμαι καὶ καλὰ καὶ οἱ γεωργοί· ἀλλ'

d 7 ἥνπερ TW : ἧπερ B || d 11 ἔχεις B : ἔχοις ἂν T || e 1 τί δέ T : τί δαί B || e 8 κάλλιστα TW : κάλλιστά γε B.

de belles choses ; mais, en somme, tout se résume en ceci, qu'ils font produire à la terre de quoi nous nourrir.

Euthyphron. — Sans aucun doute.

Socrate. — Pareillement toutes ces belles œuvres que font les dieux, en quoi se résument-elles ?

Euthyphron. — Je viens de te dire, Socrate, que c'est une
b tâche de longue haleine de s'en instruire en détail. Voici toutefois l'essentiel : savoir dire et faire ce qui est agréable aux dieux, soit en priant, soit en sacrifiant, c'est là ce qui est pieux, ce qui assure le salut des familles et celui des cités[1] ; le contraire est impie ; de là viennent les bouleversements et les ruines.

Socrate. — Certes, Euthyphron, tu aurais pu, si tu l'avais voulu, me résumer ce que je te demandais beaucoup
c plus brièvement que tu le dis. Mais, décidément, tu n'as pas à cœur de m'instruire ; je le vois bien. Tu étais à l'instant même sur le point de le faire, et brusquement tu m'as dérobé ta réponse ; si tu me l'avais donnée, j'apprenais de toi ce que c'est qu'être pieux et j'étais satisfait. Mais qu'y faire ? il faut bien que l'amant suive l'objet de son amour, partout où il le conduit[2]. Voyons donc ; comment viens-tu de définir au juste ce qui est pieux et sa qualité propre ? n'est-ce pas une certaine science de sacrifices et de prières ?

Euthyphron. — C'est ce que j'ai dit.

Socrate. — Sacrifier, n'est-ce pas faire des présents aux dieux ? prier, n'est-ce pas leur adresser des demandes ?

Euthyphron. — En effet, Socrate.

d Socrate. — D'après cela, la piété serait la science des demandes et des présents à faire aux dieux ?

Euthyphron. — Très bien, Socrate, tu m'as parfaitement compris.

Socrate. — C'est que je suis avide de ton savoir, mon ami, et j'y donne toute mon attention, pour ne pas laisser perdre une miette de ce que tu dis. Explique-moi donc en quoi

1. Les Grecs attachaient la plus grande importance au rituel. Le choix des victimes, les formules des prières, les jours et les heures des cérémonies, tout était réglé par la tradition.

2. Proverbe. Socrate se donne pour amoureux du savoir d'Euthyphron.

ὅμως τὸ κεφάλαιον αὐτῶν ἐστιν τῆς ἀπεργασίας ἡ ἐκ τῆς γῆς τροφή.

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τί δὲ δή; τῶν πολλῶν καὶ καλῶν ἃ οἱ θεοὶ ἀπεργάζονται, τί τὸ κεφάλαιόν ἐστι τῆς ἐργασίας;

ΕΥΘ. Καὶ ὀλίγον σοι πρότερον εἶπον, ὦ Σώκρατες, ὅτι
πλείονος ἔργου ἐστὶν ἀκριβῶς πάντα ταῦτα ὡς ἔχει μαθεῖν· b
τόδε μέντοι σοι ἁπλῶς λέγω ὅτι ἐὰν μὲν κεχαρισμένα τις ἐπίστηται τοῖς θεοῖς λέγειν τε καὶ πράττειν εὐχόμενός τε καὶ θύων, ταῦτ᾽ ἔστι τὰ ὅσια καὶ σῴζει τὰ τοιαῦτα τούς τε ἰδίους οἴκους καὶ τὰ κοινὰ τῶν πόλεων· τὰ δ᾽ ἐναντία τῶν κεχαρισμένων ἀσεβῆ, ἃ δὴ καὶ ἀνατρέπει ἅπαντα καὶ ἀπόλλυσιν.

ΣΩ. Ἦ πολύ μοι διὰ βραχυτέρων, ὦ Εὐθύφρον, εἰ ἐβούλου, εἶπες ἂν τὸ κεφάλαιον ὧν ἠρώτων· ἀλλὰ γὰρ οὐ πρό-
θυμός με εἶ διδάξαι· δῆλος εἶ. Καὶ γὰρ νῦν ἐπειδὴ ἐπ᾽ αὐτῷ c
ἦσθα, ἀπετράπου· ὃ εἰ ἀπεκρίνω, ἱκανῶς ἂν ἤδη παρὰ σοῦ τὴν ὁσιότητα ἐμεμαθήκη. Νῦν δέ — ἀνάγκη γὰρ τὸν ἐρῶντα τῷ ἐρωμένῳ ἀκολουθεῖν, ὅπῃ ἂν ἐκεῖνος ὑπάγῃ — τί δὴ αὖ λέγεις τὸ ὅσιον εἶναι καὶ τὴν ὁσιότητα; οὐχὶ ἐπιστήμην τινὰ τοῦ θύειν τε καὶ εὔχεσθαι;

ΕΥΘ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὸ θύειν δωρεῖσθαί ἐστι τοῖς θεοῖς, τὸ δ᾽ εὔχεσθαι αἰτεῖν τοὺς θεούς;

ΕΥΘ. Καὶ μάλα, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἐπιστήμη ἄρα αἰτήσεως καὶ δόσεως θεοῖς ὁσιότης d
ἂν εἴη ἐκ τούτου τοῦ λόγου.

ΕΥΘ. Πάνυ καλῶς, ὦ Σώκρατες, συνῆκας ὃ εἶπον.

ΣΩ. Ἐπιθυμητὴς γάρ εἰμι, ὦ φίλε, τῆς σῆς σοφίας καὶ προσέχω τὸν νοῦν αὐτῇ ὥστε οὐ χαμαὶ πεσεῖται ὅ τι ἂν

14 a 9 τί δὲ δή T : τί δαὶ δή B || **a** 10 ἐργασίας B : ἀπεργασίας TW || **c** 2 ἱκανῶς B : ἴσως T || **c** 3 νῦν δέ Schanz : νῦν δή BT || ἐρῶντα B : ἐρωτῶντα TW || **c** 4 ἐρωμένῳ BT : ἐρωτωμένῳ Schanz.

consiste ce service des dieux. Tu déclares qu'on leur adresse des demandes et qu'on leur fait des présents ?

Euthyphron. — Je le déclare.

Socrate. — Demander ce qu'il faut, ne serait-ce pas leur demander ce que nous avons besoin qu'ils nous donnent ?

Euthyphron. — Que serait-ce, sinon cela ?

e Socrate. — Et, d'autre part, faire les dons qu'il faut, ce serait leur offrir à notre tour ce qu'ils peuvent avoir besoin de recevoir de nous ? car, sans doute ce ne serait guère le fait d'un expert en cette matière que d'offrir à quelqu'un des choses dont il n'a aucun besoin.

Euthyphron. — Tu dis vrai, Socrate.

Socrate. — Ainsi conçue, Euthyphron, la piété me fait l'effet d'une technique commerciale, réglant les échanges entre dieux et hommes.

Euthyphron. — Va pour technique commerciale, s'il te plaît de l'appeler ainsi.

Socrate. — Oh ! cela ne me plaît que si c'est la vérité. Mais explique-moi quel profit les dieux peuvent bien tirer des présents qu'ils reçoivent de nous. Ce qu'ils nous donnent,
15 tout le monde le voit. Nous n'avons aucun bien qui ne nous soit donné par eux. Mais ce qu'ils tiennent de tous, quel en est pour eux l'avantage ? leur serions-nous par hasard supérieurs dans l'art de commercer au point de nous faire donner par eux tout ce qu'il y a de bon, sans qu'ils reçoivent rien de nous ?

Euthyphron. — Quoi ? penses-tu donc, Socrate, que les dieux tirent avantage de ce que nous leur donnons ?

Socrate. — Sans cela, Euthyphron, que pourraient bien être les dons que nous faisons aux dieux ?

Euthyphron. — Que veux-tu qu'ils soient, sinon des marques de respect, des honneurs, et, comme je te le disais tout à l'heure, une manière de leur être agréable ?

b Socrate. — Alors, Euthyphron, ce qui est pieux, c'est ce qui leur agrée, et non ce qui leur est utile ni ce qu'ils aiment.

Euthyphron. — Je pense que ce qui leur agrée est précisément ce qu'ils aiment.

Socrate. — De sorte que, si je comprends bien, c'est ce qu'ils aiment qui est pieux.

εἴπης· ἀλλά μοι λέξον τίς αὕτη ἡ ὑπηρεσία ἐστὶ τοῖς θεοῖς; αἰτεῖν τε φῄς αὐτοὺς καὶ διδόναι ἐκείνοις;

ΕΥΘ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν οὐ τὸ ὀρθῶς αἰτεῖν ἂν εἴη ὧν δεόμεθα παρ' ἐκείνων, ταῦτα αὐτοὺς αἰτεῖν;

ΕΥΘ. Ἀλλὰ τί;

ΣΩ. Καὶ αὖ τὸ διδόναι ὀρθῶς ὧν ἐκεῖνοι τυγχάνουσιν e
δεόμενοι παρ' ἡμῶν, ταῦτα ἐκείνοις αὖ ἀντιδωρεῖσθαι; οὐ γάρ που τεχνικόν γ' ἂν εἴη δωροφορεῖν διδόντα τῳ ταῦτα ὧν οὐδὲν δεῖται.

ΕΥΘ. Ἀληθῆ λέγεις, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἐμπορικὴ ἄρα τις ἂν εἴη, ὦ Εὐθύφρον, τέχνη ἡ ὁσιότης θεοῖς καὶ ἀνθρώποις παρ' ἀλλήλων.

ΕΥΘ. Ἐμπορική, εἰ οὕτως ἥδιόν σοι ὀνομάζειν.

ΣΩ. Ἀλλ' οὐδὲν ἥδιον ἔμοιγε εἰ μὴ τυγχάνει ἀληθὲς ὄν. Φράσον δέ μοι τίς ἡ ὠφέλεια τοῖς θεοῖς τυγχάνει οὖσα ἀπὸ τῶν δώρων ὧν παρ' ἡμῶν λαμβάνουσιν; ἃ μὲν γὰρ διδόασι
παντὶ δῆλον· οὐδὲν γὰρ ἡμῖν ἐστιν ἀγαθὸν ὅ τι ἂν μὴ ἐκεῖνοι 15
δῶσιν· ἃ δὲ παρ' ἡμῶν λαμβάνουσιν, τί ὠφελοῦνται; ἢ τοσοῦτον αὐτῶν πλεονεκτοῦμεν κατὰ τὴν ἐμπορίαν, ὥστε πάντα τἀγαθὰ παρ' αὐτῶν λαμβάνομεν, ἐκεῖνοι δὲ παρ' ἡμῶν οὐδέν;

ΕΥΘ. Ἀλλ' οἴει, ὦ Σώκρατες, τοὺς θεοὺς ὠφελεῖσθαι ἀπὸ τούτων ἃ παρ' ἡμῶν λαμβάνουσιν;

ΣΩ. Ἀλλὰ τί δήποτ' ἂν εἴη ταῦτα, ὦ Εὐθύφρον, τὰ παρ' ἡμῶν δῶρα τοῖς θεοῖς;

ΕΥΘ. Τί δ' οἴει ἄλλο ἢ τιμή τε καὶ γέρα καὶ ὅπερ ἐγὼ ἄρτι ἔλεγον, χάρις;

ΣΩ. Κεχαρισμένον ἄρα ἐστίν, ὦ Εὐθύφρον, τὸ ὅσιον, ἀλλ' b
οὐχὶ ὠφέλιμον οὐδὲ φίλον τοῖς θεοῖς;

ΕΥΘ. Οἶμαι ἔγωγε πάντων γε μάλιστα φίλον.

ΣΩ. Τοῦτο ἄρ' ἐστὶν αὖ, ὡς ἔοικε, τὸ ὅσιον, τὸ τοῖς θεοῖς φίλον.

15 a 9 γέρα BT : δῶρα W.

Euthyphron. — Parfaitement.

Socrate. — Et, après cela, tu t'étonneras, toi qui parles ainsi, de ce que tes affirmations ne tiennent pas en place, de ce qu'elles vont et viennent ; et c'est moi que tu traiteras de Dédale en me rendant responsable de leur instabilité, quand tu es toi-même bien plus habile que Dédale, puisque tu les fais tourner en cercle. Ne t'aperçois-tu pas qu'en raisonnant, nous avons tourné sur nous-mêmes et que nous voici revenus
c au même point ? Tu n'as pas oublié sans doute que, précédemment, il nous a paru qu'être pieux et être aimé des dieux étaient deux choses nullement identiques, mais bien distinctes. Ne t'en souviens-tu pas ?

Euthyphron. — En effet.

Socrate. — Et maintenant, vois : tu viens d'affirmer que cela est pieux qui est aimé des dieux. Or ce qui est aimé des dieux, n'est-ce pas ce que les dieux aiment ?

Euthyphron. — Sans aucun doute.

Socrate. — Donc de deux choses l'une : ou bien, tout à l'heure, nous nous sommes trompés en commun, ou bien maintenant notre assertion est fausse.

Euthyphron. — Il semble qu'il en soit ainsi.

Socrate. — En conséquence, il nous faut examiner à nouveau quelle est la nature propre de ce qui est pieux ; pour moi, jusqu'à ce que je le sache, je ne renoncerai pas volon-
d tairement à le chercher. Mais toi, ne dédaigne pas ma requête, applique à cette question toute la force de ton esprit et maintenant enfin dis-moi la vérité. Car, si quelqu'un la sait, c'est bien toi, et on ne doit pas plus te lâcher que le dieu Protée, avant que tu n'aies parlé. Comment, en effet, si tu ne savais nettement ce qui est pieux et ce qui ne l'est pas, aurais-tu conçu le projet d'accuser de meurtre ton vieux père, au nom d'un simple mercenaire ? Manifestement, tu aurais craint de t'exposer à la colère des dieux, dans le cas où cela ne serait pas bien, et tu aurais appréhendé l'opinion des hommes. Au lieu de cela, je vois que tu es sûr de ne pas te tromper sur ce
e qui est pieux et sur ce qui ne l'est pas. Dis-le moi donc, excellent ami, ne me cache pas ce que tu en penses.

Euthyphron. — Une autre fois, Socrate. Pour le moment, je suis pressé et c'est l'instant de m'éloigner.

Socrate. — Que fais-tu, mon cher Euthyphron ? tu t'en vas,

ΕΥΘ. Μάλιστά γε.

ΣΩ. Θαυμάσῃ οὖν ταῦτα λέγων ἐάν σοι οἱ λόγοι φαίνωνται μὴ μένοντες, ἀλλὰ βαδίζοντες, καὶ ἐμὲ αἰτιάσῃ τὸν Δαίδαλον βαδίζοντας αὐτοὺς ποιεῖν, αὐτὸς ὢν πολύ γε τεχνικώτερος τοῦ Δαιδάλου καὶ κύκλῳ περιιόντα ποιῶν; ἢ οὐκ αἰσθάνῃ ὅτι ὁ λόγος ἡμῖν περιελθὼν πάλιν εἰς ταὐτὸν ἥκει; μέμνησαι γάρ που ὅτι ἐν τῷ ἔμπροσθεν τό τε ὅσιον c
καὶ τὸ θεοφιλὲς οὐ ταὐτὸν ἡμῖν ἐφάνη, ἀλλ' ἕτερα ἀλλήλων· ἢ οὐ μέμνησαι;

ΕΥΘ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Νῦν οὖν οὐκ ἐννοεῖς ὅτι τὸ τοῖς θεοῖς φίλον φῂς ὅσιον εἶναι; τοῦτο δ' ἄλλο τι ἢ θεοφιλὲς γίγνεται; ἢ οὔ;

ΕΥΘ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἢ ἄρτι οὐ καλῶς ὡμολογοῦμεν ἢ εἰ τότε καλῶς, νῦν οὐκ ὀρθῶς τιθέμεθα.

ΕΥΘ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Ἐξ ἀρχῆς ἄρα ἡμῖν πάλιν σκεπτέον τί ἐστι τὸ ὅσιον· ὡς ἐγώ, πρὶν ἂν μάθω, ἑκὼν εἶναι οὐκ ἀποδειλιάσω. Ἀλλὰ μή με ἀτιμάσῃς, ἀλλὰ παντὶ τρόπῳ προσέχων τὸν νοῦν d
ὅ τι μάλιστα νῦν εἰπὲ τὴν ἀλήθειαν· οἶσθα γάρ, εἴπερ τις ἄλλος ἀνθρώπων, καὶ οὐκ ἀφετέος εἶ, ὥσπερ ὁ Πρωτεύς, πρὶν ἂν εἴπῃς. Εἰ γὰρ μὴ ᾔδησθα σαφῶς τό τε ὅσιον καὶ τὸ ἀνόσιον, οὐκ ἔστιν ὅπως ἄν ποτε ἐπεχείρησας ὑπὲρ ἀνδρὸς θητὸς ἄνδρα πρεσβύτην πατέρα διωκάθειν φόνου, ἀλλὰ καὶ τοὺς θεοὺς ἂν ἔδεισας παρακινδυνεύειν μὴ οὐκ ὀρθῶς αὐτὸ ποιήσοις καὶ τοὺς ἀνθρώπους ᾐσχύνθης· νῦν δὲ εὖ οἶδα ὅτι σαφῶς οἴει εἰδέναι τό τε ὅσιον καὶ μή· εἰπὲ οὖν, ὦ βέλτιστε e
Εὐθύφρον, καὶ μὴ ἀποκρύψῃ ὅ τι αὐτὸ ἡγῇ.

ΕΥΘ. Εἰσαῦθις τοίνυν, ὦ Σώκρατες· νῦν γὰρ σπεύδω ποι καί μοι ὥρα ἀπιέναι.

ΣΩ. Οἷα ποιεῖς, ὦ ἑταῖρε· ἀπ' ἐλπίδος με καταβαλὼν

b 10 περιιόντα edd. : περιόντα B περιιόντας T || c 1 ἔμπροσθεν B : πρόσθεν T || c 8 ὡμολογοῦμεν edd. : ὁμολογοῦμεν BT.

tu me fais retomber à terre, moi qui espérais tant apprendre de toi ce qui est pieux et ce qui ne l'est pas ; oui, je comptais ainsi me débarrasser de l'accusation de Mélétos, je croyais
16 lui faire voir qu'instruit par Euthyphron dans la science des choses divines, je ne risquais plus d'improviser ni d'innover par ignorance en ces matières, mais que je mènerais désormais une vie meilleure.

μεγάλης ἀπέρχῃ ἣν εἶχον, ὡς παρὰ σοῦ μαθὼν τά τε ὅσια καὶ μὴ καὶ τῆς πρὸς Μέλητον γραφῆς ἀπαλλάξομαι, ἐνδειξάμενος ἐκείνῳ ὅτι σοφὸς ἤδη παρ' Εὐθύφρονος τὰ θεῖα 16
γέγονα καὶ ὅτι οὐκέτι ὑπ' ἀγνοίας αὐτοσχεδιάζω οὐδὲ καινοτομῶ περὶ αὐτά, καὶ δὴ καὶ τὸν ἄλλον βίον ὅτι ἄμεινον βιωσοίμην.



CRITON

NOTICE

I

DATE ET OBJET DU DIALOGUE

Le *Criton,* de même que l'*Euthyphron,* se relie naturellement à l'*Apologie* ; mais il s'y relie moins étroitement. L'*Euthyphron,* suppléant à l'insuffisance des explications fournies par l'*Apologie* sur la religion de Socrate, touchait à une question capitale, sur laquelle il était urgent que le public fût éclairé. Du moment que Platon entreprenait de faire mieux connaître son maître, c'était par là qu'il devait commencer. Le sujet traité dans le *Criton* était loin d'avoir la même importance.

Socrate, emprisonné après sa condamnation, en attendant l'exécution de la sentence, avait eu, disait-on, les moyens de s'évader ; il avait refusé de le faire. Pour quelles raisons ? Était-ce découragement, manque d'audace, dégoût de la vie ? ou, au contraire, orgueil philosophique, désir de faire admirer son courage, de se distinguer du commun des hommes par quelque action extraordinaire ? Les deux explications devaient avoir cours dans le public, la seconde de préférence ; toutes deux étaient injurieuses pour le sage, qui avait voulu prendre le devoir comme règle unique de ses actes. Platon se dit qu'il ne devait autoriser ni l'une ni l'autre par son silence. Il lui appartenait, à lui qui pensait avoir connu Socrate mieux que personne, de montrer que son refus de fuir était la conséquence naturelle de ses principes. Étant ce qu'il était, il n'avait pas pu agir autrement. En acceptant de s'évader, il se serait démenti lui-même, il aurait en quelque sorte renié ce qu'il avait toujours affirmé. Telle fut l'idée qui inspira l'au-

teur du *Criton*. Et, sans doute, dès qu'il l'eut conçue, il sentit quelle occasion elle lui offrait de révéler le véritable caractère de Socrate dans toute sa beauté, en faisant assister ses lecteurs à une de ces délibérations intimes où cette admirable conscience se jugeait elle-même et se décidait.

Il est important, pour bien apprécier ce dialogue, de ne pas méconnaître ce qu'il y a de particulier et même de personnel dans cette conception. C'est le mal comprendre que d'y voir une sorte de thèse abstraite sur le respect dû à la loi par le citoyen. Sans doute, dans les principes exposés par Socrate, il en est qui ont une portée générale ; mais la plupart des considérations décisives lui sont personnelles ; et les principes généraux eux-mêmes sont rapportés par lui à des affirmations antérieures d'où ils dérivent. Ils s'offrent donc à nous comme les parties d'une doctrine où tout se tenait. Ce qui apparaît au premier plan, c'est la volonté, chez celui qui parle, de rester en accord avec lui-même ; en d'autres termes, de ne pas se laisser mener au hasard par les événements, de demeurer jusqu'à la fin le maître et le directeur de sa conduite. La parfaite unité de la vie de Socrate, sa fidélité héroïque et absolue aux maximes qu'il avait reconnues bonnes et vraies, sa résolution ferme de ne jamais s'en écarter en rien, en un mot l'intransigeance, simple et douce, d'un parfait honnête homme, qui voulait l'être dans toute la force du terme, voilà ce qui ressort de tout le dialogue, ce qui en marque le sens et ce qui en fait la beauté morale.

Il y a là déjà de fortes raisons de croire que le *Criton* fut écrit et publié postérieurement à l'*Apologie* et peu après l'*Euthyphron* [1]. Les caractères de la composition apportent à cette vue une confirmation très forte. C'est encore un dialogue à deux personnages seulement. La structure en est dénuée d'artifice. Quelques brèves indications sur le moment, le lieu, la situation suffisent à en dessiner le cadre. L'entretien suit un cours naturel et comme rectiligne, sans écart, sans incidents notables, sans surprises. Aucune invention qui semble destinée à varier l'intérêt, à renouveler l'aspect des idées ; celles-ci se développent selon la logique du caractère principal ; elles nous mènent sans détour à la conclusion que l'auteur nous a

1. Allusions à l'*Apologie*, p. 45 b, 52 c.

fait pressentir tout d'abord. Tout y est simple et grave. Et si l'éloquence y a pourtant sa place, c'est qu'elle naît spontanément des sentiments qui y sont mis en jeu et du génie de l'écrivain qui les interprète.

II

LE PERSONNAGE DE CRITON. LA RÉALITÉ ET LA FICTION

Criton, qui est dans ce dialogue l'interlocuteur unique de Socrate, nous est connu par une biographie sommaire de Diogène Laerce[1]. Dans l'*Apologie*, Socrate lui-même le présente à ses juges en ces termes : « Voici d'abord Criton, mon contemporain, du même dème que moi, père de Critobule ici présent[2]. » Un peu plus loin, il est nommé parmi ceux qui s'offraient à payer l'amende qui pourrait être infligée à l'accusé[3]. C'était donc pour Socrate un vieil ami d'enfance, riche et honnête Athénien, qui lui était resté attaché durant toute sa vie, s'était intéressé personnellement à sa philosophie et lui avait amené ses quatre fils, Critobule, Hermogène, Épigène et Ctésippe, pour qu'ils profitassent de ses leçons[4]. Plus que personne, il goûtait sa sagesse, acceptait et approuvait ses

1. Diog. La., II, 12.
2. *Apologie*, p. 33 d.
3. *Apologie*, p. 38 b.
4. Xén., *Mém.*, I, c. 2, § 48, Σωκράτους ἦν ὁμιλητής. Cf. *Criton*, p. 49 a. Sur sa fortune, cf. *Mém.*, II, c. 99 ; *Criton*, p. 45 a. Sur ses fils, Diog. La , *pass. cité*. Voyez, dans Xén., *Mém.*, I, c. 3, § 8, la leçon de morale donnée par Socrate à Critobule en présence de Xénophon lui-même, et aussi, II, 6, leur entretien sur le choix des amis. Dans l'*Économique* du même auteur, Critobule est encore l'interlocuteur de Socrate. Criton, lui-même, d'après Diogène Laerce, aurait composé onze dialogues philosophiques, qui furent réunis en un volume. On peut se demander si ces dialogues étaient vraiment de lui. Il serait surprenant qu'il les eût écrits du vivant de Socrate ; et, si l'on songe qu'il était du même âge que lui, il ne le serait pas moins qu'il les eût composés après sa mort. Remarquons que Xénophon n'en dit rien.

principes, prenait volontiers conseil de lui dans ses embarras ou ses peines[1].

Nous avons affaire, par conséquent, à un personnage bien réel, que Platon a connu et qu'il a pu interroger. Est-ce à dire que l'entretien mis en scène doive être considéré comme authentique et que l'auteur ait simplement rapporté ce que Criton lui avait raconté? Rien n'est moins probable. Le caractère fictif de l'*Apologie*, celui du *Phédon*, compositions qui sont cependant présentées comme des images fidèles de la réalité, doivent nous mettre en garde contre une hypothèse qui pourrait, au premier abord, sembler naturelle. Non pas que la donnée essentielle puisse être tenue pour une invention. Socrate a été certainement sollicité de fuir; ses amis lui en ont offert le moyen; il a refusé[2]. Cela, Platon ne pouvait l'inventer; il ne lui convenait pas d'imaginer un roman pour faire honneur à son maître. Mais comment douter que ces instances amicales n'aient été faites par plusieurs personnes tour à tour? qu'elles n'aient été renouvelées à plusieurs reprises et sous plusieurs formes? Criton, à coup sûr, y a participé; rien de plus vraisemblable. Ce qui l'est peu, c'est qu'il ait été député à Socrate, au nom de tous, pour une démarche unique, et que toutes les raisons, alléguées de part et d'autre, aient été condensées en un seul entretien. Cette simplification de la réalité est le propre de l'art et elle en manifeste l'intervention. Platon a voulu résumer en une scène idéale ce qui avait été matière de conversations, de discussions, de prières, plus ou moins variées et répétées, selon le caractère de ceux qui avaient essayé de persuader Socrate.

Pour cette discussion ainsi conçue, la forme qu'il choisit fut celle d'une conversation intime entre le condamné et son vieil ami Criton. Cette forme simple convenait à ses propres habitudes. Il ne s'était pas encore essayé à mettre en scène un plus grand nombre de personnages, comme il allait le faire bientôt dans le *Charmidès*, le *Lysis*, et les dialogues qui suivirent. D'ailleurs elle s'adaptait bien au sujet et à ses intentions. Socrate, s'entretenant avec le confident de toute sa vie, le témoin de toutes ses pensées, semblerait s'entretenir en quelque sorte avec sa propre conscience. Nul n'était plus auto-

1. Xén., *Mémor.*, II, c. 9.
2. C'est ce qu'atteste aussi Xénophon, *Apol.*, 23.

risé que Criton à lui rappeler ce qu'il devait à ses amis, à sa famille ; nul n'était plus en droit d'insister jusqu'aux limites extrêmes de la discrétion, ni plus capable d'émouvoir son cœur ; mais nul, d'autre part, n'était plus tenu de reconnaître que Socrate, en refusant de se soustraire à la mort, ne faisait que rester fidèle à ses principes, ou, pour mieux dire, à leurs principes communs. Il était le personnage le mieux fait pour donner aux instances des amis de Socrate toute leur force comme aussi pour montrer, par la bonne foi de ses aveux, toute celle des raisons que Socrate leur avait opposées. Ses sentiments naturels, sa nature affectueuse, l'autorité de son caractère offraient d'ailleurs à l'auteur des éléments pathétiques propres à toucher le lecteur, à mêler un intérêt dramatique à l'intérêt philosophique du sujet. Il a su les mettre en œuvre avec un sens délicat de la mesure et de la vérité.

III

LA DOCTRINE DE SOCRATE

Pour décider Socrate, Criton fait valoir d'abord le sentiment public. On ne croira jamais, dit-il, qu'un condamné ait refusé de se dérober à la mort ; tout le monde sera persuadé que ses amis n'ont rien fait pour le sauver ; ceux-ci passeront pour s'être montrés lâches ou indifférents. Puis il insiste sur les devoirs de Socrate envers les siens. Est-il permis à un père d'abandonner ses enfants, lorsqu'il peut se conserver pour eux ?

Ces raisons, Socrate les écarte tout d'abord. Une question préalable s'impose à lui. Est-il jamais permis de manquer à la justice ? Existe-t-il des circonstances qui autorisent un homme à nuire à qui que ce soit ? Question qui ne dépend pas de l'opinion du plus grand nombre. Elle ne relève que de la conscience. Celle de Socrate l'a résolue de tout temps. Non, il n'est jamais permis d'être injuste, personne même n'est en droit de rendre le mal pour le mal. C'est là, pour lui, un principe absolu, contre lequel aucune considération personnelle ne peut prévaloir. Et Criton reconnaît que telle est bien la vérité.

Dès lors, la discussion se restreint. Il ne s'agit plus que de savoir si, en s'évadant, Socrate n'agirait pas injustement, s'il ne ferait pas tort à quelqu'un. Or, il estime qu'il offenserait gravement son pays ; et il entreprend de le démontrer à son ami.

Cette démonstration, telle que Platon l'a faite, est fort belle. Socrate imagine qu'au moment de franchir le seuil de sa prison, il verrait se dresser devant lui les Lois personnifiées, et il se représente le langage qu'elles lui tiendraient. Dans cette prosopopée saisissante, elles lui rappellent tout ce qu'elles ont fait pour lui, tout ce qu'il leur doit, sa naissance même, son éducation, la liberté dont il a joui ; elles insistent sur la facilité qu'il avait de quitter Athènes, si sa législation ne lui plaisait pas. Loin d'en profiter, il y est demeuré plus attaché que personne. Il ne s'est pas même dérobé au jugement, comme il aurait pu le faire ; et, par là, il a témoigné qu'il acceptait leur juridiction. A-t-il maintenant le droit de la récuser ? et, parce qu'il estime qu'il est condamné injustement, est-il autorisé à se révolter contre elles ? En agissant ainsi, ne se conduirait-il pas comme un fils ingrat et rebelle ? Ne commettrait-il pas une action impie ?

Si éloquent que soit ce discours, il faut reconnaître qu'il laisse des doutes dans l'esprit du lecteur moderne. Certes, nous comprenons que Socrate ait refusé de sauver sa vie en s'évadant. Mais les raisons qui nous paraissent décisives à cet égard sont d'un autre ordre. Ce sont celles qu'il alléguait dans l'*Apologie,* lorsqu'il refusait d'accepter à titre d'accommodement une sentence d'exil, raisons qui d'ailleurs sont indiquées accessoirement dans le *Criton* aussi. Réfugié en pays étranger, il y aurait été suspect, il n'y aurait pu vivre en sûreté qu'en s'astreignant au silence, en renonçant à ce qu'il considérait comme sa mission divine. On s'explique aisément qu'étant donné son caractère, une telle condition d'existence lui ait paru intolérable. Ce que l'on comprend moins, c'est qu'il ait pu penser qu'en prenant ce parti, il aurait fait tort à son pays.

Mais, pour apprécier exactement ce sentiment, il faut se représenter ce qui se passait alors en Grèce communément. Dans toutes les cités où deux partis contraires étaient en lutte — et c'était alors le grand nombre — l'exil volontaire ou le bannissement était le lot des vaincus. Les oligarques

fuyant la démocratie victorieuse, se réfugiaient dans les états oligarchiques ; les démocrates, quand ils avaient le dessous, cherchaient un asile dans les états démocratiques. Le « fugitif », comme on l'appelait, était par définition un mécontent, un révolté vaincu, en somme un ennemi de son pays, qui conspirait contre lui. Socrate, évadé de la prison, condamné comme novateur en matière religieuse et comme suspect en matière politique, n'aurait guère pu trouver bon accueil ni dans une cité d'esprit conservateur ni dans une république sagement démocratique qui auraient été en bonnes relations avec les Athéniens. Seuls, peut-être, les ennemis d'Athènes lui auraient volontiers ouvert leurs portes, mais à la condition qu'il consentît à faire chez eux figure de détracteur des lois athéniennes. Son arrivée chez eux aurait ainsi pris la signification d'une protestation contre ces lois, qu'il le voulût ou non. Il était donc vrai qu'en s'évadant il aurait causé à son pays un dommage moral. Et ce dommage eût été d'autant plus grave que sa réputation personnelle était plus grande. Socrate fuyant Athènes, ç'eût été, pour toute la Grèce, Socrate en révolte contre Athènes, Socrate appelant sur Athènes la réprobation universelle. Voilà ce que sa haute et délicate conscience avait senti clairement et ce que Platon, fidèle à sa pensée, a voulu exprimer dans le *Criton*. Si nous sommes obligés aujourd'hui de commenter son langage, c'est que nous vivons dans un milieu très différent du sien.

Répétons donc ce qui a été dit plus haut. Les idées exposées dans le *Criton* ne constituent pas une doctrine valable en tout temps ni qui puisse être appliquée sans réserve à tout condamné. C'est l'explication de la conduite tenue par Socrate ; cette explication était juste en son temps et pour celui qui en était l'objet.

CRITON

[ou *Du devoir,* genre moral.]

SOCRATE CRITON

43 *Prologue.* SOCRATE. — Quel motif te fait venir ici à pareille heure, Criton? N'est-il pas encore très grand matin?

CRITON. — En effet.

SOCRATE. — Quelle heure au juste?

CRITON. — Le jour se lève à peine.

SOCRATE. — Je m'étonne que le gardien de la prison ait consenti à te laisser entrer.

CRITON. — Oh! nous nous connaissons bien, lui et moi, Socrate, depuis que je fréquente ici; et puis, il a reçu de moi quelques gratifications.

SOCRATE. — Viens-tu seulement d'arriver? ou bien serais-tu ici depuis longtemps?

CRITON. — Depuis quelque temps déjà.

b SOCRATE. — Eh! comment ne m'as-tu pas réveillé tout d'abord? Pourquoi être ainsi resté sans rien dire?

CRITON. — Par Zeus, Socrate, je n'aurais pas voulu, à ta place, avoir à subir une longue veille et si pénible; il y a longtemps, vraiment, que j'admire ton paisible sommeil. Et c'est bien exprès que je ne te réveillais pas, pour te laisser goûter le meilleur repos. Au reste, bien souvent, dans toute ta vie passée, j'ai pu apprécier ton égalité d'humeur; jamais autant,

ΚΡΙΤΩΝ

[ἢ περὶ πρακτέου· ἠθικός]

ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΚΡΙΤΩΝ

ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Τί τηνικάδε ἀφῖξαι, ὦ Κρίτων; ἢ οὐ πρῴ 43
ἔτι ἐστίν;

ΚΡΙΤΩΝ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Πηνίκα μάλιστα;

ΚΡ. Ὄρθρος βαθύς.

ΣΩ. Θαυμάζω ὅπως ἠθέλησέ σοι ὁ τοῦ δεσμωτηρίου φύλαξ ὑπακοῦσαι.

ΚΡ. Συνήθης ἤδη μοί ἐστιν, ὦ Σώκρατες, διὰ τὸ πολλάκις δεῦρο φοιτᾶν, καί τι καὶ εὐεργέτηται ὑπ' ἐμοῦ.

ΣΩ. Ἄρτι δὲ ἥκεις ἢ πάλαι;

ΚΡ. Ἐπιεικῶς πάλαι.

ΣΩ. Εἶτα πῶς οὐκ εὐθὺς ἐπήγειράς με, ἀλλὰ σιγῇ παρα- b
κάθησαι;

ΚΡ. Οὐ μὰ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, οὐδ' ἂν αὐτὸς ἤθελον ἐν τοσαύτῃ τε ἀγρυπνίᾳ καὶ λύπῃ εἶναι, ἀλλὰ καὶ σοῦ πάλαι θαυμάζω αἰσθανόμενος ὡς ἡδέως καθεύδεις· καὶ ἐπίτηδές σε οὐκ ἤγειρον ἵνα ὡς ἥδιστα διάγῃς. Καὶ πολλάκις μὲν δή σε καὶ πρότερον ἐν παντὶ τῷ βίῳ ηὐδαιμόνισα τοῦ τρό-

43 a 6 ἠθέλησε B : ἤθελε T.

toutefois, que dans le malheur présent, en voyant avec quel calme, quelle douceur tu le supportes.

Socrate. — Il serait bien ridicule à mon âge, Criton, de me fâcher parce que je dois mourir.

c Criton. — Ah ! mon cher Socrate, combien d'autres aussi âgés que toi, soumis à pareille épreuve, se révoltent contre leur sort, sans que l'âge y fasse rien.

Socrate. — Cela est vrai. — Mais, encore une fois, pourquoi es-tu venu si tôt ?

Criton. — Pour t'apporter une nouvelle douloureuse et accablante ; oh ! non pas pour toi, je le vois bien ; mais pour moi et pour tous tes amis ; oui, douloureuse et accablante ; il n'en est pas pour moi qui puisse l'être davantage.

d Socrate. — Quelle nouvelle ? m'annonces-tu le retour du navire revenant de Délos, à l'arrivée duquel je dois mourir[1] ?

Criton. — Il n'est pas encore ici ; mais, si je ne me trompe, il arrivera aujourd'hui même ; c'est ce que disent les gens qui viennent de Sounion et qui l'ont laissé là. Il résulte de leurs témoignages qu'il entrera au port aujourd'hui ; et ainsi, Socrate, ce serait demain que tu cesserais de vivre.

Socrate. — Eh bien, Criton, à la bonne fortune ! Si telle est la volonté des dieux, qu'il en soit ainsi. Pourtant, je ne pense pas qu'il arrive aujourd'hui même.

44 Criton. — D'où te vient cette pensée ?

Socrate. — Je vais te dire : je dois mourir le lendemain du jour où le vaisseau sera arrivé.

Criton. — C'est en effet ce que déclarent ceux de qui cela dépend.

Socrate. — Et c'est pourquoi je pense qu'il n'arrivera pas aujourd'hui, mais demain. Je le conjecture sur la foi d'un songe que j'ai eu tout à l'heure, cette nuit même. Et pour cette raison, tu as peut-être fort bien fait de ne pas m'éveiller.

Criton. — Quel était donc ce songe ?

Socrate. — J'ai cru voir venir à moi une femme grande et belle, vêtue de blanc, qui m'appela par mon nom et me

1. Ce navire conduisait chaque année à Délos une théorie, pour accomplir un vœu fait par Thésée, vainqueur du Minotaure. Entre son départ et son retour, aucune exécution capitale ne devait avoir lieu (*Phédon*, 58 a).

που, πολὺ δὲ μάλιστα ἐν τῇ νῦν παρεστώσῃ συμφορᾷ ὡς ῥᾳδίως αὐτὴν καὶ πρᾴως φέρεις.

ΣΩ. Καὶ γὰρ ἄν, ὦ Κρίτων, πλημμελὲς εἴη ἀγανακτεῖν τηλικοῦτον ὄντα εἰ δεῖ ἤδη τελευτᾶν.

ΚΡ. Καὶ ἄλλοι, ὦ Σώκρατες, τηλικοῦτοι ἐν τοιαύταις c
συμφοραῖς ἁλίσκονται, ἀλλ' οὐδὲν αὐτοὺς ἐπιλύεται ἡ ἡλικία τὸ μὴ οὐχὶ ἀγανακτεῖν τῇ παρούσῃ τύχῃ.

ΣΩ. Ἔστι ταῦτα. Ἀλλὰ τί δὴ οὕτω πρῴ ἀφῖξαι;

ΚΡ. Ἀγγελίαν, ὦ Σώκρατες, φέρων χαλεπὴν καὶ βαρεῖαν, οὐ σοί, ὡς ἐμοὶ φαίνεται, ἀλλ' ἐμοὶ καὶ τοῖς σοῖς ἐπιτηδείοις πᾶσιν καὶ χαλεπὴν καὶ βαρεῖαν, ἣν ἐγώ, ὡς ἐμοὶ δοκῶ, ἐν τοῖς βαρύτατ' ἂν ἐνέγκαιμι.

ΣΩ. Τίνα ταύτην; ἢ τὸ πλοῖον ἀφῖκται ἐκ Δήλου οὗ δεῖ
ἀφικομένου τεθνάναι με; d

ΚΡ. Οὔ τοι δὴ ἀφῖκται, ἀλλὰ δοκεῖ μέν μοι ἥξειν τήμερον ἐξ ὧν ἀπαγγέλλουσιν ἥκοντές τινες ἀπὸ Σουνίου καὶ καταλιπόντες ἐκεῖ αὐτό. Δῆλον οὖν ἐκ τούτων τῶν ἀγγέλων ὅτι ἥξει τήμερον, καὶ ἀνάγκη δὴ εἰς αὔριον ἔσται, ὦ Σώκρατες, τὸν βίον σε τελευτᾶν.

ΣΩ. Ἀλλ', ὦ Κρίτων, τύχῃ ἀγαθῇ· εἰ ταύτῃ τοῖς θεοῖς φίλον, ταύτῃ ἔστω. Οὐ μέντοι οἶμαι ἥξειν αὐτὸ τήμερον.

ΚΡ. Πόθεν τοῦτο τεκμαίρῃ; 44

ΣΩ. Ἐγώ σοι ἐρῶ· τῇ γάρ που ὑστεραίᾳ δεῖ με ἀποθνῄσκειν ἢ ᾗ ἂν ἔλθῃ τὸ πλοῖον.

ΚΡ. Φασί γέ τοι δὴ οἱ τούτων κύριοι.

ΣΩ. Οὐ τοίνυν τῆς ἐπιούσης ἡμέρας οἶμαι αὐτὸ ἥξειν, ἀλλὰ τῆς ἑτέρας. Τεκμαίρομαι δὲ ἔκ τινος ἐνυπνίου ὃ ἑώρακα ὀλίγον πρότερον ταύτης τῆς νυκτός· καὶ κινδυνεύεις ἐν καιρῷ τινι οὐκ ἐγεῖραί με.

ΚΡ. Ἦν δὲ δὴ τί τὸ ἐνύπνιον;

ΣΩ. Ἐδόκει τίς μοι γυνὴ προσελθοῦσα καλὴ καὶ εὐειδής,

c 2 αὐτοὺς B : αὐτοῖς T || c 6 καὶ βαρεῖαν B : omis. TW || c 8 βαρύτατ' B : βαρυτάτοις T || d 2 δοκεῖ... ἥξειν B²TW : δοκεῖν... ἥξειν B || d 4 ἀγγέλων BT : ἀγγελιῶν W.

b dit : « Socrate, tu arriveras après-demain dans les champs fertiles de la Phtie[1]. »

Criton. — Voilà un songe étrange, Socrate.

Socrate. — Un songe bien significatif, à mon avis, Criton[2].

Criton. — Oui, trop significatif, à ce qu'il me semble. Mais, mon noble ami, une dernière fois, suis mon conseil et assure ton salut. Car vois-tu, si tu meurs, ce ne sera pas pour moi un malheur simple : non seulement, je serai privé d'un ami tel que je suis trop certain de n'en trouver jamais un pareil ; mais, de plus, beaucoup de gens qui nous con-
c naissent mal, toi et moi, penseront que j'aurais pu te sauver, si j'avais consenti à payer ce qu'il fallait, et que je ne m'en suis pas soucié. Or, dis-moi, est-il rien de plus honteux que de paraître plus attaché à l'argent qu'à ses amis ? La plupart des gens, vois-tu, ne croiront jamais que ce soit toi qui aies refusé de sortir d'ici, quand nous autres n'avions rien plus à cœur.

Socrate. — Mais vraiment, mon excellent Criton, l'opinion du grand nombre a-t-elle donc pour nous tant de valeur ? Les meilleurs, ceux dont le jugement nous importe, ne douteront pas que les choses ne se soient passées comme elles se seront passées réellement.

d Criton. — Eh ! tu ne vois que trop, Socrate, à quel point il est nécessaire de se soucier aussi de l'opinion du grand nombre. L'événement actuel démontre assez que ce grand nombre est capable de faire bien du mal, presque tout le mal possible, lorsqu'on lui fait accroire des calomnies.

Socrate. — Plût aux dieux, Criton, que ces gens-là fussent capables de faire beaucoup de mal, afin qu'ils le fussent aussi de faire beaucoup de bien ; ce serait parfait. Au lieu de cela, ils ne peuvent ni l'un ni l'autre. Incapables de rendre un homme ni sensé, ni insensé, ils font ce que veut le hasard.

e Criton. — Soit, si tu l'entends ainsi. Mais dis-moi, Socrate. Ce qui t'arrête, n'est-ce pas le souci de ce qui pourrait m'arriver, à moi et à tes autres amis ? Si tu sortais d'ici, tu

1. *Iliade*, IX, 363.

2. Cf. *Apologie*, 33 c, où Socrate parle de devoirs qui lui ont été prescrits par des songes. Ces témoignages de Platon ne permettent pas de douter que Socrate, partageant la croyance alors commune, ne considérât les songes comme des avertissements dignes de foi.

λευκὰ ἱμάτια ἔχουσα, καλέσαι με καὶ εἰπεῖν· « Ὦ Σώκρατες, b
Ἤματί κεν τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἵκοιο. »

ΚΡ. Ἄτοπον τὸ ἐνύπνιον, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἐναργὲς μὲν οὖν, ὥς γέ μοι δοκεῖ, ὦ Κρίτων.

ΚΡ. Λίαν γε, ὡς ἔοικεν. Ἀλλ', ὦ δαιμόνιε Σώκρατες, ἔτι
καὶ νῦν ἐμοὶ πείθου καὶ σώθητι· ὡς ἐμοί, ἐὰν σὺ ἀποθάνῃς,
οὐ μία συμφορά ἐστιν, ἀλλὰ χωρὶς μὲν τοῦ ἐστερῆσθαι
τοιούτου ἐπιτηδείου οἷον ἐγὼ οὐδένα μή ποτε εὑρήσω, ἔτι
δὲ καὶ πολλοῖς δόξω, οἳ ἐμὲ καὶ σὲ μὴ σαφῶς ἴσασιν, ὡς
οἷός τ' ὢν σε σῴζειν εἰ ἤθελον ἀναλίσκειν χρήματα ἀμε- c
λῆσαι. Καίτοι τίς ἂν αἰσχίων εἴη ταύτης δόξα ἢ δοκεῖν
χρήματα περὶ πλείονος ποιεῖσθαι ἢ φίλους; οὐ γὰρ πείσον-
ται οἱ πολλοὶ ὡς σὺ αὐτὸς οὐκ ἠθέλησας ἀπιέναι ἐνθένδε
ἡμῶν προθυμουμένων.

ΣΩ. Ἀλλὰ τί ἡμῖν, ὦ μακάριε Κρίτων, οὕτω τῆς τῶν
πολλῶν δόξης μέλει; οἱ γὰρ ἐπιεικέστατοι, ὧν μᾶλλον ἄξιον
φροντίζειν, ἡγήσονται αὐτὰ οὕτω πεπρᾶχθαι ὥσπερ ἂν
πραχθῇ.

ΚΡ. Ἀλλ' ὁρᾷς δὴ ὅτι ἀνάγκη, ὦ Σώκρατες, καὶ τῆς τῶν d
πολλῶν δόξης μέλειν. Αὐτὰ δὲ δῆλα τὰ παρόντα νυνὶ ὅτι
οἷοί τ' εἰσὶν οἱ πολλοὶ οὐ τὰ σμικρότατα τῶν κακῶν ἐξεργά-
ζεσθαι, ἀλλὰ τὰ μέγιστα σχεδόν, ἐάν τις ἐν αὐτοῖς διαβεβλη-
μένος ᾖ.

ΣΩ. Εἰ γὰρ ὤφελον, ὦ Κρίτων, οἷοί τ' εἶναι οἱ πολλοὶ τὰ
μέγιστα κακὰ ἐργάζεσθαι ἵνα οἷοί τ' ἦσαν καὶ ἀγαθὰ τὰ μέ-
γιστα, καὶ καλῶς ἂν εἶχε. Νῦν δὲ οὐδέτερα οἷοί τε· οὔτε
γὰρ φρόνιμον οὔτε ἄφρονα δυνατοὶ ποιῆσαι, ποιοῦσι δὲ τοῦτο
ὅ τι ἂν τύχωσι.

ΚΡ. Ταῦτα μὲν δὴ οὕτως ἐχέτω· τάδε δέ, ὦ Σώκρατες, e
εἰπέ μοι· ἆρά γε μὴ ἐμοῦ προμηθῇ καὶ τῶν ἄλλων ἐπιτη-

44 b 3 ἄτοπον B : ὡς ἄτοπον T || b 7 οὐ μία T : οὐδεμία B || τοῦ ἐστερῆσθαι Sallier, Burnet : σοῦ ἐστερῆσθαι BT || d 7 ἐργάζεσθαι B : ἐξεργάζεσθαι TW || ἀγαθὰ τὰ μέγιστα BT : τὰ μέγιστα ἀγαθά W.

as peur que les sycophantes[1] ne nous suscitent quelque mau-
vaise affaire, en nous accusant de t'avoir fait échapper, et
qu'ainsi nous n'ayons à perdre toute notre fortune ou, à tout
le moins, beaucoup d'argent, peut-être même à subir en outre
quelque autre peine. Eh bien, si c'est là ce que tu crains,
45 quitte ce souci. Car, pour te sauver, c'est notre devoir à nous
de courir ce risque et un plus grand encore, s'il le faut. Crois-
moi donc et fais ce que je te demande.

Socrate. — C'est cela, en effet, qui m'arrête, Criton, et
d'autres raisons encore.

Criton. — Ne crains rien de tel, je t'en prie. En réalité,
c'est pour une médiocre somme que certaines gens sont dis-
posés à te sauver, à te tirer d'ici. Et puis, ces sycophantes,
ne vois-tu pas qu'on les achète à bon marché, et qu'il n'y
aurait pas beaucoup à dépenser avec eux ? Or, tu peux disposer
b de ma fortune, et je crois qu'elle y suffirait. Au reste, si par
amitié pour moi, tu te fais scrupule de dépenser mon argent,
il y a ici ces étrangers, tout prêts à contribuer. L'un d'eux,
Simmias de Thèbes, a même apporté précisément la somme
nécessaire ; Cébès aussi est à tes ordres et beaucoup d'autres[2].
Donc, je le répète, écarte cette crainte qui t'empêcherait d'as-
surer ton salut. Et ne te préoccupe pas non plus, comme tu
le disais devant le tribunal, de cette difficulté, que tu ne
c saurais comment vivre, si tu quittais le pays. A l'étranger
aussi, partout où tu iras, tu auras des amis. En Thessalie,
notamment, si tu veux t'y rendre, j'ai des hôtes qui te tien-
dront en grande estime et qui assureront ta sécurité, de sorte
que personne là-bas ne puisse te faire tort.

Il y a plus, Socrate. J'estime que tu commets une faute en
te trahissant toi-même, quand ton salut est dans tes mains ;
et tu travailles à réaliser contre toi ce que voudraient tant et
ce qu'ont tant voulu réaliser ceux qui sont décidés à te perdre.
Est-ce tout ? j'estime encore que tu trahis aussi tes fils. Quand
d tu pourrais les élever, faire leur éducation, tu les abandonnes ;

1. On appelait Sycophantes à Athènes des dénonciateurs de profession ; intimidant d'honnêtes gens par de fausses accusations, ils ne consentaient à les retirer qu'à prix d'argent.

2. Simmias et Cébès, riches Thébains, philosophes l'un et l'autre, étaient de chauds amis de Socrate. Voir leur rôle dans le *Phédon*.

δείων, μή, ἐὰν σὺ ἐνθένδε ἐξέλθῃς, οἱ συκοφάνται ἡμῖν
πράγματα παρέχωσιν ὡς σὲ ἐνθένδε ἐκκλέψασιν, καὶ ἀναγ-
κασθῶμεν ἢ καὶ πᾶσαν τὴν οὐσίαν ἀποβαλεῖν ἢ συχνὰ χρή-
ματα ἢ καὶ ἄλλο τι πρὸς τούτοις παθεῖν ; Εἰ γάρ τι τοιοῦτον
φοβῇ, ἔασον αὐτὸ χαίρειν· ἡμεῖς γάρ που δίκαιοί ἐσμεν 45
σώσαντές σε κινδυνεύειν τοῦτον τὸν κίνδυνον καὶ ἐὰν δέῃ
ἔτι τούτου μείζω. Ἀλλ' ἐμοὶ πείθου καὶ μὴ ἄλλως ποίει.

ΣΩ. Καὶ ταῦτα προμηθοῦμαι, ὦ Κρίτων, καὶ ἄλλα
πολλά.

ΚΡ. Μήτε τοίνυν ταῦτα φοβοῦ· καὶ γὰρ οὐδὲ πολὺ τἀρ-
γύριόν ἐστιν ὃ θέλουσι λαβόντες τινὲς σῶσαί σε καὶ ἐξαγα-
γεῖν ἐνθένδε. Ἔπειτα οὐχ ὁρᾷς τούτους τοὺς συκοφάντας
ὡς εὐτελεῖς καὶ οὐδὲν ἂν δέοι ἐπ' αὐτοὺς πολλοῦ ἀργυρίου ;
Σοὶ δὲ ὑπάρχει μὲν τὰ ἐμὰ χρήματα, ὡς ἐγὼ οἶμαι ἱκανά· b
ἔπειτα καὶ εἴ τι ἐμοῦ κηδόμενος οὐκ οἴει δεῖν ἀναλίσκειν
τἀμά, ξένοι οὗτοι ἐνθάδε ἕτοιμοι ἀναλίσκειν· εἷς δὲ καὶ κε-
κόμικεν ἐπ' αὐτὸ τοῦτο ἀργύριον ἱκανόν, Σιμμίας ὁ Θηβαῖος·
ἕτοιμος δὲ καὶ Κέβης καὶ ἄλλοι πολλοὶ πάνυ. Ὥστε, ὅπερ
λέγω, μήτε ταῦτα φοβούμενος ἀποκάμῃς σαυτὸν σῶσαι, μήτε,
ὃ ἔλεγες ἐν τῷ δικαστηρίῳ, δυσχερές σοι γενέσθω ὅτι οὐκ ἂν
ἔχοις ἐξελθὼν ὅ τι χρῷο σαυτῷ. Πολλαχοῦ μὲν γὰρ καὶ c
ἄλλοσε ὅποι ἂν ἀφίκῃ ἀγαπήσουσί σε· ἐὰν δὲ βούλῃ εἰς
Θετταλίαν ἰέναι, εἰσὶν ἐμοὶ ἐκεῖ ξένοι οἵ σε περὶ πολλοῦ
ποιήσονται καὶ ἀσφάλειάν σοι παρέξονται ὥστε σε μηδένα
λυπεῖν τῶν κατὰ Θετταλίαν.

Ἔτι δέ, ὦ Σώκρατες, οὐδὲ δίκαιόν μοι δοκεῖς ἐπιχειρεῖν
πρᾶγμα σαυτὸν προδοῦναι, ἐξὸν σωθῆναι· καὶ τοιαῦτα σπεύ-
δεις περὶ σαυτὸν γενέσθαι ἅπερ ἂν καὶ οἱ ἐχθροί σου σπεύ-
σαιέν τε καὶ ἔσπευσαν σὲ διαφθεῖραι βουλόμενοι. Πρὸς δὲ
τούτοις καὶ τοὺς ὑεῖς τοὺς σαυτοῦ ἔμοιγε δοκεῖς προδιδό-
ναι, οὕς σοι ἐξὸν καὶ ἐκθρέψαι καὶ ἐκπαιδεῦσαι οἰχήσῃ κα- d

45 a 6 μήτε B : μὴ TW || **b** 6 μήτε ταῦτα B : μὴ ταῦτα T || **c** 2 δὲ T : om. B.

de telle sorte, qu'en ce qui dépend de toi, les voilà livrés au hasard ; et leur sort, comme il est naturel, sera le sort ordinaire des orphelins. De deux choses, l'une : il faut ou n'avoir pas d'enfants, ou peiner avec eux pour les élever, pour faire leur éducation ; mais toi, tu sembles choisir ce qui donne le moins de peine. Non, le devoir, c'est de choisir comme le ferait un homme honnête et courageux, surtout lorsqu'on fait profession de n'avoir souci dans toute la vie que de la vertu.

e Quant à moi, vois-tu, j'en rougis pour toi et pour nous, tes amis, j'ai bien peur qu'on n'impute à une certaine lâcheté de notre part tout ce qui t'arrive, ta comparution devant le tribunal quand tu pouvais n'y pas comparaître, le cours même du procès tel qu'il s'est produit[1], et enfin ce dernier acte, dénouement ridicule, qui fera croire que, faute de cœur, lâche-
46 ment, nous nous sommes dérobés, sans que rien ait été fait pour te sauver, ni par nous, ni par toi-même, alors que cela était possible, réalisable, si nous nous étions montrés capables de quelque chose d'utile. Une telle conduite, Socrate, songes-y bien, ne sera-t-elle pas à la fois coupable et honteuse pour toi et pour nous ?

Allons, réfléchis, — ou plutôt, ce n'est plus le moment de réfléchir, il faut avoir réfléchi, — et il n'y a qu'une réflexion qui vaille. Il est indispensable que tout soit accompli la nuit prochaine ; si nous tardons encore, c'est impossible, plus rien à faire. En conséquence, plus d'hésitation, Socrate, suis mon conseil et fais ce que je te dis.

Les principes de Socrate.

b Socrate. — Mon cher Criton, de telles instances seraient bien précieuses, si elles s'accordaient avec le devoir ; sinon, plus elles se font pressantes, plus elles sont fâcheuses.

Donc, c'est une obligation pour nous que d'examiner si vraiment nous devons agir ainsi, oui ou non. J'ai un principe, qui n'est pas d'aujourd'hui, mais qui fut le mien de tout temps : c'est de ne me laisser persuader par rien que par une raison unique, celle qui est reconnue la meilleure à l'examen. Les arguments

1. Socrate aurait pu, en quittant Athènes avant le procès, se dérober à ses accusateurs. Ayant comparu, il aurait pu au moins se faire composer par quelque logographe renommé un discours émouvant et habile ; il aurait pu enfin essayer d'apitoyer ses juges. Cf. *Apologie*, 34 b et 38 d.

ταλιπών, καὶ τὸ σὸν μέρος ὅ τι ἂν τύχωσι τοῦτο πράξουσιν· τεύξονται δέ, ὡς τὸ εἰκός, τοιούτων οἷάπερ εἴωθε γίγνεσθαι ἐν ταῖς ὀρφανίαις περὶ τοὺς ὀρφανούς. Ἢ γὰρ οὐ χρὴ ποιεῖσθαι παῖδας ἢ συνδιαταλαιπωρεῖν καὶ τρέφοντα καὶ παιδεύοντα· σὺ δέ μοι δοκεῖς τὰ ῥᾳθυμότατα αἱρεῖσθαι. Χρὴ δὲ ἅπερ ἂν ἀνὴρ ἀγαθὸς καὶ ἀνδρεῖος ἕλοιτο, ταῦτα αἱρεῖσθαι, φάσκοντά γε δὴ ἀρετῆς διὰ παντὸς τοῦ βίου ἐπιμελεῖσθαι.
Ὡς ἔγωγε καὶ ὑπὲρ σοῦ καὶ ὑπὲρ ἡμῶν τῶν σῶν ἐπιτηδείων e
αἰσχύνομαι μὴ δόξῃ ἅπαν τὸ πρᾶγμα τὸ περὶ σὲ ἀνανδρίᾳ τινὶ τῇ ἡμετέρᾳ πεπρᾶχθαι καὶ ἡ εἴσοδος τῆς δίκης εἰς τὸ δικαστήριον ὡς εἰσῆλθεν, ἐξὸν μὴ εἰσελθεῖν, καὶ αὐτὸς ὁ ἀγὼν τῆς δίκης ὡς ἐγένετο, καὶ τὸ τελευταῖον δήπου τουτί, ὥσπερ κατάγελως τῆς πράξεως, κακίᾳ τινὶ καὶ ἀνανδρίᾳ τῇ
ἡμετέρᾳ διαπεφευγέναι ἡμᾶς δοκεῖν, οἵτινές σε οὐχὶ ἐσώσα- 46
μεν οὐδὲ σὺ σαυτόν, οἷόν τε ὂν καὶ δυνατὸν εἴ τι καὶ σμικρὸν ἡμῶν ὄφελος ἦν. Ταῦτα οὖν, ὦ Σώκρατες, ὅρα μὴ ἅμα τῷ κακῷ καὶ αἰσχρὰ ᾖ σοί τε καὶ ἡμῖν. Ἀλλὰ βουλεύου, μᾶλλον δὲ οὐδὲ βουλεύεσθαι ἔτι ὥρα, ἀλλὰ βεβουλεῦσθαι. Μία δὲ βουλή· τῆς γὰρ ἐπιούσης νυκτὸς πάντα ταῦτα δεῖ πεπρᾶχθαι. Εἰ δ' ἔτι περιμενοῦμεν, ἀδύνατον καὶ οὐκέτι οἷόν τε. Ἀλλὰ παντὶ τρόπῳ, ὦ Σώκρατες, πείθου μοι καὶ μηδαμῶς ἄλλως ποίει.

ΣΩ. Ὦ φίλε Κρίτων, ἡ προθυμία σου πολλοῦ ἀξία, εἰ b
μετά τινος ὀρθότητος εἴη· εἰ δὲ μή, ὅσῳ μείζων, τοσούτῳ χαλεπωτέρα. Σκοπεῖσθαι οὖν χρὴ ἡμᾶς εἴτε ταῦτα πρακτέον εἴτε μή· ὡς ἐγώ, οὐ μόνον νῦν, ἀλλὰ καὶ ἀεί, τοιοῦτος οἷος τῶν ἐμῶν μηδενὶ ἄλλῳ πείθεσθαι ἢ τῷ λόγῳ ὃς ἄν μοι λογιζομένῳ βέλτιστος φαίνηται. Τοὺς δὲ λόγους οὓς ἐν τῷ

Testim. : 46 b 1 ὦ φίλε Κρίτων ... — καὶ τῶν ἐναντίων (48 a 10) = Eus., *Præp. evang.* XIII, 6 Dindorf.

d 3 τεύξονται δέ B : τεύξονταί τε W || ὡς τὸ εἰκός B² : ὡς εἰκός B || **d** 4 χρὴ B : χρῆν T || **e** 4 εἰσῆλθεν B : εἰσῆλθες TB² || **e** 5 δήπου B : δὴ T || **46 a** 2 σμικρὸν B² : μικρὸν B || **b** 4 οὐ μόνον νῦν BT : οὐ νῦν πρῶτον inscriptum in statua Socratis, CIG, III, 843, nº 6115 || **b** 6 δὲ B : δὴ TW.

que je faisais valoir jusqu'ici, je ne peux les rejeter mainte-
nant, parce qu'il m'est arrivé du nouveau ; non, ils m'appa-
c raissent sensiblement identiques. Ceux qui s'imposaient à mon
respect hier ont pour moi même autorité aujourd'hui. Si donc
nous n'avons rien de mieux à dire dans la circonstance pré-
sente, sache bien que je ne te cèderai pas, quand même la
puissance du grand nombre essaierait de nous terrifier comme
des enfants en multipliant ses épouvantails, en évoquant les
emprisonnements, les supplices, les confiscations. Voyons
donc ; comment ferons-nous cet examen le mieux possible ?
N'est-ce pas en reprenant tout d'abord l'idée que tu exprimais,
d au sujet des jugements des hommes ? avions-nous raison ou
tort de répéter qu'il y a des jugements dont il faut tenir compte,
d'autres non ? Ou bien, cette affirmation qui était bonne tant
que je n'étais pas sur le point de mourir, devons-nous constater,
à présent, qu'elle n'était qu'un thème oratoire, simple bavar-
dage, paroles en l'air ? Vraiment, je désire que nous exami-
nions de près, toi et moi, Criton, si cette assertion va prendre
un nouvel aspect en raison de ma situation ou si elle restera ce
qu'elle était, si nous la rejetterons ou si nous en ferons notre
loi. Eh bien donc, voici à peu près, si je ne me trompe, ce
qu'affirmaient sur ce point les gens sérieux, et ce que je viens
d'affirmer moi-même : c'est que, parmi les jugements des
e hommes, il en est dont il faut tenir grand compte, d'autres
non. Cette assertion, Criton, dis-moi, par les dieux, ne te
semble-t-elle pas toujours bonne ? car toi, autant qu'on peut
prévoir une destinée humaine, tu n'es pas exposé à mourir
47 demain ; et, par conséquent, il n'est pas à craindre que la
vue d'un danger imminent t'empêche de reconnaître la
vérité. Décide donc. N'a-t-on pas, à ton avis, toute raison de
dire que tous les jugements des hommes ne sont pas dignes
de considération, mais que les uns le sont, les autres non,
que ceux de quelques-uns le sont, ceux des autres non.
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas là ce qui est vrai ?

Criton. — C'est la vérité.

Socrate. — Ceux qui méritent considération, ce sont les bons ? les mauvais, non ?

Criton. — En effet.

Socrate. — Et les bons jugements sont ceux des hommes de sens ? les mauvais, ceux des autres ?

ἔμπροσθεν ἔλεγον οὐ δύναμαι νῦν ἐκβαλεῖν, ἐπειδή μοι ἥδε
ἡ τύχη γέγονεν, ἀλλὰ σχεδόν τι ὅμοιοι φαίνονταί μοι, καὶ
τοὺς αὐτοὺς πρεσβεύω καὶ τιμῶ οὕσπερ καὶ πρότερον· ὧν c
ἐὰν μὴ βελτίω ἔχωμεν λέγειν ἐν τῷ παρόντι, εὖ ἴσθι ὅτι οὐ
μή σοι συγχωρήσω οὐδ᾽ ἂν πλείω τῶν νῦν παρόντων ἡ τῶν
πολλῶν δύναμις ὥσπερ παῖδας ἡμᾶς μορμολύττηται δεσμοὺς
καὶ θανάτους ἐπιπέμπουσα καὶ χρημάτων ἀφαιρέσεις. Πῶς
οὖν ἂν μετριώτατα σκοποίμεθα αὐτά; εἰ πρῶτον μὲν τοῦτον
τὸν λόγον ἀναλάβοιμεν ὃν σὺ λέγεις περὶ τῶν δοξῶν πότερον
καλῶς ἐλέγετο ἑκάστοτε ἢ οὔ, ὅτι ταῖς μὲν δεῖ τῶν δοξῶν d
προσέχειν τὸν νοῦν, ταῖς δὲ οὔ· ἢ πρὶν μὲν ἐμὲ δεῖν ἀποθνῄ-
σκειν καλῶς ἐλέγετο, νῦν δὲ κατάδηλος ἄρα ἐγένετο ὅτι
ἄλλως ἕνεκα λόγου ἐλέγετο, ἦν δὲ παιδιὰ καὶ φλυαρία ὡς
ἀληθῶς; Ἐπιθυμῶ δ᾽ ἔγωγε ἐπισκέψασθαι, ὦ Κρίτων, κοινῇ
μετὰ σοῦ εἴ τί μοι ἀλλοιότερος φανεῖται ἐπειδὴ ὧδε ἔχω ἢ
ὁ αὐτός, καὶ ἐάσομεν χαίρειν ἢ πεισόμεθα αὐτῷ. Ἐλέγετο
δέ πως, ὡς ἐγῷμαι, ἑκάστοτε ὧδε ὑπὸ τῶν οἰομένων τι λέ-
γειν, ὥσπερ νυνδὴ ἐγὼ ἔλεγον, ὅτι τῶν δοξῶν ἃς οἱ ἄνθρω-
ποι δοξάζουσιν δέοι τὰς μὲν περὶ πολλοῦ ποιεῖσθαι, τὰς δὲ e
μή. Τοῦτο πρὸς θεῶν, ὦ Κρίτων, οὐ δοκεῖ καλῶς σοι λέ-
γεσθαι; Σὺ γάρ, ὅσα γε τἀνθρώπεια, ἐκτὸς εἶ τοῦ μέλλειν
ἀποθνῄσκειν αὔριον καὶ οὐκ ἂν σε παρακρούοι ἡ παροῦσα 47
συμφορά. Σκόπει δή· οὐχ ἱκανῶς δοκεῖ σοι λέγεσθαι ὅτι οὐ
πάσας χρὴ τὰς δόξας τῶν ἀνθρώπων τιμᾶν, ἀλλὰ τὰς μέν,
τὰς δ᾽ οὔ, οὐδὲ πάντων, ἀλλὰ τῶν μέν, τῶν δ᾽ οὔ; Τί φῄς;
Ταῦτα οὐχὶ καλῶς λέγεται;

ΚΡ. Καλῶς.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὰς μὲν χρηστὰς τιμᾶν, τὰς δὲ πονηρὰς μή;

ΚΡ. Ναί.

ΣΩ. Χρησταὶ δὲ οὐχ αἱ τῶν φρονίμων, πονηραὶ δὲ αἱ τῶν ἀφρόνων;

d 3 κατάδηλος B : καὶ ἄδηλος T || **d** 6 φανεῖται B : φαίνεται B[2] || **d** 7 ἐάσομεν B : ἐάσωμεν T || **47 a** 4 οὐδὲ..... δ᾽ οὔ TW : om. B ||

Criton. — Cela est incontestable.

b Socrate. — Examinons encore ce qu'on voulait dire en parlant ainsi. Un homme qui s'exerce à la gymnastique et s'y adonne fait-il cas des louanges, des critiques et de l'opinion du premier venu, ou bien seulement de celles du médecin ou du pédotribe [1] ?

Criton. — De celles-là seulement.

Socrate. — Ainsi la critique qu'il doit craindre, la louange qu'il doit accueillir, c'est uniquement celle d'un seul, de celui-là, et non celle du grand nombre.

Criton. — Évidemment.

Socrate. — De telle sorte qu'en fait de gymnastique, de régime alimentaire, de boisson, il doit agir conformément au jugement d'un seul, de l'homme qu'il a pris pour guide et qui s'y entend, plutôt que d'après celui de tous les autres ensemble.

Criton. — J'en conviens.

c Socrate. — Bien. Mais s'il désobéit à celui-là, tout seul, s'il méprise son opinion et ses louanges, et s'il fait plus de cas de celles du grand nombre qui n'y entend rien, n'en éprouvera-t-il aucun mal ?

Criton. — Si, assurément.

Socrate. — Quel genre de mal ? à quoi ce mal nuira-t-il ? où sera lésé celui qui n'écoute pas la raison ?

Criton. — Manifestement, dans son corps ; c'est son corps qu'il détruit peu à peu.

Socrate. — Fort bien. Et cela, Criton, est vrai aussi des autres choses, sans qu'il soit besoin de les énumérer toutes. Donc, quand il s'agit du juste et de l'injuste, du beau et du laid, du bien et du mal, qui sont l'objet même sur lequel nous délibérons, est-ce l'opinion du grand nombre qu'il nous faut
d suivre et craindre, ou bien celle du seul juge qui s'y connaît, s'il en est un, du seul que l'on doit respecter et redouter plus que tous les autres ensemble ? J'entends celui à qui nous ne pourrons désobéir sans détériorer, sans endommager ce qui, comme nous le disions, s'améliore par la justice, se perd par l'injustice. N'est-ce là qu'une idée vaine ?

Criton. — Je pense comme toi, Socrate.

1. Le pédotribe dirigeait méthodiquement dans la palestre les exercices des enfants et des jeunes gens.

ΚΡ. Πῶς δ' οὔ;

ΣΩ. Φέρε δή, πῶς αὖ τὰ τοιαῦτα ἐλέγετο; Γυμναζόμενος ἀνὴρ καὶ τοῦτο πράττων πότερον παντὸς ἀνδρὸς ἐπαίνῳ καὶ ψόγῳ καὶ δόξῃ τὸν νοῦν προσέχει, ἢ ἑνὸς μόνου ἐκείνου ὃς ἂν τυγχάνῃ ἰατρὸς ἢ παιδοτρίβης ὤν; b

ΚΡ. Ἑνὸς μόνου.

ΣΩ. Οὐκοῦν φοβεῖσθαι χρὴ τοὺς ψόγους καὶ ἀσπάζεσθαι τοὺς ἐπαίνους τοὺς τοῦ ἑνὸς ἐκείνου, ἀλλὰ μὴ τοὺς τῶν πολλῶν.

ΚΡ. Δῆλα δή.

ΣΩ. Ταύτῃ ἄρα αὐτῷ πρακτέον καὶ γυμναστέον καὶ ἐδεστέον γε καὶ ποτέον ᾗ ἂν τῷ ἑνὶ δοκῇ τῷ ἐπιστάτῃ καὶ ἐπαΐοντι, μᾶλλον ἢ ᾗ σύμπασι τοῖς ἄλλοις.

ΚΡ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Εἶεν. Ἀπειθήσας δὲ τῷ ἑνὶ καὶ ἀτιμάσας αὐτοῦ τὴν δόξαν καὶ τοὺς ἐπαίνους, τιμήσας δὲ τοὺς τῶν πολλῶν λόγους καὶ μηδὲν ἐπαϊόντων, ἆρα οὐδὲν κακὸν πείσεται; c

ΚΡ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Τί δ' ἐστὶ τὸ κακὸν τοῦτο; καὶ ποῖ τείνει καὶ εἰς τί τῶν τοῦ ἀπειθοῦντος;

ΚΡ. Δῆλον ὅτι εἰς τὸ σῶμα· τοῦτο γὰρ διόλλυσι.

ΣΩ. Καλῶς λέγεις. Οὐκοῦν καὶ τἆλλα, ὦ Κρίτων, οὕτως, ἵνα μὴ πάντα διίωμεν· καὶ δὴ καὶ περὶ τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων καὶ αἰσχρῶν καὶ καλῶν καὶ ἀγαθῶν καὶ κακῶν, περὶ ὧν νῦν ἡ βουλὴ ἡμῖν ἐστιν, πότερον τῇ τῶν πολλῶν δόξῃ δεῖ ἡμᾶς ἕπεσθαι καὶ φοβεῖσθαι αὐτὴν ἢ τῇ τοῦ ἑνός, εἴ τίς ἐστιν ἐπαΐων, ὃν δεῖ καὶ αἰσχύνεσθαι καὶ φοβεῖσθαι μᾶλλον ἢ σύμπαντας τοὺς ἄλλους; Ὧι εἰ μὴ ἀκολουθήσομεν, διαφθεροῦμεν ἐκεῖνο καὶ λωβησόμεθα ὃ τῷ μὲν δικαίῳ βέλτιον ἐγίγνετο, τῷ δὲ ἀδίκῳ ἀπώλλυτο. Ἢ οὐδέν ἐστι τοῦτο; d

ΚΡ. Οἶμαι ἔγωγε, ὦ Σώκρατες.

b 12 ἢ ᾗ B²T: ἢ εἰ B || c 2-3 λόγους B: om. T || c 5 τὸ B: om. T.

Socrate. — Eh bien, ce qui s'améliore par un régime sain et se détériore par un régime malsain, si nous l'endommagions en obéissant à une opinion qui ne serait pas celle des gens entendus, pourrions-nous vivre avec cette ruine ?
e C'est au corps que ceci se rapporte, n'est-ce pas ?

Criton. — Oui.

Socrate. — Or la vie est-elle possible avec un corps misérable et ruiné ?

Criton. — Non, assurément.

Socrate. — Dirons-nous alors qu'elle est possible, quand nous aurons ruiné ce qui se détériore par l'injustice et se trouve bien de la justice ? Ou bien attribuerons-nous plus de valeur au corps qu'à cette autre partie de nous-mêmes, quelle
48 qu'elle soit, à laquelle se rapportent l'injustice et la justice [1] ?

Criton. — Non certes.

Socrate. — N'est-elle pas beaucoup plus précieuse ?

Criton. — Beaucoup plus assurément.

Socrate. — Par conséquent, mon cher ami, ce n'est pas tant des propos du grand nombre qu'il faut nous soucier que du jugement de celui qui, seul, s'y connaît en fait de justice et d'injustice, en un mot, de la vérité pure [2]. Ainsi tu nous fais d'abord faire fausse route en nous invitant à nous soucier de ce que pense le grand nombre, quand il s'agit du juste, du beau, du bien et de leurs contraires. On nous dira peut-être, il est vrai, que le grand nombre est fort capable de nous faire périr.

b Criton. — Évidemment, on le dira, Socrate.

Socrate. — Oui, mon brave ami ; mais les raisons que nous avons alléguées me paraissent être toujours ce qu'elles étaient. Et cet autre principe encore, que l'essentiel n'est pas de vivre, mais de bien vivre, subsiste-t-il, oui ou non ?

Criton. — Vraiment, il subsiste.

Socrate. — Et la croyance que le bien, le beau, le juste ne font qu'un, subsiste-t-elle, oui ou non ?

1. Si Platon, pour désigner l'âme, se sert de cette périphrase, c'est, comme on le voit, pour faire ressortir que celle-ci peut subir un dommage autant que le corps.

2. La vérité, conçue comme un attribut essentiel de Dieu, semble être ici identifiée à Dieu lui-même.

ΣΩ. Φέρε δή, ἐὰν τὸ ὑπὸ τοῦ ὑγιεινοῦ μὲν βέλτιον γι-
γνόμενον, ὑπὸ τοῦ νοσώδους δὲ διαφθειρόμενον διολέσωμεν
πειθόμενοι μὴ τῇ τῶν ἐπαϊόντων δόξῃ, ἆρα βιωτὸν ἡμῖν
ἐστι διεφθαρμένου αὐτοῦ; Ἔστι δέ που τοῦτο τὸ σῶμα, ἢ e
οὐχί;

ΚΡ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν βιωτὸν ἡμῖν ἐστιν μετὰ μοχθηροῦ καὶ διε-
φθαρμένου σώματος;

ΚΡ. Οὐδαμῶς.

ΣΩ. Ἀλλὰ μετ' ἐκείνου ἄρ' ἡμῖν βιωτὸν διεφθαρμένου
ᾧ τὸ ἄδικον μὲν λωβᾶται, τὸ δὲ δίκαιον ὀνίνησιν; ἢ φαυλό-
τερον ἡγούμεθα εἶναι τοῦ σώματος ἐκεῖνο ὅ τί ποτ' ἐστὶ
τῶν ἡμετέρων περὶ ὃ ἥ τε ἀδικία καὶ ἡ δικαιοσύνη ἐστίν; 48

ΚΡ. Οὐδαμῶς.

ΣΩ. Ἀλλὰ τιμιώτερον;

ΚΡ. Πολύ γε.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα, ὦ βέλτιστε, πάνυ ἡμῖν οὕτω φροντιστέον
τί ἐροῦσιν οἱ πολλοὶ ἡμᾶς, ἀλλ' ὅ τι ὁ ἐπαΐων περὶ τῶν δικαίων
καὶ ἀδίκων ὁ εἷς καὶ αὐτὴ ἡ ἀλήθεια. Ὥστε πρῶτον μὲν
ταύτῃ οὐκ ὀρθῶς εἰσηγῇ εἰσηγούμενος τῆς τῶν πολλῶν
δόξης δεῖν ἡμᾶς φροντίζειν περὶ τῶν δικαίων καὶ καλῶν καὶ
ἀγαθῶν καὶ τῶν ἐναντίων. — Ἀλλὰ μὲν δή, φαίη γ' ἄν τις,
οἷοί τέ εἰσιν ἡμᾶς οἱ πολλοὶ ἀποκτιννύναι. b

ΚΡ. Δῆλα δὴ καὶ ταῦτα, φαίη γὰρ ἄν, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀληθῆ λέγεις. Ἀλλ', ὦ θαυμάσιε, οὗτός τε ὁ λόγος ὃν διεληλύθαμεν ἔμοιγε δοκεῖ ἔτι ὅμοιος εἶναι τῷ καὶ πρότερον· καὶ τόνδε αὖ σκόπει εἰ ἔτι μένει ἡμῖν ἢ οὔ, ὅτι οὐ τὸ ζῆν περὶ πλείστου ποιητέον, ἀλλὰ τὸ εὖ ζῆν.

ΚΡ. Ἀλλὰ μένει.

ΣΩ. Τὸ δὲ εὖ καὶ καλῶς καὶ δικαίως ὅτι ταὐτόν ἐστιν μένει ἢ οὐ μένει;

e 1 τὸ B : om. T || **48 a** 6 τί B : ὅ τι T || **b** 3 Ἀληθῆ λέγεις Socrati dant recc. : Critoni BTW || **b** 4 τῷ καὶ πρότερον B : καὶ πρότερος T τῷ πρότερον W || **b** 5 τόνδε B : τόνδε δὲ T.

Criton. — Elle subsiste.

Socrate. — Alors, c'est d'après ces idées, sur lesquelles
nous nous accordons, qu'il faut examiner s'il est juste ou non
c que j'essaye de sortir d'ici sans l'autorisation des Athéniens. Si
cela est reconnu juste, essayons ; sinon, restons-en là. Quant
aux considérations que tu allègues sur la dépense, sur l'opi-
nion, sur l'éducation de mes enfants, prenons garde, Criton,
qu'elles ne soient à l'usage de ceux qui font mourir les gens
à la légère et qui les ressusciteraient, s'ils en étaient capables,
le tout sans réflexion ; je veux parler du grand nombre. Pour
nous, puisque la raison le veut ainsi, la seule question à exa-
miner n'est-elle pas celle que j'énonçais à l'instant ? est-il juste
d que nous achetions ceux qui doivent m'emmener d'ici, que
nous les gagnions, et que, nous-mêmes, nous aidions à fuir
ou prenions la fuite ? ou bien, pour parler franc, cette con-
duite ne serait-elle pas coupable ? Et s'il apparaît qu'elle le
serait, avons-nous encore à nous demander si en demeurant
ici, en ne faisant rien, il nous faudra subir la mort ou toute
autre peine, quand il s'agit de ne pas faire le mal ?

Criton. — Tes paroles me semblent justes, Socrate. Vois donc ce que nous devons faire.

Socrate. — Examinons-le ensemble, ami ; puis, si tu as
e quelque bonne raison à m'opposer, oppose-la et je t'obéirai ;
sinon, renonce, mon excellent Criton, à me répéter toujours
ce même conseil, que je dois m'évader d'ici, bien que les
Athéniens ne le veuillent pas. Car, vois-tu, je tiens
beaucoup à te faire approuver ma conduite et à ne pas agir
49 malgré toi [1]. Considère donc bien, si nos accords fondamen-
taux te satisfont, et essaye de répondre à mes questions en
toute sincérité.

Criton. — J'essaierai.

Socrate. — Admettons-nous qu'il ne faut jamais faire le mal volontairement, ou qu'on peut le faire à certaines conditions, à d'autres non ? ou bien reconnaissons-nous que faire le mal n'est jamais bon, jamais beau, comme nous en sommes

1. Socrate semble prévoir que Criton renoncera de lui-même à ce qu'il lui a conseillé dès qu'il en aura reconnu le véritable caractère. Des concessions que Criton vient de faire déjà résulteront logiquement celles qu'il va être amené à faire ensuite. Il reconnaîtra finalement que Socrate ne doit pas s'évader.

ΚΡ. Μένει.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐκ τῶν ὁμολογουμένων τοῦτο σκεπτέον, πότερον δίκαιον ἐμὲ ἐνθένδε πειρᾶσθαι ἐξιέναι μὴ ἀφιέντων c
Ἀθηναίων ἢ οὐ δίκαιον· καὶ ἐὰν μὲν φαίνηται δίκαιον, πειρώμεθα, εἰ δὲ μή, ἐῶμεν. Ἃς δὲ σὺ λέγεις τὰς σκέψεις περί τε ἀναλώσεως χρημάτων καὶ δόξης καὶ παίδων τροφῆς, μὴ ὡς ἀληθῶς ταῦτα, ὦ Κρίτων, σκέμματα ᾖ τῶν ῥᾳδίως ἀποκτιννύντων καὶ ἀναβιωσκομένων γ᾽ ἂν εἰ οἷοί τ᾽ ἦσαν οὐδενὶ ξὺν νῷ, τούτων τῶν πολλῶν. Ἡμῖν δ᾽, ἐπειδὴ ὁ λόγος οὕτως αἱρεῖ, μὴ οὐδὲν ἄλλο σκεπτέον ᾖ ἢ ὅπερ νυνδὴ ἐλέγομεν, πότερον δίκαια πράξομεν καὶ χρήματα τελοῦντες τούτοις τοῖς ἐμὲ ἐνθένδε ἐξάξουσιν καὶ χάριτας, καὶ αὐτοὶ ἐξάγοντές d
τε καὶ ἐξαγόμενοι, ἢ τῇ ἀληθείᾳ ἀδικήσομεν πάντα ταῦτα ποιοῦντες· κἂν φαινώμεθα ἄδικα αὐτὰ ἐργαζόμενοι, μὴ οὐ δέῃ ὑπολογίζεσθαι οὔτ᾽ εἰ ἀποθνῄσκειν δεῖ παραμένοντας καὶ ἡσυχίαν ἄγοντας οὔτε ἄλλο ὁτιοῦν πάσχειν πρὸ τοῦ ἀδικεῖν.

ΚΡ. Καλῶς μέν μοι δοκεῖς λέγειν, ὦ Σώκρατες· ὅρα δὲ τί δρῶμεν.

ΣΩ. Σκοπῶμεν, ὦ ἀγαθέ, κοινῇ, καὶ εἴ πῃ ἔχεις ἀντιλέγειν ἐμοῦ λέγοντος, ἀντίλεγε καί σοι πείσομαι· εἰ δὲ μή, e
παῦσαι ἤδη, ὦ μακάριε, πολλάκις μοι λέγων τὸν αὐτὸν λόγον ὡς χρὴ ἐνθένδε ἀκόντων Ἀθηναίων ἐμὲ ἀπιέναι· ὡς ἐγὼ περὶ πολλοῦ ποιοῦμαι πείσας σε ταῦτα πράττειν, ἀλλὰ μὴ ἄκοντος. Ὅρα δὲ δὴ τῆς σκέψεως τὴν ἀρχὴν ἐάν σοι ἱκανῶς λέγηται, καὶ πειρῶ ἀποκρίνεσθαι τὸ ἐρωτώμενον ᾗ 49
ἂν μάλιστα οἴῃ.

ΚΡ. Ἀλλὰ πειράσομαι.

ΣΩ. Οὐδενὶ τρόπῳ φαμὲν ἑκόντας ἀδικητέον εἶναι, ἤ τινι μὲν ἀδικητέον τρόπῳ, τινὶ δὲ οὔ; ἢ οὐδαμῶς τό γε ἀδικεῖν οὔτε ἀγαθὸν οὔτε καλόν, ὡς πολλάκις ἡμῖν καὶ ἐν

Testim. : 49 a 4 οὐδενὶ τρόπῳ ... — ποιητέον (49 c 8) = Euseb., *Præp. evang.*, XIII, c. 7 Dindorf.

e 4 πείσας Buttmann : πεῖσαι B.

convenus plus d'une fois antérieurement ? et c'est ce que nous venons encore de dire. Est-ce que par hasard tous ces principes dont nous convenions jusqu'ici se seraient dissipés dans ces derniers jours ? Est-ce que vraiment, à notre âge, Criton, vieux comme nous le sommes, nous avons
b pu, depuis si longtemps, nous entretenir sérieusement ensemble, sans nous apercevoir que nous parlions comme des enfants ? Quoi ? ces affirmations ne subsistent-elles pas toujours les mêmes, acceptées ou rejetées par le grand nombre ? Qu'il nous faille attendre un sort encore pire ou un sort meilleur, en tout cas agir injustement n'est-ce pas toujours un mal et une honte pour qui le fait ? L'affirmons-nous, oui ou non ?

Criton. — Nous l'affirmons.

Socrate. — Ainsi, jamais on ne doit agir injustement.

Criton. — Non, assurément.

Socrate. — Même à l'injustice on ne doit pas répondre par l'injustice comme on le pense communément, puisqu'il ne faut jamais être injuste.

c Criton. — Cela est évident.

Socrate. — Et faire du mal à quelqu'un, Criton, le doit-on, oui ou non ?

Criton. — Non certes, Socrate.

Socrate. — Mais rendre le mal pour le mal, cela est-il juste, comme on le dit communément, ou injuste ?

Criton. — Non, cela n'est pas juste.

Socrate. — Car faire du mal à quelqu'un, ce n'est pas autre chose qu'être injuste.

Criton. — Tu dis vrai.

Socrate. — Ainsi, il ne faut ni répondre à l'injustice par l'injustice ni faire du mal à personne, pas même à qui
d nous en aurait fait. Fais bien attention, Criton, en concédant cela, à ne pas le concéder contre ta pensée ; car je sais que peu d'hommes en conviennent, que peu en conviendront[1]. Or, selon qu'on l'avoue ou qu'on ne l'avoue pas, on se détermine différemment ; de telle sorte que les représentants des deux sentiments se méprisent mutuellement pour

1. Platon a nettement conscience de contredire ici un principe généralement admis, la vieille maxime attribuée à Rhadamanthe : « Être traité comme on traite les autres, c'est justice » (Arist. *M. à Nic.* V 8).

τῷ ἔμπροσθεν χρόνῳ ὡμολογήθη ; ὅπερ καὶ ἄρτι ἐλέγετο. Ἦ
πᾶσαι ἡμῖν ἐκεῖναι αἱ πρόσθεν ὁμολογίαι ἐν ταῖσδε ταῖς
ὀλίγαις ἡμέραις ἐκκεχυμέναι εἰσίν, καὶ πάλαι, ὦ Κρίτων,
ἄρα τηλικοίδε γέροντες ἄνδρες πρὸς ἀλλήλους σπουδῇ δια- b
λεγόμενοι ἐλάθομεν ἡμᾶς αὐτοὺς παίδων οὐδὲν διαφέροντες ;
Ἢ παντὸς μᾶλλον οὕτως ἔχει ὥσπερ τότε ἐλέγετο ἡμῖν,
εἴτε φασὶν οἱ πολλοὶ εἴτε μή· καὶ εἴτε δεῖ ἡμᾶς ἔτι τῶνδε
χαλεπώτερα πάσχειν εἴτε καὶ πρᾳότερα, ὅμως τό γε ἀδικεῖν
τῷ ἀδικοῦντι καὶ κακὸν καὶ αἰσχρὸν τυγχάνει ὂν παντὶ
τρόπῳ ; Φαμέν, ἢ οὔ ;

ΚΡ. Φαμέν.

ΣΩ. Οὐδαμῶς ἄρα δεῖ ἀδικεῖν.

ΚΡ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οὐδὲ ἀδικούμενον ἄρα ἀνταδικεῖν, ὡς οἱ πολλοὶ οἴονται, ἐπειδή γε οὐδαμῶς δεῖ ἀδικεῖν.

ΚΡ. Οὐ φαίνεται. c

ΣΩ. Τί δὲ δή ; κακουργεῖν δεῖ, ὦ Κρίτων, ἢ οὔ ;

ΚΡ. Οὐ δεῖ δήπου, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τί δαί ; ἀντικακουργεῖν κακῶς πάσχοντα, ὡς οἱ πολλοί φασιν, δίκαιον, ἢ οὐ δίκαιον ;

ΚΡ. Οὐδαμῶς.

ΣΩ. Τὸ γάρ που κακῶς ποιεῖν ἀνθρώπους τοῦ ἀδικεῖν οὐδὲν διαφέρει.

ΚΡ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Οὔτε ἄρα ἀνταδικεῖν δεῖ οὔτε κακῶς ποιεῖν οὐδένα
ἀνθρώπων οὐδ' ἂν ὁτιοῦν πάσχῃ ὑπ' αὐτῶν. Καὶ ὅρα, ὦ
Κρίτων, ταῦτα καθομολογῶν ὅπως μὴ παρὰ δόξαν ὁμολογῇς· d
οἶδα γὰρ ὅτι ὀλίγοις τισὶ ταῦτα καὶ δοκεῖ καὶ δόξει. Οἷς οὖν
οὕτω δέδοκται καὶ οἷς μή, τούτοις οὐκ ἔστι κοινὴ βουλή,
ἀλλ' ἀνάγκη τούτους ἀλλήλων καταφρονεῖν ὁρῶντας τὰ

Testim. : 49 b 5 ὅμως τό γε ἀδικεῖν... — τὰ ἀλλήλων βουλεύματα (49 d 5) = Stob. *Floril.*, X, 27.

49 c 2 τί δὲ Burnet : τί δαί B || **d** 4-5 τὰ ἀλλήλων B : ἀλλήλων τὰ T.

leurs façons d'agir. Donc examine bien, si toi aussi, tu es de mon avis, si tu t'accordes pleinement avec moi, et si nous posons en principe, avant toute délibération, qu'il n'est jamais bien d'agir injustement, ni de répondre à l'injustice par l'injustice, ni de rendre le mal pour le mal. Ou bien changes-tu d'opinion et te refuses-tu à ce principe fonda-
e mental ? Pour moi, il y a longtemps que je le tiens pour vrai, et maintenant encore. Mais toi, si tu es d'un autre sentiment, dis-le et explique-toi. Sinon, si tu t'en tiens à la même idée, écoute ce qui s'ensuit.

Criton. — Je m'y tiens, je partage ton sentiment. Tu peux parler.

Socrate. — En ce cas, je vais dire ce qui s'ensuit ; ou plutôt, je te le demande. Lorsqu'on a accordé à quelqu'un qu'une chose est juste, faut-il la faire ou lui manquer de parole ?

Criton. — Il faut la faire.

Socrate. — Fais attention maintenant. Si nous sortons
50 d'ici sans avoir obtenu l'assentiment de la cité, faisons-nous du tort à quelqu'un, et précisément à ceux à qui nous sommes le plus obligés de n'en pas faire, oui ou non ? et observons-nous ce dont nous sommes convenus, oui ou non ?

Criton. — Je ne peux répondre à ta question Socrate ; je ne la comprends pas.

Prosopopée des Lois.

Socrate. — Eh bien, considère ceci. Suppose qu'étant sur le point de nous évader — appelle d'ailleurs la chose comme tu voudras, — nous voyions venir à nous les lois et l'État, qu'ils se dressent devant vous et nous interrogent ainsi : « Dis-nous Socrate, qu'as-tu dessein de faire ? Ce que tu
b tentes, qu'est-ce autre chose que de vouloir nous détruire, nous les lois, et tout l'État, autant qu'il est en ton pouvoir ? Crois-tu vraiment qu'un État puisse subsister, qu'il ne soit pas renversé, lorsque les jugements rendus y sont sans force, lorsque les particuliers peuvent en supprimer l'effet et les détruire ? » Que répondrons-nous, Criton, à cette question et à d'autres semblables ? Que de raisons en effet ne pourrait-on pas développer, — surtout un orateur, — pour la défense de cette loi, détruite par nous, qui veut que les jugements

ἀλλήλων βουλεύματα. Σκόπει δὴ οὖν καὶ σὺ εὖ μάλα πότερον κοινωνεῖς καὶ συνδοκεῖ σοι καὶ ἀρχώμεθα ἐντεῦθεν βουλευόμενοι, ὡς οὐδέποτε ὀρθῶς ἔχοντος οὔτε τοῦ ἀδικεῖν οὔτε τοῦ ἀνταδικεῖν οὔτε κακῶς πάσχοντα ἀμύνεσθαι ἀντιδρῶντα κακῶς, ἢ ἀφίστασαι καὶ οὐ κοινωνεῖς τῆς ἀρχῆς; Ἐμοὶ μὲν γὰρ καὶ πάλαι οὕτω καὶ νῦν ἔτι δοκεῖ· σοὶ δὲ εἴ e
πῃ ἄλλῃ δέδοκται, λέγε καὶ δίδασκε. Εἰ δ' ἐμμένεις τοῖς πρόσθεν, τὸ μετὰ τοῦτο ἄκουε.

ΚΡ. Ἀλλ' ἐμμένω τε καὶ συνδοκεῖ μοι· ἀλλὰ λέγε.

ΣΩ. Λέγω δὴ αὖ τὸ μετὰ τοῦτο, μᾶλλον δ' ἐρωτῶ πότερον ἃ ἄν τις ὁμολογήσῃ τῳ δίκαια ὄντα ποιητέον ἢ ἐξαπατητέον;

ΚΡ. Ποιητέον.

ΣΩ. Ἐκ τούτων δὴ ἄθρει. Ἀπιόντες ἐνθένδε ἡμεῖς μὴ πείσαντες τὴν πόλιν πότερον κακῶς τινας ποιοῦμεν καὶ 50
ταῦτα οὓς ἥκιστα δεῖ, ἢ οὔ; καὶ ἐμμένομεν οἷς ὡμολογήσαμεν δικαίοις οὖσιν, ἢ οὔ;

ΚΡ. Οὐκ ἔχω, ὦ Σώκρατες, ἀποκρίνασθαι πρὸς ὃ ἐρωτᾷς· οὐ γὰρ ἐννοῶ.

ΣΩ. Ἀλλ' ὧδε σκόπει. Εἰ μέλλουσιν ἡμῖν ἐνθένδε εἴτε ἀποδιδράσκειν, εἴθ' ὅπως δεῖ ὀνομάσαι τοῦτο, ἐλθόντες οἱ νόμοι καὶ τὸ κοινὸν τῆς πόλεως ἐπιστάντες ἔροιντο· « Εἰπέ μοι, ὦ Σώκρατες, τί ἐν νῷ ἔχεις ποιεῖν; ἄλλο τι ἢ τούτῳ τῷ ἔργῳ ᾧ ἐπιχειρεῖς διανοῇ τούς τε νόμους ἡμᾶς b
ἀπολέσαι καὶ σύμπασαν τὴν πόλιν τὸ σὸν μέρος; Ἢ δοκεῖ σοι οἷόν τε ἔτι ἐκείνην τὴν πόλιν εἶναι καὶ μὴ ἀνατετράφθαι ἐν ᾗ ἂν αἱ γενόμεναι δίκαι μηδὲν ἰσχύωσιν, ἀλλὰ ὑπὸ ἰδιωτῶν ἄκυροί τε γίγνωνται καὶ διαφθείρωνται; » Τί ἐροῦμεν, ὦ Κρίτων, πρὸς ταῦτα καὶ ἄλλα τοιαῦτα; Πολλὰ γὰρ ἄν τις ἔχοι ἄλλως τε καὶ ῥήτωρ εἰπεῖν ὑπὲρ τούτου τοῦ νόμου ἀπολλυμένου, ὃς τὰς δίκας τὰς δικασθείσας προστάττει

50 b 4 ἂν T : om. B ‖ **b 5** γίγνωνται... διαφθείρωνται T : γίγνονται... διαφθείρονται BW ‖ **b 8** δίκας τὰς TW : om. B.

c une fois rendus aient leur effet ! Dirons-nous : « Mais l'État nous a fait du tort, il nous a mal jugés ! » Est-ce là ce que nous dirons ?

Criton. — Assurément, Socrate.

Socrate. — Mais supposons qu'alors les Lois nous disent : « Socrate, est-ce là ce qui était convenu entre nous et toi ? n'était-ce pas plutôt que tu tiendrais pour valables les jugements de l'État, quels qu'ils fussent ? » Et si nous nous étonnions de ces paroles, elles pourraient bien dire : « Ne t'étonne pas, Socrate, de notre langage, mais réponds-nous, puisque c'est ton habitude d'interroger et de répondre. Voyons, que
d nous reproches-tu, à nous et à l'État, pour tenter ainsi de nous détruire ? Tout d'abord, n'est-ce pas à nous que tu dois la naissance, n'est-ce pas nous qui avons marié ton père à ta mère et l'avons mis à même de t'engendrer ? Parle, as-tu quelque critique à faire à celles d'entre nous qui règlent les mariages ? les tiens-tu pour mal faites ? » — « Nullement, » répondrais-je. — « Et à celles qui règlent les soins de l'enfance, l'éducation qui fut la tienne ? étaient-elles mauvaises, les lois qui s'y rapportent, celles qui prescrivaient à ton père
e de te faire instruire dans la musique et la gymnastique ? » — « Elles étaient bonnes, » dirais-je. — « Bien. Et après que tu as été ainsi mis au monde, nourri, élevé, pourrais-tu prétendre d'abord que tu n'étais pas à nous, issu de nous, notre esclave [1], toi-même et tes ascendants ? et, s'il en est ainsi, penses-tu que nous ayons mêmes droits, nous et toi, et que, tout ce que nous aurons voulu te faire, tu puisses légitimement nous le faire, à nous aussi ? Quoi ! loin d'être égal en droit à ton père ou à ton maître, si par hasard tu en avais un, tu ne pourrais lui faire ce qu'il t'aurait fait, tu ne devrais
51 lui rendre ni injure pour injure, ni coup pour coup, ni rien de pareil ; et, à l'égard de ta patrie, à l'égard de ses lois, tout te serait permis ; de telle sorte que, si nous voulons te donner la mort parce que cela nous paraît juste, tu pourrais, toi, dans la mesure de tes moyens, tenter de nous détruire,

1. L'idée de considérer le citoyen comme un esclave de l'État est étrangère au droit moderne. L'antiquité grecque n'avait pas la notion des droits de l'individu. On ne la trouve ni dans la *République* de Platon ni dans la *Politique* d'Aristote.

κυρίας εἶναι· Ἢ ἐροῦμεν πρὸς αὐτοὺς ὅτι « Ἠδίκει γὰρ c
ἡμᾶς ἡ πόλις καὶ οὐκ ὀρθῶς τὴν δίκην ἔκρινεν » ; ταῦτα ἢ τί
ἐροῦμεν ;

ΚΡ. Ταῦτα νὴ Δία, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τί οὖν, ἂν εἴπωσιν οἱ νόμοι· « Ὦ Σώκρατες, ἦ καὶ
ταῦτα ὡμολόγητο ἡμῖν τε καὶ σοί, ἢ ἐμμένειν ταῖς δίκαις
αἷς ἂν ἡ πόλις δικάζῃ ; » — Εἰ οὖν αὐτῶν θαυμάζοιμεν
λεγόντων, ἴσως ἂν εἴποιεν ὅτι· « Ὦ Σώκρατες, μὴ θαύ-
μαζε τὰ λεγόμενα, ἀλλ᾽ ἀποκρίνου, ἐπειδὴ καὶ εἴωθας χρῆσθαι
τῷ ἐρωτᾶν τε καὶ ἀποκρίνεσθαι. Φέρε γάρ, τί ἐγκαλῶν ἡμῖν d
καὶ τῇ πόλει ἐπιχειρεῖς ἡμᾶς ἀπολλύναι ; Οὐ πρῶτον μέν
σε ἐγεννήσαμεν ἡμεῖς καὶ δι᾽ ἡμῶν ἐλάμβανεν τὴν μητέρα
σου ὁ πατὴρ καὶ ἐφύτευσέν σε ; Φράσον οὖν, τούτοις ἡμῶν
τοῖς νόμοις τοῖς περὶ τοὺς γάμους μέμφῃ τι ὡς οὐ καλῶς
ἔχουσιν ; » — « Οὐ μέμφομαι, » φαίην ἄν. — « Ἀλλὰ τοῖς περὶ
τὴν τοῦ γενομένου τροφήν τε καὶ παιδείαν ἐν ᾗ καὶ σὺ
ἐπαιδεύθης ; ἢ οὐ καλῶς προσέταττον ἡμῶν οἱ ἐπὶ τούτοις
τεταγμένοι νόμοι παραγγέλλοντες τῷ πατρὶ τῷ σῷ σε ἐν μου-
σικῇ καὶ γυμναστικῇ παιδεύειν ; » — « Καλῶς, » φαίην ἄν. — e
« Εἶεν· ἐπειδὴ δὲ ἐγένου τε καὶ ἐξετράφης καὶ ἐπαιδεύθης,
ἔχοις ἂν εἰπεῖν πρῶτον μὲν ὡς οὐχὶ ἡμέτερος ἦσθα καὶ
ἔκγονος καὶ δοῦλος αὐτός τε καὶ οἱ σοὶ πρόγονοι ; καὶ εἰ
τοῦθ᾽ οὕτως ἔχει, ἆρ᾽ ἐξ ἴσου οἴει εἶναι σοὶ τὸ δίκαιον καὶ
ἡμῖν, καὶ ἅττ᾽ ἂν ἡμεῖς σε ἐπιχειρῶμεν ποιεῖν, καὶ σοὶ
ταῦτα ἀντιποιεῖν οἴει δίκαιον εἶναι ; Ἢ πρὸς μὲν ἄρα σοι
τὸν πατέρα οὐκ ἐξ ἴσου ἦν τὸ δίκαιον καὶ πρὸς τὸν δεσπότην
εἴ σοι ὢν ἐτύγχανεν, ὥστε ἅπερ πάσχοις ταῦτα καὶ ἀντι-
ποιεῖν, οὔτε κακῶς ἀκούοντα ἀντιλέγειν οὔτε τυπτόμενον 51
ἀντιτύπτειν οὔτε ἄλλα τοιαῦτα πολλά· πρὸς δὲ τὴν πατρίδα
ἄρα καὶ τοὺς νόμους ἐξέσται σοι, ὥστε, ἐάν σε ἐπιχειρῶμεν
ἡμεῖς ἀπολλύναι δίκαιον ἡγούμενοι εἶναι, καὶ σὺ δὲ ἡμᾶς
τοὺς νόμους καὶ τὴν πατρίδα καθ᾽ ὅσον δύνασαι ἐπιχει-

d 3 ἐλάμβανεν B : ἔλαβε TW || **d** 8 ἐπὶ τούτοις B : ἐπὶ τούτῳ T.

nous les lois, et ta patrie avec nous ! Et, en agissant ainsi, tu diras que tu agis justement, toi qui as vraiment à cœur la vertu ! Ah ! ta sagesse te permet-elle donc de méconnaître qu'il faut honorer sa patrie plus encore qu'une mère, plus qu'un père, plus que tous les ancêtres, qu'elle est plus respectable, plus sacrée, qu'elle tient un plus haut rang au
b jugement des dieux et des hommes sensés ; oui, il faut la vénérer, lui céder, lui complaire, quand elle se fâche, plus qu'à un père ; il faut, ou la faire changer d'idée, ou exécuter ce qu'elle ordonne, souffrir même paisiblement ce qu'elle veut qu'on souffre, se laisser, s'il le faut, frapper, enchaîner, ou mener au combat pour y être blessé ou pour y mourir ; tout cela, il faut le faire, car c'est ce qui est juste ; et on ne doit ni se dérober, ni reculer, ni abandonner son poste, mais au combat, au tribunal, partout, le devoir est
c d'exécuter ce qu'ordonne l'État et la patrie, ou, sinon, de la faire changer d'idée par les moyens légitimes. Quant à la violence, n'est-elle pas impie envers une mère, envers un père, et bien plus encore envers la patrie ? » Que dirons-nous à cela, Criton ? les lois ont-elles tort ou raison ?

Criton. — Je crois qu'elles ont raison.

Socrate. — « Vois donc, Socrate, » pourraient-elles ajouter, « si nous ne sommes pas en droit d'affirmer que la façon dont tu projettes de nous traiter est bien injuste. Nous qui t'avons mis au monde, nourri, élevé, nous qui t'avons fait part, ainsi qu'à tous les autres citoyens, de tous les biens
d dont nous disposions, nous proclamons, en ne l'interdisant pas, que tout Athénien qui le veut, après qu'il a été mis en possession de ses droits civiques[1], après qu'il a pris connaissance de la vie publique et de nous, les lois, peut, si nous ne lui plaisons pas, sortir d'Athènes, emporter ce qui est à lui, aller où il voudra. Aucune de nous n'y fait obstacle. Aucune n'interdit à qui de vous veut se rendre dans une colonie, parce qu'il s'accommode mal de nous et de l'État,

1. Littéralement : « Après qu'il a subi la dokimasie. » On appelait ainsi la justification que le jeune Athénien (ou son représentant autorisé) devait fournir devant l'assemblée de son dème pour attester qu'il possédait, au moment de devenir citoyen effectif, les qualités exigées par la loi.

ρήσεις ἀνταπολλύναι, καὶ φήσεις ταῦτα ποιῶν δίκαια πράττειν ὁ τῇ ἀληθείᾳ τῆς ἀρετῆς ἐπιμελόμενος; Ἢ οὕτως εἶ σοφὸς ὥστε λέληθέν σε ὅτι μητρός τε καὶ πατρὸς καὶ τῶν ἄλλων προγόνων ἁπάντων τιμιώτερόν ἐστιν ἡ πατρὶς καὶ σεμνότερον καὶ ἁγιώτερον καὶ ἐν μείζονι μοίρᾳ καὶ παρὰ θεοῖς καὶ παρ᾽ ἀνθρώποις τοῖς νοῦν ἔχουσι, καὶ b
σέβεσθαι δεῖ καὶ μᾶλλον ὑπείκειν καὶ θωπεύειν πατρίδα χαλεπαίνουσαν ἢ πατέρα, καὶ ἢ πείθειν ἢ ποιεῖν ἃ ἂν κελεύῃ καὶ πάσχειν ἐάν τι προστάττῃ παθεῖν ἡσυχίαν ἄγοντα, ἐάν τε τύπτεσθαι, ἐάν τε δεῖσθαι, ἐάν τε εἰς πόλεμον ἄγῃ τρωθησόμενον ἢ ἀποθανούμενον, ποιητέον ταῦτα καὶ τὸ δίκαιον οὕτως ἔχει, καὶ οὐχὶ ὑπεικτέον οὐδὲ ἀναχωρητέον οὐδὲ λειπτέον τὴν τάξιν, ἀλλὰ καὶ ἐν πολέμῳ καὶ ἐν δικαστηρίῳ καὶ πανταχοῦ ποιητέον ἃ ἂν κελεύῃ ἡ πόλις καὶ ἡ πατρίς, ἢ πείθειν αὐτὴν ᾗ τὸ δίκαιον πέφυκε, c
βιάζεσθαι δὲ οὐχ ὅσιον οὔτε μητέρα οὔτε πατέρα, πολὺ δὲ τούτων ἔτι ἧττον τὴν πατρίδα; » — Τί φήσομεν πρὸς ταῦτα, ὦ Κρίτων; ἀληθῆ λέγειν τοὺς νόμους ἢ οὔ;

ΚΡ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. « Σκόπει τοίνυν, ὦ Σώκρατες, » φαῖεν ἂν ἴσως οἱ νόμοι, « εἰ ἡμεῖς ταῦτα ἀληθῆ λέγομεν ὅτι οὐ δίκαια ἡμᾶς ἐπιχειρεῖς δρᾶν ἃ νῦν ἐπιχειρεῖς. Ἡμεῖς γάρ σε γεννήσαντες, ἐκθρέψαντες, παιδεύσαντες, μεταδόντες ἁπάντων ὧν οἷοί τ᾽ ἦμεν καλῶν σοὶ καὶ τοῖς ἄλλοις πᾶσιν πολίταις, d
ὅμως προαγορεύομεν τῷ ἐξουσίαν πεποιηκέναι Ἀθηναίων τῷ βουλομένῳ, ἐπειδὰν δοκιμασθῇ καὶ ἴδῃ τὰ ἐν τῇ πόλει πράγματα καὶ ἡμᾶς τοὺς νόμους, ᾧ ἂν μὴ ἀρέσκωμεν ἡμεῖς ἐξεῖναι λαβόντα τὰ αὑτοῦ ἀπιέναι ὅποι ἂν βούληται. Καὶ οὐδεὶς ἡμῶν τῶν νόμων ἐμποδών ἐστιν οὐδ᾽ ἀπαγορεύει, ἐάν τέ τις βούληται ὑμῶν εἰς ἀποικίαν ἰέναι εἰ μὴ ἀρέσκοι-

Testim. : 51 a 7 ἢ οὕτως εἶ σοφός... — ἧττον τὴν πατρίδα (c 3) = Stob. *Floril.*, XXXIX, 23.

51 b 6 ποιητέον B : ποιητέα W Stob. ‖ **d** 5 καὶ οὐδεὶς... — τις βούληται (d 7) B²TW : om. B.

ou encore à qui veut s'établir à l'étranger, d'aller au loin, où
e il lui plaît, avec ce qui est à lui.

Mais si quelqu'un de vous reste ici, où il peut voir comment nous rendons la justice, comment nous administrons l'État, alors nous prétendons que celui-là a pris en fait l'engagement d'obéir à nos commandements ; et nous affirmons que, s'il ne le fait pas, il est coupable triplement, parce qu'il se révolte contre nous, les auteurs de ses jours, contre nous qui l'avons élevé, et que, s'étant engagé à l'obéissance, il ne nous obéit pas, sans chercher non plus à nous corriger par la persuasion, si peut-être nous avons tort. Et pourtant, au
52 lieu de commander durement, nous proposons nos ordres, laissant le droit de choisir entre la discussion et l'obéissance ; or celui-là ne veut ni obéir ni discuter. Eh bien, Socrate, tous ces reproches, nous déclarons que tu vas les encourir, si tu fais ce que tu médites, oui, toi, plus que tout autre Athénien, toi surtout. »

Et si alors je leur demandais : « Pourquoi cela ? », peut-être auraient-elles le droit de me rudoyer et de me rappeler que je suis un des Athéniens qui ai pris plus particulièrement cet
b engagement. Elles me diraient : « Socrate, il y a de fortes preuves qui démontrent que nous te plaisions, nous et l'État. Tu ne te serais pas tenu enfermé plus qu'aucun autre Athénien dans cette ville, si elle ne t'avait convenu plus qu'à tout autre, attaché à elle jusqu'à n'en jamais sortir pour aller ni à une fête, sauf à l'Isthme, une seule fois[1], ni en aucun pays étranger, sauf en expédition militaire, sans avoir jamais voyagé nulle part comme font les autres, sans même avoir conçu le désir de connaître une autre cité et d'autres lois,
c pleinement satisfait de nous et de cet État. Tant tu nous préférais à tout, tant tu consentais formellement à vivre sous notre autorité ; et c'est dans cette ville que tu as donné naissance à tes enfants, témoignant ainsi qu'elle te convenait. Il y a plus : pendant le procès même, tu pouvais, si tu l'avais voulu, te faire condamner à l'exil ; et ainsi, ce que tu médites de faire aujourd'hui malgré la ville, tu l'au-

1. Cf. Diog. La. II, 23. Cette mention du voyage de Socrate à l'Isthme n'est pas contradictoire avec le passage du *Phèdre* (230 d), où il est dit que Socrate ne sortait jamais des murs. Ce que Phèdre dit en badinant ne saurait avoir le caractère d'un témoignage rigoureusement exact.

μεν ἡμεῖς τε καὶ ἡ πόλις, ἐάν τε μετοικεῖν ἄλλοσέ ποι
ἐλθών, ἰέναι ἐκεῖσε ὅποι ἂν βούληται ἔχοντα τὰ αὑτοῦ. e

Ὃς δ' ἂν ὑμῶν παραμείνῃ ὁρῶν ὃν τρόπον ἡμεῖς τάς τε
δίκας δικάζομεν καὶ τἆλλα τὴν πόλιν διοικοῦμεν, ἤδη φαμὲν
τοῦτον ὡμολογηκέναι ἔργῳ ἡμῖν ἃ ἂν ἡμεῖς κελεύωμεν
ποιήσειν ταῦτα, καὶ τὸν μὴ πειθόμενον τριχῇ φαμεν ἀδικεῖν,
ὅτι τε γεννηταῖς οὖσιν ἡμῖν οὐ πείθεται καὶ ὅτι τροφεῦσι
καὶ ὅτι ὁμολογήσας ἡμῖν πείθεσθαι οὔτε πείθεται οὔτε
πείθει ἡμᾶς εἰ μὴ καλῶς τι ποιοῦμεν, προτιθέντων ἡμῶν 52
καὶ οὐκ ἀγρίως ἐπιταττόντων ποιεῖν ἃ ἂν κελεύωμεν, ἀλλὰ
ἐφιέντων δυοῖν θάτερα ἢ πείθειν ἡμᾶς ἢ ποιεῖν, τούτων
οὐδέτερα ποιεῖ. Ταύταις δή φαμεν καὶ σέ, ὦ Σώκρατες,
ταῖς αἰτίαις ἐνέξεσθαι εἴπερ ποιήσεις ἃ ἐπινοεῖς, καὶ
οὐχ ἥκιστα Ἀθηναίων σέ, ἀλλ' ἐν τοῖς μάλιστα. »

Εἰ οὖν ἐγὼ εἴποιμι· « Διὰ τί δή ; » ἴσως ἄν μου δικαίως
καθάπτοιντο λέγοντες ὅτι ἐν τοῖς μάλιστα Ἀθηναίων ἐγὼ
αὐτοῖς ὡμολογηκὼς τυγχάνω ταύτην τὴν ὁμολογίαν. Φαῖεν
γὰρ ἂν ὅτι· « Ὦ Σώκρατες, μεγάλα ἡμῖν τούτων τεκμήριά b
ἐστιν ὅτι σοι καὶ ἡμεῖς ἠρέσκομεν καὶ ἡ πόλις. Οὐ γὰρ ἄν
ποτε τῶν ἄλλων Ἀθηναίων ἁπάντων διαφερόντως ἐν αὐτῇ
ἐπεδήμεις εἰ μή σοι διαφερόντως ἤρεσκεν, καὶ οὔτ' ἐπὶ
θεωρίαν πώποτ' ἐκ τῆς πόλεως ἐξῆλθες, ὅτι μὴ ἅπαξ εἰς
Ἰσθμόν, οὔτε ἄλλοσε οὐδαμόσε εἰ μή ποι στρατευσόμενος,
οὔτε ἄλλην ἀποδημίαν ἐποιήσω πώποτε ὥσπερ οἱ ἄλλοι
ἄνθρωποι, οὐδ' ἐπιθυμία σε ἄλλης πόλεως οὐδὲ ἄλλων νόμων
ἔλαβεν εἰδέναι, ἀλλὰ ἡμεῖς σοι ἱκανοὶ ἦμεν καὶ ἡ ἡμετέρα
πόλις· οὕτω σφόδρα ἡμᾶς ᾑροῦ καὶ ὡμολόγεις καθ' ἡμᾶς c
πολιτεύσεσθαι τά τε ἄλλα καὶ παῖδας ἐν αὐτῇ ἐποιήσω,
ὡς ἀρεσκούσης σοι τῆς πόλεως. Ἔτι τοίνυν ἐν αὐτῇ τῇ
δίκῃ ἐξῆν σοι φυγῆς τιμήσασθαι εἰ ἐβούλου, καὶ ὅπερ νῦν
ἀκούσης τῆς πόλεως ἐπιχειρεῖς, τότε ἑκούσης ποιῆσαι. Σὺ

d 8 ποι B²TW : om. B || **e** 7 ἡμῖν πείθεσθαι B : ἢ μὴν πείθεσθαι T ἡμῖν πείσεσθαι W || **52 a** 4 ὦ TW : om. B || **b** 5 ὅτι μὴ ἅπαξ εἰς Ἰσθμόν T. Cf. Athen., V, 55, p. 216 b : om. BW.

rais fait avec son consentement. Au lieu de cela, tu faisais le brave alors, tu te donnais l'air d'être indifférent à la mort, tu déclarais la préférer à l'exil ; et aujourd'hui, sans rougir de ce langage, sans te soucier de nous, les lois, tu médites
d de nous détruire, tu te conduis comme se conduirait le plus vil esclave[1], projetant de t'évader, en dépit de nos accords et de l'engagement que tu avais pris de vivre en citoyen. Réponds donc, dis-nous d'abord s'il n'est pas vrai, comme nous l'affirmons, que tu t'es engagé à vivre sous notre autorité, non pas en paroles, mais en fait ; est-ce vrai ? » Que répondre à cela, Criton ? pouvons-nous n'en pas convenir ?

Criton. — Force est d'en convenir, Socrate.

Socrate. — « Que fais-tu donc », poursuivraient-elles,
e « que de violer nos accords et tes engagements, conclus par toi sans qu'on t'ait ni contraint ni trompé, sans qu'on t'ait forcé à te décider trop rapidement, puisque tu as eu soixante-dix ans pour réfléchir, pendant lesquels tu pouvais aller ailleurs, si nous ne te convenions pas, si nos accords ne te paraissaient pas justes. Or, tu n'as préféré ni Lacédémone ni la Crète, dont tu vantes sans cesse la constitution[2], ni
53 aucun autre État, grec ou barbare ; tu t'es abstenu de t'en éloigner plus que ne font les impotents, les aveugles et autres invalides. Tant cette ville et par conséquent nous, ses lois, nous te plaisions manifestement plus qu'aux autres Athéniens ; car comment une ville plairait-elle à qui n'aimerait pas ses lois ? Et, maintenant, tu manques à tes engagements ? Cela, Socrate, tu ne le feras pas, si tu nous en crois, et tu ne te rendras pas ridicule en t'éloignant de ta cité. »

« Réfléchis un peu. Si tu violes nos accords, si tu commets cette faute, quel bien procureras-tu à toi-même ou à tes

1. La fidélité de l'esclave, son attachement à son maître étant considérés comme les marques d'une bonne nature, l'esclave fugitif passait pour méprisable.

2. Les lois de Sparte, attribuées à Lycurgue, celles de la Crète, dont on faisait honneur à Minos, jouissaient d'une grande réputation en Grèce. Toutefois, l'esprit démocratique d'Athènes, surtout au temps de la guerre du Péloponnèse, avait créé un courant d'opinion contraire, attesté notamment par le beau discours de Périclès dans Thucydide (II, 36). Socrate, lui, résistait à cette tendance, et Platon, plus défavorable encore à la démocratie, demeura toujours enclin à louer ces deux constitutions.

δὲ τότε μὲν ἐκαλλωπίζου ὡς οὐκ ἀγανακτῶν εἰ δέοι
τεθνάναι σε, ἀλλὰ ᾑροῦ, ὡς ἔφησθα, πρὸ τῆς φυγῆς
θάνατον· νῦν δὲ οὔτ' ἐκείνους τοὺς λόγους αἰσχύνῃ οὔτε
ἡμῶν τῶν νόμων ἐντρέπῃ ἐπιχειρῶν διαφθεῖραι, πράττεις
τε ἅπερ ἂν δοῦλος φαυλότατος πράξειεν, ἀποδιδράσκειν d
ἐπιχειρῶν παρὰ τὰς συνθήκας τε καὶ τὰς ὁμολογίας καθ'
ἃς ἡμῖν συνέθου πολιτεύεσθαι. Πρῶτον μὲν οὖν ἡμῖν τοῦτ'
αὐτὸ ἀπόκριναι, εἰ ἀληθῆ λέγομεν φάσκοντές σε ὡμολογη-
κέναι πολιτεύσεσθαι καθ' ἡμᾶς ἔργῳ, ἀλλ' οὐ λόγῳ, ἢ οὐκ
ἀληθῆ. » — Τί φῶμεν πρὸς ταῦτα, ὦ Κρίτων ; ἄλλο τι ἢ
ὁμολογῶμεν ;

ΚΡ. Ἀνάγκη, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. « Ἄλλο τι οὖν, » ἂν φαῖεν, « ἢ συνθήκας τὰς πρὸς
ἡμᾶς αὐτοὺς καὶ ὁμολογίας παραβαίνεις, οὐχ ὑπὸ ἀνάγκης e
ὁμολογήσας οὐδὲ ἀπατηθεὶς οὐδὲ ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ἀναγκασθεὶς
βουλεύσασθαι, ἀλλ' ἐν ἔτεσιν ἑβδομήκοντα, ἐν οἷς ἐξῆν σοι
ἀπιέναι εἰ μὴ ἠρέσκομεν ἡμεῖς μηδὲ δίκαιαι ἐφαίνοντό σοι
αἱ ὁμολογίαι εἶναι. Σὺ δὲ οὔτε Λακεδαίμονα προῃροῦ οὔτε
Κρήτην, ἃς δὴ ἑκάστοτε φῂς εὐνομεῖσθαι, οὔτε ἄλλην οὐδε-
μίαν τῶν Ἑλληνίδων πόλεων οὐδὲ τῶν βαρβαρικῶν, ἀλλὰ 53
ἐλάττω ἐξ αὐτῆς ἀπεδήμησας ἢ οἱ χωλοί τε καὶ τυφλοὶ καὶ
οἱ ἄλλοι ἀνάπηροι· οὕτω σοι διαφερόντως τῶν ἄλλων
Ἀθηναίων ἤρεσκεν ἡ πόλις τε καὶ ἡμεῖς οἱ νόμοι δῆλον ὅτι·
τίνι γὰρ ἂν πόλις ἀρέσκοι ἄνευ νόμων ; Νῦν δὲ δὴ οὐκ
ἐμμένεις τοῖς ὡμολογημένοις ; ἐὰν ἡμῖν γε πείθῃ, ὦ Σώ-
κρατες· καὶ οὐ καταγέλαστός γε ἔσῃ ἐκ τῆς πόλεως
ἐξελθών. »

« Σκόπει γὰρ δή, ταῦτα παραβὰς καὶ ἐξαμαρτάνων τι
τούτων τί ἀγαθὸν ἐργάσῃ σαυτὸν ἢ τοὺς ἐπιτηδείους τοὺς

Testim. : 52 c 6 Σὺ δὲ... — τὸ σὸν μέρος (54 c 8) = Eus., *Præp. ev.*, XIII, 8 Dindorf.

d 5 πολιτεύσεσθαι T : πολιτεύεσθαι B || **53 a** 1 οὐδὲ τῶν βαρβαρικῶν B : οὔτε τῶν βαρβάρων T || **a** 9 ἐξαμαρτάνων B : ἐξαμαρτῶν T.

b amis ? qu'il y ait risque pour eux d'être exilés à leur tour, d'être privés du séjour d'Athènes, de perdre leur fortune, on n'en peut guère douter. Mais toi-même, tout d'abord, si tu te rends dans quelqu'une des villes les plus voisines, à Thèbes ou à Mégare, — car l'une et l'autre ont de bonnes lois[1], — tu y arriveras, Socrate, en ennemi de leur constitution, et tous ceux qui, là-bas, ont souci de leur ville te regarderont avec soupçon comme un destructeur des lois ; tu donneras ainsi raison à ceux qui approuvent tes juges, tu
c feras qu'ils paraîtront avoir bien jugé. Quiconque en effet détruit les lois peut justement être considéré comme capable de perdre les jeunes gens et les esprits faibles. Faudra-t-il donc que tu évites les villes qui ont de bonnes lois et les hommes qui ont de bonnes mœurs ? Dans ces conditions, sera-ce la peine de vivre ? Ou bien les fréquenteras-tu et auras-tu le front de leur répéter... quoi donc, Socrate ? Ce que tu disais ici, que la vertu, la justice sont ce qu'il y a de plus estimable au monde, ainsi que la légalité et les lois ? Et
d penses-tu qu'un tel rôle joué par Socrate ne sera pas jugé honteux ? Qui en douterait ? »

« Mais peut-être t'éloigneras-tu de ces pays-là, pour aller en Thessalie, chez les hôtes de Criton ; c'est l'endroit où il y a le plus de désordre et d'immoralité[2], et peut-être y prendrait-on plaisir à t'entendre raconter de quelle façon bouffonne tu t'es échappé de ta prison, sous quelque travestissement, vêtu d'une casaque de peau ou de quelque autre déguisement à l'usage des esclaves fugitifs, et contrefaisant l'allure d'un
e autre. Que déjà vieux, quand il te restait vraisemblablement si peu de temps à passer ici-bas, tu n'aies pas craint de manifester cette fureur de vivre, au mépris des lois les plus importantes, est-ce une chose dont nul ne parlera ? Peut-être, à la rigueur, si tu n'offenses personne. Sinon, Socrate, il te faudra entendre bien des propos indignes. Ce sera donc en flattant tout le monde, en t'asservissant à tous, que tu vivras ? et comment, sinon en festinant, en Thessalie, comme

1. Thèbes et Mégare sont également citées dans le *Phédon* (99 a) comme les villes où Socrate aurait pu se réfugier en raison de leurs bonnes lois.

2. Cf. Ath. IV, 6, p. 137 et X, 4, p. 418, et Xén. *Mém.* I, 2, 24.

σαυτοῦ. Ὅτι μὲν γὰρ κινδυνεύσουσί γέ σου οἱ ἐπιτήδειοι b
καὶ αὐτοὶ φεύγειν καὶ στερηθῆναι τῆς πόλεως ἢ τὴν οὐσίαν
ἀπολέσαι σχεδόν τι δῆλον· αὐτὸς δὲ πρῶτον μὲν ἐὰν εἰς τῶν
ἐγγύτατά τινα πόλεων ἔλθῃς ἢ Θήβαζε ἢ Μέγαράδε — εὐνο-
μοῦνται γὰρ ἀμφότεραι — πολέμιος ἥξεις, ὦ Σώκρατες, τῇ
τούτων πολιτείᾳ, καὶ ὅσοιπερ κήδονται τῶν αὐτῶν πόλεων
ὑποβλέψονταί σε διαφθορέα ἡγούμενοι τῶν νόμων, καὶ
βεβαιώσεις τοῖς δικασταῖς τὴν δόξαν ὥστε δοκεῖν ὀρθῶς
τὴν δίκην δικάσαι· ὅστις γὰρ νόμων διαφθορεύς ἐστιν c
σφόδρα που δόξειεν ἂν νέων γε καὶ ἀνοήτων ἀνθρώπων δια-
φθορεὺς εἶναι. Πότερον οὖν φεύξῃ τάς τε εὐνομουμένας
πόλεις καὶ τῶν ἀνδρῶν τοὺς κοσμιωτάτους; Καὶ τοῦτο
ποιοῦντι ἆρα ἄξιόν σοι ζῆν ἔσται; Ἢ πλησιάσεις τούτοις
καὶ ἀναισχυντήσεις διαλεγόμενος.... τίνας λόγους, ὦ Σώ-
κρατες; ἢ οὕσπερ ἐνθάδε, ὡς ἡ ἀρετὴ καὶ ἡ δικαιοσύνη
πλείστου ἄξιον τοῖς ἀνθρώποις καὶ τὰ νόμιμα καὶ οἱ νόμοι;
Καὶ οὐκ οἴει ἄσχημον ἂν φανεῖσθαι τὸ τοῦ Σωκράτους d
πρᾶγμα; οἴεσθαί γε χρή. Ἀλλ' ἐκ μὲν τούτων τῶν τόπων
ἀπαρεῖς, ἥξεις δὲ εἰς Θετταλίαν παρὰ τοὺς ξένους τοὺς
Κρίτωνος· ἐκεῖ γὰρ δὴ πλείστη ἀταξία καὶ ἀκολασία καὶ
ἴσως ἂν ἡδέως σου ἀκούοιεν ὡς γελοίως ἐκ τοῦ δεσμωτηρίου
ἀπεδίδρασκες σκευήν τέ τινα περιθέμενος ἢ διφθέραν λαβὼν
ἢ ἄλλα οἷα δὴ εἰώθασιν ἐνσκευάζεσθαι οἱ ἀποδιδράσκοντες
καὶ τὸ σχῆμα τὸ σαυτοῦ καταλλάξας. Ὅτι δὲ γέρων ἀνήρ,
σμικροῦ χρόνου τῷ βίῳ λοιποῦ ὄντος ὡς τὸ εἰκός, ἐτόλμη- e
σας οὕτω γλισχρῶς ἐπιθυμεῖν ζῆν, νόμους τοὺς μεγίστους
παραβάς, οὐδεὶς ὃς ἐρεῖ; Ἴσως ἂν μή τινα λυπῇς· εἰ δὲ
μή, ἀκούσῃ, ὦ Σώκρατες, πολλὰ καὶ ἀνάξια σαυτοῦ.
Ὑπερχόμενος δὴ βιώσῃ πάντας ἀνθρώπους καὶ δουλεύων,
τί ποιῶν ἢ εὐωχούμενος ἐν Θετταλίᾳ, ὥσπερ ἐπὶ δεῖπνον

b 6 αὑτῶν Stallbaum: αὐτῶν B ‖ **c** 5 σοι ζῆν ἔσται B: ἔστι σοι ζῆν T ‖ **d** 2 τόπων B: πόλεων T ‖ **d** 3 τοὺς Κρίτωνος B: τοῦ Κρίτωνος T ‖ **d** 8 καταλλάξας B: μεταλλάξας T ‖ **e** 2 οὕτω γλισχρῶς T: οὕτως αἰσχρῶς BW ‖ **e** 5 ὑπερχόμενος B: ὑπεχόμενος T.

si tu étais allé là-bas invité à un banquet ? Et, alors, nos
54 beaux discours sur la justice, sur la vertu, que seront-ils devenus ? Mais, dis-tu, c'est pour tes enfants que tu veux vivre, pour les élever, pour faire leur éducation. Quoi ? comptes-tu les emmener en Thessalie, les y élever, les y éduquer, en faire des étrangers, afin qu'ils te doivent cette qualité ? Ou bien non ; c'est ici qu'ils seront élevés, et parce que tu seras vivant, tu crois qu'ils seront mieux élevés, mieux éduqués, sans que tu sois auprès d'eux ? Ce seront tes amis qui auront soin d'eux. Mais, dis-nous, est-il probable qu'ils prendraient ce soin, si tu t'en allais en Thessalie, tandis que si tu vas chez Hadès, ils ne le prendront pas ? vraiment, si tu
b es en droit d'attendre quelque chose de ceux qui se disent tes amis, tu dois penser qu'ils le prendront. »

« Allons, Socrate, crois en ces lois qui t'ont fait ce que tu es, ne mets ni tes enfants, ni ta propre vie, ni quoi que ce soit, au-dessus de ce qui est juste, afin qu'arrivé chez Hadès tu puisses dire tout cela pour te justifier à ceux qui gouvernent là-bas. Car manifestement, sur cette terre déjà, cette conduite n'est ni meilleure, ni plus juste, ni plus pieuse pour toi, non plus que pour aucun des tiens, et, quand tu arriveras là-bas, elle ne le sera pas davantage. Aujourd'hui,
c si tu quittes la vie, tu la quitteras condamné injustement, non point par nous, les lois, mais par des hommes ; si, au contraire, tu t'évades en répondant si honteusement à l'injustice par l'injustice, au mal par le mal, en violant tes propres accords et tes engagements envers nous, en lésant ceux que tu devais le moins léser, toi-même, tes amis, ta patrie et nous enfin ; alors, nous nous irriterons contre toi, dès cette vie, et, chez Hadès, nos sœurs, les lois de là-bas, ne te feront pas bon accueil, sachant que tu as voulu nous détruire, autant que cela dépendait de toi. Non,
d ne te laisse pas persuader par Criton, mais plutôt obéis-nous. »

Voilà, sache-le bien, mon très cher Criton, ce que moi, je crois entendre, comme les initiés aux mystères des Corybantes croient entendre des flûtes[1] ; oui, le son de ces paroles

1. Les Corybantes étaient, selon la légende, des acolytes de la déesse phrygienne Cybèle. Ils passaient pour avoir institué les mystères qu'on appelait de leur nom. L'initiation s'opérait au moyen de

ἀποδεδημηκὼς εἰς Θετταλίαν ; Λόγοι δὲ ἐκεῖνοι οἱ περὶ
δικαιοσύνης τε καὶ τῆς ἄλλης ἀρετῆς ποῦ ἡμῖν ἔσονται ; 54
Ἀλλὰ δὴ τῶν παίδων ἕνεκα βούλει ζῆν, ἵνα αὐτοὺς ἐκθρέψῃς
καὶ παιδεύσῃς ; Τί δέ ; εἰς Θετταλίαν αὐτοὺς ἀγαγὼν
θρέψεις τε καὶ παιδεύσεις ξένους ποιήσας, ἵνα καὶ τοῦτό
σου ἀπολαύσωσιν ; Ἢ τοῦτο μὲν οὔ, αὐτοῦ δὲ τρεφόμενοι σοῦ
ζῶντος βέλτιον θρέψονται καὶ παιδεύσονται μὴ συνόντος
σοῦ αὐτοῖς ; Οἱ γὰρ ἐπιτήδειοι οἱ σοὶ ἐπιμελήσονται αὐτῶν.
Πότερον ἐὰν εἰς Θετταλίαν ἀποδημήσῃς ἐπιμελήσονται,
ἐὰν δὲ εἰς Ἅιδου ἀποδημήσῃς οὐχὶ ἐπιμελήσονται, εἴπερ γέ
τι ὄφελος αὐτῶν ἐστιν τῶν σοι φασκόντων ἐπιτηδείων εἶναι ; b
οἴεσθαί γε χρή. »

« Ἀλλ', ὦ Σώκρατες, πειθόμενος ἡμῖν τοῖς σοῖς τροφεῦσι,
μήτε παῖδας περὶ πλείονος ποιοῦ μήτε τὸ ζῆν μήτε ἄλλο
μηδὲν πρὸ τοῦ δικαίου, ἵνα εἰς Ἅιδου ἐλθὼν ἔχῃς πάντα
ταῦτα ἀπολογήσασθαι τοῖς ἐκεῖ ἄρχουσιν· οὔτε γὰρ ἐνθάδε
σοι φαίνεται ταῦτα πράττοντι ἄμεινον εἶναι οὐδὲ δικαιότε-
ρον οὔτε ὁσιώτερον οὐδὲ ἄλλῳ τῶν σῶν οὐδενί, οὔτε ἐκεῖσε
ἀφικομένῳ ἄμεινον ἔσται. Ἀλλὰ νῦν μὲν ἠδικημένος ἄπει,
ἐὰν ἀπίῃς, οὐχ ὑφ' ἡμῶν τῶν νόμων, ἀλλὰ ὑπ' ἀνθρώπων· c
ἐὰν δὲ ἐξέλθῃς οὕτως αἰσχρῶς ἀνταδικήσας τε καὶ ἀντι-
κακουργήσας, τὰς σαυτοῦ ὁμολογίας τε καὶ συνθήκας τὰς
πρὸς ἡμᾶς παραβὰς καὶ κακὰ ἐργασάμενος τούτους οὓς
ἥκιστα ἔδει, σαυτόν τε καὶ φίλους καὶ πατρίδα καὶ ἡμᾶς,
ἡμεῖς τέ σοι χαλεπανοῦμεν ζῶντι καὶ ἐκεῖ οἱ ἡμέτεροι
ἀδελφοὶ οἱ ἐν Ἅιδου νόμοι οὐκ εὐμενῶς σε ὑποδέξονται,
εἰδότες ὅτι καὶ ἡμᾶς ἐπεχείρησας ἀπολέσαι τὸ σὸν μέρος.
Ἀλλὰ μή σε πείσῃ Κρίτων ποιεῖν ἃ λέγει μᾶλλον ἢ ἡμεῖς. » d

Ταῦτα, ὦ φίλε ἑταῖρε Κρίτων, εὖ ἴσθι ὅτι ἐγὼ δοκῶ
ἀκούειν, ὥσπερ οἱ κορυβαντιῶντες τῶν αὐλῶν δοκοῦσιν
ἀκούειν, καὶ ἐν ἐμοὶ αὕτη ἡ ἠχὴ τούτων τῶν λόγων βομβεῖ

54 a 4 τοῦτό σου W : σου om. BT || a 8 ἐὰν B : ἐὰν μὲν T || b 8 οὔτε ὁσιώτερον B : οὐδὲ ὁσιώτερον T.

bourdonne en moi et m'empêche de rien entendre d'autre. Dis-toi donc que, si je ne me trompe, tout ce que tu pourras alléguer là contre, sera peine perdue. Toutefois, si tu crois réussir, parle.

Criton. — Non, Socrate, je n'ai rien à dire.

e Socrate. — Laisse donc cela, Criton, et faisons ce que je dis, puisque c'est la voie que le dieu nous indique.

danses vertigineuses exécutées par les prêtres autour de l'initié. Celui-ci, tout étourdi, croyait entendre le son des flûtes du cortège divin. Voir *Euthydème*, p. 278 d.

καὶ ποιεῖ μὴ δύνασθαι τῶν ἄλλων ἀκούειν· ἀλλὰ ἴσθι, ὅσα γε τὰ νῦν ἐμοὶ δοκοῦντα, ἐὰν λέγῃς παρὰ ταῦτα, μάτην ἐρεῖς. Ὅμως μέντοι εἴ τι οἴει πλέον ποιήσειν, λέγε.

ΚΡ. Ἀλλ᾽, ὦ Σώκρατες, οὐκ ἔχω λέγειν.

ΣΩ. Ἔα τοίνυν, ὦ Κρίτων, καὶ πράττωμεν ταύτῃ, e
ἐπειδὴ ταύτῃ ὁ θεὸς ὑφηγεῖται.

d 6 ἐὰν BT : ἐάν τι W

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.